



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

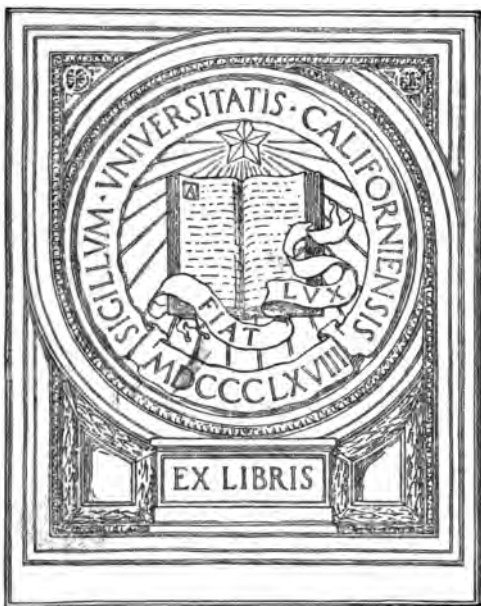
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

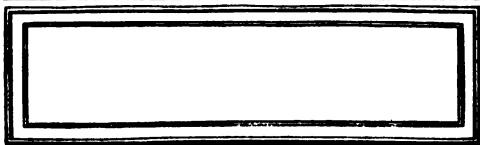


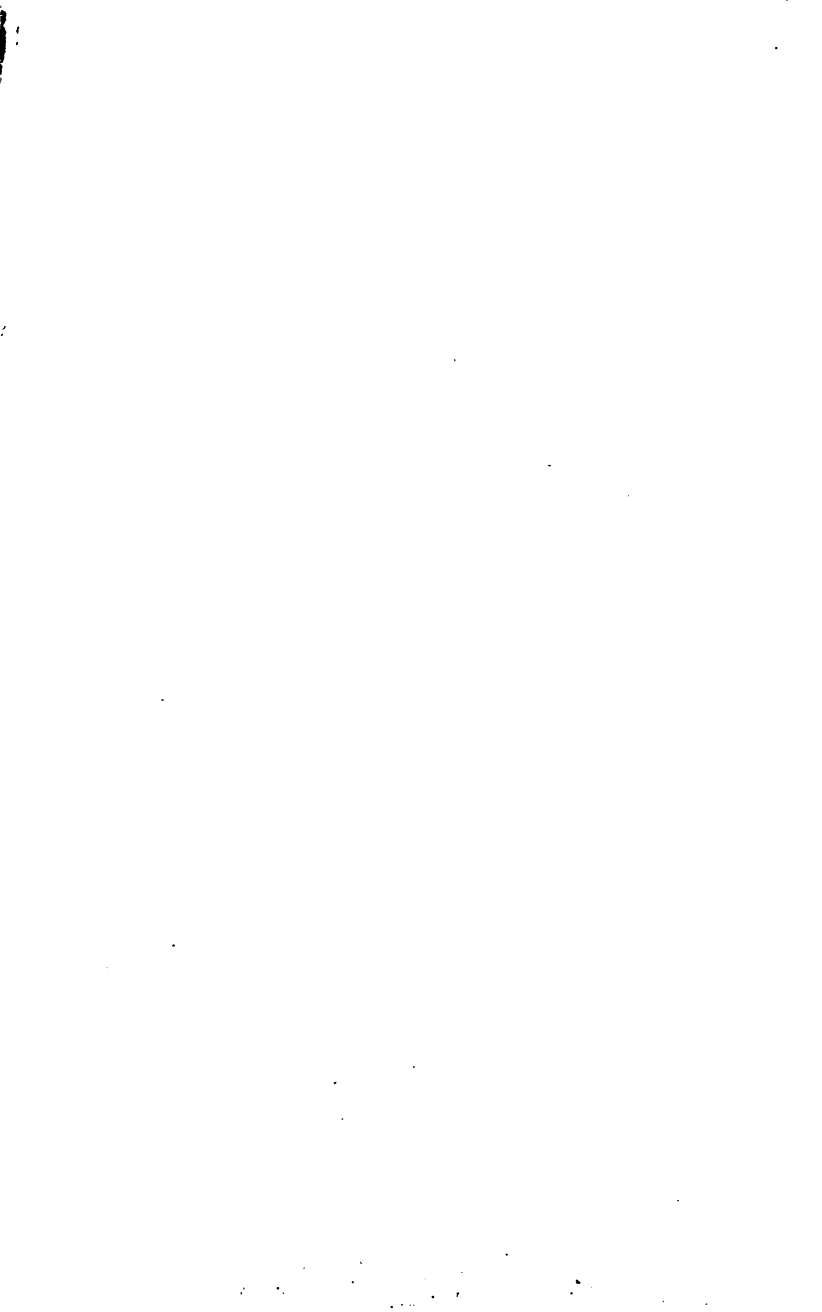


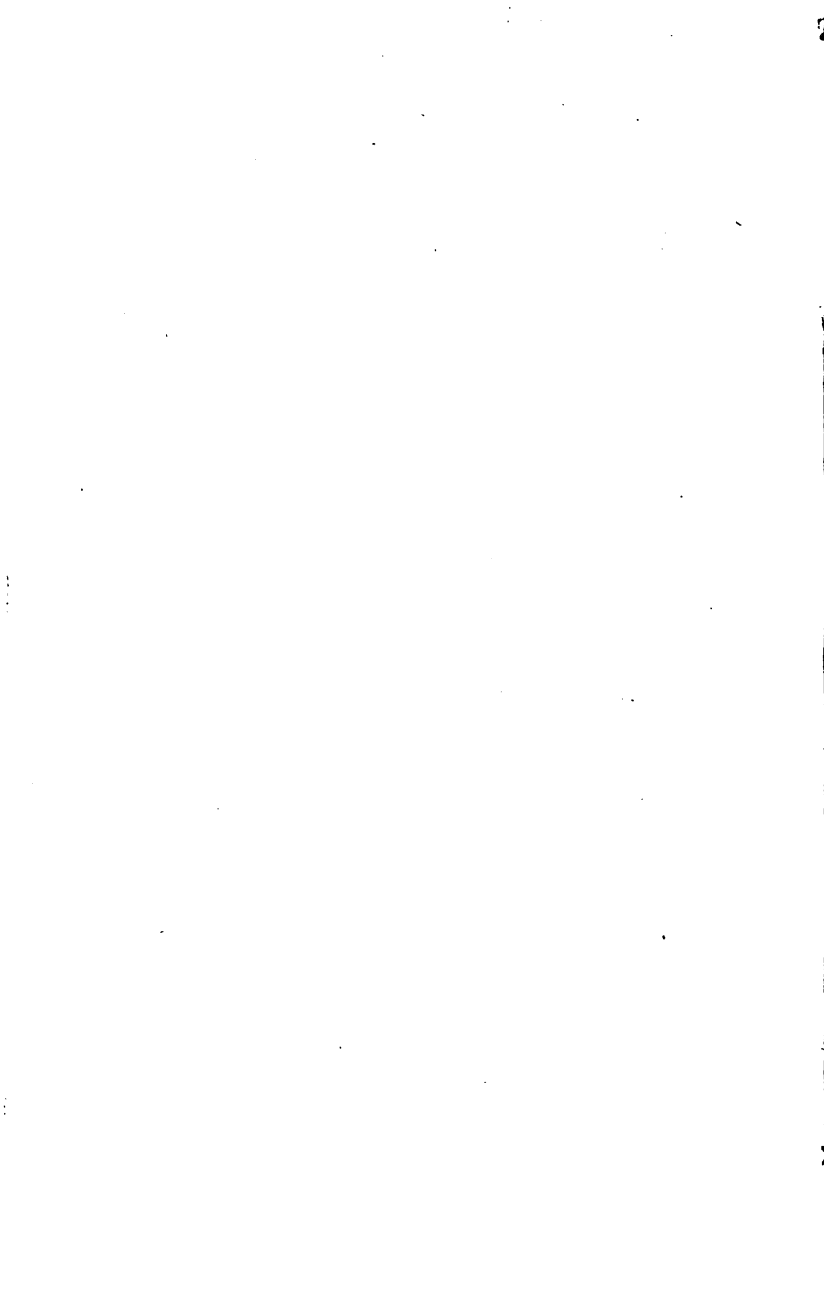
GIFT OF  
JEROME B. LANDFIELD



EX LIBRIS







**JOURNAL HUMORISTIQUE**

**DU**

**SIÈGE DE SÉBASTOPOL**



---

**IMPRIMERIE PARISIENNE**

**Dufour et Ce, boulevard Bonne-Nouvelle, 26, et impasse Bonne-Nouvelle, 3**

---

**JOURNAL HUMORISTIQUE**  
**DU SIÈGE**  
DE  
**SÉBASTOPOL**

PAR UN ARTILLEUR

*P. J. Bedarrides*

Utile dulci

TOME SECOND



PARIS  
LIBRAIRIE CENTRALE  
9. RUE CHRISTINE, 9

1868

DKS15

.7

B4

v.2

Ms. George B. Sandfield

19718 1004

PRESERVATION  
COPY ADDED  
ORIGINAL TO BE  
RETAINED

L'HIVER

A LA TRANCHÉE

II.

M265986



# LIVRE I<sup>er</sup>

## L'OURAGAN DE NOVEMBRE

Les ouvrages destinés à protéger notre aile gauche contre une reprise d'Inkermann se composaient de trois redoutes situées à hauteur de la première parallèle, qui se prolongeait ainsi jusqu'à la mer. En face des camps de l'armée d'observation, on arrêta la construction de plusieurs batteries, balayant les pentes qu'avaient escadées les colonnes ennemies, et l'une d'elles, appelée la batterie du 5 novembre, perpétua le souvenir de cette journée funeste. Dès le 6, on suspendit presque partout le travail ordinaire des tranchées, pour s'attacher exclusivement aux avant-lignes de défense. Peu de jours suffirent à leur achèvement, parce que le temps pressait. Mais ce n'était plus le joyeux entrain des premiers coups de pioche; les dangers qu'on avait courus la veille, les approches du froid, avaient donné une trempe nouvelle au moral de l'armée. Les coryphées de l'optimisme guerrier exprimaient le doute que Sébastopol pourrait bien résister jusqu'à l'an prochain. Pour les autres, ce doute se changeait maintenant en certitude. En présence de l'inconnu, chacun, dans le silence de la tente, s'armait de philosophie et s'approvisionnait de courage. Déjà la vie de bivouac se décolorait de tout ce qui en fait le charme et le prix, de tout ce qui excite à se distinguer. Il fallait dire adieu aux promesses de la gloire, au brillant soleil des batailles, renoncer à l'es-

poir d'un retour prochain au pays. Les tueries ténébreuses du siège, au milieu des frimas de la Russie, ne séduisaient même pas les plus chevaleresques. Sans doute, la guerre a sa poésie et sa beauté, quand on se bat, comme nos pères, sous le ciel ami de l'Italie ou dans les fertiles plaines de l'Allemagne; quand, au service d'un peuple opprimé, ou vengeurs d'une insulte au drapeau de la patrie, le cœur s'émeut et l'imagination s'exalte. Mais nous, soldats de l'équilibre européen, jetés sur le désert de la Chersonèse, nous devons combattre stoïquement, voir couler le sang sans cesse et avec indifférence, peut-être mourir du choléra au camp, et, à la tranchée, mourir broyés par une bombe. En face de cet horizon, l'armée d'Orient se résigna, et cette résignation l'honore plus que ses victoires. Après ce martyre de l'hiver devant Sébastopol, patiemment accepté et héroïquement subi, qu'on n'accuse plus les soldats de la France de faillir devant la mauvaise fortune : la furie française est la moindre de leurs vertus.

Depuis l'avant-veille d'Inkermann, la pluie ne cessait pas, et le ciel, tant était épaisse au loin la couche des nuages, paraissait disposé à ne plus nous montrer le soleil. Il devenait urgent de s'organiser contre les intempéries de la saison. A travers les marécages du Grand-Parc, les soldats creusaient et bâtissaient des terriers, en cela plus actifs que les taupes et les castors, car il leur tardait de déménager des tentes. La boue inondait ces logis printaniers. La rareté du fourrage ne permettait pas de renouveler la paille des matelas, et les hôtes étaient condamnés à coucher sur une litière humide. Impossible d'entrer dans ces étroites tannières de toile, sans éclabousser les voisins. On avait pourtant chassé tous les objets superflus; les shakos de parade furent au nombre de ces meubles gênants, mis à la porte comme des intrus, et déjà, le long des rues, en pyramides crottées, ils se dressaient piteusement. Que de fois les flâneurs aux abois, ennemis de cette coiffure douloureuse de garnison, s'amuserent à considérer ces piles de cylindres, s'affaissant peu à peu sous les ondées

du ciel et les ruades des passants, puis s'applatissant sur leur base, enfin utilisés, en forme de gâteaux de carton, dans les bâtisses du Grand-Parc, comme de vulgaires moellons ! Car les pierres d'alentour, au train dont y allaient les maçons, furent vite épuisées. On ne commença à manœuvrer sérieusement la truelle que le jour d'Inkermann, et, le 6 au soir, plusieurs maisons étaient finies, tant à ciel ouvert que sous terre, et les heureux propriétaires y passèrent la nuit à l'abri des intempéries de novembre.

A l'exemple des camarades, le 5, au retour de la tranchée, quoique brisé par les fatigues de la bataille, je songeai aux soins de mon installation d'hiver. On avait donné des tentes turques, amples et imperméables. Avec la mienne, je coiffai la *marquise*, que j'habitais depuis l'arrivée à Varna ; par cette disposition, celle-ci devint d'abord une alcôve entourée d'une double enveloppe de toile. Mon mobilier n'était ni en palissandre, ni même en noyer. Un lit de camp, une table et un escabeau, le tout en bois blanc ! Et je tenais à ces guenilles, parce qu'au début du siège, les charpentiers des magasins à poudre, reconnaissants, m'en avaient fait hommage. Une natte en paille simulait un tapis. Mes cantines servaient d'armoire et de bibliothèque. Trois poètes, Corneille, Béranger, Bernardin de Saint-Pierre, étaient mes compagnons et mes conseillers. Les héros romains m'apprenaient comment on supporte l'infortune et ce qu'est la vertu en action ; le chansonnier échauffait mon patriotisme, prêt à s'éteindre, quand la voix du découragement me criait que l'amour de la gloire est une vanité, que nous étions tous des insensés. Si je voulais, enfin, goûter quelques instants d'illusion, ma pensée se transportait dans l'île enchantée, berceau des amours de Paul et de Virginie. Ces livres s'entr'ouvraient sur mon guéridon, pêle-mêle avec des lettres, des armes, un tchibouck plus long qu'une lance, et une moitié de grenade russe que j'adoptai comme encrier ; une petite lanterne éclairait, le soir, ma cellule. Pour les jours de fête futurs, un artiste du voisinage m'avait



fabriqué deux flambeaux, des bouts de rondins sciés carrément et forés de façon à y loger des chandelles. C'était un luxe alors ; car les rares marchands, fondateurs de Kamiesch, vendaient ces bâtons de suif à prix d'or. Ces candélabres portaient des bobèches taillées, par un artifice de bohème, dans les parois d'une boîte à sardines ! En fait de vaisselle, une théière et quelques tasses en fer-blanc. Pour recevoir convenablement, il m'aurait manqué d'abord la place, puis du sucre, et surtout du thé ; mais, sous ce nom, un industriel grec débitait des fleurs de saule sèches, première qualité ; nos sucriers n'étaient pas à sec ; seule, l'exiguïté de mon salon était irrémédiable. Si l'on s'y fût permis le moindre entre-chat ou un geste oratoire, on se serait heurté contre le plafond ou les murs. Il fallait donc, en attendant des temps meilleurs, fermer sa porte aux amis, se condamner aux veillées solitaires et arranger son intérieur en conséquence. Je continuai ma tâche, sans démordre, les deux jours suivants.

Toujours il pleuvait. Le camp ressemblait à une colonie maritime qui construit sa ville au milieu des flaques d'eau. Quel plaisir d'être bientôt à couvert dans un bon gîte qu'on embellit à l'envi ! Je confiai à la nature le soin de décorer le sol de mon vestibule en y semant de l'orge. Là, était établie la sellerie et le cabinet de toilette. Une gamelle composait le lavabo. Je l'empruntais, tous les matins, à mon ordonnance, qui, après mes ablutions et sa soupe, y versait l'avoine pour le cheval ! Cette antichambre me tenait aussi lieu de fumoir ; quand, les jours de repos, étendu ou assis sur mon lit, les jambes s'engourdisaient, que de fois, ne pouvant affronter dehors le ciel d'hiver, j'arpentai à pas lents ce pourtour étroit, le dos voûté pour ne pas raser la toiture, plus misérable dans cet exercice qu'un baudet qui tourne la roue ! Après l'agréable, l'utile ! Après le semis de verdure, les travaux d'assainissement ! Une rigole fut ouverte autour de l'enceinte, destinée à préserver des inondations. Un enfant l'aurait franchie d'une enjambée. Je jetai sur ce fossé un pont-levis avec

les planchès juxtaposées de caisses à biscuits vides, qu'on ne se procurait pas sans intrigues. Quel bonheur ! À la nuit, le tablier se relèvera, et j'éprouverai alors quelque chose de la satisfaction du seigneur féodal, quand s'abaissaient autour de lui les barrières du danger. Sans doute, la plus modeste mansarde de Strasbourg, surtout enrichie d'une cheminée et d'une amie, eût été préférable. Mais, comme séjour de bivouac, il eût été difficile de désirer mieux. Une écurie fut préparée à mons Nicolas, près de ma tente, dans un trou à ciel ouvert, jusqu'à ce que le hasard me fit dénicher des planches. Il se trouvait là, du moins, protégé contre les insultes du vent. Je n'eus pas le courage d'imiter le dévouement hippique d'un vieillard voisin, qui logea sa bête sous son toit. Quelle calamité pour le quartier ! Le bonhomme alarmiste ne dormait plus, et il charmait ses insomnies en conversant fréquemment à haute voix avec son coursier.

Le 7 au soir, après dîner, l'armée en masse inaugura son campement souterrain. Pas de bois ! peu de gaité au fond des cœurs ! la fête fut courte et simple. Pour moi, dans mon castel tout à fait ordonné, j'allumai le meilleur des cigares, et mon esprit s'envola loin, bien loin de la Chersonèse, aux lieux de France les plus aimés. Un léger nuage de fumée, image de la gloire, obscurcissait la lueur de la veilleuse. Les bouffées de tabac dessinaient, à mes yeux, des profils des matrones absentes. Quelques gouttes d'eau-de-vie flambaient dans le verre, et figuraient un punch. Les canons de Sébastopol éteints depuis la déception d'Inkermann, se réveillaient avec la nuit, et hurlaient comme des molosses en fureur. Mais je les narguais de ma couche. Il pleuvait sans cesse, mais les ondées ne traversaient pas mon double dais de toile. Pauvres gardiens des tranchées ! Le contraste de mon état avec leur détresse me rendait si heureux, que je décidai, en manière de divertissement, d'écrire mes impressions à un ami inquiet. Je lui fis de mon palais une description orientale. Là-dessous, le froid ne saurait m'atteindre ;

puis avant un an, pour récompense de mes peines, n'irais-je pas l'embrasser ! Depuis deux jours, hélas ! ce terme du retour promis avait presque reculé d'une année ! Je fermai ma lettre en chantonnant, y apposai mon cachet, appelai le fidèle Martin, lui dis de porter le message à la poste du Grand-Parc, sur-le-champ, et me recouchai. En ce moment, le couvre-feu gémissait dans le lointain. Les camps s'endormaient tristement, et chacun, en de douces imaginations, se consolait des premières rigueurs de l'hivernage. La fée des songes métamorphosa la tente en château, ma lanterne en lustre de cristal et d'or, mon ordonnance en laquais à livrée de pacha, le bruit des bombes en sérénades. Puis une ronde d'amoureux fantômes dansa chez moi, jusqu'au réveil. Les rêves sont des bienfaits dus par Dieu au soldat ! Je fus à mon lever désagréablement dégrisé par l'ordre d'aller monter la garde, du 8 au 9, à la batterie ! C'était dans la matinée ; plus l'heure de la corvée avançait, plus mes idées se coloraient en noir. Côte à côte avec mes compagnons d'infortune prochaine, je rôdai toute l'après-midi, pis qu'une âme en peine.

Le plateau était plongé dans un silence sépulcral ; on n'entendait que le vent de l'orage ; on ne rencontrait que des figures en deuil. J'allai aux bureaux des nouvelles : on ne faisait rien à la tranchée, rien, si ce n'est périr d'ennui. Le bastion du Mât semblait mort. Vers quatre heures (8), je me mis à table, sans faim, et uniquement pour ne pas afficher mon trouble. Ce dîner préliminaire du départ rappelait aux corvéables du siège le dernier repas des condamnés ; car, parmi la foule des confrères de service, qui s'en allaient chaque jour du Grand-Parc, plus d'un n'y revenait jamais et la mort ne suivait pas le tour de l'ancienneté. Il pleuvait encore, mais à torrents, quand la trompette sonna le ralliement et en marche ! Les pantalons retroussés jusqu'aux genoux, la tête courbée, chacun se confiant au bon Dieu, nous atteignîmes presque à la nage ce lieu de douleur qu'on appelait la batterie 14 bis.

Mon prédécesseur me transmit la déplorable consigne

qu'on m'avait annoncée : « Les munitions s'épuisant, il est enjoint aux commandants de batterie de ne tirer qu'en cas d'attaque. » Le feu excite, passionne, comme un duel ; on reçoit des coups, on se venge ! Cette distraction nous paraissait pour la soirée interdite, puisque, d'après la probabilité, la place ne hasarderait pas une sortie ; or, il n'était que six heures environ : nuit noire ! déluge et vent ! de la boue par-dessus la cheville ! vingt-quatre fois soixante minutes à dévorer dans l'inaction, à la belle étoile ! que faire ? Ce fut alors le commencement d'un drame intime qui se jouait sous tous les masques, en ce cruel rendez-vous du siège. Si j'étais né poète, j'aurais de suite essayé une élégie sur la gloire. Philosophe, j'aurais médité le plan d'une république, d'où les gens de guerre seraient bannis ; musicien, j'aurais chanté les tourments des damnés. Vulgaire serviteur de mon pays, je dus me contenter d'une promenade sentimentale, d'un bout à l'autre du terre-plein, en secouant de mon mieux l'eau qui me coulait froide le long des chairs. Parcourir le cercle des réflexions que la situation suggérait fut l'affaire d'une veille ! Si cette corvée n'était que passagère, on s'en moquerait ! Mais tous les trois jours ne doit-elle pas se reproduire ? Et cette périodicité de malheur épouvantait les plus forts. Je marchais avec agitation et fumais, sans compter le nombre de pipes bourrées, au risque de m'incendier le gosier. L'horloge de la ville soupira les douze notes lugubres de minuit. J'avais alors en allées et venues fait plus d'une lieue, et la gourde de rhum, pendue à ma ceinture, se vidait par gorgées. Les avant-postes ne soufflaient mot. Personne, ni Russes, ni chiens, ne donnaient signe de vie. Il ne tombait aux environs qu'une bombe tous les quarts d'heure : Passe-temps insuffisant pour nous arracher aux sombres préoccupations de circonstance ; et pas le moindre hangar pour se reposer ! si ce n'est un prélatr troué et soutenu par des leviers en forme de dais, sous lequel un groupe de mes servants accroupis se figuraient être préservés des colères du ciel et de la place.

Comment tuer le temps et l'ennui ? Je poursuivis ma course ambulatoire, mais à pas lents, en ménageant même une station à chaque tour, et par tactique sans penser à rien. L'esprit se révolta de cette abrutissante contrainte ; les pensées désespérantes, les regrets, les remords même, au souvenir du pays, affluèrent. De guerre lasse, j'interrogeais ma montre à la lueur du falot de ronde, pour savoir si, jusqu'au matin, mes forces ne me trahiraient pas. Elle marquait quatre heures ! Le maréchal-des-logis, mon second, soutint qu'elle avançait. Je me fâchai rouge contre l'impertinent réaliste ! Jacquemart, du haut de la tour de l'Amirauté, lui donna raison. Il ne frappa que deux coups sur son enclume !

Deux heures ! et l'on ne signalait pas le plus léger avant-coureur d'une attaque. La plupart des hommes, qui avaient terminé leur faction sur le parapet, autour des pièces, dormaient debout ou sous l'abri postiche. Les sentinelles se remplaçaient et veillaient taciturnement. Malgré le tabac et ma provision d'énergie, le sommeil du découragement m'assailit ; jamais je n'avais subi crise pareille, ni quand étudiants, nous pâlissons la nuit, à l'approche des examens, sur nos livres d'algèbre, ni quand après le succès, l'orgie nous berçait plusieurs jours du bruit de ses grelots. Tous mes membres s'alourdirent, je perdis instantanément le sentiment de l'existence. Les jambes fléchirent, et je m'affaisai dans la boue du chemin, comme atteint de léthargie. L'instinct de la conservation l'emporta. Je me redressai avec rage et me mis à précipiter l'allure, semblable à un fou, me rudoyant, me pinçant jusqu'au sang en punition de cet acte de faiblesse, fredonnant bon gré mal gré des airs d'opéra. Les chants, plus que les mauvais traitements envers moi-même, me guérirent. Mais ils me rappelaient des soirées de plaisir ailleurs ; et je dus les cesser pour interpeller un groupe de canonnières qui maudissaient leur sort à haute voix. Il fallut leur démontrer que le métier, au fond, offrait plus de roses que d'épines, et que leurs doléances étaient mal fondées ! Si je l'avais osé, je me serais dé-

solé autant qu'eux. Il me vint alors une fantaisie bizarre. Je m'imaginai une troupe dont le chef donnerait l'exemple de l'abattement, ses murmures dans la bouche des sergents dégénéralant en gémisséments, les brigadiers pleurant à chaudes larmes, les soldats sanglotant et se frappant la poitrine, ou s'arrachant les cheveux par mèches. Cette image, bonne conseillère; me dérida; et puis cinq heures d'attente seulement nous séparaient de l'aube! Nous en étions donc à plus de la moitié de ce dur pèlerinage!

Cependant le ciel s'assombrissait davantage, le silence redoublait. Il planait, dans l'air, une vague terreur. L'aspect de la Chersonèse donnait le frisson. A de longs intervalles, le Bastion du Mat avertissait par une salve, que ses défenseurs restaient fermes à leur poste. Parfois des inconnus passaient le long de la batterie. Étaient-ce des officiers de ronde, des amis égarés, ou des espions de Sébastopol? Peu après mon attaque de sommeil, un artificier me prévint qu'un individu en casquette et manteau s'était arrêté à la porte du magasin à poudre, et qu'apercevant, à la clarté d'une fusée, une pile de bombes du plus gros calibre, il avait poussé l'exclamation de : pauvre ville! « Animal! pourquoi ne pas l'empoigner? Cette pitié prouvait qu'il était Russe! » A ce discours plus sensé qu'impoli, le messager courut à la recherche du promeneur suspect; mais, il avait disparu dans le dédale des parallèles. Je réunis, suivant l'usage, mes artilleurs, et leur ordonnai de saisir à l'avenir tous les autres. Cette prescription, d'ailleurs générale, fut si bien exécutée que la batterie devint inabordable après le crépuscule. Ils amenaient souvent prisonniers des voisins, quelquefois des officiers même supérieurs. Leur identité constatée, on les relâchait, en riant! Les occasions de plaisanterie étaient si rares dans ces gémonies de la guerre!

Pendant cet incident, on entendit dans la campagne un roulement de voitures qui paraissaient se diriger de notre côté. En effet, l'arrivée d'un convoi de munitions nous servit de réveil-matin. Les malheureux

charretiers avaient mis une demi-journée pour venir du Grand-Parc! Cent mètres par heure! tour à tour, dévoyer, verser, s'embourber, verser encore! Quel voyage! Il se félicitaient d'entrer au port, et se disaient jaloux du sort de leurs sédentaires collaborateurs. Nous déchargeâmes et emmagasinâmes les barils, sans les voir, par instinct; et tandis que les chevaux éreintés soufflaient, je rendis à mon confrère du train les devoirs de l'hospitalité, à la tranchée: Les dernières gouttes de rhum, et quelques conseils! car, il était alarmiste de sa nature, et malgré l'hébétement physique et moral où je me trouvais, je fus réduit à l'encourager, à le convaincre que tôt ou tard nous prendrions Sébastopol. Il repartit en soupirant, et peu après, le jour blanchit l'horizon. Par une faveur du Dieu de miséricorde, la pluie nous accorda une courte trêve. Nous étions, sans exception, d'un bout à l'autre des parallèles, affreux à voir, avec des habits roides et mouchetés de crotte, les cheveux lisses et des visages à l'avenant. Les plus barbus avaient un air de férocité. Les autres, pâles ou jaunes, faisaient pitié ou peur; partout s'étaient passées les mêmes scènes; partout même lutte.

Je ressemblais, pour ma part, à un mort mécontent du tombeau. Quels deuxièmes débuts! J'avais tant rêvassé, tant pesté, tant combattu, tant bâillé, que ma tête brûlait plus qu'après une débauche! Et dire que, pour descendre sitôt à ce degré de décrépitude, je n'aurais pas changé ma place contre la fortune d'un roi, il y a six mois, au sortir de l'Ecole, avant mon départ de Strasbourg! Dire qu'alors, chaque jour, par tous les temps, à travers les plaines fortunées de l'Alsace, je m'exerçais à cheval aux courses aventureuses de la vie des camps, et que s'il s'était rencontré sur mon chemin un sage cultivant son jardin en paix, il aurait excité mon dédain! En comparant ce sous-lieutenant de garnison, riche d'illusions, avide d'émotions et de renommée, au pauvre diable désenchanté, commandant en sous-ordre d'une batterie de

siège, le 9 novembre au matin, il me revint en mémoire, et je souris de la vérité des contrastes, deux gravures, qu'enfant j'admirais à la devanture de l'imagier de mon village. Au bas de l'une, on lisait ce simple mot : *Avant !* Elle représente une jeune fille qui se pare pour son premier rendez-vous d'amour ; elle a des fleurs aux cheveux, à la ceinture, sur le sein. Ses yeux rayonnent et languissent ; il lui tarde de goûter la coupe de la volupté ! L'autre estampe était intitulée : *Après !* La jeune fille pleure, assise au bord d'un lit, la robe en désordre, les souliers déliés, la gorge demi-nue, la fleur de virginité flétrie. Cette leçon ne s'adresse-t-elle pas aux chercheurs de gloire ? Tandis que je me complaisais dans ce parallèle, les porteurs d'eau-de-vie revinrent du bureau de la distribution du Clocheton. On fêta les bidons. Ils vidèrent leur verre d'un seul trait, en vétérans, ceux-là mêmes qui, de leur vie, n'y avaient touché du bout des lèvres. Il est certes aisé de médire de cette liqueur, mère de l'ivresse et de l'oubli, quand on a les pieds dans ses pantoufles, au coin d'une cheminée ; mais après une interminable nuit d'automne, en face de l'ennemi, sous la voûte d'un ciel pluvieux, elle appelle la chaleur dans les veines engourdies et rajeunit l'esprit comme un philtre. Après boire, on envoya de toutes parts le rapport quotidien au chef d'attaque, ainsi conçu : *Rien de nouveau*, cette formule sous-entendant les peines endurées et le gain des cheveux blancs ; puis jusqu'au soir, en machine passive, moitié sommeillant, moitié en observation devant la Place muette, la garde attendit l'heure de la délivrance. Elle arriva enfin, on passa laconiquement le mot d'ordre aux remplaçants, et de courir au camp, en rangs serrés, plus vite qu'un troupeau qui flaire les douceurs de l'étable. Sur le pavé argileux et détrempe des tranchées, on avançait en vrais patineurs ; impossible de ne pas se laisser choir au moins une fois. Nous rentrâmes avec des égratignures, et des haillons indescriptibles. A la porte de son toit, chacun ressentit un mouvement de joie qui effaça la trace des tribulations



nocturnes, et une soupe au lard assouvit notre faim.

Après dîner, j'allai au cercle faire la revue des amis d'alentour. Il n'en manquait qu'un, entré à l'hôpital. Le feu ennemi n'avait pas prélevé de tribut, et pour cause. Sous l'impression de la défaite inespérée d'Inkermann, Sébastopol en deuil ne tirait plus. Parmi les compagnons présents, seuls ceux qui descendaient la garde, et pour qui se déployait un avenir de quarante-huit heures de repos et de sécurité, se frottaient d'aise les mains et épanouissaient leur figure. Les autres qui, le lendemain, prenaient le bât du service, grognaient et soutenaient par boutade les prophètes de malheur.

Ces sonneurs d'alarme se déchaînaient, depuis que le 5 novembre avait failli creuser un abîme sous les pas de l'armée; l'un d'eux avait calculé géométriquement que, dans sa batterie, il trouverait la mort; il disait que chaque parcelle de ce coin de terre avait déjà reçu plusieurs projectiles; donc un jour, à coup sûr, une bombe devait le surprendre, à son propre point de chute. Ce raisonnement ne tenait pas compte de la destinée; et l'auditoire de se récrier. Alors il généralisait; il nous condamnait à être tous enterrés, avant la fin de l'hiver.

On lui décerna à l'unanimité le sobriquet de Père-la-Souffrance. Après cette discussion sur les chances de ne plus revoir la patrie, vint la partie de domino. Le Jérémie de l'assemblée se retira, soi-disant pour travailler à son testament. « Que léguerez-vous aux amis, » lui cria-t-on en chœur. — Sans répondre d'abord, il retourna sur ses pas, comme Basile, pour souhaiter à la compagnie, non le bonsoir, mais *un beau trépas* comme dans la chanson; alors un vaste éclat de rire termina cette triste scène de bouffonnerie. Cependant avions-nous raison de nous moquer ainsi? Qui n'avait plus ou moins mis ordre à ses affaires d'ici-bas? Même ceux qui ne possédaient que des espérances ou des dettes testaient, songeant à l'éternité; et c'était agir en ce point sagement: car la plupart des

agonisants en France ne touchaient peut-être pas de plus près que nous à la tombe. Le jeu cessa avec le luminaire. Pontonniers, nos hôtes, à demain ! Et, dans l'obscurité, lugubrement, à tâtons, nous regagnâmes nos pénates. Le camp reposait en paix. L'horizon annonçait des tempêtes prochaines. L'Euxin murmurait ; et, bercé par le bruit solennel du brisement des flots sur la grève, il fut doux de se rattraper de la nuit blanche de la veille. Sébastopol, le lendemain, se secoua pas sa torpeur. Les événements de la journée se résumèrent en une douzaine de salves du Bastion du Mât et en un progrès rapide de la circonvallation. L'armée se tint morne dans ses souterrains. Ce n'était plus cette insouciante fille de la victoire qui, la couronne de l'Alma au front, se précipitait à de nouvelles conquêtes ; il ne restait plus que des légions de soldats presque dégoûtés, et s'attendant à souffrir. Un ciel de plomb s'appesantissait sur la Chersonèse ruiselante. La rue était impraticable ! Tant pis pour ceux qui ne purent dormir du matin au soir ! Les heures les accablèrent de leur poids. L'ennui pousserait au crime : les uns avaient écrit en quelque sorte à leur famille leurs derniers adieux, sans se douter que ces lettres d'alarme feraient peut-être mourir avant le temps, leurs mères. Le mensonge, à l'endroit de notre sort était, alors, un devoir ! Mieux valait, la plume à la main, se tromper soi-même et, heureux par l'hypothèse, composer, pour l'amour d'autrui, un tableau séduisant du lieu du supplice : ainsi, certains auteurs, en déclamant sur la vertu, oublient qu'ils la foulent aux pieds dans la vie. D'autres victimes de l'insomnie avaient médité solitairement le calcul de nos probabilités mortuaires. Quelques-uns avaient prié secrètement et prié du fond du cœur ! Pourquoi se cacher ? Mille vœux fervents montaient, chaque jour, de nos camps vers le ciel. Les esprits forts courbaient la tête ; car les hommes se comportent à l'égard de la Divinité, ainsi que les brigands vis-à-vis de leurs juges : tant que le danger est loin, ils se rient de la loi ; aux approches

du tribunal, ils s'humilient et implorent leur grâce. Plusieurs avaient les paupières rouges; pères de famille, l'avenir de leurs enfants, peut-être demain orphelins, leur arrachait souvent des pleurs. Il fallait vivre dans les coulisses du siège, pour savoir combien de larmes amères coulaient, à la dérobee, sous la tente. Une fois en scène, le rideau levé, chaque personnage faisait bonne contenance et jouait, de son mieux, l'insensibilité; mais au logis, derrière le théâtre de Sébastopol, les sentiments les plus tendres de l'amitié et de l'amour agitaient les plus féroces bombardiers. En vérité, loin des passions du champ de bataille, devant les murs d'une place assiégée, le type du guerrier n'est pas l'impitoyable Achille, mais Énée mélancolique, ce fils de Priam, qui sait s'illustrer au combat, mais qui s'émeut aussi, et pleure au souvenir de la patrie et du palais paternel. Heureux les rêveurs privilégiés, qui, de leur lit de repos, défiaient le chagrin, au milieu de cette atmosphère de soucis! Plus heureux, ces rares Roger-Bontemps, stoïciens de bivouac, qui parvenaient à étouffer le germe de leurs regrets, et qui, drapés dans l'abrutissement de la sagesse, méprisaient les Russes et l'hiver.

A la veillée du cercle, les pleureurs abondaient, et la joie ne parvint guère à se rallumer. En guise d'amusement, on dressa le tableau sur lequel les tours de tranchée des membres ordinaires seraient inscrits pour deux mois. La majorité, s'abusant à plaisir, décida qu'il était inutile de reporter plus loin l'échéance de l'assaut final. Si un devin nous eût prédit que les survivants seraient couchés plus de cent fois sur ce martyrologe, nous n'aurions pas entouré si bruyamment la table de jeu. En avant le double-six! Il y avait, à la partie, un officier *Tant-pis*, qui semblait croire, comme Saitil, aux sortilèges. S'il avait connu une pythonisse aux environs, il serait allé la consulter. A défaut d'oracles, et pour satisfaire son besoin de merveilleux, il se disait à première vue de ses dés : « Si tu perds, tu mourras. » Ne gagnant jamais, il s'étonnait d'être sain et sauf. On avait beau le plaisanter, il aurait volontiers fait un ac-

commodement avec le destin, et donné un bras en échange de la vie. Ce soir-là, on se retira tôt. La nuit était effrayante de noirceur. Pas un chien dans le camp. Sans la lueur d'une lanterne vénitienne, personne ne sortait des mares du chemin. La solitude sinistre du voisinage me tint longtemps en éveil. Un singulier camarade survint. J'avais bourré de foin ma tente, entre les bas-côtés et le sol, afin de mieux intercepter les courants d'air importuns; or, les fourrages se raréfiaient de plus en plus; mécontent de la ration, plus d'un cheval se détachait à la brune, et cherchait fortune à la ronde. Un de ces aventuriers, passant par là, flaira devant ma porte une bonne aubaine, descendit dans le fossé, et le voilà mangeant à belles dents mon paravent. Trois fois je le sommai de respecter ma propriété; c'était sans doute un quadrupède socialiste, et il se rit de ma défense. Je me levai furtivement, et, au moment où il rouvrait la mâchoire, je lui administrai une leçon à triples coups de plat de sabre. Il s'en fut en ruant et en pétaradant. Ce bruit réveilla mon voisin l'*hippophile*, qui, par une infirmité de son âge, ne dormait que d'une oreille, et il commença à dialoguer avec son compagnon de chambre. « Mon chéri, lui disait-il, ce n'est pas toi qui irais ainsi à la maraude. Pauvre bête! si nous étions à Strasbourg, nous ne croupirions pas tous deux sur une terre ennemie; j'aurais ma maison, ma femme et mes petits enfants; toi, ton écurie, de l'avoine! » Puis, mille autres naïvetés de ce genre, qui me récréèrent jusqu'après la dernière sonnerie du soir. Les tambours avaient les accents lugubres du beffroi de minuit. Sébastopol grondait d'heure en heure, et ses rares coups de canon imitaient des appels de détresse. Rien ne troubla le repos de l'armée. Au réveil, quel bonheur! j'étais libre jusqu'au lendemain; le temps était presque beau, et le voile des brumes de la mer, signe d'orage redouté depuis quelques jours, paraissait s'éclaircir. Aussi le Grand-Parc présentait cette agitation pittoresque, dont le déluge de la semaine d'Inkermann nous avait à regret déshabitués. Les soldats va-

lides dégustaient le café du lever, en plein air. Une foule, groupée autour de Mitraille, applaudissait le chien savant. Il maniait le mousqueton, savait le passage classique, et appliquait son talent de palefrenier sur le dos d'un chat dressé à ce manège. Quelle explosion d'hilarité, quand le sieur Mitraille étrillait Ramina-grobis grimaçant. De ma porte, tantôt je suivais les tours de force de mon élève, tantôt j'écoutais les fanfares matinales. Les trompettes sonnaient de toutes parts le refrain des malades. Chaque régiment avait un air particulier, et toutes ces aubades ensemble formaient un incroyable charivari d'hôpital. A ce signal, nostalgiques, fiévreux, cholériques, boiteux, scorbutiques, fourmillière de gens à face patibulaire et hâve, accouraient lentement vers les infirmeries, et humaient le soleil en attendant l'arrêt du médecin. Les chevaux de combat, au piquet ou cloîtrés dans des fossés, époussetaient leur poil fangeux et leurs crinières mouillées. Nicolas piaffait et manifestait le désir d'une course : je l'enfourchai, et il m'emporta, au galop de chasse, vers la direction du monastère de Saint-Georges, la merveille de nos possessions. Chemin faisant, je traversai le ravin du Fascinage. De la forêt, des ombrages du mois d'octobre, il ne survivait plus que des troncs d'arbre coupés à fleur de terre, des feuilles que le vent chassait en tourbillons, et le bâton d'églantier qui me servait de cravache; plus d'oiseaux, plus de barques, plus de poésie! A la surface des eaux bourbeuses du vivier surnageaient quelques cadavres de chevaux anglais, car nos pauvres alliés n'avaient pas même le temps ni la force d'enfuir les vainqueurs de Balaclava, qui, devenus de viles charognes, portaient dans leurs chairs en lambeaux les germes de la peste. Je m'éloignai avec tristesse de ces ruines, et, caracolant à travers des steppes, nues comme le journal du siège en ce moment, je ne fis plus relai qu'au seuil même du séminaire russe. Comme la curiosité n'est pas le défaut de la race, j'attachai à la grille Nicolas en sueur, et je m'engageai sous la voûte d'entrée.

Cette galerie débouche au centre d'une terrasse suspendue au-dessus de la mer. De ce belvédère, un spectacle réjouit la vue, aussi splendide que celui du Bosphore. Un jardin touffu et orné de tombeaux descend en pente roide du pied de l'amphithéâtre au rivage : avant de baigner la grève, les vagues se brisent contre les rochers coniques, qu'on dirait taillés par les ouvriers des Pyramides. Des falaises à pic s'avancent à droite et à gauche, semblables à deux digues, et forment le havre, limité du côté de la mer par les obélisques de granit. On y voyait flotter une embarcation qui, nuitamment, disait-on, conduisait les moines jusqu'à Sébastopol. Les flancs des rochers d'alentour sont percés de cavernes, où les poètes de la Grèce avaient placé le palais des divinités de l'Euxin. Au bord du mur d'appui de l'édifice, une source s'élanche du bassin qui recueille les eaux et se divise en plusieurs cascates qui blanchissent au milieu des fleurs et des plates-bandes de gazon. C'est dans ce séjour embelli à plaisir par la nature que Diane, selon la légende, cacha Iphigénie, ravie au couteau de Calchas ; et non loin de là, on montrait jadis les débris d'un temple dédié peut-être à sa céleste protectrice par la fille d'Agamemnon. Presque sur l'emplacement de l'autel de la *bonne déesse*, les prêtres de Photius ont bâti une chapelle. A la place des riantes fêtes que le paganisme célébrait, à la clarté du soleil de la Tauride, au bruit des cymbales et des cantiques mélodieux des canéphores, quelques popes à longue barbe et vêtus de noir psalmodiaient, de leurs voix funèbres, au fond d'un sombre oratoire. J'arrivai à l'heure de la messe, et les cénobites s'acheminaient de leurs cellules à l'église. Je les saluai par respect pour leur vieillesse ; pendant qu'ils appelaient sur nous, dans leurs prières, les malédictions du Dieu des armées, un zouave narquois faisait sentinelle sous le péristyle. Il portait les armes avec intelligence à certains supérieurs, qui lui payaient ces honneurs de pure complaisance en bouteilles de vin ; car les caves saintes de l'établissement n'étaient pas dépourvues, à en croire les plaisants, ce

qui n'empêchait pas les pères de crier misère. Deux fillettes jouaient auprès, sans plus se soucier des capucins russes que des visiteurs. On aurait dit deux papillons dans une taupinière. Elles étaient filles du commandant de Balaclava et nos prisonnières de guerre. Si j'avais eu des bonbons, je les en aurais comblées, en les embrassant. Quelle fête de voir une blonde tête d'enfant, quand l'œil s'est rassasié des harmonies de la guerre ! De la terrasse, j'allai explorer les abords. Partout des bosquets et des pelouses ! Mais quelle sévérité dans le sourire de la nature, au déclin de l'année ; les derniers beaux jours d'automne ressemblent à la fin de la jeunesse. Il y a encore çà et là des roses et des brins de verdure ; mais que de fleurs éfeuillées ! que de bourgeons flétris, souvenirs effacés du printemps ! Au milieu d'une clairière voisine, des officiers anglais déjeunaient à l'aise, pastoralement. Le flegme de ces grands seigneurs m'indigna d'abord ; ils n'aimaient pas le moins du monde le service du siège, qu'ils appelaient le *Trench*, et pendant que les autres se morfondaient, en face de Sébastopol, la plupart d'entre eux goûtaient le charme de la villégiature. Les jours de bataille, ils savent se montrer. Pour boxer les Russes, ils en sont ! Mais dépenser obscurément leur valeur, derrière les parapets, fi donc ! Messieurs les Français ; marchez les premiers ! Brillant mérite, à la vérité, de monter à cheval au besoin, et de se battre en héros, à outrance ! Autrement douloureuse est la vertu, quand on doit sans fin attendre le combat, réduits, dans l'intervalle, à remuer la terre, à souffrir loin du soleil, à consumer son énergie en luttes avec le désespoir ; puis quand, à la longue, l'ennemi vient, l'accueillir froidement, méthodiquement, à coups de fusil, de bâton ou de pierres ! Le dépit m'entraîna dans mes réflexions jusqu'à l'injustice. La plupart de ces confrères, par l'appauvrissement de l'armée anglaise, étaient officiers sans troupes ! A leur place, nous n'aurions peut-être pas agi avec la même philosophie. Pardon et bon appétit, les amis ! Et je revins de ma promenade. Nicolas, à l'exemple de son maître

rêva en route ; et il faisait nuit , à ma rentrée.

La veillée languissait ; le camp ne tarda pas à se coucher. Le signal du lit fut donné par ceux qui, comme moi, avaient à se préparer, par le recueillement et le repos, à leur sixième voyage aux galères du siège. Sitôt réveillés, (12 novembre) ce fut à qui, parmi ces tributaires de la tranchée du jour, s'informerait le plus vite du temps probable : le temps, c'était alors la principale préoccupation de l'armée. Sébastopol en deuil, bridant ses canons, ne nous tourmentait plus. Les rigueurs capricieuses de la saison suppléaient aux échauffourées du bastion du Mât. La pluie avait repris. Un rideau de nuages plus épais s'était étendu sur les éclaircies du ciel. L'horizon des bivouacs et la mer rivalisaient de couleur sombre. La nuit devait tomber avant l'heure, et on jugea à propos d'avancer le départ de la garde montante. Rendus au poste plus tôt que de coutume, nous avions vingt-six heures à nous débattre dans les fers. Les instructions générales du tir n'avaient pas changé : « Garder, jusqu'à nouvel ordre, la défensive la plus stricte. » Aussi, les dispositions une fois prises pour le service de nuit, il ne restait qu'à se croiser les bras et à patienter, dans l'ombre, devant une rangée de pièces bâillonnées. Chacun, dans son coin, délibéra sur la ligne de conduite personnelle à adopter. Ces conseils intérieurs que, depuis Varna, par le malheur des temps, je tenais fréquemment entre la bête et l'âme, m'avaient fait contracter, comme à d'autres, l'habitude de lâcher quelques mots à haute voix, et, ce soir-là, les monologues étaient plus fréquents qu'à l'ordinaire. La raison me démontra que, si je rongerais mon frein avec l'impatience fébrile de la dernière nuit d'apprentissage, je succomberais infailliblement, et elle me prêcha le calme des martyrs de la guerre. Suivant cet avis, je partageai ma séance nocturne en plusieurs veilles. D'abord, autant de veilles, autant de pipes ! Quel consolateur que le tabac ! Bénis soient les poètes qui l'ont chanté ! Ceux qui ne pratiquent pas cet ami ont-ils parfois souffert ? Puis, pendant cette éruption de fumée lente et sensuelle,



afin de donner à l'esprit une distraction facile, n'ayant rien à extraire de mon propre fond, je résolus de ruminer, tous les vers, jadis au collège; appris par cœur, bon gré mal gré, sans souci de l'avenir, et d'alterner cet exercice de déclamation avec la répétition de la musique de mon répertoire. Ce projet était une réminiscence de mon premier voyage à Paris. Il me souvint, qu'alors, fatigué d'errer seul et inconnu dans ce *désert d'hommes*, traqué par l'ennui, je dus combattre cet ennemi avec science. Me voilà donc sur les boulevards, avec ordre à moi-même de les arpenter d'un bout à l'autre, stationnant de café en café, fumant un cigare, à chaque pause, et observant philosophiquement de mon siège le flot des passants. Devant cette tactique, l'ennui s'en fut à la poursuite d'un provincial moins belliqueux. Mais, quel honneur y avait-il à cette victoire? À tout instant, une étude nouvelle, un changement à vue : tantôt un financier qui marche poings et conscience fermés aux combats de la Bourse; tantôt un journaliste les yeux levés au ciel, à l'affût d'une inspiration; tantôt une lorette, aux pieds agaçants, à la taille amoureusement cambrée, aux caresses vénales, jetant l'hameçon dans la foule; derrière elle, un chasseur d'aventures, en arrêt; plus loin, un chevalier-errant et à jeun, qui médite sur son déjeuner futur; défilé pittoresque des acteurs de la comédie humaine! Mais, à vingt ans, au feu, devant Sébastopol, à la faveur d'une brume glacée, par une des plus longues nuits de l'année, se créer un système de défense contre le temps assassin, et le suivre à la lettre, cette tâche exigeait plus de force. Je ne la tentai pas moins, à ma façon. Il y allait presque de la vie. Le divertissement de la veille d'ouverture se composait de morceaux variés de Racine, mélangé d'airs de la *Favorite* et de *Lucie*, le pont-aux-ânes : autre partie du programme, le *Cid* et le quatrième acte des *Huguenots*; ainsi de suite, jusqu'au point du jour désiré. Dès que le service de la Batterie fut en règle, la représentation intime commença. Peu à peu emporté par une passion conventionnelle, je me surpris à réciter à voix distincte

certaines tirades. Au lieu de me détourner de mes devoirs, ce stratagème heureux contre le sommeil m'excitait à mieux les remplir. Durant les entr'actes, je surveillais mieux les sentinelles et communiquais à tous mon entrain théâtral. Les heures se succédaient, à ce train, sans trop de lenteur. Qu'on vienne me dire maintenant que les humanités ne servent à rien, dans la vie? Je garde à mes classiques, reconnaissance éternelle de m'avoir aidé à supporter le poids de quelques-unes de ces épreuves nocturnes du siège, qui faisaient souvent fléchir les plus forts! Après minuit, au moment où, sur ma scène imaginaire, Raoul hésitait, aux bras de sa maîtresse, entre l'amour et l'honneur, tout à coup, le bastion du Mât jeta feux et flammes; puis les décharges des tirailleurs, qui étincelaient le long des remparts, et les hurlements des chiens en ville, pronostiquèrent une sortie. On aurait dit un fracas d'armes, en rase campagne. Partout, chacun prit son poste de combat. Je quittai brusquement Valentine et, le sabre haut, grimpai sur l'épaule, plus par nécessité que par bravoure; car la bravoure préfère l'éclat du jour aux ténèbres. Les Russes, sans rien oser, nous tinrent en haleine jusqu'aux lueurs du matin; mainte homme nous salua de très-près, sans verser le sang. D'autres furent moins chanceux, et l'ambulance reçut une ample moisson de blessés. De même que le corps de siège et les défenseurs des tranchées, l'armée d'observation avait, la nuit, pris les armes. Au lever du jour, Liprandi manifesta l'intention de bouger dans la vallée de Balacava. Les Highlanders et les Turcs s'avancèrent à leur rencontre. Quelques compagnies de zouaves s'apprêtèrent à appuyer le mouvement. Les Russes ne se risquèrent pas à bonne portée de fusil, et ils s'étaient éclipsés totalement, à l'heure où l'on relevait la garde.

A cette heure, ce qui nous inquiétait tous, et principalement nos successeurs, ce n'était pas la retraite étudiée de l'ennemi, mais la teinte effroyable du ciel. Depuis le commencement de la journée, sans cesse les nuages s'amoncelaient au-dessus de la Chersonèse et à

l'horizon de l'Euxin. L'obscurité, déjà sensible vers midi, s'épaississait de plus en plus. Les vagues bouillonnaient avec un bruit éloquent, et des bandes de goëlands, rasant le rivage, présageaient la tempête. Nous hâtâmes le pas pour regagner le camp. Bientôt, Sébastopol alarmé d'une obscurité favorable aux surprises, dissuada à grands coups de canon l'assiégeant d'en profiter. On le laissa s'apaiser à son gré et l'armée se *terra* pour la nuit, avec la juste crainte que les éléments fussent moins traitables que les Russes, car plus la nuit avançait, plus il y avait de courroux et de menaces dans le souffle des vents contraires, dans les murmures lointains de la mer.

Vers quatre heures du matin, les écluses du firmament s'ouvrirent et l'orage prévu se déchaîna. Tout dormait encore; pendant que je goûtais les charmes du repos après le travail, je fus étourdi par la voix émue de mon capitaine qui me conjurait de sortir. Une rafale venait de couper en deux le montant de sa tente, et le bout libre, lancé comme un trait contreson oreiller, avait failli lui fracasser la tête. Ma maison déracinée ne tenait plus en équilibre que par deux cordages, telle qu'un ballon à moitié lancé. Je m'échappai précipitamment, enveloppé de ma literie, et tous deux, tant bien que mal arc-boutés, nous avisâmes aux moyens de sauvetage.

En ce moment, quel désordre au camp! Le jour point plus pâle qu'une lampe de mélodrame. Les éclairs, tels que des brandons incendiaires, illuminent la plaine submergée. Mille torrents courent du haut des mamelons, ravinant le pavé des gîtes les plus sûrs. Les grêlons à flots bondissent pires que des balles. Une bise glaciale et sans frein balaye la surface blafarde du plateau de la Chersonèse. Le tonnerre gronde à assourdir les échos de l'antique Tauride, et mêle ses détonations aux mugissements des flots soulevés, aux explosions du canon de détresse tiré au loin par les navires, aux salves de réjouissance du bastion d'attaque. Les tentes, toutes sans exception arrachées, volent en l'air, semblables à des débris de voiles. Mille dormeurs se réveillent dans

l'eau et s'efforcent en vain de se relever ; des naufragés errent grelotant à la recherche d'un lieu de refuge. Les tambours poursuivent leurs caisses qui désertent, les trompettes sonnent la générale. La plupart des chevaux, noyés des pieds au poitrail, ne se défendent plus ; quelques-uns, fous de leur liberté, chargent ventre à terre, crinière au vent, bouche écumante. Bientôt, de Balacava à Kamiesch, il n'y a plus debout que quelques baraques. Les ambulances ne sont pas respectées, et les blessés d'Inkermann, les malades, se sauvent en foule, éperdués, au hasard, les uns sur des béquilles, les autres en rampant. Les magasins du Grand-Parc éprouvent le même sort ; et les barils de poudre, chassés par des tourbillons, roulent à l'aventure. Les régiments étaient dispersés, par groupes d'hommes épouvantés. On aurait dit le licenciement de l'armée d'Orient, par ordre de Dieu.

Cependant l'ouragan allait nous renverser. Nous eûmes le temps de nous cramponner à la terre, et, derrière mon chef de file, je pus à grand'peine me traîner alors jusqu'au Cercle, dont la charpente résistait encore. Cet asile regorgeait déjà de fugitifs. Qui vive ? Amis ! On nous ouvrit par miséricorde ! Spectacle aussi navrant qu'au dehors ! Les planches des murs tremblaient comme des joncs. La toiture craquait ! Malheur à nous, si un coup de vent avait démoli cet unique abri du voisinage. Nous étions là près de trente compagnons d'infortune de tout grade, la moitié au moins à demi vêtus ou en chemise, selon que le danger les avait plus ou moins vite forcés de déloger. Tous abattus, muets, un petit nombre encapuchonnés dans des draps ou des couvertures, pareils à des pénitents. A chaque instant, des passants frappaient à la porte et imploraient l'hospitalité. On les admit tant que l'enceinte s'y prêta. Mais bientôt nous formâmes une masse de souffre-douleurs, si compacte qu'une pression égale s'exerçait contre les quatre faces de la cabane, mathématiquement pleine ; alors, quoique à regret, on refusa l'entrée aux suppliants de la rue, et l'un d'eux expira sur le seuil. Nous ne bougeâmes

pas de cette presse jusqu'au soir, immobiles, à jeun, étouffant, malgré le froid, sous le jet des cascades du plafond ruisselant; à la merci d'une dernière bourrasque, en proie aux angoisses de l'attente, piteux jouets des vicissitudes du métier, et pourtant privilégiés du sort, en comparaison des camarades de garde, ou balottés à bord de la flotte.

D'un bout à l'autre du champ des attaques, la plupart des parapets s'étaient affaissés sur leurs fondements. La pluie diluvienne et incessante avait transformé les chemins de communication en rivières navigables. Une foule de jeunes gens, récemment arrivés de France, faisaient leur instruction, ce jour-là, au siège. La force leur manqua pour lutter contre les rigueurs de ce premier sacrifice. Ils tombèrent de lassitude, s'accroupirent, et après la retraite des eaux, on retrouva, au milieu de la vase, les cadavres de ces malheureux apprentis de la gloire. Ils furent les seules victimes. Les défenseurs des réserves et des premières parallèles se réfugièrent sous les guérites de rochers circonvoisins et autour du Clocheton, au fond des cavernes, où les colons du pays avaient, avant d'émigrer, caché les débris de leur fortune. Aux avant-postes, les nôtres veillaient rassemblés dans les poudrières, car on se ressouvenait d'Inkermann! Sur eux reposait le salut de l'armée débandée. Sébastopol tirait une bordée, d'heure en heure, et le retentissement de ces coups de foudre guerrière se perdait à travers le bouleversement de la nature. Pendant que la tempête ébranlait l'estacade de la rade, rompait la passerelle du fort Saint-Paul et détruisait une partie des travaux de défense, la garnison triomphait. De mémoire d'homme, la Chersonèse n'avait vu un cataclysme pareil. Aussi les assiégés y lisaient un signe manifeste de la colère divine contre les agresseurs de la Russie. Du haut des remparts de la ville, mille regards cherchaient à l'horizon, les épaves de ces escadres, qui, avaient humilié la marine du Czar. Les popes, les moines de Saint-Georges, le peuple à genoux du matin au soir, prièrent la *Pana-*

gia de satisfaire à leur désir de vengeance. Ce ne fut pas faute de vœux, si cette journée désastreuse ne nous affaiblit pas autant qu'une revanche perdue de l'Alma.

Peu avant la tombée de la nuit, enfin, il nous fut possible de respirer. Chacun alors se mit en quête de sa maison et de sa fortune mobilière. Hélas ! mon castel, bâti avec tant d'amour, était rasé ! lit, table, effets, tout gisait dans le borbier. A cette vue désolante, il me prit un fou rire, qui sympathiquement gagna mes voisins, confrères en misère, occupés aussi à redresser leurs tentes, et d'après cette apparence, on nous aurait pris pour des farceurs, non pour des bourgeois de bivouac ruinés. Bientôt, chacun mesura toute l'étendue de son malheur. Mes pauvres livres étaient tellement barbouillés de boue qu'il fallait en porter le deuil. Pourquoi les avais-je dérangés de leurs tranquilles rayons de la bibliothèque paternelle ? Je pleurai presque la souillure irréparable d'un portrait de Virginie, qui me retraçait les images les plus regrettées de la patrie ! Après la reconstruction de mon gîte, je courus à l'écurie de mon pauvre Nicolas ! Plongé jusqu'au dos dans une baignoire limoneuse, il était résigné à mourir. On le retira du guépier, et les plus énergiques frictions de la brosse le rappelèrent à la vie. Ceux de ses pareils qui ne purent s'évader étaient logés, sans égard pour le rang de leurs maîtres, à la même enseigne que lui. On les voyait, çà et là, baissant la tête, pétrifiés. Bienheureux les chevaux d'escadrons qui brisèrent leur chaîne ! Au loin, dans les solitudes du Grand-Parc inondé, il passait des bandes de ces aventuriers, serviteurs des Anglais ou des Russes, mendiant une botte de foin, tandis que, de leur côté, les bidets des chasseurs d'Afrique, dispersés, nageaient aux abords de la ville ou par les champs de Balaclava. Quand on eut en bloc réparé les dégâts de ce sinistre, le camp songea au dîner. La souffrance nous avait fait oublier un jeûne de vingt-quatre heures. Mais il ne subsistait plus pierre sur pierre des fourneaux de cuisine. On les releva à la hâte. Les derniers fagots de réserve refusèrent de brûler en entier, et

nous dévorâmes un maigre morceau de bœuf truffé de lard et à moitié cuit. Les gardiens des lignes retournèrent fort tard, harassés, sales, affamés, hargneux ; quelques-uns montraient les trophées de la journée, des guenilles dénichées dans les casernes hospitalières du Clocheton : qui des gravures, qui un vêtement tartare, qui un chapeau de dame. On n'eut pas le courage de rire de cette razzia originale, et l'armée rentra de mauvaise humeur dans ses draps humides, au bruit des eaux bouillonnantes à travers champs, sous le souffle de la bise sibérienne. Quoique l'averse eût cessé, le ciel ne se dépouillait pas. Nous n'avions pas reçu de nouvelles de la mer toujours tumultueuse. On disait la flotte de transport engloutie corps et biens. Aussi, la nuit passa dans les perplexités les plus vives.

La vérité ne nous parvint que le lendemain. Les vaisseaux vivaient, Dieu merci ! à l'exception du *Pluton* et du *Henri IV*, jetés à la côte, près d'Eupatoria et qui avaient tout sauvé ! Plusieurs navires de commerce, fretés par l'administration de la guerre, s'étaient perdus ; l'un d'eux portait à son bord un détachement de hussards. Nos regrets n'adoucirent pas la douleur de leurs mères ! Les Anglais furent plus durement frappés. Treize bâtiments, chargés de vivres et d'habillements, espoir de nos alliés misérables, se brisèrent à l'entrée du port de Balaclava ; et, au mouillage de la Katcha, il y eut de nombreux naufrages, de profondes avaries. Ainsi, outre la perturbation matérielle des camps, outre les maux à outrance qui éprouvèrent la vertu du soldat, outre les germes de démoralisation que ce duel avec les éléments, au début de l'hiver, déposait dans les cœurs, la journée du 14 novembre avait affaibli la flotte autant qu'un combat. Cette tourmente, par l'anéantissement de nos forces navales, pouvait entraîner des conséquences aussi terribles que l'incendie de Varna, ou les massacres du choléra, et l'armée remercia Dieu d'avoir échappé à ce troisième fléau destructeur, comparable à la tempête de l'*Enéide*.

Pendant qu'assiégeants et assiégés attendaient le

dénoûment de ce drame diluvien, les uns avec terreur, les autres avec l'espoir de la délivrance, et que les vagues se gonflant en montagnes écumeuses, balançaient sur leurs croupes les gros navires, tels que des hochets, et les poussaient en foule vers la plage d'Eupatoria, une division de cavalerie ennemie, soutenue par vingt-quatre bouches à feu, tentait l'attaque de cette ville, boulevard extérieur des alliés. La fière contenance de la garnison, simple poignée de Turcs et de Français, intimidait les assaillants. Quelques fusées achevèrent la déroute, et ils se retirèrent, établissant à très-longue distance un blocus illusoire. Tout ce que les Russes entreprirent contre Balaklava, jusqu'à la fin de février, se borna presque à cette escarmouche; et cependant cette place, à en juger par les probabilités, allait bientôt devenir le pivot des opérations décisives pour le sort de la Crimée. Déjà le conseil de guerre projetait d'y débarquer des troupes nombreuses et de menacer avec énergie les flancs de l'armée de secours.

Devant Sébastopol, l'armistice tacite du 14 novembre se prolongea jusqu'au 18, ce qui indiquait que matériellement les Russes avaient souffert autant que nous de la tempête. Moralement, ce jour de deuil fut, en quelque sorte, un avantage pour les alliés. Les papes avaient proclamé si haut la dispersion des barbares par le souffle du courroux divin, que les défenseurs du bastion du Mât durent gémir, en apercevant, dès le lendemain, les vaisseaux voguer sains et saufs, et les travailleurs du siège, invincibles, réparer les insultes du temps.

Cette déception accrut le découragement qu'entretenait le souvenir d'Inkermann. D'ailleurs, les épidémies portaient au dernier degré la détresse des Russes; espions et déserteurs s'accordaient à dire que le choléra ravageait leurs rangs, que tous les villages de l'intérieur, de Batchi-Sarai à Pérécop, étaient encombrés de malades et de blessés, que l'armée se ravitaillait difficilement par les chemins des steppes; que,



sans les communications de la mer d'Azof, les assiégés mourraient bientôt de faim, et qu'ils étaient déjà réduits à vivre de galettes noires malsaines.

Malheureusement, ce tableau pâlissait devant celui de la décrépitude des Anglais. Les Russes étaient au moins pourvus de vêtements, tandis que les naufrages de la veille forçaient nos alliés à supporter l'hiver presque sans culottes. Dès le 15, ils parcouraient, en grand nombre, nos camps, sur la piste de leurs chevaux échappés de Balaclava. Ils nous faisaient pitié. Leurs joues étaient creuses, leurs habits déguenillés. Quelques-uns venaient échanger un biscuit contre un morceau de notre pain de munition, et sollicitaient un verre de vin de France. Puisque des soldats de l'orgueilleuse Albion ne rougissaient pas de demander l'aumône à leurs rivaux, leur situation devait être intolérablement précaire. La misère multipliait les désertions. La voix publique rejetait tous les torts sur le commissariat de la guerre. Les rouages de cette machine imparfaite jouaient de leur mieux. Mais tout conspirait à paralyser ses efforts. Les dommages de la veille étaient plus réparables que les vices de caractère des fantassins anglais. Ces rifle-men touchaient à peu près les mêmes rations que nous, et, sauf les Ecossais, ils s'arrangeaient de manière à se nourrir de privations. L'industrie du bivouac était chez eux dans l'enfance, ni plus ni moins qu'à leur arrivée. Autant valait l'abri du ciel que celui de leurs logements. Faut de feu et de cuisiniers, la soupe quotidienne ne se faisait pas. Plus à plaindre encore que les hommes, les chevaux de la cavalerie anglaise, rares survivants du 25 octobre, succombaient un à un sous le faix des approvisionnements de guerre, qu'il fallait charrier sans renforts du port au camp. Un chemin de fer n'avait pas encore aplani les obstacles de la montée; et l'on gravissait à Inkermann, le long des côtes abruptes et glissantes. Les ravins d'alentour et les champs inondés de la plaine étaient jonchés de cadavres si maigres, que les corbeaux, maintenant habitués à la bonne chère, daignaient à peine disséquer ces haridelles glorieuses. Des

mercenaires turcs de Scutari avaient été chargés de la conduite des convois anglais. On leur confiait un certain nombre de bêtes de somme; et, leur mission remplie, usant d'un moyen de comptabilité que leur bonne foi justifiait, pour constater les pertes, ils coupaient les oreilles des animaux morts en route, les mettaient dans un sac, et vidaient les pièces de conviction devant qui de droit. Maintenant, au retour de chaque expédition de Balaclava au bivouac de lord Raglan, ils rapportaient toujours le sac plein. Bientôt, faute de moyens de transport, ces auxiliaires durent suspendre leur service, et nous concourûmes au laborieux transport des munitions de nos alliés aux abois.

Comparés à eux, nous nagions dans l'abondance. La France nous traitait en enfants gâtés, et les magasins de Kamiesch étaient riches en tentes, en fourrures et en vivres. Mais si, soir et matin, le soldat-mangeait grassement la soupe; si, quatre fois par jour, en sybarite de bivouac, il prenait le café, l'honneur de ce bien-être lui revenait en partie. D'abord disette de bois. Pour en trouver, on fouillait jusqu'aux entrailles de la terre. Chaque jour, des troupes de défricheurs extirpaient, à la sueur de leur front, les souches des vignes, les racines des chênes. Ce déboisement difficile de la forêt souterraine rebutait nos voisins: indolence en réalité pardonnable, puisque l'eau suintait à travers leurs chaussures! ils aimaient mieux garder le logis! Les nôtres se prélassaient presque tous dans des bottes en cuir imperméable de Russie, déponilles des vaincus; et plus d'un zouave expérimenté en possédait une paire de rechange. Le génie du soldat français se déploya surtout dans l'art des constructions. Mille huttes, voûtées et chaudes, minèrent le sol des camps; la fumée des cheminées s'échappait à fleur de terre: on aurait dit une colonie de charbonniers. Il est une seule plaie dont, à force d'expédients, on ne réussit pas à se délivrer, plus terrible que toutes les servitudes et les plus rudes nécessités de la vie de bivouac, car elle enflamme le sang et engendre le scorbut: le lard salé. La viande soi-di-

sant fraîche, qu'on nous distribuait une fois par semaine, valait à peine mieux que cela. Les bœufs destinés à la nourriture de l'armée arrivaient généralement d'Asie, après une longue traversée. Éprouvés par la mer et par le régime économique du bord, ils se traînaient, n'ayant que la peau sur les os, au parc de Kamiesch. En leur honneur, on avait institué un corps de bergers et de bouchers. Le jour, on les menait pâître à travers les landes du plateau. Ils ne glanaient pas une bouchée par hectare ; ils soulevaient en vain les pierres avec les dents et regrettaient les prairies vierges de leur patrie. Leur maigreur devenait-elle trop alarmante ; on les aventurait à la limite du terrain attaqué, où l'herbe moins foulée, verdoyait çà et là. Un boulet perdu menaçait-il leurs jours précieux ; ordre de ne plus les exposer au feu de l'ennemi. Était-il préférable qu'ils mourussent d'inanition en sûreté ? Au fur et à mesure que l'un d'eux rendait presque le dernier soupir, on appelait le sacrificateur public ; celui-ci accourait, le coutelas à la main, et égorgeait la victime, pour la forme. Quelques gouttes de sang clair-semées coulaient de la blessure. Le squelette tombait dans la boue, et on annonçait, à son de trompe, une distribution de viande fraîche. Les corvées de pourvoyeurs se rangeaient autour du bœuf dépouillé, et le brigadier de la boucherie procédait immédiatement au dépècement et à la division : de tous les infimes agents de la bureaucratie militaire, ce personnage jouissait, sans contredit, de la plus grande part d'influence. Les cordons-bleus des tables d'officiers le choyaient, et en secret, lui graissaient la patte. On obtenait, par sa protection, une de ces tranches de filet, qu'on réservait de droit aux ambulances et aux lions de l'armée. A l'occasion, les gourmets de haut parage descendaient jusqu'à solliciter eux-mêmes. Quelques-uns de ces distributeurs se montrèrent incorruptibles. On en citait un, dont le nom mériterait de passer à la postérité. En ce temps de disette et de combats, où les bonnes liqueurs étaient plus rares encore que les actes de lâcheté, il refusa, contre un fla-

con de cognac vieux, de détourner deux gigots de leur destination. Il était né pour des fonctions plus nobles ! Il devint sergent de grenadiers. Le désir de se soustraire à la tyrannie du lard ennemi aurait eu seul alors le pouvoir de faire commettre des bassesses. Cependant, hélas ! ces prétendus morceaux de bœuf frais, chauffés à l'ébullition, se décomposaient en une eau claire et en fibrine ligneuse. Le jour où, dans une table quelconque, l'un des commensaux signalait à la surface de la soupière une larme dorée de graisse, on criait au miracle, et après vérification faite, on célébrait le bouillon gras.

Moins favorisés que leurs maîtres, nos chevaux pâtissaient presque autant que leurs collègues de la cavalerie anglaise. La tempête avait contraint les bâtiments de commerce, en route avec des chargements de foin, à se réfugier dans les anses de la mer Noire, où la peur et l'intérêt les auraient indéfiniment retenus, sans les frégates de police. Il y avait surtout pénurie d'avoine, au moment où les fatigues redoublaient. La route de Kamiesch au Grand-Parc et du Grand-Parc aux tranchées devenait de jour en jour moins praticable, malgré le zèle des cantonniers du génie. Les voitures se noyaient dans les abîmes des ornières. En vain, pour les en retirer, triplait-on les attelages ; en vain fouettait-on les chevaux jusqu'à ce que mort s'ensuivît. De distance en distance, la chaussée était jalonnée de ces chariots embourbés sans ressource, autour desquels les bandes noires des oiseaux de proie aimaient à s'abattre. Aussi le personnel chevalin de l'artillerie de siège se fondait à vue d'œil. Nuit et jour, ces pauvres auxiliaires suaient sous le collier. Aller à la tranchée, pour beaucoup, équivalait à la mort. Derrière les prolonges du convoi, doublement attelées, marchaient les renforts. Dès qu'un de ces éclopés expirait dans un dernier effort, vite on coupait les traits et on le remplaçait au timon.

Il en aurait survécu un plus grand nombre, si, au retour, à bout de leurs forces, ils s'étaient remis dans des écuries couvertes. Par malheur, manque de bois ;

l'aristocratie seule et les infirmes logeaient sous des hangars ! La petite bourgeoisie, à laquelle appartenait Nicolas, se contentait d'une fosse et d'une litière. La plèbe, bêtes de bât ou de voiture, bivouaquait. Parmi ces derniers, les mulets et les africains résistaient le mieux aux labeurs du siège et aux intempéries de la saison. Les mulets, que les troupiers, irrévérencieusement et sans malice, appelaient des *ministres*, étaient superbes de santé et d'énergie. Ils suppléaient à leur chétif ordinaire en avalant de la terre, du bois, tout ce qui leur tombait sous la dent. On les soupçonnait de digérer des pierres, à la façon des autruches. Les quadrupèdes voisins en étaient jaloux ! Ce tempérament à toute épreuve leur permettait de se plier aux conditions les plus variées du service. Non-seulement ils contribuaient au ravitaillement des camps, mais ils allaient au feu en pourvoyeurs, à leur tour. On les rencontrait parfois dans les tranchées, en longue file, graves, portant chacun, d'un pied léger, deux caisses de projectiles : tant que le chef de file allait droit, les autres cheminaient sans broncher ; mais si celui-ci, par caprice, s'arrêtait, tous faisaient halte, se cabraient ; puis, remettre en ordre et en mouvement la procession de ces entêtés n'était pas chose facile. Une balle, par malheur, chuchotait-elle aux oreilles déployées du premier venu, panique, débandade générale. Les conducteurs avaient beau sonner le ralliement, la persuasion n'aboutissait pas plus que la brutalité : la peur suivait son cours. La perfection, en ce point, n'appartient pas plus aux baudets qu'à l'homme. Parmi ces sommités de la gent muletière, campaient modestement quelques bons diables d'ânes, montures des cantiniers. Quels services rendaient ces bourriques ! et quels modèles d'animaux guerriers ! brayant peu et doux, vivant de rien, sociables, rapides au besoin, dociles, laids à ne jamais tenter les voleurs ! Je crois, en vérité, qu'on a calomnié leur race. Les barbes disputaient aux oreillardes le prix du courage. Quand, autour d'eux, les bretons et les normands languissaient et crevaient de misère, ces étalons pensaient

encore à l'amour. Leur sang, sous ce climat énervant, conservait la chaleur du soleil africain. Plus d'un, la nuit, venait mettre en émoi le Grand-Parc. Ils rôdaient avec feu autour des juments efflanquées de France, qui auraient préféré une poignée d'orge aux plus ardents baisers, et repoussaient les galants avec colère. Ceux-ci alors, de dépit, se précipitaient à fond de train à travers le camp, et malheur aux tentes qu'ils heurtaient sur leur passage; leurs pieds s'embarraissaient au milieu des plis de la toile, et tout s'écroulait sous eux pêle-mêle. Quel réveil pour les propriétaires qui recevaient un de ces hôtes dans leurs bras! Aussi, dès qu'un de ces brouillons était signalé aux environs, c'était tout comme si on sonnait l'alarme. Alerte! bons habitants de ces lieux, et en chasse! Les uns traquaient l'ennemi; les autres, de leur lit, criaient, pour l'éloigner, de leur voix de stentor! Les plus calmes, sous leur bonnet, maudissaient les haras de l'Afrique. On ne se recouchait, surtout on ne se rendormait, que quand tout bruit de galopade s'était éteint au loin.

En résumé, pour les hommes aussi bien que pour les bêtes, le plateau Chersonèse, dès le milieu de novembre, offrait un odieux séjour. Sans feu, geler à l'air froid de la tente ou sous des repaires sauvages, patauger du matin au soir dans l'eau et la boue, au mépris de la fièvre, liguée contre nous avec les Russes et le choléra; à table, des salaisons et du biscuit; en fait de distractions, la tranchée; consacrer, à ce jeu des dangers, au moins vingt-quatre heures sur trois jours, tel était déjà notre lot. Rien dans la marche des travaux ne présageait la fin de la guerre. L'hiver nous apparaissait comme une condamnation aux galères du siège à perpétuité. Avec cet épouvantail devant les yeux, les exilés étaient moins à plaindre que nous, et plus d'une fois, pendant les monotones veillées de bivouac, le souvenir de la France arrachait des regrets aux plus ambitieux. L'esprit gaulois s'étiolait; les bons mots se changeaient en soupirs.

Le 15, au réveil de l'armée, le vent et la mer Noire

s'étaient apaisés. On reprit l'œuvre des réparations, et la journée fut des plus agitées. Pendant que mille ouvriers, au camp, relevaient les baraques, au siège, les pionniers du génie pratiquaient partout des saignées, pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales, et fermaient les brèches des parapets. Les tentes s'alignaient de nouveau. Le va-et-vient des voitures reprit; la vie recommença à circuler de Kamiesch à Balaclava. La trompette, dont les accents, hier tout le jour, avaient été couverts par les clameurs de l'ouragan, fit entendre ses refrains les plus vifs, à l'heure du rassemblement de la garde. J'en étais. Nous atteignîmes, presque à la nage, notre poste de batterie. Là, nos exercices aquatiques continuèrent; en certains endroits, le terre-plein aurait porté bateau. Les mortiers turcs étaient submergés au delà des tourillons. Quel amusement de les repêcher! Mais l'épaisseur des ténèbres nous obligea d'ajourner cette manœuvre au lever du jour. Nous voilà donc, ayant sept heures, livrés à nous-mêmes. Presque partout, même inaction forcée, même embarras pour embellir autant que possible ces longs loisirs. Chacun pour soi et la vertu pour tous! Quant à moi, je me jurai d'employer la méthode de désennui de la précédente nuit de guerre. Mon fonds de musique et de poésies n'était encore pas plus à sec que ma blague à tabac. J'entrai résolûment en scène. Mais, hélas! comment me guider dans la répartition des temps? A l'exemple de ces serviteurs qui vous abandonnent au jour de l'infortune, ma montre n'allait plus. Un charlatan de la légion étrangère, qui se disait bon horloger, l'avait vainement soignée. Le trouble produit sur ses rouages par les influences atmosphériques de la veille l'acheva. Il fallait remédier à son silence. En prêtant l'oreille aux bruits du dehors, je discernais la voix lointaine d'un coq, qui s'élevait des cabanes du port. Que de tristesse dans ce chant qui nous rappelait à tous le village! La vue d'une belle jeune fille aux bras d'un vieillard amoureux ne m'aurait pas affecté plus péniblement que cet écho des plaisirs champêtres, perdu au milieu de l'hor-

reur de cette soirée de siège. La mélancolie m'aurait envahi, si la contenance des artilleurs n'avait rendu la virilité à mes sentiments. Plus ils souffraient, plus leur cœur montait au niveau des épreuves. Tous ces conscrits, qui se lamentaient lors du départ de Marseille, s'étaient maintenant transfigurés en soldats de vieille roche. Leurs entretiens, au bivouac et devant l'ennemi, roulaient souvent sur la gloire à gagner ici et sur les joies futures du retour en France. Comme ils se redresseront alors devant leurs amis d'enfance ! Jean les estimera, Pierre les enviera, et autres chimères salutaires à écouter. Je repris, avec la gaieté, le fredonnement de l'opéra, au point où, la dernière fois, une boutade de Sébastopol l'avait interrompu. Je conduisis à l'autel, de là à la mort, Valentine et Raoul. La récitation du *Cid* succéda aux couplets. Le coq russe chantait pour la troisième fois, et Rodrigue, dans une apostrophe sublime, provoquait l'insulteur de son père. Tout était tranquille, la campagne, la mer, la place, les avant-postes, les sentinelles, quand, par une de ces fantaisies auxquelles il nous avait familiarisés, le bastion du Mât entonna une vive sérénade. Debout et attention ! Ce soir-là, nos adversaires tiraient sur nos parages à merveille ; de chaque gerbe de bombes il s'en détachait une à notre adresse, et elle tombait avec une précision algébrique. Aussi, quelle danse au cri de : gare la bombe ! Tant mieux pour qui pouvait à temps se blottir derrière un affût, se coller contre une traverse ou s'étendre à plat ventre dans une mare ! Après l'explosion, de se relever, de se compter et de rire ! Y avait-il une blessure ? vite un brancard. Deux camarades désignés accompagnaient la victime à l'ambulance. Puis, à un autre signal d'alarme, le même manège. Cette partie de Colin-Maillard dura une heure. Il n'y eut que deux des joueurs touchés. Les batteries de la troisième parallèle furent les plus éprouvées. Nous vîmes passer des morts. Le pire fut de ne pouvoir, à bout de munitions, rendre coup pour coup à l'assiégé. Après le rétablissement de la paix, une longue course nous séparait encore de



l'aube. Il bruinaît; la fatigue nous alourdisait; les bonnes dispositions du début dégénéraient, chez mes compagnons, en affaissement et en murmures, chez moi, en dégoût de distractions nouvelles. J'essayai pourtant de philosopher. Peine inutile! Et qu'auraient fait, à notre place, les penseurs de profession? Les sages de la Grèce discouraient aux rayons du soleil de l'Attique; Descartes découvrait les lois de l'esprit humain au coin d'un poêle. Transporté de chez les morts à la tranchée, devant Sébastopol, du 15 au 16 novembre, après minuit, Zénon aurait sans doute changé sa définition de la douleur, et tout comme nous, pauvres gens, réellement gémi de sa destinée. Sur ces entrefaites, pendant que je me prouvais la vanité des méditations, le sommeil m'aborda en traître et un rude combat de conscience s'engagea.

Le spectre des rhumatismes se dressa devant mes yeux! Par les conseils d'un ancien, je me représentai les infirmités promises un jour aux imprudents qui s'affaissaient sur le grabat humide de la parallèle. La *bête* repoussait cette image importune, et prétendait se reposer. Une voix interne, au nom de l'intérêt et du devoir se révoltait de cette faiblesse et criait de veiller. Les Grecs, nos maîtres, avaient raison de dire qu'on s'instruit à l'école de la souffrance. Si j'avais conservé des doutes sur l'existence de l'âme, sur la différence de sa nature avec celle de la chair sa compagne, qu'elle emplît de son souffle, ces luttes, que je recommande aux sceptiques, auraient dissipé le nuage. Je vainquis; et j'aurais été un égoïste de ne pas préserver du danger les dormeurs épars et couchés. Je mis à leurs trousses, un vétérân de sous-officier, qui, malgré la nuit obscure, s'acquitta avec succès de sa mission de réveil ambulânt. Quiconque bâillait trop fort était interpellé par lui et secoué. On le bénit. Au point du jour, tous ceux qui s'étaient soustraits à sa surveillance se reconnaissaient à leur face sépulcrale : enfants qui, pour la satisfaction d'un besoin passager, ménageaient des remords à leur vieillesse. L'un d'eux paya de la vie un moment

d'abandon. Il fut broyé par une bombe, près du gabion écarté qui lui servait d'oreiller. Le compte rendu quotidien, après les mots sacramentaux : « Rien de nouveau, » ajoutait : « un homme tué. » Tel était le laconisme des oraisons funèbres. On ne faisait plus de façons avec la mort. Nous ensevelîmes les restes de ce pauvre diable; puis on but à la ronde la goutte du matin. Pour la première fois de ma vie, je faillis me griser avec préméditation. L'ivresse aurait peut-être coloré les douze heures de faction qu'il nous restait à subir jusqu'au soir. Nous nous livrâmes à des travaux de dessèchement. La plate-forme du terre-plein fut égouttée. Les Russes, comme nous, restauraient leurs ouvrages. On distinguait à l'entrée du port les marins du czar consolider l'estacade ébranlée par les secousses de la mer. Le bastion du Mât n'élevait pas plus la voix que la plupart de nos batteries, condamnées au silence par la disette de munitions, et dont on avait jusqu'à nouvel ordre bouché les embrasures. Seuls les tirailleurs guerroyaient, de leurs embuscades du cimetière et des grottes du ravin des Anglais. L'ennemi usait maintenant à leur égard de représailles; et, ces enfants perdus, durant ces derniers jours, avaient éprouvé de telles pertes que le général en chef avait dû faire une nouvelle levée de volontaires. Prenant enfin leur revanche, les éclaireurs de Sébastopol ne harcelaient pas que leurs adversaires directs. Logés depuis peu, en face des lignes de nos alliés, dans des trous, d'où ils prenaient à revers nos principales tranchées, ils y lançaient une grêle de balles, plus meurtrières que des éclats de bombes. Il y avait dans l'air, aux lieux enfilés, un bourdonnement continu. A l'heure où la garde débouchait de l'angle d'une place d'armes voisine, mon remplaçant eut la jambe traversée. Grâce à ce contretemps assez commun, on ne me releva que fort tard. Au retour, sans guide et dans l'ombre du soir, je m'égarai sur une vaste nappe de limon. Comme s'ils s'entrebattaient en duel, les passants dégainaient, et malgré leurs sabres, qu'ils piquaient en terre à chaque pas,

ils perdaient mainte fois équilibre. Pour ma part, je ferrailais avec le pavé inutilement, et après une variété de chutes, les mains égratignées, la rage au cœur, plus boueux que le plus ordurier balayeur des rues, à la suite de nombreuses marches et contre-marches, je saluai enfin mon toit.

Sur le seuil, le fidèle Martin d'un air radieux, me souhaita la bienvenue. Je le bousculai ! La portière s'ouvre. Quelle surprise ! Un foyer domestique brilla à mes yeux ! Je sautai au cou du fumiste et le félicitai du philanthropique emploi de ses loisirs, en mon absence. Puis pour dîner, je m'attablai près de l'autel de mes dieux lares, aussi joyeux qu'à la réception d'une lettre de France. Le lard me parut chair de faisan. Je sirotai café et punch. Une cendre du meilleur augure blanchit au bout du cigare ; je tisonnai, enfourchant le Pégase de mes rêves. Malheureusement le parfait bonheur n'existe pas, même au bivouac ! La cheminée n'était qu'une ébauche ! Un nuage de plus en plus épais m'enveloppa, à mon insu. Bientôt la fumée obscurcit en plein ma veilleuse. Je suffoque, me lève en sursaut, et me jette sur la porte pour respirer. Encore une minute de cette volupté, et je mourais peut-être d'asphyxie au coin de mon feu, comme une grisette dégoûtée de la vie. La nuit fut nulle au siège et excellente au camp. Le lendemain, mon premier soin fut de remédier au mal. Il manquait un tuyau. J'en fabriquai un avec des débris juxtaposés de ces conduits qui, jadis amenaient les eaux du Grand-Parc à Sébastopol, et qui, depuis la démolition des aqueducs, couraient les champs. Les boîtes de fer-blanc, tombeaux vides des sardines, pavaien l'entour de la cuisine ; Martin, ingénieusement, en découpa une en plaque mobile, qui tournait au sommet du tuyau, selon la volonté du vent. Désormais à l'abri des accidents, je n'ambitionnai plus qu'une provision de bois.

Le combustible de luxe était aussi rare que les apparitions du soleil au ciel. L'espoir de garnir mon bûcher et surtout de découvrir un nid de voliges, nécessaires

à la couverture de mon écurie, me conduisit le 18 à Kamiesch. Cette colonie marchande naissait alors. Quelques boutiques, groupées sans art autour de la direction du port, composaient cette ville qui devait éclipser Balaclava et fonder, sur le plateau Chersonèse, Filouville et Canaillopolis. Les premiers habitants, ainsi qu'à Rome avant l'enlèvement des Sabines, étaient à la fois, sauf de rares exceptions, mi-voleurs et célibataires. Quelques femmes hors des ménages réguliers représentaient le beau sexe : gourgandines arrivées la veille, sur des navires que la tempête du 14 avait retenus à la côte d'Eupatoria, en vue des Cosaques insensibles. Aussi le premier qui osa acheter, argent comptant, les faveurs de ces rares harpies, fut porté en triomphe dans son camp, et il se repentit peu après de sa bravoure amoureuse. Sous ces cabanes de fibustiers cosmopolites, on vendait des liqueurs, du café, du tabac, divers comestibles ; mais pas un rondin, pas une planche, à l'étalage. Je cherchai ailleurs ; le hasard m'apprit qu'un de mes camarades d'école, enseigne de vaisseau, se trouvait en rade, à bord du *Balthazar*. Je le visitai. Il me retint à dîner. Bonne aubaine ! Quelle table ! Du linge blanc, des verres de cristal ! Vaisselle de faïence, couverts d'argent, cuisine recherchée et substantielle, digne des hôtes et de mon appétit ! Je me comportai de la même façon qu'un paysan invité chez un grand seigneur. Mes yeux ne fixaient que les plats et mon assiette. Je me léchai les lèvres, à la fin de chaque service, ne me souvenant plus si cette marque de satisfaction conviviale est de bon goût. Peu s'en fallut que je ne tirasse de ma poche mon couteau de campagne, pour découper viande et pain ! rudesse et glotonnerie excusables après six mois d'abstinence et de solitude ! Pour adieu, je demandai à bout portant du bois ; mon ami, n'en ayant pas à donner, me conseilla d'aller le long du rivage glaner les épaves, que la mer ne cessait, depuis trois jours, de rejeter ! Je me postai à l'affût, sur la plage de Kasatz, au point le plus favorable. Il y avait là une foule de muletiers, qui atten-

daient le tribut du ressac, immobiles et résignés comme des pêcheurs à la ligne. Les flots ne vomirent que des cadavres de bestiaux et des cercles de tonneaux. Un Anglais qui passait m'expliqua pourquoi il ne venait plus des débris de bois. La plupart des navires échoués, près de Balaclava, par ordre de l'amiral Dundas, avaient été brûlés hier. Maintenant le succès de ma mission domestique dépendait de l'intrigue. Je postulai près d'un petit commis du campement, qui était une puissance, et obtins par faveur, une tente pour mon cheval, et pour moi un panier de charbon.

De bonne heure, je vins au cercle conter mes prouesses dinatoires ; le récit du repas maritime eut les honneurs de la soirée. Dans cette réunion de mortifiés, le détail demandé du menu augmentait leur regret de n'y avoir pas assisté. L'eau venait à la bouche des plus gourmets mangeurs de lard. On lisait, sur leur figure, quelque chose de la félicité de ces mendiants, qui hument de la rue le parfum lointain des fourneaux de Chevet. Une discussion gastronomique s'engagea, d'autant plus passionnée, que depuis plus longtemps, on n'avait joint la pratique culinaire à la théorie : car, il en est de la cuisine comme de la liberté ; plus on en est privé, plus on s'enthousiasme pour elle. Un étrange sujet apaisa les esprits en goguette imaginaire. Un chercheur d'aventures annonça qu'il avait rencontré des femmes à Kamiesch. — Tiens, des belles ici, s'exclama un vieux garçon, fatigué du vœu de chasteté que nous imposait la guerre. — Bah ! de vraies femmes, ajouta un homme marié ! — Et l'on passa froidement à l'ordre du jour : les charmes, la beauté, les vertus de ces dames ! Quelle mine intarissable de plaisanteries en d'autres temps ! Nous n'étions certes pas devenus moines de profession ! Mais hélas ! faute d'aliments, la verve nationale se mourait. La nature de nos préoccupations, le courant des idées, bannissaient les grivoiseries et le rire mondain. Nous avions tous un crêpe à l'âme. Chaque jour des amis succombaient au siège ou entraient aux ambulances.

Du soir au matin, les trompettes d'alentour s'exerçaient à sonner la marche funèbre. Chaque jour un enterrement nous délassait des soucis du service, et ces cérémonies étaient plus tristes même qu'à Varna, où la fosse des morts ne se fermait jamais. Là-bas, du moins, un beau soleil d'été éclairait la procession des convois. Maintenant, d'ordinaire le cortège descendait vers le ravin du cimetière, derrière le Grand-Parc, aux dernières lueurs du crépuscule, sous un ciel brumeux et froid d'automne, lentement et silencieusement; près de la tombe, l'aumônier murmurait un *De profundis*. Les spectateurs y jetaient tour à tour la fraternelle pelletée de terre, et on se séparait la tête basse. Le canon de Sébastopol même se taisait. Il semblait que nous étions venus sur cette maudite plage de la Chersonèse, non pour combattre, mais pour souffrir et mourir, par rang de chance ou de courage. Quand, dans la journée, une heure au moins avait été consacrée à ces pénibles devoirs de la camaraderie, et que le soir ou le lendemain, il fallait sans relâche, bon gré mal gré, reprendre le harnais de tranchée, comment, à propos du rebut des courtisanes, se bercer des plus douces chimères de la vie? La volupté nous apparaissait semblable à un plaisir du paradis. Nous rêvions de belles filles, presque avec religion, comme les Turcs d'alentour, songeant en extase aux Péris de l'éternité. Si une maîtresse chérie m'était tombée des nues, ne sachant où la loger, où la serrer sur mon cœur? (car on poétise un grenier, une étable, mais je défie l'amant le plus romanesque de bâtir le nid d'amour au milieu d'un cloaque, entre les périls, les privations et l'esclavage du bivouac!) l'humanité ne m'aurait-elle pas ordonné de congédier cette Béatrix? Je me posais, en aparté, ce problème de sentiment, pendant que les orateurs ordinaires de l'assemblée agitaient une question palpitante d'intérêt, et en chœur ébranlaient la baraque de leurs éclats de voix.

Il s'agissait de savoir si une *blessure heureuse*, menant à l'hôpital, ne valait pas mieux que les tribula-

tions sans fin du siège. Un rabbat-joie définit ainsi la perte de toute fraction de membre, qui ne rendait pas invalide; et lui, pour obtenir sa liberté, il aurait volontiers sacrifié jusqu'à deux doigts de la main gauche. Grande rumeur : les uns disaient qu'il marcherait trop; les autres, avec raison, n'auraient pas abandonné, pour le plaisir d'une fuite honnête, un cheveu de leur barbe. On leva la séance, plus divisés, qu'après un débat de politique ou de littérature. Je rentrai au logis, toujours indécis sur le renvoi de mon étrangère fictive. La vue de mon almanach fit évanouir cette folie, réminiscence du pays de Tendre. Je constatai avec terreur que le 19 et le 20 étaient marqués d'un point noir : ce qui signifiait que la batterie 14 réclamait son humble serviteur. Cette certitude empoisonna mon repos. Au camp, la nuit fut sans trouble. Pas un coup de canon. Il semblait que Sébastopol était éliminé de la guerre. Dans le lointain, le bruit soporifique de l'autan, sifflant à travers les tentes, comme à travers mille voiles. Au réveil, mauvaise nouvelle. Mon cheval s'était sauvé emportant sa tente sur le dos; plus tard, un voisin me proposa de l'accompagner à la *Pointe-des-Blagueurs*. Cette place publique du Grand-Parc était plus déserte qu'avant Inkermann. Cependant, une foule de fumeurs et de novellistes désœuvrés s'y rassemblaient encore pour deviser, ou voir le panorama de Sébastopol. Leurs fables avaient un écho dans le camp. Qu'il gelât ou qu'il plût, on les retrouvait à leur place, surtout quand on avait vent d'un spectacle nouveau ! Ce jour-là, les marins russes coulaient un vaisseau supplémentaire à l'entrée de la rade. Au dire de transfuges polonais, arrivés la veille au quartier-général, l'assiégé préparait des brûlots, et l'on cherchait à en découvrir la trace. Je me refusai ce plaisir bourgeois, et attendis, cloîtré, le quart d'heure de la gloire.

A la brune, nous partîmes. Il ne pleuvait pas. On bénit le ciel, chemin faisant, de ce bienfait exceptionnel. Au commencement de la soirée, le bastion du Mât aboya fort, puis il se musela, et nous restâmes face à

face avec l'oisiveté. Hélas ! ma finesse contre les pièges de l'ennui était à bout d'expédients. J'avais appelé les muses à mon aide ; mais la mémoire me trahissait, et, avant de devenir, par des redites, insupportable à moi-même, je changeai mon plan de défense ; la nécessité est cruellement ingénieuse ! Il fallait souffler sur toute pensée noire ou gaie, éteindre l'âme. Une étude du bonheur à la tranchée avait conduit à cet idéal de la brute plusieurs viveurs de bivouac, et ils veillaient sans soucis, à l'aventure. J'adoptai cette philosophie pratique : sans réfléchir à rien, les mains dans les poches, la casquette enfoncée au-dessous des joues, le capuchon du caban rabattu sur la tête, dormant presque les yeux ouverts, automate par raison, j'oscillai comme un pendule animal, de la gauche à la droite de ma batterie. Cependant, oublier même le coq, mon compagnon de chant ! Quelle ingratitude ! Je tendis longtemps l'oreille, et je ne l'entendis plus. Un Cosaque affamé, l'avait sans doute dévoré. Je le plains, et ce mouvement de pitié rouvrit la porte aux chagrins et ébrécha ma résolution vertueuse. Vers minuit, des nuages passagers nous inondèrent. Ce surcroît de contrariétés acheva de m'abattre. Les souvenirs amollissants m'assaillirent ; le temps m'aurait tué cette fois, si Sébastopol, effrayé par le bruit d'ateliers avancés, n'avait sonné à l'improviste l'alarme. Le ciel brillait d'éclairs. Gare les bombes, et à nos postes ! Un boulet de hasard frappa à mort un des tirailleurs du voisinage. Maudit sort ! impossible de se venger ! L'ordre de ne pas batailler était plus formel que jamais. La mèche à canon, ne servait qu'à allumer les pipes. Nous jouâmes de malheur ; car la place ne prenant pas la parallèle pour point de mire, nous privait d'émotions. Ses coups convergeaient contre les nouveaux ouvrages en construction. Artilleurs et fusiliers russes, tous rivalisaient de zèle pour gêner cet agrandissement mystérieux des attaques. Les balles tirées avec prodigalité faisaient autant de ravages que les gros projectiles. Elles atteignaient fréquemment les pionniers, au pied même du



parapet, si bien que certains partisans fanatiques de Minié prétendirent qu'un jour, à ce train, la carabine détrônerait le canon. Malgré les protestations orageuses de l'assiégé, le 20 au matin, les batteries nos 15, 16, 17, 18 et 19, s'élevaient devant Sébastopol, armées de pied en cap et défiant les sorties. Cependant le génie ne chômait pas, et les cheminements touchaient aux murs du Lazaret, parallèlement aux remparts. Toute issue se trouvait maintenant fermée, du côté de la mer, aux colonnes d'attaque qui déboucheraient de la Quarantaine.

La journée fut pacifique, presque en tout point inactive, et, par conséquent, d'une longueur mortelle. Pour toute récréation, les fuséens, dans nos régions australes, essayèrent des engins cette fois, à en croire ces artistes, frais, incendiaires, d'une portée merveilleuse, d'une justesse mathématique. Le bastion d'attaque, d'un naturel pourtant si irritable, ne daigna pas répondre à leurs provocations. Enfin, on nous releva de sentinelle et nous reprîmes joyeusement le chemin du camp. Je savourais en route, d'avance, les plaisirs du logis, le doux rayonnement de mon foyer, peut-être une lettre de France, quand, au tournant de la dernière tranchée, un scélérat obus d'enfilade décapita trois passants, à quelques pas de nous. Des gouttes de sang éclaboussèrent les premiers de la troupe. On ensevelit à la hâte ces cadavres au bord du parapet. Un tour de plus de la vis de pointage, et j'étais peut-être pris à leur place ! Je tremblai jusqu'au camp de cette tragique aventure. A peine dans le lit, l'évocation en songe de ces morts me persécuta. Je sentais le froid de leurs chairs saignantes ; et puis après, il me sembla qu'une légion de trompettes en deuil formaient le cercle autour de moi et me cornaient aux oreilles le sinistre refrain du cimetière. La fusillade lointaine me rappela en sursaut à la vie réelle.

En effet, une victoire remportée par nos alliés marqua cette nuit du 20 novembre. L'hiver et l'adversité anéantissaient peu à peu les Anglais. Mais

leur courage ne faiblissait pas; et, dès qu'on avait besoin de leur secours, on retrouvait dans cette poignée de frères d'armes nos émules de l'Alma. Averti par son collègue que, des embuscades de Karabelnaïa, les Russes ravageaient le champ de nos approches, lord Raglan promit de nous délivrer promptement des importunités de l'assiégé. Le 20, vers dix heures du soir, cent riflemen conduits par le capitaine Tryon s'élançèrent sur les avant-postes désignés, s'en emparèrent de haute lutte; et, trois fois en vain l'ennemi entreprit de les ressaisir. Par malheur, le chef de cette valeureuse phalange périt dans la mêlée; et le général Canrobert mit à l'ordre du jour le dévouement du brave Tryon et l'intrépidité des Anglais. Tout ne finit pas avec le combat: à la rentrée des fuyards, la panique se répandit à Sébastopol; les bastions, avec un accord soudain, éclatèrent, et des hordes de projectiles firent irruption dans nos lignes. La terre en ressentit une commotion. Suspension générale du travail; mais il y eut plus de bruit que de mal; car l'ennemi tira jusqu'à la pointe du jour sans système, et à tout hasard. On aurait dit qu'il voulait moins nous nuire que s'étourdir de sa peur.

Le gaspillage des munitions prouvait les richesses incalculables des arsenaux de Sébastopol. D'après une récente estimation, et elle était au-dessous de la vérité, la place avait déjà dépensé quatre cent mille charges de toute nature et brûlé cent-vingt-mille kilogrammes de poudre. Presque à chaque pas, à la surface du champ de lutte, on rencontrait le sillon d'un ricochet, ou le trou d'une bombe. La plupart de ces sphères homicides étaient d'un calibre tel qu'en leur point de chute, dans les entonnoirs, les voitures auraient risqué la nuit de verser, si l'on n'avait eu le soin de les combler, par corvée. Avec quel art elles sont coulées! les produits les plus parfaits de nos forges approchent à peine de ces chefs-d'œuvre de la fabrication russe, armés de fusées métalliques. Dieu merci, l'assiégé se montrait avare jusqu'à présent de ces infernaux obus à percus-

sion, qui éclataient, rasant la crête du parapet et arrivaient au visage en éventail de fer. Ses boulets ne se distinguaient que par leur nombre. Leurs couches superposées couvraient déjà le fond du ravin du Clocheton sur une longueur d'un kilomètre environ, et cette pile, dont le niveau montait sans cesse, devait à la fin du siège atteindre les proportions d'une mine. A en juger par les trésors de son artillerie, on se confirmait de plus en plus dans l'idée stimulante que Sébastopol était bien la cheville-ouvrière de la domination russe, au midi de l'Europe, et que, sans la guerre dont nous avons la gloire d'être les champions, les czars auraient pu bientôt tirer des magasins de cette forteresse les frais du bombardement de la Turquie entière.

Cette opinion, accréditée par l'amour-propre, sur les ressources indéfinies de la place, fut réfutée d'une façon imprévue. Or, la journée du 21 avait été rigoureuse. Le camp était soulé de sommeil; pas de bois au logis; au dehors, giboulées d'hiver et un désert marécageux! La garde de tranchée descendit sans bruit. On interrogea les amis de retour, comme s'ils avaient des merveilles à conter. Quelques-uns de ceux-là rentrèrent triomphalement au cercle et annoncèrent l'agonie de Sébastopol, sous prétexte que la ville était déjà réduite à charger ses canons avec de la vieille ferraille. A l'appui de cette thèse, l'un d'eux rapportait un gond de porte, et des débris de serrure, tombés sur le champ de bataille. Cette exhibition souleva une tempête dans la cabane. On rit aux dépens de ce pauvre bastion du Mât, hier si prodigue, si fanfaron, bientôt condamné à s'armer de catapultes et à nous lancer des pierres. Un barbon se fit bravement l'avocat des Russes, disant qu'on ne prenait pas une place forte avec des plaisanteries; que le fait dont on se réjouissait était incroyable; donc il était faux: quelle logique! Hier, chez les marins, un boulet russe, pénétrant par l'embrasement d'une pièce ne s'était-il pas logé juste au fond de l'âme? On n'avait eu que la peine de le renvoyer à qui de droit. Cette aventure invraisemblable, vingt témoins

dignes de foi l'affirmaient, et d'ailleurs pareil hasard s'était, un jour, présenté devant Anvers. N'avait-on pas vu d'autres échantillons de miracle ; par exemple, un artificier guillotiné par un éclat de bombe sur le chemin de son poste et marchant plus de dix pas avant de tomber. On conclut de là que le gond et la serrure provenaient bien des batteries russes, et qu'avant le jour de l'an, Sébastopol capitulerait. Nous nous endormîmes dans cet espoir.

Ce jour-là avait été pour moi une singulière partie de chasse. Je désirai faire essai d'un fusil russe, trophée personnel d'Inkermann. A la faveur d'une éclaircie du ciel, le diable me chassant du lit, je me mis en route ! Martin accompagnant, je longeai le rivage. En fait de gibier, rien, si ce n'est des corbeaux. Quelques affamés mangeaient ces carnivores et en faisaient des potages exquis, à les entendre. J'en tuai deux par mégarde, mais si gras que je les soupçonnai de s'être repus de chair humaine. Le dégoût me saisit ; et je remis mon arme trop précise en bandoulière, honteux de revenir les mains vides. Nous glanâmes sur le rivage ; mon piqueur fit un fagot de bruyères, tandis que je ramassais des coquillages. Mitraille, à l'écart, continuait à prendre des cailloux pour des perdrix. Le chien galant rêvait à ses amours. Les loisirs de la vie de siège lui pesaient autant qu'à ses maîtres. Il courtisait bien, par-ci, par-là, quelques voisines ; mais, comme il sied à des chiennes mal nourries, leurs caresses étaient froides. Il donnait parfois des représentations aux badauds du Grand-Parc ; mais il semblait blasé sur ce succès. Il s'était donc épris, dans une promenade à Kamiesch, d'une caniche anglaise, au poil blanc et frisé, à l'œil langoureux. Cette passion remplissait mieux son existence. Sa dulcinée habitait à bord d'un navire en station au bout de la rade. Il s'échappait parfois de sa loge, et suivait à la nage le canot qui emportait sa bien-aimée ; les matelots le connaissaient ; et dès que ses cris les prévenaient de son abordage, vite on lui tendait la main. Après la chasse, le temps tour-

nait à l'orage, la mer était houleuse. Le besoin de tabac me poussa au marché. Au lieu de suivre l'équipage de chasse, Mitraille m'escorta ; puis je le perdis de vue. Il s'égara sur le quai, en face du toit de Miss ; puis, n'écoulant que son cœur, il s'élança dans les flots et, à peu de distance, disparut pour jamais. L'officier du bord, que je connaissais, m'avertit de ce malheur, et j'apportai cette triste nouvelle au camp.

La mort d'un chien fut presque l'événement de la journée, dans nos environs ; preuve que le siège pâlissait de plus en plus, que la Chersonèse, tout l'hiver, n'offrirait qu'un champ de douleur. C'était déjà alors une funèbre époque. Le feu, la misère, les maladies nous décimaient à l'envi ; et, nos rangs s'éclaircissant de jour en jour, il ne nous restait plus assez de larmes pour pleurer les amis intimes. Cependant, nos artilleurs pleurèrent Mitraille, tant ils chérissaient ce fidèle compagnon. Pendant les entr'actes de la tranchée, ils n'avaient pas d'autre distraction que les exercices du chien savant. On accourait de Balaclava pour le voir et l'applaudir. Quelle concurrence il préparait au théâtre des zouaves ! Des titres plus sérieux lui avaient acquis l'affection de tous : nageur émérite, plusieurs fois il avait mérité la médaille de sauvetage. Par reconnaissance, si la mer eût rendu sa dépouille, nous lui aurions élevé un mausolée sur le front de bandière. En souvenir de lui, ses successeurs portèrent son nom. Mais aucun de sa dynastie n'effaça sa mémoire. Je lui devais, pour ma part, plus qu'un panégyrique, et je vins sans succès, le lendemain (22), au soleil levant, à la recherche de son cadavre ; pitié inutile !

Le hasard, en revanche, me fit dénicher au fond d'une boutique achalandée, mon compatriote favori de Varna, qui était depuis peu arrivé, au mépris de la mer orageuse, et par sa présence, relevait l'honneur moyen de la colonie. Il trouvait ses anciens clients changés à leur avantage, disait-il ; la barbe touffue, le teint hâle, nous donnaient un air martial des plus accentués ; et, à ce propos, ce vieil ami me

rappela que, tout enfant, j'annonçais des dispositions pour le métier, trépignant à la vue d'un soldat et assourdissant la maison, la rue des roulements d'un tambour. Il croyait, sans doute, me flatter; mais à cette heure, la girouette des idées tournait, et je maudissais hautement, sans arrière-pensée, selon la mode, le démon qui m'avait fourvoyé dans la carrière des armes; car, le soir, mon tour de tranchée retombait. Je lui serrai la main et rentrai.

Après une nuit de siège qu'on pouvait rayer du journal, le camp déjeûnait silencieusement; je ne bougeais plus du coin de ma cheminée, occupé à petit feu à brûler le butin de la veille, à boudier, à feuilleter et à commenter un volume de Corneille, le seul de mes livres échappé presque au désastre du 14. Le *Cid* était la pièce la plus intacte. J'enviais beaucoup plus Rodrigue que je ne l'admirais. Qui de nous, à sa place, n'aurait pas défié toutes les puissances des Russies, s'il s'était agi de conquérir le cœur d'une maîtresse. Nous, il fallait mourir dans l'attente des combats, froides victimes de la politique moderne, jouets de cette abstraction qui a nom la gloire, et qui, en définitive, se traduit par un bout de ruban et de galon. Au milieu de cette tirade, la trompette sonne le rappel : l'heure était venue; et je donnais, comme les camarades, le signal de la marche à ma troupe, quand un ordre de la *Salle des Rapports* m'arrêta. On détachait le premier lieutenant à Kamiesch, et l'officier qu'on nous adjoignait provisoirement pour le remplacer, était commandé, ce soir-là même, de garde. La pluie avait recommencé, mêlée de neige, et je remis mes pouvoirs et la mauvaise humeur au nouveau-venu. Un jour de paix et de sécurité gagné, sans y compter! Mieux valait ce cadeau de la fortune qu'un héritage! J'avais besoin d'épancher ma joie; les collègues du cercle étaient des compagnons trop froids. En dépit du temps, j'allai passer la soirée à Kamiesch, chez le marchand de mon village. Nous causâmes donc du clocher. Personne ne fut oublié dans la revue. Une telle, la

perle du bal, s'était mariée, et vivait heureuse mère; telle autre avait un amant; et ceci, et cela; si bien que minuit n'avait pas épuisé notre chronique. Mon hôte couchait sur la paille, préférable au meilleur lit de camp. Les ténèbres d'automne pesaient comme un couvercle de plomb sur la campagne inanimée. Sébastopol lâchait quelques bordées d'alarme; le murmure des brisants, le long de la plage, rendait le silence de la nuit plus lugubre. Le danger de me perdre sans nécessité me retint jusqu'au matin (23). En chemin, je rencontraï à dos d'un coquet cheval d'Asie, certaine vivandière des zouaves, la beauté du camp! Quelle aimable apparition! Un corsage rouge dessinait sa taille, et quelle ampleur de statue grecque. La jupe ne dépassait pas le genou. Elle portait le pantalon flottant des odalisques. Ses pieds, emprisonnés dans des bottines et des sabots, pendaient avec grâce. Les passants étaient crottés jusqu'au dos, et ce sylphe de bivouac n'avait pas une mouche de boue. Je la suivis de loin. Tous mes beaux projets de vertu se seraient bien vite écroulés! Et je me prenais de pitié pour toute ma philosophie, pour ce puritanisme de métier, que la vue d'une fine jambe de femme déroutait, quand la voyageuse sans voile se tourna, par un geste involontaire, de mon côté; je piquai des deux pour ne pas trop gaspiller de temps en admiration.

Quelques heures plus tard, je gémissais dans le cloaque des tranchées, me disant que cette cantinière, peu virginale, était le symbole de la gloire. Pauvre fée de la jeunesse qui, de France, nous fascinait tant et à qui je croyais avoir ici voué ma vie! l'expérience ne m'inspirait que des comparaisons de plus en plus injurieuses pour elle! La nuit commença sous d'excellents auspices. Le bastion du Mât, dès huit heures, fit un terrible sabbat. Il ne resta pas, au poste de guerre, une minute à donner aux méditations. Vers minuit, il s'éleva des rues de Sébastopol un bruit inaccoutumé de chariots galopants et de chiens hurlants. On espéra une sortie. Canonniers et fantassins en armes, rangés

au pied du parapet, officiers, sabre à la main, debout sur les banquettes, vedettes embouchant leurs clairons, ou fouillant à coups répétés de fusil les abords de la place, tous, nous attendîmes vainement la venue de l'ennemi. Chacun s'ingénia de son mieux, pour le compte de sa tête, à éviter les éclats de bombe qui fendaient l'air sans nombre. A la première clarté de l'aube, l'orchestre des bastions russes se tut. On supposa que le cauchemar d'un chef de la garnison avait occasionné ce concert ; car, chez nous, on ne nourrissait pas la moindre intention hostile. Après la bourrasque, on but un coup d'autant plus volontiers qu'il coûtait plus cher. Tout le monde était content, comme si on avait dansé et godaillé, toute la veillée. J'observai des compagnons, qui, dans un coin, s'entretenaient de Mitraille et s'apitoyaient sur sa fin tragique. Ces mouvements de pitié me réjouirent ; ils honoraient la gent bombardière ! Mais les réflexions sentimentales manquaient d'à-propos. La journée fut aussi tracassée que la nuit. La disette d'eau éprouvait de plus en plus la ville. Dès le matin, des soldats russes vinrent à découvert, avec des voitures, en puiser aux sources du ravin. Derrière les créneaux de la troisième parallèle, les Francs-Tireurs forcèrent ces audacieux pourvoyeurs à rebrousser chemin. Le bastion du Mât épousa sans retard leur querelle, et ouvrit sur nos avant-postes un feu si meurtrier, qu'on dut les évacuer, non sans de grandes pertes. Ordre fut donné alors, à toutes les batteries qui avaient vue sur cette région, de répondre aux insultes de l'assiégé. Nous rompîmes en chœur le silence ; et un tir à volonté charma la fin de notre garde. Si, chaque jour, il nous avait été permis de relever ainsi le gant, fi alors des chagrins du siège ! Que les combats singuliers sont pâles à côté de ces duels d'artillerie, où la bravoure ne décide pas seule de la fortune ! On se passionne aussi bien qu'en champ clos ; mais, il faut rester calme, au cœur de l'orage ! Frappe-t-on son adversaire au défaut de la cuirasse, quelle fête ! Reçoit-on un funeste coup d'embrasure, quel dé-



sir de vengeance vous anime ! Pas de repos qu'on n'ait rendu la mort pour la mort ! Nous ressentîmes, dès l'ouverture de la lutte, ces alternatives de colère et de triomphe. Avant midi, les Russes avaient rudement traité la parallèle : les épaulements étaient en ruine ; et plusieurs servants blessés s'acheminaient, en brancard, vers l'ambulance. Nous nous escrimions depuis longtemps en vain à pratiquer la charité de la guerre, quand enfin, après une salve étudiée, on aperçut dans l'air, au-dessus de la batterie ennemie, quelque chose voltiger ; et, c'était, à ne pas s'y tromper, les défroques d'une victime de nos bombes. Le plaisir que nous éprouvâmes, les bêtes et les dieux le connaissent. Ce fut à qui s'applaudirait le plus de ce beau coup ; tous les voisins se l'approprièrent. L'auteur présumé reçut largesses de félicitations, un premier pourboire ; et certain chef supérieur qui passait par là, par un hasard de ronde, le gratifia d'un appoint, quoique l'honneur ne se paye point. Après cette scène, la garde montante du 24 arriva, et nous rendit la liberté. Nous dîmes adieu pour toujours, à la batterie 14 (*bis*), que nous servions depuis le 18 octobre, et qui fut bientôt abolie comme inhabitable. Cinq nouvelles batteries, portant les numéros 19, 20, 21, 22 et 23, avaient été arrêtées en principe, et la construction de l'avant-dernière nous échut en partage. Telles furent les instructions officielles que mon remplaçant me transmit.

Au sortir de la tranchée, un maréchal des logis, au milieu de la foule, faillit être tué par une clef énorme. Je ramassai ce projectile original ; et à son sujet, la conférence du Cercle reprit le débat sur l'état des magasins de Sébastopol. Nous revînmes de notre erreur. Ces anomalies du tir ne démontraient pas le démentement des arsenaux russes ; mais, par ce barbare procédé, la défense utilisait les fers des maisons nécessairement destinées à la destruction. En effet, dans la partie de Sébastopol la plus exposée au bombardement, déjà tout était désert et à moitié ébréché. Les émigrés d'Inkermann avaient emporté leurs pénates à l'abri

des forts du Nord. Les quartiers même les plus avantageusement situés ne comptaient plus que quelques artisans qui commerçaient avec le soldat. La ville était un tombeau. C'en est fait, en vérité, de la vie de famille, quand à tout instant une bombe peut défoncer le toit domestique, frapper la mère près du berceau de son enfant, le père à son foyer. Des observatoires du Grand-Parc, on voyait le camp qui avait recueilli les débris de cette population civile. Ces proscrits se rassemblaient souvent sur les mamelons et regardaient tristement leurs demeures, qu'ils n'espéraient pas revoir, et que les soldats russes à l'envi, pour le débit des canons hors de service, dépouillaient de leurs boiseries, surtout de leurs ferrures, avant que l'ennemi leur portât le coup de grâce. Le 25, l'horizon était clair; le camp, ne sachant que faire, était au théâtre, sur les hauteurs. Les lunettes pointaient nos chantiers réveillés, la place, majestueuse derrière ses fortifications; et je me plaisais, au milieu de la foule des curieux, à considérer le refuge et les attroupements lointains de ces malheureux habitants, qui supportaient innocemment les frais de la guerre. Ils disparurent peu à peu de la scène, et s'en allèrent pleurer leur ruine dans le coin le plus hospitalier de la Crimée.

Les travaux, en projet la veille, furent mis à exécution dès la nuit suivante; et, malgré les fureurs du bastion du Mât, le 26 au point du jour, les parapets se dessinaient. Du côté de l'armée d'observation, qui, les lignes de défense terminées au mont Sapone, se reposait sur ses lauriers, un coup de main hardi et utile signala cette même nuit. Une troupe de zouaves et de sapeurs du génie descendit dans la vallée de la Tchernaiâ, par les escarpements d'Inkermann, et coupa la chaussée qui, le long de la baie, conduisait dans la place. Les Russes ne s'en aperçurent qu'au jour. Aucune tentative ne fut opérée pour rétablir cette importante communication: car nos avant-postes surveillaient vigilement le terrain, encore pavé de squelettes russes; et désormais, les convois venant de l'intérieur

de la province durent suivre, pour entrer à Sébastopol, la route plus longue de Mackenzie.

Au centre des attaques, l'assiégé, irrité de nos entreprises, prit l'offensive. Une nuée de tirailleurs, cachés derrière les décombres du faubourg, fusillèrent avec entrain les postes avancés des Anglais et nos embuscades. Aidés surtout par les batteries alliées, les Francs-Tireurs soutinrent la lutte de leur mieux. Vers le soir, les volontaires russes se démasquèrent et firent mine de se loger au milieu du cimetière de Karabelnaïa, dans des positions d'où l'on avait complètement prise sur nos ouvrages. Les canons Lancastré, tonnante à outrance, les ramenèrent chez eux avec pertes.

En ce moment, on relevait partout la garde; et je marchai, à la tête d'un nombreux peloton, pour continuer le terrassement de la batterie 22. La veille, mon capitaine en avait, de droit, jeté les fondements. Malaisée était la tâche qu'il me léguait. Cent cinquante mètres environ séparaient le chantier du bastion du Mât, et il fallait à tout prix travailler en dehors de la parallèle. D'ailleurs, tout le voisinage en était là; personne ne semblait enchanté de sa mission, mais, pour s'en acquitter de son mieux, chaque partenaire se précautionnait à sa guise; chez nous, une compagnie de voltigeurs du 74<sup>e</sup> était chargée de nous appuyer.

Les dispositions à adopter, en cas d'attaque, furent concertées, suivant l'usage, avec mon collègue. Nous plaçâmes ensemble, au déclin du crépuscule, une ligne de vedettes, en avant des glacis. Il distribua le reste de ses fantassins le long de la banquette. Chacun d'eux déposa son arme à ses côtés, et, en attendant, se souffla dans les doigts, car il neigeait pour la première fois, Dieu merci! légèrement. Mais la neige en liquéfaction, à mesure qu'elle tombait, produisait aux mains et au visage l'effet d'un réfrigérant actif. Maintes balles se mêlaient traitreusement aux flocons. Quant à nous, pionniers de service, nous entrâmes, sous leur garde, en matière. Il s'agissait de creuser un fossé extérieur et de grossir le coffre du parapet avec des déblais : opéra-

tion simple, mais qui, vu la proximité de l'ennemi, prenait les proportions d'une ouverture de tranchée en miniature. Par prudence, et afin de ne pas laisser mes travailleurs trop longtemps à découvert, je décrétai une gabionnade préventive du côté de la place. Sitôt qu'un gabion était posé, j'appelais à voix basse un piocheur et un pelleteur, qui, muets, entamaient leur œuvre. Tous se dépêchaient à l'envi, quelques-uns même retenaient leur haleine, car les réchauds allumés, de distance en distance, sur les remparts de la ville, brillaient d'un éclat sinistre, et quand une des batteries, derrière nous, en manière de diversion, lançait une bombe à l'adresse des embuscades d'alentour, on entendait vaguement la voix de la sentinelle russe qui criait gare en son patois. Si le bastion du Mât, par une de ses lubies ordinaires, s'était avisé de balayer la plaine, nous l'aurions tous, loin à la ronde, payé cher. Sans avoir peur (la peur n'était plus de saison ni de mode ! j'avoue que j'aurais cent fois préféré me trouver partout ailleurs, où l'on s'amusait moins glorieusement, mais sans danger de mort. A mauvaise fortune, bon cœur. Je parcourais les ateliers souvent, exhortant ma troupe à se hâter. Quand, tout allant bon train, parfois je m'accordais une pause, les souvenirs les plus plaisants d'à-propos me traversaient alors l'esprit, et je donnais libre cours à cette escapade réconfortante vers un passé plus heureux. A pareille époque, il y a un an, presque jour pour jour, ma division, à l'école d'artillerie, ouvrait la tranchée devant Metz. Le chef qui présidait aux opérations de notre simulacre de siège était un de ces derniers représentants de la vieille canonnerie française, un adorateur de Gribeauval. Debout au sommet du talus, pendant que les Russes distraits nous laissaient en paix, je riais sous cape en pensant à ses éperons de matamore, capables de percer un poulain d'outre en outre; à son shako monumental, tel qu'on se représente le couvre-chef de bataille de notre patriarche Valière; à son fanatisme pour la *reine des armes*; à sa pitié pour les profanes qui ne comprenaient pas les

beautés du canon. Au demeurant, excellent homme et modèle des serviteurs, si un excès d'imagination ne l'avait parfois égaré. Ainsi, durant les préliminaires d'une attaque fictive contre le fort Moselle, que les apprêts réels de la batterie 22 me rappelaient avec charme, l'ordonnateur s'exalta à tel point, que les factionnaires de la porte Serpennoise se transformèrent à ses yeux en vrais Autrichiens, et *Metz-la-Vierge* devint une place ennemie. En tête des élèves, il cheminait à travers champs sur la pointe de ses bottes de guerre, mystérieusement; consigne à tous de l'imiter. « Silence, messieurs, criait-il d'une voix étouffée; il fait noir, et la garnison qui veille pourrait entendre. » Et nous de rire avec les folles amies qui suivaient, encapuchonnées, à l'arrière-garde. Il appelait lâche quiconque élevait la voix, sous prétexte qu'on instruisait les assiégés de nos desseins. Il aurait traité, au besoin, nos maîtresses d'espionnes. Si, du lieu de sa retraite, il avait aperçu mon chantier religieusement silencieux devant Sébastopol, pendant la nuit du 26 au 27 novembre, il aurait constaté avec joie que ses leçons, en dépit des farces juvéniles, avaient porté leurs fruits. Il est vrai que les Russes avaient l'oreille au vent, qu'ils éclairaient continuellement nos abords de balles à feu, et que, sans les précautions d'usage, le bastion du Mât m'aurait gravé dans la mémoire, avec l'autorité du canon, les enseignements du vieux professeur, sous les murs de Metz. Donc, pas une parole intempestive dans les rangs, pas un mouvement inutile. Chacun sentait la nécessité de ne rien dire et de trimer. Sur la terre détremée, les instruments ne résonnaient pas. Ce fut ce qui nous sauva. Aux premiers rayons du jour, nous nous repliâmes sans accident derrière le parapet, qui acquérait un embonpoint satisfaisant; et repos jusqu'après déjeuner. La place tirait à mitraille contre la gauche, et on n'avait ici que des éclaboussures. Le cul-de-sac, notre lieu d'attente matinale, ressemblait à un étang de boue. Le sommeil, que nous avons pourtant mérité, y était fruit défendu. Je flânai donc jusqu'à la reprise du tra-

vail, et, en savourant, après boire, la pipe de l'aube, je me transportai encore au pays messin, aux beaux temps de la vie d'étudiant. Notre vénérable chef d'attaque me réapparut, et il me revint une histoire qui, après les anxiétés de la nuit, eut la vertu de m'égayer. C'était un jour qu'une courtine de Vauban s'était ébranlée, glissant sur sa base. Grand émoi parmi les savants de la garnison. Le sénat du génie accourt précipitamment au lieu du sinistre, et délibère. L'heure du cours sonnait, en ce moment, à l'école; mais, par ordre supérieur, on en ouvrit les portes, pour nous permettre d'assister au miracle d'une pièce de fortification qui marche d'elle-même. Quand les premiers arrivèrent, le déplacement de l'escarpe était sensible. On voyait, à la surface, des lézardes de mauvais augure, et les perturbations, occasionnées par la poussée des terres, compromettaient la solidité de la porte du Chemin de fer. Le groupe des ingénieurs rappelait une réunion de médecins consultants autour d'un malade. Les uns attribuaient le phénomène aux infiltrations des eaux pluviales; les moins sérieux, aux mines des rats; les plus doctes ne disaient mot: tous consternés avec raison, car que deviendraient-ils, bon Dieu! si les bastions du maître s'agitaient ainsi d'un commun accord? Le commandant se tenait au milieu des jeunes gens, côte à côte avec le *père Peupion*, de respectable mémoire, son digne acolyte et son rival en amour de l'artillerie, leur idole; tous deux, à l'envi, contemplaient cette scène, non sans un secret plaisir. Un flatteur s'approcha d'eux, et leur dit qu'il faudrait bientôt confier à d'autres les attributions du génie, puisque les ouvrages du grand Vauban lui-même croulaient. L'un sourit d'aise dans sa moustache grise; l'autre ne déridait jamais depuis Wagram, mais il approuva sous son feutre.

Singulier duo de vieillards, derniers champions d'une rivalité et d'une jalousie qui ne sont plus! Ils auraient été surpris, devant Sébastopol, de l'entente qui régnait entre les armes spéciales et sœurs. Les choses n'en allèrent que mieux. La première conséquence de

cette harmonie fut l'établissement des batteries dans les parallèles. Nos anciens avaient posé en règle générale de les porter à 40 mètres au moins en avant; ils s'affranchissaient ainsi de la dépendance des ingénieurs, et évitaient un va-et-vient de passants nuisible au service. En revanche, on ne profitait pas du travail déjà acquis, et les mouvements de terre, exigés par les voies de communication, donnaient souvent à l'ennemi des indications dangereuses. En transformant, comme on le faisait au siège d'ordinaire, une portion de la parallèle en batterie, son emplacement restait le plus souvent indéterminé jusqu'à l'ouverture de son feu.

Par une exception fâcheuse, nous profitâmes peu des bienfaits de cette indétermination; et, après le repos, les Russes accablèrent la tranchée de coups. Le bastion du Mât nous fouettait directement. Les feux obliques du bastion central nous maltraitaient davantage. Une rampe rapide conduisait de la voie publique dans notre impasse, et toutes les bombes pleuvant aux environs s'y donnaient rendez-vous, dévalant le long du plan incliné et roulant, avec une vitesse accélérée, à travers les jambes. On avait improvisé une traverse en *parabombe*; mais bientôt ces défenses furent rasées, et alors, de partout à la merci de la place, nous n'eûmes d'autre ressource que la résignation, appuyés dos à dos contre le talus, les yeux fichés sur le chemin de descente. A l'apparition du danger certain, quelle débandade! la plupart, pour éviter l'explosion, s'enfuyaient au dehors, en vue directe des tirailleurs, qui les fusillaient sans pitié. Les autres baisaient la terre; et sans cesse il neigeait; et, pour comble de détresse, l'estomac était vide. Nous ne souffrions pas seuls à ce rude régime, et de plusieurs lieues, les mille groupes de compagnons épars partageaient nos maux, répondaient à nos plaintes. Je n'ai jamais évalué ma vie si bas que ce jour-là, qui avait pourtant commencé par les plus riants souvenirs. Enfin, au milieu de ce désarroi, passé midi, les porteurs de soupe, retenus par la canonnade exceptionnellement périlleuse de la matinée, en rade près du Clocheton, se

décidèrent à s'aventurer jusqu'à notre fosse. Il y avait parmi eux, de corvée, un géant d'artilleur qui dépassait la crête, en certains points inachevée, de la tranchée, plus que de la moitié de sa tête. Arrivé à la bifurcation du sentier qui descendait à notre gîte, on lui fit signe trop tard de se voûter, et la vue de cette perche humaine nous attira une grêle supplémentaire de boulets. Affamés, nous saluâmes les cuisiniers retardataires, et chacun de s'établir, sans plus de façon, autour des gamelles glacées. Sur ces entrefaites, une traîtresse de bombe effleura le parapet, et tomba au milieu d'une escouade de pionniers; l'un d'eux fut littéralement pulvérisé du coup; les autres se jetèrent à la renverse, plus ou moins ensanglantés. Après la première stupéfaction de ce désastre, on releva maints blessés qui hurlaient, et on les chargea sur une chaise d'ambulance. Le reste de l'après-midi fut d'un calme comparativement doux. A la faveur de ce caprice de Sébastopol, nous cherchâmes les débris du pauvre broyé. On ne retrouva de lui qu'un bras, peu avant le départ. Malgré l'habitude acquise des horreurs de la mort, les témoins, à l'aspect de cette dégoûtante réalité, ne purent retenir un frisson de douleur. Et moi, le soir encore, rien ne sut me distraire, ni les agréments du logis, ni le monde du camp. Je commençai un projet de lettre plein de blasphèmes contre notre sort, qui me firent rougir au réveil, et dont j'allumai mon tchibouck-calorifère. La nuit du siège fut semblable à sa devancière.

Le 28 compta au nombre de nos plus sombres journées d'automne. Nous eûmes pour régal, le matin un enterrement, le soir un enterrement. La place foudroyait nos lignes à discrétion. Il faisait un froid noir, et le Grand-Parc disparaissait sous une mare infecte, car on n'avait plus ni le temps ni la force de balayer les immondices. Partout un voile de deuil. Les Africains, qui cependant avaient tout vu, étaient obligés de confesser que, même en plein Sahara, ils n'avaient enduré misère et ennui pareils. Chacun, chez soi, accomplissait déjà, pour se distraire, des merveilles mo-



rales. J'essayai, dans ce but, de tout artifice : vrai feu de cheminée, lecture, voyage autour de ma tente, conversation avec mon cheval, sieste, rien ne me réussit, et j'atteignis le soir péniblement avec la foule. Pendant que, blottie dans ses draps de fourrure, l'armée aurait désiré éterniser la nuit, ce temps de l'oubli, il neigeait encore, et les veilles passaient au siège en alternatives de labeurs et de combats. Le lendemain, ciel d'Orient gris de fer. Même tristesse au camp; à la tranchée, laborieux remuement de terre. Une récréation, fort commune alors, m'était réservée au saut du lit. Je remplis les fonctions de garde-malade au chevet d'un voisin que la dysenterie épuisait. Le pauvre ami ne voulait pas, jusqu'à l'extrémité, entendre parler de l'hôpital. Parfois il délirait et poussait des gémissements qui me tennaient le cœur. Il croyait avoir ses parents près de lui, et leur parlait. Je le quittai pour aller revêtir le costume de bataille (29).

. Le spleen nous rendant presque odieux le séjour du bivouac, le travail paraissait à tous une planche de salut; on se promettait de s'y vouer corps et âme. A l'imitation de quelques experts, je mis la main à la pioche, et j'évitai ainsi de m'abîmer, durant les loisirs du commandement, dans les rêveries prosrites par l'hygiène mentale. L'assiégé ne nous étrilla pas trop, et l'armement de la batterie se fit. Mais le lendemain était l'anniversaire de Sinope, et on craignait en cet honneur, une recrudescence de bombardement. Les Russes ne jugèrent pas à propos de fêter, à grand fracas de canon, une victoire de mauvais aloi; seulement, une colonne volante se montra sur les collines de Balaclava. L'armée d'observation en fut quitte, à regret, pour une simple prise d'armes. A en croire la renommée, le prince Menschikoff, les grands-ducs en personne et Liprandi assistaient à cette parade. On les avait reconnus, sans les avoir jamais vus. Tous les chefs avaient lorgné nos positions avec une lunette soutenue par des faisceaux de fusils, et, tour à tour, ils avaient consulté, d'un air expressif, une carte déployée par

terre. De là, les commentaires. A notre rentrée, ces nouvelles circulaient de bouche en bouche, et les gazetiers prophétisaient prochainement la revanche d'Inkermann.

---

## LIVRE II

### LE GÉNÉRAL DÉCEMBRE

Décembre s'ouvrit sous de sombres auspices. Plus confiant en l'hiver que dans ses armées, le czar avait raison d'appeler ce mois le *général Décembre*. Le froid sévit dès le premier matin. Le bastion du Mât, depuis avant-hier, semblait s'humaniser par tactique. Il laissait agir le plus sûr de ses auxiliaires, le climat de la Crimée. La journée fut donc calme et laborieuse au siège, mais, au camp, quelle monotonie poignante ! Aux soucis de l'avenir s'ajoutaient les petites misères de la pauvreté ! Il fallait surtout ménager à l'excès le bois, dernier consolateur de la solitude, sous peine d'en pâtir bientôt pour les besoins de la cuisine. Les défricheurs, battant avec inquiétude le pays d'alentour, ne trouvaient plus à couper que les plus profondes racines des arbres, et l'exécution de ces fouilles forestières offrait des difficultés croissantes, grâce aux gelées qui durcissaient la terre. Chacun traînait son fardeau d'honneur, à qui mieux mieux, du supplice de la tranchée perpétuelle à la claustration de la tente. Les attraita jadis entrevus de cet isolement s'évanouissaient devant les funèbres prémices de la saison d'hiver, que décembre apportait sur l'aile du vent de Sibérie. La plaine au loin reluisait de glace ; l'armée était muette sous les terriers. Quelques rares buveurs allaient dans les cantines. La Chersonèse affligeait la vue : on aurait dit une nécropole guerrière. Que devenir, de la diane à la

retraite? Je n'avais jamais éprouvé un pareil affaïssement. Malheur aux faibles que le repos du logis accablait! Il ne leur restait qu'une place à l'ambulance. Cette perspective me cingla l'esprit. Je refis le serment d'être à l'avenir moins infidèle à la sagesse; mais, pour ne pas être tenté de me parjurer le jour même, levé tard, je me recouchai longtemps avant les deux poules que mon voisin avait prises à l'ennemi. Je me préservai ainsi des tribulations mortelles de la veillée solitaire. De son côté, le camp n'attendit pas le signal et le sommeil emporta les songeurs à travers les mondes imaginaires, où le poète puise ses inspirations, mais où l'exilé de bivouac va se consoler des disgrâces du sort. La beauté y brille sans voile, et la vertu ne s'effraye pas du bruit des baisers; la paix y règne éternelle comme le printemps. Le lendemain (2), je me réveillai frais et dispos, par la vertu de ce pèlerinage au pays du bonheur idéal. Les chemins étant de plus en plus impraticables, rien n'appelant les oisifs au dehors, la rue fut plongée dans le silence; à l'exemple du vulgaire, je soufflais les cendres de mon feu, du matin au soir, flottant dans cet état intermédiaire entre l'ennui et le plaisir, qui est le propre de la brute. Ce calme me parut être l'indice d'une indifférence prématurée. Déjà blasé, me dis-je! Pourquoi en est-il de la gloire comme de l'amour? Quelle douceur de rêver le ciel aux pieds d'une maîtresse rebelle, d'écouter les battements de son cœur, d'effleurer des lèvres le calice! Mais quand la rose montre les épines, adieu l'enchantement! De même celui qui, après quelques jours de bataille, a goûté le charme de la guerre et les joies du triomphe, ne connaît pas la satiété de la gloire. Mais la misère du métier d'assiégeant flétrit trop tôt cette autre fleur de la vie.

La trompette de la garde troubla ce rapprochement de rhéteur. Je me bâtai lestement pour la tranchée. Ce tour, hélas! ne ratait pas; tous les trois jours, une fois au moins! La nuit fut riche d'incidents. A peine étions-nous installés près des pièces, que le bruit d'une sortie

se répandit. Des bandes de volontaires du Caucase qui, depuis peu, avaient renforcé la garnison, devaient, disait-on, se distinguer. Il convenait de les recevoir avec éclat. Partout on resserra la surveillance. Malencontreusement, la bise, avec une sorte de grésil glacial, nous fouettait le visage. L'obscurité donnait à la scène l'aspect d'une vaste caverne. Quelques éclairs d'obus jetaient sur la campagne ténébreuse des demi-teintes aux couleurs sanglantes. A l'insu des avant-postes, une légion de Russes assaillit la tranchée, entre la deuxième et la troisième parallèle. Mais une poignée de défenseurs du 39<sup>e</sup> croisaient, immobiles, la baïonnette derrière le parapet. Les ennemis heurtèrent contre cette ligne de fer; leur chef fut percé de coups. Vite, alors, ils tournèrent le dos, plusieurs lâchant armes et bagages pour ne pas gêner leur course. Les fuyards défilèrent presque devant la batterie. On entendait leur galopade accélérée, et du haut de la gabionnade d'où les tirailleurs de soutien en galerie tâchaient, à l'affût, de saisir dans l'ombre les diverses phases du combat, on les aurait salué en passant, si la crainte de tirer sur les nôtres n'avait tenu en suspens les mousquets. En effet, les cris de victoire des poursuivants se confondaient avec les cris de désespoir des Russes en déroute. On leur fit escorte armée jusqu'à moitié chemin des remparts. Un ordre du général en chef, de fraîche date (4 novembre), défendait sévèrement de se livrer aux charmes de la conduite après le succès. La bravoure est incorrigible! Avant que la sortie se fût repliée, le bastion du Mât prit la parole; alors la comédie cessa, et on eut fort à faire de parer les obus et les bombes. La tranquillité ne revint qu'au point du jour. Chacun travailla de son mieux; nous complétâmes, pour notre compte, l'organisation intérieure de la batterie; et, au départ, nous ne laissâmes à nos successeurs que le plaisir d'étrener ses mortiers turcs.

La pluie glacée ne cessait pas, et au retour, sur la route du camp, de plus en plus glissante, les chutes à sang se multiplièrent; mais ces accidents passaient

dans les habitudes. On riait même des boiteries qu'on gagnait à ce jeu de patineurs involontaires. L'homme, à son gré, est de fer ! Il saurait s'accommoder, au besoin, d'une bastonnade quotidienne. On fit honneur au dîner piteusement farci de lard. A la veillée, je me promettais un délassement au cercle.

Hélas ! la gaieté, fille du soleil et du bon feu, le désertait de plus en plus ! Le nombre croissait de ceux qui, ouvertement ou en secret, formaient le souhait de la *blessure heureuse*, pour se tirer de l'abîme du siège. Après des lamentations en chœur, adaptées au temps, un fervent observa que le lendemain, c'était le 4 décembre, le grand jour de la Sainte-Barbe ! Puisse la patronne nous pardonner, en faveur de la détresse déjà trop cuisante ! Personne ne parla de célébrer sa fête. Pas l'ombre du gala traditionnel ! On se réserva pour l'année prochaine, à Sébastopol. Dans les camps, tout se borna à des chants mornes et à d'économiques libations, entre canonniers. Comment banqueter, quand les bras suffisant à peine au dessèchement des tranchées, les labours menaçaient de ne jamais finir, quand le bien-être du bivouac se résumait en un abat-faim de porc salé ou de bœuf poitrinaire, en un lit sur la dure, et quelques bûches, péniblement déterrées, impuissantes à nous réchauffer ? Les racines des arbres s'épuisaient ; nous étions à la veille de voir s'évanouir ce dernier espoir de nos cheminées fumeuses. Il faudra alors s'aliter en plein midi, pour combattre le froid, tels que des grabataires de la gloire : et, quoique cette rude disette fût à nos portes, personne ne ménageait les fagots de miséricorde ; sitôt chez soi, on se hâtait de jouir des derniers tisons, des derniers rayons de chaleur ; les derniers ! sans compter l'imprévu ; et l'imprévu était notre Dieu. On parlait, au bivouac, d'une distribution prochaine de combustible et de poêles. La patrie veille sur nous et ne saurait laisser mourir de froid ses enfants, se disait-on. Cependant, en France, d'après les nouveaux débarqués, on portait presque le deuil de l'armée de Crimée ;

et, parmi ces recrues du siège qui arrivaient plus munis de bagages que pour une expédition au désert, la plupart étaient convaincus que la Chersonèse serait notre tombeau. A Marseille et à Constantinople, ils avaient rencontré l'arrière-convoi des blessés d'Inkermann, et ce reflet de la guerre n'était pas de nature à les illusionner. Pour eux, il n'y eut pas de transition, des douceurs aux misères de la vie des camps; aussi, beaucoup de ces arrivants disparurent de la scène, sans même voir l'ennemi! Que de rêves d'ambition, trop vite déçus! L'un demandait à la fortune un simple ruban à la boutonnière, un autre des galons, un troisième une épauvette. La brutale, sans consentir à ces arrangements, les congédia presque tous à l'hôpital, fiévreux, cholériques, languissants du mal du pays, et ils n'en sortirent plus, à notre grand regret, regret égoïste; car nous n'étions qu'une poignée pour traîner la charrue des tranchées.

Mon tour d'attelage revenait le 5, et la veille, à la nuit, après avoir accompagné au cimetière un des derniers venus, je rentrai au bercail, la tristesse à l'âme, l'oreille basse. C'était le soir de la fête patronale des artilleurs, ajournée d'urgence; et sitôt couché, je fis en esprit l'école buissonnière, bercé par l'ange du souvenir, le bon génie du bivouac. Quel changement à un an de distance! A pareille heure, insoucieux lieutenants de garnison, nous marchions en triomphe, à travers la ville, de l'hôtel au café, au bruit des mirlitons et des sabres traïnants; deux garçons de table ouvraient le cortège, des flambeaux à la main. Derrière ces bourgeois lampadaires venait le bataillon sacré, les uns préluant à voix étouffée aux chœurs de la soirée, d'autres jetant au vent de joyeux pétards, quelques-uns lançant aux passants des fleurs et des compliments; tous avaient la figure empourprée et la démarche bachiquement balancée, Les vieilles femmes poussaient leurs portes avec horreur. Les grisettes quittaient à la hâte l'aiguille, et se groupaient rieuses, sur le seuil de l'atelier. Les policiers détournaient la tête et laissaient

faire. Du ciel, la patronne bénissait ces folies en son honneur. Une fois au rendez-vous : la cérémonie ! Libations en guise de sacrifices, hymnes burlesques entonnées au milieu des salves d'applaudissements, du pétilllement des bols de punch et de l'entre-choquement des verres ; on traitait la sainte en déesse. Il y avait là des gens du monde, graves, qui ne déployaient leur voix qu'à ce lutrin, pour chanter pontificalement toujours les mêmes couplets. On leur décernait l'ovation écolière, la promenade sur l'épaule. Certains retraités en cheveux blancs accompagnaient avec religion, comme des prêtres barbistes. Ces tableaux, un à un, miroitaient devant mes yeux, pendant que le camp dormait ; et ainsi, sans mandat pour tous, je célébrai en rêve la vierge qui représente l'artillerie au paradis.

Le réveil dissipa ces images de plaisirs ironiques ; car la pluie neigeuse redoublait. Les camps s'étendaient en steppes paludéennes. Les tentes, au loin battues par le vent, simulaient la mâture flottante des navires échoués. Les rares soldats que le service appelait hors de leurs maisons sous terre figuraient à merveille des naufragés ; les autres se cabraient contre le découragement. Sébastopol, hargneux, japaît par intervalles. La garnison s'agitait en ville. A l'heure accoutumée de la garde, nous allâmes en masse surveiller de près les mouvements de l'assiégé. Une sortie providentielle nous sauva de l'inaction, fléau qui, à la longue, ridé le front. Pour se revancher de leur dernier échec, les Russes revinrent à la charge, à la même heure, contre les mêmes places d'armes, toujours défendues par le 39<sup>e</sup>. On les expédia en forme, aussi bien que la première fois. La nuit n'était pas impenétrable. Le combat se livrait au voisinage, et nous vîmes le coup d'œil de la déroute : des fuyards en houpelande couraient comme des cerfs, poussaient des cris de rage ; sur leurs talons, les nôtres les éperonnaient à coups de baïonnette ; à travers l'horizon coloré par la rougeur des fusées de bombes, retentissaient le son plaintif des cloches et le roulement des tambours dans



la ville, pire qu'à la veille de l'assaut ; à dire vrai, les plus fantastiques décors d'opéra pâlissent à côté de cette chasse aux hommes ! La classique mitraille du bastion du Mât, au second acte, fut plus utile à Sébastopol que l'algarade des volontaires, puisqu'elle ralentit de force le travail sur toute la ligne d'attaque. L'aube vint ; et les boulets ne tarissaient pas. Nous ne savions à quoi attribuer cette persistance de l'ennemi qui, d'ordinaire, respectait le lever du jour, l'heure où l'on prenait de part et d'autre la goutte matinale. On se perdait en conjectures, quand un savant qui, la veille, avait étudié de travers son almanach, donna le mot de l'énigme. C'était aujourd'hui, à l'entendre, la Saint-Nicolas, la fête de l'empereur de Russie. Un savant, gradé de la troupe, se moqua du nouvelliste ignare ; et assura, foi de chronologue, que le calendrier russe était en retard de treize jours sur le nôtre. Ses camarades l'appelaient le *docteur*. Il avait aussi approfondi la grammaire et, en puriste de bivouac, il redressait les fautes de français autour de lui. Il contait, une fois par garde, ce barbarisme de sa maîtresse, qui, un jour de douce expansion, lui disait, entre deux baisers : *Que tu es l'aimé, Jean !* Et Jean, avec fureur, lui criait : « Quelle liaison, malheureuse ! » Moins bon géographe, il s'obstinait à appeler le Bosphore le Phosphore. On aimait à le faire pérorer. C'était un régal quotidien pour la compagnie. Malheureusement, ce matin, quel que fût le motif de sa colère, la place nous rudoyait ; certaines batteries amies donnaient mollement la riposte ; nous fûmes obligés de nous blottir à la ronde contre le talus en gabions, et d'accueillir ce qui tombait du ciel, l'eau et les projectiles.

Sur ces entrefaites, le général Lebœuf nous visita, dans sa ronde quotidienne. Sa vue ranima le courage de tous. Ce grand maître de l'artillerie du siège prêchait d'exemple, au prix de sa vie, levant fièrement la tête au-dessus des parapets, et s'exposant au dehors de la tranchée avec un calme capable de troubler le sommeil du général Bizot, son émule,

maître ingénieur qui, lui non plus, ne se ménageait jamais, et souvent, à travers champs, l'œil à la lunette, jetait un défi à l'assiégé. Les Russes semblaient les connaître, et dès qu'ils se découvraient un salut de mitraille les annonçait. Parfois, aux observatoires les plus redoutés, les témoins usaient à leur égard de cette familiarité que la guerre autorise et qui part du cœur ; on les suppliait de prendre garde à eux ; on les retenait par le pan de leur capote. Le soldat les appelait à voix basse, Pères ; et ce nom qui, depuis, le maréchal Bugeaud est devenu un titre de noblesse, signifiait qu'ils étaient les patrons du siège. Le jour de la Saint-Nicolas, cette vaillance faillit me jouer un mauvais tour. Ce n'était pas la première plaisanterie de ce style. Le bruit courait alors que les Russes palissadaient le saillant du bastion du Mât. Le général voulait constater le fait. Malgré la proximité des remparts, la pluie empêchait d'étudier, à l'œil nu, les nouveaux travaux de l'assiégé ; on requit donc ma lunette. Je ne l'avais pas en bandoulière à cause de l'humidité. Vite donc, de courir au magasin à poudre, où elle était déposée, de la prendre et de revenir. Mais, hélas ! j'aperçois mon chef à trente mètres, en avant de la batterie, en rase campagne, debout, et point de mire. Distract par ses observations, il ne tenait aucun compte des tirailleurs embusqués vis-à-vis de lui, qui le visaient en pleine poitrine. Je n'avais pas les mêmes préoccupations, ni la même étoile. Le péril, la mort peut-être, étaient là devant moi ; les baïonnettes russes reluisaient à faible portée de fusil. Et impossible de reculer ! On attendait le fatal porte-vue. Ces réflexions, un mot de recommandation à Dieu, tout cela fut instantané. D'un saut, je m'exécutai et tins bon. Il nous sifflait des balles aux oreilles ; personne n'avait peur blanche ; mais, dans l'entourage trépignant, on affectait des attitudes plaisamment prudentes : l'un, sous prétexte de contrôler la visée, s'abrita derrière l'épaule de son voisin ; un autre, d'un air profond, voûtait l'échine pour diminuer sa surface. Je confesse, que tout le temps de

l'opération, je cachais, par des gestes adroits, un bras et ma tête. C'était autant de pris à l'ennemi. Le général nous porta bonheur. Mais, en comparaison de ce quart d'heure, le reste de la journée, qui fut cependant riche en désagréments, fila comme un trait. La soupe du déjeuner était plus aqueuse que jamais. J'aurais préféré la pâtée du chien de la maison. Nous grignotâmes du biscuit; et jusqu'au soir, adossés à la gabionnade, insensibles aux bombes, qui ne nous menaçaient pas directement, piliers humains, nous soupirâmes après l'arrivée des libérateurs de la garde montante. Plus trempée qu'après une noyade, la troupe atteignit le Grand-Parc.

Mon foyer ne me souriait plus; pas une brindille à réduire en flammes! Je brûlai une traverse de ma table, quelques pages boueuses de Corneille, une à une; puis, comme l'eau, débordant du fossé, couvrait déjà ma descente de lit et lavait les cendres de mon feu mourant, je me plongeai, pour la première fois depuis l'orage d'Old-Fort, dans les profondeurs de mon étui en peau de mouton. Jamais duvet voluptueusement moelleux ne me fit éprouver pareille sensation. Ma famille aurait pleuré de me voir dans ce grabat de sauvage, et j'y frissonnais de plaisir. Les poils me produisaient l'effet d'un chatouillement. Mes rêves se colorèrent de vierges caressantes. Et puis, quelle douce chaleur! Qu'une enveloppe de laine au naturel est bien-faisante, après vingt-quatre heures d'une immersion involontaire dans l'eau des sapes! La pluie augmentait; silence de mort, au camp. Je ramenai la couverture sur ma tête, à l'exemple des enfants qui ont peur, et le sommeil éteignit bientôt pour moi les bruits du dehors. Le calme presque religieux de la place, durant la soirée, fut rompu, après minuit, par une incartade du bastion du Mât. Il y avait, mêlé au grondement du canon, quelque pétitement de mousqueterie: signe d'un avorton de sortie. Le lendemain (7), Sébastopol ne souffla mot. On poussa les travaux en voie de construction, autant que la pluie le permit.

Chacun, dans son intérieur, se débrouilla à son gré. Je vainquis le temps, de vive force. Pas plus de feu que d'espoir. Une couche d'eau pour tapis ! Le gazon de mon autichambre, qui promettait déjà une pelouse, était submergé sous une couche de vase, image de l'évanouissement de ma dernière illusion. Fallait-il se croiser les jambes, comme un Turc, devant le débordement de la rue ? Nous nous mîmes à l'eau avec Martin. Je regrettais presque les ablutions de la tranchée ! Le soir, de guerre lasse, je me traînai au cercle. Il y avait une cheminée active ; mais on achetait cher la consolation de se chauffer. Cette réunion, réduite par le feu de l'ennemi, par les maladies et l'amour croissant de la solitude cénobitique, tournait de plus en plus au funèbre. *Père la Souffrance*, *Tant-pis*, y présidaient maintenant. Un troisième doyen des alarmistes les éclipsait. Celui-là consacrait ses loisirs à apprendre la chirurgie, afin de savoir d'avance les douleurs à souffrir, en cas qu'une bombe lui fracassât un membre. Or, durant la soirée, il ne quitta pas le dé de la conversation, et expliqua aux muets, à fond, les détails d'une amputation. Il me semblait entendre, en l'écoutant, le grincement de la scie sur les os fracturés, les cris de désespoir du blessé. Je voyais la chair en lambeaux et le sang rougir les mains de l'opérateur impassible. Je m'en allai énervé ; et la pensée seule, que cent fois par jour, de garde, nous courions risque d'être amputés, me tint en éveil une partie de la nuit. Mon cheval piaffait d'impatience ; et j'aurais volontiers causé seul avec lui, si le vent ne s'y était opposé. Quoi qu'on dise de l'esprit des bêtes, ce pauvre Nicolas penchait parfois la tête d'un air si contristé, qu'on aurait juré qu'il rêvait à son enfance, au beau temps où il paissait sans soucis, en liberté, dans les gras pâturages de Bretagne. Peut-être se souvenait-il, aux bords de la route de Strasbourg à Marseille, alors que les paysans se rassemblaient sur notre passage, d'avoir regardé avec pitié ses confrères roturiers, courbés sous le joug de la charrue. Pourquoi n'était-il

pas encore cheval de labour ? Pourquoi n'étais-je pas moi-même, en ce moment, à planter mes choux au village ? Ces retours vers le passé devenaient aussi fréquents que les accès d'une fièvre. Partout où l'on se rencontrait deux, ainsi qu'entre condamnés à mort, l'un au moins exprimait des regrets de ce ton. A la table, chaque jour, nous parlions des charmes du pot-au-feu sous le toit paternel. Quand retrouverons-nous ces biens ? répétait-on en chœur. Par l'éloge de la cuisine de famille, nous nous vengions de ce lard ennemi qu'il fallait subir plus souvent que le tour de tranchée.

La monotonie de la vie excusait nos lamentations intimes. Le camp différait peu d'un bagne d'honnêtes gens. Pas l'ombre d'un plaisir ! Mitraille avait emporté dans sa tombe les derniers éclats de rire du quartier : les buvettes mêmes avaient un aspect désolé. On venait y chercher l'ivresse tranquille et oubliuse. Les amis évitaient de s'entretenir du siège. On craignait de se convaincre par la discussion de sa longueur indéterminée. Sébastopol se reposait le plus souvent, sur la science brutale de son allié, Décembre. Les échanges de salut de la Marine faisaient autant de bruit que les canons de la place. Le 8, le bastion du Mât sommeilla presque du soir au matin.

Je profitai du calme pour aller en compagnie à l'ambulance voir un condisciple. Quel contre-poison de la gloire ! Des figures pâles ou jaunes, des béquilles, des larmes, des fosses béantes à l'entour. Je me promis de ne plus mettre les pieds en ces lieux que par nécessité. Au retour, les visiteurs firent route avec un Anglais. Il ne confessa pas la faiblesse de leur armée. Peu importait que leurs têtes de sape ne bougeassent pas du point de départ, que la plupart de leurs bataillons fussent réduits à néant, que leurs cavalerie n'existât plus ! Au jour marqué, leurs débris sauront se rendre dignes de l'Angleterre ! Nul ne le contredit, par compassion. Malheureusement, les faits trahissaient leur aveugle impuissance. La situation de l'ennemi à Karabelnaïa, loin d'empirer, s'améliorait ; les Russes terrassaient

les ouvrages encore vagues de Malakoff. Par contre, depuis le 17 octobre, les lignes de nos alliés étaient stationnaires, à peu près désertes.

La nuit fut paisible, à l'instar du jour. Le lendemain, je m'en réjouis au réveil (9), avec ceux qui, le soir, reprenaient le collier de gardê. La journée se passa à la tranchée dans les douleurs de l'oisiveté, au camp dans l'attente. Je parcourus les cabarets du voisinage, à la déconverte d'une fiole de rhum, pour me consoler de l'absence de bois. J'espérais glaner, par-dessus le marché, quelques mots. Hélas ! pas la moindre étincelle de joyuseté ! Dans ces cénacles taciturnes, on cherchait en vain les fils de ces Gaulois qui riaient de la foudre des dieux. On les aurait crus des Germains déguisés. En pareille circonstance, nos pères n'auraient-ils pas boudé à la fortune, autant que nous ? Leurs expéditions étaient des fêtes. La diplomatie nous vouait, sur un rivage désert, à l'ennui noir, à la misère, à la mort. La gaieté nationale, cette fleur des coteaux de France, qui s'épanouit si bien sous la tente, pendant les aventures guerrières, séchait au milieu des landes de la Chersonèse. Le chagrin seul plissait ici le visage. Ces remarques, passe-temps intime, ne différèrent pas l'heure du départ. La nuit fut morne ; le bastion d'attaque ne nous honora pas de la moindre faveur. Je me torturais l'esprit pour ne pas trouver de thème à mes pensées. L'imagination était froide ! Les sources de la mémoire étaient taries. Les minutes s'égouttaient ; l'impatience me dévorant, je dirigeai mes pas vers la *batterie mobile*, au voisinage, solliciter de mon collègue, un moyen de moins s'hébéter. Au premier tournant de la parallèle, un éclat d'obus frôla un passant côte à côte, et d'instinct il esquiva le coup par un mouvement de hanche imperceptible. Je n'attendis pas d'autre avertissement, et contre-marche. Il y avait, chez soi, assez d'occasions de mort, sans courir à leur recherche ailleurs. L'imprudence coûtait trop souvent la vie aux promeneurs aventureux, et les exemples journaliers ne nous corrigeaient pas assez d'une confiance, due à

l'habitude. On se blase des dangers, comme des amours; et la pluie de fer, que trop fréquemment la place déversait sur le champ du siège, semblait chose aussi naturelle que les intempéries de l'automne à son déclin. Les soldats ne se dérangeaient devant les projectiles que, lorsque ces émissaires de l'assiégé manifestaient des intentions évidentes d'homicide. On avait même poussé l'irrévérence à leur endroit, jusqu'à leur donner des sobriquets. Les balles, les biscaïens, ces myriades de sphéroïdes plus ou moins petits et meurtriers, monnaie de la mitraille, on les appelait des *mouches* ou des *moustiques*, en souvenir de ces hordes d'insectes sanguinaires, à Varna, bourreaux de nos nuits. Les obus, jusqu'à la fin imposèrent le respect. On n'aurait su comparer cet engin qu'aux plus malfaisants reptiles. Les bombes russes, individuellement, étaient parfois débonnaires. Elles prévenaient par leur murmure, de leur approche. Les loustics les surnommaient *Marie-Jeanne*; quand elles traversaient l'air, en passagères isolées, roulant majestueusement, on se plaisait à les suivre des yeux comme des ballons. Des paris s'engageaient parfois sur la direction de l'aérostat de fer, sur son point de chute. Si deux ou trois, lancées ensemble, et adroitement pointées, voyageaient de compagnie, commencement de trouble et d'émoi : les pipes cessaient de fumer. Le silence s'étendait, à mesure que ces comètes descendaient leur trajectoire. Les regards se braquaient sur elles, louches et inquiets; on se tirait encore d'embarras, à moins de malheur. Mais quand le ciel flamboyait de girandoles de bombes, alors, bagarre générale ! Tout le monde en alerte, sous peine de mort ! Quelle dramatique cohue, pour un spectateur à l'abri ! On aurait pris la batterie, pour le pont d'un navire où le tonnerre vient de tomber à coups redoublés. Qui s'aplatissait par terre, qui restait cloué à sa place, dans la stupeur; les uns se démenaient comme de vrais possédés. D'autres dansaient et criaient gare. Agitez-vous, ne remuez pas, c'est le hasard qui décide. Cependant, ce fatalisme fit peu d'adeptes. Les Turcs, eux-

mêmes cherchaient à s'enfuir devant les bombes. Qu'aurait dit Mahomet? A l'aube (10), pendant que, fatigués de ne rien faire, nous sirotions le rac matinal, il passa une corvée de rédifs; et plusieurs de ces Ottomans altérés trempèrent leurs lèvres au fond de nos verres! ô temps! ô mœurs! En dédommagement de notre quiétude nocturne, le bastion du Mât émaila la journée de salves réitérées. A plusieurs reprises, le désordre du sauve-qui-peut fut à son comble. Une bombe roula à la porte du magasin à poudre et s'éteignit par bonheur. Absorbés par les parades, nous ne remarquâmes pas le mouvement significatif de la rade. Des embarcations, encombrées de troupes, allaient et venaient de la rive des forts du Nord aux quais de la ville. Annonce d'un orage qui fondit le lendemain.

La nuit du 10 et la journée du 11 furent remarquables de tranquillité. On aurait supposé de la mer que les combattants s'étaient donné pour l'année, le baiser de paix. Les corbeaux, sans crainte, rasaient la terre, entre le terrain des attaques et les glacis, flairant quelque cadavre oublié. Le froid piquait. L'automne voulait s'illustrer, à nos dépens, au service de la Russie. L'armée se morfondait dans ses tanières. Pour ma part, ne sachant quel emploi faire de mon temps, n'ayant que le foyer de ma pipe, comme les simples mortels, je fis en tous sens le tour intérieur de ma chambre. Renouvelée des vilains d'autrefois, tournant la roue, cette flânerie circulaire exigeait une excitation du sang. Je bus à ma gourde goutte à goutte, et la force centrifuge aidant, me voilà bientôt presque gris. Je trébuchai jusqu'à mon lit et, une fois au repos, je compris la douceur de la demi-ivresse. Tout le camp tourbillonna autour de moi. Les tentes étaient pleines, non de compagnons moroses et transis, mais de joyeux compères, en rond, autour du feu pétillant. Il y avait parmi eux de jeunes et belles vivandières; puis Sébastopol capitula et je me réveillai, misérable assiégeant comme devant. Vers le soir (11), la place s'obstinait encore dans son mutisme. On se gardait bien de provoquer le



bastion du Mât. Mieux valait garder les munitions restantes pour des occasions meilleures. La nuit, en ramenant les ténèbres sur la scène, ne ralluma pas la canonnade. Les feux semblaient plus pâles, le long des remparts. On n'entendait qu'un lointain japement de chiens russes. Le vent roulait des nuages du côté de la France. Il pleuvait, par ondées orageuses. Au camp, l'armée, pour simplifier la veillée, s'était mise au lit, peu après le soleil. Ce soir-là, une troupe de jeunes soldats du 42<sup>e</sup>, écoliers des tranchées, montait la garde dans la 3<sup>e</sup> parallèle. L'humidité et la fatigue accablaient les sentinelles avancées. Les autres dormaient debout, à côté de leurs armes, les habits roides, les mains engourdis, quand vers onze heures, deux colonnes d'assiégés, sortant secrètement du bastion du Mât, vinrent les attaquer à l'improviste. Epouvantés par les clameurs de l'ennemi, les novices lâchent pied d'abord : à la faveur de cette débandade, malgré les efforts d'une poignée de canonniers de la *batterie mobile*, les Russes s'emparèrent de trois mortiers de 15° et se préparèrent à marcher en avant. Mais les chefs, rallient les défenseurs, et, renforcée par une compagnie de voltigeurs du 22<sup>e</sup>, la garde court sus à l'assaillant; la baïonnette frappe au hasard. On se mêle, on vocifère : la basse-taille du canon plane sur le fracas de ce combat, où le vaincu est invisible pour le vainqueur. Bref, l'ennemi, de gré ou de force, abandonne le terrain, et y laisse plus d'un cadavre. Mais on ne parvint pas à lui enlever son trophée. C'était presque son premier butin de la campagne. Sitôt conquises, les pièces avaient été, sous bonne escorte, transportées en ville, et le lendemain, une procession solennelle parcourait les rues de Sébastopol, bannières déployées et au son des cloches, pour remercier de ce commencement de succès saint Photius et la Panaggia.

Au camp, le retentissement de la fusillade nous inspira certaine crainte d'une sortie en masse de la garnison. L'invasion du plateau était notre cauchemar, de même que l'assaut faisait l'épouvantail de l'assiégé.

Soudain, les bataillons de soutien prirent les armes. Le reste attendit les événements, la tête sur l'oreiller, aux écoutes. On couchait encore presque en tenue de combat. Au besoin, nous serions vite aux faisceaux. Des dialogues s'entamaient de tente en tente. « Viendront-ils? ne viendront-ils pas? » D'ailleurs, le colonel du Grand-Parc veillait pour tous. L'assiégé avait compté sans lui, s'il avait espéré jamais, par surprise, nous tuer endormis. Cet excellent chef était l'ange tutélaire du quartier de l'artillerie. Il faisait la police nocturne mieux que la patrouille. On le bénissait surtout d'avoir déclaré la guerre aux chevaux galopant en liberté; à toute heure de la nuit, on l'entendait gronder ces perturbateurs redoutables. La punition de la *garde du camp* était presque la seule en vigueur devant Sébastopol, et, à l'insigne honneur de l'armée d'Orient, la discipline dut rarement déployer des rigueurs plus sévères. Quand, au rapport, on citait les hommes punis, le colonel plaisantait, disant que lui seul, et lui sans cesse, était condamné à la *garde du camp*.

Ces attaques de la garnison, qui se renouvelaient depuis la fin de novembre, n'annonçaient pas le projet de recommencer la partie d'Inkermann. Au contraire, dès le 11, le général Liprandi détruisit les fortifications de Karani, brûla le village, et évacua définitivement la vallée de Balaclava, où il se trouvait trop séparé du gros de l'armée et peu à portée de secourir la place, en cas d'urgence. Son armée se concentra sur la rive droite de la Tchernaiâ, l'aile gauche à hauteur de Tchourgoun, l'aile droite couronnant les cimes de Mackenzie, exerçant de là une surveillance d'avant-postes, le long de la lisière des bois, de Baïdar à Balaclava.

Par ce système de sorties, la défense se proposait-elle d'arrêter le cours de nos travaux? Mais si l'attaque semblait entravée, surtout du côté de nos alliés, la saison était seule coupable de ces lenteurs. Et dans ces engagements partiels, où la victoire ne trahissait jamais l'assiégeant, les nôtres reprochaient ironiquement à l'ennemi de choisir, avec prédilection, la nuit pour ses

entreprises. parce que l'obscurité gênait la poursuite des fuyards. Peut-être, dans la pensée de Totleben, ces escarmouches offraient-elles l'avantage, en nous tenant en haleine, de détourner les regards de l'attaque, d'abord de ses ouvrages de contre-approche, qui se développaient déjà à pas de géant entre la Quarantaine et la baie du Carénage, puis de la construction des barrières palissadées du bastion du Mât, qui était à peu près terminée. Quoi qu'il en soit, cette méthode de chicanes périodiques et à l'aventure était une erreur condamnée par l'expérience des sièges; Vauban jugeait que, pour être efficaces en réalité, les sorties doivent être tentées avec des forces imposantes et dirigées immédiatement contre les têtes de sape ou les travaux de batterie. Si la sortie se porte en petit nombre sur un point quelconque de la tranchée (et les défenseurs de Sébastopol l'entendaient et la pratiquaient ainsi depuis la fin de novembre), on n'aboutit qu'à une inutile effusion de sang, et incontestablement, le succès moral, sinon matériel, appartient à l'assiégeant, à condition qu'il veillera pour éviter les surprises du genre de celle du 42<sup>e</sup>.

Dans ce but, et dès le commencement de décembre, le général en chef créa trois compagnies d'éclaireurs. On s'adressa aux hommes de bonne volonté dans tous les corps. Ils répondirent en foule à cet appel, et moins d'une semaine suffit à leur organisation. Divisés en brigades de cinq à six, agissant tantôt isolément, tantôt d'accord, ils formèrent un rideau de tirailleurs entre les parallèles les plus avancées et les fossés de la place, et on modifia ainsi, pour l'avenir, le programme de la tactique défensive en cas de sortie : la musique en faisait presque les frais; donc, au moindre indice, les clairons sonneront l'air du *garde à vous*, qui sera répété de ligne en ligne jusqu'au camp. A ce signal du tocsin, prise d'armes; les bataillons de soutien désignés dans chaque division, les compagnies de piquet au Clocheton, le poste de réserve de la maison des Carrières, le poste du ravin des Anglais, s'apprêtent alors à marcher au se-

cours de la garde de tranchée, promptement rangée en bataille au pied des parapets. Si l'ennemi vient effectivement, la fanfare d'avant-garde entonnera le *rappel*, et, sur tout le front des parallèles, les trompettes avertiront de l'approche des Russes. L'ennemi attaque-t-il ; la sémillante sonnerie de l'*assemblée* perce parmi les hourras d'arrivée, à travers les premières détonations de la fusillade, et presse l'allure des renforts, mis en mouvement sitôt l'alerte donnée. Pour guider leur marche, un refrain particulier exprimera si la sortie tombé à droite, à gauche ou au centre de nos ouvrages. En outre, une combinaison ingénieuse de pièces d'artifice, lancées du Clocheton, évitait les malentendus et prévenait au plus loin de ce qui se passait. Deux fusées traduisaient l'avertissement de l'alarme ; trois fusées indiquaient le *rappel* ; quatre fusées, l'*assemblée* ; des *étoiles* signifiaient qu'on se battait du côté de la Quarantaine ; des *marrons*, en face du bastion Central ; des *serpenteaux*, vis-à-vis du bastion du Mât. Cet ensemble de mesures de sûreté ne fut décrété que dans la première quinzaine de décembre. Les éclaireurs en assurèrent le succès. Leur mission ne se bornait pas à ce rôle de hérauts ; ils devaient aussi harceler les derrières de l'assaillant, enlever les petites patrouilles qui rôdaient chaque nuit sous les remparts, raser les abris des tirailleurs ennemis et aplanir les obstacles de toute nature, susceptibles de ralentir l'élan des colonnes d'assaut. Ils s'acquittèrent avec non moins de dévouement que de bonheur de cette autre partie de leur tâche. Braves enfants perdus de la seconde levée ! A quel rude prix ils s'immortalisèrent au siège ! Que de génie, que d'héroïsme dépensés en détail dans cette guerre de nuit ! Au premier rang, à découvert, souvent un contre dix, tantôt bivouaquant à plat ventre entre les buissons, tantôt rampant comme des serpents pour mieux frapper l'adversaire ou échapper à ses poursuites ! Et ils ne hâblaient plus ! Les épreuves avaient rendu sérieux même les *Francs-Blagueurs*. Les serviteurs ordinaires des tranchées reconnurent bientôt en eux des maîtres.

Quand désormais, le soir, après le relèvement de la garde, ils défilaient devant les canons et se rendaient fièrement à leur poste, il nous semblait que, comparés à eux et derrière les parapets, nous étions les heureux du siège.

Dans ces rencontres entre la garnison et les défenseurs des tranchées, qui se renouvelaient systématiquement depuis la fin de novembre, quelques champions, de part et d'autre, perdaient la vie ou la liberté; de là naissait une série de rapports entre les deux partis, soit pour la sépulture des morts, soit pour les échanges de prisonniers ou de leur correspondance. Il était désormais urgent de s'entendre sur le cérémonial des entrevues de parlementaires. A cette époque, leur rendez-vous fut fixé vers l'angle oriental du mur de clôture du cimetière, près de la Quarantaine. On hissa le pavillon blanc; le feu cessait partout, à ce signal; alors, les ambassadeurs des deux camps devaient sortir de la ville ou de nos lignes, précédés d'un trompette. Après leur rentrée, le pavillon pacifique était abaissé, et on redevenait ennemis francs et acharnés.

La journée du 12 s'ouvrit par une suspension de feu. On parlementa, suivant à la lettre les règles convenues, et on enterra les victimes du combat de la veille. Le dernier boulet blessa un infortuné visiteur, natif de Hollande, disait la chronique. A ce titre, on ne le plaignit guère; sa patrie expédiait au marché ces fromages odieux, compagnons du lard, qui, sous le nom de *têtes de mort*, nous tourmentaient à table; et puis, où diantre la curiosité le poussait-il? A la tranchée, sans y être obligé! S'il y avait eu un accommodement avec le devoir, mille auraient déserté, au fond d'un clos du Zuyderzée! Si l'on pouvait réparer les péchés d'ambition juvénile, si le temps les avait ramenés avec l'expérience au point de départ de la carrière, combien auraient fui ces sentiers de l'étude, qui vous mènent au supplice, devant une place forte, l'hiver, dans une impasse bordée de deux abîmes: la mort, d'une part, l'honneur, de l'autre. O Poule aux œufs d'or du

premier Napoléon, tu es une dérision amère ! Sur la porte, on a gravé une chouette, emblème de la science ! On aurait dû y écrire : C'est ici le chemin des déceptions ! Elle avait grandement raison, cette mère logicienne, qui ayant un jour à se plaindre de son fils aux lisières, le menaçait de le faire mousse, ou de l'envoyer à l'École polytechnique ! Après tout, ne faut-il pas que la gloire vende ses faveurs ? La guerre alors n'inspirait à ses adeptes les plus résolus que des réflexions pareilles. On se dégoûtait de plus en plus d'un siège sans issue. La Chersonèse était une arène funéraire. Les maladies allaient en redoublant. Durant ce douzième jour de décembre, les champs ne furent traversés que par des convois mortuaires, ou par les escortes de l'ambulance. Après midi, il y eut un orage subit, le ciel se fonda en eau ; mais rien ne faisait retarder le tour de service. Au coup de quatre heures, la trompette ébranla les pelotons de la garde montante ; j'eus l'honneur hélas ! trop commun, de commander les servants de la batterie 22. Ce soir-là (12), on investissait les éclaireurs de leurs fonctions aux avant-postes. Tout le monde dans la tranchée parlait élogieusement de ces auxiliaires de fraîche date, continuateurs des Francs-Tireurs, et sans doute aussi habiles qu'eux. Le crépuscule parut devoir ramener le beau temps d'hiver. On remerciait Dieu de cette trêve des pluies, plus encore que de la somnolence du bastion du Mât ; car, au bivouac, vainement, soir et matin, on râtelait la boue. Il flottait à la surface du Grand-Parc une couche de terre détrempée, qui, en certains points, avait près d'un mètre de hauteur. Sous nos tentes, les égouts, en flux noirs et malsains, montaient parfois la nuit, en dépit des batardeaux à moitié des montants de nos lits. Souvent, au réveil, on se voyait surnager au-dessus d'une nappe de boue environnante, et il prenait alors aux baigneurs involontaires un long frissonnement. L'humidité à l'excès est le pire ennemi du soldat. Les plus robustes ne peuvent se défendre de ses atteintes. Il énerve traitreusement le courage, comme fait la

volupté, et abat sans lutte. Malheureux celui qui plusieurs fois, coup sur coup, et vingt-quatre heures durant, reste exposé, par métier, à une pluie opiniâtrement diluvienne d'automne ! Immobile, l'eau le pénètre goutte à goutte, puis ruisselle à travers les chairs, en filets froids et lents. On croirait autant de vers parasites qui s'allongent. Secoue-t-il la tête, des écluses nouvelles s'ouvrent, et, des cheveux, un torrent se précipite du haut en bas du squelette. La chaleur vitale se perd peu à peu à attiédir ces douches et ces rigoles douloureuses. On se résigne enfin, dans un état de prostration malade. Nous tous qui, par corvée de guerre, à trois reprises par semaine, depuis plus d'un mois, endurons ce supplice, nous souhaitâmes la bienvenue au froid vif et loyal. Aussi, la nuit du 12 fut comparativement agréable. La gelée durcit la terre, et les hôtes de la tranchée se livrèrent à des danses de caractère à pied sec et en paix. La nécessité de se dégorger et de résister à un assoupissement mortel excitait mieux que le bruit d'un orchestre, mieux que la vue d'un bal. On nous aurait justement comparés, d'après notre entrain gymnastique, à des gens mordus de la tarentule. Au milieu de ce quadrille sans ordre, sans autre musique qu'une canonnade pitoyable du bastion du Mât, les plus enfants battaient de la semelle chemin faisant ; d'autres se réchauffaient supplémentairement par le moyen vulgaire des cochers de fiacre, en étendant et entre-croisant les bras avec violence. Un grand nombre de dormeurs dépités faisaient des grimaces étranges. On entendait autant de bâillements que d'éclats de voix. Cette première scène d'hiver m'égayait, et d'un pas léger, je parcourais la tranchée. Le hasard de la promenade me mit en présence d'un confrère de service dans la place d'armes voisine. C'était un capitaine de grenadiers sur le retour, ayant longtemps guerroyé en Afrique, et par conséquent très-bavard. Il commença sa profession de foi à brûle-pourpoint.

Quand éclata la guerre, il se réjouit de pouvoir, avant sa retraite, manger un brin de chair de Cosaque. Ap.

pétit louable ! Aujourd'hui, il se repentait de s'être fourvoyé dans ce gouffre qui, *comme l'Achéron*, ajoutait-il, *ne lâche point sa proie*. Cette citation me transporta. C'est un humaniste. Nous lutterons, me dis-je, à l'exemple des bergers de Virgile. Il continua : « Vous me voyez calme ; je ressemble cependant au joueur qui ne sourcille pas autour du tapis vert, mais qui, en secret, se déchire la poitrine avec les ongles du dépit. Je donnerais toute ma gloire de Kabylie à qui m'indiquerait un remède contre l'ennui. — « Essayez de vous jouer la tragédie, de vous donner un concert. » Ce palliatif de mes premières nuits de tranchée fut pour mon interlocuteur un trait de lumière, et, d'une voix de virtuose, il entonna le duo de circonstance de *la Reine de Chypre*. Je répliquai de mon mieux. Le chant s'anima. La sentinelle d'acôté, entraînée par ce souvenir de la France, fredonnait dans son coin. Une péripétie vulgaire nous sépara. Une balle des embuscades frappa un des fantassins de garde. Gémissements du blessé ; blasphèmes des porte-brancards, glissant à chaque pas.

Peu après, réveil du bastion du Mât ; lever du jour. Le froid doubla. Nous regardâmes du côté du Clocheton si le porteur du remède matinal ne venait pas. Bientôt ou l'aperçut en plein champ, le bidon à la main. Il marchait en zigzag, gesticulait et haranguait, de loin, les assiégés. On lui cria : Gare ! Les Russes, insensibles à son éloquence, le fusillèrent ; mais le dieu des ivrognes le protégea, et il aborda au refuge de la batterie, après maintes circonvolutions. Il lui fut pardonné, malgré le besoin de potion spiritueuse, car c'était un incurable qui, sous l'habit de garde mobile, avait pinté glorieusement sur les barricades de Juin. Nous patientâmes, inactifs, jusqu'au déjeuner. On nous apporta alors du lard à la glace, et nos dents affamées durent s'en réjouir. En revanche, le besacier Martin m'annonça qu'il était allé à la découverte du combustible avec les bûcherons du camp, et qu'il avait ramassé bonne provision de racines et de feuilles mortes. Cette



nouvelle, servie en guise de dessert, me ragailardit jusqu'au soir.

Sans succès, le bastion d'Attaque, à propos d'une tête d'homme qui dépassait trop le parapet du voisinage, essaya, par d'absurdes rafales de mitraille, d'irriter le canon de siège. On laissa, à l'abri, souffler ce vent de fer au-dessus des parallèles, et chacun s'arrangea à sa guise pour adoucir les heures finales de l'attente. Je ne songeai qu'aux délices de mon foyer domestique rallumé. En effet, au retour, ce plaisir de sage embellit ma veillée. Fouettée par la vue de la flamme, mon imagination se livra à ses doux écarts de rhétorique. Il me sembla qu'entre ces feuilles de la forêt, brûlant dans l'âtre, et les piliers du siège, il y avait ressemblance de destinée. Elles, avant de se réduire en cendres, avaient servi de jouet à tous les ouragans d'automne. Ne devons-nous pas être ballottés par les tempêtes de la guerre jusqu'à la mort? Peu s'en fallut que j'épargnasse, par sympathie, les dernières du fagot. J'éclipsais ainsi cette jeune héroïne d'un roman russe, qui plaignait les nuages du ciel, tourmentés par l'orage! Quand le cœur ne sait où se prendre, la sensibilité exubérante déborde sur ce qui vous environne.

Il s'était produit dans nos affections un vide navrant. On ne pouvait rien aimer ici, pas même la gloire. Cet amour-là ne dura pas plus en sa fleur première que celui qu'à l'aube de la jeunesse on porte aux courtisanes. Défense, sous peine de désespoir, de se replier constamment sur soi-même. Dans cette disette morale, on s'attachait à un cheval ou à un chien, à un souvenir de famille, même, par excès, à des objets indifférents de la nature inanimée. Sous le masque de l'assiégeant se cachait plus d'un éclectique du sentiment, qui aurait déploré le sort d'un brin de verdure fraîche ou sèche, et qui, chaque jour, de la tranchée, semait la ruine et le deuil dans une maison de Sébastopol.

Fatigué de ces subtilités, je me proposai, pour varier la soirée solitaire, de rimer, la cheminée aidant, un de

ces lieux-communs de pastorale dont est semée l'histoire de la vingtième année. C'était une innocente passion de collège. A cet âge printanier, j'enfourchais avec assez d'adresse Pégase, non ce coursier qui, ailé, emportait le poète antique dans les champs infinis de l'inspiration, mais cet automate classique, vrai bidet de manège, à la portée de tous les adolescents que le ciel n'avait pas trop disgraciés. J'avais commis plusieurs péchés de versification, entre autres une ode en l'honneur de la Pologne, qu'un journal aux abois eut la complaisance coupable d'imprimer, et un sonnet à une jeune fille, qui me demandait pourquoi le rossignol n'avait pas chanté chez elle, au printemps, l'année de son mariage. Philomèle, parbleu! était en deuil. O monsieur de Voiture! Mais pas le moindre acte de tragédie ni d'épopée. J'avais cet avantage, au moins, sur la plupart des rivaux de ma trempe. Pourquoi cette escrime de l'esprit n'a-t-elle qu'un temps, comme les jeux de l'enfance? Quand je voulus, sous la tente, en manière récréative, reprendre ma guitare, elle ne rendit plus de son. En vain j'évoquai le muse de mes premières amours. Elle était là, elle lutinait sur mes chenets; mais, quand il fallut ranger les hémistiches de mon second vers en bataille poétique, je me vis réduit à la honteuse nécessité de cheviller. De dépit je cessai; et l'image indignée s'envola. La fanfare du coucher résonnait au loin. Le camp éteignait ses feux après une veillée que la moisson de bois faite dans la journée avait rendue plus gaie. Le baromètre moral de l'armée avait monté; chacun s'en ressentait à sa façon.

La nuit, pas un signe de vie du bastion du Mat. Quelques bombes brillèrent du côté de Karabelnaïa tirées contre les Anglais, qui avaient quelque velléité enfin de bouger de leur place de combat. Le lendemain (14), même stagnation des affaires du siège. Redoublement du froid. Il grésillait. Les cheminées étaient de nouveau à sec, par suite des prodigalités caloriques de la veille. Les bûcherons repartirent pour Balaclava; Le camp les accompagna de ses vœux. Je résolus d'exé-

cuter un projet d'alcôve souterraine, fort en vogue, garantie contre les coups de l'hiver. Un chercheur du voisinage en avait découvert le plan pendant ses méditations de la tranchée. Il suffisait de creuser simplement, sous le sol de la tente, un trou pour y loger son lit, et d'approfondir cette fosse, à mesure que le thermomètre baisserait, de sorte qu'on devait, au cœur de janvier, moyennant un couvercle, s'y trouver plus à l'abri que dans un cercueil. Ainsi, on avait un avant-goût du cimetière !

Cette idée séduisit tous les gros bourgeois du quartier qui avaient des bras à leur service, et ils l'appliquèrent presque d'un commun accord. Les moines ne travaillent pas à leur tombe avec plus d'ardeur. Quand Martin revint du bois, et qu'il me vit la pioche à la main en train de défoncer le pavé de ma chambre, et riant seul du travail, il me crut fou ! C'était un peu le rire de la tristesse, ce rire qui crispe involontairement les lèvres de gens comme nous, arrivés à la dernière extrémité ; car, à moins de crever de faim, il ne nous restait bientôt plus d'échelon de la misère à descendre : au camp, l'ennui qui tue, et le froid qui rend blême ; devant l'ennemi, des alternatives de douleur et de danger, la mort sous les plus hideuses formes, la perspective de l'hôpital, les rhumatismes pour l'avenir, et un mal dont on parlait déjà avec terreur, plus redoutable que la perte d'un bras ou d'une jambe, plus redoutable que les privations et les souffrances, la congélation des pieds ! Tel était notre lot. On luttait de toutes ses forces contre cet acharnement de la fortune hostile et du climat. Les nuits allaient devenir sibériennes. Il importait de gîter au plus vite, la nuit du moins, en lieu chaud. C'est pourquoi les piocheurs d'alcôves, comme moi, en retard, ne suspendirent que fort tard leurs occupations de fossoyeur.

La journée se termina par une pétarade du bastion du Mât, fier de son revêtement en bois, et ce tapage eut lieu à propos d'une troupe d'imprudents de la garde qui se montrèrent dans la plaine. Puis, l'obscurité silen-

cieuse étendit son linceul jusqu'au matin (15), sur l'armée du siège. L'artillerie, depuis une semaine, avait terminé la nouvelle série de ses ouvrages et se reposait sur ses cent trente pièces en position, attendant le jour de l'action, indéfiniment retardé. Les batteries de canons, leurs embrasures solidement murées avec des sacs à terre, avaient ordre de ne s'engager qu'en cas d'une vive provocation de l'ennemi. On lançait seulement, sur la place, à des intervalles longs et réguliers, quelques bombes, des obus et des grenades, juste assez pour ne pas s'endormir. Nul ne pouvait dépasser vingt-cinq coups par mortier. Le génie, sans relâche, cheminait à la sape volante perfectionnée, contre le saillant du bastion du Mât, et pressait l'attaque souterraine. L'ennemi comptait sur une prochaine entreprise de vigueur, du côté de la ville, et il accumulait défense sur défense.

En vue de l'escalade, l'escarpe avait été revêtue en charpente. A ce palissadement, on ajouta des chevaux de frise et des abattis, devant la contrescarpe du point d'attaque. Dans le fossé, vers l'extrémité de la face droite du bastion, un blockhaus, armé de pièces de campagne, fut établi pour prendre de flanc les colonnes d'assaut au moment où elles descendraient des glacis. Les mineurs russes conduisaient aussi des galeries multiples, très-profondes, au-dessous du sol, dans la direction de nos tranchées les plus avancées, afin de pouvoir, suivant le cas, faire sauter nos fourneaux, arrêter les assiégeants s'ils voulaient passer de vive force, ou empêcher le couronnement pied à pied du chemin couvert.

Les alliés et les Russes exécutaient le programme de leurs travaux respectifs, dans une sorte de recueillement; le canon, exceptionnellement, mêlait sa voix orageuse au bruit des pioches. Depuis la semaine d'Inkermann, le feu s'était graduellement ralenti. Il n'y avait plus de bombardement ni de siège en règle. Le 15, on n'entendit pas une détonation. Le camp s'en affligea. Il ne restait dans Sébastopol que deux armées en présence, se fortifiant dans leurs lignes réciproques, et saisissant tour à tour le rôle de l'offensive.

Cependant, plus on ajournait le coup décisif, plus les Russes prenant l'avance se consolidaient derrière les remparts ; plus longtemps durerait notre séjour au lieu d'exil des tranchées. Cette évidence désespérait les plus ardents partisans de la guerre ; car le nombre des malades grossissait suivant une progression continue. La légion de pauvres privilégiés sur qui retombait le fardeau du service allait en s'affaiblissant ; et la plupart, vétérans d'Old-Fort, pour diminuer leur dénûment, soupiraient en vain après leurs bagages, pourrissant dans les magasins de Varna, puisque Kamiesch naissant n'offrait pas les ressources d'une foire de hameau. Les plus vaillants trouvaient qu'ils abusaient des honneurs du siège. Les murmures contre la fatalité remplaçaient les chants de victoire (15).

Le soir, je fus détaché avec une légion de mécontents, à la troisième parallèle. Le commencement de la nuit fut pour moi une réjouissance. A la faveur d'un calme peu ordinaire en ces parages, mon compagnon de la précédente garde me rejoignit, et, fidèle aux conseils divertissants que je lui avait tracés, il m'interpella *ex abrupto*, en vers de Corneille : « Rodrigue, as-tu du cœur ? » Je lui prouvai que j'avais au moins de la mémoire ; et nous entrâmes tous deux en scène, nous partageant les tirades, à l'amiable. Je fus vaincu pour la déclamation. à l'endroit sublime où le Cid, ravi des aveux de sa maîtresse, défie l'Espagne et les Maures, la verve du confrère enleva mes suffrages unanimes. Nous oubliâmes le réveil tardif du bastion du Mât. Plusieurs bombes chuchotèrent en l'air. Une d'elles se précipita non loin de notre théâtre, et, par distraction, nous courûmes grand danger d'être touchés. L'acteur se félicita d'avoir, à sa manière, exposé sa vie pour Chimène. Il regretta presque, en artiste, que le projectile n'eût pas éclaté au moment où il s'écriait : « Paraissez, Navarrais, etc. » Décidément il avait manqué sa vocation !

Cette crise de mauvaise humeur de la place ne finit qu'à l'aube du jour. Les pionniers des sapes avancées étaient criblés de coups, les mineurs eux-mêmes, sous

terre recevaient des éclaboussures de cette averse de mitraille. Enfin la *batterie mobile*, notre voisine, se courrouça. Ce ne fut d'abord qu'une dispute entre elle et les Russes. — Les obus ennemis rasaient les parapets d'alentour, en jets redoutables. En riposte, les premiers tenants de la lutte tiraient même à foison des appareils de grenades. Mais, bientôt, sur tout le champ d'attaque, les mortiers, à voix de Stentor, envenimèrent la querelle. Le ciel était en feu; alors, malgré notre entrain déclamatoire, il fallut nous taire piteusement, tels que deux comédiens sifflés; et, du poste du combat, prêter attention au tumulte du dehors. Il y avait aussi intention de sortie, à en juger par le sabbat des chiens. Nous ne respirâmes qu'en lisant clair à l'horizon, avec les lueurs de l'aurore.

La journée, jusqu'au départ, s'écoula réglementairement fastidieuse : salut à la manne quotidienne d'eau-de-vie; exercices de gymnastique vifs, car, il faisait dix degrés de froid, au dire d'un physicien de corps de garde, qui portait toujours son thermomètre de poche; pipes matinales, assaisonnées de plaintes contre le sort; puis les détails du service: envoi au chef hiérarchique du rapport, toujours formulé en ces trois mots désolants: « Rien de nouveau; » surveillance des balayeurs de la tranchée; attente du déjeuner, arrivée du lard au riz! Digestion, couleur perdrix truffée; tentative de sieste debout dissipée par le murmure d'une volée de mousqueterie. Après, un spectacle local, le passage d'un brancard chargé, venant des avant-postes; puis une petite misère: le tabac trop humide qui ne brûle plus. Dans l'intervalle, mille allées et venues avec agitation d'un bout à l'autre de la batterie, pis que bêtes en cage; comme intermède, coups de lunettes fréquents à Sébastopol; on constate avec plaisir les ruines qui s'entassaient dans la ville; excepté l'*hôtel au toit vert*, il ne subsiste plus une maison intacte en regard de nous. Mais les défenses grandissent démesurément. Des gueules de canon sont béantes, au milieu des décombres, Les murs, en s'affaissant, forment des barricades; les

barricades sont converties en parapets. De dépit, à cette vue on détourne la tête et on implore du ciel la fin prompte d'une faction insipide : bâillements d'ennui ; mouvements d'impatience ; consultations attristantes de ma montre ; dialogue mélancolique avec un vieux sergent qui regrette l'Afrique ; visite d'un touriste anglais enragé, à la recherches des émotions et du mâât qu'il croyait encore arboré sur le bastion de nos rêves. Enfin, délivrance !

Le retour au camp (16 déc.) fut une vraie course de vélocité. A nous voir, on aurait supposé qu'un honnête dîner et un toit hospitalier nous attiraient. Hélas ! quelle pitance ! Il y avait pourtant de l'extraordinaire, un plat d'escargots : non de ces limaçons savoureux, gibier du pauvre, à l'engrais sur les collines de ma Provence ; mais de maigres insectes, promenant baveusement leur coquille à travers les rochers et les immondices du plateau, sans y trouver leur vie. Certains gourmets des environs ajoutaient à cette friandise un rôti de corbeau et un salmis de rats de Tauride. Une battue générale avait été l'événement fructueux de la journée. Le camp fêtait sa chasse. Je rentrai de la salle à manger chez moi à peu près rassasié !

Quand je vis mon lit dressé au bord d'une fosse, au milieu de la terre déblayée, ma cheminée morte, sans une bribe de bois pour la dérider, je me réfugiai, d'un bond, au plus profond de mon sac en fourrure, et de là, les yeux fermés, aux pays des chimères. Il me vint maintes apparitions de sylphides, et de jaser et de rire avec ces fantastiques compagnes des veillées. L'ascétisme de la vie, portant à la décence du rêve, je les parais des plus chastes attrait : ni sourires séducteurs ni agaceries d'amour ; c'étaient des lutins graves. Puis elles me servirent de berceuses et disparurent. Cette perception des êtres et des objets absents devenait, chez la plupart, de plus en plus nette, à mesure que la guerre nous privait de ses dernières joies ; et cette sorte de lucidité, avant-coureur habituel de la folie, était de plus en plus, pour les songeurs de bivouac, un bienfait de Dieu. Dans ces

vertiges, chacun de nous voyait luire au moins l'espérance d'un avenir meilleur.

Le lendemain (17), il régnait un froid noir, entre ciel et mer. Le Grand-Parc semblait en détresse; l'ennui y sévissait despotiquement. Sous les tentes, des blasphèmes ou des chansons qui frisaient la complainte. Pas une âme au dehors, si ce n'est quelques endiablés patineurs. Les Turcs seuls paraient pour faire leurs dévotions à Allah; mais leur musique, amoindrie par les maladies, ne jouait plus; mais les tambours roulaient à coups lents et saccadés. On aurait dit que les confrères ottomans priaient pour les morts. Sébastopol gardait un silence savant. Je me levai mélancoliquement et frappai, faute de feu, les pieds contre le sol, en passageant autour de mon réduit. Ce moyen de chauffage étant inefficace, je m'armai de la pioche et approfondis encore le plafond de ma tombe à coucher. De temps en temps, une pause. Après, je reprenais l'outil de fossoyeur. Un voisin entre et envie mon bonheur: il me dit que le plus grand nombre faiblit, qu'il y aura bientôt des suicides, que l'hiver sera notre bourreau à tous. Je ne retins pas cette corneille, et, pour détourner ce présage, je m'égayai de mon mieux.

Il se trouvait, dans la tente à côté de la mienne, un chien que son maître, partant pour la tranchée, avait mis à la chaîne. Ce pauvre animal se lamentait, se vautrait, rôdait, se fendait la mâchoire à bâiller, à hurler, bref il s'ennuyait d'une façon proverbiale. Des rapports sympathiques s'établirent, derrière la toile, entre nous; je lui prêchais la raison quand il pleurait trop fort, mais j'étudiais son manège pour lui emprunter, s'il était possible, quelque idée d'amusette. Dans ces entrefaites, l'heure de la tranchée sonne; et un ordre formel me rappela sur la brèche, à la place d'un officier malade. Ces sortes d'appoints de corvée imprévus nous revenaient à tour de rôle. Je m'exécutai, par nécessité, de bonne grâce.

Le 18, c'était la Saint-Nicolas, chez les Russes; et l'on croyait que Sébastopol célébrerait par une sortie



grandiose la fête de son empereur. On reparlait d'une reprise d'Inkermann. En cet honneur, on doubla les servants des batteries de siège, et la garde d'infanterie fut aussi renforcée. Chacun à son poste prit, dès l'arrivée, ses dispositions de combat : dégorgeement des embrasures, charge des pièces, rectification du pointage. La nuit tomba ; et avec elle commencèrent nos incertitudes.

Dès qu'un bruit quelconque s'élevait de l'intérieur de la ville, dès qu'un réchaud s'éteignait sur les remparts, ou que plusieurs coups de fusil venaient des embuscades, ou qu'un bouquet de bombes s'épanouissait en l'air : serait-ce le signal, se disait-on ? et l'on interrogeait l'hoizon avec anxiété, et les armes s'agitaient. Cette fièvre d'attente aggrava la longueur des douze heures qui séparaient le crépuscule de l'aube du lendemain.

Quand, enfin, les premiers rayons du jour éclairèrent la place, les cloches se mirent à carillonner, et les tambours, en grand branle, semblaient parcourir les rues. On se perdit en conjectures. La garnison se rend à la messe : les popes électrisent les défenseurs ; et, après la bénédiction, croisés du Nord, en avant contre les barbares ! Mais à neuf heures, le bastion du Mât, chef d'orchestre des canonnades, n'avait pas donné le premier coup d'archet ; et bientôt on craignit que la Saint-Nicolas ne rompît pas la monotonie des jours non fériés. Cependant, peu avant midi, une foule de spectateurs se dévoilèrent sur les parapets de Sébastopol ; et, de nos lignes au plus loin de l'horizon, les curieux garnissaient les mamelons de la Chersonèse. Les tirailleurs en vedette, distraits, se reposaient. Il y eut une trêve tacite.

Tous les yeux, toutes les lunettes, se braquaient sur un navire russe, voguant audacieusement, du côté de Kamiesch. On reconnut le *Wladimir*, le désespoir de nos marins, celui-là même qui souvent, la nuit, trompait la vigilance des croiseurs et poussait incognito jusqu'au mouillage des escadres. En plein jour, quels étaient les desseins de ce coryphée de Sinope ? Depuis la tempête du 14 novembre, une partie de nos flottes s'était rabattue pour l'hiver près des côtes d'Asie ou à Constan-

tinople; à la faveur de cette réduction de nos forces navales. s'aventurera-t-il jusque dans la rade? Essaiera-t-il des brûlots?

Ces commentaires ajoutaient à l'attrait de cette représentation nautique. Mais à peine la frégate russe avait-elle dépassé la baie de Strelitzka, qu'un vapeur anglais se porta. en louvoyant, à sa rencontre. L'ennemi n'attendit pas même une bordée. Il vint de bord agilement et se retira sous la protection des forts de la Quarantaine, au bruit des applaudissements du parterre anglo-français, et au grand regret des Russes. Alors, par un coup de théâtre, tout disparut dans le lointain! Il ne surnagea plus une figure humaine au-dessus des crêtes de la fortification, et le siège reprit son train ordinaire: petite guerre aux avant-postes; tribut de bombes payé par le bastion du Mât. Quelle déception! Nous pestions tous!

Cette journée, qui s'était annoncée sous de plaisants auspices, finit par une après-midi assommante. Il pleuvait; les nuages se résolvaient en gouttelettes microscopiques. Les vêtements subirent une lessive à froid, puis cette rosée s'infiltrant par les pores produisait l'effet de coups d'épingle légers et persistants. La tranchée était hargneuse; on s'injurait, on se colletait pour rien. Seuls, insensibles à ces tracasseries de la saison, les enfants perdus gardaient leur entrain! L'un d'eux, dans l'exercice de ses fonctions en avant de la parallèle, finit par exciter notre admiration. Protégé par les ondulations du terrain et étendu sur le ventre, il poussait sa carabine devant lui, puis s'accrochait des ongles aux pierres et aux plantes, puis, fort de ce point d'appui, glissait en rasant la terre. On l'aurait pris pour une couleuvre. C'était beau comme art d'escarmoucheur! Il s'avavançait ainsi méthodiquement contre la taupinière d'un ennemi, qui ne se méfiait pas du stratagème. Nous rentrâmes à regret, sans voir l'issue de l'attaque singulière.

Au retour, nous trouvâmes le camp consterné : par le fiasco de la Saint-Nicolas, on lisait un mystère d'au-

tant plus qu'il arrivait, suivant les bruits, de puissants renforts à l'armée de secours, avant-garde des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> corps, dont Omer-Pacha avait, il y a un mois, annoncé le départ d'Odessa. En effet, les lignes de tentes se multipliaient de jour en jour sur les sommets de Mackenzie et le long de la Tchernaiâ. Avec ces données, on était à bon droit intrigué de l'inaction des Russes. Pour se rendre compte de l'accroissement des forces de l'ennemi, étudier les positions de la garnison extérieure de Sébastopol, depuis l'abandon de la plaine de Balaclava, enfin pour deviner ses projets, il avait été, aujourd'hui (18), décidé que le général d'Allonville dirigerait une reconnaissance vers Tchourgoun.

Pendant la nuit du 18, la place se montra turbulente. Les embuscades et les créneaux des remparts nourrirent un feu vif de mousqueterie; le bastion du Mât tirait par salves. Ces réjouissances tardives réveillèrent nos batteries; et l'on jouta de part et d'autre jusqu'au matin. La journée du 19 fut pâle comme le soleil d'hiver qui blanchissait le plateau, pâle comme le feu des cheminées d'hôtel çà et là fumant seules encore et répandant sur les solitudes du Grand-Parc la tristesse d'une vaste houillère aux fourneaux éteints. C'était une tâche de plus en plus difficile de se récréer soi-même. J'entrepris une tournée au voisinage.

La moindre course à travers le camp composait un vrai pèlerinage, vu l'état des chemins semés de fumiers, de glaciers et de flaques d'eau. Le besoin de nouveauté me poussait. J'allai de porte en porte, un bourdon ferré à la main. Quelques phrases d'un laconisme expressif résumèrent mes causeries chemin faisant avec les compagnons du siège. L'un dit : « Je m'abrutis »; un autre : « A ce régime nous deviendrons crétiens »; un troisième : « Vous croyez à l'assaut, vous! Nous crèverons tous ici »; le dernier : « Ne plus revoir la France! »

Ces échos de l'opinion publique saisis sur le vif m'épouvantaient, et je me cloîtrai jusqu'au lendemain.

Le vagemestre m'apporta une lettre de ma famille.

Pauvres parents ! Leur métier était, en ce temps d'alarme, plus dur que le nôtre. Un ami d'enfance s'était, depuis peu, présenté chez moi. Il m'avait cru mort, et il venait faire la visite de condoléance. Les méprises de ce genre étaient fréquentes. Tous, les uns après les autres, la renommée nous tuait par anticipation. Depuis quarante ans, déshabitée des grandes hécatombes de la guerre, la France s'apitoyait sur le sort des sacrifiés d'Orient ; nos mères n'avaient plus le cœur spartiate. On me suppliait donc de répondre.

Je raccommode mon unique plume, et je certifie que la Crimée n'est pas cet enfer décrit par les journaux, mais un purgatoire supportable. Pas d'encre, même chez les marchands. On usait généralement du cirage délayé. Aussi les opérations épistolaires étaient-elles laborieuses. Le froid m'arrêta ; il fallut allumer, tant bien que mal, un feu de paille. Je condamnai au bûcher ma correspondance commerciale, quelques feuillets blancs de mon cahier d'éphémérides, trésor le plus cher et mon consolateur, un paquet de papiers à cartouches, la moitié du foin qui remplissait mon oreiller, un long tuyau en cerisier de pipe turque, le dossier de ma chaise, enfin quelque pages de Béranger, les chansons que je savais le mieux. Je me promis le lendemain, de moissonner du bois à défaut de gloire.

La nuit fut moins tranquille que la journée. Le bastion du Mât eut deux lubies : à minuit et au point du jour (20). Mille projectiles bondirent au-dessus de nos lignes, jusqu'au *ravin des boulets*, égoût du bombardement. La garde veilla ; les pionniers, travaillant à découvert, furent distraits du chantier la moitié du temps. Les mineurs seuls ne chômèrent pas. Cependant, à sept heures, sous la conduite du général d'Allonville, les escadrons montaient à cheval, pour le projet d'excursion, flanqués de trois compagnies de zouaves et d'un régiment d'Écossais. On suivit d'abord la route Woronzoff. Des patrouilles de cosaques se retirèrent devant l'avant-garde.

On voyait de toutes parts, au sommet des rochers,

les sentinelles russes sur des haridelles, lance à la main. Nos vedettes essayèrent en vain d'attirer ces cavaliers nomades dans la plaine. Pas un coup de feu ne fut hasardé. Les patrouilles fouillèrent sans crainte jusqu'au soir le massif de montagnes qui couvre les approches de Balaclava, du côté de Baïdar, et l'on acquit la certitude que, loin de songer à une attaque d'ensemble contre nos lignes, l'ennemi se retranchait définitivement derrière la Tchernaiâ. Au retour de cette exploration, nos avant-postes occupèrent de nouveau les anciennes redoutes turques; et la circonvallation regagna ainsi, sans coup férir, le terrain perdu depuis le 25 octobre.

Sébastopol avait épié ce mouvement, et la garnison, pendant la nuit, prit l'offensive. Depuis Inkermann, la région française avait le privilège d'attirer les sorties. Nos alliés, grâce à l'éloignement des têtes de sape, ne portaient nul ombrage à l'assiégé. L'état de ses troupes ne permettait pas à lord Raglan de satisfaire à toutes les exigences de l'attaque; et, manque de bras, la garde des camps et de Balaclava se faisait aux dépens de l'œuvre des tranchées. La mort, sans relâche, avait frappé les rares débris de la cavalerie anglaise. Les moyens de transport diminuaient, à mesure que le charroi des munitions de guerre et des provisions de bouche devenait plus lent et plus pénible.

Dans ces conditions de faiblesse et de pauvreté pour nos frères d'armes, c'était assez de vivre; on les aidait de plus en plus par des corvées de travailleurs. Chaque jour aussi nos voitures disponibles, au nombre de trente environ, roulaient sur les chemins ravinés de Balaclava. Néanmoins, les mortiers de renfort que le gouverneur de Malte avait expédiés attendaient sur le quai du port; et, pour tromper l'ennemi, on avait dû semer des tentes vides, sur les mamelons de Karani.

Par ses espions, par les transfuges, peut-être aussi par certaines indiscretions échappées à la presse de Londres, Menschikoff connaissait l'infériorité des ouvrages anglais. Une colonne de volontaires vint sonder

cette plaie du siège. Un heureux hasard voulut qu'à l'endroit choisi par les assaillants, se tint debout une troupe de la fleur des `riflemen survivants. Avec aplomb et vigueur ils ouvrirent, à bonne portée, un feu roulant ; l'ennemi déçu se rabattit à droite et en avant de notre troisième parallèle, vers une pièce de fortifications récemment édifiée, et désignée, à cause de sa forme, sous le nom de T. En cet endroit, on les traita à coups de baïonnette dans le ventre. Volte-face et fuite des Russes ! Le bastion du Mât vengea la déroute par une manifestation de tous ses canons aboyant en mesure.

Ce succès marqua l'entrée au siège du 5<sup>e</sup> léger. L'ordre du jour du lendemain cita les combattants, et, en récompense de ce début, ce régiment nouveau venu concourut d'emblée à la défense des postes les plus périlleux, ce qui le rehaussa dans l'estime de l'armée et excita l'émulation de tous. L'esprit de corps, à la guerre, enfante des prodiges de valeur. Là, le cavalier ne regarde pas le fantassin du haut de sa schabraque ; le canonnier ne se rit pas des allures du sabreur qu'il imite. Ni ridicules féodaux ni vanités puériles. Entre tous ces enfants égaux de la même famille, n'importe leur arme, c'est à qui ennoblira le plus le drapeau de la patrie. Les fautes s'effacent par des actions d'éclat. Sur le champ de bataille, il est aussi beau de se relever d'un échec que de vaincre sans cesse. On reprochait au 42<sup>e</sup> l'enlèvement de trois mortiers : il fit oublier glorieusement, par la suite, ce revers de fortune.

L'excursion de la veille avait été une aubaine pour le pauvre peuple des camps. On avait envoyé en arrière-garde des troupes de bûcherons avec des prolonges, et pendant que les fourrageurs du général d'Allonville faisaient la chasse aux Cosaques, nos pourvoyeurs opéraient dans la forêt, au-dessus de Kamara, une coupe en règle. Le soir, à la réception du butin, nous plâtrâmes décembre.

Il m'échut en partage de quoi me chauffer jusqu'à la fin du mois. Pendant la curée, en comparant mon lot à

celui du voisin, je m'aperçus qu'il était volé. Martin m'expliqua le fait d'un signe intelligent. Sous sa grosse enveloppe, cet Alsacien cachait un docteur en friponneries. Quand il avait exécuté un mauvais coup, à mon profit ou au sien, soustrait, par exemple, frauduleusement un supplément d'orge pour le cheval ou trompé le boucher : « *Jagun bur soi, ma lieutenant,* » disait-il. Je n'avais plus la vertu de le blâmer ! Il reçut même, ce jour-là, des félicitations, prix de son adresse. Honnêteté virginale d'Old-Fort, qu'étais-tu devenue ?

Au milieu de cette abondance de bois à brûler, l'espoir refleurit dans les cœurs. De plus en plus, la mère patrie nous prodiguait des soins ; de tous côtés, des souscriptions nationales s'organisaient en notre faveur : au dire des journaux, l'enthousiasme gagnait même les dames. Jadis, les châtelaines brodaient des écharpes de soie aux guerriers allant à la croisade, et, l'aiguille à la main, cares aient un rêve de gloire. Autres temps, autres hommages. Aujourd'hui, les demoiselles tricotaient des bas de laine pour les misérables soldats de Crimée, et leur accordaient parfois une prière, tandis que des guerrières recrutées dans leurs rangs, héroïques sous l'habit de sœurs de charité, combattaient aux hôpitaux de Constantinople, près du chevet des blessés. Ainsi, femmes et citoyens versaient leur obole, et le bruit courait qu'une cargaison de dons patriotiques avait pris la mer et ne tarderait pas à augmenter le bien-être relatif du bivouac.

Déjà nous étions presque tous pourvus de capotes à capuchons, qui donnaient l'air de dominos militaires, et l'on délivrait les premiers paletots fourrés, cuirasses contre le froid de la tranchée. On annonçait une distribution de sabots. Le sultan avait gratifié l'armée de bonnets rouges, unique preuve de l'intérêt que la Turquie témoignait à ses libérateurs. Quels bienfaits désirer de plus ? Les plaisants, minorité courageuse, parlaient d'un envoi prochain de parabombes portatifs ! Quoi d'impossible, selon eux, au génie de l'industrie ? Un mécanicien anglais ne se flattait-il pas de démanteler

Sébastopol avec une charge de locomotives lancées à fond de train contre ses remparts ?

Pour la générosité, l'Angleterre ne restait pas en arrière de la France. L'or coulait dans les caisses des victimes de la guerre. Les grands seigneurs donnaient l'exemple. Le duc de Marlborough avait ordonné à ses garde-chasses de tuer cent chevreuils, destinés aux officiers de Crimée. Malheureusement, l'administration n'était pas encore capable de seconder cet élan du patriotisme, et nos alliés dépérissaient de plus en plus, à vue d'œil.

Ces secours, ces marques d'estime allégeaient de jour en jour le poids de nos souffrances; mais cette rude existence du siège avait déjà physiquement métamorphosé les plus jeunes. Recouverts de peaux de mouton, coiffés de *schazias*, avec des barbes que, depuis Varna, le rasoir n'avait pas déflorées, basanés et incultes, nous ressemblions, dans le négligé du logis, plutôt à des aventuriers qu'à des soldats civilisés : les pères auraient méconnu leurs fils. Quant à ces compatriotes hospitalières qui, présidentes des loteries criméennes, nous envoyaient des offrandes de cigares ou nous consacraient quelque fruit de leurs loisirs, si, parmi elles, en ce moment, quelques belles rêveuses se représentaient au combat, sous des couleurs romanesques, les héros de l'Alma devant Sébastopol, quelle illusion !

Au départ de la tranchée, les fronts s'assombrissaient : les uns avaient les yeux fauves ou éteints, d'autres en avaient les cheveux hérissés. Le képi sur la nuque, les pantalons retroussés dans les bottes de marais, sans autre insigne du commandement qu'un filet d'or au bras, une ceinture de laine rouge autour des reins, le sabre d'une main et de l'autre un bâton, lunette et gourde en bandoulière, l'oreille basse, telle était la tenue de bataille. La marche bat : en route ! L'ordonnance suivait son chef, portant d'un air piteux le manteau de réserve, les guêtres bulgares et le viatique dans le bissac; la nuit venue, chacun s'accoutrait à son goût.



On aurait cru voir alors une mascarade : une partie se matelassait le corps, à force de vêtements, ou s'enveloppaient la tête de mouchoirs; qui improvisait un manchon, qui glissait un bonnet de coton sous sa casquette. Il fallait à tout prix vaincre le froid. La discipline poussait au travestissement. Le lendemain, au retour de l'expédition, tableau plus prosaïque encore ! La poussière olympique ne nous embellissait nullement. Une boue noirâtre salissait les hardes des combattants. Ils avaient hâte d'endosser la robe de chambre, de chausser les sabots. Ils éprouvaient alors une joie pareille à celle des malheureux soumis à la question, dont on suspend quelques instants les tortures.

Cependant, il y avait une heure mystérieuse à la tranchée, où l'indulgence et la flatterie auraient pu nous composer une auréole : c'est quand le Russe envahissait nos lignes, et qu'on devait, coûte que coûte, se précipiter dans la mêlée. J'ai maintes fois, comme le commun des martyrs, assisté à ces bagarres nocturnes, et, tout étant dans l'ombre, je ne sais si le feu du combat opérait une transfiguration quelconque. Après, nous reprenions nos masques de sauvages. La beauté, aussi bien que le plaisir, était, à cette époque, dépaycée parmi les bandits du siège.

Sous notre déguisement, Antinoüs lui-même aurait paru un lourdaud. Quelques rares fashionables rappelaient, par leur élégance, ces gentilshommes d'autrefois, fine fleur de chevalerie, nos prédécesseurs dans la carrière, qui assiégeaient les villes, parés et parfumés ! Honneur à eux ! L'amour de la toilette suppose de la grandeur d'âme, entre mille dangers, à la barbe de la mort ! Malgré cette décrépitude des paladins d'Orient, l'imagination faisait en France, çà et là, dans les salons et les chaumières, quelques dupes sur leur compte.

Le 21 au matin, autour d'un large feu, je me prélassais sur ce thème, et, pour la première fois, j'attendais avec impatience « l'heure du berger, » car mon tour de garde régulièrement retombait le soir. Un de mes intimes survient en riant, et me communique une lettre

d'une de ses cousines. Cette jeune personne, sans doute familière avec les héros de Byron, commençait ainsi son dithyrambe : « Beau preux ! Combien je donnerais pour t'applaudir, quand tu montes fièrement à l'assaut, etc. !... » Elle nous idéalisait si fort, que si l'écrivain n'avait eu seize ans, on aurait pu y lire une ironie. A l'heure ordinaire, je me harnachai pour la tranchée. Un miroir perdu sur ma table, au milieu de paperasses et de culots de pipe, me montra, par hasard, une étrange caricature de preux moderne, et toutes les poétiques comparaisons de la jeune enthousiaste me revenant à la mémoire égayèrent mon voyage.

La garde montait, ce jour-là, d'un pas plus ferme ; le ciel était bleu. Le soleil couchant montrait à la Chersonèse les féeries des crépuscules orientaux. Aucun nuage de malheur à l'horizon de la mer enfin apaisée. Tout annonçait une belle soirée d'hiver, même Sébastopol enveloppé de silence. La nuit tomba, et, sans soucis, je fânais sur le pavé peu parsemé de bombes, de la troisième parallèle, poursuivant ma rêverie de l'après-dîner.

Je me démontrai que, pour garder leur prestige, les gens de guerre avaient besoin d'être vus de loin comme les comédiens ; que nous jouions trop souvent le rôle de mystificateurs publics. Quand, par exemple, au beau pays de France, coureurs de garnison, nous passons fanfare en tête, étendard déployé, sabre nu au milieu d'un tourbillon de poussière, les villageois ne sont-ils pas ravis du spectacle ? Les vieux campagnards se signent de joie ; pour eux, c'est la guerre qui défile. Le cœur bat aux jeunes gens mûrs pour la gloire ! Les enfants saluent de leurs trompettes ! Quelle chute, si le voile à leurs yeux se déchirait ! Nos caissons, linge-ries ambulantes ! Nos canons, moutonnières machines de rebut et de paix, incapables, examinées de près, d'intimider des jouvencelles ! Des rameaux d'olivier sié- raient bien alors à nos mains.

Parfois, les plus abusés ne sont pas ces paysans du chemin. Parfois, d'un balcon secret, une pensionnaire

à tête folle regarde aussi le passage du régiment. Au bruit de la musique, à la vue du drapeau, elle s'égare, comme la cousine de mon voisin. Le nuage de poussière aide son erreur; et, elle suit ces cavaliers qui, devant elle, sur leurs destriers, tels que dans les tournois, parcourent la carrière; peut-être, au fond du cœur, elle brûle, Clorinde mineure, à dos d'une blanche haquenée, de caracolier dans la plaine à côté d'un supposé Tancrede.

Ce héros, c'est un tel, qui trotte en curé, pour ne pas se blesser, ou son ami qui tempête contre la longueur de l'étape. Ces coursiers cachent une Rossinante poussive ou un Bucéphale gémissant de l'éperon qui lui chatouille les flancs. Comment, après le boursier et la courtisane, le personnage de soldat fournit-il les plus poétiques de nos drames? Pauvre théâtre! Pauvre temps!

Ainsi, à l'approche de minuit, sous l'influence d'un changement subit de température, je concluais une thèse, dont les prémices avaient été trop fleuries. Cependant, la scène extérieure ne variait pas. Mutisme du canon russe, sombre clarté des étoiles. Un chef traversa la batterie, et laissa échapper ces paroles tristement significatives: «Epaississez-vous, mes amis.» Le parapet avait déjà huit mètres de large! Nous aurions mieux aimé canonner à volonté; mais la prodigalité des munitions n'était pas de saison. L'ennui nous maltraita plus que le froid, et je finis par me chercher querelle.

Un philosophe prétendait qu'il n'était jamais plus en société qu'aux heures où on le laissait seul. Journalier du siège, il se serait rétracté. A force de s'entretenir, de se fouiller, on se connaît et on se fatigue alors plus vite de soi. Il n'y a que les sots qui se plaisent toujours.

Pour ma part, après les méditations de la première veille, j'aurais payé d'une prolongation de garde, sacrifice suprême, la compagnie d'un collègue, seulement jusqu'à l'aube. Je courus après l'amoureux de

Chimène : on m'apprit son entrée à l'ambulance. Je n'avais à choisir qu'entre des savants, malheureusement irréprochables et un soulard de sergent. Il m'apprit l'histoire singulière de sa famille. La passion du vin y était héréditaire. Plusieurs de ses aïeux étaient morts d'ivresse. Son père, un vieux troupiier de la république, certain jour qu'il voyageait avec un détachement de conscrits, à travers ces champs déshérités de la Bretagne où le raisin ne mûrit pas, aperçut une vigne au loin. Il rangea sa troupe en bataille, face au coteau, et fit présenter les armes.

Ces anecdotes charmèrent quelques instants. Par bonheur, le bastion du Mât se chargea de nos plaisirs le reste de la nuit. Les bombes se multiplièrent à notre zénith d'une façon alarmante. Des vols entiers du plus petit calibre écrétaient le parapet et tombaient à point nommé sur le terre-plein, comme des boules lancées par un tireur adroit. La batterie mobile répondait fièrement au cartel. Souvent pour un coup, elle rendait usurairement une gerbe de grenades. Tous les mortiers du voisinage lui venaient à l'envi en aide. Ses canonniers étaient en émoi, on aurait pu dire en fête, si parfois un blessé n'avait élevé sa voix plaintive, si les brancards n'avaient chômé. L'air était teint en rouge par les reflets du bombardement, figurant parfois un pont de feu jeté entre les remparts et la troisième parallèle.

Placés près de là, à l'avant-scène, nous aurions voulu contempler à l'aise ce tableau. Le danger nous en détourna. Il fallait, tour à tour, se prosterner, se baisser, courir, sauter, en habiles joueurs à la bombe. Aucun de nous ne perdit une goutte de sang à cette paume du siège. La canonnade cessa au lever du jour; et la journée (22), par sa platitude, nous fit presque regretter les émotions de la guerre. Rien de nouveau, tel en fut le sommaire. Ces trois mots, maintenant, avaient presque pour nous la signification de l'écriteau que le poète a placé sur le seuil de l'enfer : *Rien de nouveau*, c'était l'ajournement indéfini de l'assaut, un adieu de plus en plus probable à la patrie.

Après force soupirs, force pirouettes, force tours et détours à l'aventure dans la batterie, le soir vint, et nous reçûmes, avec acclamations, la garde montante.

Le souper fut moins piètre qu'à l'ordinaire. Un pêcheur de la troupe avait pris un monstre marin, hideux à voir, mais d'une chair succulente. Nous le dévorâmes. J'allai, repu et guilleret, saluer ma cheminée. Martin, à qui la misère donnait presque du génie, avait fabriqué des pincettes avec un cercle de meule de foin. Je tisonnai avec béatitude. Pendant que Gaster digérait à son aise, l'esprit butinait à travers les souvenirs de jeunesse.

Pourquoi, plus tard, le démon de la camaraderie me poussa-t-il au cercle déchu? Il ne restait plus là qu'un groupe de renfrognés, présidé par les pères *la Misère, la Souffrance, Tant-pis*; et voici comment se distribuait leur soirée. Le premier s'écriait : « Dieu, que la vie est triste ! » Le second : « La vie est un sarcasme. » Le troisième : « Nous souffrons trop, et à quoi bon ? » Le dernier : « Puisse le ciel m'accorder une *blessure heureuse* ! » Puis tous gémissaient; et, après un moment de silence, la conversation reprenait sur le même ton. Malheur à qui aurait hasardé un mot plaisant! La figure d'un joyeux revenant des tranchées les scandalisait. Je leur tirai ma révérence, et je tins, cette fois, jusqu'à des temps meilleurs, le serment de ne plus remettre les pieds dans ce lacrymatoire.

Le signal de l'extinction des feux avait sonné. On n'entendait plus au loin que les derniers battements du tambour, semblables à des voix de loup-garou. Je jouis, en me couchant, des derniers sourires de mon brasier. Et le camp dormit dans la paix la plus profonde; car il n'y eut ni ombre de sortie ni folies du bastion du Mât.

Le lendemain (23) était l'avant-veille de Noël; de ce jour que les Ottomans même respectent comme l'anniversaire de la naissance d'un prophète, et qu'on ne pouvait se dispenser de célébrer. Les soucis du bivouac ne distrayaient pas le soldat de l'accomplissement de

ce devoir, et les buvettes, redevenues bruyantes, préludaient au réveillon. Tous, en famille, projetaient des réjouissances de table pour le 25, et les artilleurs associaient sainte Barbe à la fête, convaincus que la patronne, bonne vierge, ne s'offenserait pas d'être honorée rétroactivement. Les chefs d'escouade ou de pension, dès le matin s'agitaient de toutes parts avec des allures profondes, tels que des diplomates culinaires.

La disette était au camp, et tirer un festin du néant n'était pas chose facile. Je remplissais alors ces fonctions alternativement honorifiques. A ce titre, je dévoilai la situation devant mes commensaux réunis à table. Si les bûches de Noël ne manquaient pas, si le budget florissait, nous n'avions en revanche ni légumes ni viandes; rien, rien, en quatre lettres.

On délibéra d'urgence sur le sort du bœuf d'Old-Fort. Son compagnon était mort d'épuisement; et, depuis ce malheur, nous aimions davantage le dernier débris de notre attelage tartare. Ni l'arrière-pensée de le restituer un jour à son maître, ni la compassion ne nous inspiraient uniquement cette tendresse. Il était nourri avec la fleur de notre fourrage; mais, de même qu'on engraisse un chapon dans une basse-cour pour la bouche du maître, de même qu'on élève au sérail une jeune esclave pour la couche impériale; aujourd'hui les rations suffisaient juste à calmer la faim de nos chevaux de guerre; convenait-il de laisser dépérir ce serviteur déclassé? L'occasion était belle, le temps pressait, on le condamna unanimement à l'abattoir. Le quartier s'émut; et sitôt dit, sitôt exécuté. Deux canoniers, bouchers de leur état, font office de sacrificateurs. Au moment où ils agitaient le briquet fatal, l'émotion gagna tous les assistants. Chacun se disait: « Malheureuse bête! Plus malheureux bouvier! » Il y avait, dans cette cérémonie de bivouac, quelque chose des tauroboles antiques! Ainsi que les prêtres d'autrefois, les voisins profitèrent peu ou prou des dépouilles de la victime.

Je n'eus pas le courage de voir le dépècement et

partis avec les pourvoyeurs de Noël. Le soleil luisait, momentanément on oubliait l'hiver.

La voie de Kamiesch ressemblait à un chemin de grande foire. Les cantinières, au milieu des groupes d'intendants ou de cuisiniers, dont les visages étaient plus écarlates que leurs pantalons, contrastaient agréablement, comme des marguerites perdues dans un champ de coquelicots. Les cancanes allaient de compagnie. Les gens bien informés annonçaient le premier envoi des poules de Bou-Maza. A ce sujet, on contait l'histoire du cheik arabe.

Au début de la campagne, débarqué à Stamboul, sans payer sa place, il avait offert son épée au commandeur des croyants. La Turquie avait refusé son concours. De là, il s'était présenté chez Schamyl. Mais sa réputation africaine n'avait pas pénétré jusqu'au Caucase, et le chef circassien l'avait éconduit. Alors, dégoûté de la gloire, et ne voulant pas priver les alliés de ses services, cet émule pygmée d'Abd-el-Kader qui, par l'emploi d'un artifice renouvelé de Viriathe, au moyen d'une chèvre prophétesse, avait réussi à soulever quelques tribus du désert, ce brigand kabyle, à qui les bulletins d'Alger avaient forgé une réputation de circonstance, ce Bou-Maza, longtemps la coqueluche de Paris, était descendu à élever des volailles pour les assiégeants de Sébastopol, et la primeur de ses basses-cours était arrivée, au dire des nouvellistes.

Puis chacun, chemin faisant, tirait le plan de ses emplettes et de son dîner de gala. Chacun ménageait une surprise à ses compagnons et administrés. Qui un beau rôti, qui un civet, qui une soupe au choux. Mon idéal à moi, c'était une daube. Le maître-coq m'avait attesté, parole d'artiste, qu'il n'y avait pas de daube en règle possible sans carottes fraîches. Où en trouver? Le hasard me favorisa à souhait. Kamiesch, cet embryon de marché, grandissait de jour en jour. Les mercantiles y affluaient; quelques boutiques déjà offraient à prix d'or des ressources comestibles. Deux francs le kilo de pommes de terre : cinq francs, le

demi-litre d'huile ! Ce jour-là (23), la rade était magnifiquement pavoisée en l'honneur du départ de l'amiral Hamelin, rappelé en France, et qui cédait le commandement de la flotte à l'amiral Bruat. Or, au milieu des vaisseaux endimanchés, une grande chaloupe se balançait, frétée par des spéculateurs de Constantinople, amarrée au rivage et assiégée d'acheteurs. Elle contenait une cargaison de légumes frais, notre rêve. On se disputait les derniers avec l'acharnement de mangeurs de lard ; c'était une sorte de Bourse.

Je me fauflai dans cette foule avide, et je lorgnai, au fond de l'embarcation maraîchère, une carotte d'un jaune appétissant, presque aussi volumineuse qu'une courge, une carotte telle que les maigres potagers de France n'en produisent pas, luisante, avec une tige verte et touffue, une de ces racines enfin qui ne se développent que sur le ciel de l'Orient. « Combien ? » criai-je au pilote grec. — Trois francs. « Les voilà, et sans marchander ; car, un richard du camp allait me la souffler.

Fier de ce trésor végétal, je passai chez notre hôte de l'Alma, pour l'inviter à la fête. Le pauvre capitaine Sandis avait blanchi à fond ; je ne le reconnus presque pas. Les chagrins de l'avenir, les difficultés des convois de Balaclava, dont il avait en partie la direction et la responsabilité, avaient chassé sa gaieté. Il me salua d'une jérémiade ; néanmoins, il accepta avec courtoisie le rendez-vous du 25, cinq heures du soir, heure militaire. Puis, je rentrai avec le gros des chalands. Tous étaient plus ou moins chargés de provisions et jubilaient. Vienne maintenant Saint-Réveillon ! Quelques-uns portaient leur panier, avec la gravité des mages. Des Anglais charriaient des puddings venus exprès de Londres par ordre de la reine. Ma carotte suivait triomphalement dans le havre-sac de Martin.

Mais, à mon retour au camp, un conseil de guerre domestique se rassembla ; et, instabilité de succès ! considérant la cherté de la daube, considérant que les finances de la communauté étaient menacées dans leur équilibre,



on me dégomma ; un ministre plus économe et plus apte, mon successeur, signala son avènement par un coup de maître. Un gras mulet était mort au voisinage ; il obtint sur-le-champ une tranche de filet par ses intrigues. Toutefois, je tombai avec honneur.

La carotte litigieuse se multiplia. Elle pourvut au mets de la Noël ; nous nous en gobergeâmes plusieurs fois sous forme de fritures et de sauces, et notre cordon-bleu, qui avait beaucoup voyagé pour son instruction, avouait qu'il n'avait nulle part, ni à Londres, ni à Bruxelles, ni en cent autres lieux de bonne chère, manipulé sa pareille. Cependant, les préparatifs de la fête étaient poussés partout et bon train. Le camp respirait au loin un air de bombance, et le temps encourageait ce réveil de gaieté. La vaisselle de fer-blanc étincelait au soleil. A la vue des fourneaux pavoisés, les marmitons s'enflaient comme des hommes d'importance. En manches de chemise, les oisifs sortaient en foule de leurs huttes. On pérorait à cœur joie. Les avocats de cantine expliquaient pourquoi la *Veste-à-Paul* ne se rendait pas, et leurs raisons rappelaient celle que le médecin de Molière donne des vertus soporifiques de l'opium. Des naïfs, sachant à peine leur croix de par-Dieu, se figuraient, à propos du dernier ouvrage d'attaque construit devant le bastion du Mât, que le génie dessinait ses pièces de fortification par des lettres, de même que l'artillerie marquait par des numéros la série de ses batteries, et la lettre T étant à la fin de l'alphabet, ils donnaient bon espoir de l'assaut très-prochain aux admirateurs de leur perspicacité ignorante. Puis, la malice gauloise, jaillissant comme les étincelles d'un foyer mi-éteint, glanait parmi les trop rares sujets de farces.

On riait respectueusement de certain potentat du siège, qu'un planton novice avait rencontré à la porte de sa baraque, drapé, selon l'usage du temps, d'une couverture de campement, en plein négligé du matin, et que ce conscrit avait confondu avec le brosser du susdit Kébir. On faisait gorges chaudes de la méprise

d'un officier qui, la nuit à la tranchée, avait l'habitude de se coiffer d'un bonnet de coton sous son képi. Un jour, à l'aurore, il reçoit inopinément la visite d'un personnage ; mais, dans son empressement à le saluer, le confrère avait oublié la calotte blanche. En dehors de ces frivoles entretiens, on ne s'occupait que de détails de gueule. Partout des scènes de famille du genre de celles qui s'étaient passées à mon logis. A plus tard les affaires sérieuses ! On confiait le département des marmites de Noël à des chefs d'ordinaire qui s'étaient distingués au feu de la broche.

Voilà, vers la fin de décembre, à quelles fariboles était réduite la chronique du siège. L'intérêt se concentrait dans les commérages de bivouac et dans les antichambres des tentes. L'hiver paralysait la volonté des chefs du siège. Les têtes de sape n'avançaient plus. On ne travaillait activement qu'aux galeries de mine.

Le mot d'assaut n'était même plus prononcé, comme si la tranchée était à peine ouverte. Le plus souvent, nos batteries et les bastions de la place, de concert, tenaient hermétiquement fermées leurs embrasures. Un spectateur étranger ne se serait guère douté alors que les trois plus grandes puissances de l'Europe luttaient sur le désert de la Chersonèse. Rien devant Sébastopol ; rien sur la Tchernaiïa. A l'intérieur des remparts et au dehors, la garnison attendait la diversion du *maréchal Janvier*, le sauveur présumé de la ville.

L'armée d'observation, lasse d'un rôle inactif, fixait déjà les yeux sur Malakoff, et convoitait, devant le faubourg, la meilleure part des attaques anglaises. Les bulletins officiels de lord Raglan peignaient fidèlement la situation des alliés, et résumaient en peu de mots l'histoire actuelle. Il disait au ministre anglais : « Le temps est pluvieux ; ou bien, il neige, ou bien il gèle. — La mortalité augmente ; personne ne recule ; tout va bien. » Le laconisme de César n'était pas plus vrai ! Malgré le ralentissement graduel des sapes, le moral de l'assiégeant ne s'affaiblissait pas. Ses murmures étaient fugitifs ; petits et grands, du premier au dernier,

étaient, au fond, bravement résolus aux dernières épreuves, et par éclaircies même, au premier rayon du soleil, la contenance du temps de l'Alma revenait.

La journée du 24, ainsi que la veille, fut au camp gaspillée en apprêts de fête. De tous les souterrains il s'exhalait une odeur de fin ragoût. Il ne passait et repassait que des porteurs attardés de saintes victuailles.

Les rats, épouvantés du fumet de leurs frères, se cachaient dans les profondeurs de leurs trous, et les corbeaux, prudemment, volaient hors de portée des chasseurs. Sébastopol resta coi du matin au soir. Il ne se dégoûdit qu'un instant, à l'heure de la parade de la garde. Gloire commune ! je conduisis, entre mille, au feu, une troupe de servants. Le soleil se couchait dans l'azur empourpré de l'orient. On ne voyait pas un nuage au nord, et jamais la garde n'avait été plus alerte en sa marche de bataille.

On s'exaltait à la pensée du réveillon, en dépit du sifflement des boulets : « Ah ! si nous étions en France, s'écriait l'un, quel bonheur ! On collationnerait avec le père et la mère. — Puis à la messe de minuit, ajoutait un autre. — Les filles ne la manquent jamais, continuait un troisième luron. Les cierges de l'autel sont obscurs exprès, et l'on dérobe toujours, par-ci par-là, quelque gros baiser. — Nous y chanterions des noëls, soupirait un ténor de lutrin. » Ils en chantèrent bientôt à la tranchée, mais à voix basse et en se soufflant dans les doigts ; car, avec la nuit, le froid à glace vint. Nous n'eûmes pas d'autre ennui à combattre, la place se montrant très-avare de bombes.

Aussi, dès qu'on fut réchauffé à la ronde, les causeuses ne tarirent plus jusqu'à la rentrée. Noël excitait la verve des plus bavards. Les souvenirs du village ne cessèrent pas de retentir dans la parallèle, et, à défaut d'émotions de guerre, on prenait plaisir à écouter ces échos vibrants de la patrie. Chaque heure faisait naître un à-propos touchant ou gai dans leur bouche. Minuit, c'était le rendez-vous de la prière et du plaisir. Une heure du matin, rencontre des amoureux à la chapelle.

Deux heures, sortie, hélas ! trop soudaine de l'église. Le point du jour, moment solennel, où le garde champêtre, en habits de noce, tambourinait le réveil sacré à travers les rues, et proclamait la bonne nouvelle, suivi d'un cortège d'enfants qui dansaient devant lui. Le chœur ici pensait « que je voudrais encore être du nombre ! » Midi, grand'messe avec la musique, et l'écharpe de M. le maire. Les jeunes filles y sont parées des plus printanières robes d'hiver. Puis le dîner de famille, la dinde mangée en pompe. « Ah ! si nous en avions une ce soir, » répétaient les gourmets. Après vêpres, promenade. On frôle les danseuses du bal prochain. On se sourit, on espère. Dieu ! quel trésor est la jeunesse ! Ces veilleurs du siège, seulement en parlant de ces douces illusions si loin de nous, guérissaient de leurs maux présents et communiquaient le tressaillement de leur joie.

Sébastopol respecta jusqu'au bout cette religion, et, pour la première fois, le soleil aidant, la fin de la corvée arriva à notre insu. Je dis adieu, jusqu'à nouvel ordre, aux contrées de la troisième parallèle. Des renforts d'artillerie avaient hier débarqué, ce qui avait nécessité des modifications dans la répartition du service général. Ma compagnie avait passé du centre des attaques aux limites de l'aile droite. Servir là ou ailleurs, peu importait, puisque l'assiégeant n'avait en face que l'hiver bientôt déchaîné.

Je regagnai le camp moins préoccupé de ce changement de poste que du festin attendu. Sandis avait fait preuve d'une exactitude famélique ; et déjà il demandait son entrain passé au vermouth, assis mélancoliquement dans la tente-*atrium*. Elle était, vu la solennité, éclairée par deux becs de chandelle dont un zéphyr glacial agitait la lumière fumeuse. Une toile d'emballage, échappée des magasins voisins, jouait la nappe. Une ombre de brasier paraissait chauffer les pieds des convives. Les laquais portaient gants et tabliers. La vaisselle peut-être péchait par le nombre des couteaux, ce qui força Sandis à dégainer son inséparable eustache.

D'ailleurs un menu glorieux ! Pot-au-feu, daube et beignets de carottes pour lever de rideau. Second service : bœuf braisé de la veille, sardines, côtelettes de mulot assaisonnées d'un coulis de carottes. Les invités, en piaffant sous la table pour se tenir lieu de chauffe-rettes, avouaient sans flatterie que chez les hauts seigneurs du camp, il n'y avait pas plus de luxe.

Au dessert, carottes au sucre, fromage et moka. Quels coups de fourchettes, et surtout quelles rasades ! On but d'abord par reconnaissance à la santé du bouvier tartare, pauvre diable qui payait en partie la carte, à la résurrection des Anglais, à l'arrivée d'Omer-Pacha, à la régénération des Turcs, enfin à l'amour et au sérail du sultan. Sandis jeta ses dernières étincelles d'esprit. Il redit avec onction son bénédicité favori : encore un que les Russes n'auront pas. Puis il conta une chasse au chacal dont le coryphée était le dernier des grognards du train. Notre hôte, quand il voulait parler chasse, avait une singulière façon d'entamer le sujet. Au milieu du silence général de la digestion, il se levait brusquement et demandait à l'assemblée, réveillée en sursaut par cette interruption : « Vous n'avez pas entendu un coup de fusil. » Chacun répondait non. Alors Sandis ajoutait de sa voix insidieuse : « A propos de fusil, je vais vous narrer une histoire de chasse. » Il usa, ce soir-là, de ce subterfuge, qui le dispensa de transition oratoire : son héros était un maniaque, ne comprenant que le cheval, n'aimant que le cheval sur la terre, ne parlant que de son cheval présent, de son prédécesseur, ou du coursier de ses rêves. Il se découvrait avec religion chaque fois qu'il entrait dans un manège, temple hippique. On redoutait sa rudesse dans le monde.

Un jour de grand dîner chez son colonel, à l'heure de la table, certain paresseux invité n'arrivant pas, un ami, au langage prétencieux, excusa le retardataire, qui s'était sans doute oublié aux *bras de Morphée*. Or, la courtisane en vogue du pays était par malheur homonyme du dieu du sommeil, et, à ce nom, le tueur de chacals, au milieu de la société en attente du po-

tage, lâcha de son coin, comme une bombe, ces mots : « Morphée! quel gue..... » Il n'acheva pas. L'amphytrion le foudroya de son regard militaire. Les dames, ne sachant à qui s'adressait le bouquet, rougirent. Les voisins pincèrent, en cachette, l'incongru étonné de sa ruade. Le conteur en était à ce point de sa classe, quand un fâcheux émissaire du Clocheton vint l'avertir que la moitié des mulets de sa compagnie, envoyés vers la nuit à la tranchée avec un chargement de munitions, avaient été débandés par l'explosion d'un obus et qu'il était impossible, à travers les champs ténébreux des premières parallèles, de les rallier. Sandis embrassa les hôtes et courut, en grommelant, avec une lanterne, à la recherche de ses bêtes de somme.

Quoique l'heure fût alors avancée, on distinguait sous les tentes lointaines mille lueurs de crèches. Les trompettes avinés égayaient le triste refrain du couvre-feu. On entendait comme un bruit de Noël s'élever des bivouacs anglais. Vénus brillait à l'horizon d'Yalta, telle que cette étoile qui annonça aux rois de l'Orient la naissance de Jésus. Cet air d'un camp de plaisance donnait à l'imagination un reflet de Bethléem, le soir fameux où le Dieu du Sinaï résolut encore d'intervenir, par un coup d'éclat, dans les affaires du genre humain.

La nuit du siège fut exempte d'orages; peut-être, à l'exemple de ses adversaires, Sébastopol fit-il réveillon, car les fanfares russes retentirent fort tard dans la ville. Le lendemain, repos au camp. Ça et là, quelques riflemen vinrent rôder pour achever leur digestion. J'allai à Kamiesch en ambassade auprès de notre hôte de la veille pour lui demander de ses nouvelles, et de celles des mulets révoltés; mais, hélas! mortes pour jamais les facéties du compère! Je subis ses premières doléances. Il compara la vie à un observatoire de trois étages. « Sur le palier de la jeunesse sont braqués, me dit-il, les prismes grossissants et les lunettes magiques. Le noir de la réalité se colore de teintes roses. Le clinquant paraît être de l'or. Montez au belvédère de l'âge

mûr ; tout grimace déjà. L'aurore est peinte en gris, Enfin, du galetas de la vieillesse, les verres assombrissent tout. Il y a des larmes dans les sourires, des rides sur le front de la beauté. La gloire a des béquilles. « Je suis fatigué de ce dernier panorama, » ajoutait Sandis.

Sans prendre congé du bonhomme converti par les misères du métier, je sortis, et me promenai dans Kamiesch pour revoir Omer-Pacha, qui arrivait ce jour là (26) de Constantinople en mission. Le sauveur de Silistrie débarqua sans appareil. Du quai, les soldats souhaitèrent spontanément la bienvenue à celui que, dans leur argot, ils appelaient la *Mère-Pacha*. Il se rendit aussitôt au quartier général français. Le conseil se réunit en son honneur, et on concerta les dispositions à prendre sur tout le théâtre de la guerre en vue du succès de la campagne prochaine. Pour ce qui intéressait les Turcs, il fut convenu que la garnison d'Eupatoria, noyau d'une armée de manœuvres extérieures, déjà forte de 12,000 hommes, serait portée à 45,000 le plus promptement possible. Le chef ottoman ne prolongea pas son séjour en Crimée. Il partit sans jalouser pour les siens la gloire des assiégeants inactifs.

Le navire qui portait Omer-Pacha en Crimée y amenait aussi une troupe d'officiers. Parmi eux se trouvait un de mes meilleurs amis d'école. Je le présentai à Sandis, qui lui donna l'hospitalité sous une tente disponible. Nous veillâmes toute la nuit, côte à côte, causant. Il me parla longuement de la France. Là-bas, on nous pleurait, dit-il. Sous peine de disperser ses illusions, je lui dis que d'ordinaire nous vivotions ici douloureusement, que personne n'était sûr de l'avenir du lendemain, que l'hiver agissait déjà, qu'on pâtissait de bois de chauffage au plus fort de la froidure ; qu'en fait de passe-temps, on avait la tranchée sans relâche les cérémonies funèbres, et un *Cercle* d'où le rire était proscriit, où une réunion de guerriers-trappistes répétait ce refrain : « Frères il faut mourir ; » que si l'on voulait goûter quelques minutes de plaisir, il fallait s'abstraire

et s'abandonner aux fantômes de l'imagination. Cette esquisse de la réalité ne désenchantait pas mon compagnon de lit, déjà éclairé à Marseille par un blessé d'Inkermann. Il me demanda si Sébastopol était loin dans l'intérieur des terres, et pourquoi l'on n'entendait pas le canon. — La place s'endort parfois ! mais gare au réveil ! — Peu après cette remarque, le bastion du Mât donna une aubade à propos d'une espièglerie d'enfants perdus.

Le sol tremblait ; la nuit était noire. Alors Sandis, économe comme tous les vieillards, nous cria : « Eteignez la chandelle. » Et nous l'entendîmes, en s'endormant, soupirer une prière. Avant de souffler la veilleuse et en me disant bonsoir, mon ami tira de sa cantine une collection de jouets, délices de ses loisirs futurs ; des cartes, un loto, un jeu de l'Oie surtout, jeu de circonstance, puisque Palamède l'inventa sous les murs de Troie. « Demain, dès que tu auras planté ta tente au Grand-Parc, viens, nous l'étrénerons ; bonne nuit. » Et cette perspective d'une partie originale embellit mon sommeil. Au siège, nul incident de toute la nuit.

De bonne heure (27), je regagnai le camp ; rien de changé depuis mon absence ; seulement le ciel avait une teinte neigeuse. Adieu, joyeux Noël ! Dès le matin, le plateau Chersonèse avait repris son aspect de tristesse. Des processions de pourvoyeurs du siège s'allongeaient dans la plaine, en direction du Clocheton, semblables à des files de pénitents. Les trompettes suffisaient à peine pour l'appel des malades. Sur une esplanade, près des marins, il y avait une vente d'effets, propriété des camarades tués. Un petit groupe d'acheteurs se pressait autour des commissaires. On hésitait à s'adjuger ces souvenirs des morts. Chacun, avant de faire offre, se répétait : « Qui sait, si demain on ne vendra pas aussi mes défroques aux enchères ? » D'ennui, je m'enfermai sous la tente, et, pour rompre le fil de mes réflexions, je dus me livrer à un travail manuel, le creusement graduel de mon alcôve tumulaire.



Mon partenaire de la précédente veillée me surprit à l'œuvre. Il portait à la main le carton colorié, le carnet, les dés, le tout renouvelé des Grecs. Mon feu flamba ; la table fut improvisée, et nous ne démordîmes plus de là jusqu'au soir. Notre abêtissement était de la force de vingt manches consécutives, au jeu de l'oie. Le dîner fut de nature à augmenter ma dose. Mon voisin de table descendait de tranchée avec la fièvre, murmurant que Sébastopol ne tirait plus, et que nous nous consumerions en vain devant ses murs. Il assaisonna de soupirs les maigres reliefs de la Noël, puis il se retira, et il était optimiste ! Resté seul, je me vis capable de tout pour me rasséréner.

Où aller et quoi tenter ? Je jouais à l'oie avec ma personne. Le charme fut irrésistible, et bientôt je fus plongé dans une douce léthargie. La nuit du siège fut insignifiante. L'armée des oisifs n'écouta pas la diane. Je suivis l'exemple populaire, et mes yeux ne revirent la lumière qu'à l'heure du déjeuner. Ciel noir, solitude au camp. La journée, pour tous, fut encore une rude tâche morale. A bout d'expédients, je roulai mille pensées lugubres.

Il y eut alors en mon for une singulière crise psychologique. Depuis la saison des épreuves, la désunion existait chez moi entre l'*esprit* et la *bête*. Celle-ci, lasse du joug et des privations, résolut de s'enivrer en plein et se préparait à saisir un flacon d'eau-de-vie ; l'autre s'y opposait. Dispute. Les bonnes raisons ne manquaient pas de part ni de l'autre. Pour ne pas être dupe, j'appelai Martin et lui ordonnai d'enfermer à clef le carafon. Le dîner préparatoire de la tranchée acheva cet intermède intime ; et en route !

Pour me rendre à la batterie n° 21, mon nouveau poste de combat, situé sur les confins des attaques anglaises, je voyageai dans des régions plus attrayantes. La colonne prit par le ravin du Port ! On dirait le lit abandonné d'un fleuve immense ; ses versants montent jusqu'au plateau, par des pentes abruptes. Du côté français, au faite de la berge occidentale, s'étend une

longue bande de rochers percés de cavernes, repaire, avant la guerre, des loups de la Chersonèse.

Dès les premiers temps du siège, les Cosaques, chassant les loups, y avaient établi leurs avant-postes. Nous avions à notre tour délogé les Cosaques, et ces grottes maintenant servaient de magasins à poudre contre eux. On avait frayé, du camp à leur porte, un chemin à mi-côte, carrossable et défilé des coups ennemis. Au delà, le long des flancs de la montagne, il ne subsistait plus qu'un sentier pavé d'éclats de bombe et en prise jusqu'à notre destination, aux feux du bastion du Mât. Nous dépassâmes à regret les poudrières ; les heureuses sentinelles fumaient, sans souci du danger.

La place tirait à cette heure crépusculaire. Mains projectiles dégringolaient des hauteurs. Les ombres s'abaissaient déjà au fond du ravin ; mais, on distinguait clairement, près des maisons en ruines, une fontaine assiégée par les porteurs d'eau des tranchées : ce qui nous expliqua la prédilection des boulets russes, pour ce coin, presque sous nos pieds. Nous hâtâmes le pas, et atteignîmes enfin une terrasse taillée dans le roc, où quatre colosses de mortiers turcs, de 33 ocks, en position et liés par des câbles à leurs affûts, comme des pièces rebelles au tir, tournaient leurs gueules vers la ville.

Une communication reliait l'esplanade de la batterie 21 à la batterie 23, dont nous servions aussi les six superbes obusiers de 80 envoyés de Constantinople, cadeau de la reine d'Angleterre au sultan, selon le bruit public. Avant que l'obscurité fût opaque, je reconnus à la hâte ce domicile d'hiver, donnai ; selon le formulaire, sévère consigne aux fonctionnaires, et embusquai des vedettes derrière un monticule recommandé en avant du parrapet. Les pièces furent chargées fort et pointées justes. Puis, je cherchai un gîte pour moi-même.

Il me sembla que les roches d'alentour devaient receler quelque abri moins inhospitalier que la voûte céleste. Un terrier s'offrit, près de là ; un chien civilisé

n'en aurait pas voulu. Je m'y glissai, disposai une façon de lit de camp avec des couches de sable et mes vêtements. Du dehors, un passant me ferma l'entrée à l'aide du brancard de service ; puis, étendu, sur ce non moelleux divan, je savourai le bonheur de ne plus dévorer désormais, à l'air libre, mes nuits de tranchée tout entières.

Je me pris même bientôt en flagrant délit de chant d'amour. Cependant, une brise ennemie, soulevant la porte de céans, m'éventait désagréablement le visage. Parfois, un pli de gravier me meurtrissait les côtes. Vers minuit (c'était souvent l'heure du tapage), l'écho lointain de la fusillade troubla le silence d'alentour. D'un saut, je fus à ma place de surveillance. Il ne valait malheureusement pas la peine de se déranger. Histoire de quelques enfants terribles, qui rasaient une embuscade au nez du bastion du Mât; et pour cette vétille, ce mauvais coucheur avait fait autant d'éclat que si on le menaçait de l'enlever de force.

Le calme rétabli, je me refugiai de nouveau à l'abri de ma cahutte ; mais, il me fut impossible de goûter les douceurs du premier repos ! Peut-être, cette fausse alerte présageait-elle une entreprise plus sérieuse ? Dans cette hypothèse, je ne me crus pas assez ferré sur la disposition des lieux, et promptement debout au clair d'une lune drapée de brume à son déclin, qui n'éclairait pas le lointain mieux qu'une ligne de réverbères, je poursuivis mon examen topographique des environs.

Cette promenade ne fut pas sans attraits. Le paysage, quoique voilé, avait une grandeur saisissante. Au bout de l'horizon, la ville, morne, semblable à une vieille ruine ; au pied de ses murs, le port, traversé par des signaux de mât en mât ; en outre des hiboux faisant sabbat, une canonnade qui mourait de toutes parts ; je m'imaginai être, dans certains instants d'oubli, un touriste transporté au milieu du pays des songes.

L'aube me trouva aux aguets dans la batterie anglaise qui confinait à la nôtre. Je me réjouis de ce voi-

sinage, qui me promettait une mine féconde de distractions et d'études. Nos alliés, au premier abord, me parurent comprendre singulièrement les obligations du métier.

Personne chez eux ne gardait la tranchée. Ces représentants de Royal-Artillery buvaient le thé du réveil, sous des galeries de rochers que la nature avait exprès creusées au seuil de leur poste. Mes affaires du matin me rappelèrent, au moment intéressant, où je souhaitais *Good-morning* à mon confrère. La journée fut consacrée à l'apprentissage du service de nos pièces turques. Ces machines primitives se renversaient, après chaque coup, en brisant leurs liens sur leurs affûts, et reculaient hors des plates-formes. Pour les ramener à leur position de tir, il fallait combiner les efforts des bras et du cric.

Cette instruction abrégée le temps. D'ailleurs, quelle bénédiction du ciel, en ces nouveaux parages, de ne plus sécher sur pied durant le faction ! La ville, durant l'après-midi, nous donna même un sujet de rire. Il nous fut administré quelques bombes qui roulèrent toutes inoffensivement, et avec grand fracas, au bas des précipices limitrophes, accompagnées de nos éclats de voix et de nos sifflets. Le soir, d'une humeur joviale, je retournai au bercail. Le camp s'était en partie dépouillé de son air sombre de la veille, et pour cause. D'abord, une élévation thermométrique ; en outre, on annonçait pour le lendemain, une pointe de l'armée d'observation, dans la vallée boisée de la Tchernafia, ce qui signifiait le ravitaillement de nos bûchers. En cet honneur, les cheminées firent des excès. Il y eut un incendie dans le quartier : ni eau, ni pompier. Personne ne bougea ; le propriétaire en fut quitte pour un supplément de nuit à la belle étoile.

Le lendemain (30), au point du jour, le général Morris, à la tête de douze escadrons, de six bataillons de ligne et de deux batteries de campagne, descendit du camp du Moulin. La première division française l'appuyait du côté d'Inkermann. Les Ecossais le flan-

quaient à droite. La troupe expéditionnaire longea la route Woronzof. Elle arriva rapidement au bord du *Kentzin*, affluent de la Tchernaiâ. Une *solnia* de Cosaques voulut lui disputer le passage. On les chargea, et ils s'enfuirent en escarmoucheurs. Les nôtres remontèrent jusqu'à Warnoutka. On fit halte au milieu de la forêt; seule, l'avant-garde poussa au sommet des collines qui dominent la vallée de Baïdar, et de là les patrouilles, battant le pays, ne découvrirent pas la moindre trace de l'ennemi.

A la faveur du repos, le soldat détruisit quelques *gourbis* de védettes russes, puis on rebroussa chemin avec la certitude que pas le moindre détachement de l'armée de secours ne bivouaquait sur la rive gauche de la Tchernaiâ. Ce retour des explorateurs ressembla à une marche triomphale. Il n'y manquait que des trophées. Les hommes, sans sac, cheminaient, d'un pas léger, au bruit des fanfares et des chansons. Un groupe d'amateurs en habits de chasse, des amazones anglaises, plumes au vent, les officiers de la brigade topographique fermaient le cortège. Avant la nuit, le petit corps des éclaireurs avait repris sa position, devant Sébastopol, muet par calcul, et se cuirassant en secret de parapets et de canons.

Nos bûcherons avaient, avec leur provision de fagots, devancé les combattants. Ils nous contèrent merveille de leur voyage. C'était un pays de Cocagne; on n'y voyait que des jardins, des prairies et des bosquets. Autour des feux rallumés, les habitants du Grand-Parc et d'ailleurs bénirent la cavalerie de ses bienfaites aventures, et s'entretinrent fort tard des délices inconnues de Baïdar. On interrogeait surtout les promeneurs sur les cosaques: « En avez-vous vu? — Sont-ils laids? » Pauvres cavaliers du Don, hier sur le papier l'épouvantail de l'Europe! On aurait cru qu'il s'agissait de bêtes rares.

Quant à moi, accroupi en sybarite, près d'un foyer resplendissant, je fumais le tchibouck d'honneur, méditant à sa vue sur les formes diverses que la civilisa-

tion imprime à la pipe. Le tabac régnant aujourd'hui depuis la chaumière jusqu'aux palais des rois, on peut dire qu'elle est, après la littérature, une expression du génie et des mœurs d'un peuple. La pipe en terre, au tuyau simple et svelte, a quelque chose du caractère français : les Athéniens l'auraient adoptée. La pipe allemande à fourneau, lourde et massive, ne représente-t-elle pas le bourgeois d'outre-Rhin, joueur grave, buveur silencieux, aimant à perdre ses rêveries dans des flots de fumée. Dans une longue série de siècles, si, un jour, il ne restait de toute la Confédération germanique qu'un de ces instruments à tabac, et que ce débris unique tombât entre les mains d'un philosophe, ce savant parviendrait à décrire en bloc le Bavaïois ou le Prussien, nos contemporains, de même que Cuvier, avec des os de fossiles, recomposa le monde antédiluvien.

En voyant un *narguilhé*, ne devine-t-on pas le faste et la mollesse de la vie orientale ?

Ne faut-il pas qu'une odalisque allume, de sa main complaisante, ce voluptueux calumet ? Saurait-on respirer les parfums enchanteurs du *hachich*, à moins de s'étendre, en pantoufles et à demi-nu, sur des tapis de Turquie ? Ces paradoxes, dignes d'une tabagie, me plongèrent dans un sommeil profond. Les voix bruyantes du dehors m'en arrachèrent.

Dès le réveil (31), en effet, un sujet palpitant d'intérêt déliait toutes les langues. Depuis peu de jours, un aide de camp de l'Empereur avait remis au commandant en chef des lettres qui lui conféraient le droit de nommer dans la Légion d'honneur jusqu'au grade d'officier ; et, à l'occasion du jour de l'an, le général Canrobert devait distribuer les premières récompenses, gagnées devant Sébastopol ; une grande revue venait d'être ordonnée pour le lendemain. Les élus, dont la liste avait transpirée montaient déjà au septième ciel. Et, parmi la foule des aspirants, chacun faisait un légitime rêve d'ambition. Hochet qu'un ruban, sans doute, mais hochet qui console des tribulations de la gloire, et pour lequel on meurt ! D'ailleurs, on ne se passionne

dans la vie que pour des chiffons : un drapeau ou une femme.

La parade du 1<sup>er</sup> janvier s'annonçait brillante. Le temps seul boudait, et il neigeait à flocons épais. Cependant les tentes au loin étaient gaiement bouleversées par la fête des légionnaires et des médaillés de la première fournée criméenne. Le soldat activait ses apprêts de toilette et lustrait ses habits. Les brosseurs se démenaient de toutes parts. Martin ouvrit, au fond de ma cantine, le compartiment vide de la garde-robe, m'exprima le regret que nous eussions laissé à Varna toutes nos hardes du dimanche, retira notre pantalon le moins vétérân des deux, et tant bien que mal le raccommoda. Ce bon garçon avait, par affection, pris l'habitude de s'identifier en parole avec son maître. Il appelait même mon jour de garde : *notre jour de garde*. Plût au ciel que j'eusse pu l'y envoyer quelquefois à ma place !

La Saint-Sylvestre, du matin au soir, en dépit du temps, passa au camp en travaux de couture qui furent laborieux à leur manière, car les haillons de l'uniforme augmentaient avec la misère croissante. Quand vint le soir, la neige se ralentit, et l'armée, couchée de bonne heure, s'applaudit de voir l'année commencer par la première moisson des croix et des médailles. Mon ami, le joueur de l'Oie, me visita, et nous prolongeâmes tard, en bâtissant des châteaux en France, la veillée devant le carton illustré de figures et de numéros. Le hasard arrêta, par une ironie de mauvais goût, souvent nos jetons à la halte du *nid d'amour*, où nous n'avions, hélas ! rien à démêler. Cette coïncidence inspira des rêves couleur boudoir à mon adversaire, peu rompu à l'austérité de nos mœurs. Pour moi, la fusillade nocturne me donna le cauchemar.

En effet, les embuscades russes renaissaient en plus grand nombre, à mesure qu'on s'acharnait à les anéantir. Vers dix heures, les sentinelles d'avant-garde s'emparèrent d'un de ces postes les plus redoutés, en face de la troisième parallèle, et vingt d'entre eux s'y main-

tinrent pour repousser tout retour offensif. Les Russes ne tardèrent pas à les attaquer en masse. Les défenseurs furent cernés. La moitié se dégagea ; les autres moururent les armes à la main, et l'ordre du jour du 1<sup>er</sup> janvier fit leur panégyrique.

Ce combat couronna dignement l'année qui finissait. A la clôture de la campagne de 1854, quel était le bilan du siège ? Les quatre mois de guerre, ouverts par la victoire de l'Alma, et terminés par notre établissement à 200 mètres du bastion d'attaque, n'avaient rien décidé.

Il était plus que jamais impossible de se prononcer sur l'issue des opérations. Les alliés s'étaient mesurés dans une sanglante série de combats avec les défenseurs de Sébastopol ; mais, malgré leur supériorité démontrée sur le champ de bataille, la place restait debout, incomparablement plus forte qu'au 17 octobre. L'enceinte des fortifications terminée défiait l'assaut, et derrière ses sapes échelonnées de la Quarantaine à Karabelnaïa, à l'abri d'un réseau d'embuscades, l'assiégé cheminait hors des remparts à la rencontre des assiégeants, moins pour briser le cercle des tranchées, que pour les refouler pied à pied, au fond du plateau Chersonèse, sur la bande du rivage, entre Balaclava et Kamiesch ; exécution méthodique du plan que l'armée d'Inkermann avait essayé en vain de réaliser à force ouverte. Pour cette tâche, poursuivie avec lenteur et ténacité, le prince Menschikoff disposait de plus de deux cents mille combattants, et les renforts descendaient sans cesse, en traîneau, de Pérécop.

Cependant, les huit divisions françaises ne comptaient pas plus de soixante-cinq mille soldats, à peine assez de baïonnettes et de bras pour garder les lignes de défenses sur une étendue de près de huit kilomètres, et pour pousser en même temps les ouvrages d'attaque ; car il le fallait, sous peine d'être assiégés avant le printemps.

Les Anglais n'étaient plus qu'une petite légion de braves, mal nourris, mal vêtus, et par conséquent im-



puissants. Aussi, devant le faubourg, les travaux se trouvaient-ils sensiblement au même point que le lendemain de l'ouverture du feu ; dans cette conjoncture, à quoi servaient nos progrès contre le bastion du Mât ? Nous pourrions, sans doute, bientôt battre en brèche ses murs ; supposons même que nous l'emportions d'assaut ; mais on ne saura se maintenir dans cette conquête sans l'extinction préalable du feu des bastions de Karabelnaïa.

Pourquoi ne pas dire à nos alliés : « Reconnaissez votre faiblesse ; cédez-nous votre lot de labeurs et de fatigues, nous partagerons la gloire ? » Mais on devait fatalement compter avec l'orgueil britannique, et les derniers coups de l'hiver étaient seuls capables d'amener les Anglais à l'abandon de leur place primitive de bataille.

D'un autre côté, en attendant plus longtemps d'agir avec concert contre la ville et ses dehors, ne s'exposait-on pas à perdre le fruit des efforts déjà dépensés ?

Telle était l'alternative de l'armée de siège, le 1<sup>er</sup> janvier. Parmi les observateurs, maints clairvoyants élevaient des doutes sur le choix du point d'attaque, et prononçaient, avec une insistance peu comprise alors, le nom de Malakoff.

Le peuple des camps servait, les yeux fermés, se rapportant à Dieu pour le sauver de la peine des tranchées à v. e et mettre un terme à son exil. Au milieu de l'impasse où nous étions jetés, la France nous apparaissait pareille à ces terres lointaines que les naufragés aperçoivent du haut des vagues, et qu'ils n'atteignent pas souvent après la tempête. Les plus courageux avaient à peine conscience de l'espoir de revoir la patrie, comme si nous avions déjà un pied dans la tombe. Le fardeau du service écrasait les trop rares tributaires du siège.

On marchait au feu parfois toutes les quarante-huit heures, irrévocablement tous les trois jours. Des renforts étaient, il est vrai, prochainement annoncés ; mais la mer Noire redoublait ses fureurs avec l'hiver. Nous

nous bercions du moins de l'idée qu'il n'y avait plus, au bivouac, de degrés de la misère à descendre : janvier se réservait de nous détromper. Le *maréchal Janvier*, suivant l'expression de l'empereur Nicolas, devait être plus habile que tous les capitaines de la Russie. Les ennemis avaient foi dans sa tactique d'ouragans et de gelées.

Les prêtres de Sébastopol, incorrigibles malgré leurs mécomptes, prédisaient que le froid engourdirait nos mains au moment de l'action, et que pas un infidèle n'échapperait, avant la fin de l'année, à la vengeance des enfants de Photius. Peu s'en fallut que l'hiver exécutât leurs oracles de malheur.

---

## LIVRE III

### LE MARÉCHAL JANVIER

La distribution des croix et des médailles conquises à l'Alma, à Inkermann, et dans les épreuves déjà douloureuses du siège, ouvrit glorieusement la campagne de 1855.

Dès le matin, les camps avaient revêtu un air de fête, en dépit de la neige tombant sans cesse à flocons épais. Les soldats, éndimanchés, sortaient gaiement et en armes des tentes à moitié ensevelies. Quelques-uns, vrais gamins de bivouac, se battaient à coups de *boulets blancs*, image des jeux de la tranchée. Bientôt, de toutes parts, tambours, clairons et trompettes entonnèrent le ralliement de la revue d'honneur.

A dix heures, l'artillerie du Grand-Parc et l'infanterie des environs étaient réunies sur le terrain, en avant du camp de la Marine : rien de plus pittoresque que cette diversité d'uniformes, dont pas un ne rappelait la tenue de garnison ; on aurait dit une armée en carnaval. Les bonnets turcs se mêlaient aux képis ; çà et là, sur les chefs des nouveaux débarqués, se dressaient honteusement quelques shakos classiques, les uns à pompons nus, les autres ornés d'aigrettes. Les ceintures rouges relevaient la pâleur des buffleteries. Mais quelles figures brillaient sous ces haillons ! Les Russes du bastion du Mât auraient pu nous apercevoir et nous narguer à la faveur des éclaircies du ciel, si les jours de triomphe du 17 octobre n'avaient été à jamais passés pour la ville.

Les dames sébastopolitaines, les derniers habitants, avaient fui dès longtemps de l'arène, comme le bonheur et les oiseaux. On chercha vainement l'ombre d'un spectateur le long des terrasses du rempart. Nous n'eûmes pour témoins que des sentinelles muettes, derrière les embuscades et insensibles à la grandeur de la scène qui se déroulait devant eux. Cependant les fanfares annoncèrent l'arrivée du général Thiry, délégué près du corps de siège pour décerner les récompenses. Les lauréats, radieux, se rangèrent en cercle autour de lui, puis reçurent tour à tour les couronnes du champ de bataille et les embrassements de leurs amis. L'espérance ou l'orgueil agitait les rangs. En ce moment, il ne neigeait presque plus. La campagne blanchissait au loin, et les murs enfumés des rares baraques simulaient, sur la nappe de l'horizon, des taches semblables aux larmes d'un drap mortuaire. La mer entourait en partie d'un sombre cadre cette plage de la Chersonèse qui semblait devoir nous servir de tombeau. Les débris des musiques régimentaires jouèrent, pendant le défilé, des airs de la patrie. Un reflet de mélancolie éclaira ainsi la fête, et l'accompagnement du canon de la place étouffa nos acclamations de victoire.

En même temps, au camp du Moulin, l'armée d'observation touchait sa part de lauriers de la main du général en chef. Celui-ci harangua nos camarades et exalta, en faisant luire l'espérance de l'assaut à leurs yeux, l'exemple d'abnégation et de désintéressement que les assiégeants de Sébastopol donnaient au monde : en vérité, est-ce un salaire qu'une croix sur le revers de laquelle la fortune inscrit trop souvent une sentence de mort ou un billet d'hôpital ?

A midi, les troupes se dispersèrent dans leurs bivouacs. Pour nos étrennes, l'Impératrice nous fit don de cent francs à chacun : Vive l'Impératrice ! vive le général Lebœuf, qui gratifia d'un pâté de foie gras les batteries sous ses ordres ! on doubla la ration d'eau-de-vie, vive l'Empereur et la France, qui nous traitaient en enfants gâtés ! Toutes les visites officielles du jour

de l'an furent supprimées. Les grands chefs avaient assez l'occasion de nous voir au feu.

Maître de mes loisirs jusqu'au soir, je gardai le coin de la cheminée, et, accoudé sur mes genoux, joints en guise de pupitre, pour être plus près des chenets et ne pas perdre le moindre rayon de chaleur, je mis au courant mes éphémérides. Ma chambre, sous une enveloppe de neige, inondée de clarté, ressemblait à une chambre dont les murs sont peints de frais. Un brasier égayait l'âtre, et pourtant je ne pus chasser les souvenirs d'enfance que cette journée réveillait. La plume me tomba des mains, et je me reportai, le cœur attendri, à l'âge où cette ouverture de l'année était la reine des fêtes. Que de compliments et de souhaits ! En échange, que de cadeaux et de baisers !

Au milieu de cette excursion vers le passé, Martin, l'incarnation de la réalité, entra et me rappela que le lendemain retombait l'échéance du service de siège, puis il m'exprima ses vœux de circonstance. Bon Alsacien ! quelle poignée de main et quel discours ! Il m'entretint de graines d'épinard, synonyme de grosses épauettes, en termes à me désopiller ; on aurait juré qu'à propos d'avancement, il parlait jardinage. Après cette réception, je m'attelai de nouveau, par désennui, à la rédaction de mes notes, et, au moment du coucher, il ne me restait plus rien à démêler avec l'année qui finissait.

Le déluge de neige recommença pendant la nuit ; l'hiver préparait ses plus terribles assauts. Pour les supporter, il fallait plus que jamais retremper son courage à bonne source. On devait se prêcher la résignation à outrance, sous peine de mort. Chacun, dans son for intérieur, mettait en jeu les derniers ressorts de la vertu, et faisait vibrer les cordes les plus sensibles de la persuasion. On se représentait les douceurs des palmes de la victoire, les joies du retour au pays, les ovations villageoises, et ce mirage d'un avenir meilleur détournait la vue des misères du présent.

Au fort de ces exercices de morale, premières néces-

sités de la vie, personne ne se déridait plus, excepté quelques rares philosophes dont je m'efforçais de suivre les traces. Ceux-là, s'isolant du milieu où le vulgaire gémissait sans relâche, s'étudiaient à maintenir leurs pensées dans les sphères les plus sereines du souvenir, renouvelaient en quelque sorte, par l'imagination, durant leurs loisirs, les plus beaux temps de la jeunesse, et cette tactique aidant chez eux le naturel, ils ne se déshabituèrent jamais de ce doux plaisir de rire, que la mythologie n'avait pas refusé aux dieux.

Outre les secours multipliés de l'énergie individuelle, la France nous équipait maternellement, en vue d'un climat ennemi. Nous étions déjà dotés de fourrures, de guêtres bulgares, vrais cuissards en peau. On distribuait aujourd'hui, premier jour du mois, des sabots, préservatif souverain contre le froid aux pieds, qui tue lentement, mais à coup sûr. Certains Romains d'alentour se récrièrent en vain au sujet de ces soirs efféminés que l'administion nous prodiguait. L'armée se débotta gaiement, sans crainte de déroger. Quant à moi, je reçus ma paire avec reconnaissance, et la perspective de jouir, au retour, de ces chaudes pantouffles de bivouac atténua l'ennui d'entreprendre un vingt-cinquième voyage à la tranchée.

A cette époque, le quartier n'était pas entouré, à proprement parler, de voleurs, mais de gens, nommés *chapards* en argot, dont huit mois de guerre avaient singulièrement élargi les idées sur le tien et le mien, et qui ne se faisaient nul scrupule de s'approprier, en vue de leur utilité, le bien d'autrui. Aussi, à l'exemple des prudents, je cachai, avant le départ, le bois de ma chaussure au centre de la botte de foin de mon oreiller, et, avec la tranquillité d'âme d'un homme qui a réglé ses affaires, j'attendis au logis, l'oreille aux aguets, l'heure de la garde. Mon voisin, vieux grison, désigné aussi pour la corvée, se préparait au premier sacrifice de l'année par des réflexions à demi-voix. Je lui demandai s'il rêvait, il répondit par la sentence, hélas ! trop applicable : *Tant va la cruche...* Nous allions la

paraphraser ensemble, quand la trompette de l'appel des tranchées sonna la marche, et en avant!

Toujours il neigeait; les traces des sentiers péniblement ouverts, avaient disparu, et les bataillons d'allants et de venants cheminaient à l'aventure, par petits groupes. Les trainards tremblaient de s'égarer à travers les déserts des champs, effrayants de blancheur et poussaient des cris d'alarme. Le jour baissait rapidement, et si les abîmes du ravin des Anglais ne nous avaient personnellement guidés, impossible de découvrir le lieu de la batterie. Nous longeâmes à tâtons les précipices. Plusieurs compagnons roulèrent de haut en bas, et ils se traînèrent au camp, écloppés ou à moitié morts; cependant, dignes d'envie, au dire de maints francs parleurs de la troupe, puisqu'ils se rachetaient à si bon marché de leur garde.

Une nuit cruelle s'annonçait, l'horizon était impénétrable, et, en tout endroit, les Russes pouvaient se jeter à l'improviste dans les bras des défenseurs. Ordre formel de redoubler de vigilance d'un bout à l'autre des lignes; de notre côté, un poste de grenadiers veillait, mais au fond du ravin.

Sur nos sommets, pas d'aide à attendre, car les canonniers anglais du voisinage, à couvert sous les rochers, sans peur, sirotaient le thé, fumaient ou lisaient les journaux, se reposant sur *French Bono* du soin d'éviter les surprises, quittes à se montrer en braves au signal du combat. Ils nous incombait donc une double tâche.

D'accord avec les confrères des alentours, les sentinelles furent multipliées au point d'attaque; on les convainquit du danger, sans grands frais d'éloquence. Deux mots consacrés par la rhétorique de bivouac, suffirent de la bouche d'un vieux sergent: « *Ouvrez l'œil*; » l'épaisseur des ténèbres et les bruits du bastion du Mât, avant-coureurs d'une sortie, appuyèrent ce discours laconique.

Tous ceux qui n'étaient pas de faction le long de la parallèle disposèrent leurs armes au pied du parapet,

en ordre, comme au râtelier de la caserne, le bouchon au canon, afin que la neige tombant de plus en plus épaisse ne les emplît pas.

Après, on apprêta les pièces pour le tir; le pointage s'exécuta de façon que les bombes se perdissent au cœur de la ville, si elles manquaient les remparts. La mèche fut surveillée religieusement; dès lors, comme service, il ne restait plus à faire que des rondes et à nous battre, en cas que l'ennemi en personne vînt constater si les coups du *maréchal Janvier* avaient déjà porté, si nous ne pouvions plus, par la vertu du froid, manier sabres ni baïonnettes.

Libres enfin, on songea aux devoirs envers soi-même. Chacun doubla ses vêtements, ce que les frères marins appelaient *doubler les amarres*, et se drapa dans sa capote. On rabattit les capuchons, en laissant les oreilles à l'air et en éveil. On bourra les pipes jusqu'à la gorge, pour mieux se chauffer les mains. Des bûcherons industriels grappillèrent quelques fagots, et un feu commun fut allumé au fond d'une grotte tellement située, que les reflets de la flamme ne s'échappaient pas en signaux au dehors.

Tour à tour, on était admis à humer un instant la chaleur, sous la présidence du plus ancien. Les plus frileux faisaient antichambre, en claquant des dents; pauvre plaisir pourtant! car la fumée, autour du foyer, vous menaçait d'asphyxie, et il y avait presque une courbature à gagner, rien que pour pénétrer sous la voûte.

Cet intermède ne dura d'ailleurs que le temps d'un incendie de broussailles; et, au plus fort de la froidure nocturne, les derniers introduits n'adoraient plus que des cendres tièdes. Nous voilà réduits alors à la nécessité de lutter à découvert contre l'hiver! Debout donc, et promenade générale; les uns marchant d'un pas contrit, les autres accélérant l'allure, tous baissant la tête, sous peine d'être aveuglés par la chute des cascades glacées du ciel.

Le vent, passé minuit, combla notre détresse; il fallut lui tourner le dos et en partie courir à reculons;



les rafales soulevèrent la mer, et le retentissement lointain de la tempête augmenta l'horreur du silence qui enveloppait la campagne; on n'entendait, par intervalles, que le roulement de la neige sur les pentes du ravin et les secousses de la vague contre le rivage.

Quel charme de désertier par la rêverie ces tristes régions! Un caprice de l'imagination surexcitée me transporta à travers l'Euxin aux bords prochains du Bosphore, au sein de ces palais où, à cette heure, d'heureux pachas, nos protégés, dormaient dans les bras d'amoureuses esclaves: ce contraste m'arracha un soupir.

Sur ces entrefaites, une vedette cria au secours: descente sur les lieux avec l'officier d'infanterie; il fut dûment par nous vérifié que les Russes ne tramaient rien encore. Mais cette excursion rompit le fil de mes pensées orientales. Je continuai avec la foule à me mouvoir machinalement en long et en large. En file, des brancards passèrent, arrivant de plusieurs côtés, charriant à l'ambulance des victimes du sommeil. La vue, bonne conseillère, de ces imprudents à peu près gelés, émoustilla les plus faibles; et de toutes parts, la flânerie dégénéra, pour cause de salut, en contredanse enragée; jamais au bal on ne s'agita avec plus d'entrain, et toujours il neigeait. Cependant, des novices de la compagnie se lamentaient, immobiles, grelottant; ils n'avaient certes pas tort de regretter le pays.

Comment en venir là, sur l'échelle de la misère, quand on a vu un toit maternel! ce qui ne m'empêcha pas de les semoncer, leur disant, au nom de la discipline, qu'en somme, la température n'était pas mauvaise, leur prouvant qu'ils devaient rougir de leur sensibilité. Comédiens que nous sommes! heureusement, pour l'honneur du métier, que sur les tréteaux de la guerre les acteurs jouent leur vie, et qu'ils la perdent au besoin sans façon.

Peu avant l'aube, il faisait douze degrés de froid. Le bastion du Mât prit ombrage d'une lueur que projetaient dans le port les feux des gardiens du ravin, et

il nous imposa sur-le-champ la douce obligation de nous défendre. Ce fut, en notre coin, un vrai régal, d'autant mieux, que la plupart des bombes russes à notre adresse dégringolaient de bond en bond, le plus souvent inoffensives, jusqu'au bas de la montagne. Celles qui, par hasard, se tenaient en leur chute sur le terre-plein, on les chassait irrévérencieusement à coups de levier, et nous nous amusions au spectacle de la descente, puis de l'explosion. En roulant le long de la rampe, leurs fusées traçaient des sillons lumineux dans l'albâtre de l'air, et il en résultait des effets de neige magiques. Eclataient-elles; mille échos montagnards répercutaient le bruit; on croyait ouïr un chœur plaintif des habitants de Sébastopol.

Ces maigres distractions trop tôt finies, la journée se consuma en pleine oisiveté. Le *far niente* est un doux passe-temps, au soleil ou chez soi, près de ses chenets; mais, par une bise sibérienne qui vous cravache le visage, l'estomac à peu près vide, las de veilles, flottant entre le danger et la mort, avec cette désolante certitude devant les yeux, qu'il faudra demain, après-demain, peut-être à perpétuité, recommencer les mêmes épreuves, alors les loisirs sont un tourment; et en se prolongeant, ils usent autant que les soucis les plus cruels.

Nous étions, côte à côte, d'un bout à l'autre des tranchées, plusieurs milliers de pauvres hères, transis, muets, blêmes, piétinant l'eau glacée qui montait à mi-jambe, fumant de rage, avalant avec espoir de l'ivresse les dernières gorgées de nos gourdes, et comptant les minutes comme au pilori. Les rigueurs du temps défendaient même de respirer à l'aise sous les abris. Dieu merci, pour que les détachements de la garde descendante ne s'égarassent pas trop en route de nuit, on nous releva plus tôt que de coutume. Quelle retraite que le retour au camp, à cette heure! Le soleil perçait furtivement les nuages de ses rayons mourants; il grésillait à peine. Les groupes de soldats lancés à travers la surface éblouissante du plateau Chersonèse à la

vitesse des chevaux qui flairent l'écurie, figuraient autant d'avalanches vivantes, tant il nous tardait de secouer la poussière humide de nos habits !

Sur le seuil du Grand-Parc, on rencontra une farandole de marins qui reconduisait un de ses braves en triomphe à son de trompe. Ce héros avait pris de ses mains un obus ennemi qui menaçait la poudrière de sa batterie, et l'avait jeté par-dessus le parapet. Les artilleurs de l'armée de terre s'insurgèrent en passant contre cette fanfaronade. Les actes de vaillance de ce genre couraient la rue. Ainsi, chaque jour de tir, *messieurs les militaires* ne montaient-ils pas, poitrine découverte, en face du Russe, dans les embrasures, et n'éteignaient-ils pas des gabions enflammés ! mais on ne leur décernait pas d'ovations, à ce titre ; quelques canonniers d'Old-Fort sifflèrent le cortège des matelots. L'amour-propre s'en mêlant, une querelle s'engagea entre les exaltés des deux partis.

« Battez-vous, mes amis, les coups de poing réchauffent ! Que ne puis-je vous imiter ! » Et, ce disant, je me barricadai sous ma tente, où, à défaut des ressources du pugilat, je trouvai un large feu. Martin, avec sa gravité tudesque me présenta mes sabots vierges encore. Jamais jeune pensionnaire parant ses pieds des premiers souliers de bal, jamais chasseur de marais au débotté, n'éprouva joie pareille à la mienne, quand, au sortir des houseaux, je goûtai la chaleur moelleuse des chaussons de lisière. Une robe de chambre en peau de noir mouton, un bonnet fourré complétèrent cette toilette d'Auvergnat à la mode pour raison de santé. Pareil désabillé causait bien un peu de déception périodique à l'écolier qui, hier encore naïf, s'imaginait qu'à la guerre on sabrait sans trêve, toujours galopant en habit de parade !

Je ne me considérais pas moins, en ce moment, comme un des plus heureux souffre-douleurs du siège. De ma part, l'estafier Martin, en petois de Trutscherheim, avertit mes commensaux que Lucullus dînait ce soir chez Lucullus. Par ses soins, la table fut dressée

près de la cheminée; et je fis, à une entrée de lard, le même honneur qu'à un plat de roi. La neige fondue avait beau dégoutter d'aplomb, à ma place, sous forme de douches réfrigérantes, une fine chaleur me caressait le visage. Quelle volupté de s'attarder ainsi seul en son gîte, à boire et à songer ! Un cigare fumeux me plongea vite dans cet état de béatitude si cher au malheureux voisin de l'ivresse, plus près du dormir que du veiller, où le temps passé vous sourit dans le plus prosaïque objet d'alentour.

Par une bizarre association d'idées, en reculant du feu ma chaussure neuve qui roussissait, il me souvint du temps jadis, où, dinant les matinées d'hiver, couché paresseusement à la maison, au fond d'un lit de duvet, je me plaisais à écouter le clapotage que faisaient, sur le pavé de la rue, en dessous de ma fenêtre, les sabots des jeunes filles du village allant au marché ou à l'atelier. A ce long intervalle, le démon des soirées solitaires du bivouac me représentait des sylphides provençales, aux pieds tapageurs; et je revis les lutins des premiers rêves d'amour sur l'oreiller.

Durant cette vision, un de mes voisins, frais novice, entra d'un air triste et pour cause. Son premier tour de garde se trouvait fixé au lendemain; et un de ces cauchemars qui, en ce temps de deuil, comptaient parmi les plaies de la tente, avait troublé son repos de l'après-midi. Il lui était apparu une sorte de déesse de la gloire, couronnée de lauriers et d'os, tenant d'une main la croix d'honneur, et de l'autre un goupillon qu'elle agitait dans un baquet de sang. Puis elle regardait en ricanant et l'aspergeait. Mon ami traduisait cette élucubration de son esprit endormi, comme un présage de mort. En ma qualité d'interprète, je me moquai de sa crédulité, et lui recommandai l'usage des sabots.

A cette heure pen avancée du couvre-feu, Sébastopol tonnait. Les Russes, à propos de quelques démolisseurs d'embuscade en course, se persuadaient que l'assaut serait donné la nuit. De là une canonnade qui s'étei-

gnit peu à peu devant les probabilités de l'inaction de l'assiégeant. Mon compagnon se retira mécontent à travers le camp ténébreux et muet. On ne voyait, çà et là au loin, que les lueurs des ambulances, et du côté de la ville, les éclairs rougeâtres des bombes. Après une veillée pleine de commentaires attristants sur les affaires de la guerre, l'armée fermait la porte de ses huttes, et se couchait en boudant.

Le quatrième jour de janvier, le froid augmentant, la place se tut, et les travaux éprouvèrent un arrêt forcé. D'après les lenteurs croissantes de l'attaque et la contenance offensive des défenseurs, les alliés paraissaient prédestinés, de plus en plus, à s'ensevelir devant Sébastopol.

Au loin, les camps consternés sommeillaient sous la neige : spectacle bon peut-être pour inspirer un poète, mais navrant pour un hôte de ces lieux de supplice ! çà et là, les poêles fumaient à pleins bords, le long des rues désertes ; mais cette prodigalité momentanée de provision de bois était un signe de détresse ! A quoi bon l'économie, en effet, quand l'heure présente forme le plus clair de l'avenir ? La mort frappait dans tous les rangs, à coup redoublés. La tranchée devenait de plus en plus, pour un grand nombre, un calvaire d'où l'on ne redescendait pas.

Dans certains cercles, on prenait philosophiquement l'habitude funèbre de se compter avant le fatal départ de la garde ; et à la rentrée il y avait d'ordinaire une place vide de plus ; mais le découragement abattait presque autant de victimes que les boulets. La condition de la vie entretenait cette maladie morale. Le plus souvent, hors du joug, on était condamné à se cloîtrer du matin au soir au logis, c'est-à-dire en un gîte pire que la rue, puis là, en compagnie d'une pipe et des sombres pensées, à maudire la liberté. En de telles circonstances, malheur au solitaire du bivouac ! mille chimères l'obsèdent ! Tantôt ses parents, ses amis se montrent à son imagination, comme dans les évocations poétiques, et suppliants, en larmes, le rappel-

lent. Tantôt, la nature, par les mille voix amollissantes du plaisir, lui déconseille la lutte ! que d'efforts ! que d'industrie pour sauver sa vertu de cette épreuve trop renouvelée ! De toutes ses forces, mon âme se roidissait contre le désespoir, et, à l'exemple des femmes qui, trop faibles contre la tentation, se barderaient de fer, je m'entourai d'un luxe de précautions. Mes tablettes d'historiographe m'occupaient l'esprit, et le besoin de cacher mon lit sous terre me pressant, je quittais à propos la plume pour la pioche, le canevas de feuilleton militaire pour l'exercice corporel.

Ce jour-là (4), mon visiteur de la veille me trouva en train d'approfondir laborieusement ma fosse-alcôve. Le ralliement de la tranchée sonnait, il me fit à la hâte ses adieux et s'en fut, pour son initiation, avec le sentiment de la mort.

Dès le commencement de la nuit, il y eut une tentative de sortie. Tandis que la fusillade ne cessait pas, les mortiers du bastion du Mât s'égosillaient, et l'étincellement des bombes dans l'air produisait le mirage d'un clair de lune. A la faveur de cette tourmente, les confrères de service ne restèrent pas du moins comme leurs prédécesseurs, l'arme au bras, à trembler de froid. Au matin, pour la sépulture de quelques morts, fruit de la bataille, le pavillon parlementaire fut arboré sur les remparts : alors, suivant l'usage, les batteries de part et d'autre suspendirent leur feu. Mais le dernier boulet de l'ennemi avant la trêve décapita fatalement l'infortuné songeur. On le rapporta au camp, et de là au cimetière. La foule qui suivit le convoi affichait une résignation naturelle. Les plus faibles étaient familiarisés avec le commerce de la mort. On riait de la prévoyance des fossoyeurs, préparant d'avance des logements tumulaires, approvisionnant l'assiégeant de croix et de monuments. Pas un des assistants ne s'alarmait de la possibilité que son nom ornât demain ces pierres tumulaires en réserve. La misère entraînait en partie l'indifférence de la vie. Que craint-on, quand, sur trois jours, deux passent à s'ennuyer et le troisième

à souffrir ? Nous en étions à ce point, que les plus forts eux-mêmes enviaient, hautement ou en secret, le sort des piliers d'hôpital, gémissant à Constantinople, en vue de la France.

La soirée fut pour le camp une sorte de réjouissance; les étoiles reparurent au ciel; partout il gela dru, et la neige, durcissant dès le soir, changea la Chersonèse en glacier. L'armée, belle d'espérance, célébra, à la veillée, les *Rois* et le dégel prochain, par de misérables libations. La flamme du punch à l'eau illuminait la plupart des maisons en terre ou en toile. La nuit ne fut qu'un long frisson.

Dès le réveil, la rue était peuplée de patineurs insoucians. A cette heure, plusieurs navires, le courrier en tête, entraient au port. Depuis longtemps les tempêtes nous privaient des nouvelles de la patrie. Ce retard de la poste aggravait l'inquiétude générale, et les amateurs les plus passionnés, en voletant sur les glissoires, se détournaient du côté de Kamiesch. Aussi, dès que les vagemestres furent annoncés, du champ de glace, des souterrains et des tentes, on se précipita à leur rencontre, et avant la distribution, on les porta en triomphe. Honneur mérité ! car le bon ange au bivouac n'est pas cette fée de la nuit qui, des plis de sa robe, laisse tomber sur le soldat fatigué la fleur des rêves de bonheur; il ne se dévoile ni dans ses apparitions, filles du souvenir, qui charment les longs ennuis de la gloire, ni dans ces visions d'un avenir meilleur qui dorent le grabat même des tranchées. Le bon ange s'incarne en ce sergent chevronné, qui s'avance d'un pas sacerdotal à travers les camps, un sac à la ceinture, va de poste en poste, sourit d'un air paternel, respectueux au besoin, et offre au proscrit de la guerre une lettre imprégnée des parfums du pays natal, preuve vivante que l'enfant perdu n'est pas abandonné en terre d'exil; qu'on prie pour son prompt retour; qu'on pleurerait son trépas.

Le branle-bas de combat me surprit ainsi pindarisant. La bise avait, dans l'après-midi, envenimé le froid, et

la garde du soir monta la tranchée, moitié glissant, moitié trébuchant. J'en étais encore à mon tour.

Au tournant du ravin, nous coudoyâmes le peloton des canonniers anglais, nos voisins, qui se rendaient flegmatiquement à leur poste. Le commissariat avait réparé les pertes causées par la tempête de novembre. Nos alliés étaient à la fin vêtus ! Un manteau en caoutchouc les couvrait des talons aux oreilles. Bottés mieux que pour la chasse au marais, ces gentlemen ne daignaient pas se charger en route de leurs mousquets. Plus d'un portait bâton ferré, en vrai touriste : si l'ennemi vient chez eux, on saura bien le chasser à coups d'écouvillon ; et les leviers de pointage feront, en cas d'urgence, office de casse-têtes. La tenue, c'est le soldat : or, à voir ces deux groupes de frères d'armes côte à côte, on devinait leur drapeau respectif. Les uns, boutonnés, graves, marchaient au combat ainsi qu'à une cérémonie religieuse ; les autres, agiles, débraillés, se dandinaient et se moquaient du danger avec une philosophie aussi éloignée du fatalisme turc que de l'impassibilité puritaine.

Pendant que les deux troupes, allant de compagnie, fraternisaient à leur manière, nous causions à l'arrière-garde avec mon collègue, usant tous deux de ce jargon italien qui pourrait un jour, si le rêve de Leibnitz se réalise sur terre, servir de base à la langue universelle comme un hommage rendu au parler des dieux, et dont certains mots, intelligibles pour tous, ont été, dans cette Babel des camps, devant Sébastopol, le seul lien entre les hommes de l'Orient, du Nord, et de l'Occident. A l'aide de cet argot, la conversation ne tarit pas : « *Englisch bono*, » commençai-je. — Mon interlocuteur : « *Bono French.* » — Moi : « *Moscof, nô bono.* » — Lui, avec énergie : « *No bono, nô.* » le Français : « *Oh ! yes.* » — L'Anglais : « *Oui, were well.* » — Je continuai par cette ellipse : « *Sébastopol, morto.* » — L'autre, après une courte réflexion et d'une voix expressive : « *Yes, morto.* » Et ainsi de suite, en variant l'intonation et les combinaisons d'un merveilleux adjectif.



L'ascension de la montagne dura trop peu pour ce plaisant colloque, et, parvenus à la bifurcation des sentiers, nous nous serrâmes la main à regret, jusqu'au revoir. Le confrère n'avait rien de cette roideur aristocratique qui nous révoltait de la part de nos alliés, jadis, à Varna, lors du premier contact des armées. Une fois chez lui, serviteur à sa façon, il se claquemura sous une grotte avec sa théière et la gazette. N'ayant rien à faire, les braves de Royal-Artillery ne tardèrent pas à suivre son exemple, lourde marque de confiance accordée aux veilleurs français du voisinage, dont il fallut, bon gré mal gré, se rendre dignes.

Après la répartition du service nocturne, quand les sentinelles furent postées, les vedettes embusquées, les pièces en batterie, nous attendîmes, à notre tour, les événements, en fumant à la belle étoile, par lentes bouffées, la pipe de l'ennui, et bataillant avec le froid sec qui pinçait.

La rumeur publique de la parallèle annonçait une sortie, d'ailleurs probable; car, depuis le 1<sup>er</sup> janvier, la garnison n'avait pas sérieusement bougé, et une trêve de six jours, alors qu'il convenait de nous harceler, était contraire aux principes de la défense. Cependant, jusqu'à la fin de la nuit, le plus morne silence régna sur le champ des attaques; pas une distraction, même pour l'œil, sauf le jet des bombes intermittent du bastion du Mât en éveil. Mais, une heure environ avant l'aube, dans nos régions, un bruit étrange retentit en rase campagne, du côté de la ville : Alerte et aux armes !

Bientôt les éclats de rire succédèrent au tumulte. Il s'agissait de l'arrivée d'un convoi de munitions à notre adresse. Le pauvre chef de la caravane avait d'avance, l'après-midi, étudié son itinéraire et prudemment placé des repères de distance en distance; mais la neige avait recouvert les jalons de ce nouveau Petit-Poucet. Comment, alors, s'orienter? L'épaisseur des flocons en leur chute voilait la plaine. L'honneur exigeant de ne pas reculer, les voitures, parties le soir à huit heures des magasins, avancèrent à l'aventure au milieu des mame-

lons et des ravins, tantôt heurtant un pan de mur, tantôt versant dans un précipice. Les vaillants charretiers de siège poussaient en vain les roues, à pénibles coups de main; en vain les chevaux mouraient à la peine. Ils erraient ainsi misérablement, quand, peu avant le point du jour, une voix effarée s'éleva des derrières du parapet, criant à tue-tête : « France ! Pour l'amour de Dieu, les amis, sommes-nous loin de la batterie 23 ? — Vous y êtes, » répondit-on, et les pourvoyeurs égarés soupirèrent en chœur, puis se mirent à jalouser hautement le sort des gardiens de tranchée, comme si nous étions couchés sur des lits de roses. On aurait donc alors inutilement, même à la lanterne, cherché un heureux parmi n'importe quelle classe d'assiégeants, d'un bout à l'autre de la Chersonèse ? Mais, les poudres déchargées et ayant repris haleine, les corvéables s'en retournèrent au logis sans souci, tandis que nous dûmes rester encore jusqu'au soir au lieu de faction.

Lourde journée ! Le vent d'est fut matinal. Sous son souffle, la neige tourbillonnait impétueusement : il nous était interdit, en tout point, de nous réfugier sous les abris. D'abord, les brancards manquaient pour en fermer l'entrée ; la nuit ayant moissonné la garde, ils venaient en aide aux cacolets de l'ambulance. En outre, la peur d'une surprise forçait de regarder la tempête en face. Les porteurs du déjeuner ne se fussent-ils pas perdus dans la débâcle, que le jeûne aurait été de rigueur. On n'y voyait pas plus qu'en pleines ténèbres. La sourde détonation de rares coups de fusil, aux avant-postes, troublait seule le silence lointain.

A de longs intervalles, la cloche d'une église tintait dans Sébastopol : on aurait dit le carillon des morts. La garnison priait-elle le Dieu des Russies de nous vaincre par le froid ? Chacun de nous, épuisé déjà par les vicissitudes nocturnes, endurait le mal passivement, sans mot dire, sans oser une pensée. L'esprit semblait paralysé par ces atteintes de janvier ; les figures trognonnaient ; des aiguilles de glace miroitaient aux

barbes. Si la lutte avait dépassé le terme ordinaire, les forces nous tarissaient tous.

Les remplaçants furent salués avec transport. Le retour au camp offrait de telles chances de péril que nos clairvoyants voisins ne jugèrent pas à propos de quitter les tanières où ils méditaient depuis leur arrivée, y vivant plus confortablement que sous la tente. Nous n'avions, au contraire, nul intérêt à doubler la corvée. La soupe chaude et un gîte nous tendaient les bras. On serra les rangs, et sauvons-nous ! L'ouragan continuait à désoler la campagne. Bientôt, telle devint la fureur des soulèvements de neige, qu'autant aurait-il valu marcher les yeux bandés. Les guides perdirent prochainement la piste et tournèrent le dos au camp.

Devoysés à fond, nous passâmes non loin du phare du Clocheton ; mais il n'éclairait pas assez à la ronde, et, de plus en plus, la colonne alla à la dérive à travers la mer blanche de la Chersonèse. Errant tard près de Kamiesch, une sentinelle nous remit sur le droit chemin : plusieurs lieues nous séparaient du bercail. Les plus vigoureux n'en pouvaient plus. Quelques traînants tombèrent de lassitude, et, si on ne les avait remorqués malgré eux, ils seraient morts sur place.

Il faisait, en ce moment, un funèbre demi-jour. A mesure que nous approchions du Grand-Parc, les champs étaient sillonnés de troupes désorientées comme la nôtre. De toutes parts s'élevaient des cris de ralliement et de détresse. Mains soldats isolés roulèrent dans des trous et y gelèrent sans secours. Enfin, après six heures de traversée, quand une demi-heure suffisait en temps ordinaire, nous arrivâmes à bon port. L'éblouissement de la fatigue nous empêcha longtemps, sur le seuil même, de reconnaître nos pénates.

Tout le monde, amis et ordonnances, dormait à l'entour d'un sommeil indifférent. Ils s'étaient dit avant le coucher : « Les camarades sont peut-être morts, tant pis ! » Dieu merci, nous voilà sains et saufs, mais harassés et affamés. Pour ma part, je courus tout d'abord au garde-manger. Nul génie hospitalier n'y avait, à

mon intention, déposé un morceau délicat. Je n'en retirai qu'un rogaton de lard et le dévorai à la croque-ausel. Depuis les bals masqués de carnaval, l'an passé, à pareille époque, au doux pays de France, je n'avais dîné à une heure si avancée. Mais quelle différence, hélas ! dans la vie, à quelques mois d'intervalle : au lieu de la joie et de la folie, la misère se tenait à mes côtés, grimaçante, sous la forme d'une cheminée pour longtemps éteinte, d'un toit qui dégouttait et d'un lit de camp parsemé de paillettes de neige. Je fus redevable d'un songe réparateur aux réminiscences fleuries de dominos et de champagne, qui se rattachaient naturellement à ce médianoche de bivouac ; et, ni les salves monotones du bastion d'attaque, ni les voix plaintives du dehors, ni les douze degrés négatifs du thermomètre ne réussirent à en ternir la fraîcheur juvénile.

A la tranchée, répétition de la nuit précédente. Au camp, la force de l'orage entr'ouvrit les portes, et les habitants se réveillèrent, en frissonnant, sous des ouvertures de frimas. A l'appel, il tombait du verglas, et la scène présentait un tableau plus lugubre que jamais ; on se serait cru transporté sous un ciel de mélodrame. C'était au loin une clarté sombre, et les tentes bosselaient à peine le tapis glacé de l'horizon désert. Quelques trompettes soupiraient la sonnerie des malades. On n'apercevait autour des infirmeries circonvoisines que des faces patibulaires, drapées de manteaux. Il ne passait, çà et là, dans la rue que des gens en haillons ; car les habits de bataille se changeaient de plus en plus, par l'usure, en guenilles, et on les rapiécait avec la toile des sacs à terre, destinés aux revêtements des parapets. Les rares nuages de fumée s'échappant des cabanes, attestaient la disette déclarée des bûchers populaires.

Dès mon lever, aussi indigent que mille autres, je ne possédai plus un rondin, plus un brin de charbon. Quelle fatalité, pourtant ! Nous aurions su, avec tant de talent, arranger en tisonnant nos feux dans l'âtre. Il faut, dit-on, pour briller en cet art domestique être

amoureux, fous ou philosophes. Philosophes ! ne pratiquions-nous pas la sagesse des stoïciens ? Fous, ne méritions-nous pas ce reproche, chercheurs de gloire qui trainions le boulet au bain des tranchées ? Amoureux, nous aimions avec passion tout ce qui nous manquait, le plaisir, le repos, la patrie, la maison maternelle. Donc, à défaut des charmes du foyer, je travaillais avec une ardeur raisonnée à l'achèvement de mon alcôve souterraine, et cette tâche de maître fossoyeur me réchauffa promptement.

Chacun s'ingéniait de son mieux pour conjurer le froid ; qui faisait de sa tente une école de gymnastique ou une salle d'escrime ; qui consumait au fond de ses draps fourrés, ses jours entiers de loisirs ; qui jouait avec un feu enfantin d'un instrument, extrême ressource des malheureux, emblème de l'ennui, du bilboquet ; qui se donnait des douches. Il fallait vivoter en attendant la fin de ce long relâche du siège, commencé avec les rigueurs de l'automne.

Les travaux languissaient partout à vue d'œil. L'assiégé laissait systématiquement le champ libre à l'auxiliaire janvier. Nul projet nouveau ne se démasquait sur le derrière ou en avant des fortifications, la place paraissait dégarnie de pionniers. Les fêtes du bombardement, par le silence des bastions et de nos lignes, devenaient aussi rares que les concerts joyeux des musiques au camp. On s'entretenait moins d'assaut et de conquête qu'à Gallipoli ; et Ravel, au milieu des rieurs de Paris, quand le garçon de café oubliait de le servir, pouvait s'écrier avec un juste succès : « On ne prend rien ici, c'est donc comme à Sébastopol ? »

En l'absence de nouvelles, les passants du fort génois à Balaclava, s'abordaient en ces tristes termes : « Avez-vous trimé dans votre dernière garde ? — Comment assommez-vous le temps au logis ? — Comment se chauffe-t-on chez vous ? » La fin de cette huitième journée du mois fut signalée par un abaissement de la température : 13 degrés francs ! L'hiver rappelait la saison funeste de 1813, et certaines scènes de la re-

traite de Moscou, se reproduisant chaque soir en petit, à la descente de la garde, justifiaient ce rapprochement néfaste : entre autres, la tragédie de ces retardataires qui s'affaissaient, engourdis de froid aux bords du chemin, et expiraient sous la neige.

Cependant les communications avec Kamiesch étaient presque interceptées. On ravitaillait péniblement les camps, au prix des derniers attelages valides. Le long des ornières de la route les cadavres des chevaux, morts à l'œuvre, servaient seuls de bornes ; malgré ces sacrifices, qui démontaient en partie l'artillerie de bataille, les batteries de siège, incomplètement pourvues, n'auraient pu, en cas d'attaque vive, fournir un tir de longue haleine.

Encore un pied de neige ! le charroi des approvisionnement restait absolument impraticable, et c'en était presque fait de l'armée ! déjà les Anglais, les maladies aidant la misère, avaient aux deux tiers disparu de l'armée. Leurs sapes figuraient une solitude, ou de 100 en 100 mètres, un rifleman mélancolique se morfondait. Au camp, les fils de lords eux-mêmes, ceux qui avaient pour oreiller des sacs de schellings et des portefeuilles de bancknotes, manquaient, de leur aveu, des choses les plus nécessaires. Ainsi la perspective de la guerre était affreusement rembrunie de quelque côté qu'on regardât.

Afin de ne pas s'appesantir sur ces réalités déplorables, et sur des prévisions plus cruelles encore, l'armée en masse, se blottit au lit ce soir là avant la retraite en se soufflant dans les doigts. Tout prévoyant dormeur s'était mis en état de défense contre les intempéries de la nuit, qui commençait mal par des rafales de vent. Les uns avaient matelassé leurs draps de foin rapiné, d'autres avaient enveloppé leur couche de planches, débris de caisses à biscuit, et ceux-là, on les aurait cru dans leur bière.

Quelques-uns, à force de besogne patiente, avaient établi leur alcôve dans un puits profond. C'est le moyen que j'employai aussi pour la première fois. J'appelai

Martin et je descendis les degrés de ma chambre basse. L'Alsacien, impassible, tendit, à mon signal, un prélat au-dessus de ma tête, en guise de couvercle, et s'en fut.

Je restai couché seul au sein de la terre tels que sont les morts au tombeau. Il me vint des idées de l'autre monde : il me sembla voir la foule des damnés, éternellement de tranchée, par un hiver infernal, sous les murs de la cité des élus. Je voulus, en donnant du jour, dissiper ces images et jouir du coup d'œil de mon intérieur, à cet instant ; mon bougeoir, là-dessous, avait des lueurs de cierge funéraire. A sa clarté m'apparaisaient les eaux d'infiltration suintant à travers les murs fraîchement taillés, puis des vers coupés en deux par la pelle qui se tordaient encore, puis des crevasses mystérieuses, où sans doute des crapauds hibernaient en paix.

Je me replongeai avec empressement dans l'obscurité, et quand toutes les laideurs d'alentour se furent effacées, je me félicitai de mon logement en plein sous-sol ; il y faisait une douce chaleur de boudoir. Comme température, on pouvait même comparer mon sépulcre à un de ces salons de la patrie, qui, à l'heure présente, retentissaient sous les pas des danseuses, parées, épanouies. Arrière, Satan ! dans ces régions de catacombes, les sons lointains se transmettaient plus aisément qu'à fleur de terre ; et, pour me détourner des séductions imaginaires, il m'arrivait aux oreilles, parmi les bruits du dehors, certains vagues échos d'une fusillade.

Ces signes de combat d'avant-poste, me tracassaient beaucoup moins que la galopade des étalons d'Afrique détachés par escadrons. Ils enjambaient les tentes ; par fois ils les foulaient. Gare à moi, si le pied de ces maudits perturbateurs avait rencontré mon ciel-de-lit ! mais grâce à l'habitude des transes mortelles au milieu desquelles la vie se traînait, on glissait, en s'endormant sur la chance d'être étouffé par la chute d'une masse chevaline. Mes yeux donc se fermèrent fixés, par sys-

tème, sur des motifs de rêves consolateurs. Ce stratagème de l'esprit, aboutissait parfois à me plonger, la nuit durant, au fond du Tartare. Mais, deux fois sur trois, s'ouvrait le paradis que je m'étais promis. Aujourd'hui le sommeil me métamorphosa en châtelain du Bosphore. Des esclaves des deux sexes me servaient à l'envi. Martin gardait la sultane favorite : le pauvre diable était eunuque.

Le lendemain, tous ceux qui avaient couché en ces taupinières, désormais à la mode, se levèrent ravis, et un reflet de leur joie éclaira le camp. Le ciel, dès le matin, faillit s'éclaircir. L'aurore, ainsi qu'une belle malade, qui soulève ses coiffes, perça un coin des nuages et jeta un rayon fugitivement souriant à la Chersonèse. Mains bourgeois du voisinage, sortant de leurs tanières en robe-de-chambre, pour motif d'hygiène, savouraient l'air adouci. Des touristes contemplaient les beautés du paysage sous un linceul de neige.

Les culoteurs de pipes flânaient, semblables de loin à des cheminées d'usines ambulantes; les gazetiers allaient et venaient et racontaient en détail l'affaire de la nuit. Or, au nombre de 800, tous volontaires des équipages de la flotte, les Russes s'étaient présentés à la gauche de l'ouvrage du T. Les nôtres, les voltigeurs du 46<sup>e</sup>, les saluèrent d'une décharge à bout portant, puis ils croisent la baïonnette et chargent. Les matelots, à cette énergique sommation, carguent les voiles; la plupart s'alestent de leurs armes, et au large! On les pourchassa aussi loin que les bordées du bastion du Mât, bientôt en émoi, le permirent. Les canoniers de la marine russe étaient des adversaires autrement redoutables! un grand nombre de ces tireurs d'élite s'étaient déjà dévoués au salut de Sébastopol, et il en survivait trop encore pour notre malheur.

Du matin au soir mille commentateurs devisèrent sur cette échauffourée, puis sur le passage d'une estafette allant de Kamiesch au quartier-général, puis sur l'épaisseur menaçante de la neige. Pendant ce ralentissement fatal des chantiers de l'attaque, le camp rappe-



lant ces villages de Provence, où la chronique à sec fait flèche de tout bois. En dehors des escarmouches et des variations de temps, rien à noter, et rien à l'horizon ! seulement la misère se développait comme un chancre rongeur. A peine glanait-on bien loin assez de brandilles pour cuire les aliments. Les steppes du plateau n'offraient plus une broussaille, plus une souche, plus même une racine ; leur surface était jonchée d'ordures et de corps d'animaux, foyers de peste prêts à agir dès les premiers rayons de soleil, mais par bonheur maintenant éteints ! On ne gardait pas à janvier reconnaissance de ce bienfait indirect, car il le rachetait par trop de rigueurs.

L'existence, au jour le jour, était une tâche de plus en plus difficile. Que devenir, captif sous un cône de toile, inondé de boue, en tout sens traversé de courants d'air glacés, que devenir, quand toute source d'amusement se trouve tarie, lorsque la veille on s'est soulé de sommeil ! aller chez des amis, mais leur humeur et leur détresse ne différaient pas, quel que fût leur grade et l'on se visitait à peine entre intimes, hutant porte à porte, non par sécheresse de cœur, mais par crainte de la contagion du découragement. Un de mes plus proches voisins avait découvert, disait-on, une mine de coke, et j'étais invité collectivement à profiter de cette bonne fortune en combustible. Seulement on ne pouvait jamais obtenir une bonne place près du poêle ; il y avait-là sans cesse, groupés autour du maître, au teint de charbonnier, quatre ou cinq courtisans, transis, en adoration devant quelques tisons chétifs, et qui ne laissaient aucun concurrent approcher du gâteau. En outre, dans ce taudis enfumé, on respirait à plein nez l'odeur du cuir brûlé à haute dose.

De tous les coins du quartier, les revenants de la tranchée abusaient de l'hospitalité, jusqu'à y envoyer leurs bottes de combat, ni plus ni moins qu'à un séchoir de savetier. Quant au feu commun du cercle, il se maintenait rayonnant, grâce aux pièces de rebut des chevalets, plus que jamais superflus de l'équipage

de pont. Mais ce joyeux rendez-vous des premiers jours avait dégénéré en musée de maniaques. L'un semblait faire perpétuellement son acte de contrition, et disait, pour son écot, toutes les heures : « Qui se douterait pourtant que nous sommes des héros ! » Un autre avait un faux air de l'homme à illusions du poète. Il avait rêvé dans la gloire en Orient, la pomme enchantée des Hespérides, et il ne se consolait pas de n'avoir encore trouvé qu'un trognon. Un taciturne avait perdu l'usage de la parole. Certain distrait répondait invariablement noir, quand on lui parlait blanc. Un frileux avait une idée fixe : inventer une chaise tournante pour se chauffer également, assis, sur toutes ses faces. Plutôt que de fréquenter cette société désespérante, je préfèrai me séquestrer en plein jour, après déjeuner, au fond de mon trou à lit, sorte de sanctuaire qu'au moyen de tous les procédés de l'art, je préservai de l'humidité. Le rideau du dais à moitié tiré répandait un jour favorable aux songes, plaisant dédommagement des maux réels, qui le soir m'étaient réservés à la tranchée, les ombres, les plus chères à la jeunesse, flottèrent à travers les flots de fumée de tabac. J'entr'aperçus une sou-brette, mes premières amours, casuiste de seize ans, qui, pour s'éviter le péché du théâtre, m'y envoyait avec prière de lui raconter la pièce en vogue. Le refrain de l'assemblée troubla ce spectacle imaginaire. Sitôt debout, sitôt en mouvement.

Après maintes et maintes évolutions dans la neige qui montait au genou, la garde entra, presque de nuit, en rade des tranchées. Le froid menaçait de tailler de l'ouvrage aux chirurgiens de l'ambulance. Malheur à quiconque ne luttait pas à outrance ! Le premier cas de congélation des pieds se manifesta par les plaintes d'un servent qui s'était assoupi, à la dérobee, derrière un gabion. On le porta en brancard au *Clocheton*. La seconde victime de nos environs fut un sous-officier à trois chevrons, type d'une race d'ivrognes estimables. Au régiment, il avait essayé de se dompter. Dès le moindre écart, il devançait la discipline. Jean, se

disait-il, à haute voix tu seras puni, mon garçon. Et, suivant la faute, il sévissait contre lui-même. L'amour du vin avait résisté à ce régime ; mais fût-il plus sou qu'une grive Polonaise, jamais il n'oubliait ce qu'il devait à ses chefs. Tout le monde, ici, l'avait vu, certain jour, à cheval, dans une de ces positions d'équilibre qui sont le propre des buveurs gris, sans étriers, la tête plongeant sous la selle, les rênes pendantes ; et quand le capitaine vint le désarçonner par des reproches, Jean, en glissant à terre, se découvrit de la main opposée au côté de la chute et promit de se corriger. Au camp la cherté des boissons avait aidé les efforts de sa vertu ; mais, par ce diabolique temps du 9 janvier, le vieux pêcheur, avant le départ s'était reconforté à la cantine. Depuis notre arrivée au poste de guerre, il cuvait honteusement son brandevin, au bord d'une embrasure. La douleur le réveilla trop tard ; il fut conduit à la table d'amputation. Un compère lui demanda en passant, s'il voulait mourir : « Non, répondit-il ; et qui boirait à ma place ? » L'éloquence de ces exemples suffit pour nous maintenir tous sur pied et en éveil. Le Bastion du Mât, tirait comme par charité, afin de nous fournir un motif d'agitation. Cependant le *garde à vous* sonna, une fois, après minuit. Au sein des ténèbres drapant de leur épaisse enveloppe, les champs de la Chersonèse, la ville et la mer, et à travers lesquelles, de rares grappes de bombes, telles que des météores traçaient des sillons sanglants, au milieu de ce vaste silence rehaussé, à défaut des détonations de l'artillerie, par les aboiements des chiens russes, par le cri des hiboux, par les secousses du vent ou par les roulements de la neige, les accents du clairon d'alarme, répétés partout, des avant-postes aux confins du camp, avaient je ne sais quoi de plaintif et d'électrique, dont la musique la plus funèbre ne saurait donner l'idée. Un frisson courut dans les veines de tous les défenseurs : ils se précipitèrent d'instinct, aux faisceaux d'armes ; et on attendit longtemps, le pied à l'étrier. L'alerte resta sans dénouement, et le froid ne lâchant pas prise,

nous poursuivîmes jusqu'au point du jour, nos exercices de danse et de gymnastique, préservatifs de la gelée. L'aube blanchit enfin, nous avions alors tous sans exception, des figures plus défaits qu'après une débauche. Les barbes semblaient cristallisées, et le plus musqué, avala avec volupté la trop faible ration d'eau-de-vie matinale. Les Anglais n'avaient pas encore donné signe de réveil. J'allai m'informer de la santé de mon collègue; au cœur d'un souterrain, entre un bol de punch et un livre de philosophie, il narguait l'hiver. Cette contenance devant l'ennemi, imitée par ses hommes, avait un cachet de noblesse inimitable : nous échangeâmes des cigares et même des invitations à dîner, mais sans nul danger pour mon amour propre, car à présent ces patriciens du harnais, loin de nous égaler en luxe, enviaient notre misérable bien-être. *Bono* fit le fonds ordinaire de notre dialogue, et par dessus, beaucoup de pantomime. Mon partenaire se lança d'abord dans des explications nuageuses sur les projets d'agrandissement de sa batterie; je compris qu'il se proposait d'ajouter deux mortiers à son armement; mais à quoi bon se presser? Au printemps, les affaires sérieuses! Tout le système de nos alliés était là; puis, sans transition, avec le geste d'un fantassin qui craint la pointe de la baïonnette, je lui décochais cette phrase élégante : « Moscof, boum ! boum ! no bono ! » Ce qui signifiait évidemment que les Russes ne brillaient pas à l'arme blanche. Il saisit et répondit trois fois; yes ! en riant. En guise d'adieux nous entonnâmes la ritournelle : « Englisch bono ! bono french ! » Mais Turco no bono ! » Comment l'alliance pouvait-elle être cordiale entre gens réduits à de pareils artifices de langage, pour communiquer entre eux.

« Rien de nouveau, » tel fut aussi le résumé officiel de la séance diurne. Ces mots de compte-rendu, au nombre de trois, de même que dans les formules cabalistiques, expression concise de tous les bulletins de siège, à cette triste époque, sous-entendaient les métamorphoses latentes du corps de Place, l'avancement in-

sensible des travaux d'attaque et nos épreuves variables de jour en jour. C'est ainsi que les pionniers ennemis élevaient en secret, des retranchements nouveaux sur le terrain des approches, et entassaient des pièces d'enfilade, partout où une colonne d'assaut pouvait déboucher ; c'est ainsi que nos cheminements souterrains en face du Bastion du Mât, poussés sans relâche, pénétraient sans encombre fort au-delà de la troisième parallèle, si bien que les oracles du génie en induisaient que la zone des glacis n'était pas minée. C'est ainsi enfin que, vers le milieu de cette journée, une couverture de verglas s'ajouta aux couches de neige. On perdit à ce changement de décor. Nul moyen, dès lors, de se tenir en équilibre sur le terrain mal déblayé des parallèles et nous fûmes individuellement réduits à une immobilité cruelle, jusqu'au moment de la délivrance. La plupart de nos successeurs, à force de choir en route, arrivèrent les mains meurtries. Gare à nous, au retour ! le parc était couvert d'écueils. Nous nous épaulions les uns les autres aux endroits dangereux, ce qui ne nous épargna pas des chutes multipliées, trois au moins par tête, pour les plus adroits marcheurs ; plus d'un à la rentrée boitait ou saignait.

Le camp à cette heure peu tardive, avait une couleur d'hôpital. L'armée, mal rassasiée de lard, se couchait en partie piteusement. Des abords de mon quartier, la vue d'un éclairage inusité de la salle à manger me réjouit. Ripaillerait-on ici, par faveur céleste ? me dis-je sur le seuil. Hélas ! j'étais en face de mon compagnon ordinaire qui fêtait avec un supplément de luminaire, un répit de sa fièvre habituelle. Deux jours de sécurité se déroulaient devant moi. Je m'associai donc au bonheur du malade et résolu à son exemple de noyer le chagrin dans la bouteille, d'autant mieux qu'il y avait, ce soir là, nécessité de renoncer à l'eau. Quelques pas seulement séparaient la table des quatre pans de murs, qui abritaient nos fourneaux de cuisine, office en plein air, où notre savant maître-coq expiait la casserole à la main, le privilège, en échange de ses

services, de ne pas connaître le métier des tranchées. Or, il gelait à pierre fendre ; et pendant le court trajet de la cruche à nos verres, la carafe se solidifiait : à plusieurs reprises on nous apporta des glaçons. De guerre lasse, nous fîmes servir le tonnelet de vin et commençâmes des libations qui nous rendirent indulgents pour notre maigre victuaille. En dehors du combat, il ne germait le plus souvent dans les cerveaux d'assiégeants que des idées d'ivresse ou de suicide, et j'avoue qu'en ce début bachique, si l'économie de ménage ne nous avait conseillé à la fin un peu de tempérance, nous aurions trop exagéré par plaisir le conseil d'Hypocrate. Quelle magie, en vérité, après boire ! la tente se transformait en atrium de plaisance ; encore une rasade et les huttes d'alentour auraient défilé sous nos yeux, comme autant de palais enchanteurs. La liqueur noire et insipide dont on se tonifiait quatre fois par jour sous le nom de café, nous chatouilla le gosier aussi agréablement qu'ambrosie, et la soirée se prolongea plus que de coutume. Tandis que des voisins scandalisés de cet éclair de joyeuseté se renfrognèrent au lit et nous traitaient de fou, d'autres chanteurs à l'affût des occasions, vinrent essayer la gaudriole. Ces refrains entonnés presque à voix basse, juraient avec le mutisme sépulcral du dehors. Après, nous primes (consolation populaire !) Sébastopol à coups de langue ; et par extra, on se retira à neuf heures. Depuis longtemps les feux étaient éteints au loin. A la tranchée, du commencement à la fin de la nuit, continuation de la lutte contre le froid. La journée du 11 y fut à l'avenant ; les deux partis gardaient la défensive stricte. Le siège en vérité, était mort ! ni canonnade, ni fusillades, ni ouverture de chantiers : par contre-coup de l'inaction, le camp séchait d'ennui. Pourrir dans l'oisiveté et grelotter, telle était la devise de l'armée au repos. Pauvre soldat de France ! de toutes ses qualités natives, en ce temps d'infortune et d'attente, il n'en exerçait aucune. A quoi bon alors sa furie dans les combats ? Il n'avait en face qu'un ennemi insaisissable, et de tous, le plus terrible, l'hiver ;

l'entrain ? il fallait laisser, à la porte des sapes, la gaieté gauloise, et cette fille de l'espérance n'était qu'une intruse au bivouac ; à quoi la galanterie même servait-elle ? Les truandes encore n'osaient pas affronter les dangers du voyage de Crimée. Le foudre de guerre avait dû se revêtir des vertus que l'histoire jalouse lui avait refusées. Il marchait avec naturel parmi les sentiers les plus ardues de la gloire, sans brillant, et éclipsait en patience, en résignation, en bravoure passive, les plus froids, les plus méthodiques de ses rivaux.

Albion était vaincu, même en stoïcisme martial ! Quelle souplesse en cette métamorphose, et, que de fois, en réfléchissant à ces miracles du caractère national sur le champ de bataille, je me flattais de l'espoir qu'un jour les Français, dépouillant leur légèreté, seraient pour tous les peuples des modèles de sagesse politique. Il est vrai qu'en cette occurrence, le commandement, à tous les degrés, prêtait l'appui de son exemple.

Le général Canrobert tenait conseil sous la tente nue, multipliait ses tournées, savait à merveille relever le moral des faibles par des paroles, inspirations du patriotisme et du cœur, et il y avait une grandeur originale dans le ministère de ce chef, qui au lieu d'annoncer des plans d'assaut, se voyait condamné par la fatalité de la saison, à proclamer des conseils d'hygiène, et à préparer avec la santé des troupes les victoires décisives. Les grands maîtres de l'artillerie et du génie étonnaient même les sentinelles perdues par leur intrépidité. Le général Bizot traçait les lignes nouvelles à découvert, et quand les Russes, indignés de tant de sang-froid, le fusillaient à mort, il disait parfois à ses collaborateurs : — « Que voulez-vous ? ils font leur devoir ; faisons le nôtre. » Le général Thiry, trempé aussi bien que l'ingénieur en chef, à la manière antique, malgré les soucis de sa vaste administration, parcourait journallement la carrière des batteries. Le général Leboeuf se prodiguait aussi, et le dernier fantassin avait l'occasion de l'applaudir à l'œuvre. Quant à l'of-

ficier subalterne, il souffrait nuit et jour des douleurs des soldats, comme eux, couchant sur la dure, suant le pain sec de chaque repas, se chauffant les doigts au feu de sa pipe, toujours debout, toujours en tête, mais ne pouvant murmurer contre la fortune, ni se plaindre, pour l'exemple, et sentant les privations plus au vif, car de la vie de garnison à la misère actuelle, la chute semblait pour lui plus grande que pour les tributaires de la gamelle.

De tous les agréments évanouis, le plus regretté était, sans contredit, le feu de cheminée. En matière de combustible, on ne savait à quel saint se vouer. Serait-on descendu, par besoin de chaleur, à des bassesses? Mais, on implorait des ouvriers du parc, les miettes de leurs ateliers, et les plus besogneux, au retour de leur garde, écrivaient à de simples charpentiers, seigneurs du rabet, dont le métier consistait à réparer les affûts blessés, dont on tournait en ridicule la timidité guerrière, des demandes de copeaux suppliantes. Pleinement aux abois, ce onzième jour de janvier, c'est le parti extrême que je pris aussi. Le messager revint avec un sac de bûchettes. Pour jouir dignement de ce présent, sur le conseil d'un architecte qui raffinaient les douceurs de la tente, j'abaissai préalablement le plafond de l'âtre au niveau de mon alcôve, et je pratiquai, non sans peine, à travers le massif de terre intermédiaire, une sorte d'embrasure dont l'axe se confondait avec le rayon visuel, mené du milieu de mon traversin au centre du foyer, de sorte que, du lit, en position horizontale, on sentait les réjouissantes émanations de la flamme.

Martin regardait, pensif, ces apprêts de sybarite; quand, enfin, je fus mollement étendu au poste du plaisir, et que les yeux fixés sur le tas de fagots, comme par la lucarne d'une lanterne magique, je lui ordonnai d'allumer, il s'exclama en patois des paysans de Molière : « *ma lieutenant, fou n'être pas péte.* » J'éclatai, à ce baragouin naïf, de ce rire franc qui était alors du fruit rare, délicieux épanouissement de la rate qui avait immortalisé nos pères et certains dieux farceurs



de l'Olympe. Puis, je regardai la matinée entière comment le bois brûlait.

L'après-dîner, il fit beau, à dix degrés de froid. On consacra le temps à des travaux extérieurs de commodité ménagère. De toutes parts, à l'affût des matériaux de construction, l'armée améliorait l'assiette du camp. Autant que possible, la modeste tente visait au confortable de la baraque. La nécessité rendait de moins en moins scrupuleux sur les moyens. On tolérait la maraude, en ce sens qu'on ne s'enquérait jamais d'où venait un objet utile. On l'employait, adviene que pourra. Cette indifférence, en matière de propriété, prenait des proportions plaisantes. La gazette contait qu'un petit personnage des environs, la veille passant devant son écurie souterraine, avait, entre les oreilles de ses chevaux, aperçu un balancement de cornes. Sans approfondir ce phénomène, sans sourciller, il rentra, et quand le soir, on lui servit à souper une superbe tranche de filet, il complimenta avec la meilleure foi du monde le cuisinier, et les chasseurs de bœuf. Ce ruminant avait été volé par un cantinier de Balaclava aux Anglais. Il était relativement gras. Des canonniers revenant du bois avaient, en l'absence du second maître, attiré l'animal avec de la galette, depuis son étable jusqu'au camp. Le sens moral, à l'endroit du tien et du mien, se perdait. Loin était le temps d'innocence, où la spoliation d'un Tartare m'inspirait une élégie !

Ce même jour-là, il nous tomba du ciel, par l'entremise d'un rôdeur, des clous et des voliges. Nous en couvrîmes, à la hâte, l'office, et, sous cette cabane sans porte, on transféra, séance tenante, pour dîner, la table de famille ; nous pendîmes tristement la cremaille. On humait une odeur empestée de brouet ; c'était assez de le manger. Non-seulement personne n'y avait ses franches coudées, mais on grelottait comme au grand air de la rue ; et en ce pêle-mêle avec les marmites crasseuses, tant pis pour qui levait trop la tête ! D'ailleurs, la bonne humeur était, parmi nous, un convive exceptionnel, et malgré l'avantage de di-

gérer sous un toit, chacun se contenta d'ajouter une teinte au culot de sa pipe, sans se dérider et sans parler. On se souhaita à peine bonne nuit. La politesse se simplifiait à mesure que la misère de notre condition relâchait les liens de la camaraderie; mais, pour moi, de même que pour beaucoup d'autres ce souhait ne se réalisait pas.

A peine étais-je allongé et parlais-je pour le pays des songes, qu'une douleur indéfinissable m'éveilla. Vite de fureter ! aucun parasite noctambule n'avait, décidément, élu domicile dans ma fourrure; aucun insecte ne s'y était introduit en traître. Avais-je mal interprété un simple frisson ? Bientôt, la piqûre augmenta : nouvelles recherches; rien encore. Je méditais sur le sens occulte de cette sensation étrange, l'oreille en même temps collée contre les lambris d'argile, afin de constater s'il n'y avait pas danger d'une invasion de fourmis ou d'araignées, quand l'écho de la mousqueterie se fit entendre, pareil à un pétilllement souterrain.

A ce moment, en effet, les Russes prenaient leur revanche d'un précédent échec. Il était près de minuit. Les vengeurs des marins se montrent en force aux abords du T. Une compagnie de grenadiers du 7<sup>e</sup> régiment, les refoule à la pointe de la baïonnette, vers les glacis de la ville. Le bastion du Mât s'alarme et intervint, trop tard, de toutes ses pièces en fureur. Quelques batteries donnèrent la riposte; et dormeurs ou gens de garde, nous fûmes tous bercés jusqu'au matin par une symphonie de coups de canons, qui rappela les plus belles notes du bombardement. Les estafettes de la tranchée rapportèrent, de bonne heure, des détails sur cette sortie, surtout un mot caractéristique qu'avait prononcé certain officier Russe, pendant la courte apparition du pavillon parlementaire, en l'honneur des morts. « Je comprends, avait dit cet interprète des défenseurs au représentant de l'assiégeant, que, vous autres Français, vous preniez patience; vous avez au moins l'espoir de prendre la ville; mais à nous, qui sommes sûrs que vous ne la prendrez pas, le temps paraît long ! » Sous cette fa-

tuité, il y avait un précieux aveu de lassitude, mais les maux de l'ennemi, n'atténuaient pas les nôtres. Au saut du lit, j'enrichis mon journal du récit de cette victoire. Pauvre siège ! pauvre historiographe ! ce mot officiellement ambitieux de *victoire* désignait, en somme, une mêlée de quelques combattants qui frappent dans l'ombre et s'illustrent à leur insu. Mon journal consistait en un chiffon de papier, souillé de la boue du 14 novembre, où je venais d'écrire, en marge du fait d'armes, à propos des démangeaisons inexplicables de la nuit dernière : problème à résoudre, avec un point d'interrogation. Mais ce brouillon était alors mon confident unique ; car les parents à bon droit étant déjà trop soucieux, l'amour filial ou fraternel interdisait l'épanchement dans les lettres. Je tenais à ce hochet, de la même façon que tel compagnon d'infortune aimait son chien, tel autre sa flute ou son violon, tel autre son pinceau. Sitôt que le spleen, monstre venu des camps anglais, heurtait à ma porte, je m'armais du crayon, prenais mes airs d'académicien, et vite de griffonner en raccourci, le bulletin hiéroglyphique de la dernière journée. On aurait dit un exorcisme : l'ennemi intime passait et allait attaquer les voisins. Le chasseur appelait Lindor et lui donnait une leçon d'adresse. Le musicien soupirait un air. Le peintre ouvrait son album. Chacun suivait son système de désennui ; le mien en valait un autre. Quelle béatitude domestique, quand les froids nuages voilaient le ciel, d'esquisser à l'aise, sous ma tente close et demi-chaude, mes impressions fugitives ! Mais dès que le soleil reluisait par éphappée, au diable le grimoire et le travail de cabinet ! La vie et ses expédients étaient uniformes pour tous. Mêmes vicissitudes, même cercle de pensées : tel un drame dont les mille acteurs se partageraient un seul et funèbre rôle. Chacun alternativement montait au supplice des tranchées. Chacun se nourrissait de lard et de riz. Chacun méditait en ses loisirs sur le thème du bonheur absent, et pour le plus grand nombre, ce bonheur se personnifiait, en ce qu'on n'avait pas, dans l'image d'une femme chérie et poétisée. Cha-

cun, en certains moments d'abattement secret, se courbait devant Dieu et lui demandait la grâce du retour dans la patrie. Y avait-il une ombre de divertissement, tout le monde y courait. Ce matin-là, aux pâles rayons de cet astre qu'un mauvais plaisant du voisinage supposait être vendu à la Russie, imitant la foule des oisifs, je musais sur le seuil du logis. Le Grand-Parc, pour la première fois, à la faveur d'un adoucissement approximatif du temps, secouait sa tristesse. Les hôtes des terriers, un à un, émergeaient de leurs trous, écarquillaient les yeux comme les prisonniers des silos rendus à la lumière, et envahissaient les buvettes de la rue. Les costumes les plus carnavalesques s'épalaient çà et là. Les pantalons étaient bariolés de bandes de toiles. Les ceintures rouges, en partie dénouées, ressemblaient aux écharpes des guerriers Républicains. Les bonnets rouges avaient un teint vineux. Les chevelures négligées et les barbes à tout crin donnaient à ces soldats du siège en récréation des apparences de Bohêmes. Il y en a qui s'enlaidissaient à plaisir : l'un, gardant sur le visage les couches de fumée que le charbon y avait superposées, tournait au ramoneur ; l'autre affectait un froncement de sourcils continu. L'appât de la boisson et des propos galants poussaient la majorité de ces compères en émoi vers un cabaret d'alentour, tenu par une jeune et jolie vivandière. Le cœur et après l'intérêt avaient conduit en Crimée, à la suite d'un cantinier cette fille, perle du camp : héroïne à sa manière, qui, sans argent au moment du départ, s'était, pour voyager avec son amant, embarquée sous un déguisement d'artilleur, à bord d'un navire anglais ; bientôt sa taille et ses yeux menaçant de la trahir en route, elle s'était ensevelie au fond des bagages, pendant une longue traversée. On la disait noyée, et elle reprit triomphalement, à Kamiesch, ses habits de Çatin. Elle était sage, partant très-méritante. La vertu fleurit sans épine pour les beautés gardées à vue ; mais à un buffet de bivouac, au milieu de cent peintres extraordinairement en goguette, tous gars de vingt ans, tous fidèles au vœu de chasteté à leur

corps défendant, quelle volonté pour préserver ses charmes de la maraude ! Elle se fagotait à dessein plus mal qu'une vieille nourrice, prisait, à grand renfort de tabac, et la roupie sans cesse dégouttante de son nez grec, faisait tâche sur son frais minois, autant que la bave d'un escargot sur un bouton de rose. Dès que le soleil, comme aujourd'hui, égayait la Chersonèse et les esprits, les chalands, de toutes parts, lui tiraient à bout-portant les grivoiseries et les propositions d'amour. En ma qualité de voisin, je l'admirai, de ma porte, entourée d'une nuée d'adorateurs et offrant aux plus hardis sa tabatière, au lieu de faveurs ; moi, d'en rire. Cette guinguette, animée par la présence d'une rareté féminine et par les éclats de joie d'une jeunesse, déshabituée des plaisirs, relevait la couleur grandioisement terne du paysage. Le gris des tentes se fondait dans les tons blanchâtres du lointain, dans l'écume des vagues de l'Euxin, et les cheminées de tentes fumantes çà et là, simulaient des vapeurs échouées sous les glaces marines. Las de contemplation et d'immobilité, j'entrepris un tour de camp, en sabots ; et ce fut pour moi un cruel sujet d'instruction. Je vis d'abord des Turcs qui se lavaient les pieds avec des savons de neige : Mahomet, à défaut d'eau ou de sable, prescrit ce genre d'ablutions ; d'autres Rédifs fumaient en extase sur des divans en pierre, songeant sans doute à l'heure critique du jugement dernier, où il faudra passer le pont étroit, entre le Paradis et l'Enfer. A côté de ces dévots, des lazzaronis se chauffaient au soleil, le long d'un mur. Ceux-là de temps en temps se livraient à un manège expressif. Ils entr'ouvraient le devant de leur chemise, y plongeaient la main, furetaient, en retiraient quelque chose qu'ils posaient sur l'ongle du pouce gauche et que leur pouce droit écrasait ensuite, malgré le concert de plaisanteries des passants. A cette vue, le rouge me monta au front ; et de rentrer, chez moi, au pas de course, et de vérifier à huis-clos mes soupçons au sujet de la mystérieuse cause de mon réveil, la nuit précédente. Hélas ! j'eus à exterminer, non des puces, Balzac a chanté cette amie

des peaux fines, non des punaises qui m'auraient du moins rappelé mes amours de voyage en Dauphiné, mais de ces bestioles immondes, ennemies des enfants, plaie des mendiants de la rue, et dont les innombrables griffes microscopiques, meurtrissent honteusement la chair. L'indignation me chassa du lieu de l'exécution, et j'allai colporter l'aventure, chez les amis les plus proches.

La misère, et au dire des méchantes langues, le contact des Turcs nous avait tous infectés : chacun sa part. Qui plus, qui moins ; et, dans toutes les réunions, en y regardant de près, on surprenait des gens de bonne maison qui se galaient secrètement. Un confrère, original sans pareil, me demanda le signalement de mes victimes. Lui, en guise de passe-temps, s'occupait d'histoire naturelle et préparait un mémoire touchant l'espèce. Il montrait déjà une collection d'individus piqués ainsi que des papillons, et pris chez les Français ou sur les poitrines de nos alliés. Il avait distingué autant de variétés que de peuples belligérants, et les avait classés par ordre de grosseur ; premier prix aux sujets Turcs : succès pour le croissant. Je revins de cette enquête, riant du bout des lèvres et la tristesse dans l'âme. Subir la tranchée un jour sur trois, et y pâtir au point de ne plus compter pour rien le danger de mort, envier presque, au camp, les infortunes des stations du siège, voilà à quel degré de décrépitude étaient tombés, de chute en chute, les vainqueurs chevaleresques de l'Alma, au pays d'orient réputé la terre classique de la poésie et de la guerre. Mais pour comble de misère, il manquait la vermine. Dès à présent, à n'en plus douter, Mars criméen est devenu pouilleux ! Muses, voilez-vous le front ! Après cette mythologique exclamation, je jetai ma plume de dépit et, abrégeant la veillée, me couchai, furieux d'abord de ma découverte, puis de la nullité historique de la journée.

Nuit plus insignifiante encore ! pas même les chiens du bastion du mâât ne daignèrent desserrer les dents. Le tacticien Janvier seul, manœuvrait contre nos camara-

des de garde, révoltés de la reprise du froid. Quelques rares obus ricochèrent sur la neige, semblables, dans la plaine, à des serpents en feu. Ce fut de la nouveauté. On n'admirait, depuis longtemps, que des bombes. La journée du 13 fut moins incidentée que la veille ; il grésilla du matin au soir, et l'armée ne bougea pas de la tente. Quant aux élus de la tranchée prochaine, ils firent, fatigués des promenades d'hier, provision de sommeil. Avec eux, le soir, je revêtis le harnais de corvée. Des sentiers avaient été frayés, du camp à l'entrée des parallèles ; mais ces chemins étaient glissants et la garde arriva au poste du combat, vers la tombée de la nuit, qui semblait nous promettre des angoisses nouvelles. Dès l'arrivée, suivant l'usage, afin de ne pas laisser les charges du jour se rouiller au fond des pièces, la plupart des batteries saluèrent la place par une bordée. Le bastion du Mât se gendarma et rendit les coups avec prodigalité. Après cette courte passe, le canon partout se tut. En masse, les veilleurs ne devant plus probablement avoir affaire qu'au froid, se mirent en défense, les uns se frottant les mains, comme des lutteurs en pleine arène, les autres s'encapuchonnant. Aussitôt l'épreuve par la course et la danse commença. On entendait à travers nos lignes, un vaste trépignement de pieds. Quant à moi, mon bon génie me ménageait une surprise. La tranchée était un lieu de rencontres extraordinaires. Il n'existait pas d'autre point de ressemblance avec les boulevards ! Peu avant minuit, au fort du bal, gêné en mes mouvements par mon bissac, j'allais le déposer sous ma grotte, quand une voix sortant du rocher, me demanda pardon d'avoir usurpé une place de mon abri. Il faisait noir de cave : Qui vive ? — l'officier d'infanterie commandant le poste d'à-côté ; l'inconnu ajouta son nom et je me jetai dans les bras d'un ami de jeunesse. Il entra à St-Cyr, en même temps que j'arrivais à l'École d'artillerie, et pendant les vacances, nous avons coulé ensemble, maintes de ces journées, rares fleurs de la vie, qu'on regrette surtout à la guerre. Sa famille habitait l'été une villa, aux bords de la Moselle, rendez-vous du

beau monde de la Vallée. Quels dimanches ! l'étiquette se relâchait de ses rigueurs. Les demoiselles, en robes courtes et souliers de bergères, dansaient avec plus d'abandon, et leurs mères suivaient, sans crainte, les tourbillons des valseurs ; des jeux dont un vol de baisers ne gâtaient en rien l'innocence, servaient d'intermèdes, surtout le Colin-Maillard, un plaisir de Dieux à vingt ans, quand une belle fille vous poursuit et vous prend ! Comment se figurer alors qu'un an après, le hasard nous réunirait à mille lieues de ce doux pays d'amourettes, dans une caverne, devant Sébastopol ? Longuement, nous nous entretenmes des charmes du passé, puis sans en oublier une, de celles qui maintenant tout au moins fiancées, ne se souvenaient plus de leurs cavaliers.

Malgré le feu de la causerie, la froidure nous engourdit les jambes ; et au milieu d'un groupe de sauteurs, allant d'un bout à l'autre de la gabionnade, comme si on les fouettait, nous repassâmes ensemble réellement, sur le terrain, nos danses favorites d'autrefois, la polka sémillante, le galop, même la masurka, mais non plus, hélas ! cette valse d'une cadence si lentement voluptueuse, lorsqu'on sent un sein virginal vous battre sur le cœur. Les sombres accords du *garde à vous*, partis du bas du ravin, troublèrent cette répétition, et bientôt les premiers bruits de combat, éclatèrent presque à nos pieds. En effet, deux fortes colonnes d'ennemis dirigés contre l'extrême droite des attaques, préludaient, par l'invasion des avant-postes. Sur-le-champ, on sonne l'alarme, des dehors de la troisième parallèle jusqu'aux portes du camp. Au zénith du clocheton, brille le feu d'artifice, destiné à accélérer l'arrivée des renforts.

Pendant nos vedettes et les éclaireurs de Sébastopol se fusillaient de près, en hurlant. Il y avait dans la campagne environnante un tel tumulte de fanfares et de voix humaines que les Anglais, nos voisins, se réveillèrent, et leur chef accourut aux nouvelles. On lui dit qu'à en juger par les apparences, nous allions être attaqués : « *Aou! were well!* » s'écria-t-il, et il poussa



crânement les préparatifs de défense, qui d'ailleurs pressaient. Déjà, les gardiens des tranchées de la seconde ligne, en ces parages, se battaient à la désespérance.

Au milieu d'une obscurité criminelle où les frères d'armes ne se distinguent plus, c'est un duel sans merci entre une poignée de fantassins du 20<sup>e</sup> léger et la multitude des assaillants. La baïonnette ne suffit pas à leur rage. On frappe à coups de crosse, à coups de levier; on se lapide; on s'assomme. Du haut du parapet, quelques Russes, armés de bâtons à crochet, harponnent au hasard les sacs et les hommes; d'autres félons tendent des cordes, pour faire plus aisément des prisonniers. Les défenseurs fléchissant de force, les encloueurs russes s'élancent à la fin; mais les troupes auxiliaires descendent au pas de charge, appuient les premiers champions, et tous d'un commun accord se portent à la rencontre de l'ennemi.

Les cris de guerre se mêlent comme les combattants qui s'égorgent. Les nôtres font un effort d'héroïsme; et l'assiégé, ramassant ses blessés et la plupart de ses morts, se retire à regret. On le presse; mais le bastion du Mât se déchaîne contre le gros des fuyards et des poursuivants aux prises. Pour lui tenir tête, tous les canons de notre droite furent successivement entraînés à se démasquer, et l'on ne put refermer les embrasures qu'au matin. Chacun s'acquitta de sa tâche. Le feu des Anglais fut superbe de vivacité. Nous tirâmes, pour notre modeste part, trente salves de bombes turques.

Après la bataille, les sentinelles du ravin dépêchèrent un messager qui se plaignit de nos projectiles. Des éclats prématurés avaient tué une vedette, et mis des armes hors de service; tristes engins, à la vérité, image de la Turquie, qui s'étaient avec juste raison attirés la haine des serviteurs d'alentour! Quand les gardes du quartier passaient chez nous, ils se plaisaient à injurier les pièces monstres de l'artillerie ottomane, qui leur coûtaient tant de peur et de mal. Nous ne les manœuvrions d'ailleurs qu'avec appréhension; leur recul immodéré dégradait à l'excès les plateformes, et à tout

coup, mortiers et affûts menaçaient de sauter de la terrasse en bas de la montagne.

Au moment du tir, consigne expresse à la compagnie de se retirer ; il ne demeurait que le boute-feu et l'officier, exposés aux mauvaises chances. Or, sur dix bombes et sans remède, un tiers faisait explosion à la sortie de la bouche, et gare alors à l'entourage ! le second tiers éclatait à hauteur de nos embuscades, et malheur en ce cas aux amis de la première ligne ! le reste parvenait à destination, et celles-là, si elles portaient juste, produisaient de tels ravages au détriment de la ville, qu'elles réhabilitaient à elles seules l'arsenal de Constantinople. Une des dernières lancées, à l'aube de ce jour, s'était abattue d'aplomb sur un bâtiment, dépendance de l'Arsenal, près du Port du Sud. Nous l'avions entendue, au bout de sa course, enfoncer le toit, les planches, puis ébranler les murs. En faveur de ces services, on pardonna les méfaits signalés des coupables.

La matinée fut paisible, le temps plus clément : pas de brume à l'horizon. Aussi des observatoires de la tranchée, mille lunettes fouillaient les remparts de la place. Sur la pente des hauteurs, où se campait orgueilleusement l'ouvrage des Casernes, on avait soupçonné des mouvements de terre ; et ce côté du champ de la défense appelait particulièrement l'attention. Cette position était en face de moi, et je me livrais aussi à ce passe-temps. On ne voyait nulle trace de parapets nouveaux ; mais dans l'embrasure d'une batterie de quatre pièces, récemment établie à mi-côte, un phénomène bizarre se dévoila...

Serais-je le jouet d'une illusion d'optique ? Je nettoyai mon oculaire. Plus distinct qu'aux autres visées, le même objet me frappa. C'était un tableau, et il représentait un zouave à genoux, prisonnier entre deux cosaques. De maints endroits, on avait découvert à la fois cette plaisante décoration ; et les témoins s'accordaient à dire que l'auteur de cette pasquinade avait, à son insu, rendu hommage à la supériorité française, puisqu'il avait figuré deux Russes contre un des nôtres ;

et de farcer au loin à propos de cette excentricité de Sébastopol. La tranchée n'avait jamais retenti de tant d'éclats de rire. Il vint des curieux du Clocheton, et le lieu de cette exposition garda à l'avenir le nom de *Batterie du Zouave*. Les divertissements devaient se succéder sans interruption dans le courant de cette journée, presque la seule qu'il fallait rayer des heures néfastes de l'hiver.

Après la comédie russe la parade des Anglais. En même temps que nous tous, nos voisins s'étaient mis en devoir de réparer les dégâts du tir de nuit. Mais l'œuvre de restauration finissait, dans les coins les plus endommagés de nos lignes, qu'eux se préparaient encore aux préliminaires du travail. Le chef avait daigné, dès le début, inspecter ses ateliers, et s'était éclipsé après le coup d'œil du maître; bientôt les sergents se dissimulèrent à leur tour, et les simples pionniers restèrent seuls, face à face avec la besogne; ils répétèrent force « Goddem, » et touchèrent peu aux plateformes défoncées, aux merlons croulants. Cependant il aurait importé que rien ne clochât, en vue de la nuit de bataille qui arrivait à grands pas.

Quelques heures après le remplacement de la garde, un déluge de neige fondit sur le plateau. Il ventait par bouffées impétueuses. Il y avait une vague terreur dans les champs et dans l'air. Le camp se coucha en frissonnant ou en priant. Les sentinelles, aux postes avancés, oubliaient le danger sous le capuchon de leurs criméennes, et songeaient aux douceurs du carnaval de France. Bientôt le bastion du Mât aggrava, par un feu roulant, les fureurs de la tempête. A son signal, le bastion Central, la Quarantaine et le Faubourg tonnèrent en chœur.

Peu après le silence se rétablit comme à un coup de baguette magique. Le ciel redevint opaque, et une troupe de cinq cents volontaires, avant-garde de la sortie, se précipita à l'improviste sur les embuscades, gardiennes de la troisième parallèle. La moitié des éclaireurs furent enveloppés et se firent tuer, aussi bra-

vement que d'Assas. Les autres se reployèrent en donnant l'alarme, vers la tranchée en arrière, où veillaient les compagnies d'élite du 74<sup>e</sup>. Le Russe les suit, et dans son élan franchit le parapet. La lutte est alors corps à corps, aveuglément acharnée; en vain les amis cherchent à se grouper, pour ne pas s'assassiner entre eux. Les nôtres vont céder sous le nombre. Déjà trois de leurs chefs sont percés de coups, en conduisant la charge; un autre, au milieu de la mêlée, se bat en duel avec l'officier russe qui tombe mort à ses pieds, mais que les assaillants vengent. De toutes parts, les défenseurs sont dispersés. Le commandant de garde, debout sur le talus, excite ceux qui, épars, tiennent encore; le flot de l'ennemi leur passe sur le ventre, et déborde, renversant les derniers obstacles. A la tête de trois grenadiers, le caporal Guillemain parvient à barrer victorieusement un des passages. Cependant, depuis le théâtre de la déroute jusqu'au camp, les clairons s'époumonent à appeler des secours. La division de service se lève en sursaut et prend les armes.

Des falots lugubres sillonnent les parallèles et éclairent la marche des renforts. Ils arrivent, tambour battant, à la rencontre des Russes, les culbutent et les contraignent, bon gré mal gré, à la retraite. Deux mille hommes qui, hors des portes de la ville, attendaient, pour agir, le succès de l'attaque préliminaire, retournent, l'oreille basse, avec les vaincus violemment ramenés. Le bastion du Mât, fidèle à ses traditions de protecteur, leva le masque en ce moment, et cette chaude affaire du 14 janvier se dénoua, suivant l'usage, par un combat des deux artilleries prolongé jusqu'au jour. Il y eut armistice matinal pour l'enterrement des morts. Le sol de la parallèle envahie et des dehors était semé de cadavres; et l'on constata, d'après l'examen des blessures, que plus d'un, de part et d'autre, avait péri de la main d'un compagnon d'armes. Mais on passa vite sous silence ces atrocités inévitables dans les ténèbres, pour chercher la trace des chaînes jetées, disait-on, systématiquement par les Russes, pendant l'ac-

tion, sous les pas de nos champions. On ne trouva que des crochets homicides.

La réapparition de ces instruments de guerre peu courtois, à ce titre répudiés par la civilisation, émut l'armée, et par contre-coup le général en chef, séance tenante, porta plainte au gouverneur de Sébastopol. Le général Osten-Sacken répondit que des encloueurs s'étaient simplement, en combattant, servis de leurs outils et qu'ils avaient ainsi usé d'un droit naturel. Cette explication plausible n'arrêta pas la fable des *Cosaques à harpons*. Elle courut les tentes, amplifiée par l'imagination du soldat. Il se persuada que l'assiégé avait organisé des compagnies régulières de sapeurs-crocheteurs, et l'on s'amusa à ridiculiser ces prétendues monstruosité de la défense.

On caricatura même, en dépit du froid. Une de ces pochades, digne d'un élève de Charlet, figurait un Kalmouck, affreusement perché au sommet d'un parapet et essayant de pêcher à sa ligne crochue un fantassin narquois, qui l'embroche du fer de sa lance. On eut l'idée d'afficher ce chef-d'œuvre de l'art de bivouac, sur un poteau, en regard de la *Batterie du Zouave*. Le peintre Sébastopolitain aurait rougi de la comparaison.

Pour avoir le courage de rire de pareilles vécilles, quel fonds de patience et de vertu possédait l'assiégeant! En effet, du haut en bas de l'échelle, notre situation empirait de jour en jour. Au siège, l'amoncellement de la neige avait supprimé le peu de vie que les chantiers de l'attaque s'efforçaient de conserver encore. Le génie avait assez à faire du déblaiement des tranchées, de l'entretien des terrassements dégradés par les gelées, et la sape marchait insensiblement, presque pour la forme, loin des glacis du bastion du Mât et de la Quarantaine. L'artillerie se voyait presque réduite à se croiser les bras et appelait le beau temps de tous ses vœux pour les entreprises nouvelles du tir à ricochet. Les travailleurs russes eux-mêmes chômaient.

Ce que l'emphase officielle nommait le théâtre de la guerre était un vaste champ de glace s'étendant entre

une mer orageuse et des fortifications inexpugnables, où quatre-vingt mille Français et les derniers débris de l'armée anglaise se débattaient misérablement contre la mort pour sauver l'honneur. Ainsi au dehors l'inaction forcée ! mais au logis, la pauvreté croissante ! Maintenant les rares bœufs de distribution mouraient, à la lettre, de faim au seuil des boucheries administratives. Les rations de viande fraîche en provenant, se composaient d'os décharnés et de fibres sans suc, vache enragée, s'il en fut jamais, selon l'expression éloquente du troupier. Aussi, lorsqu'au grand parc un mulet crevait d'une indigestion de litière terreuse, quelle liesse pour les affamés d'alentour ! on mangeait seulement, ces jours-là, un à peu près de pot-au-feu. Il flottait au moins, visibles à l'œil nu, sur la surface de la marmite, quelques globules de graisse ; et les cuisiniers, en servant, ceignaient le tablier triomphal ! L'herbe des pâturages ne repoussait pas plus que le bois à brûler. Les plus ingénieux s'avouaient à bout de moyens pour inventer des sources de chaleur.

Malheureusement, rien à l'horizon politique ne donnait l'espoir de sortir bientôt du gouffre de la Chersonèse. Les arbitres de la paix, au congrès de Vienne, ne c'entendaient pas. L'armée se vengeait avec l'esprit de ses lenteurs dont elle était victime. « Ils ne lanterneraient pas tant, disait-on des diplomates, si on plaçait leur tapis entre le bastion du Mât et la troisième parallèle ! » Mais les plaisanteries ne désarmaient pas janvier.

Le 15, le froid continua sa progression ascendante. Toutefois, la rue étant tenable, on passa outre, parce qu'au sujet de la victoire nocturne, l'ordre du jour emboucha la trompette pour la première fois de l'hiver ! Cet oracle du camp, depuis plus d'un mois, ne prêchait que la morale guerrière ! Ces instants d'oubli ne dépassèrent pas la matinée. Après midi le ciel s'assombrit outre mesure. Force fut de se barricader en ses tanières. Chacun se chauffa, coûte que coûte. Les uns sacrifièrent les pièces inutiles de leur mobilier ; d'autres eurent recours aux frictions. Quelques-uns,

par la fenêtre regardaient tristement fumer à travers le camp désert, les cheminées des infirmeries ; ils enviaient le sort des malades et des éclopés. Nous employâmes à l'unanimité notre plus extrême ressource. L'araba d'Old-Fort fut dépecé d'urgence entre tous les intéressés. Il m'échut en partage une roue et la moitié de l'essieu, de quoi nourrir mon feu une semaine à l'économie. La détresse nous endurcissait de plus en plus, car, sans remords, sans un regret, nous consommâmes la ruine du pauvre bouvier tartare. Après ses fruits, ses bœufs, après les bêtes, son char ! S'il n'avait pas disparu le soir de notre fête de famille à l'Alma, et qu'une autre catastrophe du 14 novembre, nous eut menacés de la famine, aurions-nous épargné ce serviteur innocent ? Abrutis par les privations en plein hiver sans même une parcelle de bois vaillant, blâsés sur le danger, comme vile chair à canon, n'ayant plus dans l'âme ni pitié, ni clair espoir, ni le sentiment net de l'honnêteté vulgaire, gueux de tranchée, réduits à l'ivresse ou à la rêverie pour se créer quelques minutes de plaisir imaginaire, les assiégeants de Sébastopol, en ce temps, auraient bien été moralement capables, à l'occasion, surtout si la gloire l'avait exigé, de devenir antropophages.

Le siège et l'hiver, en leurs rigueurs, n'épargnaient pas les défenseurs de Sébastopol. Le feu de l'ennemi avait rendu les casernes inhabitables ; et comme nous, ils rongeaient leur frein sous la tente. En outre, malgré leur nombre, ils ployaient sous le poids du service, la garde quotidienne des remparts s'échelonnant sur une étendue de plusieurs lieues, de la quarantaine à l'embouchure de la Tchernaña, et les contre-approches naissantes se déployant sur un front plus large encore.

A la vérité, la forêt de Mackenzie et les magasins de charbon de la marine, leur fournissaient abondamment les moyens de chauffage. Mais, en compensation, les plus redoutables fléaux de la guerre, les maladies étaient conjurés contre les assiégés. Le soldat russe n'aurait pas osé murmurer. Plus libres de leurs pen-

sées, les chefs de la garnison soupiraient hautement après l'heure de la paix. La suspension d'armes du 15 en donna la preuve. Cette trêve traîna jusque vers le milieu de la matinée, tant à cause de l'inhumation des morts, que pour l'échange de la correspondance entre le quartier-général français et l'hôtel du gouverneur de Sébastopol. Pendant ce temps, les parlementaires s'entretenaient à cœur ouvert, et des auditeurs rapportèrent la fin d'un dialogue entre les ambassadeurs des deux partis. Un officier russe : « Quand tout cela finira-t-il ? » Un officier français : « Ah ! je l'ignore. » L'assiégé : « C'est que la pièce commence à nous fatiguer ; puis combien il nous tarde de revoir Paris. » L'assiégeant : « Et à nous donc ! » Les trompettes sonnèrent la séparation des interlocuteurs, la disparition du pavillon blanc à l'horizon et la reprise du feu. Pareil épanchement entre les interprètes des camps opposés, sous les réticences que leur imposait le devoir, exprimait la lassitude et le dégoût de tout : lassitude, parce que chaque jour le sang coulait à flots, sans que le renouvellement des sacrifices, parut rapprocher le terme du dénouement ; dégoût ! car les mêlées nocturnes de la tranchée dégénéraient en massacres fratricides. Que de fois, en effet, se sont reproduit les scènes de la soirée du 14 janvier ! Tristes pages d'histoire, illustrées par les prodiges de la furie française, mais aussi fatalement souillées par les horreurs de la guerre civile ! En ces carnages impies, se résumèrent presque les annales militaires de l'hiver au siège, époque du martyre de l'armée d'Orient. Que de vaillants hommes, seuls témoins de leurs prouesses, y périrent dans l'ombre, frappés à mort de la main d'un ami ! Allez, bardes de la France nouvelle, entonnez des chants épiques en leur honneur ! hier encore paisibles enfants de leurs villages, ils se dévouèrent durant ces nuits de combats fameuses, en héros ; et sans la muse nationale, pas un de leurs noms n'ira à la postérité. Puisse Homère renaître en vous, au bruit de leurs exploits que les échos de l'Euxin ont porté jusqu'aux rives de



Troie; mais vos lyres restent-elles muettes? Ne dites plus alors que la poésie s'est enfuie avec la vertu de la vieille terre d'Europe; ne criez plus du moins à la décadence, pendant que l'humanité, par le triple levier de la guerre, de la science et des arts, travaille à l'achèvement de l'œuvre de Dieu, pendant qu'en reine du monde, la France convie tous les peuples aux jeux olympiques de l'industrie et que ses fils, croisés de la civilisation, luttent sur la plage Chersonèse.

Ainsi, par la veillée sibérienne du 15 janvier, accroupis sur une natte auprès d'un feu mourant, j'exhalai ma bile contre un déclamateur de journal qui, au sujet de la prochaine exposition de Paris, se lamentait, invectivant les sociétés modernes. N'était-ce pas plutôt à nous de gémir? Les petites misères de la vie de bivouac s'ajoutant aux tribulations de la tranchée, nous aigrissaient de jour en jour davantage. Ainsi les engelures, cette lèpre de l'hivernage en plein vent, faisaient payer cher le plaisir de se chauffer par fois à petit feu. Le vrai tabac, source de consolations, avait disparu des blagues, et les fumeurs ne trouvaient plus à prix d'or, chez les rares débitants de Kamiesch, que des herbes chimiques. Voulait-on lire le soir au coin de la cheminée, la bise s'introduisait souvent à travers les fissures de la toile et soufflait la veilleuse en excitant la fumée. Sortait-on par hasard, le pied glissait sur la neige, et on roulait par terre. Chacun, du lever au coucher, avait subi maintes tracasseries de ce genre. Ce jour-là, pour ma part, mes cigares exhalaient une odeur de foin. J'étais tombé, à table, sur un morceau de lard rance, et, comme dessert, j'avais dû avaler les doléances d'un fiévreux. Après dîner, un indicible accès de sociabilité m'avait poussé vers le Cercle; mais un pressentiment m'arrêta à la porte. J'écoutai; un rabat-joie, de sa voix connue, pérorait en ces termes: « Figurez-vous une table d'amputation et un blessé, vous par exemple étendu dessus, l'opérateur... » Cet exorde me força à reculer; j'aimais mieux les méditations de la cellule, la lecture en paix d'un paradoxe de journaliste.

Quoique la solitude nous fût devenue familière depuis plus d'un an, sevrés de musique, de société, de théâtre, de tous les enchantements de la jeunesse, de toutes les ivresses de l'amour, cette condition glorieuse de Bellephophon nous était à charge ; et mille fois plus ardemment que certains utopistes du temps, heureux et gras qui, en pantoufles, la plume à la main, du fond d'un tiède bureau, transformaient le palais naissant de l'Industrie en temple de Baal, et prophétisaient le déclin de la patrie, nous appelions de tous nos vœux, pour le genre humain en général, et en particulier pour l'armée, l'aurore de cet âge de félicité universelle, annoncée par l'abbé de Saint-Pierre. Ce souhait me ferma les yeux ; mais, sous l'impression des causeries chirurgicales du Cercle, je sentis, dans mon sommeil, le froid d'un scapel qui me tailladait à merci. La nuit fut affreuse d'obscurité et de silence. Ni canonnade, ni sortie. Pas même un convoi de poudre, car la neige, chassée par le vent, barrait la route du Clocheton.

Le lendemain, 16, janvier, se montra dans tout son épanouissement : sous les tentes les mieux calfeutrées, on jouissait largement, avec du feu, de la température négative de huit degrés ; et les plus insoucians du camp, au milieu de leur logis désolé, se demandèrent en se levant comment ils viendraient à bout des cruels loisirs de la journée. Le panorama de l'extérieur était funèbre. Sur la terre balayée par la bise, des frimas à perte de vue et des tourbillons de neige, semblables à des colonnes de fumée. La plaine de Balaclava surtout était un effrayant chaos. Les courants d'air s'y précipitaient des monts Fediouschine et du plateau Chersonèse comme en un vaste remou. Mais si l'on avait traversé du regard les blanches ténèbres couvrant la vallée, on aurait vu, sur le front de bandière des camps anglais, balancer les cadavres de quelques soldats pendus pour avoir cherché à fuir par la désertion un état intolérable : Ce qui aurait pu faire croire que la Crimée, devant Sébastopol, était un gibet, où les assiégeants devaient périr tour à tour. Le Ciel faisait digne pendant au paysa-

ge. Partout des nuages qui paraissaient tendus pour jamais. On entendait à de longs intervalles, entre deux bouffées de vent, le craquement de la glace sous les pieds des corvées qui passaient sans mot dire. Tous ceux dont le tour de garde retombait dans l'après-midi s'en félicitaient presque, parce qu'à la tranchée du moins, on aurait l'avantage de l'imprévu ; j'étais du nombre, et en attendant cette heure de soulagement relatif, je me morfondais, les sabots sur les chenets, en face d'un pâle brasier de fumérons, faisant, faute de mieux, un examen de conscience général.

L'atmosphère de tristesse qui enveloppait le camp, pesant sur mon esprit, il me sembla par une subtilité décourageante, que les meilleurs ici ne valaient guère. Nous servions sans remplir aucun des devoirs d'homme, ni envers Dieu ! les rares prières que le danger ou la douleur arrachaient aux moins endurcis, se perdaient à travers un concert de blasphèmes ; ni envers autrui ! sous prétexte que le prochain n'était pas Français, nous ne lui rendions que le mal ; ni envers nous-mêmes ! nous croupissions dans une misère glorieusement crapuleuse.

Etat moral, en vérité pitoyable, comme la situation des affaires du siège qui l'avait provoqué. Le canon dormait. Les avant-postes même étaient réduits à ne plus escarmoucher. Les tirailleurs employaient leur temps à se réchauffer d'un commun accord aux embuscades : d'ordinaire, nos éclaireurs, plus frileux, sinon plus hardis, se démasquaient les premiers au-dessus des créneaux, et, à l'aide d'une pantomime consistant à entre-croiser les bras, puis à faire le geste de déposer les armes, ils demandaient à leurs adversaires s'ils ne consentiraient pas à une trêve à l'amiable. Ceux-ci d'accepter le cartel pacifique, et tous alors, à l'envie et sans crainte, de s'ébattre. Les Russes, emmitouffés dans leurs grises houpelandes, s'agitaient lourdement : sur le fonds neigeux de l'horizon, on les aurait pris de loin pour des ours blancs en goguette. Les autres gambadaient pis que des collégiens en liberté. Quand, des

deux côtés, ces vedettes s'étaient en conscience dégoûrdi les membres, on les voyait reprendre leurs carabines, et à un signal télégraphique se traiter en bons et loyaux ennemis. Les nouvellistes prétendaient même que ces farceurs d'avant-garde poussaient parfois la civilité jusqu'à s'offrir réciproquement leur gourde d'eau-de-vie, et que les Russes avaient été dupés dans cet échange de politesses alcooliques.

La scène dont je fus témoin au point du jour des sommets du ravin des Anglais, me prouva que les défenseurs de Sébastopol, à l'exemple des Troyens, se méfiaient des avances de l'assiégeant. La nuit s'était écoulée, péniblement monotone ; les bastions n'avaient pas jugé à propos d'aider la diversion du *Maréchal Janvier* en faveur de la ville. Tout se taisait sur le champ d'attaque, même les hiboux.

En proie à une oisiveté beaucoup plus terrible que l'action des batailles, perpétuellement en mouvement afin de dépister le froid aux aguets, fuyant exprès toute pensée pour étouffer la voix des regrets ou du désespoir, les gardiens des parallèles avaient à force de vertu, franchi les quatorze stations d'une heure comprises entre le soleil couchant et l'aube. A la fin de ce pèlerinage nocturne, tous, coiffés jusqu'aux oreilles, le dos vouté par le froid, la face couperosée, les yeux battus comme après une maladie, l'estomac creux et surexcité par une potion d'eau-de-vie, tous muets, nous mesurions l'intervalle qui nous séparait du déjeuner à l'affût d'une réjouissance quelconque.

Sur ces entrefaites, un vol d'oiseaux voyageurs en route pour le midi traversa la Chersonèse, et puisqu'aucune détonation de l'artillerie ne troublait à cette heure la campagne, ils passèrent droit, en direction de Sébastopol, au zénith de nos lignes. Quelques chasseurs de notre voisinage qui bâillaient aux corneilles aperçurent les fugitifs, tirèrent en l'air et plusieurs vanneaux tombèrent morts sur le terrain neutre. Alléché par l'appât d'un rôti, un héros de la gourmandise sauta aussitôt par-dessus le parapet et courut ramasser le butin aux

applaudissements des spectateurs d'alentour, à la barbe des Russes qui accueillirent mal cette leçon de sans-façon. Le pourvoyeur de gibier revint en zig-zag, au milieu des balles sifflantes, et les camarades le portèrent en triomphe. Je ne sais si ces oiseaux volaient à la gauche du bastion du Mât, et si, en cette circonstance, aussi superstitieux que des païens, les assiégés eurent dans leur apparition un mauvais augure, mais sans autre motif apparent, nous reçûmes de toutes parts une averse de projectiles, ce qui assaisonna le déjeuner et rompit l'uniformité de l'attente.

Depuis un certain temps la place, par boutades, mitraillait de nouveau les attaques avec un mélange de toute sorte de ferraille. Elle avait récemment lancé en bombe jusqu'à des disques de fonte, dont on aurait pu faire des guéridons. Les vieilleries des arsenaux de Sébastopol se trouvaient probablement épuisées, car les obus qui ce jour-là (17) nous tintèrent aux oreilles étaient d'un travail achevé. D'ailleurs, il n'y avait pas de raison pour les ménager, puisque, vers l'après-midi, d'énormes convois de munitions entrèrent dans Sébastopol, sous les yeux de l'armée d'observation impuisante.

La canonnade ennemie ne cessa pas, quoique nos batteries, trop pauvres en fer et en poudre, n'envenimassent pas la querelle; mais elle n'avait nulle part causé appréciable dommage, quand de notre côté, vers l'heure du départ, un satanique boulet coupa d'emblée le cou à trois hommes de la garde montante, qui gravissaient en file les escarpements du ravin. On porta sans retard ces trois victimes au cimetière le plus voisin. Peu après ce malheur, nos remplaçants arrivés, nous retournâmes au camp; le lieu de cette boucherie se rencontrait sur notre chemin, et les passants détournaient à peine la vue de cette mare de sang frais. Les balayeurs des tranchées ne pensèrent pas à cacher ces taches du terrain trop habituelles, aussi la neige resta rougeâtre en cet endroit jusqu'à la saison de la fonte.

La nuit qui tombait eut pour nos successeurs les

mêmes rigueurs que celles que nous avons endurées la veille. A leur tour, ils se surpassèrent pour parer les coups du froid et repousser les tentations mortelles du sommeil.

Pendant que la morne tranquillité de la souffrance commençait à régner, sur l'arène du siège, au camp, les serviteurs rendus à la liberté se hâtaient d'oublier les chagrins de la précédente journée. A peine les rares poules du voisinage, autour des castels de l'état-major, venaient-elles de se remiser sous la tente, que déjà la plupart de mes compagnons de garde, harassés, goûtaient en leur premier somme, la visite de la fée des songes d'or.

Quant à moi, au fond de mon lit souterrain, je fumais la pipe du coucher par bouffées mélancoliques. J'ignore si une parcelle du hatchis que mon ami, le colonel turc me donna jadis à Varna s'était glissé dans le fourneau de mon tabac; mais flottant en une demi-ivresse, par l'imagination, je faisais le carnaval. En cette saison des bals masqués, le carnaval était le charme de toutes les rêveries. Je croyais être précipité à travers le tourbillon d'une valse fantastique, à la poursuite de la fleur des dominos. Elle fuyait, les pieds ailés, les yeux languissants d'amour. J'allais enfin l'atteindre.

Tout-à-coup, des juréments, des cris de rage et un bruit de fouets venant de la rue en émoi, me tirèrent de cette aventure fictive. Je soulevai le couvercle de mon alcôve, et prêtai l'oreille. Il s'agissait d'un triste épisode de la vie réelle. Des fourgons de munitions s'étaient ébranlés à la nuit vers les batteries du siège. Les soldats du train, paysans débarqués en Crimée depuis peu, n'avaient conduit, en fait de convois, que des charrettes de blé au marché de leur village, et les voilà chargés, presque sans transition, de transporter des poudres à la tranchée, malgré les barricades de neige dépistant les guides, en dépit des ténèbres de la route, au mépris des obus qui, à cette heure ordinaire du ravitaillement des magasins, bondissaient par les champs. Aussi, ils ne tardèrent pas de dévier à leur insu; puis,

la peur aidant, ils se perdirent; enfin, au péril de l'honneur, achevant leur volte, ils tournèrent le dos à Sébastopol, si bien qu'au moment où on les supposait, pour le bien public, au terme du voyage, ils reparaisaient, haletants, honteux de leur responsabilité, au point de départ.

Survient un directeur des approvisionnements. Furieux contre ces pauvres diables de lâches qui ont fui devant le danger, il les menace de les faire fusiller, et surtout les oblige de se remettre en marche. A la rescousse donc, conscrits! Ils défilèrent, près de mon logis : les uns pleuraient de colère ou de frayeur; les autres juraient; la plupart maltrahaient leurs chevaux, innocents aides qui n'avaient plus que la peau sur les os, et se sentaient destinés à mourir tour à tour sous le faix. Je plaignais ces novices de toute la force de la bonté d'âme qui me restait. Cependant, un dormeur d'alentour, moelleusement couché sur des planches, à l'abri, tempêtait hautement contre les perturbateurs attardés du repos nocturne : égoïste bonhomme, semblable en ce point, mais sans excuse, à ces citoyens qui, en France, de leur lit de plume, en chaud bonnet de coton, peut-être dans les bras de leurs femmes, nous maudissent, pendant nos courses de garnison en garnison, lorsque la diane, trop matinale, ose de la rue les réveiller. Un ami voisin me cria, en frissonnant, que, pour un trésor, il ne voudrait pas être à la place de ces infortunés charretiers. Je dis *Amen*, et m'endormis; mais mon infidèle domino ne se montra plus.

Le lendemain, dès le réveil, oscillations du froid entre huit et dix degrés. Le camp se plongea dans la somnolence de l'ennui. Les cheminées ne fumant plus, le paysage présentait l'image de la mort. Je n'étais pas des plus mal pourvus, et il y avait encore juste à brûler dans mon bûcher un débris de rais de l'arabe tartare. Il fut trop vite consumé; résolu alors à ne pas me souffler solitairement dans les doigts le reste du jour, je partis, en sabots, à la recherche d'un réchauffoir. La

plupart des confrères que je visitai d'abord n'eurent à m'offrir, en fait de chaleur, que des jérémiades : d'autres adoraient un feu de paille. La nécessité me ramena au cercle : heureusement, les alarmistes étaient absents pour raison de service. Je tombais en face d'un foyer honnête et d'un groupe de causeurs qui, au lieu de s'affliger inutilement, envisageaient l'avenir avec confiance.

Dans cette réunion, entre mille, d'officiers de tous grades et de toutes armes, prêts au dernier sacrifice pour vaincre Sébastopol, on se demandait depuis longtemps déjà, sans prétentions de prophètes, si les Anglais ne masquaient pas, par hasard, un point d'attaque important, et si le temps n'était pas venu de leur dire : — « Amis, vous êtes trop faibles ; au nom de l'intérêt commun, effacez-vous, laissez-nous sonder Malakof. »

Chez les pontonniers et partout où l'on s'intéressait aux choses du siège, on était loin encore de pressentir le rôle futur de ce boulevard inexploré de la Place. Mais moins l'attaque du bastion du Mât paraissait devoir aboutir au succès final, plus l'urgence d'une démonstration du côté de Karabelnaïa devenait l'objet des entretiens intimes ; c'était une question de bon sens. Déjà, en parlant de ceux qui soutenaient cette thèse trop souvent et avec trop de passion, on disait, en argot, qu'ils *Malakofisaient*, et l'on citait même des avocats fanatiques de cette cause qui, sur leur carte des fortifications, en leur cabinet, avaient, d'inspiration plus que par raisonnement, marqué d'un gros point rouge la fameuse tour en ruines, position trop négligée par les Anglais ; cette sorte de manifestation graphique signifiait qu'à Malakoff, et là seulement, on tiendrait les clefs de la ville.

Ce jour-là donc, en petit comité, nous plaidâmes à outrance, pour et contre cette théorie, et comme les difficultés croissantes d'une entreprise quelconque obscurcissaient la discussion, et que d'ailleurs, nous avions les pieds chauds, nous ajournâmes jusqu'à Pâques, par



tolérance, la prise complète de Sébastopol. La faim nous chassa fort tard de ce rendez-vous des oisifs du voisinage, cabane ouverte à tous les vents, nous paraissant un palais, et qui, extraordinairement, depuis le deuil d'Inkermann, retentissait de paroles d'espoir. A dîner, grande promesse de jouissances ! Des œufs, vrai primiers, sur toutes les tables. Mais le spéculateur grec qui les avait vendus, complotait avec l'hiver. Les omelettes, généralement sulfureuses, faillirent empoisonner le quartier. Cette déception gastronomique me valut un commencement d'insomnie, et, cette fois, ce fut heureux pour moi.

Le camp, de noire humeur, se couchait à peine au bruit des coups de canon que l'obscurité de la nuit, favorable aux projets d'assaut, provoquait de la part du bastion du Mât, lorsqu'une voix du dehors appela d'un ton lugubre : — « Lieutenant ! » Comme, aux environs, je n'étais pas l'unique propriétaire de ce grade, dont Napoléon se glorifiait, *motus* ; le crieur reprit plus fort et de plus près. Je reconnus le fausset alsacien de Martin, et lui répondis par un grognement. — « Un lettre, ajouta-t-il, » et, ce disant, il tira le rideau et me la jeta en bas.

J'allumai avec joie ma lanterne, croyant lire des nouvelles de France, ou peut-être une déclaration d'amour de ma voisine, la jolie cantinière. Ces mots flamboyèrent à mes yeux : « Salle des rapports : Mon cher camarade !... » Quelle ironique formule de politesse. Pauvre ! misérable ! à la bonne heure ! Je lacérai l'invitation à la tranchée, me rhabillai, et m'en allai l'oreille basse prendre le commandement de mes artistes en destruction. Je n'étais pas le seul dans ce cas. Une réserve tardive de la garde se rassemblait, et l'on n'entendait dans cette foule de gens réveillés en sursaut que des cris de rage ou des imprécations. On se mit en marche ; il était dix heures. Au loin : silence de Nécropole, et noirceur de caverne. Nous passâmes, toujours boudant, devant la maison de *dépôt de tranchée*.

On entr'apercevait, à travers la croisée, une lumière,

les reflets d'une cheminée, et auprès, la silhouette d'un officier. Ce confrère nous fit envie, et certes il ne gîtait pas en un lieu de délices. A tout instant, leur toit courait risque d'être crevé par une bombe, et à la plus légère alerte : « Allons, debout, Messieurs du clocheton ! car le major Raoul veillait. Nous continuâmes notre chemin à pas lents d'abord, parce qu'il était malaisé de s'orienter. Il nous fallut bientôt, à tout hasard, accélérer. Nos lignes, alors de ce côté, étaient censées s'appuyer à la mer, mais à mesure qu'on s'avancait vers le rivage, le parapet avait une consistance tellement insuffisante que derrière, les balles des embuscades chuchotaient sans cesse aux oreilles, autant qu'en pleins champs.

Nous touchâmes, sans accident, aux murs du lazareth ; une ancienne brèche nous donna accès dans l'enceinte. Des échelles facilitèrent les mouvements des démolisseurs, et partout, répandus sur les maisons intactes, ils attaquèrent, à coups de hache, les charpentes susceptibles de fournir des bois de construction.

Le fracas inévitable des pièces qui s'écroutaient éveilla l'attention des gardiens de la Quarantaine, et ils nous sommèrent à boulets rouges de cesser. Plusieurs travailleurs payèrent de leur sang leur vandalisme ordonné. Entr'autres blessés, une sentinelle d'alentour eut le pied presque coupé par un éclat d'obus. Ce malheureux ne poussa pas un soupir, mais saisissant le lambeau de chair qui pendait sanglant par les dernières fibres, il l'arracha et le lança avec des injures du côté de la ville. Des admirateurs de ce stoïcisme en action pansèrent aussitôt la plaie, chargèrent le blessé sur une civière d'ambulance, et il ne discontinua pas, avant de perdre connaissance, de vociférer contre les barbares qui l'avaient mutilé. Ces barbares se vengeaient ! et, à leur place, nous aurions usé comme eux des droits de la guerre.

Cependant, la razzia se poursuivait avec avantage, et, peu avant l'aube, nos voitures pleines, je sonnai la retraite. Nous primes, pour raccourcir, en dehors des

cheminements, à travers les ondulations de la neige. Nous saluions déjà, du fond d'une ravine, le phare du clocheton, quand deux obus, à la fin de leur course, roulèrent droit, des hauteurs du terrain, vers nous. On les voyait raser la terre de leurs fusées enflammées. La mort les accompagnait dans leurs bonds. La moitié de la troupe se prosterna instantanément ; les autres restèrent fascinés ou n'eurent que le temps d'une courbette. Un des projectiles éclata sur nos têtes ; mais l'explosion le pulvérisa en parcelles de métal inoffensives ; les plus maltraités s'en tirèrent moyennant des égratignures. Fouettés par le danger, nous rentrâmes précipitamment, après avoir déposé notre butin près d'un corps de garde indiqué. Le bois, en ce temps, avait plus de valeur que l'or ; et, dès la diane, de tous les points du camp, on convoita cette mine imprévue de combustible. Les pillards (et qui ne l'était pas un peu ! ) en formèrent le siège régulier, et les factionnaires du bois du Lazareth n'auraient pas eu plus de besogne, en gardant un essaim de belles prisonnières.

Pendant de la nuit, la journée fut militairement nulle devant Sébastopol. Pas plus de bombardement que de travaux de sape. Le camp conforma sa physiologie à celle de la guerre. Après le passage ordinaire des corvées, la rue ne fut animée que par les jeux du vent à travers les épaisses couches de neige. Ces barrières de frimat s'accumulaient le long de la route de Kamiesch ; et les communications entre le port et le camp, risquaient d'être bientôt tout à fait interceptés. La mer était à peine navigable : on avait rationné les bêtes en foin moisi, et les gens s'estimaient trop heureux de manger du lard sec. Les rares marchands ne pouvant pas renouveler leurs pacotilles, les objets de première nécessité manquaient de plus en plus. On ne trouvait pas même de l'encre pour écrire à ses parents qu'on vivait encore. Il fallait recourir à des procédés chimiques de fabrication. Les chiffons de cartouches suppléaient souvent au papier ; dans cette pénurie, la confection d'une lettre était devenue une consolation

épineuse. Cependant la mort augmentait son tribut quotidien; mais l'appareil funéraire, trop souvent déployé, ne faisait plus en apparence sourciller personne. On allait au convoi comme à une parade. Chaque fois qu'une cérémonie pareille nous conviait au champ des morts, malgré moi, à la vue du cortège indifférent, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer près de la fosse béante, la famille des victimes. J'assistai par la pensée, à la douleur des absents. Quelle somme de larmes produit la guerre; quel dur métier que celui de nos mères!

L'heure de la tranchée me surprit ce jour-là sur ce sujet de méditation au retour d'un enterrement. Sébastopol hurlait; la garde gagna péniblement son poste et se tint sur la défensive, car il courait de bruits de sortie. Pour moi, plus tard, à la nuit close, je m'acheminai de nouveau vers le Lazareth. Le feu de la place semblait se modérer, mais le temps tournait à l'orage et la mer Noire mugissait. Que de blasphèmes en route contre notre destinée et la rigueur du ciel. Ils nous auraient sans doute porté malheur si les Russes n'avaient été en ce moment distraits par des projets plus graves. En effet, à l'approche de minuit des vociférations de hurras, s'élevèrent des bords de la baie voisine, en dessous de notre chantier. C'était une troupe de volontaires qui se jetaient avec furie sur l'extrémité de la circonvallation. Mais là bivouaquaient quatre compagnies de la légion. Court fut le choc de l'ennemi; et si le canon de la quarantaine, se mêlant mal à propos de la partie, n'eut forcé les défenseurs de la tranchée à rebrousser chemin, le plus grand nombre des agresseurs mouraient noyés l'épée aux reins. Peu après, au voisinage de la mer, la scène retomba dans le silence. Alors, de tous les planchers du Lazareth, retentirent les bruits de la hache qui ne s'était pas ralentis durant le combat; et nous n'achevâmes pas notre tâche de sac-cageurs sans horions.

Libres enfin à deux heures du matin, nous nous décidâmes à affronter les chances du retour au camp.

L'ouragan était débridé; la neige roulait sous nos pieds; nulle trace de sentier. Les tourbillons voilaient à nos regards, la lumière directrice du Clocheton visible, des mamelons, en temps ordinaire, de sorte que le hasard présidait à la contre-marche; et bientôt égarés, nous buttâmes contre une ligne de rochers inconnus. En cette région, théâtre probable de l'escarmouche récente, on respirait encore l'odeur de la poudre. Un poste stationnait près d'une grotte éclairée. Sont-ce des chasseurs de Vincennes ou des Cosaques? La sentinelle avancée cria : Qui va là? Un des nôtres courut pour l'embrasser. La politesse était déplacée; on lui tira dessus. L'officier de garde sortit l'épée à la main, tandis que les hommes prenaient les armes, reconnut en nous des amis et nous servit de boussole. Si le guide avait légèrement obliqué à gauche, nous donnions en plein au centre des embuscades russes. Je jetai l'ancre quelques instants dans ce refuge. En trinquant ensemble, le confrère me conta l'affaire de la légion, trop lestement bâclée, selon lui, car ils n'avaient pas eu le temps, lui ni ses compagnons, d'y participer. Ils comptaient toutefois, avec raison, se rattrapper avant la fin de la nuit, puisque tout à l'heure, disait mon hôte, après la retraite de l'ennemi, on avait de loin distingué la voix irritée d'un chef qui, en français, menaçait ses soldats de les ramener au feu : preuve, ajoutait-il, que la sortie avait été entreprise par des déserteurs ou des mercenaires, et que la garnison perdait confiance. Effectivement la fusillade ne tarda pas à se ranimer, mais cette fois au milieu de la troisième parallèle; l'assiégé y fut battu de main de maître aussi bien qu'à l'aile gauche.

Aux dernières lueurs de cette heureuse reprise de bataille, nous nous remîmes en mouvement à tâtons. Le souffle du vent avait redoublé de violence. Des vagues de neige se dressaient parfois devant nous. Après de longs détours et des efforts superflus, ne sachant ni où nous étions, ni où nous allions, il fallut s'arrêter derrière un pan de mur hospitalier, et, à l'abri de ce

parapet, la tête baissée, nous démenant follement pour nous dégeler les jambes, nous attendîmes la première clarté de l'aube et terminâmes notre voyage. On rencontra, à travers champs, une foule de trainards, qui avaient aussi passé la nuit à l'enseigne de la lune, éprouvant les mêmes vicissitudes que nous. Quelques-uns se réjouissaient de n'avoir pas couché dans la mer ; ceux-là, perdus à fond, avaient erré longtemps sans s'en douter au bord des falaises du rivage de Stré-litzka. Le Grand-Parc nous apparut à tous comme une miniature de la Terre promise, et nous réparâmes délicieusement nos forces au lit, pendant que le camp se levait, plus embarrassé que jamais du poids de ses loisirs.

Cette vingtième journée de janvier fut, au siège, spécialement digne de mémoire. Les premières brigades de prisonniers russes se démasquèrent sur le mamelon de Malakof.

La ville, à cette époque, se trouvait à peu près complètement fermée par une triple enceinte : en arrière des remparts, les batteries barrant les rues principales ; au delà des fossés, les embuscades que les enfants perdus s'étudiaient en vain à détruire une à une, mais qui renaissaient de jour en jour plus nombreuses de leurs ruines, et insensiblement reliées entre elles, dessinaient, autour du corps de place, une ligne d'ouvrages avancés. Maintenant les appréhensions de l'assiégé se tournaient logiquement vers le faubourg.

Dès l'origine, l'étude comparée du terrain avait démontré au général Todtleben que même, maîtres du bastion du Mât et du bastion Central, les alliés devaient céder sous le feu des positions dominantes de Karabelnaïa. Par conséquent, cette idée du rôle décisif de Malakof qui germait à peine dans l'esprit des ingénieurs adverses, cette idée dont la réalisation, au point de vue de l'attaque, dépendait d'ailleurs du bon vouloir des Anglais, se présentait déjà à ses yeux avec le sceau de l'évidence, et il se promettait d'en tirer parti immédiatement pour les intérêts de la défense. Aussi,

dès que Sébastopol, définitivement fut protégé contre les coups de main, avant que l'assiégeant eût trahi ses projets d'agrandissement, il jetait, à la tête de ses incomparables terrassiers, les premiers fondements d'une citadelle, merveille sans égale, de la fortification passagère des modernes qui devait l'immortaliser. Pendant ce temps, le reste de la garnison, immobile, laissait faire à l'hiver sa diversion.

Le froid vaincra les Barbares, répétaient les popes ; et les Russes avaient foi en cet auxiliaire, comme si les prêtres de Photius étaient les dispensateurs des saisons. Il est vrai que les faits semblaient leur donner raison. De tous nos instruments de guerre, les plus actifs étaient les brancards, les litières et les cacolets. Leur va-et-vient des tranchées et des camps aux ambulances, ne s'interrompait, ni le jour, ni la nuit. Les cas de congélation se multipliaient ; le choléra, semblable à un dogue acharné, n'avait pas lâché prise. L'humidité où l'armée croupissait même sous la tente, entretenait les fièvres. De l'épuisement naissait déjà le scorbut. Le sommeil, au froid des tranchées, frappait fréquemment de cécité, tandis que le commerce du canon de siège rendait sourds les plus faibles d'oreilles. La gloire aurait pu ajouter alors une pharmacie à ses attributs. Les nouveaux venus fournissaient le plus fort contingent de malades, car, pour eux, nulle acclimatation. Dès qu'ils touchaient terre, ils se voyaient condamnés aux extrémités de la misère ; et le mal du pays les décimait si les fléaux du camp ne suffisaient pas. Les médecins s'effrayaient de l'encombrement des hôpitaux : on aurait dit que les héros de l'Alma étaient destinés à agoniser devant Sébastopol. L'entrain guerrier s'éteignait partout. L'artillerie ne jouait que par extraordinaire. Les tireurs d'avant-poste ne carabinaient que pour l'acquit de leur conscience. Les travailleurs du génie perdaient courage, car la terre et le roc gelés résistaient aux pioches les plus énergiques.

La troisième parallèle se développant avec lenteur par lambeaux successifs, ne rejoignait pas encore le

ravin des Anglais. La même inertie fatale entravait l'achèvement des dernières batteries mises en œuvre; il fallait plus de temps à présent pour emplir un sac de terre, qu'on en consacrait au début, pour en garnir une ligne de gabions. Une seule chose, le service, n'éprouvait point de ralentissement; chacun était obligé de marcher souvent hors de son tour régulier, parce que les serviteurs du siège n'étaient qu'une poignée, et que l'arrivée des renforts, pour combler nos rangs, éprouvait des retards irrémédiables.

Ce jour de l'inauguration des défenses de Malakof (20) à l'heure prescrite, la fanfare du ralliement de la tranchée troubla le mutisme du camp. La plupart des coryphées de l'expédition du Lazareth avaient été à leur réveil désignés de garde habituelle; je dus aussi m'exécuter. Il faisait un froid sombre, et les visages étaient rembrunis à l'unisson du ciel. Dès la nuit, les vedettes, à la lueur des réchauds du bastion du Mât, surprirent le secret des manœuvres inusitées derrière le rempart. Le chœur des chiens de la ville annonçait, en outre, des rassemblements de troupes. On commença partout les préparatifs de combat ordinaires; et on attendit, mèche allumée, la suite de ce prologue de sortie.

Cependant, en nos parages et ailleurs, il passait et repassait des files de fantassins chargés de boulets, vaillants portefaix du siège qui, la veille étant de piquet, avaient bivouaqué au Clocheton, qui, l'avant-veille avaient monté leur faction au feu, et qui consacraient (le salut public l'exigeait ainsi) au transport à bras des projectiles, la meilleure partie de leur seule nuit soi-disant de libre repos. La plupart d'entre eux se hâtaient d'en finir; mais des trainards déposaient leur fardeau de distance en distance au bord du chemin, s'accroupissaient dans la neige, et soufflaient tels que des bêtes de somme pliant sous le harnais. L'un d'eux, par lassitude ou par faiblesse, se déroba en traversant la batterie à l'abri d'un affût, s'allongea étourdiment en travers de la plate-forme et s'endormit. Peu après



la musique du garde à vous, signale l'ouverture du feu; on tire une salve, et une voix déchirante perce en dessous d'un obusier. Vite un falot! et on aperçut le malheureux pourvoyeur qui se tordait sur les planches. Les roues de la pièce, en son recul, lui avaient écrasé une jambe. Nos inutiles regrets l'accompagnèrent à l'ambulance. Il ne cessa de parler aux porte-brancards de ses parents, qui à cette heure dormaient en paix, sans soupçonner que leur fils était éclopé pour la vie. Ce lieu commun des souvenirs du soldat blessé ou mourant, à sa mère et à la patrie, était une navrante réalité de tous les jours. Le cœur ne se ferme jamais à ces sentiments d'amour filial; et ces cris de la nature attendris saient à la tranchée les plus endurcis. Durant cet intermède, le bastion du Mât nous ripostait insolemment, et tous les canons de la gauche des lignes françaises, ses ennemis personnels, joutèrent avec lui jusqu'à la fin de la veillée; mais la garnison ne remua pas; et après minuit nous avions à subir encore les douleurs de l'inaction. Flânerie à outrance d'un bout à l'autre d'un promenoir pavé de glace; tabac sous toutes les formes; observation des phénomènes célestes qui, à défaut d'horloge, annonçaient le retour du jour; interpellations à des compagnons qui, vaincus par le sommeil, se couchaient par terre au risque de la mort; audition d'une sérénade donnée par les chats-huants des ravins en l'honneur de la sérénité exceptionnelle de l'air: monologues fréquents afin de se tenir à coup-sûr en éveil; collation composée d'une mouillette de biscuit dans un verre de rac, tels furent à peu près les agréments divers de la soirée pour tous, petits et grands.

Peu avant l'aube il y eut, à brève pourpoint, une panique en ville. Les bastions concertèrent ensemble, on dût presque partout s'entre mitrailler près de deux heures à toute volée. Nos alliés vinrent en aide, moins par reconnaissance que par amour propre. Les chefs de l'artillerie, en leur ronde quotidienne, assistèrent à la fin du combat derrière un observatoire limitrophe de la batterie anglaise et de la nôtre. Leurs figures sem-

blaient refléter, sinon des soucis sur l'issue du siège, du moins les premiers tiraillements au sein du conseil de guerre relativement à l'attaque nouvelle de Malakof. Pressait-on déjà lord Raglan de retirer de ce lieu ses troupes efflanquées? Le chef anglais s'obstinait-il dans un refus systématique? Eludait-il cet aveu de son impuissance? Les commentaires de la tranchée n'éclaircissent pas ce doute. Quoi qu'il en fût, on nous recommanda de vivre en bonne intelligence avec nos voisins de droite, de les seconder fraternellement en toute occasion, mais avant tout de ménager la poudre, sous-entendant ainsi que le Grand-Parc manquait toujours de munitions. Un coup de la dernière salve du tir matinal atteignit perpendiculairement sur le toit, l'arsenal du pont du sud, un des points de mire alors en vogue. Des Russes se précipitèrent effarés hors des portes et se blotirent à plat ventre dehors. Malheur à ceux qui n'eurent pas le temps de sortir! Le bruit de l'explosion remplit le quartier d'une joie sauvage, et l'on se disputa à la ronde l'honneur de ce hasard, appelé coup d'adresse. Les avant-postes amis du Ravin renouvelèrent leurs justes plaintes au sujet des bombes turques, qui les avaient de rechef rudoyés.

La réclamation fut transmise à qui de droit avec des certificats de blessures en règle. Mais la consigne n'en subsista pas moins, de consommer jusqu'à épuisement la provision de ces engins. Leur travail utile pesait plus dans la balance que leurs méfaits. La logique reste, hélas! inflexible à la guerre. Le principe du mal admis, tous les crimes, tous les excès en découlent. Le guerre civilisée est une utopie.

Ce jour, grâce aux émotions de la canonnade et les commérages de circonstance aidant, se passa pour nous rapidement; et depuis l'automne, jamais garde descendante n'avait, d'un pas plus gai, traversé la Chersonèse: parce que cette troupe d'assiégeants avait su braver franchement l'ennui, on aurait cru que l'avenir brillait pour eux sans nuages! c'était l'enfantillage de la vertu. Le camp eut à la veille, des velléités de

plaisir. Le thermomètre remontait à zéro ; le ciel était étoilé. Les buveurs se hasardaient hors de leurs ermitages souterrains, et les cantines prirent, au loin, un air de fête printanière.

Entraîné par ce mouvement de gaité générale, je me moquai de l'éclipse du feu en ma cheminée, et longtemps en déshabillé je souris à ma couche. Ce contentement inusité intrigua Martin, et il s'imagina que tout allait pour le mieux dans les affaires du siège. Ce nigaud d'Alsace possédait au plus haut degré la manie propre au soldat, de supposer que l'officier sait les secrets de la comédie ; et certes, Vauban en personne ressuscitant à cette époque, devant Sébastopol, n'aurait pu prévoir même le lendemain, tant l'insuffisance soupçonnée de l'attaque du bastion du Mât et les incertitudes ébruitées sur notre établissement en face de Malakof rendaient la solution de la guerre inextricable ! Je profitai de ce rayon de belle humeur pour bâtir de mon mieux une lettre à ma famille inquiète.

La misère, en nous arrachant presque du cœur l'espoir du retour en France, ne parvenait pas à nous faire oublier nos dettes épistolaires. Mais comment rester fidèles au système de mensonges pieux que je m'étais primitivement imposé ? La plume ne se serait-elle pas refusé à écrire que notre sort était heureux, quand nous étions disciplinés à la souffrance, quand une fois au moins tous les trois jours, vingt-quatre heures durant, il fallait jouer à cette maudite loterie des tranchées, où les plus avisés conquéraient des rhumatismes, quand l'encre, péniblement fabriquée, se figeait sous la tente, quand enfin les nouvelles de Crimée répandaient partout l'épouvante. Aussi, pour voiler la vérité, le mieux était de singer les bulletins de l'armée anglaise, de se borner à des attestations de santé, de même que les rapports de lord Raglan, éloquentes en leur concision, se réduisaient au procès-verbal du temps. Après l'accomplissement de ce devoir, je plongeai sous ma fourrure, et les ailes du rêve me transportèrent au pays natal, où je prodigais des caresses et des histoires de

gloire. Une lubie du bastion du Mât, que la nuit obscure rendait ombrageux, réveilla un instant le camp. A cette heure de l'alerte le coq de l'unique basse-cour du voisinage se fit entendre. Quel consciencieux chanteur ! il n'avait plus ni plumes, ni crête, ni embonpoint; en picotant sous la neige il s'était enrhumé, et pourtant il ne sautait pas une note de sa romance. Les soldats d'alentour l'affectionnait : ce coq était l'emblème des héros du siège. La séance nocturne fut nulle à la tranchée. Les sapeurs du génie dégagèrent laborieusement, des déblais de frimas, les passages les plus fréquentés des parallèles. Les artilleurs alignèrent quelques gabions; l'infanterie s'hébéta à regarder les ténèbres du lointain.

Vers le matin, l'artillerie de la place sonna le réveil. L'armée ne se soucia pas de ce tapage sans portée, et se livra aux plaisirs domestiques. Chacun musait à sa façon. Les uns se soulaient vertueusement à petite dose et le vin leur devait le présent; d'autres essayaient une partie de cartes; qui cuisinait le lard, ou le civet de rats; qui lisait un livre de la bibliothèque Bibikof. Les fumeurs, la pipe à la bouche, se changeaient en volcans. Les rares sybarites, à moitié nus, devant un feu économique, prenaient un bain et étrennaient le linge blanc. Ceux qui avaient reçu la visite du vagemestre faisaient contraste, au milieu de ces tueurs de temps. Certains riaient sous capé, leur lettre à la main. On en voyait qui dérobaient une larme ou qui se défendaient contre la tristesse. Pour moi, le courrier de ce jour m'annonça les fiançailles d'une jeune personne, qui avait emporté un lambeau de mon cœur. En ce moment, personne, ici, ne nourrissait le moindre projet d'amour ou de mariage. « Vous épouserez la mort, nous disait un pessimiste du cercle, en ses noirs accès de lyrisme. » Cependant, cette surprise me livra à la mélancolie, et ne pouvant endurer l'isolement du logis, le reste de la journée, j'allai traînant les sabots, et penché sur un bâton, me promener jusqu'aux confins du Grand-Parc, chez un ami de l'administration, qui habitait une des

plus somptueuses tannières de la banlieue. De fraîches peaux de bœuf formaient un dais au-dessus de sa cheminée ronflante, et des paravents tout autour. Les murs de ce taudis avaient des reflets de sang qui, dans le demi-jour, imitaient le rouge du velours. Il y régnait une température de serre chaude. Je pris place au foyer, et nous devisâmes longtemps, non des affaires du siège, le sujet seul consternait l'esprit, mais de frivolités littéraires dont il raffolait. Nous tréssâmes à deux des couronnes à Musset, dont les chants avaient bercé notre jeunesse. Quelle fête pour nous, jadis, au cabaret du quartier-latin, de saluer ce roi déchu, qui s'abreuvait d'absinthe jusqu'à l'ivresse ! quel attrait, aujourd'hui, de réciter *Namouna* en chœur, *Namouna*, la plus brillante fleur de la fantaisie, que nos maîtresses avaient déclamée sur nos genoux ! depuis mes causeries d'automne avec l'amant de Chimène, dans les bas-fonds de la troisième parallèle, je n'avais goûté pareille distraction académique. Cette excursion au Parnasse, en compagnie d'un fervent, me consola si bien, que rentré chez moi, je prolongeai le charme, et que le déchaînement de tous les bastions n'aurait su le rompre. Beau pays de l'idéal, où plane sans cesse la pensée des élus, loin des boues de la terre ! Paradis, auquel le vulgaire des malheureux aspire en vain ! sanctuaire de l'imagination où vivent, tous les héros de la poésie, plus réels, plus aimés que des créatures vivantes ! que de fois, pendant les sombres loisirs de la tente, tandis que la Chersonèse dormait sous un linceul de neige, et que le canon mugissant simulait le glas de l'armée, que de fois pour me soustraire aux atrocités de la guerre, je tentai d'escalader les sommets ou de pénétrer les ombrages de tes vallons ! mais, hélas ! indigne pèlerin, à peine en vue du seuil rêvé, le courage et le souffle me trahissaient. Alors, semblable au voyageur qui, de la mer, apercevrait les rivages inabordables d'une île enchantée, ravi même de l'impuissance de mon extase, je contemplai, d'une halte lointaine, ce vestibule du ciel, fermé aux profanes. De là, toutes les filles immortelles de la muse

ou de la palette m'apparaissaient au milieu de leur triomphe, Juliette à la croisée du palais de Vérone, Béatrix au chevet du Dante, Marguerite à son prie-Dieu, Clorinde au combat, Hermione à l'autel, Pauline au martyre, Joconde à sa toilette, les vierges de Raphaël sous la couronne des anges, Virginie expirante au port, Émeralda au rendez-vous d'amour, Lisette dans la mansarde du chansonnier. Cependant, à l'horizon, derrière cette légion de figures éblouissantes, se groupaient, en bonnets de docteur, les critiques, les pédants, les cuistres; puis comme dans les toiles d'Holbein, la mort se dressait grimaçante entre les ombres de ma vision; enfin, les bruits du dehors me réveillaient et le songe creux se retrouvait en cellule de bivouac, à trois pieds sous terre. Ainsi m'arriva-t-il, cette après-midi-là, au retour de ma visite à l'intendant. J'entendis une étrange rumeur aux alentours. Des camarades ramenaient des batteries, un fumeur qui avait la figure brûlée. Un cas de malheur nouveau! bonne aubaine pour les curieux, aux abords répandus dans la rue, sur le passage du blessé! L'imprudent avait allumé sa pipe à l'abri d'un mortier dont l'âme était tapissée de poudre. A ce propos, les adversaires du tabac demandaient qu'au feu on proscrivit cet incendiaire! traiter ainsi ce charmeur de la solitude! les amateurs se révoltent contre cette intolérance. Il y en a qui déjà brandissaient, en pérorant, leurs tchiboucks avec indignation. La trompette de la garde les mit d'accord et dissipa les rassemblements. Le temps s'était radouci, à défaut d'autre spectacle, j'assistai au départ de la tranchée. De plus en plus, les costumes d'incroyables de bivouac brillaient sur les rangs. Les bonnets jadis rouges, les ceintures en guenilles, les criméennes avec doublures de sacs à terre, les pantalons reployés dans les bottes, les guêtres en drap russe, les bourdons. Cet ensemble offrait un coup-d'œil de hardes sauvages, et l'assiégé avait raison de ne sortir que la nuit! Quant aux chevaux de service, ils faisaient rire les regardants de pitié. L'hiver leur servait de palefrenier: ils reluisaient

de neige fondue; et de leur crinière pendaient des grelots de glace.

La nuit fut la copie de la journée. Le gain de quelques pans de parapet et le jet de quelques bombes, voilà son historique.

Le lendemain (23), même disette d'événements; même chômage du siège. Un touriste débarquant à Kamiesch, dans l'espoir de jouir des féeries vantées du bombardement de Sébastopol, se serait cru, à bon droit, mystifié. L'enfant terrible de la défense, le bastion du Mât, lui-même, se relâchait. Adieu ces grandioses colères du matin, dont il nous terrifiait, après Inkerman, en ce temps où l'ennemi tremblait de la peur d'un assaut, devenu maintenant un mythe! La place ne daignait plus nous divertir du moindre feu d'artifices! ni pluies de grenades! ni vaste étincellement de bombes! Le ciel ne se dépouillait jamais de sa décoration brumeuse! rien à voir : rien à dire. La *Pointe des blagueurs*, cette tribune du Grand-Parc était muette. Les derniers habitués de cet observatoire s'étaient enrôlés dans une milice qu'on appelait pittoresquement, en argot, les *chevaliers du Lézard*, lazzaroni de la tente qui vivaient à l'affût du plus léger rayon de soleil, et au premier signe d'éclaircie, sortant un à un de leurs habitations, venaient se ranger en bataille le long des murs les mieux exposés au midi, pour se réchauffer et bavarder.

Excepté ces rares tableaux de genre, le camp ne figurait qu'une grisaille monotone. Quoiqu'en ces rigueurs du *statu quo*, le désœuvrement fut un fardeau de plus en plus lourd, le niveau moral ne baissait pas sensiblement. On se coalisait contre l'ennui avec plus de succès. Les cercles tendaient à se régénérer. Les sonneurs d'alarme s'observaient devant les nouveaux venus. On glanait les occasions de rire. Dans nos environs, on recevait un journal qui, à sa quatrième page, publiait régulièrement la carte du dîner du jour, à l'hôtel de l'*Exposition* récemment ouvert. Souvent on lisait ce menu entre amis, en séance solennelle, et cette proclamation

culinaire donnait lieu à des scènes burlesques. Tantôt, c'étaient des gourmets qui se recueillaient pendant la lecture et mangeaient idéalement des plats énumérés. Tantôt, à propos de la préparation d'un mets recherché deux connaisseurs rompaient des lances. Le gueux le plus proche était mandé à la barre, et d'après la déposition de l'expert, le Sénat décidait ce point de gastronomie comme s'il s'agissait d'un problème de fortification. L'ombre de Brillat-Savarin devait s'en égayer ! Au centre de cette réunion de plaisants compères, que les servitudes du métier dispersaient trop souvent, on était tenté d'oublier son tour de garde. Mais la sonnerie des tranchées, rappelait inexorablement l'heure, aux tributaires de la journée. A cette époque, où notre condamnation au siège paraissait perpétuelle, ce refrain du départ singeait le son de l'horloge de l'enfer des poètes, avertissant les damnés qu'il faut, sans se lasser, recommencer les épreuves.

La colonne des défenseurs se mût, de ce pas grave dont on avait peu à peu contracté l'habitude. Le siège était par la continuité des efforts à faire, un élément de plus en plus incompatible avec les élans de la *Furie Française*. Le soldat avait perdu sa désinvolture avec sa folle gaieté. On aurait dit des Anglais en marche. Nos alliés nous communiquaient leur calme, et nous empruntaient notre organisation militaire. La nuit fut parfaitement tranquille. Les gardiens de nos lignes s'abandonnèrent sans souci, aux charmes de l'escrime contre le froid. Je veillai, pour ma part, aux batteries de campagne, depuis peu établies, et qu'on ne servait que de nuit. C'était pour chacun, tour à tour, un supplément de faction.

Dans ces parages, on eut un lamentable intermède. Le chef d'une compagnie d'infanterie s'égara, en allant visiter ses sentinelles avancées : l'obscurité était ténébreuse ; il fut pris au retour pour un ennemi, et frappé d'une balle à la tête, en criant, France ! On le rapporta mourant. Nous pleurâmes cette méprise et attendîmes tristement la rentrée matinale. Sur le chemin du camp,



on rencontra un officier Criméen de fraîche date qui faisait des visites d'arrivée, en belle tenue de garnison, boutonné, ganté et reluisant d'or. Ce phénomène d'élé-gance attirait les regards des passants, autant qu'un uniforme russe ou que la toilette d'une femme, à travers ces champs de la chersonèse, où les plus fringants ne rougissaient pas des haillons, où les habits de parade ne s'étaient même pas les jours de combat, où il ne restait plus que des pionniers déguenillés, attachés du-rement à la glèbe.

La journée du 24 ne différa pas des précédentes. A la tranchée, fermeture complète de la scène. Au camp, repos sinistre. Pas une âme dans la rue. Ça et là, des chiens rongéant hargneusement les os, quelques poules maigres flanquées de coqs trop étiques, pour songer à l'amour; des chevaux errants, et ne sachant quel avan-tage en ce désert, tirer de la liberté.

Heureux ceux qui, au retour d'une corvée, exténués de fatigue, avaient la ressource de dormir ! c'est ce que je fis et de bon cœur. Mais, passé midi, un vacarme inusité sous une tente d'alentour, mit tout le quartier en émoi. Notre capitaine en second célébrait la fraîche nouvelle de son rappel immédiat en France, prélude pour lui de la retraite. Jamais ivresse pareille à celle de ce vieillard, qui avait si souvent mouillé de ses plus chaudes larmes, le portrait de ses jeunes enfants ! il dansa, chanta, ferma sa malle et s'en fut, avant le soir, à bord du bâtiment qui appareillait. Le bonhomme re-grettait surtout, en Crimée, son cheval, fidèle compa-gnon de ses insomnies, *Mignonne*, qui avait eu l'honneur de coucher à côté de son lit, sous le rideau. Leurs adieux furent touchants ! la bête et nous, à l'envi, jaloux de son sort, nous escortâmes jusqu'au port l'heureux voyageur, et la nuit suivante, ce fut parmi les témoins, à qui rêverait le plus de navires, voiles déployées, en partance pour la patrie. Ce départ réduisait notre table à sa plus simple expression. Nous voilà deux, et nous étions d'abord cinq, en comptant feu Mitraille, le chien de famille, dont les admirateurs louaient encore en pu-

blic l'habileté et le dévouement ! pauvre animal ! Son successeur représentait le plus incapable et le moins sensible des roquets. En fait de tours, il ne savait qu'aboyer aux mendiants du camp, Turcs ou Anglais. Il n'avait pas accepté la confraternité d'armes ! Sans cœur, il ne daignait pas venir aux devants de ses maîtres, rentrant de la tranchée, tandis que feu Mitraille ne manquait jamais, à moins que l'amour ne l'en détournât, de nous souhaiter la bienvenue.

Les vides produits par les maladies ou la mort, dans les rangs de nos artilleurs, étaient, proportion gardée, aussi profondes que pour l'état-major.

Depuis le jour, funeste à plus d'une fille d'Alsace, où la compagnie avaient quitté Strasbourg, un tiers de nos anciens soldats avait été remplacé par des recrues qui s'aguerrissaient avec peine. D'ailleurs, la fortune ne faisait pas de jaloux, et toutes les troupes, batteries ou bataillons, avaient été au moins autant éprouvées. Le long noviciat de la misère n'avait pas formé les derniers arrivés. Aussi quelques-uns languissaient au point que, si on ne les avait forcés à manger, ils se seraient laissés mourir de faim. D'autres, se traînaient de la tente à l'infirmerie. Plusieurs donnaient des signes d'aliénation mentale. De ceux-là, le premier avait la manie de plier bagage, comme s'il entendait la trompette du rembarquement ; le second ne cessait pas de siffler ; on l'aurait pris pour un merle. Mais depuis quelques jours, il avait disparu ; et (on oublie si vite les absents à la guerre !) il n'était pas plus question au voisinage, du pauvre fou déserteur que de la prise de Sébastopol.

La nuit ne changea rien à la face du siège ; il neigea et la garde se mortifia dans l'attente du jour. Le 25, orage. Il ne faisait pas clair en plein midi. Les rares détonations du canon ressemblaient à des coups de foudre. Les loisirs furent accablants. Les tentes respiraient la tristesse du cachot. Sous les huttes, on avait dû rallumer les falots ; et on aurait dit le camp, semé de chapelles sépulcrales sous ces abris, l'armée s'en-

nuya en paix. Vers le soir, à l'heure du départ pour la tranchée, la rue se ranima par force. Le ciel rougissait au couchant. Le vent tombait; et on se dérida, en marchant. Chaque troupe gagna son poste par le meilleur chemin, au mépris des boulets.

A la tête de mon peloton, je redescendis le ravin des Anglais. La neige nous montait à mi-jambe. Le pas nécessairement ralenti portait à la rêverie. Je songeai à la félicité du vétéran, libéré du siège, qui depuis hier, voguait vers la France; et il me semblait, que si à cette heure, par magie, la Providence m'accordait pareille faveur, j'en mourrais de joie. Tous les servants qui portaient le bât, pensifs à mes côtés, avaient l'air aussi de se consoler du voyage aux batteries par des chimères. Nous rasions les rochers pour mieux éviter les chûtes, quand, à un tournant, la montagne se mit à gémir. Aussitôt de faire halte et de chercher la cause de ce bruit. Dans un enfoncement, on découvrit une grotte minée, d'où sortait une voix plaintive. Une brèche fut instantanément pratiquée, et sous la forme d'un squelette encore en vie, nous aperçûmes le feu siffleur accusé de désertion. S'était-il cloîtré pour se soustraire aux angoisses du métier? La démence l'avait-elle poussé à se suicider? On ne put éclaircir le mystère, car le pauvre diable mourut peu après à l'ambulance, sans parler. Pendant que deux fiers-à-bras le hissaient au clocheton, nous doublâmes de vitesse, pour rattraper le temps perdu à ce sauvetage. Les amis, impatients d'un retard involontaire, nous repassèrent la déplorable consigne de ne bombarder qu'à la dernière extrémité. La nuit était donc vouée aux malédictions de l'oïsveté.

Quatorze heures à dévorer seul, en plein air, par une température de Sibérie, sans un moyen humain de distraction; il y avait presque matière à perdre la raison, rien qu'à mesurer de l'œil cette carrière d'épreuves périodiques; et je m'étonnais en commençant ma promenade sans fin, que les cas de folie n'abondassent pas. Les anges, en pareil lieu, aurait redouté les veilles ! Il

ne restait plus de ressources morales ! Chanter, déclamer, rêver, penser, ces palliatifs étaient usés ! La résignation bestiale dont on avait fait l'apprentissage en automne, ne suffisait même plus au bonheur relatif. Il fallait se surexciter l'esprit, et s'agiter sans relâche. Le char volant des heures était, pour nous, une ironique allégorie. Le temps paraissait embourbé ; et quand, après des efforts inouis, on se figurait avoir dépassé le milieu de la course, il n'était pas minuit. Le vent qui, depuis l'arrivée, nous laissait respirer, se réveilla de très-bon matin ; et la neige nous voltigea cruellement au visage.

L'approche de l'aube marqua une aggravation de froid. Le thermomètre de mon voisin l'Anglais accusait plus de dix degrés ! La tranchée simulait alors un immense gymnase : les uns s'essouffaient à courir, les autres à danser, comme piqués de la tarentule ; et, pendant ces exercices, pas un des lutteurs fatigués ne poussait un murmure : on aurait cru des automates vivants. Le bastion du Mât s'était remis à tirer ; mais au signal de la chute des bombes, les yeux se levaient en l'air avec indifférence et l'on se souciait à peine de parer le coup, en cas de danger.

Chacun de ces hommes, avait, en son humble sphère, atteint ces sommets de la sagesse, dont parle le poète ; et si la Chersonèse avait menacé de s'abîmer dans la mer, personne, de la première parallèle à la lisière des avant-postes n'aurait sourcillé. Je tâchai encore de m'abstraire pour m'illusionner ; et l'image du prisonnier de la grotte évoqua en ma mémoire, une plaisante naïveté d'enfance. Lorsqu'à, dix ans, collégien villageois, je vins à Paris, le hasard me fit rencontrer, dans une bonne maison, un jeune fat qui avait la manie de siffler à tout propos, et finit, plus tard, à Charenton. J'écrivis à mes parents exprès pour leur demander, si ce tic, dans la capitale, était un cachet de distinction. J'aurais ri de ce souvenir, si un jet de grenades survenant ne m'en avait ôté le courage. Gloire aux artificiers Russes ! La précision de ce tir à plus d'un kilo-

mètre, confondait nos experts. Seulement ces appareils ne produisaient à travers l'obscurité du ciel, que des effets magnifiques d'illumination. Les grenades, projectiles d'enfants aux longues distances, n'étaient à craindre qu'autant qu'on les recevait directement sur la tête. Cependant, les spectateurs de la nuit regrettaient la brièveté de ce divertissement, lorsqu'on entendit un roulement de voitures dans la direction de la ville. Une vedette annonça aussitôt un convoi perdu.

En effet, les chevaux du premier attelage de devant ne tardèrent pas à déboucher au sommet du talus. Pauvre caravane! les bêtes suaient sang et eau. Les charretiers se damnaient à force de jurons! le chef parlait pour le point d'honneur, de se brûler la cervelle! On lui montra le bon chemin. Il s'en tira au prix de quelques cheveux blancs, simple détail de nos misères! L'aube se leva, peu après; la garde but avec avidité la potion quotidienne. C'était alors, d'un bout à l'autre des tranchées, un tableau d'intérieur singulier. Les barbues décollaient leurs poils glacés: les imberbes claquaient des dents. Partout des frottements de mains, des battements de pieds, des tensions de bras, partout des poses académiques et des soupirs de satisfaction!

La journée nous fut légère. Le bombardement, permis avec modération, de l'arsenal Russe et une bonne fortune l'embellirent. Un pâle soleil de janvier, faisait resplendir la neige du plateau, sans la fondre. Temps sec, favorable aux touristes intrépides. Bientôt on signala, à l'horizon du ravin, une famille anglaise à cheval, composée d'un gentleman, de sa femme, et de sa fille, trois visiteurs d'élite que les sauvages beautés du paysage attiraient en ce belvédère du siège. Le père, type classique de ces milords-voyageurs que les gamins de mon village autrefois dans la rue accompagnaient, comme curiosité, marchait raide, haut perché sur des jambes en forme de gaules, tout habillé de caoutchouc, avec des favoris qui lui donnaient de loin, l'air d'une croix ambulante, armé de dents redoutables aux bea-teacks; la maman était sur le retour. Mais Milady,

quelle ravissante alliée ! L'absence de tout point de comparaison en grossissait-elle les charmes ? D'emblée, je fus saisi, comme par l'apparition d'une déesse. De blondes tresses de cheveux serpentaient sous son chapeau d'amazone ; ses yeux étaient aussi bleus que le ciel de Provence ; la richesse de sa taille appelait la main d'un amant, ses pieds portaient mollement bottines éperonnées. Nos voisins eurent de droit, la premier de l'aventure. Mais le commandant de la batterie anglaise, servant depuis peu dans cette zone des attaques, distinguait à peine le bastion du Mât des casernes. Or, notre hôte passait pour un gourmet en l'art de la fortification et bredouillait le français. Aussi crut-on devoir me l'adresser sans retard.

Soyez les bienvenus, nobles citoyens d'Albion ! Je leur rendis les honneurs avec toute la galanterie dont on est capable après douze mois d'une existence d'ours. Nous traversâmes la tranchée sous le feu des regards respectueux. On faillit leur porter les armes. Je n'osai pas offrir mon bras à la jeune fille ; elle accepta la main, à titre d'appui, seulement après ses parents, pour monter à l'observatoire ; et, dès que les dames furent postées à l'abri, je répondis aux savantes questions du bonhomme. Le corps de place, des limites du port de mer, au petit Redan, fut, pièce par pièce, passé en revue. Peu m'importèrent ses compliments chaleureux, car Miss n'écoutait pas. Elle avait trop de poésie dans l'âme pour s'intéresser à ces sornettes barbares de la guerre ; et elle contemplait tristement ces ruines de la ville. Comment piquer son attention ? Je lui montrai un solitaire de Sébastopol qui, chaque jour, venait s'accouder contre la balustrade d'un jardin, et méditait sur les malheurs de sa patrie. Sa vue rappela à la lectrice de la Bible les exilés de Sion, pleurant, aux bords des ruisseaux de Babylone : « pauvre Jérémy, s'écria-t-elle. » — Yes, Milady, répliquai-je, en souriant, et je sentis un frisson depuis longtemps inconnu, car, en lui dirigeant sa lunette je frôlais sans le vouloir le velours de sa robe, à l'endroit même où il ondulait sous le sein.

Était-ce une effluve magnétique ? Était-ce le réveil du cœur après un an d'assoupissement ? Cette susceptibilité me réjouit ; pauvres reclus de Crimée, plus continents qu'au couvent, et sans vertu ! Afin de compléter la fête, il ne manquait plus que de lancer une salve habile devant ces étrangers, de les régaler de la vue d'une maison bombardée. Les canonniers ne demandaient pas mieux, et les murs de l'arsenal auraient payé les frais de cet élan chevaleresque. Je fis la proposition au vieux bourgeois de la *Cité* : il consentit bravement ; la mère refusa de se prononcer ; mais la jeune fille exprima son horreur de la détonation, et tous trois nous saluèrent, en remerciant sur l'air de *French bono*. Leurs bidets les attendaient à nos postes. Je ne fus pas le seul à les suivre de l'œil et de la pensée dans le lointain, et j'aurais volontiers félicité les russes de leur aimable silence pendant la visite.

L'après-midi fut sereine, et les lignes pullulèrent pour la première fois de promeneurs, accourus de Balaclava et de Kamiesch. La plupart de ces intrus étaient munis de cartes, ainsi qu'au théâtre. Quel succès nous aurions obtenu si la scène du siège avait pu, en bloc, être transportée, pour quelques soirées, à Paris ! Entr'autres curieux, il se présenta chez nos voisins un prétendu armateur hollandais. D'après la façon louche dont il scrutait Sébastopol, et l'indiscrétion de ses demandes, on le traita en espion. Quelques gendarmes de Royal-Artillery l'empoignèrent, et ; *goddem !* il fut conduit à lord Raglan qui, trop préoccupé, le retint en prison préventive.

Fier de cette capture, mon collègue vint me témoigner sa reconnaissance de l'accueil fait chez nous à ses nationaux, et il m'avoua gaillardement qu'avec des compagnons de garde tels que sa jeune compatriote, il se condamnerait aux travaux de la tranchée à vie. Cette beauté nous avait décidément tous conquis : sa venue resta de notre côté l'évènement du jour. Les soldats en parlaient encore avec ardeur au retour. Que n'oserait pas une armée française avec une galerie de

dames spectatrices du champ de bataille, de même que dans lestournois ! En souhaitant ce progrès dans l'art militaire, je rentraï au camp, que le calme de l'hiver avait ravigoté.

La nuit suivante fut accidentellement agitée. Il prit la fantaisie au bastion du Mât de taquiner nos travailleurs, qui essayaient de reprendre leur essor à la faveur d'un froid moins aigu, et ces carriers de la tranchée, au milieu d'une canonnade incessante ne purent avancer d'une ligne. Les éclaboussures du tir parvinrent jusqu'au front de bandière. Vers une heure du matin, l'avertissement de : Gare la bombe ! épouvanta les habitants paisibles du Grand-Parc, et, bien qu'un maniaque d'alentour eût souvent donné l'alarme sans raison, une foule de dormeurs, à ce cri, sautèrent du lit aussi vite qu'aux accents de la générale. L'explosion succéda à l'émoi de la rue ; et le fer en éclats vola de toutes parts au-dessus des tentes. Les moins prudents et les plus harassés se pelotonnèrent au fond de leurs draps et recommencèrent leur somme à la grâce de Dieu. Les autres, redoutant un bombardement en règle des camps, et d'ailleurs, repus la veille de repos, ou séduits par la douceur du temps, ne se recouchèrent pas de suite, et il fut donné, un instant, d'admirer une variété plaisante de costumes de nuit. Des bonnets de coton de toute nuance, de tous calibre, des coiffes en toile d'emballage, des casques-à-mèche, des turbans, des camisoles, et sous cet accoutrement, des têtes exprimant toute la gamme de la mauvaise humeur.

Cependant, dès la diane, les badauds affluaient sur le théâtre de l'accident, et, considérant le puits profond creusé en terre par le malencontreux projectile, non loin d'une tente en lambeaux, tous s'applaudissaient d'avoir échappé aux dangers de cet aérolithe. On riait du peu de sécurité qu'offraient désormais les nuits de bivouac, entre les chevaux galopant à l'aventure, et les bombes perdues de la place. Mourir étouffé sous le poids d'un étalon, ou broyé par le fer ennemi ; cruelle alternative ! Les rieurs en se séparant fredonnaient en complainte : « Ah ! quel plaisir d'être soldat, etc. , » mau-



dits couplets d'opéra qu'on devrait proscrire, parce qu'ils inspirent aux enfants leurs premières erreurs sur la poésie de la guerre.

Après cet incident, il passa des chameaux prisonniers conduits par les messagers de la tranchée. Ces pauvres bêtes, au service des russes, mécontentes de leur nourriture en ville, avaient organisé une sortie. On en fit des gorges-chaudes. Avant midi, une bourrasque s'éleva ; la Chersonèse se replongea quelques heures dans le silence, et chacun au logis n'ambitionna qu'un moyen de récréation. Mais bientôt le soleil reparut ; il arriva des gens de Kamiesch en excursion ; parmi eux se trouvait un ami de la batterie, mécanicien à bord d'un navire marchand, plein de bravoure, commandant de la garde nationale de son village lors de la république ; il avait expéditionné contre les brigands fraternels du temps, et il venait nous voir avec l'intention de connaître la grande guerre de près, de veiller une nuit à la tranchée. Nous nous efforcâmes de l'en dissuader, lui disant que la fortune se plaisait à frapper de préférence les aventureux que leur métier n'appelait pas en ce guépier ; témoins : telle anglaise punie de sa curiosité au combat de Balaclava, par une balle ; tel touriste, preneur de notes, estropié récemment près du lazareth. Pour son édification, on lui montra, avec commentaires, le trou de la bombe qui était, depuis le matin, un lieu de pèlerinage. Ensuite, dans l'espoir que le panorama du siège serait plus éloquent que des conseils, nous le menâmes à l'observatoire.

Malheureusement le rideau était comme baissé ; à peine un canon fumait-il à l'horizon, et l'on ne pouvait, à longue distance, se représenter l'intérieur de ces galères, cachées sous le nom de tranchées. L'amour-propre parlant, le capitaine de la garde civique persista, et, à l'heure accoutumée, il emboîta le pas à l'officier de service. L'assiégé se tint coi du crépuscule à l'aube. A défaut d'une veillée de combats, l'amateur se contenta de goûter nos plaisirs de nuit ordinaires, le tremblement du froid, les crises du sommeil, les baillements

douloureux, les danses forcés. Or, bon matin, il revint désenchanté, mais se flattant, malgré des genouillères de boue accusatrices, qu'un obus isolé l'avait rudoyé en route, et qu'il avait à peine courbé le front. Ses affaires le rappelaient au port sans retard. Libre, je lui fis la conduite.

La rade de Kamiesch était en fête. La première brigade d'infanterie de la garde, sous le commandement du général Ulrich, débarquait. Le général en chef assistait à la descente de ces brillants renforts, présage, disait-on, de l'arrivée de l'empereur, et qui, à ce titre, remplit l'armée de joie. Ça et là, dans les camps voisins s'aligeaient quelques cabanes de vivandières, et les traces de la charrue se dessinaient encore sur l'emplacement du marché futur. L'inquiétude me poussa chez le capitaine Sandis, dont nous n'avions plus de nouvelles. Le joyeux conteur souffrait à Constantinople sur un lit d'hôpital et l'on désespérait de lui. Je repartis les larmes aux yeux, m'absorbant en chemin dans les plus noires pensées. Ainsi, chacun perdait tous ceux qui lui étaient chers, un à un; la solitude nous enveloppait; on sentait presque un avant-goût de la tombe. Brave compagnon de l'Alma ! il méritait de mourir ce premier soir de gloire, chantant le verre à la main, la défaite des Russes. Nicolas, amaigri par les jeûnes, me ramena au logis, rondement, car il tombait une brume glaciale.

Le camp gémissait dans la douleur de la captivité. Au loin errait un ou deux des chameaux, pris la veille, que leurs maîtres avaient lâchés, ne pouvant les nourrir. On aurait dit un sahara de neige. Il ne partait de l'arène aucun bruit de combat. Je m'assis jusqu'au jour près de mon foyer éteint. Il me vint alors un dégoût de tout ce qui me rattachait à la vie. Je condamnai au bûcher mes lettres les plus précieuses, mes derniers livres, surtout mes inutiles tablettes d'historiographe. Comme ces manuscrits interrompus faute d'inspirations, mon recueil d'éphémérides n'avancait plus. Les conquêtes de l'attaque se bornaient au percement d'un

bout de galerie de mine, et à la pose de quelques bastions. La garnison inactive sur les remparts de la ville, travaillait en secret à la préparation des fondations de Malakof. L'armée de secours se chauffait oisive aux bords de la Tchernaiâ. Les Anglais n'étaient plus que l'ombre des héros d'Inkermann, et se disposaient, l'honneur sauf, à restreindre leur champ de sape. L'armée d'observation méditait dans le repos de nouveaux et prochains exploits. Les journées du siège ne différaient entre elles que par des détails de la vie intime, où par des nuances de coloris dans le paysage, et cette saison de trêve mortelle semblait devoir durer indéfiniment. Aussi, sans regrets, je commençai l'auto-da-fé de mes papiers ; et la chaleur m'engageait à consommer le sacrifice, quand la raison me réleva à temps de cette défaillance.

Par un brusque revirement, désireux d'enrichir le cahier de notes, mon unique délassement que je venais d'épargner, je courus les bureaux de nouvelles. Des officiers de la garde impériale annonçaient l'envoi de réserves nombreuses, et d'un équipage de siège. La France jurait de conquérir Sébastopol. Le temps des grands coups approchait. J'applaudis à ces échos de victoire.

La nuit fut calme à l'excès ; le canon ne souffla mot. Le lendemain, réveil insensible du feu de la place ; pluie hivernale. Le camp reposa en paix et se tint silencieux jusqu'au départ de la tranchée. Mon tour venu je redescendis le Ravin des Anglais à la tête de quarante servants moroses. Nos devanciers triomphaient ; ils avaient à la fin miné l'arsenal du port. Les Russes l'avaient évacué, le but du tir de nos batteries étant provisoirement atteint, il ne nous restait en partage pour la nuit, comme à la plupart des confrères, que l'attente passive.

Il faisait clair, pourtant très-froid. Une épaisse couche de glace recouvrait les fossés intérieurs des parals lèles. La garde patina avec entrain, et la Chersonèse, au coucher de la lune, étala en vain à nos yeux, le-

merveilles d'un décor de neige à perte de vue. L'obscurité, passé minuit, nous contraignit de renoncer à cet exercice réchauffant. Il fallut se contenter de la promenade accélérée. Rien ne troubla ces jeux de désespoir. A la faveur de la bienveillance des Russes, des glaneurs de bois s'étaient répandus sur le terrain, au delà du parapet, et ramassaient à l'aise les débris des sabots d'obus.

Les cheminées n'avaient plus d'espoir qu'en ces singuliers fagots; ainsi les assiégeants de Sébastopol rivalisaient de détresse avec les braves de l'armée du Rhin, réduits devant Mayence, à ne brûler que les palissades de leurs retranchements brisées par l'artillerie ennemie. Le point du jour surprit à découvert en pleins champs ces bûcherons acharnés, et les embuscades russes à coups de fusil, leur sonnèrent le raliment. On leur décerna, en récompense de cette fructueuse razzia, à l'arrivée des porteurs de rac, une portion supplémentaire.

Pendant les libations matinales, il plut, non-seulement sur les approchés, mais partout au hasard, des bombes et de la mitraille. Le bastion du Mât avait dés-habitué ses adversaires de telles incartades. Chaque champion, en se préparant à lui répondre, cherche à deviner la cause de cette fureur déréglée. Mon voisin l'Anglais intrigué vint aux informations. Il était bavard et parlait français. Nous causâmes à couvert et en attendant, des Indes, où il avait servi de longues années. Sans respect pour mes illusions, il me certifia que les bayadères du Gange ne valaient pas la dernière lorette. Puis, comme le canon de la place un instant essoufflé reprenait plus haut, il alla fièrement, insouciant de la mort, se placer la lunette à l'œil devant une embrasure pour étudier le pointage.

Cette bravade exaspéra les Russes contre nos alliés, et une avalanche de fer tomba sur eux soudainement. Un boulet fatal décapita l'officier mieux que l'aurait fait le tranchant d'une hache. Je fus au nombre des rares témoins qui ne virent pas jaillir le sang chaud du tronc de cet infortuné.

Les drames de ce genre étant familiers à la tranchée, c'était trop déjà d'entendre les cris des victimes expirantes, je bénis le ciel de la myopie qui me dérobaît la vue de cette exécution capitale. Après ce coup déplorable, l'assiégé parut redoubler de rage contre les Anglais, et obligea toutes les batteries auxiliaires de l'aile gauche à entrer prématurément en lutte. Cependant le retranchement de nos frères d'armes offrait un spectacle d'une originalité toute britannique. Le parapet n'était plus qu'un amas confus de terre et de tronçons de gabions. La plupart des pièces, démontées, penchaient de travers sur leurs affûts. Le chef mort, gisait dans la neige rougie, et tandis qu'une partie des artilleurs, naguère encore sous ses ordres, se disposaient à porter son cadavre en brancard au cimetière avec ce flegme que rien ne déconcerte, les autres, à pas comptés et désormais réduits à l'impuissance, exécutaient la retraite derrière les rochers de la poudrière, leur unique refuge.

Sitôt à l'abri, plus d'un de ces soldats-citoyens, retire un journal de sa poche et lit, laissant l'ennemi raser leur épaulement, mais comptant bien que le feu des Français les vengerait. En effet, à leur intention, la querelle avec le bastion d'attaque dura sans répit jusqu'au soir. Désœuvrés, le temps nous aurait assommés de sa massue. Dans le doux entraînement du tir à volonté, le reste de la faction s'envola pour tous, pareille à une partie de chasse. Vers la fin du duel, les combattants s'avouaient à leur manière contents de la journée. Les ouvrages du jardin et des casernes avaient reçu au moins autant de coups qu'ils en avaient donnés, si, de notre côté, de larges pans de terrassement s'éboulaient, on avait taillé aux premiers assiégés, ample besogne. Quitte à quitte et sans rancune.

A peine relevés de garde, nous enfilâmes victorieusement le chemin du camp. On se plaisait à l'approche de la table en projets dinatoires. Ces glorieux mangeurs de lard souhaitaient, non un repas de roi, mais des légumes frais ! Pour moi, la soupe au choux cam-

pagnarde figurait dans mon rêve à travers champs ; et, si un bienfaisant génie m'avait accordé cette douceur au retour je lui aurais élevé un autel près de mes dieux Lares. La fée se personnifia en notre visiteur de la veille. Quelle ne fut pas ma joie, dès mon entrée dans la cuisine, quand à mes yeux, sur la table, s'épanouit mieux que des choux, une bourriche d'huitres, grasses et blanches, ornées de petits pois. Liesse et ripaille ! A défaut de chablis, le vin bleu noya militairement les verres, et l'on essaya la gaudriole. Mais, soit qu'un sevrage du plaisir nous eût rendus sérieux, soit que les macérations du siège nous eussent convertis, la verve grivoise fit défaut, et nous honorâmes simplement à l'unanimité notre amphytrion absent, en garnissant, comme trophées, nos cheminées d'écailles de mollusques.

Ce soir là, sans préméditation, le Cercle ouvrit le carnaval. Maints camarades aux environs avaient banqueté à notre exemple, par hasard, et tous ceux qui vinrent à la soirée, étaient d'humeur plus ou moins bachique. Le calembourg, semblable à un farceur dépaysé, en lieu de pénitence, réapparut. Ce fut à qui abuserait le mieux de cette claire langue de nos pères qui prête en bonne fille, le flanc à l'équivoque ; et les plus malins s'aperçurent à l'œuvre que le régime de la tranchée avait écorné leur bagage d'esprit. Mais le nom de Malakof, prononcé à haute voix par les gens les plus sévères de la compagnie qui péroraient dans un coin, ce nom, symbole des nouveautés de l'attaque, dominait parfois le vacarme des causeries et des rires, faisant souvenir ainsi que nous ne serions pas de longtemps au bout de nos peines abrutissantes. Peu à peu la conversation tourna à la science, et, devant ce sujet, fastidieux, la plupart des buveurs se retirèrent en serpentant à travers la neige en trouvant azuré le gris du ciel. Grande surprise au logis ! mon feu brillait bourré de bûches dont je n'eus pas l'indiscrétion de demander à messire Martin la provenance, les objets utiles ayant de moins en moins, selon la morale du temps, besoin de titre de propriété.

Au bruit du frétillement délicieux de la flamme je m'endormis, les ailes de l'imagination déployées vers le paradis des songes. Un incident singulier coupa mon somme commençant. Il survint une bande de rats et de rates qui se mirent à ronger les fraîches coquilles d'huitres. À quoi bon les déranger? Les pauvres diables étaient affamés et pour cause. Le soldat leur avait déclaré guerre à mort. Le goût de leur chair se répandait et les matelotes de rats étaient prisées à l'égal des daubes de cheval ou des salmis de corneilles. Partout on tendait des embûches, partout des chasseurs guettaient les issues de Ratapolis, et ces autres assiégés ne pouvaient plus fourrager que la nuit. Il leur était même difficile d'emplir leur besace, puisque leurs ennemis avaient à peine du pain sur la planche. Quelle popularité j'aurais gagné en plaçant des souricières près de mes chenets et faisant largesses du gibier! Quelles ressources perdues pour les amateurs. Mais nous ne rafollions pas du rat à la pension, ce qui nous attirait de la part de certains Spartiates le reproche de délicats. Nous avons beau nous distinguer parmi les hippophages d'alentour.

Dès qu'un mulet était abattu, la diplomatie du maître coq obtenait une part des dépouilles; et ce fils de Vattel, dépité de n'exercer son talent que sur des matières viles, accommodait si bien cette viande de distinction que, tous, la fourchette à la main, nous formions des vœux impies pour le renouvellement fréquent de ces fêtes de la *gueule*. Heureusement les vaillantes bêtes de somme, espoir des charrois du Grand-Parc ne succombaient pas au gré des estomacs faméliques du camp.

La journée du 30 tint l'armée en éveil. Les vigies d'Inkermann signalèrent à Makenzie un passage de troupes inusité. Les grands-ducs étaient de nouveau arrivés à Sébastopol, et en leur honneur, on compta sur une entreprise de la garnison. Or, la nuit, il y eut au siège violente tempête. Le canon des sorties se fit entendre et le travail, tant des sapes que des batteries

de siège, n'avança pas. Au réveil, janvier finissant, se montrait dans toute sa noirceur. La surface verglacée de la Chersonèse reflétait la sombre couleur des nuages. Pas un être vivant à l'horizon, si ce n'est des corbeaux qui allaient en vols, croassants à la hâte, s'abattre sur les morts perdus sur les squelettes de chevaux partout à fleur de terre. Ça et là, au loin quelques trompettes, en leurs ennuis, répétaient la sonnerie de la charge, comme pour rappeler aux serviteurs des tranchées de ne pas s'amollir, tandis que les convois de brancards encombrant l'ambulance, attestaient qu'on s'était évidemment battu.

En attendant les nouvelles de la tranchée, c'était à qui, sous son toit, s'épuiserait le plus à la recherche d'un passe temps. Je soupirai sans bois depuis le matin après la fin de l'hiver. A mes côtés Nicolas frissonnant secouait les glaçons de sa crinière, et, il n'était pas pourtant, comme animal, des plus à plaindre. En considérant cette immense misère qui s'appesantissait sur les bêtes et sur les hommes, je fus pris d'un de ces accès de ferveur religieuse, dont les sceptiques ne se défendaient plus, et remerciai Dieu d'abord de souffrir moins que mon cheval, puis d'avoir échappé aux obus égarés qui, la nuit, avaient labourés le terrain d'alentour et dont un éclat avait blessé certain voisin au lit. La prière me réconforta, et je me réjouis de la fumée du déjeuner. Sur ces entrefaites, une voix plus cérémonieuse que de coutume et d'un bon augure cria du dehors : « Messieurs, vous êtes servis ! » Je me lèchai les lèvres d'avance et aiguisai mes dents, convaincu qu'on nous ménageait quelque rareté. Le plat paraît... Hélas ! ce n'était qu'un brouet au lard. On manda le cuisinier, et il lui fut prescrit de ne plus prendre, à l'avenir sans raison, ce ton solennel des héros de festin. La vie était assez semée de déceptions sans en ajouter d'autres !

L'après-midi fut, pour moi partagée entre le griffonnage de notes en retard, et la lecture de mon *almanach* de tranchée. Ces petits livres, formaient presque



exclusivement la bibliothèque du camp; ils marquaient nos tours de garde, indiquaient combien d'étapes nous séparaient encore du soleil d'avril, et surtout prédisaient le temps du lendemain. Le devin Larrivay annonçait-il pour la journée prochaine du soleil? On s'abandonnait à l'espoir de la promenade; cette confiance procurait maintes heures d'illusion, et quoiqu'il fut souvent trompeur, on croyait à l'oracle en se moquant de soi.

Aujourd'hui, le prophète promettait ciel bleu, et il faisait froid noir. Sans doute, sa femme l'avait influencé. Les gens de Carpentras racontent qu'un jour, le Nostradamus, à la veille d'une année nouvelle, préparant son almanach, venait de rendre contre le 31 janvier cet arrêt : « Tempête; » quand sa ménagère qui avait foi en la science de son mari, tout comme s'il était admis au conseil du maître des saisons, lui objecta que ce jour-là, elle laverait, probablement, sa lessive. Le maître, biffa les frimats d'une plume complaisante, et mit à la place : « 31 janvier, Serein. » N'écrit-on pas ainsi plus d'une histoire?

Cette anecdote populaire, en mon pays, me revint à la mémoire, tandis que je feuilletais le manuel de mes corvées futures; et de rire. Les camarades de table, en rentrant de la tranchée, me trouvèrent dans ce gai tête-à-tête. Eux-mêmes rayonnaient de joie; ils avaient pris part à la victoire de la nuit précédente, et nous la célébrâmes. Cette attaque des Russes était le premier fait de guerre, important de la campagne. L'ordre du jour, la garde descendante et les gazettiers du camp, en ayant donné la version, on savait la vérité.

Or, la veille, vers dix heures du soir, du temps que les brigades du Génie entamaient l'ouverture d'une communication en avant de la troisième parallèle, une horde de volontaires la plupart masqués de drap blancs, afin que la neige dissimulât leur marche, étaient tombés sur nos embuscades. Plusieurs éclaireurs se sacrifient en défendant le passage; les autres rétrogradant derrière les parapets, avertissent que l'ennemi est là.

Au même instant, les Russes trahissent leur arrivée par une détonation de-hourras. Les nôtres, voltigeurs du 7<sup>e</sup> léger, les accueillent à coups de baïonnettes dans le ventre. Mais de toutes parts, l'assaillant plus nombreux, envahit la place d'armes. Dès lors, mêlée sanglante. Les fusils ne servent pas suffisamment la rage des champions. Les pierres volent; pelles, pioches, leviers à l'envi frappent et tuent au hasard. La fortune hésite entre ces assommeurs. Le chef du Génie s'élança, avec une poignée des plus braves, sur la queue de la colonne ennemie; une balle en pleine poitrine le frappe, arrête le mouvement offensif, et l'assiégé, pied à pied, gagne du terrain. Cependant les renforts du 42<sup>e</sup> se précipitent à sa rencontre. Le choc des arrivants ébranle les Russes. En vain, ils redoublent de hurlements et de prouesses; ils tournent le dos à la fin, sous la mitraille que les débutants de la batterie de campagne (n<sup>o</sup> 27) leur lance à profusion.

Les vainqueurs de retour, sous entendaient, en leur narration, la canonnade de clôture, finale de rigueur exécutée en pareil cas, par l'artillerie du bastion du Mât; mais tous se faisaient avec plaisir, l'écho de la voix des tranchées. En cette occasion, le 42<sup>e</sup> s'était brillamment réhabilité; ses détracteurs n'étaient plus en droit de lui jeter à la face l'enlèvement de quelques mortiers confiés jadis à sa garde. Après cette réparation, vinrent les épisodes de petite monnaie, entre autres, le qui *pro quo* d'un facétieux grenadier, persuadé que, durant le combat, les Russes pour s'exciter, criaient : « au rat! » et lui, poursuivait les fuyards en leur disant : « Je vais, moi, vous faire crier; au chat! »

L'armistice ordinaire du matin, pour l'enterrement des morts, avait été remarquable, par les signes d'amitié qu'échangèrent les deux partis aux avant-postes : des saluts de la main, des baisers au vent! on aurait dit des pères réconciliés. En même temps, les défenseurs des remparts et de nos lignes, assis au loin sur les gabionnades, affectaient de fumer, à découvert, le calumet de la paix. Mais, après la retraite des infirmiers,

sitôt que le pavillon blanc ne flotta plus au-dessus des champs, les spectateurs de l'horizon, semblables à des légions de grenouilles qui hument l'air à l'ombre des roseaux et qu'un danger subit épouvante, tous plongèrent à l'abri des parapets ; et la scène, après ce coup de théâtre, redevint déserte. Ce récit de sortie, prolongea jusqu'à neuf heures, notre dernière soirée de janvier.

Depuis deux heures le camp reposait : avant de se coucher, il avait béni Dieu de la fin de ce mois, sur lequel l'empereur Nicolas avait fondé tant d'espérances. Le *maréchal Janvier* n'avait pas mieux réussi que le *général Décembre*. L'année debout, et d'une trempe désormais à toute épreuve, ne demandait qu'à couronner son œuvre, dès que la saison le permettrait. A la veille de la reprise des hostilités sur un théâtre agrandi il ne restait à la chronique buissonnière qu'à consigner ces bonnes dispositions de l'assiégeant, déjà presque victorieux de l'hiver, ennemi insaisissable, pire que la garnison et l'artillerie conjurées de Sébastopol. Je notai ce point sur mon journal, puis sautai dans mon alcôve par le ciel de lit. La terre avait été fraîchement retaillée ; et, au bord d'une crevasse du nouveau talus, j'aperçus en soufflant la chandelle, un crapaud qui manifestait l'intention de partager ma couche.

Si l'imagination avait eu l'art d'une magicienne, j'aurais d'emblée changé cette immonde bête en une jolie visiteuse. Mais, d'un ton peut-être ému, je hélais Martin. Il arriva, le sabre haut, et d'un coup de pointe valeureusement appliqué, pourfendit l'intrus. L'idée galante, qui m'avait traversé l'esprit à l'apparition du reptile, près de mon oreiller, ce souvenir des femmes aimées, qui berçait souvent nos insomnies, et donnait à nos prosaïques existences de bivouac un reflet de roman intime, se dissipa cette fois trop tôt ; et, n'ayant à écouter, longtemps éveillé, comme distraction, que des coups de canon isolés, ou les souffles nocturnes de l'hiver, je cherchai, d'après le conseil d'un voisin ; des émotions originales dans la chasse que font sur eux-

mêmes les mendiants d'Italie au soleil de la rue; car personne ne pouvait se délivrer de cette lèpre pouilleuse. On avait fini par se familiariser avec elle, au point que, de l'aveu de maints confrères des mieux élevés, le moment le plus agréable de leur journée était celui où, demi-nus, accroupis solitairement près d'un petit feu, ils tuaient un à un, l'ongle aidant, leurs parasites. Ce soulagement touchait, selon eux, à la volupté. O misère! comme la douleur, ta sœur, comme la vertu, ta compagne, ne serais-tu qu'un nom!

---

# LIVRE IV

## LE CARNAVAL AU FEU.

Le lendemain était le 1<sup>er</sup> février; au réveil, des aiguilles de glace reluisaient en abondance dans les mailles des tentes. La vie semblait s'être retirée du camp, et l'assiégeant, au logis, se cramponnait à l'espérance que le mois nouveau l'indemniserait de ses souffrances.

Pendant ce premier acte de l'hiver, le général en chef n'avait cessé d'édifier l'armée par ses exhortations. A la faveur de ses tournées fréquentes, il essayait de soulever aux yeux des soldats le voile des victoires futures; ses paroles, parfois image de la situation, étaient des oracles, et on les répétait de bouche en bouche. Ainsi on racontait qu'hier, en montrant Sébastopol aux tirailleurs d'avant-garde, il leur avait promis qu'on y entrerait bientôt par les portes, sinon par les fenêtres. Ce style figuré avait son éloquence; car Dieu seul, à cette époque, savait comment les alliés se tireraient des abîmes de la Chersonèse. Sans doute ils disposaient alors d'une artillerie capable au besoin de battre en brèche le bastion du Mât; mais il devenait de plus en plus manifeste que, de ce côté, l'assaut de la place, fût-il heureux, ne résoudrait rien, sans une simultanéité d'action contre Malakoff.

Or, fatalement inactifs, les Anglais masquaient ce point d'attaque, et n'avaient pas su en tirer parti. En effet, à l'orient du faubourg, leurs ouvrages consis-

taient en quelques lambeaux de parapets et en une vingtaine de pièces en position. D'abord, isolée sur le plateau, entre les ravins du Carénage et de Karabelnaïa, à cent mètres environ de la droite de leur première parallèle, on rencontrait la batterie Lancaster, datant d'Inkermann, n'ayant jamais été restaurée, et même en partie désarmée; en arrière, couronnant une éminence, la redoute Victoria défendue par une sorte de chemin couvert, long de trois cents mètres. La première parallèle s'appuyait, d'une part, au ravin du Carénage, de l'autre aux batteries dites du *fond du port*, et communiquait par une tranchée nominale avec la place d'armes du mont Sapone, improvisée après le 5 novembre, mais que depuis on n'avait pas retouchée. En avant de cette ébauche de fortification, la parallèle avancée se développait, construite en pierres sèches, avec un profil illusoire, battue en outre dans toute sa longueur par les feux des retranchements du rivage, sans la moindre trace de traverses, et n'offrant conséquemment aucun refuge aux défenseurs. Comparativement à ces excentricités de l'art, les travaux français passaient à bon droit pour des chefs-d'œuvre.

Quoique nos alliés eussent conscience de leur incapacité à mieux faire, conséquence graduelle de leur épuisement, l'orgueil national ne leur permettait pas de nous céder, devant Malakoff, leur place de bataille, de leur propre mouvement. Le général Canrobert s'appliquait à leur démontrer la nécessité de ce sacrifice à l'intérêt commun, et cette violence à l'honneur britannique, qu'il fallait colorer de tous les ménagements diplomatiques, n'était pas la partie la moins difficile de sa mission. Dès le commencement de l'année, il avait avisé lord Raglan que nos attaques seraient prochainement terminées, et qu'il importerait alors sans retard de rouvrir la lutte, sous peine de compromettre les résultats laborieux de l'hiver. Pour toute réponse à cette insinuation, le chef anglais convint que son armée, plus affaiblie que la nôtre, ne pourrait pas peut-être seule accomplir sa tâche jusqu'au bout. Mais il y

avait loin de cet aveu à l'abandon de la moitié de la conquête future du faubourg. Les rigueurs croissantes de la morte-saison et la contenance des Russes détournèrent momentanément le général français de la poursuite de ce but.

A la guerre, comme en politique, quand on tremble pour le présent, les intérêts de l'avenir s'effacent. Pendant que le froid martyrisait l'armée, toutes les questions de la science militaire se résumaient en ce point d'hygiène et de vertu : vivre. Mais, janvier une fois vaincu, le salut semblait certain, et l'opportunité d'une diversion contre Malakoff se représentait avec d'autant plus de force que le temps et la méditation commençaient à mûrir dans les esprits des ingénieurs cette idée d'un autre point d'attaque.

Depuis son arrivée, le conquérant de Bomarsund avait élucidé le débat. Les études du corps de place l'avaient de plus en plus confirmé dans son opinion radicale de l'investissement préalable; mais d'abord, sur-le-champ, on devait assiéger la ville par Malakoff. Tel était son avis, à défaut de la possibilité du blocus; et mille échos y applaudissaient de tous les rangs de l'armée. Les reconnaissances, nécessairement imparfaites, d'une région hors de nos domaines n'avaient pas fourni des données mathématiques sur le commandement des positions de Malakoff, par rapport à la ville. Cependant, pour la foule des acteurs intelligents qui suivaient la progression des événements et cherchaient ensuite à s'en rendre un compte logique, il était acquis dès longtemps qu'on devait tenter d'autres voies, puisque, quatre mois durant, sans chances de succès, l'assiégeant avait usé ses ressources contre le bastion du Mât. Surtout les regards des studieux et des clairvoyants se tournaient vers Malakoff, depuis que les Russes, ajournant le long des remparts de la ville des entreprises nouvelles, travaillaient en revanche, avec un redoublement d'ardeur significatif à la fondation de la forteresse de Karabelnaïa, indiquant ainsi en quelque sorte le point dangereux du plastron de Sébastopol.

Le général Niel eut l'honneur de personnifier pour ainsi dire cette vérité, sinon populaire, du moins entrevue par les observateurs du camp, et principalement de la consacrer par l'application. Dès le principe, il joignit ses sollicitations aux instances du commandant en chef, afin d'obtenir de la susceptibilité de lord Raglan la concession sans laquelle tous les plans avorteraient. Celui-ci obéit enfin aux inspirations d'un patriotisme bien entendu, et au conseil de guerre tenu le premier jour de février, au quartier général français, il fut décidé que, dès que l'hiver laisserait la liberté d'agir, nos troupes de l'armée d'observation disponibles, poursuivraient, à la place des Anglais, la tranchée ouverte contre Malakoff et les défenses orientales de Karabelnaïa, tandis que nos alliés, vu la réduction excessive de leur effectif, se restreindraient aux attaques du Grand-Redan et des casernes.

• Ce même jour, les directeurs de l'attaque projetée de Malakoff, le colonel Frossard, chef du génie, et le lieutenant-colonel Laboussinière, chef de l'artillerie, s'occupaient des préliminaires : établissement des parcs du Moulin et organisation des dépôts de tranchée. En même temps, les zouaves relevaient la garde anglaise de la redoute Victoria aux escarpements d'Inkermann ; et prenaient la consigne des riflemen clair-semés sur ce vaste champ de bataille du 5 novembre. Ainsi fut commencé le siège de *droite*, dont nul ne prévoyait alors les destinées glorieuses, mais qui, grandissant peu à peu, au fur et à mesure que son importance se révélait, finit par égalier, puis par éclipser le vieux siège de la ville.

Les vétérans de la tranchée, voués dès l'origine à la ruine du bastion du Mât, auraient ri du prophète qui, le lendemain du 31 janvier, aurait osé leur prédire qu'ils seraient supplantés un jour par les débutants dans les faveurs de la fortune, et qu'en bravant héroïquement les épreuves de l'hiver, ils semaient pour de futurs rivaux. En attendant, on salua les nouveaux venus, comme des auxiliaires utiles, et la nouvelle



d'une démonstration à la sape contre Malakoff rempli de joie le camp. Malheureusement, le temps ne seconda pas les essais des pionniers du colonel Frossard, impatients de gagner leurs éperons. Le jour même de leur installation au chantier (1<sup>er</sup> février), il régnait un froid de Russie sur la Chersonèse. Le ciel était tendu de noir, et tandis qu'au loin le vent jouait impétueusement avec les tourbillons de neige, la mer Noire pleurait, le long du rivage. Chacun, au fond de sa cellule, se reportait vers le pays natal et maudissait la gloire.

Humble songeur de bivac, accoudé sur ma selle, qui me tenait lieu de bureau, je calculais les chances de durée de notre exil, et avec le cœur d'alentour je bénissais les résolutions récemment divulguées du conseil, parce que cet agrandissement du champ d'attaque paraissait devoir hâter l'assaut, et partant avancer l'heure du retour dans la patrie, si toutefois il plaisait au Dieu des armées de nous accorder cette grâce. Quelques sabots d'obus carbonisés, en guise de tisons, boudaient aux bords de l'âtre, pendant que les rares bouffées d'air chaud, s'élevant au plafond de toile, fondaient les paillettes de glace intercalées dans les fils, et il en résultait une rosée réfrigérante. Si j'avais pu m'enfuir ! Mais la porte du cercle était close, les propriétaires montant la garde, et un glacier désespérant séparait mon toit des cheminées actives du quartier. Je restai donc cloué sur mon escabeau, implorant un sujet quelconque de distraction, quand un voisin qui, comme moi, se consumait d'ennui, sans feu, l'œil à la lucarne de sa tente pour jouir au moins du paysage, me pria de sortir et de regarder. Qu'était-ce ? un convoi de prisonniers ? la chute d'une bombe en pleine rue ? des soldats-mendiants de Balaclava en quête ? des touristes en course, ou bien un courrier de France ? Mieux que cela ! une cantinière de dragons qui passait à cheval, jolie, rieuse et pimpante, au retour du marché ! Miracle ! une femme ! et tous les habitants d'alentour de mettre le nez à la fenêtre.

...el musée de caricatures on vit en ce moment ! Par-

tout des bonnets rouges, ou blancs, surmontant des touffes de barbe inculte. Il y en a qui, par principe, ne s'arrachaient à leurs tannières que pour aller au combat; ceux-là ressemblaient à des hiboux lorgnant; et pas une de ces laides figures de guerriers qui se déridât à la vue d'une écuyère agaçante, cheveux bouclés, fines jambes au vent. Les mortifications avaient-elles affaibli dans nos âmes le sentiment de la beauté? Etions-nous à la veille de ne plus savoir distinguer un visage de jeune fille d'une trogne de grenadier? Un de mes amis, jadis mélomane de profession, assurait qu'il ne ferait bientôt plus de différence entre une symphonie de maître et un air de trompette. Ces doutes me tracassèrent pendant que j'accompagnais du regard aux limites de l'horizon la haquenée de la coquette vivandière.

Perdre le goût! devenir barbare! tristes promesses de la gloire! Par un artifice de la pensée, j'écartai ces perspectives de la réalité : le reste de mon après-midi cénobitique s'écoula, du coin de mon foyer, au milieu des masques d'un bal de l'Opéra, dont le costume de Catin m'avait tantôt rappelé le souvenir; et les silhouettes de mes belles danseuses du carnaval dernier flottèrent jusqu'au soir, pour mon délassement, sous le ciel de ma tente. Le dîner fut piètre réglementairement, car Kamiesch n'abondait encore qu'en Grecs et en sardines; chaque jour, par l'appât d'un bon souper, on aurait mené l'armée besoigneuse à la victoire! En manière de dessert, à l'aide d'une ruse envers mon estomac, renouvelée d'un ingénieux gourmet aux abois, je me fis expliquer, de la bouche du maître cuisinier, l'influence des truffes sur la chair de faisan, et, en savourant sa théorie appétissante, j'achevai avec délices ma rôtie de galette. Heureux chef des fourneaux! pourvu que le café fût noir d'encre et que le lard nageât dans une garniture de riz passablement cuit, quel que fût le temps dehors, il s'en lavait les mains. Pour lui, pour ses pareils, jamais de garde de tranchée, à moins que tout ne fût perdu! Combien jalousaient leur quiétude!

J'aurais peut-être troqué, de rage, pour la nuit, mes épaulettes contre un tablier de marmiton, au moment où un ordre malencontreux vint me frapper, vers l'heure de mon coucher, au pied du lit. Encore le lazaret qui me jouait ce mauvais tour ! Bon gré, mal gré, je marchai. Le camp, dans l'ombre, se livrait à un sommeil réparateur des ennuis de la journée. Sébastopol silencieux guettait les avant-postes. Quelques balles à feu éclairaient de loin en loin les entours de la place. Le froid avait diminué, et les terrassiers recommençaient à s'agiter. Nous constatâmes, chemin faisant, l'amélioration des tranchées riveraines de la mer. Lors de nos premières excursions en ces parages, les parapets étaient perméables au plomb : maintenant ils abritaient des boulets. Ma troupe de démolisseurs arriva au faite des maisons les plus reculées du faubourg extérieur. La Quarantaine ferma l'oreille au bruit des coups de hache. L'ouvrage de destruction alla bon train et sans accident, sauf une jambe de charpentier traversée par une balle. Le blessé se disait fataliste. Il se consola en disant : « C'était mon sort. » Les Turcs, de plus en plus, déteignaient moralement sur leurs alliés.

Pour sonder les abords de mes ateliers, je m'aventurai sous les allées d'une esplanade avoisinante. Ce lieu, drapé de neige, consternait la rue. Les arbres imitaient des promeneurs fantastiques. Les bancs figuraient des tombeaux. Un frisson m'arrêta, et j'hésitai à pousser en avant dans ce vestibule funèbre de Sébastopol. Peu après minuit, nous rentrâmes avec une riche capture de bois, qu'on mit en œuvre, sans délai, pour les plates-formes et les magasins à poudre des batteries projetées.

La journée ne trancha en rien sur la nuit. Il neigea ; combats, néant ; bombardement, néant ; ça et là, quelques coups de pioche : tel en fut le résumé. Les bulletins officiels du siège continuaient à rouler essentiellement sur l'état sanitaire des troupes et les caprices de la saison : « L'armée se porte bien. — Le froid persiste ; — nous attendons. » Lord Raglan triomphait en

secret, prétendant que les Anglais, fussent-ils cent mille, ne pourraient guère plus qu'une poignée d'hommes. Inaction à la tranchée, abrutissement au camp. On consacrait le temps des repos presque exclusivement au sommeil. Les élus étaient, plus que jamais, ceux qui ne remuaient pas du grabat entre deux gardes; et, pour aider la nature, maints dormeurs avalaient de l'opium à faible dose. Quant à moi, je ne débridai pas depuis ma rentrée matinale du lazaret jusqu'au lendemain; et au réveil nul remords de ma paresse; car l'historique du second jour de février n'exigeait aucune recherche. La chronique n'avait pas même des riens à butiner.

Le 3, même pénurie de faits. Le soleil montra à la Chersonèse sa face malade. Il gelaît fort en plein midi, et la campagne ressemblait à un vaste miroir. Bêtes et gens, sortant du logis, tâchaient de s'égayer. Ça et là un coq battait de l'aile et provoquait à l'amour les poules insensibles. Les chevaux secouaient leurs crinières. Un léger bruit de verres dans les cantines d'alentour, remplaçait le grondement du canon. J'admirais ce tableau, inondé d'une blanche clarté qui tombait des nuages, quand il s'éleva au voisinage une grande risée. Aurait-on de bonnes nouvelles du conseil de guerre? l'assaut reviendrait-il sur le tapis? Je m'avançai avec un gros de badauds, et il s'offrit à nous un spectacle tellement *rabélaisien* que l'hilarité gagna à la ronde. On reconduisait de la promenade chez lui un écuyer fort pâle. Le cheval suivait, nullement affecté de la mésaventure de son maître, original qui se plaisait à défier le ciel, courant en tout lieu, par tous les temps, tête nue, les habits déboutonnés. Ce jour-là, vent en poupe, et tout débraillé, malgré dix degrés de froid, il était allé rôder au monastère. L'hiver avait failli punir sa témérité d'un supplice analogue à celui d'Abeilard. Des frictions vigoureuses le sauvèrent, et à la soirée il reparut, avec son sexe, au cercle. Là on s'égaya encore à ses dépens. Un rimeur improvisa même à ce sujet une complainte. Mais le

régime de la guerre, chez les pères du siège, en assombrissant les caractères, tendait aussi à obscurcir les facultés. Tel qu'on avait connu expansif en France, ne desserrait plus les dents; tel autre, réputé jadis pour son humeur heureuse, avait le masque d'un conspirateur. De même, ils confondaient le laid avec le beau, la prose avec la poésie; et à la fin de la veillée nous nous surprimes, bras dessus bras dessous, sur le chemin de nos huttes, trois voisins, béotiens en herbe, à découvrir des finesses dans des couplets de circonstance qu'un rhétoricien passable n'aurait pas signés. Les plus abîmés par la tranchée, intellectuellement parlant, les avaient trouvés d'emblée pleins d'atticisme, et ils ne s'endormirent pas sans répéter ce refrain, qui, en généralisant, me parut représenter le niveau en quelque sorte littéraire de l'armée. Un faiseur de calembours avait raison : il n'y avait, au camp, en fait d'hommes de lettres, que les vagemestres.

La nuit ne releva pas la platitude moyenne de la journée. Le bastion du Mât lança ses bordées de bombes habituelles, et les ateliers de l'attaque se bornèrent à de monotones préparatifs. Le 4, mélange de bise et de neige. Les dernières feuilles se détachèrent du bouquet de chênes, seuls arbres du plateau, qui se dressaient, comme un fanion, devant le quartier général de l'artillerie. La rue n'était pas tenable, et chaque solitaire de la tente subit les tourments de l'ennui : je me fouettai l'esprit en vrai rhéteur, pour me prouver la grandeur du métier. Ne menions-nous pas en vérité la vie du sage. A table, la sobriété; une planche pour lit; un carré de toile pour gîte; en faut-il davantage? Le luxe et son attirail, vanités! Si les plaisirs du monde nous manquaient, quelle compensation de ne pas voir les lâchetés, la corruption, les injustices, triste cortège de la civilisation! Les prédicateurs de la paix universelle auront beau se récrier : pour éviter l'amollissement de la décadence, les sociétés modernes, en leur vieillesse, n'ont peut-être pas de meilleure école que la guerre. Mais ces raisonnements ne rallumaient pas ma

cheminée, et je ne tardai pas à me glisser, grelottant, près du brasier du cercle. Ce jour-là il y avait plaisant rendez-vous d'amis en verve. On voulut d'abord ressusciter les jeux de l'automne. Hélas ! le domino était en ruines ; un cube de bois, à la place du *double-six* ! Adieu la science et le sel de la partie ! Les cartes n'auraient pas été admises dans une caserne de France. Sous une couche noire, David et Lancelot ne différaient pas de Judith ou de Charlemagne. Comment venir à bout du temps, ce bourreau des loisirs ? Pas d'élément de discussion sérieuse. Rien à dire du côté de Malakoff ; nos aides attendant en vain de l'hiver la permission de commencer leurs opérations de sape. Rien devant la ville, si ce n'est le replâtrage courant des parapets et l'ouverture d'une galerie de mine sous les glacis extrêmes du bastion du Mât. Rien au camp, sauf une augmentation des entrées à l'ambulance. Bref, immobilité du *statu quo* sur toute la ligne d'attaque. On mit les histoires à l'ordre du jour. Chaque anecdotier tint le dé à son tour. L'un nous montra, durant une sortie de la garnison, en janvier, certain sergent russe percé de coups sur le champ de bataille nocturne. Des vainqueurs sans entrailles vinrent indignement à la curée autour de ce malheureux et le dépouillèrent de ses bottes, de sa pipe, de sa bourse. Il gémissait en silence et baisait une amulette pendue à son cou. Mais quand les vandales de la tranchée portèrent la main sur cet objet sacré, le blessé poussa des cris lamentables. On le lui rendit enfin par pitié, et il expira en embrassant ce souvenir de la patrie. Le rire, en ces narrations du foyer, se mêlait aux larmes, comme dans les drames. Un autre, en effet, nous transporta au milieu d'une place d'armes avancée, par une sombre journée de décembre, à l'heure où les tirailleurs réchauffaient laborieusement la soupe, à la barbe des Russes. Un boulet ricoche en avant d'un groupe de ces affamés, et emporte à la fois le feu et la marmite. De là, fureur des compères, qui injurient hautement le projectile, le menaçant du poing et le sommant de rendre leur pâture. Le

plus enragé même, dans son premier mouvement, courut après le voleur. Un troisième conteur nous ramena au beau temps de l'Alma. A la faveur de l'entr'acte fameux qui précéda la conquête du télégraphe, on avait remarqué certain tambour novice qui, blotti dans un trou, battait pour les autres la charge d'une baguette convulsive. Mais, après que les Russes furent en pleine déroute, le trembleur, de sa cachette et à son insu, exécutait toujours le même roulement. Il y eut aussi des rabâcheurs qui demandèrent la parole pour la centième édition de leurs hauts faits. Ces causeries de famille remplirent pour nous l'après-midi et la soirée. On se sépara peu après la retraite. Ce fut un scandale au camp : la brièveté croissante des veillées indiquait la progression de la détresse générale.

Toute la nuit on se canonna, à la tranchée, par boutades. La place redoutait une surprise, l'assiégeant une sortie. Les deux partis restèrent, en somme, sans bouger, sur leurs gardes. Le matin venu, le bastion du Mât sonna la diane d'un ton irrité, à propos de quelques messagers qui, par insouciance du danger, avaient pris, hors de la parallèle, le raccourci des champs. Après, la scène des attaques redevint terne.

Au bivac, longue corvée d'attente. Ce fut au loin, sous les terriers, un concert de soupirs, de bâillements et de réflexions noires, en harmonie avec le ciel. On patienta péniblement jusqu'à l'heure de la garde montante, et, ne fût-ce que pour l'agrément de varier les maux, la plupart des partants se réjouirent du déplacement. J'étais de service aux batteries du Ravin, envers qui le lazaret m'avait fait commettre une infidélité sans profit. Du grand parc au poste de combat, nous cheminâmes de compagnie avec un confrère de la légion étrangère, le colosse de l'armée. Il se dandinait en tête de sa troupe, majestueusement, un bourdon d'une main, son épée de l'autre. Devant sa barbe s'inclinaient les sapeurs porte-haches les plus velus. Son regard était oblique; aussi, quand il passait sur une éminence du terrain, et que sa corpulence se projetait de loin sur

le ciel, on aurait dit le mauvais génie de Sébastopol errant, et les embuscades russes l'honoraient d'une volée particulière de balles. Sur le seuil de nos lignes, en se démasquant, il nous attira un grain qui fut, par malheur, l'unique émotion de la nuit. L'assiégé ne cessa pas de sommeiller. Il ne nous resta en partage qu'à alterner les souffrances du froid avec les folies de la rêverie. Il faisait une rude gelée, et les tranchées ne retentirent que du piaffement des défenseurs engourdis. Heureux, trois fois heureux les planteurs de choux en beau pays de France, me redisais-jè, en me grantant le nez et en trépignant! Après cette exclamation intérieure, je gardai un instant, debout, l'immobilité de la méditation. Dans cette pause, malgré moi, je cédaï au sommeil, et le froid de la mort me pénétra les os. L'instinct me secoua à temps : contraste singulier! pendant cette courte absence qui avait failli me conduire à l'hôpital, les images les plus pastorales m'avaient charmé. Il me semblait qu'amant de la nature, je cultivais mon jardin, m'abreuvant de lait, vivant de légumes, en pleine jouissance du bonheur qu'a célébré Virgile. Or il m'arriva souvent de demander aux compagnons la couleur de leurs songes dans les situations les plus difficiles : neuf sur dix fuyaient aux champs. Les individus sont comme les sociétés, qui, dans les mauvais jours, se rejetant vers les mœurs patriarcales, élèvent des statues aux poètes bucoliques. Qui de nous, même sans dormir, à travers le tourbillon de la guerre, n'a souhaité le sort du vieillard d'OEbalie! Cette thèse philosophique fut entrecoupée, longtemps après minuit, par le son des cloches de la ville. A cette heure matinale, les soldats de la garnison et les rares habitants de Sébastopol qui n'avaient pas encore émigré priaient les patrons de la Russie de nous accabler sous les coups de la saison. Les popes réchauffaient sans relâche l'ardeur religieuse des Russes. L'évêque de Tauride, Innocent, avait depuis peu fulminé un mandement qui vouait les assiégeants à l'extermination. Dieu merci! l'armée relevait la tête devant l'hiver, et,



en la voyant aux prises avec le fléau, l'ennemi aurait pu se désabuser sur l'influence de saint Photius au ciel. Les manœuvres du clergé augmentaient la crédulité, mais non l'audace des défenseurs. Ils paraissaient redouter de plus en plus le fer de nos baïonnettes, se contentaient envers nous d'un système de sourdes tracasseries, et se tournaient de préférence contre les ouvrages de nos alliés. Au point du jour, les canons du bastion du Mât et des casernes, s'ameutèrent contre les tranchées anglaises, et elles les auraient sapées sans difficulté, si nos batteries avoisinantes n'étaient liguées contre les querelleurs; pour mieux les vexer, on tira maintes salves de bombes au cœur de la ville : la plupart allaient à l'adresse de la *Maison-Verte*. Cet édifice culminant était comme le point de mire à la mode. Au commencement du siège, selon la renommée, on y avait vu des femmes aux croisées. Les loustics prétendaient que c'était le sérail des officiers russes, et concluaient de là peu chevaleresquement qu'à force de le viser, les sultanes se résoudraient, un beau jour, à désertter. Mais un démon détournait de ses murs encore vierges les coups venant de toutes parts. Quel honneur de les déflorer ! Ce fut, entre les pointeurs du jour, un assaut d'adresse qui anima la canonnade. Un hasard nous empêcha, dans notre coin, de prendre jusqu'au bout part à la fête. Le plus grand de nos mortiers turcs, par un excès de recul, se renversa le long des premières pentes du ravin. En ce moment, quelques camarades, de sentinelle aux avant-postes, sous le vent de la batterie, traversaient la terrasse, un brancard sur le dos, au retour de l'ambulance. Jamais manifestation de joie pareille à la leur quand ils aperçurent sur le flanc, impuissante, une de ces *turques* dont ils avaient eu si souvent à se plaindre. Ils n'auraient pas applaudi de si bon cœur s'ils avaient été obligés de redresser la pièce monstre. L'opération réussit à grand renfort de machines et de bras, d'autant plus vite que nos voisins nous regardaient agir, avec ce sourire involontairement malin de l'Anglais qui sait un Français dans

l'embarras. Une fois libres, nous prîmes notre revanche nationale, tandis qu'à la faveur du calme, les riflemen restauraient leur parapet ébréché. Quels comiques travailleurs! force jurons, peu de besogne; pour eux, le temps ne valait pas de l'or. Après cette représentation, qui expliquait en partie pourquoi nous avions enfin dû nous charger de l'attaque de Malakoff, nous fîmes le salut à la garde de remplacement, et les voiles se déployèrent vers le camp.

Le temps s'adoucissait, et la soirée fut agréablement courte. Les tuyaux de cheminée ne s'alignaient plus à travers la rue, autour des tentes, tels que des cyprès funéraires. La fumée des toits domestiques égayait la campagne, grâce à une distribution plus ample de combustible, et aussi à la mine de bois exploitée du lazaret. La chaleur ramenait par éclairs, la gaieté naturelle; çà et là, des lieux de réunion souterrains sortaient quelques éclats de joie, à l'approche du dîner. Il était temps que les privations cessassent leur influence pernicieuse sur le caractère. Jacques Bonhomme s'aigrissait. Un frondeur avait aujourd'hui répondu à certain fanfaron de haut parage, passant à la troisième parallèle, qui se vantait, à l'aspect d'une bombe, de l'avoir mise en fuite : « Vous devriez bien venir ici plus souvent. » Je rentrai du cercle en riant de cet à-propos rapporté. Un vaste feu de coke pris à l'ennemi rougissait mes chenets, et je me rôtis voluptueusement sur toutes les faces. Sans doute, quelque Trilby se jouait dans les cendres. Je lui fus redevable de tomber sur un cigare enchanteur. Un Turc aurait envié mon extase! Quelles têtes de jolies filles, au milieu des blanches arabesques de la fumée! elles me donnèrent un bal masqué! La pratique de la solitude donne à l'imagination des sens une puissance qui parfois touche au délire. A force de penser à des amis ou à des amours regrettés, on les anime presque, on les voit, on leur parle. Ce soir-là, dans le quadrille rêvé, je m'attardai jusque vers minuit. Une lointaine aubade de coups de canon me dessilla les yeux. Simple escarmouche aux embus-

cados ! Il rebondit quelques projectiles aux environs ; même une bombe se précipita étincelante sous le toit d'un voisin malade. Il attendait, couché et en prières, le coup de mort ; le hasard empêcha l'explosion. Si les Russes avaient appliqué sur une grande échelle ce tir à toute volée à travers les camps, ils auraient compromis le repos des troupes fatiguées. Mais ils agirent comme s'ils ignoraient ce secret. Pendant le combat d'artillerie qui mit la rue en émoi, un parti de volontaires fit mine de sortir. Les avertissements du *garde à vous* et les sommations des tirailleurs éventèrent leur dessein : par ce motif, indignation du bastion du Mât et pluie de feu sur les tranchées. Le camp se leva au bruit des dernières décharges. Le soleil promettait une douce matinée. Un frisson guerrier courut de tente en tente, et chacun, aiguillonné par les premiers avant-coureurs du déclin de l'hiver, se redemandait si l'on était venu en Crimée pour gagner le paradis ou pour conquérir Sébastopol. On reprenait le refrain : Ou l'assaut ou la mort. D'après le calcul de certains logiciens, plutôt que d'attendre l'heure favorable, il y aurait bénéfice à sacrifier la moitié des combattants dans une attaque de vive force, et renvoyer le reste sain et sauf. C'était, au fond, le même raisonnement que tenait, devant Dantzig, au nom de ses grenadiers, le maréchal Lefebvre : « Au diable les ingénieurs ! ils vont en zigzag ; qu'on me laisse faire, j'irai droit et plus vite. » L'impatience de revoir le pays ajoutait de la force à ces récriminations de l'assiégeant contre les tâtonnements forcés de la sape, renouvelées des soldats de la république. La patrie était le phare qui guidait les petits et les grands dans leurs épreuves, et l'arrivée du courrier de France en Chersonèse formait de plus en plus un événement. Je reçus ce sixième jour de février une lettre amusante de mes parents. Sans devenir Lacédémoniens, ils s'habituèrent aux transes de l'absence et m'insinuaient, sans doute pour me décider, un projet de mariage. Il fallait auparavant briser les fers d'une maîtresse qui ne vous lâche pas aisément,

dame la gloire. Pourtant, à cette occasion, je me bâtis un idéal de fiancée, et, par la vertu de ces billevesées printanières, me voilà à semer d'orge la lisière de ma chambre, pour qu'elle fût embellie, en avril, d'un tapis de gazon. Dans ces entrefaites entra Martin, une épître de sa pays à la main. Sur sa demande, je lui lus deux pages d'un pathos sentimental d'Alsacienne. Il en pleura, car il avait le cœur tendre, sous ses traits d'hippopotame. Il n'avait pas servi impunément au galant régiment des pontonniers de France ! les filles du Rhin adorent ces canotiers-artilleurs, qui ne sont pas des amants fugitifs. Chacun d'eux a son ménage en ville. En 1848, lors de leur dernier exil à Auxonne, il y eut, au départ, un soulèvement de femmes dangereux pour la république. La prétendue de Martin était, disait-il, porte-drapeau de cette autre légion de vésuviennes. Son style le prouvait. Après le déchiffrement de la correspondance, les affaires : qui alla au bois, qui au fourrage, qui à une revue. J'inspectai le casernement sous terre de nos canonniers. Quels affreux taudis ! Là-dessous grouillaient pêle-mêle gens et bêtes : des chiens, des chats, des rats en cage à l'engrais, des rats pendus au clou, espoir de la prochaine réception d'amis. De la porte il s'exhalait une odeur de ménagerie telle que les corps de garde sont des boudoirs auprès. Il y avait dès les premiers pas danger d'asphyxie ; mais impossible de reculer. Dans une des chambrées, le dîner était cuit à moitié : fricassée extraordinaire, sans nom, ou plutôt baptisée d'un redoutable terme d'argot, *frichtik* ! Le marmiton, suivant l'usage, allait m'en offrir. Je soulevai avec aplomb le couvercle, sentis, complimentai, et m'en fus chez les voisins. Là on avait habillé un mannequin en Russe, et l'on instruisait un roquet à le mordre. L'automate se défendait par un mécanisme ingénieux. Une leçon fut donnée en mon honneur, et j'encourageai les artistes. Des ennemis assassins pouvaient se glisser la nuit en plein camp, et si, à défaut de sentinelles, le chien savant les avait vus, tout danger aurait été conjuré. Je continuai ma

ronde. Des connaisseurs galonnés me pressèrent de leur dire où en était le siège. N'en sachant rien, je répondis, à la façon de la sibylle, qu'avec l'aide du Dieu de l'armée d'Orient, nous emporterions bientôt Sébastopol, de vive force ou autrement.

En vérité, les journées se succédaient sans jeter encore du jour sur l'avenir. La jeune attaque de Malukoff achevait à peine les préparatifs de l'action. Le parc du Moulin était tracé. Le matériel de guerre et les munitions y arrivaient péniblement. Devant le bastion du Mât, toujours relâché. Les gardes de tranchée, sans autre aiguillon que le devoir abstrait, roulaient le rocher de Sisyphe. La nuit ainsi que la journée du 7 furent remarquables par l'inertie des deux camps. Chez l'assiégeant, un lent remuement de terre rocailleuse; du côté de l'assiégé, une sortie avortée et une mitraille de peu de durée. Le 8, l'hiver parut franchement s'amender. Ce changement atmosphérique acquit l'importance d'une victoire. L'animation des buvettes d'alentour le prouva. Les plus laides cantinières eurent des assauts de galanterie à soutenir. Les réunions des oisifs furent bruyantes partout, sur le seuil des bonnes maisons, sur les bancs appuyés aux murs qui regardaient le soleil. Ce pauvre astre, dieu des soldats sans feu, s'évertuait à chasser du ciel de la Chersonèse les nuages qui s'amoncelaient à l'horizon, comme les phalanges vaincues du maréchal Janvier. Au feu de ses rayons on parla des raccommodeurs de la paix en désarrois, au congrès de Vienne. Quelques passants de la garde impériale se mêlèrent aux causeries, et affirmèrent les projets de voyage de Sa Majesté. On salua, dans la venue prochaine de l'Empereur, un bon augure de succès. Le temps, au camp, passa ainsi à disserter et à niaiser. Le soir venu, les tributaires du service partirent d'un pied plus léger. Je m'enrôlai, de droit, dans leurs rangs. De bonne heure, les vedettes entendirent un mouvement de patrouilles sous les remparts de la place, et soudain de répandre l'alarme. Les rôdeurs russes se dispersèrent au bruit des clairons qui

se répondaient dans le lointain des parallèles. Le bastion du Mât témoigna son mécontentement de cette surprise; quand il eut lancé son venin il se tut, et l'on respira. Le froid baissait, et nous jouissions des douceurs relatives de la température à zéro. Les hommes s'exhortaient à l'espoir, et les oiseaux de nuit poussaient leurs cris de fête au fond du ravin. Il y avait, sur un rocher voisin, un vieux hibou qui affichait en ses solo des prétentions de rossignol. Je m'amusai particulièrement à écouter le sabbat de ce fat; il me rappela certaine fauvette de ma connaissance. C'était jadis, un jour de la fenaison de mai, par une belle soirée; je reposais au bord d'un pré; des senteurs d'herbes fraîches remplissaient l'air et donnaient des envies de pâtre plutôt que de rêver; les faneuses rentraient en riant; tout chantait. Près de moi, à l'ombre des buissons, un oisillon s'exerçait à vocaliser. On aurait dit un élève du Conservatoire à sa répétition; sévère pour lui-même, il se reprenait à voix basse. Le lendemain, je retrouvai le virtuose en plumes sur un arbre du jardin paternel, qui exécutait à gorge déployée son morceau d'étude de la veille, et se surpassait dès que je m'arrêtais pour l'admirer. Depuis, il niche au lieu de ses sucès; et chez moi les paysans bénissent son retour autant que celui des hirondelles. Le hibou musicien du ravin, pour l'amour-propre, était parent de cette fauvette amie. Il se complut longtemps en de rauques roulades. A la fin, des amateurs de la batterie le sifflèrent et, en lui jetant des pierres, le débusquèrent de sa caverne.

L'arrivée de nos voitures de munitions nous détourna des agréments nouveaux de cette nuit d'hiver. Le chef du convoi avait l'honneur de compter parmi les rares dandys de l'armée. Des bottes à l'écuyère, une toge fourrée, telle qu'on en voit à Stamboul sur le dos des boyards moldaves, des moustaches cirées et retroussées vers le ciel, tout le faisait ressembler à un intrus, en ce vaste étalage de friperie guerrière. Le camarade aimait, en outre, à railler, et pendant que je m'éloignais de lui pour transmettre des ordres aux dé-

chargeurs de la poudre, il s'échappa chez nos voisins de royal-artillery, et y aiguisa son esprit caustique à propos du peu d'épaisseur des parapets et de la mauvaise tenue des pièces. Les Anglais, sérieux depuis Inkermann, loin de saisir son badinage, le prirent pour un suspect, et quatre riflemen, sans caporal, l'entourèrent. Lui, sûr d'être délivré, poursuivait ses gasconnades : « Je suis votre allié, votre ami, *friend, godem, englisch spoken*, leur disait-il. — *French, you, no! aou, no!* » répondaient les autres en resserrant le cercle. Il était temps de se porter caution, et on le relâcha à grand'peine. Il partit à l'aube, et nous bûmes le coup du matin en plaisantant de cette arrestation, sorte d'incident de plus en plus commun, car l'expérience avait rendu méfiant. On avait acquis la conviction que les espions de Sébastopol rôdaient la nuit dans nos lignes, sous les déguisements les plus variés, et de toutes parts la vigilance en était arrivée à ce point qu'après le crépuscule, quiconque s'écartait de son poste courait risque d'être fait provisoirement prisonnier. Souvent on vous appelait pour constater l'identité d'un camarade égaré. Ces délivrances fournissaient au moins des occasions de rire. La journée de garde, au rebours de la veillée, fut platement fastidieuse. Nous regardâmes tour à tour la ville et le ravin avec des yeux hébétés et le désespoir de sœur Anne. A l'horizon du camp, on voyait la neige blanchir. L'amiral Rigaud apparut à son heure accoutumée, allant visiter les marins des batteries sous ses ordres. Quel digne émule des chefs de l'artillerie de terre ! Les jours de bombardement, il pointait parfois le canon lui-même, et les matelots lui devaient quelques-uns de leurs coups les plus glorieux. Du côté de la place, on ne remarquait que l'amoncellement croissant des ruines. Mais peu importait cette destruction ! Les brèches des rues étaient, en maints endroits, transformées en embrasures, et la troisième ligne des batteries russes se renforçait de plus en plus. A travers la rade, un navire voguait vers Karabelnaïa, ayant des troupes à son

bord ; tandis que l'enceinte du faubourg était peuplée de sentinelles et de pionniers, les remparts du bastion du Mât semblaient déserts.

En effet, par une évolution nécessaire de la défense, le mouvement tendait à se concentrer en ce point d'attaque, jusqu'alors abandonné. Persuadé qu'entre les mains de l'armée d'observation française, le siège de Malakoff allait changer de face, l'ingénieur russe avait déjà fixé son quartier général à côté du mamelon fameux où devait se jouer le sort de Sébastopol. De la tour primitive, rasée par les Anglais au 17 octobre, il ne subsistait plus que des décombres et le nom de son fondateur, l'entrepreneur Malakoff, qui ne comptait pas sur la célébrité, quand il fit don au czar de cette pièce de fortification, bâtie et armée à ses propres frais. Autour des murs démantelés, des brigades de travailleurs entamaient des retranchements formidables. En cet endroit, du lointain de la Chersonèse, on aurait dit un tremblement de terre. Il surgissait des parapets par enchantement. De ce boulevard principal, les têtes de sape marchant en avant débouchaient presque sur le mamelon Vert, destiné à servir d'ouvrage avancé au bastion en construction, à moins que l'assiégeant, gagnant de vitesse, ne s'établît le premier en ce point culminant du terrain des attaques. Cependant l'armée de secours, sur la rive des forts du nord, élevait la redoute du Phare, d'où vingt bouches à feu devaient contre-battre les approches probables du Carénage. En présence de ces prouesses des Russes, commencées depuis peu, malgré les entraves de l'hiver déclinant, les alliés se réveillaient enfin. L'étoile du nouveau siège de Malakoff se leva le 9. Les piles de gabions et les faisceaux d'outils amassés au dépôt de tranchée du Moulin furent transportés sur le chantier. Devant la ville, le génie, dès la veille, s'était élancé des limites d'un long réseau de cheminements conquis pouce à pouce pour prolonger la troisième parallèle, et cheminait vers les postes russes garnissant les contre-forts des glacis du bastion du Mât. L'artillerie, avec une ardeur jalouse,



pressait l'établissement d'un système complémentaire de neuf batteries. Cinq (n<sup>os</sup> 30, 31, 32, 38, 39) tournées contre la Quarantaine, dont le tir oblique contrariait le plus nos lignes; deux (n<sup>os</sup> 33 et 34) contre les flancs du bastion central, au besoin contre les sorties et les rassemblements de troupes en ville; deux contre la face gauche du bastion d'attaque et l'inébranlable massif des casernes (n<sup>os</sup> 35 et 36). Cette reprise des travaux préluait aux entreprises de la période finale.

L'agrandissement des opérations de l'attaque nécessitait, avant tout, une réorganisation de l'armée. Elle fut consommée le 10. Le 1<sup>er</sup> corps, composé des 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> divisions, sous les ordres du général Péliissier, récemment descendu à terre, restait chargé du siège de gauche contre la ville. Le général Bosquet commandait le 2<sup>e</sup> corps, qui, formé des 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> divisions, avait pour tâche la conquête de Malakoff et des Ouvrages-Blancs, sans cesser de remplir le rôle d'armée d'observation, concurremment avec la division Brunet, la brigade de la garde, la cavalerie et quelques bataillons anglais. Le général Canrobert conservait le commandement en chef; le général Forey était rappelé en France auprès de l'Empereur. Le 1<sup>er</sup> corps en entier occupait sa place de bataille; mais la constitution du 2<sup>e</sup> corps exigeait des déplacements de troupe qui s'effectuèrent sans délai. La division Dulac (7<sup>e</sup>) quitta son camp du grand quartier général et campa en arrière des lignes de circonvallation, face à la vallée de la Tchernafia, entre les divisions Bouat (1<sup>re</sup>) et Camou (2<sup>e</sup>, qui ne bougèrent pas de leurs bivacs. Elle fut remplacée au centre par la division Brunet. La division Mayran (3<sup>e</sup>) vint se poster à côté des Anglais, à proximité du champ d'attaque de Malakoff.

Pendant ce va-et-vient de baïonnettes, le ciel s'était de nouveau obscurci, et la neige dès le matin tombait à flocons. Aussi les vigies de Sébastopol ne se doutèrent pas de ces dispositions de combat, menaçantes pour l'avenir de la ville, et le canon ne présida pas à la marche. Pour nous, hôtes immuables du vieux parc de

siège, tout le jour en repos, nous devisâmes près du feu. Les uns se réjouissaient de l'entrée en scène de l'immortel rôtiisseur des Kabyles, et souhaitaient, pour plus vite en finir, qu'il traitât les Russes par sa méthode bédouine. Les autres, écho du camp, regrettaient le départ du général Forey; on se moquait des calomniateurs faisant courir sur son compte des bruits de trahison : comme preuve, on l'avait aperçu non loin de Kamiesch, entre des gendarmes bottés et pistolet au poing. Or ces cavaliers faisaient partie de l'escorte du chef de l'armée, qui accompagnait au port son ami, et remerciait des services rendus en Crimée ce vaillant compagnon d'Afrique.

Avant le 10 au soir, le décampement était achevé, le beau temps revenu, et les défenseurs de la tranchée partirent joyeusement, à l'heure ordinaire. J'allai servir aux batteries de campagne de la deuxième parallèle. A peine avions-nous rouvert les embrasures qu'une légion de Russes se présenta à l'improviste. On leur administra, de tous côtés, des volées de mitraille, pendant que les compagnies de tirailleurs les criblaient de coups. L'ennemi se dispersa; mais l'espoir de son retour tint la garde en haleine jusqu'au matin. Le travail se ressentit de ces émotions. Cette même nuit fut illustrée par le coup d'essai des attaquants de la *droite*. Pelleteurs et piocheurs, au nombre de douze cents, inondèrent, dès le soleil couchant, le plateau ondulé qui, entre les ravins de Karabelnaïa et du Carénage s'épanouit sur le grand port de Sébastopol, arène nouvelle où se dressait la forteresse de Malakoff en ébauche. Les uns frayent un chemin du dépôt de tranchée à la parallèle anglaise. D'autres élargissent la voie de cette parallèle ou épaisissent son épaulement. Les canoniers, comme tâche spéciale, perfectionnent les batteries construites superficiellement par nos alliés, à l'effet de surveiller la rade. Cependant les voitures, par longues files, charrient des munitions de guerre aux places d'armes d'Inkermann. Partout, avant de se porter au delà, on s'attachait à combler les lacunes que la

faiblesse des Anglais avait nécessairement laissées.

Dans le courant du jour (11), ce brillant début continua, presque sans effusion de sang. Les canons russes, directement opposés aux ateliers de Malakoff, n'étaient pas encore en état de tirer. Mais l'ennemi couvrit d'embuscades les pentes du ravin du Carénage. Ses postes se démasquèrent la nuit suivante, et importunèrent les pionniers ennemis, sans ralentir leur élan. Le lendemain (12), la place devina l'ouverture définitive du siège de Malakoff, et il y eut un grand trouble. Toutes les pièces d'artillerie de Karabelnaïa, du plus loin qu'elles purent jouer, commencèrent un concert étourdissant. Le canon des casernes et des bastions de la ville fit l'accompagnement. Le camp faillit se boucher les oreilles. Du matin au soir, entre la Quarantaine et le Carénage. Sébastopol vomit sur les tranchées du fer par éruption, de même qu'une longue file de volcans. Par bonheur, les dégâts de nos ouvrages se réduisirent à quelques pans de gabionnage renversés, et les travaux ne furent qu'en partie interrompus. Les Anglais payèrent le plus fort des frais, vu le peu de solidité de leurs parapets. La nuit n'apaisa pas l'orage. Mais les batteries de la gauche, poussées à bout, soutinrent vaillamment la lutte. Grâce à cette diversion, un bataillon de zouaves s'approcha des avant-postes ennemis. Les vedettes russes reculèrent, sans résistance, devant eux. Les éclaireurs se glissèrent près des fossés imparfaits de Malakoff, et constatèrent que table rase avait été faite en arrière de la tour, sur une vaste étendue, pour l'exécution des projets de défense. Ils revinrent sains et saufs de cette exploration. Pendant ce temps, les soldats du génie poussaient la communication entre la parallèle et le Carénage et les positions conservées par les Anglais. Au jour, le terrassement protégeait les tirailleurs. Ainsi, en moins de trois jours, les nouveaux acteurs de l'armée d'observation avaient avancé les préliminaires de l'attaque de Malakoff presque autant que leurs prédécesseurs en trois mois. Ainsi se trouvait d'emblée à peu près rattrapé le temps

perdu à attendre au port d'armes les Russes, depuis Inkermann. Cette rapidité de collaboration n'offusquait nullement les anciens du siège. Quand les doyens du grand parc promenaient alors un regard d'orgueil sur l'ensemble des approches du bastion du Mât, pas un d'eux ne doutait que la ville ne fût prise avant que l'attaque de Malakoff fût sortie de ses langes.

Le 13, il ne restait pas un nuage au ciel, et le soleil, pour la première fois de l'hiver, luisait en plein sur la Chersonèse. Il dégelait magnifiquement. Le plateau se déroulait au loin, comme une tapisserie de cristal, et le resplendissement de la lumière dans la neige fondante produisait des merveilles de mirage. La mer azurait le lointain, et les voiles des frégates se déployaient comme des ailes de cygne. Le camp avait l'air de lagunes en fête. De tous les terriers aquatiques, sortaient des visages souriants. Les voisins s'interpellaient porte à porte, gaiement. La confrérie du Léopard, le long des murs tournés vers le midi ressemblait à une tribu de mages en adoration. Des Turcs, à l'écart, se livraient à des exercices intimes de propreté. Les passants souhaitaient aux pouilleux bonne chasse. Un farceur leur offrit une goutte de vin défendu, pour leur donner du cœur. L'un des croyants accepta, puis il lava dix fois le verre. Mahomet pardonne à ce prix. En mon voisinage, les maîtres buveurs donnaient chalandise et tracas à la vivandière, qui épuisait sa tabatière. La pauvre fille représentait toujours la beauté, mais de moins en moins la vertu, au dire des méditants. Parmi tout ce peuple en émoi, personne n'osait s'éloigner du vol du chapon, non qu'on fût consigné au logis par la crainte d'un danger ; jamais Sébastopol n'avait été plus tranquillement provocateur ; mais, loin de chez soi, on s'exposait à être saisi par les sentinelles, de toutes parts en éveil. Depuis quelque temps, à tort ou à raison, le bruit courait que Totleben en personne venait visiter nos lignes. On n'avait nul signalement de l'ingénieur russe ; néanmoins des conscrits, zélés ou stupides, trouvaient parfois sur une

figure de flâneur des traits de ressemblance avec le personnage inconnu, et ils l'empoignaient sans autre forme de procès. Hier, un innocent docteur s'était assis sur un rocher, en face du clocheton, et il diagnostiquait la ville. Un factionnaire des environs le prend traitreusement au collet et le traîne vers le plus prochain corps de garde. Le chirurgien de se débattre, l'autre de serrer plus fort, convaincu qu'il tenait l'espion en vogue. Si deux clients du médecin, se rencontrant par hasard près de là, ne l'avaient reconnu et sans rancune délivré, on l'étranglait. Cette plaisante méprise courut le camp, et, la leçon profitant, on restait au bercail. Je passai, pour moi, la journée dans une solitude voluptueuse, accroupi sur mon lit. La porte ouverte à deux battants me laissait humer à flots la chaleur révivifiante du soleil. L'orge, germant autour de moi, en guise de primevère, présageait la fuite de l'hiver. Tantôt ma vue s'égarait avec délices sur le premier tableau de la résurrection des camps; tantôt je prenais mon vol vers le monde des souvenirs! Qu'il est doux, à vingt ans, ce refuge de la pensée; car la réalité n'a pas soufflé sur la vie. A côté de chaque bouton épanoui ne sèche pas une fleur fanée. Les grimaces ne gâtent pas les sourires; la raison ne glace pas les baisers. Tout est miel et rose à cet âge; on va à pleines voiles, l'espérance au gouvernail, sans voir les écueils, sourd à la tempête, et l'illusion ne finit pas durant le trop court voyage. Partout on voit des sirènes, partout de blanches vierges, faites pour le charme des songes d'amour. Sans doute, à mes yeux, la guerre poétisait ces cendres encore tièdes de la jeunesse priantinière. Mais que d'instantanés d'oubli inappréciables me valut ce vagabondage d'imagination! Aujourd'hui, soit que les rayons caressants du soleil redoublassent ce plaisir de rêver sur le canapé, soit que le canon de bataille fût un peu moins rude berceur; combien j'aurais voulu achever mon siège, à cette place de repos! Mais le refrain de la garde ne tarda pas à me rappeler le plus impérieux des devoirs. Je me bâtai et m'acheminai vers la batterie n° 27,

pour prêter secours aux constructeurs, surchargés de veilles. Le ciel était clément, la place paisible. Le travail marchait à souhait. Les parapets grandissaient à vue d'œil. Au milieu de cette renaissance des chantiers, les parallèles avaient dépouillé la tristesse des nuits d'inaction. Cependant, vers minuit, un remords saisit l'assiégé, et une averse de projectiles surprit les pionniers. La plupart agissaient à découvert. Aussi le signal de la canonnade fut meurtrier en maints endroits, et les brancards firent leur office. Le feu continuant, chacun eut sa part de dangers. A la faveur d'un instant de calme, je causai du carnaval à son apogée avec l'officier d'infanterie de garde. Tous deux, assis à la porte d'un abri, nous goûtions les fumées émoustillantes de la pipe, et badinions sur les bals masqués. Tout à coup une clarté électrique éblouit la tranchée. L'instinct me poussa sous la casemate ; mon interlocuteur se renversa dans la direction opposée, puis nous entendîmes des gémissements grincer parmi de nombreuses explosions de grenades. On courut au secours du malheureux, qui rendait grâces à Dieu d'en être quitte pour une fracture de jambe. Plus d'un témoin de cette scène de tragédie trop commune joignit une prière fugitive à celle de la victime.

Que de cris de l'âme, oraisons éloquentes, partaient chaque jour, sans qu'il en parût rien, de cette autre arène de martyrs vers Dieu ! La fureur du bastion du Mât et de ses acolytes alla en s'affaiblissant jusqu'au matin, et les ateliers se ranimèrent peu à peu ; si bien qu'au jour, derrière des gabionnades convenablement résistantes, on se réjouit partout du premier beau lever de soleil de la saison. L'aurore, incendiant au loin l'Euxin et empourprant les sommets de Karabelnaïa, offrait une image admirable du matin en Orient. Mais à la longue le bandeau de la misère rend insensible aux harmonies de la nature, et les milliers de veilleurs, à toutes les perles de la déesse aux doigts de rose, auraient préféré une chaude et plantureuse soupe. On lui souhaita la bienvenue, parce qu'elle annonçait une bonne journée

de labour. En effet, les plus indifférents avaient hâte d'avancer. L'assaut prochain, à l'approche du printemps, était redevenu un article de foi; on se plaisait à croire que les attaques en cours d'exécution suffiraient, et les travailleurs de toutes armes refaisaient des prodiges, la pioche à la main. On luttait dans les sapes à qui illustrerait le mieux son drapeau. Les apprentis passaient promptement maîtres; le désintéressement seul de ces braves ouvriers du siège égalait leur émulation, car, laboureur ou vigneron, aucun d'eux n'avait jamais dépensé autant d'ardeur pour la culture du champ paternel. Certains fantassins, puérilement enthousiastes, auraient soulevé la Chersonèse, pourvu qu'on leur permit, pour prix de leurs efforts après la corvée, de leur laisser tirer un seul coup de canon. Cette récompense, sur laquelle nos servants étaient blasés, se présentait à des manieurs de baïonnette avec l'attrait d'une rareté. Certain collègue s'était créé une réputation par la façon originale dont il appliquait ce système d'encouragement bon marché à l'égard des auxiliaires d'infanterie sous ses ordres, ayant ce faible de boute-feu : il avait baptisé ses pièces de noms de femmes. Dès qu'il était content d'un de ses manœuvres maniaques, il lui disait : « Je te réserve à la fin une décharge de Jacqueline ou de Rosalie, » et l'autre de gagner cette faveur à grand renfort de zèle. Pendant le jour, il fit assez beau temps pour stimuler à l'œuvre les préparateurs du bombardement général. On sentait dans l'air un avant-goût d'avril, et la charrue fila comme sur des roulettes. Embrasures, magasins, plates-formes, dans les batteries tout fut mené de front. Le cordeau et le fil à plomb reparurent au milieu des déblais de la tranchée, semblables à ces machines de théâtre qui ne se montrent que dans les grandes occasions. La géométrie présidait, mais de haut, à la conquête de ce long chemin en zigzag, qui devait conduire l'assiégeant au pied des glacis de Sébastopol. Cependant le génie, ne restant pas en arrière, améliora les communications avancées de la troisième parallèle. Par la vertu de nos occupations, dont rien ne troubla le

cours, l'heure de la rentrée sonna comme à notre insu. Le crépuscule dorait l'horizon. L'hiver avait replié son tapis de frimats, et, heureux de barboter dans la neige liquide, nous regagnâmes nos pénates. A table, le lard sempiternel tempéra la joie de la reprise du siège. Quel accueil les plus gastronomes auraient fait à un simple repas de famille ! Pot-au-feu de la maison maternelle, saine frugalité, comme on vous regrette, après un an de condamnation au pain de la misère ! Quelle satiété des salaisons, incendiaires de l'estomac ! On se refusait presque à ce régime inévitable ! Une cheminée qui ronfle et des légumes frais à foison, tel était alors l'idéal domestique du soldat de Crimée ! Pour moi, plus d'une fois, j'opérais en rêve avec ravissement ma métamorphose en herbivore, broutant à belles dents la verdure.

La nuit fut activement utilisée à la tranchée ; et, soit que les Russes n'eussent pas vent de nos entreprises, soit que l'édification de Malakoff absorbât les facultés de la défense, le canon ne jeta pas la moindre inquiétude dans la carrière des approches. En effet, les ingénieurs régnaient sans partage dans la place. Malade depuis Inkermann, le prince Mentschikoff abandonnait entre leurs mains les rênes du commandement, et toute la garnison était occupée à remuer la terre. Le lendemain, prélude du printemps, on ne voyait poindre que de rares flaques blanches au fond des ravins du plateau, et les tentes humides se découpaient sur l'horizon boueux comme autant de voiles latines sur une mer aux flots noirs. Le camp pestait de la débâcle. Il flottait à la surface des rues une couche fluide telle que e, pour se promener à pied sec, il aurait fallu de longues échasses ! Malgré les difficultés du chemin, les monticules, ainsi que des rades de plaisance, se repeuplaient d'amateurs. La *pointe des Blagueurs* pleurait la plupart de ses coryphées d'autrefois. Les survivants, en petit nombre, vieillis par trois mois d'épreuves, hérissés sous leurs criniennes, n'étaient plus que les fantômes de ces railleurs semillants de l'Alma qui, le 17 octobre au matin, lorgnaient insolemment les dames sébastopolitaines, sur



les remparts conquis par hypothèse. Ils se tenaient à l'écart, isolément ou par couples, en face de la ville intacte, baillant, dès le second coup de lunette, avec l'air contrit de dupes de la fortune. Malgré la foule des habitués absents, malgré les spectateurs taciturnes, une animation plaisante régnait en ce belvédère du grand parc. Le parterre tournait souvent le dos à la scène, car il connaissait par cœur toutes les rues de Sébastopol, et l'attention publique se dirigeait du côté des chemins de Kamiesch ou de Balaclava. Là était l'intérêt. A cette heure, rentraient les chalands du marché et les troupes de corvée. Au milieu de ces groupes d'allants et de venants, brillaient les frais uniformes des voltigeurs de la garde. Une file de ces nouveaux débarqués transportait à bras, pour leurs étrennes au siège, des boulets, du port aux magasins, et les quolibets pleuvaient de loin sur la tête de ces pourvoyeurs d'élite, prêts, dès la première occasion, à baptiser glorieusement leurs aigles. On disait d'eux, en parodiant le mot officiel de Cambonne : « La garde demeure au camp et ne se rend pas... à la tranchée. » Un mauvais plaisant racontait, au bruit des éclats de rire, qu'un zouave de la ligne, rencontrant hier un confrère en turban, l'avait interpellé en ces termes : « Tu es de la garde, toi, n'est-ce pas ? et moi, je suis de l'avant-garde. » Cependant, sur les gradins secs du rendez-vous, les matelots et *messieurs les militaires* se chamaillaient en guise d'amusement. Vieille rancune ! les vétérans d'Oldfort se ressouvenaient des traitements incivils que la discipline maritime leur avait infligés, à bord de certains navires, durant la traversée de Varna. De là une inimitié entre les soldats de terre et de mer, qui datait du commencement du siège, et que l'infortune avait envenimée. On se vengea de ces hôtes soi-disant inhospitaliers, d'abord par la médisance, l'arme des gens qui ont tort. On prétendit que certains novices de la flotte, lors des premières sorties de la garnison, sous prétexte que la défense à la baïonnette ne les regardait pas, avaient navigué vers le camp, toutes voiles dehors, vent arrière. Cette accusa-

tion contre une imperceptible minorité fut-elle vraie, qu'aurait-elle prouvé? La nature ne départit pas à tous d'emblée ce courage amphibie qui fait braver également sans peur les périls du champ de bataille et les fureurs d'un combat naval. Peut-être le vainqueur d'Austerlitz aurait, dès l'abord, tremblé à Trafalgar. Ce ridicule injuste ne résista pas aux témoignages quotidiens de bravoure. Alors naquirent les chicanes et les rixes; la place de la *pointe des Blagueurs* était le lieu ordinaire de ces enfantillages. Par la matinée du 15 février, le soleil, mieux que des rasades de bon vin, échauffait les esprits. Le bastion du Mât et nos batteries joutaient en l'honneur des prémices de la belle saison. Les deux partis suivaient avec jalousie cette lutte. Un coup superbe de justesse part de notre côté. Les Russes en gémissent, et voilà la discorde. Les soldats de terre attribuent cet exploit à un canon de bronze; les matelots à un canon de fonte. Les poings, à ce sujet, se ferment de colère; le poste voisin dut les accorder.

L'après-midi de ce jour printanier fut une fête pour les chevaux rouillés. Partout on apercevait les cavaliers, las de fouler pédestrement les sentiers de la tranchée, endossant les houseaux de promenade, s'armant de la cravache, venant, du sucre à la main, causer à l'écurie avec leurs compagnons de misère, les enfourchant et se dispersant dans la campagne. Des amis me débauchèrent, et nous caracolâmes vers Kamiesch. Le hasard nous donna en chemin d'assister à une comique péripétie de la querelle des troupiers et des marins. Perdu à travers la foule, un matelot s'en allait tranquillement sur le dos d'un âne à la mine narquoise, et l'allure capricieuse de la bête imprimait à l'écuyer un sensible mouvement de tangage; des passants, vieux rancuniers, en souriant le regardaient trotter, dans l'attente d'un naufrage prochain. D'aventure, le bidet remarqué, aux bords du fossé, quelques touffes d'herbe épargnées par la dent des bœufs d'alentour, et que le dégel avait fraîchement mises au jour. Il s'arrête et pâture à son gré. Son maître se récrie contre un appétit inconvenant et

supplie le glaneur de repartir. Inutiles prières ! plus vaines encore demeurèrent les menaces et les corrections ! Eperonné et battu, l'animal rue et ne démord pas du râtelier. Les loustics de se rassembler à la ronde : « Il y a donc un grain, disait l'un ; videras-tu le pont, disait l'autre, » et le combat ne finissait pas entre la bourrique et le cavalcadour de tribord. Enfin une bonne âme, saisissant le baudet par la bride, tira d'embaras ce bouc émissaire des équipages d'Oldfort. Celui-ci se mit alors à galoper et se raila à son tour des moqueurs peu généreux ; de sorte que l'hilarité, à cet endroit de la route, parmi la foule des badauds, était générale. Nicolas même et ses pareils regardaient d'un œil sardonique le baudet rétif : on aurait juré qu'ils ricanaient. Après ce divertissement, nous poussâmes jusqu'au marché ; les baraques des vivandiers se multipliaient à vue d'œil ; elles figuraient même des ruelles. L'une d'elles s'appelait de l'illustre nom de Lourmel : c'est là le sceau de la gloire ! De distance en distance, on rencontrait des femmes, malheureusement sans voile. La façade d'un restaurant embellissait l'ébauche d'un square. L'enseigne fraîche portait : « Au Rendez-vous des alliés. » Les anecdotes contaient que la veille, des compères des deux camps avaient vivement inauguré la table. A la fin du repas, les convives étaient gris, partant communicatifs : un des Anglais demandait à son voisin, Gascon fieffé, de lui expliquer le mécanisme de la conscription. « Représentez-vous une urne, disait celui-ci ; on tire, et ceux qui tombent partent. — Si eux tombè, ajoutait l'autre, nô pas pôvoir partir ; mais, yes, c'est bien simple : voici l'urne, ceux qui tombent — nô pas pôvoir partir. » Et, avec cette fixité dans les idées qui caractérise la folie de l'ivresse, chacun des interlocuteurs reprit vingt fois la même ritournelle. En riant de cette histoire, nous visitâmes les magasins de combustibles ; et tous, un gros sac de charbon sur les fontes, nous retournâmes au camp, joyeux de la perspective des plaisirs que promettait Kamiesch.

La nuit, pâle au siège de la ville, fut signalée, de-

vant Malakoff, par l'achèvement de la tranchée qui servait de trait d'union entre la parallèle du Carénage et la place d'armes anglo-française. Vers le point de jonction, on fixa l'emplacement d'une batterie de mortiers, pour agir contre les vaisseaux à l'ancre dans le port. Au milieu de la communication ; près du ravin du Carénage, une contre-batterie fut projetée, à l'adresse des premières fortifications du mont Sapone. Dès le lendemain, au lever du jour, l'artillerie était à l'œuvre. L'assiégé laissa faire. Mais sans retard les navires russes se rallièrent, hors des atteintes, au mouillage du fond du port, et, le soir, de mon poste de garde, je cherchai vainement la frégate qui se tenait ordinairement en station à la pointe du fort Saint-Paul. Les journées du 16 et du 17 marquèrent un entr'acte de la canonnade. De part et d'autre, on terrassa avec recueillement, comme si l'on pressentait l'approche des assauts suprêmes. Nos batteries avaient l'ordre permanent de ne jamais provoquer l'ennemi, et la place ne rompait pas le silence. A peine, à de longs intervalles, retentissait-il un coup de fusil aux avant-postes. Cependant les vigies du camp observaient attentivement un passage de courriers venant de Mackenzie. Il semblait que la garnison attendît avec anxiété l'issue du combat que l'armée de secours livrait, à cette heure, devant les murs d'Eupatoria.

Depuis l'attaque du 14 novembre, aucun événement historique ne s'était accompli sur le rivage du golfe de Kalamita, en ces premiers lieux de la Russie qui avaient vu flotter les drapeaux alliés. Les Tartares avaient en masse épousé la cause des envahisseurs d'Oldfort. De tous les points de la presqu'île, les indigènes s'étaient réfugiés dans Eupatoria, et la population de la ville avait promptement doublé. Le prince Menschikoff, par la proclamation de l'amnistie, avait engagé les habitants à se replacer sous le joug et à prendre les armes contre les barbares ; mais les Tartares, à bon droit, restaient sourds à cet appel. On avait récemment remis en vigueur dans la province de Tauride une loi draco-

nienne du temps de la conquête, punissant les rebelles de la perte d'un membre, bras ou jambe, au choix du coupable. La peur de ce supplice n'était pas l'unique mobile de l'abstention. Le sang de Gengis coulait dans les veines de ces dominateurs déchus de l'Asie, et ils ne se rappelaient pas sans orgueil que les ancêtres de l'autocrate Nicolas venaient jadis à genoux offrir des présents au fondateur de l'empire mongol. D'autres souvenirs patriotiques encore vivants les animaient contre les Russes. Un siècle ne s'était pas écoulé depuis la guerre où périt, malgré le secours des escadrons tartares, l'indépendance de la Pologne; et à cette époque le khan Crim-Gheray avait fait trembler Catherine; qui le vainquit par le poison. Peut-être un rejeton de ce héros vivait-il, prêt à relever, au signal de délivrance, la gloire nationale; et, dans cet espoir, ils avaient salué les soldats chrétiens de l'Occident, à titre d'auxiliaires. Devant les exigences de la politique, le fanatisme de la religion avait aussi fléchi chez eux. Leurs croyances diffèrent, en un point capital, de celles des Turcs. Ceux-ci vénèrent Omar, comme le successeur légitime du Prophète. Aux yeux des Tartares, Omar est un usurpateur. A l'exemple des Persans, leurs frères en Mahomet, quand ils lancent en l'air une flèche, ils l'accompagnent de cette malédiction : « Puisse-t-elle percer le cœur d'Omar ! » Mais vive Ali, le seul vicaire d'Allah ! Une haine à mort sépare ces deux sectes de l'islamisme, chiites et sunnites. Mais lorsque Omer-Pacha, au commencement de l'hiver, débarqua à Eupatoria, à la tête de ses légions de Silistrie, les citoyens reçurent fraternellement ces hérétiques, et s'entendirent avec eux et les *raïas* de la garnison française, pour la défense de la place.

Au milieu de février, les fortifications d'Eupatoria se réduisaient à un parapet entouré de fossés. Du bord des glacis au pied des premiers contre-forts de la chaîne taurique, s'étendaient des steppes çà et là hérissées de *tumulus*; derrière ces monticules, transformés en embuscades, des vedettes turques observaient

l'ennemi. Entre ces avant-postes et les remparts paisaient des troupeaux de buffles qui, au coucher du soleil, chaque jour, couraient parquer dans l'enceinte de la ville. Rien de plus funèbre à voir que cette plaine environnante, après la rentrée des pâtres, à la tombée de la nuit. Les sentinelles perdues jetaient de temps en temps leur cri d'avertissement, semblable à un chant plaintif. Les gardiens des bastions le répétaient le long des courtines, pâlement éclairées. À ces clameurs d'alarme se mêlaient les battements orageux des vagues sur la plage, où le *Henri IV* échoué veillait pour défendre ses ruines. Au loin et par intervalles, on entendait la galopade des patrouilles de Cosaques.

La nuit du 10 février, qui précéda l'assaut d'Eupatoria, fut des plus ténébreuses, et favorisa par conséquent les mouvements de l'armée russe. A la dérobée, les colonnes d'attaque se rangèrent en bataille, à proximité des murs. L'artillerie, dans l'ombre, éleva à la hâte des batteries de mortiers, et dès le signal de l'aube commença à bombarder avec fureur. Les Ottomans, surpris, se ruant aux faisceaux d'armes, se rassemblent tumultueusement dans les rues, sillonnées de boulets. Bientôt, à la voix d'Omer-Pacha, l'enthousiasme succédant au désordre, ils se placent aux postes les plus menacés, côte à côte avec les marins du commandant Osmont, et attendent de pied ferme le choc des assaillants. Les Russes, déployés autour de la redoute des Moulins, marchaient en bon ordre, et supérieurs en nombre, contre ce boulevard de la place. Les bordées de nos frégates, embossées près du rivage, ne se ralentissaient pas. Déjà les soldats d'avant-garde appuient les échelles contre l'escarpe. Déjà les plus hardis enjambent le parapet, quand les Turcs, jusqu'alors immobiles, se démasquent avec la même fierté qu'à Silistrie, ouvrent le feu à bout portant, étendent par terre les premiers rangs; puis ils barrent le passage au corps de bataille affluant; les ennemis se choquent sur la brèche; la lutte s'engage corps à corps au milieu des hourras moscovites, s'entre-croisant avec le

vieux cri de guerre de l'islam : Allah! Ellalah! Les rancunes séculaires des deux peuples redoublent l'acharnement; la mêlée dégénère en un égorgement, et le canon fait de larges fauchées dans ces masses de combattants aux prises. Cependant l'assiégeant déborde de tous côtés, sinon victorieux, du moins poussé par les flots de nouveaux champions qui montent à l'escalade. Les défenseurs chargent de front plusieurs fois en vain. Des bataillons sortent alors de désespoir, tombent sur les flancs et sur les derrières des attaquants; l'exaspération du fanatisme leur imprime une ardeur invincible. Cet acte de brillante témérité modère l'élan des Russes. Les Turcs de plus en plus prononcent leur retour offensif. L'ennemi n'avance plus. Le combat dure depuis plus de quatre heures avec des chances diverses; et, craignant qu'on ne lui coupât la retraite, le général Kroulef renonce à ses projets de conquête. Son armée rentre avec un faux air de triomphe dans ses retranchements, sous la protection du canon. Elle laissait plus de cinq cents morts sur le terrain; et, si l'on tient compte du chargement des fourgons d'ambulance, on se convainc aisément que cette entreprise extérieure, en faveur de Sébastopol, coûta cher à l'armée de secours. Le nouveau gouverneur de la ville, le général Osten Saken, avait été le promoteur de cette diversion. Le prince Menschikoff n'y consentit qu'à la dernière extrémité. Une bonne partie du camp de la Tchernaiâ et des renforts récemment arrivés de Pérécop avaient pris part à l'action. Ces troupes comprenaient trente-six bataillons, flanqués de quatre-vingts bouches à feu de campagne et de soixante escadrons de cavalerie. Une pareille force accuse l'importance de la victoire remportée par quelques milliers de Turcs et une poignée de Français. Mais le bulletin russe représenta cette journée comme une simple reconnaissance. On sentait que la maladie avait empêché le rédacteur de l'Alma de tenir la plume. De tous les corps russes, le plus maltraité au feu fut une légion grecque, dont le drapeau portait cette devise, écrite en langue slave :

« Orthodoxye, avec elle nous mourons. » Juste châ-timent du ciel envers ce parti d'aveugles *philhellènes* qui s'obstinaient à espérer leur salut des czars ! Les Turcs, proportion gardée, perdirent plus de monde que les agresseurs. Parmi leurs victimes, on citait en première ligne, par la célébrité, Selim-Pacha, commandant du contingent égyptien, le *dernier des mamelucks*.

Le 18 au matin, une estafette apporta au camp, devant Sébastopol, la nouvelle de ce succès glorieux. Le serdar Omer-Pacha était le vrai triomphateur. Aussi les rédifs, auxiliaires de la tranchée, rendirent de pompeuses actions de grâces à Allah. En l'honneur de cette victoire, quelques officiers ottomans du voisinage acceptèrent à dîner chez des mécréants. On aurait cru, à les voir manger, des sauvages à table ! Quelles incongruités ! Dire que ces rustres-là passaient peut-être, à Stamboul, pour la fleur de la gent bien élevée ! Politesse, ne serais-tu qu'une fiction ? Ils ne burent pas de vin, mais, par une escobarderie musulmane, ils se vengèrent du Coran sur les liqueurs, tant et si bien qu'à la fin, l'un brandissait son sabre vers Sébastopol, un autre voulait aller à la recherche des houris de Kamiesch. Les amphitryons les ramenèrent au logis à travers la rue. Ce fut un sujet d'hilarité qui nous détourna un instant du spectacle du siège. Depuis l'aube, la place hurlait. La nuit venue, le ciel étincela extraordinairement de bombes. La réponse au défi d'Eupatoria ne tarda pas au delà du lendemain. Le général en chef résolut d'enlever la garnison de Tchourgoun. La journée fut bruyante (19). La nuit ne suspendit pas la canonnade, surtout du côté de la ville, visiblement inquiète dès le soir. Le ciel se couvrait de ténèbres, et il soufflait de la mer un vent de mauvais présage. A onze heures, les troupes désignées pour le coup de main de la Tchernaiïa descendirent dans la direction du défilé de Traktir. Les bataillons, en colonnes serrées, défilèrent à tâtons, jusqu'au pied des monts Fediou-



schine; mais bientôt la tempête se déchaîna et, en rafales impétueuses, la neige tomba, mêlée de grêlons qui auraient fait croire à une mousqueterie. Panique générale! les voix des chefs se perdent à travers les tumultes de l'air. En un clin d'œil, les brigades sont dispersées, et il ne reste du corps d'armée expéditionnaire que mille groupes de soldats allant à l'aventure dans la plaine, ou courbant le front, immobiles sous les averses et les coups de vent. Par l'ordre du général Bosquet, les trompettes et les tambours sonnaient au loin la retraite; l'armée d'observation, comme en une déroute, erra jusqu'au matin. Toute la journée, il neigea; la Chersonèse fut un désert, et la place se tut. Il fallut, à l'heure prescrite, mon tour de faction revenu, suivre la foule des corvéables. Le froid piquant dans le vif, nous tremblions pis qu'aux plus cruelles soirées de janvier. La neige obstruait les champs; les avenues des parallèles étaient fermées. Les piétons, en longues files, obligés de se frayer un étroit passage, avançaient d'un pas processionnel. La lenteur de la marche se prêtait aux réflexions amères. C'était, hélas! le mardi gras; que de retours vers le passé faisaient en chemin tous ces taciturnes pèlerins de tranchée! Quant à moi, visionnaire coutumier, je feuilletais mes souvenirs de l'année précédente, et le contraste m'arrachait presque des larmes.

Il y a un an, à pareil jour, presque à la même heure, j'arrivais de l'école de Metz à Paris, bouillant d'ardeur galante, aveugle d'illusions! Sitôt au boulevard, en campagne! Bientôt, dans la presse, deux fillettes me coudoient, deux Amours en cheveux et le sourire aux lèvres. La curiosité les poussait vers la place Vendôme; une lunette se dressait au pied de la colonne; pour deux sous, on vous montrait le ciel à travers. J'allai ainsi à leur poursuite jusqu'au cercle des amateurs d'astronomie. Elles s'y faufilent, comme des oiseaux au nid. Je m'embusquai derrière. Lasse de messottes importunités, la jeune belle tourne

vers moi son minois rose et, d'un air d'ironie enfantine capable de déconcerter don Juan : « Monsieur, dit-elle, vous vous trompez. » La galerie à la ronde s'émut ; qui ose, en pleine réunion de savants, s'occuper de bagatelles ? Mes voisins indignés cherchaient le profane ; haro sur lui ! Je parai tant bien que mal le coup, non sans rougir, en fixant Vénus avec une profondeur fatigante. Mieux valait-il passer pour un valet de l'observatoire que pour un novice chercheur d'aventures battu.

Mais, à ce point de mes réminiscences, l'amoncellement de la neige dans la tranchée et la rencontre des premiers pelotons de la garde descendante ralentirent encore notre vitesse. Nous fîmes longtemps antichambre à l'entrée de la 2<sup>e</sup> parallèle. En marquant le pas, je repris, par la pensée, le fil de mon histoire. Une lorette passa : peu après le champagne me gagnait les faveurs de l'aventurière. De la table chez le costumier, du vestiaire à l'Opéra, deux bonds ; et nous voilà, tête baissée, dans une mêlée de quadrilles aussi vive que celle des bataillons au combat : ici préside le plaisir, l'antithèse de la gloire ; les rangs se serrent, les joyeux cris de guerre retentissent, l'archet de Musard donne le signal, et en avant heureuse jeunesse ! La salle tremble du choc. On voit alors en l'air une forêt de jambes bariolées qui se trémoussent et de bras qui télégraphient, un musée mobile de masques qui grimacent au milieu des souliers enrubannés ; des aigrettes, des panaches de toute couleur flottent, tels que des étendards ; et, parmi le tintement des grelots, la fanfare des mirlitons et le bruit des baisers, l'orchestre tonne, pareil à une artillerie de la jubilation. Le vertige saisit même les paisibles spectateurs des loges, et les vieillards se surprennent à trépigner. Ainsi, toutes ces images d'un temps regretté se succédaient dans mon esprit en travail de rêverie, sur la route des batteries de siège. Ainsi les mardis gras se suivent, sans se ressembler ! Pour que la différence fût plus sen-

sible encore, la nuit compta parmi les calamités de la saison. Le givre, fouetté par un vent glacial, cinglait si rudement le visage des travailleurs qu'on les congédia exceptionnellement; il ne resta que des patients, en lutte avec le mal et faisant un effort suprême afin de supporter cet assaut inattendu de l'hiver.

Il y eut d'abord un moment de consternation; on aurait pris alors la plupart des vieux athlètes de janvier pour des êtres pétrifiés, tant ils s'abandonnaient passivement aux insultes du froid. Des chandelles de glace leur pendaient du nez. On n'essayait pas de se délivrer de ces appendices incommodes, car ils se reformaient subitement. Jamais le thermomètre n'était descendu si bas : vingt degrés! Les premières douleurs de la congélation des pieds ne tardèrent pas à secouer l'engourdissement général. La garde s'agita, peu à peu, avec frénésie, les uns se mouvant individuellement, les autres deux à deux, sans autre musique que celle du canon, sans autres femmes que celles qu'ils imaginaient. O ma folâtre amie de l'Opéra! prends pitié de ton cavalier, réduit à presser la taille d'un sergent morose, et à massacrer, sur un plancher de neige, avec ce lourdaud, les pas que nous savourions ensemble, il y a douze mois, sous un dôme de théâtre étincelant!

Cette dernière soirée dansante du siège traîna jusqu'à minuit. Bientôt après une petite troupe de Russes, afin de mieux dérober son mouvement, sortit en habits blancs. La mascarade ne manquait pas d'à-propos. Par malheur, les avertissements retentissants du clairon d'alarme, à travers la Chersonèse réveillée en sursaut, détournèrent l'ennemi de son dessein de sortie, et l'affaire se borna à un inutile échange de coups de feu contre les embuscades. Nous retombâmes trop vite dans l'inertie. L'attente de l'aube fut cruelle. Mille regards sombres consultaient l'Orient, à défaut d'horloge. Le bruit des jurons se confondait au loin en un sourd murmure, et les pipes

brûlaient comme des réchauds ambulants. Ceux qui avaient la gourde pleine se sôûlaient en silence. Comment dépenser les heures de la fin? J'arpentai la tranchée, prêtant l'oreille aux rares propos des compagnons d'infortune. Des fantassins extenués de fatigue devisaient derrière les gabions : « Nous ne sommes plus que deux cents au bataillon, disait l'un; il en part dix par jour; à ce compte, nous n'en avons pas pour longtemps à vivre. Plus tôt fini, mieux ça vaudra, — Dans ma compagnie, ajouta un second, nous pensions tous, au premier de l'an, avoir passé l'arme à gauche. Voilà deux mois que nous vivons sur le velours; ça va bien. » Et les autres à l'entour avaient le courage de rire des calculs de ces réalistes. En voyant ces jeunes gens, par lassitude d'un métier de misère, se jouer ainsi de la vie, qu'ils avaient droit et raison d'aimer, il me prit un accès de mélancolie énervant. Cette voix du mal qui essaye de troubler l'homme sur tous les sentiers du devoir s'éleva des bas-fonds de la conscience : « A quoi bon te donner tant de peine, malheureux? insinuait-elle; pour avoir, au retour dans tes foyers, le droit d'ennuyer des innocentes du récit de monotones exploits? Privilège des sots! Pour qu'à l'heure de la retraite, des gardes nationaux de village te nomment leur chef? Vanité! Pour qu'un jour peut-être, si tu as atteint l'apogée, de la gloire, un horticulteur patriote baptise de ton nom quelque rose nouvelle? Honneur de femme! Serait-ce enfin pour que tes funérailles soient célébrées en pompe, au bruit de la poudre? Mais cet appareil en impose-t-il à Dieu? Va, tu aurais mieux fait de rester chez toi, enfant des champs. » Ces divagations, mauvaises conseillères, cessèrent avec la clarté consolatrice du matin, et la distribution de la ration d'eau-de-vie, en ranimant de toutes parts les combattants, me tira de ce cauchemar. On salua en buvant l'ouverture du carême, précurseur du printemps. Aux environs, un plaisant dévot interrompit son déjeuner pour se

marquer au front avec la poussière du tabac, en souvenir des *Cendres*, et il voulait administrer tous ses confrères. Ce symbole religieux, commémoratif du néant de l'homme, aurait eu moins d'éloquence que le spectacle de l'intérieur des parallèles, en ce moment du défilé des porte-brancards. Ils s'acheminaient, en foule, vers l'ambulance, chargés des victimes de la nuit, pauvres amis que la gelée condamnait aux béquilles pour le reste de leurs jours. On espérait que ce serait le bouquet de l'hiver. La journée fut consacrée aux travaux de déblai de la neige. Avant midi, les passages les plus fréquentés étaient libres, et les batteries, reluisantes de propreté, ressemblaient à des salons de réception. Dès l'arrivée de la garde montante, on se précipita sur le camp, de ce pas que le troupier, en son argot, appelle pittoresquement le *pas de soupe*. En vain les boulets lancèrent sur nos traces des éclaboussures de neige.

Le retour fut fêté au coin du feu; les épicuriens dinèrent au lit, près de leur cheminée; je me donnai ce facile plaisir. Le camp, à l'heure du couvre-feu, fut agité par un grand fracas de chevaux et de sabres. C'était une troupe d'officiers anglais en goguette qui revenaient de Kamiesch, au galop de chasse. Il y avait presque de l'héroïsme à s'amuser ainsi au mépris du froid. A nos alliés la gloire des premières parties de plaisir! Sauf cette bluette, la nuit sous la tente fut d'une tranquillité sépulcrale. Au siège, devant le bastion du Mât et devant Malakoff, avancement insensible des attaques.

Le lendemain Sébastopol nous offrit un concert à propos de quelques-uns de nos espions qui s'étaient, disait-on, attardés en ville. Ces soldats explorateurs de la place étaient des notabilités. Le général en chef daignait les inviter à sa table. L'armée les estimait, parce que chaque jour, au péril de leur vie, ils allaient rôder sous mille déguisements chez les Russes, et tâchaient de surprendre les projets de l'assiégé.

La nuit du 22 février, que rien de mémorable ne signala chez l'assiégeant, mérita d'être inscrite dans les fastes de la place. Les Russes, du côté du faubourg, paraissaient déjà viser au rôle d'assiégeants. Il est vrai que la configuration du terrain se prêtait ici, mieux encore que devant le bastion du Mât, aux combinaisons de la défense. Les sapes anglo-françaises de l'attaque de droite se développaient le long d'un vaste arc de cercle qui, des rochers d'Inkermann, aboutissait aux escarpements du ravin des Anglais, et les retranchements de Karabelnaïa garnissaient la corde de cette courbe. Ils construisirent une redoute vis-à-vis le flanc droit de la parallèle française du Carénage, sur la pente du plateau d'Inkermann qui descend à la baie. C'était un défi : le général en chef fixa au lendemain la démolition de ces gîtes menaçants de tirailleurs. La journée du 23 s'écoula tranquillement, laborieuse. Passé midi, nos partenaires de la droite préparèrent leur entrée dans la carrière. L'entreprise était épineuse ; huit cents mètres séparaient leurs places d'armes des glacis ennemis, et ce long champ de course en rase campagne était balayé par près de soixante pièces, tant des vaisseaux que des batteries du faubourg. La colonne d'assaut, sous la conduite du général Mayran, lancée en tirailleurs, saute inaperçue les murs et les halliers qui coupaient le chemin. Elle pénètre de force dans la redoute, culbute les défenseurs et bouleverse de fond en comble la gabionnade injurieuse. Mais bientôt des feux rouges, électriquement allumés, teignent en couleur de sang le ciel, le faubourg et la rade. A ce signal, les canons russes se lâchent avec un accord effrayant, Cependant les tambours de toutes parts battent la charge ; bientôt les salves de hourras, unies aux détonations de l'artillerie, ébranlent Karabelnaïa, et les assiégés en masse fondent sur les retranchements, dont les décombres abritent heureusement nos champions décimés et en arrêt. Le danger presse

pour eux. Le général Bosquet ordonne à temps la retraite. Des mamelons voisins, les fanfares alarmées les rallient en vain, sans cesse. Ils ne rentrèrent qu'après avoir, par leur témérité, changé le succès en désastre. Deux cents braves, la fine fleur du 2<sup>e</sup> régiment de zouaves, étaient morts ou prisonniers, pour renverser un simple terrassement, et, parmi les absents, on citait quatorze officiers. La matinée commença, suivant l'usage, par l'armistice des fusées. A la faveur de cette courte trêve, le gouverneur de Sébastopol fit remettre au général Canrobert une lettre où il rendait hommage à la valeur française. La cérémonie finie, l'ordre du jour chanta victoire; et, grâce au dégel, cette fois signe définitif de la fonte des neiges, la joie revint au camp.

L'heure de la tranchée arrivée, la garde y remonta sans murmure. La nuit passa en alertes, mais on n'interrompit ni les mouvements de terre pour la consolidation des parapets, ni le jeu de la mine pour l'aplanissement des chemins. Au soleil levant, les pétards continuèrent. Le bastion du Mât se courrouça de telles licences, et il plut sur les ateliers de l'attaque des boulets et de la mitraille.

Durant cette algarade de la place, qui occupa presque la journée entière, je courus à mon tour un de ces dangers de mort vulgaires qui passaient dans nos habitudes. Or, chacun se regardait au feu comme chez soi; à force d'entendre siffler du fer, les plus humbles se croyaient aussi invulnérables qu'Achille. Quant à moi, j'en fus quitte moyennant une écorchure de mon paletot de fourrure. On citait mille exemples de services pareils rendus par ces dépouilles de mouton qui composaient la toilette de tranchée, ce qui faisait dire aux mauvais plaisants qu'on devrait en médailler quelques-unes. La nuit (25 au 26) s'écoula au milieu d'un calme expressif. Les Russes employèrent leur temps à reconstruire la *redoute du 22 Février*; de notre côté, on pressa l'achèvement des dernières batteries.

L'œuvre du siège continua, les deux jours suivants, son cours naturel. Les Russes fortifièrent un mamelon au bord du plateau du mont Sapone, au sommet du versant oriental du Carénage. Nos batteries élevèrent ensemble la voix contre l'établissement d'un ouvrage qui devait contrarier efficacement la marche des sapes. Peine perdue ! Dès le 28, la redoute dite du 27 Février, flanquée de la redoute du 22 Février, dont on avait en vain aussi tenté la destruction, s'apprêtèrent à remplir, vers l'ouest des attaques, le rôle considérable de gardiennes de Malakoff. Ces deux redoutes furent dès lors désignées sous le nom d'*Ouvrages-Blancs*, à cause de la couleur du terrain crayeux d'alentour.

Cette extension soudaine des contre-approches russes se dévoilant à l'horizon émut l'armée à son lever ; aussi de bonne heure les observatoires furent envahis, et la journée se passa en coups de lunettes et en commentaires, jusqu'à l'heure du départ de la garde. Le froid tournait déjà à la fraîcheur printanière ; les allants et les venants dans la campagne applaudissaient à la déroute définitive du général Hiver. Pour moi, qui marchais aussi dans le rang, quelle aubaine, après une trop longue absence, de revoir ma grotte du ravin, voisine de mes plaisants confrères les Anglais ! Ma soirée de rentrée en ces lieux hospitaliers s'annonçait heureusement. Sébastopol, muet, travaillait à ses remparts ; les parallèles, cette Sibérie d'hier, respiraient le calme d'une trêve nocturne. Ça et là, les tirailleurs, près des créneaux, écoutaient de quel côté soufflait la brise. Les servants, assis sur les affûts, s'amusaient à regarder la lune. Une fois les choses de service réglées, je m'étendis le long de mon banc de pierre, en veilleur paresseux. La porte entre-bâillée laissait arriver les bruits du dehors. Pas d'autre lumière que celle qui, à chaque bouffée, s'échappait de ma pipe. Sans souci et à l'aise, mon esprit errait à travers les sentiers, sans fin battus, mais toujours fleuris de la première jeunesse, sans les-



quels la vie ne serait qu'un voyage de larmes. J'étais au rendez-vous d'amour avec la dame de mes pensées, une belle fille des champs, Béatrix de bivac, qui avait souvent embelli mes songes, quand la fanfare d'avant-garde, à grand bruit, entonna le refrain du *garde-à-vous*. Au diable les douces chimères ! et en deux bonds, à l'exemple des camarades, me voilà, le sabre à la main, au poste de combat. Mais tout se borna à une vaine démonstration de l'ennemi hors des remparts, dans le but d'attirer les défenseurs de la tranchée avancée au-dessus du ciel d'un fourneau de mine chargé exprès ; toutefois on ne déposa les armes qu'à la naissance du jour. Nous eûmes toute la journée pour nous dédommager de cette corvée d'attente. Après déjeuner, je rendis visite à mon collègue de royal-artillery. Nous parlâmes de la guerre. On aurait pu supposer, à l'entendre, que le fantôme de l'armée anglaise avait accompli des travaux supérieurs. Il oubliait qu'on se trouvait, en ces tranchées, aussi peu abrité qu'à découvert dans la plaine, et que, par la plus sévère des critiques, les postes de riflemen, en leurs courses, n'y cheminaient jamais. Mon interlocuteur, convint pourtant de la faiblesse de leur organisation militaire ; et il en rejetait tous les torts sur lord Raglan. John Bull ne se pique pas, à la guerre, de ce respect pour l'autorité que les anglomanes vantent tant ! Quels coups de griffe à ce glorieux amputé de Waterloo ! Le blâme, chez nous, a moins de fiel ; on plaisante même en dénigrant ! Qu'un personnage n'eût pas de longtemps paru à la tranchée, on le surnommait le *Père l'as-tu vu*, et d'en rire.

À l'image du canon, la garde durant la journée sommeilla. Les pionniers des deux camps se distinguèrent dans le silence du chantier par leurs obscurs exploits. Peu avant la fin de la séance, à l'approche de nos successeurs, un ouragan de fer survint. Le danger s'effaça devant la joie de revoir le camp, rayonnant des couleurs les plus roses du

crépuscule. On sentait déjà dans l'air le renouveau. L'année saluait, avec le commencement de mars, la prochaine reprise de la lutte.

La complète exécution du système des ouvrages de défense, dont le plan avait été arrêté après Inkermann, et le progrès simultané des attaques répondaient à toutes les combinaisons de la guerre circonscrite sous les murs immédiats de Sébastopol. Mais, l'arrivée prochaine de l'Empereur, annoncée déjà, au dire de la renommée, par l'ambassade au quartier général d'un de ses aides de camp, ouvrait de nouveaux horizons. De là la nécessité d'entourer Kamiesch de fortifications à l'abri desquelles on aurait la faculté de se retrancher ou même de se rembarquer en sûreté, si le théâtre des opérations était transporté ailleurs; en tout cas, une pareille place d'armes protégerait les magasins et les dépôts des assiégeants. Le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, avait envoyé le tracé à exécuter des lignes de Kamiesch. Cette étude comprenait un parapet continu de quatre mètres d'épaisseur, muni de fossés, flanqué de redoutes de huit cents en huit cents mètres. Cette barrière, longue de huit kilomètres environ, s'appuyait, d'un côté, à la baie de Kasatch, de l'autre, à la baie de Strelitzka; entre le pied du talus intérieur et le rivage s'étendait un champ de 2,500 hectares, dont il était aisé, au moyen de coupures, de restreindre l'étendue. Le 1<sup>er</sup> mars, les chantiers de Kamiesch rivalisaient d'activité avec ceux du siège.

La sécurité, désormais assurée à la colonie marchande, favorisa son agrandissement. La population augmentait de jour en jour. Les femmes débarquaient maintenant, les unes pour vendre des liqueurs ou du tabac, les autres débitaient de l'amour. Les boutiques regorgeaient de provisions, l'abondance bannissait du camp la misère. En ce lieu de marché béni, mais justement appelé *Filouville*, il y avait un restaurant en renom. L'arrière-boutique

était l'abattoir des chats, corbeaux, rats et serpents de la Chersonèse ; j'y reconnus même la dépouille d'un chien dont un de mes voisins pleurait la disparition. Maudits soient les secrets de la cuisine en tout genre ! A côté de cet empoisonneur, porté à porte, se dressait, à l'enseigne irrévérencieuse du *Groin de Menschikoff*, le laboratoire d'un charcutier-droguiste. Le porc entrait accessoirement dans ses produits. Ses mortadelles s'étalaient derrière une vitrine, rouges, appétissantes, de tout calibre, et autour la foule des chalands marchandait. J'aurais volontiers donné tout son arsenal de fausse charcuterie pour un cornet de bonbons, promis jadis aux fillettes du monastère de Saint-Georges : j'aimais ces enfants blonds et candides, car il fallait bien que le cœur se prît à une réalité. Les souvenirs, les artifices de l'imagination la plus juvénile ne suffisaient pas pour combler le vide que laissait dans le cœur, sous la tente, en hiver, l'éloignement de la patrie, l'ostracisme au désert des tranchées.

---

## LIVRE V

### LA PAQUES DE L'ASSIÉGEANT

Cette journée d'ouverture du mois de mars fut sans couleur au siège. La place et nos batteries semblaient se faire du mutisme un point d'honneur. La douceur de la soirée donna un premier avant-goût des nuits d'été. La veillée se tint en plein air. Les mamelons, à travers champs, étaient garnis de musards en pantoufles. On entendait au loin les orchestres des régiments anglais et russes qui se répondaient. Les fanfares, aux alentours, préludaient joyeusement à la retraite; les étoiles et les bombes servaient de flambeaux. La nuit fut tranquille et profitable pour les deux partis. Derrière le rideau des remparts de la ville et de nos lignes, deux phalanges de pionniers s'agitaient avec une émulation que l'appât du gain ne saurait inspirer. Le lendemain, les travailleurs ne démordirent pas. Mais en face du faubourg aussi bien que devant la ville, le roc ralentissait les progrès de l'attaque. On se voyait réduit à puiser loin la terre des parapets et à la vider péniblement, sac par sac, à bras d'hommes. La nuit suivante et la journée du 3 furent religieusement consacrées au travail de préparation. La Chersonèse se livra aux charmes du repos sans froid. La verdure naissante, dans les ravines, égayait le tableau. A l'heure du courrier, plaisant émoi dans les rues! Après, la rue devint une salle de lecture. Mes journaux parlaient de littérature et de science.

Ces deux reines de l'esprit mènent le monde ; le canon n'est que leur valet. Les yeux sur mon feuilleton, je rougis presque de l'infériorité intellectuelle de notre rôle de batailleur, et afin de rester en paix avec moi-même, j'eus besoin de me représenter les sociétés modernes accomplissant les destinées de la civilisation, sous l'égide de l'artillerie rayée. Le boute-selle de la garde montante interrompit cette boutade, et j'allai poursuivre mes réflexions au sommet du ravin des Anglais. Rien à faire ; le champ des parallèles rivalisait de silence avec la ville. Le ciel avait une douce pureté. Mars était visible aux bords de l'horizon, pareil à un disque sanglant. On l'aurait pris pour l'étoile qui présidait au siège. Au milieu des brillants de la voûte céleste, les rares bombes s'élevant du bastion du Mât pâlissaient misérablement. Cependant, passé minuit, un fracas d'explosion de mine ébranla les parages de la troisième parallèle. A la faveur du désordre, les Russes, aux aguets, s'établissent d'emblée au centre de l'entonnoir produit par le soulèvement des terres, fortifient à la hâte cette position. Cet accident n'avait coûté la vie qu'à quelques sentinelles, mais il en résultait un empiétement de l'assiégé, et, à ce titre, l'artillerie plaïda sans répit, jusqu'au soir. Peu après la descente de la garde, une seconde explosion retentit en face du bastion du Mât. Une troupe ennemie, en observation à proximité, envahit à la chaude le lieu du sinistre. On essaya de la débusquer. Le canon intervint, et une simple escarmouche dégénéra en une tempête générale. Au point du jour (5), le calme renaquit partout, et des deux côtés les ouvriers de la sape occupèrent paisiblement la scène. Le camp fut, dès son lever, en rumeur. Or les francs tireurs et les tirailleurs volontaires partaient. On les rappelait à l'armée d'observation, qui n'avait pas trop de toutes ses ressources. Le vin coula à flots pour leurs adieux, et on les accompagna en pômpe jusqu'à la porte du Moulin.

Dès la nuit, la fusillade succéda aux bruits de ces réjouissances de la camaraderie. De bonne heure on se battait en avant de la troisième parallèle; nos champions rasèrent, dans le premier élan, les postes ennemis la veille conquis par la puissance de la mine. Mais les Russes revinrent plus tard en force, et relevèrent leurs embuscades en les consolidant.

La journée du 6 n'offrit aucune particularité. Sébastopol se taisait, sous le coup d'un événement dont l'annonce devait distraire quelques heures l'armée des préoccupations du siège.

On ne l'apprit au grand parc que le soir, sans appareil.

Longtemps après le coucher du camp, des officiers qui avaient soupé au grand quartier général rentraient, moitié ivres, au logis. L'un d'eux s'arrêta au voisinage, près de la tente d'un ami, et ce dialogue singulier me réveilla : « Oh ! hé ! Y'endormi ! ohé ! — Quoi ? — Tu ne sais pas ? — Non ! — Nicolas est mort ! Tant mieux ! » murmura l'autre en refermant les yeux, et le messager alla plus loin publier la bonne nouvelle : Nicolas est mort ! De grand matin, ces mots volaient de bouche en bouche et fournissaient matière à mille commentaires. Au milieu des nombreuses assemblées de la rue, les uns soutenaient que le czar emportait la guerre dans sa tombe; les autres, ambitieux sous le masque de l'honneur national, prétendaient qu'il serait fâcheux, au point où en étaient les assiégés, de ne pas récolter les fruits de tant de sacrifices. Le vulgaire, sans pitié, répétait à cette occasion le refrain : *Tu t'en souviendras, Nicolas...*, refrain prophétique ! car le dépit de ses défaites avait tué l'empereur des Russes. De même que ce tribunal de bivac, l'histoire se montrera inexorable envers ce souverain qui, pour un rêve de grandeur, troubla la paix de l'Europe. Il méditait d'enlacer l'Occident avec les deux bras de sa puissance, Sébastopol et Bomarsund. Sébastopol était son œuvre de prédilection. Pendant son règne,

il fit vingt-six voyages en Crimée, afin de présider à l'érection de cette vaste citadelle, d'où il comptait s'élançer un jour à la conquête de Constantinople. Mais, avant d'expirer, ce continuateur de Pierre le Grand assista à la ruine des avant-postes de sa domination dans les mers du Nord, et il entendit le premier craquement des remparts de la place forte boulevard de son empire au Midi. Sans doute, durant ses excursions en Tauride, la pensée orgueilleuse du czar aimait à redresser, aux bords de la route, ces poteaux dont les courtisans de Catherine II avaient jadis semé le passage du char triomphal de leur maîtresse, et sur lesquels la main de la flatterie avait gravé : Chemin de Stamboul. Ces poteaux furent lui apparaître à son lit de mort comme des fantômes vengeurs, avec cette inscription menaçante : Alma, Inkermann, chemin de Pétersbourg.

Ce malheur imprévu consterna d'abord la garnison ; mais soit que les Russes voulussent dissimuler leur deuil, soit que l'ordre fût déjà arrivé de saluer l'avènement d'Alexandre II, les canons du bastion du Mât, de leur voix des jours fériés, sonnèrent en branle, dès l'aube du 7. La nuit ramena la tranquillité. Le chef de la défense jugeait inutile de dépenser, avant la réouverture de la lutte vive, les richesses des arsenaux. En effet, la sape ennemie serrait de près le bastion du Mât. Il fallait l'arrêter essentiellement par le perfectionnement des contre-approches, par la diversion de Malakoff. Or, pour cette double tâche, à peine le concours actif de l'armée russe entière suffisait. De notre côté, on imitait, pour être prêts à l'heure, la réserve laborieuse de l'assiégé ; car le printemps arrivait à grands pas. Tout l'annonçait, la longueur croissante des jours, la chaleur du soleil, l'aspect du camp. Déjà on commençait la démolition des huttes et des grottes. Sur leurs ruines, les rues s'alignaient au cordeau. Un pavé nivelé et ratissé effaçait la place des glaciers et des cloaques. Deux fois par jour, on aérait les tentes ;

et, loin du front de bandière, les ordures amoncelées par les balayeurs alimentaient des feux de joie, célébration anticipée de la victoire. La propreté, sous toutes les formes, devenait la vertu à l'ordre du jour, à la place de la patience : les plus cyniques portaient du linge blanc. Les costumes d'incroyables de tranchées s'adoucissaient ; on ne rencontrait presque plus de ces guerriers velus, déguenillés, l'œil sombre, sabots aux pieds et en bonnet phrygien, capables, en France, d'être arrêtés, au nom de la loi. Les barbes prenaient des formes géométriques ; les cheveux devenaient moins hérissés. Mille dandys étalaient des cols de chemise et des gilets à boutons. Avant le départ pour la tranchée, personne ne faisait plus ce qu'on appelait hier sa *toilette mortuaire*, consistant à endosser la peau de mouton, à se refrogner le visage, à se cuirasser le corps de fourrures et l'âme de morale. Le soir, sous les armes, au rassemblement de la garde, tous les partants se présentèrent endimanchés comme pour l'assaut.

Le canon de la place, qui de la journée n'avait cessé de tonner, se résigna à respirer, et la veillée fut une partie de plaisir. Hors des chantiers, fantassins et canonniers flânaient ou sommeillaient sans souci. Les faisceaux de fusils brillaient au clair de lune, le long des gabionnades, tels que des panoplies de luxe. Les sentinelles des embuscades même faisaient trêve. Beau soir pour les causeries intimes ! Le hasard réunit dans mon quartier quelques excellents amis. Je les reçus magnifiquement sous ma grotte ; des fauteuils d'honneur furent improvisés avec des couches de sacs à terre ; on servit du tabac turc ; une gourde de rhum, vidée au fond d'un large éclat de bombe, flamba en guise de punch. On chassa le sommeil, défendu par le devoir, en se contant, suivant l'usage, des histoires. Ce fut un pique-nique : chacun son écot. Les Russes, pressés par les travaux de la défense, ne troublèrent pas la nuit ; et pour nous, dans un petit coin de l'arène, bercés par de



poétiques aventures, que j'enchâsserais ici entre deux entr'actes du siège, s'il était permis de mêler l'idylle à la tragédie, le temps s'écoula rapidement. Le jour ranima la tranchée.

Les porteurs d'eau-de-vie passaient en chantant. Après boire, les balais firent leur office; bientôt, à voir reluire embrasures et plates-formes, on n'aurait pu se figurer qu'en ces lieux l'armée avait souffert quatre mois de supplice. Quand on eut vaqué aux soins du ménage, comme Sébastopol gardait toujours le silence, on attendit impatiemment le déjeuner. Vive le printemps ! la pâtée au lard n'était plus glacée ; puis, chacun se donna du courage à sa manière pour le reste de sa faction. Qui songea ; qui fuma sans penser à rien ; qui dormit. J'allai saluer mes voisins les Anglais. Ils digéraient philosophiquement. De là, je remontai à l'observatoire, me plaçai à un créneau, et, avec la foule des regardants, je promenai ma lunette sur le tableau des fortifications. Je fus tenté de conclure de mon examen, à l'exemple des juges sans passion, que le déploiement graduel de nos moyens d'attaque n'était pas à la fin de sa progression. Le parc de siège primitif, dont l'insuffisance avait été sévèrement condamnée au 17 octobre, s'était, peu après l'ouverture du feu, élevé à cent pièces par des emprunts faits à la flotte et à l'arsenal de Constantinople. Au lendemain d'Inkermann, cent autres pièces de batterie avaient été précipitamment expédiées de Toulon. A la fin de décembre, on comptait, indépendamment de l'appoint des Anglais, cent quarante-cinq canons en position contre le front d'attaque de la ville, du port du Sud à la Quarantaine. Mais l'assiégé, dont les tempêtes de l'automne contrariaient moins les entreprises, ne tarda pas à devancer l'ennemi à la sape. Dès le commencement de janvier, les retranchements de Sébastopol, surtout le bastion central et la Quarantaine, s'étaient démesurément accrus.

Il importait alors à l'attaquant, sous peine de re-

noncer au rôle de l'offensive, de maîtriser la région extrême du corps de place, dont on n'avait pas dû s'inquiéter au début des opérations. Cette nécessité d'extension du domaine des parallèles donnait, comme dédommagement heureux, au point de vue de l'assaut, la facilité de pratiquer dans le mur crénelé une seconde brèche, en second lieu, l'avantage, en serrant de plus près le rempart, de chasser les vaisseaux russes hors de la portée des tranchées qu'ils avaient mainte fois insultées, enfin, la possibilité de couler la passerelle qui servait de communication, entre la ville et le faubourg. Toutes ces considérations d'ordres divers déterminèrent les alliés à distribuer encore cent pièces de gros calibre réparties en dix-sept batteries sur le champ de sape développé.

Aux premiers jours de mars, l'œuvre était complète; mais dans l'intervalle le siège de Malakoff avait surgi. Le front d'attaque actuellement embrassait un front immense, du fort Génois à la baie du Carénage. Deux cent soixante pièces, disséminées d'un bout à l'autre de la lice sous la forme de batteries, étaient loin d'assurer la supériorité sur l'artillerie de la place. C'est pourquoi, à dessein de parer aux besoins nouveaux, comme s'ils prévoyaient une autre phase de la lutte, les chefs du siège se croyaient en droit de demander, le 8, aux arsenaux de France un supplément de cent soixante bouches à feu.

La nuit on se canonna ferme, et pour cause, devant le bastion central. Le génie ouvrait, à la sape ordinaire, sur la droite du cimetière, une sorte de place d'armes, qu'on se proposait de relier ensuite à l'ouvrage du T. Ce cheminement hardi portait de ce côté la saillie de la troisième parallèle, de cent vingt mètres vers le rempart. Les Russes s'y opposèrent par un feu substantiel. Les batteries amies firent diversion sans désavantage, et les pionniers ne lâchèrent pas pied; mais, en compensation de ce succès, dès les premières lueurs du matin, les parapets

naissants du Mamelon-Vert se révélèrent à l'arrière-plan par des déblais accentués, et l'apparition de cette fortification fut l'événement de la journée. Des lieux d'observation, tous les regards se fixèrent sur ce tertre, qu'un pli de terrain séparait de Malakoff ; sur ce point de mire, qui longtemps était resté un champ neutre où l'on aurait pu, à l'origine, s'établir sans coup férir, avec la permission de nos alliés, où les pionniers russes venaient, par droit de vitesse, arborer orgueilleusement le drapeau de la défense.

La nuit sans trouble produisit une grande somme de travail. Le lendemain (10), la physionomie du paysage présageait la reprise imminente du bombardement. Le grand parc, hier encore un désert de glace, résonnait matineusement du fracas des voitures qui roulaient vers les entrepôts de munitions établis au centre de nos lignes. Partout répandus en flots, les promeneurs semblaient rendre honneur au printemps ; mais, pour la plupart, la course n'était qu'une sorte de fièvre de locomotion, car ceux qui remontaient le soir la tranchée auraient voulu avoir des ailes et pouvoir en user au large, sans scrupule. En proie à cette rage de mouvement, symptôme du tour de service revenu, je battis l'estrade à travers le plateau. Des discoureurs, groupés aux portes du parc, fixaient la fin du relâche de siège à la semaine de Pâques. Près de ces faux devins, des musulmans s'abandonnaient par terre aux extases du tabac. Ces sybarites, au milieu de l'animation générale du camp, figuraient allégoriquement la Turquie, stationnaire dans le tourbillon de la civilisation. L'heure du rassemblement de la garde me rappela de cette course vagabonde, et peu après, en compagnie nombreuse, j'étais de faction aux batteries du ravin. Les premières veilles passèrent à *la muette*, suivant le mot du troupier. Sébastopol ne se réveilla qu'à minuit. La colère du bastion du Mât se tourna en partie de notre côté, et les canons de ces parages aboyèrent jusqu'au matin au Cerbère des remparts de Sébastopol. Au

son de cette musique, les amis et les Russes, devant Karabelnaïa, piochaient à l'envi. On voyait à l'aube un tracé en pierres sèches sur le sommet du Mamelon-Vert. Rien ne signala la journée. Les pionniers russes reprirent le soir leur œuvre. Ceux-ci appartenaient presque tous au régiment de Kamtchatka, qui eut l'honneur de donner son nom à la nouvelle redoute, de même que, pour une raison analogue les Ouvrages-Blancs s'appelaient les redoutes Seléginski et de Volhynie. Pendant la nuit, l'artillerie redoubla ses efforts contre cet établissement de la défense.

Dès le matin (12) le conseil de guerre s'assembla pour aviser aux moyens de neutraliser le plus tôt possible les progrès des occupants du Mamelon-Vert. L'ouverture de la première parallèle de Victoria fut fixée à la nuit prochaine; distante à six cents mètres environ de la place d'armes russe, à treize cents mètres conséquemment de l'objectif principal, cette tranchée, trait d'union entre la gauche des lignes anglaises et les approches du Carénage, marquait, à proprement parler, le commencement du siège régulier de Malakoff. Quant à la conduite générale des opérations postérieures, il fut résolu qu'on cheminerait rondement, pied à pied, contre la lunette Kamtchatka et contre les redoutes du mont Sapone; et sitôt que de ce côté les sapes seraient poussées assez près pour risquer une action de vigueur, on engagerait alors la lutte générale à coups de canon, puis on emporterait d'assaut les contre-approches de la ville et du faubourg. Arrivé de la veille à Kamiesch, Omer-Pacha représentait la Turquie à cette conférence militaire; pour ce préambule de la prise de Sébastopol, le serdar promit le concours de vingt-deux mille de ses vétérans du Danube, qu'une division égyptienne, réunie à Constantinople, devait remplacer à Eupatoria. En conséquence de ces décisions, l'artillerie de la droite, malgré sa faiblesse, continua à tonner sans repos contre le Mamelon-Vert, qui insensible-

ment s'élevait, tel qu'un cavalier redoutable, devant le bastion Korniloff. A la faveur du feu roulant des batteries du Carénage, les pionniers du deuxième corps se préparaient à leur coup d'audace, sous la conduite du colonel Frossard. On ne rencontra pas d'autre obstacle que les veines du roc : aussi quatre cents mètres de tranchée furent achevés, et les terres couvraient au jour, d'un bout à l'autre, les travailleurs. Cet exploit, dont il fut impossible de cacher la trace, surexcita au dernier degré l'énergie morale des Russes. Ils marchèrent en avant à la rencontre des têtes de sape de l'assiégeant, et si résolûment qu'en peu de jours deux cents mètres seulement séparaient la tranchée de Victoria de leurs boyaux les plus avancés.

Cet élan brusque de l'attaque de Malakoff, indépendamment de l'extension des travaux de défense, provoqua, dans la matinée du 13, une sortie derrière Kamara.

La nuit fut agitée devant le faubourg. Les remueurs de terre, de part et d'autre, firent assaut. L'artillerie du Carénage continua son rôle protecteur. Cependant, jaloux de favoriser, dans l'intérêt commun, l'essor des sapes françaises, les Anglais ne cessèrent pas de bombarder les positions russes, qui avaient des vues sur les tranchées de Victoria.

Quels que fussent les efforts de l'assiégeant, les bâtisseurs du Mamelon-Vert ne lâchèrent pas prise, et déjà les tirailleurs avancés harcelaient de leurs gites nos défenseurs. Le danger pressait en cet endroit. A la tombée de la nuit, le général Bisson, étant de garde, ordonna à une troupe de grenadiers du 100<sup>e</sup> d'expulser les sentinelles russes des postes les plus inquiétants. Ceux-ci s'acquittèrent de leur mission sans retard, à la baïonnette ; mais l'ennemi, renforcé, revint à la charge. En vain les nôtres se battirent un contre dix à outrance ; on ne conserva que quelques bribes de terrain, qu'il fut même nécessaire d'abandonner dès la pointe du jour. Durant ces

escarmouches, le génie, devant le bastion central, s'attachait à relier la tranchée du 8 Mars à la branche gauche du T. La place, de la Quarantaine aux casernes, se révolta contre cette prétention. A ce propos, toutes les batteries de la gauche entrèrent successivement en lutte, du ravin des Anglais au fort Génois, et il en résulta un nocturne grandiose. Il y eut plus de bruit que de mal. Jusqu'au soir on s'entre-chicana, mais avec plus de modération.

A notre rentrée, le camp chantait victoire : on avait reçu un bulletin satisfaisant du siège de Malakoff. Ces derniers venus, dès le lendemain de leur initiation, s'annonçaient comme de vaillants comparses. La première soirée fut poétiquement calme ; le canon n'élevait la voix nulle part. La lune argentait au loin la mer, et à sa clarté le rivage de la Chersonèse ressemblait à ces coins de la terre privilégiés qui n'ont point d'histoire, où l'homme vit oublié, mais heureux. A voir les bivacs, on aurait dit une plaine émaillée de blanches chaumières. Dispersée à travers champs ou au seuil de ses tentes, l'armée s'enivra longtemps de la douceur du ciel et des souvenirs du pays. Cette veillée de plaisir finissait à peine, quand retentit aux avant-postes une sérénade de canon et de mousqueterie. A cette heure, une colonne épaisse de volontaires russes fondait, par la porte de la Quarantaine, sur le flanc gauche de nos lignes. Heureusement, le poste de la légion étrangère, suivant son héroïque coutume, arrêta court l'ennemi au pied du talus, et tout se termina par une explication entre les bastions et nos batteries. Cependant, au siège de droite, le général de Failly consumma avec plein succès l'entreprise à main armée de la veille. Les embuscades les plus redoutables furent rasées d'emblée. Le camp applaudit à ces prémices de la victoire décisive, et consuma en paix la soirée du 16. Quel coup de théâtre, après quelques jours de soleil printanier ! A la place d'un labyrinthe de rues désertes, qui naguère s'allon-

geaient à perte de vue entre les nuages et la neige amoncelés, semblables aux avenues d'un cimetière égyptien, la Chersonèse se métamorphosait en un lieu de plaisance. Dans les maisons de toile ouvertes à la brise, les soldats ravaudaient joyeusement. On aurait dit des ménages de patriarches guerriers. Le bonnet de coton réapparaissait blanc, coquet et pomponné sur le chef des cuisiniers, triomphants de pouvoir enfin, grâce au marché de Kamiesh, mettre leur talent à l'épreuve. Sous la tonnelle de la buvette voisine, un chœur d'orphéonistes entonnait les refrains les plus sémillants ; les passants, entraînés, accompagnaient à la ronde. La jolie cantinière avait, ce riant matin, orné ses cheveux de rubans, et brillait au bivac telle qu'une grisette naufragée sur ces bords inhospitaliers à la beauté. La séance nocturne fut fructueuse pour les deux partis. Devant la ville, on protégea la récente conquête de la sape par l'établissement en batterie, à la gauche du T, de deux obusiers, chargés de fouiller au besoin le ravin du bastion central. En face du faubourg, les ouvriers du colonel Frossard cheminèrent rapidement à travers les carrières qui sillonnaient les glacis de la première parallèle. Les Russes pressèrent l'armement du Mamelon-Vert et s'occupèrent à relever ces logements de tirailleurs, dont la destruction avait exigé déjà, de la part de l'assiégeant, deux actions de vigueur. La nuit venue, la trêve, d'un commun accord, fut à peine rompue, et les combattants, en silence, avancèrent leur ligne respective. Le lendemain, on décida la reprise de la démolition des embuscades de la redoute Kamtchatka.

A dix heures du soir, tous les mortiers de la droite, anglais et français, à l'envi, commencèrent contre Karabelnaïa un feu roulant. Le ciel semblait éclairé ; et, avec la même assurance qu'en plein jour, les assaillants marchèrent au rendez-vous des tirailleurs ennemis. En débusquer les sentinelles, renverser les parapets de fond en comble, niveler le terrain, ce fut

l'affaire d'une courte scène. Ils achevaient leur mission, quand un gros de Russes se précipita du haut de la redoute flamboyante, refoula les vainqueurs, et sur leurs traces, à la voix de l'amiral Istomine, fit irruption dans la parallèle. Lutte acharnée. L'ennemi enfin cède, et n'emporte dans sa déroute qu'un petit nombre de ses morts. Ce succès, sans résultat suffisant, nous coûtait plus de cent hommes d'élite. Les Russes, plus maltraités, regrettaient surtout l'illustre marin qui, depuis la nouvelle phase du siège de Malakoff, commandait avec tant d'honneur les défenseurs du faubourg ; car l'amiral Istomine est une des plus grandes figures de la guerre, et mérite, à l'égal de Korniloff, les hommages de ses ennemis.

Le 18, au siège de droite, fut employé à l'ensevelissement des victimes et à la réparation des ouvrages dégradés par le tir de nuit. Au siège de la ville, le génie s'étudia à couvrir les dernières communications du T contre la fusillade de la ligne d'embuscades du bastion Central. Le général Péliissier, dont l'énergie révélait déjà le futur triomphateur de Sébastopol, résolut de démolir sans délai cette enceinte avancée. L'opération fut fixée au lendemain, neuf heures du soir.

Nuit de labeur à la tranchée. L'armée se leva par un temps noir, impatientée d'attendre le signal du combat. L'air de la tranchée sonna dans le camp en tumulte. Les compagnies de servants avaient été doublées en l'honneur de l'attaque des embuscades, dont la nuit devait donner le signal. Au coup de neuf heures, par l'ordre du général Péliissier, trois colonnes d'infanterie, s'élançant, consommèrent la ruine des embuscades les plus redoutées, puis se replièrent bravement. Mais les bataillons de réserve s'exhortaient par des hurras à un retour offensif. Les cloches carillonnaient en ville à toute volée, et ce tocsin inusité pressait l'arrivée de nouveaux renforts. Nos batteries reçurent alors l'ordre de canonner à outrance en tous sens : Noël ! et feu à volonté ! Dans



l'espace d'une heure, plus de quinze cents projectiles labourèrent l'intérieur de la place, et de préférence les abords du mur crénelé, d'où les menaces de sortie semblaient particulièrement partir. Les Russes, terrifiés, durent renoncer à leurs desseins; et aux approches de minuit l'ordre régnait, tant de notre côté que devant Malakoff, où nos partenaires avaient aussi fort longtemps bataillé, au sujet de la possession d'un trou de vedette. Jusqu'au soir, armistice.

La séance de travail nocturne fut profitable aux deux partis. Le camp se leva de bon matin, tant le soleil, en ce jour d'ouverture du printemps, avait d'attraits; et de se livrer, qui à ses affaires, qui à ses plaisirs. On construisit, dès la nuit, devant le faubourg, une contre-batterie qui, sous le n° 7, devait enfilet le Mamelon-Vert dans sa longueur. La place devina les intentions de l'attaquant, et la redoute russe, pour la première fois, s'essaya au feu. Les bombardiers anglais, ceux de Victoria, levèrent le masque, et jusqu'au lendemain l'orage gronda sur le champ de siège de Karabelnaïa.

On avait à peine fermé les yeux de la nuit. Le camp s'attarda sur le lit de repos. Le refrain du déjeuner servit de réveille-matin, et ce fut alors, par les rues, un mouvement de fête. Le soleil égayait les tables et les esprits. On trinqua à la délivrance, de plus en plus manifestement certaine. Dans la plaine, les arrière-frimas ne laissaient plus de taches à travers le paysage. La mer Noire même avait dépouillé la couleur des tempêtes et bleuissait autour de la Chersonèse, semblable à un lac d'Italie. Quelques hirondelles rasaient de l'aile ses flots et reposaient la vue des oiseaux de la mort. Après midi, de tous côtés, allant et venant, les amis s'entre-visitaient : on aurait cru une octave de jour de l'an. Quel bonheur de se revoir, après la séparation de l'hiver! Salut, ami printemps, par qui la camaraderie refléurit avec l'espérance! toute l'après-dinée, je chantais sur ce

mode, à l'unisson de la foule, les louanges de la saison; et, à l'heure militaire de la garde, au milieu d'une bande insouciant, je repris un chemin qu'on savait trop par cœur. Personne, dans nos rangs, ne se doutait que la nuit compterait parmi les fastes du siège.

L'impulsion imprimée à la défense, depuis le milieu de mars, était due à l'arrivée récente dans Sébastopol du successeur du prince Menschikoff. Malade incurable, l'ex-commissaire russe du czar à Constantinople avait remis le commandement au prince Gortschakoff et s'était éloigné du théâtre de ses défaites. Si la justice condamnait le diplomate, l'histoire jugeait plus sévèrement encore le capitaine. Une faute stratégique, la descente sans coup férir des alliés à Oldfort, avait ouvert sa carrière en Crimée. Sa tactique à l'Alma fut un tissu de manœuvres inhabiles. Le plan de bataille d'Inkermann restera comme un beau modèle de combinaisons; mais la meilleure part de l'honneur semble appartenir au général Dannenberg.

Son remplaçant voulut d'abord se signaler par la destruction des approches de Victoria. Quinze bataillons de l'armée de secours, sous les ordres du général Kroulef, furent chargés, le soir du 22, de réaliser ce projet, le plus important qu'eût conçu l'assiégé, depuis le 5 novembre. Vers neuf heures, le canon ennemi balayait le champ des sapes; les Russes, vociférant, firent irruption sur les deux extrémités de la parallèle Victoria. A droite, deux régiments d'infanterie continent l'assaillant à distance respectueuse; à gauche, l'assiégé avança hardiment aux bords du fossé. La lutte fut vive, mais il fut culbuté au fond du ravin de Karabelnaïa; de là, grossi par des troupes de réserve, il se rabattit sur l'aile voisine des lignes anglaises. La poignée de riflemen qui gardait ce passage fit des prodiges inutiles. Dépassés, pris à revers, nos alliés cédaient. Les zouaves à leur secours descendirent dans l'arène. Ceux-ci échouè-

rent à leur tour; les chasseurs du 4<sup>e</sup> bataillon intervinrent au pas de course, et d'emblée ramenèrent la victoire. Les Russes rentrèrent en ville, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Cependant l'artillerie de Karabelnaïa, plus furieuse après la rentrée des vaincus, insulta les batteries de la droite; la canonnade alla en décroissant jusqu'au matin. Alors Malakoff arbora le pavillon des funérailles. Immédiatement, de ce côté, on cessa le feu; et par respect pour les morts à enterrer, le silence s'étendit aussi devant la ville. A la hâte les fossoyeurs occupèrent la scène: nos pertes s'élevaient à six cents compagnons, dont douze officiers tués. L'ennemi avoua quinze cents volontaires hors de combat, et il était en dehors de la vérité. Tandis que les tombes vastes et béantes recevaient leur tribut de cadavres, les soldats des deux camps, du haut de leurs remparts, regardaient vider cette sentine de la gloire avec une curieuse indifférence, sans réfléchir que cette boucherie n'avait abouti qu'au renversement d'une rangée de gabions. Groupés à l'écart, les officiers, maîtres de la cérémonie, devisaient amicalement. Sitôt que les héros de la nuit dormirent en paix sous la terre aplanie, les trompettes' avertirent témoins et acteurs de se retirer. Chacun reprit son poste et sa haine; si bien que ces chevaliers courtois, présidents de la fête, se rencontrant une minute après, auraient croisé le fer. La trêve des morts dura à peu près toute la journée.

Le camp, à la veillée, tint un vrai parlement; car le conseil de guerre avait décrété, l'après-midi même, la reprise du bombardement: à la droite, s'emparer du Mamelon-Vert et des Ouvrages-Blancs; à la gauche, couronner la crête du ravin de la Quarantaine, c'est-à-dire englober d'abord la ligne des contre-approches de la place dans le système des tranchées, puis pousser les places d'armes aussi près et aussi vite que possible à la fois devant Malakoff et le mur crénelé du bastion central; telle était la marche tracée des

opérations prochaines. Il n'y avait qu'un cri au camp : en avant ! Aussi partout la bonne nouvelle, descendue dans la journée du quartier général, stimula le zèle de l'assiégeant. Par une nuit des plus propices, les travailleurs du T et des sapes de Victoria prirent encore de l'avance.

La Chersonèse se réveilla dans un tiède brouillard. Les habitants du camp s'empressèrent d'accommoder leurs pénates aux besoins de l'été. Les lits sortirent des alcôves tumulaires. Les paravents se convertirent en écrans contre le soleil. La fumée, en léger nuage, plaît en hiver, sous la tente. Elle y répand une teinte de chaumière. Mais l'aveuglement n'était plus une condition de bonheur. En bottes molles ou en houseaux, les coureurs montèrent, plus tard, joyeusement à cheval. Sur leurs traces, je dépouillai l'homme de guerre au seuil du grand parc, et il ne subsista plus en moi qu'un artilleur avec la houlette. Allons ! mon coursier de tranchée, conduis-moi, à travers les collines du rivage, conduis-moi goûter les fraîches beautés de la nature taurique ! Nicolas s'élança comme un cerf, à ce signal de départ bucolique. Je n'aperçus pas en mon chemin une primevère, pas une bruyère en fleurs, et, au lieu des mélodies du rossignol, mes oreilles saignèrent du concert des corbeaux en rumeur. Seul, l'Euxin, avec ses flots d'azur dormants, ne démérait pas de l'Orient des poètes. Je longuai sentimentalement la falaise et pensai au pays natal. « Les fleurs là-bas, me disais-je, renaissent. O mon amie, toi dont l'image a souvent adouci l'amertume des rêveries d'hiver, si l'on disposait à son gré de la vie, quel bonheur, au retour, de ne m'éloigner plus jamais hors de la portée de ta voix ! Hélas ! ce songe de la tente ne doit pas se réaliser ! il faut aller où le courant me pousse ; un jour, je rentrerai médiocre glorieux aux lieux où nous avons appris l'amour ; tu seras alors grand'mère. Soir et matin, je me promènerai dans cette allée d'amandiers qu'à ton insu tu descendais sous

mes yeux, chaque dimanche, leste, parée et souriante, à l'appel des cloches de l'église; et moi, longtemps après ton passage, je regardais l'herbe qui se redressait à l'endroit de tes pas. O lune de miel de la vingtième année! qu'est-tu devenue? » Nicolas coupa d'une ruade ma prosopopée, comme s'il la trouvait trop longue et hors de propos. Les mouches, un des fléaux du camp, obscurcissaient l'air, çà et là, et meurtrissaient le flanc de la pauvre bête. L'éperon me vengea injustement de sa critique chevaline. Je fus requis, à ma rentrée, pour un travail d'urgence. Ma figure reprit aussitôt la gravité du service, et, une fois sous l'influence de la giberne, nul ne m'aurait accusé d'avoir commis, il y a une heure, une idylle aux bords de la mer. Je ressaisis ma musette en dormant. La nécessité de se réfugier dans le monde imaginaire, cet art d'être moins malheureux, l'hiver, au bivouac, avait donné aux absences un attrait tel, que les délicats en revenaient rarement. Certain taciturne de nos cercles, figurant au premier abord un troupière de vieille roche, voyageait sans cesse en esprit de la sorte, et les distraits de son espèce pullulaient, cachés sous des travestissements de physionomie.

Pendant cette nuit du 24, rien de notable au siège. Le lendemain fut une journée de chômage pour le canon et de fatigues pour les pionniers. On perfectionna à loisir la deuxième parallèle de Victoria. Le camp, du matin au soir, vécut au milieu d'une douce paix. Les visites de printemps continuèrent. Entre amis rapprochés, on se félicitait de n'être pas mort; puis on s'en allait fraternellement se retremper à Kamiesch. L'œuvre de l'attaque, pendant la nuit, comme celle de la défense, avança de toutes parts. Le vingt-sixième jour de mars, terne au camp, vit commencer l'entreprise des derniers travaux qui devaient décider de la supériorité de l'assiégeant sur les bastions de la ville. Une trentaine de canons, tirant à longue distance, étaient insuffisamment opposés à la Qua-

rantaine. Pour mieux tenir en échec son artillerie, on convint de rebâtir la redoute du fort Génois et d'élever la batterie n° 38, ces deux ouvrages devant croiser leurs feux sur le boulevard ennemi. Le soir, les brigades d'ouvriers commencèrent ces nouveaux chantiers. La méfiance des Russes avait été éveillée par les rapports des espions. Aussi une aversé continuelle de projectiles ralentit de nuit le terrassement des parapets. Le lendemain, la place entretint la canonnade avec fureur. On lui riposta honorablement. La nuit fut d'un calme éloquent : en effet, l'assiégé, jugeait, d'après l'attitude de l'attaque, que la lutte à mort serait prochaine ; aussi le gros des troupes travaillait à l'approvisionnement de combat des bastions. Cependant partout, des batteries de la Quarantaine à celles du mont Sapone, les défenseurs hissaient des pièces de rechange. Partout ils gabionnaient les parties les plus faibles des parapets. Le général Totleben et l'amiral Nachimoff, de concert, communiquaient à la garnison une impulsion irrésistible. Celui-ci rachetait sur la brèche les lauriers de Sinope. Les marins russes auraient tous versé leur sang pour ce chef paternel, qui, non-seulement leur distribuait le prix de son traitement, mais appelait sur eux les gratifications du czar. On voyait ce digne successeur de Korniloff en tout lieu seconder chevaleresquement l'ingénieur et le combler de prévenances, jusqu'au point de lui envoyer au chantier des bouquets. La terrasse la plus découverte du bastion du Mât lui servait ordinairement comme de dunette. De là, il étudiait minutieusement les progrès, les artifices de l'assiégeant, et les balles de nos chasseurs le faisaient à peine sourciller.

La soirée, au camp, nous indemnisa de l'insipidité de la journée de guerre. Des virtuoses du voisinage donnèrent une sérénade ; ils chantaient une douce et vieille romance, les adieux d'une jeune fille au soldat, son fiancé. Le canon était l'accompagnateur. Singulier effet de musique ! telle la flûte du berger

des Alpes au milieu d'un orage. Par le charme de ces couplets, la soirée fut délicieuse. Le lendemain, la rue retentit des bruits d'assaut explicites. La nuit n'eut rien à envier, par la nullité historique, à la journée qui finissait. La matinée du lendemain fut pluvieuse. C'étaient les adieux du mois de mars. L'armée ne bougea pas des tentes et se défendit de l'ennui.

Pour battre ce même ennemi, chacun, bien ou mal, s'était, dès l'hiver, armé en guerre; et les assiégeants, au point de vue de cette lutte domestique, se classaient en types aussi distincts que leurs armes et leurs caractères. Après les griffonneurs d'éphémérides, mes modèles, innocents manieurs de plume, qui, esquissant, en leurs loisirs, des impressions de bivac ou les événements de guerre, évitaient à coup sûr des défaillances à leur courage, venaient les collectionneurs. Les uns ramassaient des échantillons de projectiles : leur gîte sentait le musée d'artillerie. D'autres cherchaient des pierres; quelques-uns s'adonnaient à la découverte des médailles. Parmi les dadas, moins en vogue que le journalisme et la numismatique, figuraient la musique et la peinture. Les rapins de bivac conservaient les traditions du métier; ils portaient blouse, cheveux dépeignés et aimaient la croustillerie. Comme ils s'exerçaient de préférence sur les sujets du siège, leur palette n'avait à broyer le plus souvent que du rouge, couleur du sang, ou des lueurs de bombe et du noir, couleur locale de la tranchée.

Les troubadours étaient une vraie servitude pour leurs quartiers. Un flageolet avait brouillé Rossini avec ses admirateurs. Certain violon rendait les airs les plus doux de Donizetti odieux! un cor de chasse, faillit causer des émeutes. Au-dessus de cette plèbe de littérateurs apprentis et d'aspirants artistes à la recherche d'un passe-temps, planait le bataillon sacré des *culotteurs de pipes*, enfants d'Epicure, qui du matin au soir regardaient voltiger en l'air les flots capricieux de la fumée de tabac, troupe d'élus que

les drames et les comédies de la guerre n'effleuraient pas. On les reconnaissait à leur barbe soignée et à la fraîcheur de leur teint. Ils avaient toujours une pipe à la bouche, une dans la poche, tandis que pendait au râtelier le chibouque de réserve pour les moments les plus durs de la vie. Autour d'eux gravitait, comme autant de satellites, la famille des faiseurs de patiences, qui, en face de combinaisons de cartes introuvables, s'obstinaient à résoudre le problème; puis les buveurs grenouillant, Diogènes à rangs serrés qui traitaient le chagrin par les alcools, et se trahissaient par la rougeur de la trogne et la pesanteur de leur démarche. Les cabarets marquaient pour eux les stations de la promenade quotidienne; ils y pintaient avec le premier venu et à tout propos, le matin, parce qu'il faisait frais, le soir, parce qu'il ne faisait pas chaud.

L'avant-dernier jour de mars, la Quarantaine s'acharna contre le fort Génois. Malgré cette opposition violente, que la nuit redoubla, les parapets en furent achevés. Sur l'autre face de la scène, l'intérêt se concentra principalement autour des sapes de Victoria, qui continuaient leur marche à quelques centaines de mètres de la bouche des canons du Mamelon-Vert. Le 31, malgré le canon russe, de toutes parts tonnant, on mit en œuvre devant la ville la batterie n° 39. Placée dans la branche gauche du T, elle devait enfile la lunette de gauche, en avant du bastion central, et fouiller les abords de cet ouvrage. On la considérait comme le terme nécessairement final de l'armement de nos lignes, tel que le programme du 2 février l'avait arrêté. En vérité, d'après la masse des feux produits par l'exécution complète de ce plan, malheur à Sébastopol si, au fur et à mesure des conquêtes de la sape, le tracé de la fortification russe avait fourni plus ample latitude à l'application du tir à ricochet! Mais c'était encore, entre les deux partis, à qui aurait en jeu la plus grande force d'artillerie. Ces conséquences fatales du défaut d'in-



vestissement, aggravées depuis le 17 octobre par un hiver exceptionnel, expliquent comment, après six mois de labeurs continus, les places d'armes n'étaient pas rapprochées du bastion du Mât à plus de cent mètres, pourquoi un espace presque double les séparait du bastion central. L'attaque du faubourg ne se présentait pas sous des auspices plus favorables que celle de la ville. La première parallèle du Carénage, c'est-à-dire la parallèle des Anglais perfectionnée, distante à dix-huit cents mètres de la pointe des glacis de Karabelnaïa, occupait une arête du plateau d'Inkermänn, d'où on dominait peu efficacement la rade et le mont Sapone. On mesurait environ six cents mètres du Mamelon-Vert à la première parallèle de Victoria. Nos alliés ne menaçaient le Grand-Redan qu'à un kilomètre de distance. Telle était la position des approches, huit jours avant la reprise de la lutte générale.

Avril s'ouvrit par la semaine sainte. Heureusement la passion de l'armée d'Orient était finie. Les corvées préparatoires, transport de matériel et approvisionnement des poudreries, continuèrent dès le matin, sans relâche. La nuit fut une paisible séance de travail.

La journée du 2 fut soporifique, car Sébastopol ne sonna pas un mot, du matin au soir. Toute la nuit suivante la Quarantaine tempêta contre le fort Génois, qui procéda à son armement. On se serait cru, du matin au soir (3), en temps d'armistice.

La nuit, à la tranchée fut l'image de la journée. Mutisme presque complet du canon; rivalité ardente entre les pionniers des deux camps. Le 4, suite de l'entr'acte des approvisionnements. Au jour, continuation du calme et roulement continu des provisions de bombardement vers les tranchées. Avant la fin de la matinée, les porteurs à bras vinrent en aide aux chars des boulets; leurs files serpentaient d'un bout à l'autre de l'horizon, et quelles risibles farandoles! Les uns passaient, pressant comiquement leur

fardeau sur le cœur; d'autres, colosses de quatre pieds, s'exerçaient à jongler avec leurs projectiles ou en jouaient aux boules; et de farcer, et de gouailler en route! Je ris d'un article de journal qui signalait en ces glorieux drôles des prétoriens en herbe.

Toute la nuit, de notre côté, la ville fut vouée à une diversion en faveur des Anglais écrasés. L'aube ramena la paix, et avec elle l'ennui par un ciel noir. Il faisait un temps de vendredi saint. Les nuages ne tardèrent pas à crever, et une pluie diluvienne changea rapidement les parallèles en torrents. Il plut du crépuscule à l'aube; la place bâillonna ses canons, et les terrassiers attendirent, la pioche au bras, que le ciel permît de réparer les parapets croulants, çà et là, sous les ondées.

Le 7, la Chersonèse se réveilla submergée, mais dès le matin le soleil réapparut. Le camp reprit les sabots et folâtra à travers la boue. La *pointe des Blagueurs*, forum du grand parc, n'avait jamais été plus en émoi. Les bourgeois de Kamiesch y affluaient; car le bruit de la prise prochaine de Sébastopol s'accréditait, et l'on se hâtait de venir admirer le tableau final du siège. En l'honneur des étrangers, maints professeurs traçaient magistralement par terre, du bout de leur canne, le plan des fortifications russes, et démontraient les effets décisifs à espérer de l'attaque projetée. Les écoutants croyaient saisir: « Heureuse ignorance! » soupiraient les sceptiques. Sébastopol observait un silence solennel.

La nuit fut consacrée à la restauration et au dessèchement des sapes, dans l'intervalle des averses.

Le lendemain (8), la Pâques fut célébrée au camp avec toute la pompe convenable. Il y a du prêtre dans le soldat; après les devoirs de piété, le dîner pascal. Chaque escouade, chaque pension d'officiers, s'était plus ou moins mise en dépense. Les chefs de cuisine se distinguèrent. Les Anglais fabriquèrent des puddings, les Turcs des pilaux; nous fêtâmes tous dignement, chrétiens, la résurrection

du Sauveur; juifs, la délivrance d'Égypte; mahométans, le plus fameux miracle du troisième prophète. L'après-midi glissa en jaserie sur la guerre, entre voisins, au seuil des tentes, doucement agitées par le vent de mer. L'orgueil perçait sous les expressions de la fatigue; et à tous ces gloseurs justement blasés sur le métier, si on avait proposé de vendre à prix d'or leur passé, leur brin de laurier, pas un n'aurait consenti au marché. Cependant, vers quatre heures, sonna en fanfare le ralliement des combattants du lendemain; premiers boute-feux du bombardement. Quelle verdeur chez tous ces jeunes grognards de tranchée qui, l'écouvillon ou le fusil à la main, avaient éprouvé tant de mécomptes! Il ne manquait à cette réjouissance de la victoire par anticipation qu'un beau ciel d'avril. Le couchant s'assombrissait, et ce mauvais augure semblait redoubler l'ardeur juvénile des combattants. L'appel se fit suivant les règles, la garde étant incomparablement plus forte que les jours ordinaires; après, les chefs de batterie, le sabre à la main, à cause de la solennité, ordonnèrent eux-mêmes la marche de leurs voix rouillées, ce qui donna plus d'éclat à cette parade: car, l'hiver durant, on n'avait vu, hors du combat, les officiers chanter les commandements ni dégainer. Les postes de servants furent de bonne heure au rendez-vous de bombardement. Chacun connaissait son rôle en acteur expérimenté. Seules, les batteries n° 35 et n° 28 de la gauche avaient mission spéciale, la première, de faire brèche au mur crénelé, la seconde, de couler la passerelle du port du Sud. Pour les autres, tant devant la ville que devant le faubourg, l'instruction générale du tir d'honneur portait de dominer l'artillerie ennemie, afin que le génie eût la plus grande facilité possible de préparer les chemins des colonnes d'assaut. Chaque pièce était taxée à cent coups par jour, au moins. Ce programme avait une précision éloquente, et personne, la veille du bombardement, dans le camp de l'assiégeant, ne mettait en doute le succès. Les espérances se basaient sur la puissance matérielle de l'attaque.

# LA SAISON DES VICTOIRES



# LIVRE I

## RÉOUVERTURE DU BOMBARDEMENT

L'armement français comprenait trois cent quatre-vingt-huit bouches à feu de toute espèce et de tout calibre, dont quatre-vingt-douze en position dans les lignes de Victoria et du Carénage, et deux cent quatre-vingt-seize dans les lignes du *vieux siège*. A la droite, cinquante-quatre pièces étaient opposées au Mamelon-Vert, aux Ouvrages-Blancs, à la partie du corps de place de Karabelnaïa, comprise entre la tour de Malakof et la limite du Petit-Redan, tandis que les deux ouvrages du fond du port devaient lutter contre les retranchements russes du Phare, de la Crémaillère, et exercer une surveillance sur la rade, tandis que, disséminés habilement, des canons de campagne, des obusiers de montagne fouetteraient les embuscades et les contre-approches, et que les redoutes de Victoria et du 5 novembre balayeraient au besoin la plaine, du côté de la Tchernaiïa. A la gauche, les batteries se partageaient la tâche de tenir en échec les trois principaux boulevards de la ville : cent trente-trois pièces agissaient contre le bastion du Mât et les casernes, cent six contre le bastion central, et cinquante-sept contre la Quarantaine. Indépendamment de cette force imposante, les Anglais avaient en ligne cent quarante canons, frappant principalement sur le Grand-Redan et, comme points de mire accessoires, sur le Mame-

lon-Vert et le bastion du Mât. En résumé, les alliés engageaient la seconde partie du bombardement avec cinq cent vingt pièces, approvisionnées à raison de six cents boulets par canon, de six cents obus par obusier et de cinq cents bombes par mortier. Les flottes se promettaient de prêter leur concours à l'artillerie de terre ; et, quoique l'expérience eût éclairé sur la mesure de cette diversion par mer, il fallait tenir compte, dans la balance, de ce supplément de valeur. Enfin le moral, même sur un champ de tir, n'est-il pas un élément de supériorité ? Donc, quoique la défense disposât d'une artillerie presque double de celle de l'attaque, le calcul des probabilités le plus rigoureux ne pouvait laisser entrevoir aux esprits les plus sagaces, la veille de la réouverture du feu général, que cinq mois de dénoûments sanglants et laborieux s'écouleraient encore sous les murs de Sébastopol.

La nuit fut obstinément pluvieuse et d'un calme majestueux. On n'entendait sur l'arène du siège que le bruit des cascades dans les ravins, les cris d'impatience des veilleurs, occupés à démasquer les embrasures, et dans le lointain rien que les mugissements lugubres de l'Euxin, rongéant ses rives. Les défenseurs de la tranchée, simples fantassins, soupirant après le signal de la charge à la baïonnette, rôdaient dans l'eau, le long des gabionnades submergées. Ces pauvres compagnons de misère venaient parfois jeter un coup d'œil inquiet dans les laboratoires les plus voisins de l'artillerie, pour constater si les préliminaires du prélude à coups de canon marchaient à souhait, et cette revue des batteries leur rendait patience pour jusqu'à l'heure présumée de l'assaut. On aurait dit des tragédiens qui attendent le lever du rideau. Chacun fournit sa part de labeur sans murmure ; mais les apprêts ne furent terminés qu'à la naissance de l'aube. Nous respirâmes alors quelques instants, en proie à l'émotion. Dans le demi-jour ; les parallèles ressemblaient, au

loin, à un refuge de naufragés. L'eau dégouttait à long flots des capotes, le froid matinal pâlissait les figures, mais le désir d'une prompte victoire donnait la fièvre. Tous les regards interrogeaient la façade de la fortification russe, que les lueurs de l'aurore éclairaient trop tardivement à notre gré. Pendant cette courte scène de repos, on annonça l'arrivée à leur poste de direction des chefs de l'artillerie. Peu s'en fallut qu'on accueillît par des applaudissements ces hérauts de la canonnade. Bientôt l'orient se colora pour un instant de teintes rougeâtres; six heures sonnèrent au cadran du quartier général, et d'un bout à l'autre des lignes d'attaque, les batteries de siège, avec l'accord des rouages d'une vaste machine à détruire, frappèrent de leur première salve les remparts de Sébastopol. Cette détonation d'ouverture ébranla jusque dans ses entrailles la Chersonèse. La place répondit au salut, puis au cartel, coup pour coup : il y eut alors en lutte ouverte, de la Quarantaine au Carénage, près de deux mille pièces d'artillerie. Au milieu du retentissement des tonnerres, çà et là des éclairs illuminaient le tourbillon de fumée impénétrable qui cachait le champ de la tempête. Le spectacle représentait une image, mais agrandie, des fournaises mythologiques où se fabriquait la foudre des dieux. Les combattants, dans l'entraînement du devoir, oubliaient le danger, et la pluie, qui avait redoublé, leur courait, sans les faire sourciller, froide au travers des chairs. Les morts tombaient religieusement, et les blessés n'exhalaient pas une plainte. Vers la fin de la matinée, le bastion du Mât, mollissant le premier, calma sa fougue. A son exemple, les deux partis s'accordèrent un moment de trêve d'un commun accord. Autant que l'atmosphère brumeuse le permettait, nous vérifiâmes le pointage pour la reprise, et l'on nota avec un plaisir triomphal les signes manifestes de l'avantage déjà acquis. Les parapets de la ville s'offraient partout à vue d'œil dans un état



de délabrement qui présageait la ruine prochainement certaine. Battu de main de maître, le mur crénelé présentait une large brèche. A midi, le bombardement poursuivit, et, quoiqu'il plût toujours à verse, l'ardeur de nos champions augmenta avec la justesse du tir. Leur courage était de l'héroïsme en action, sans éclat, sans forfanterie. Une joue d'embrasement s'écroulait-elle en lambeaux, on se disputait l'honneur de remplacer, à poitrine découverte, les gabions crevés ou enflammés par les projectiles ennemis. Si les fiches de mire plantées sur les talus s'affaissaient, c'était à qui s'élancerait pour les relever. Là où les étoupilles manquaient, on s'essouffait à ranimer la mèche à feu humide. Le mouvement des brancards d'ambulance rasant, comme les chars de la mort, les bords des plates-formes, ne troublait pas un pointeur dans ses fonctions magistrales. De leur côté, les artilleurs russes se dévouaient avec non moins de zèle. A la faveur des éclaircies de l'horizon, on les apercevait, çà et là, le long des crêtes de l'enceinte, étayant les merlons et damant les terres. Ils prétendaient au moins sauver le rempart, désespérant, à juste titre, de protéger la ville, car tous les boulets ricochants de l'assiégé ajoutaient aux démolitions des rues. Il sembla même difficile à la garnison de réaliser longtemps cet unique vœu de son ambition, puisque, dès l'heure de la descente de la garde, le bastion d'attaque ne résistait presque plus.

Exténués de fatigue, crottés des cheveux aux éperons, poudreux, pliant sous le poids de l'eau pluviale absorbée par nos habits, nous rentrâmes au camp avec le même air de ravissement qu'à la veille de la capitulation de Sébastopol. Nos confrères les matelots livraient, en route, *carrière plaisamment* à leur enthousiasme. Tribordais et babordais, contents d'eux à qui mieux mieux, se dandinaient sur le chemin, comme il leur arrive en mer, par une forte brise. Des Provençaux s'écriaient avec un accent

plein de morgue : « Nous avons fini notre affaire; que *messieurs les militaires, ils commencent à présentent la leur.* » Traduction française : « Nous avons aujourd'hui, au feu, aidé de tout notre pouvoir à battre les canons russes. Fantassins, maintenant, mes amis, allez à l'assaut. » Bien que le ciel n'eût pas fermé ses écluses et que de temps en temps un boulet, traversant les mares de la plaine, éclaboussât les rangs, l'espérance du succès donnait aux passants la force de rire aux éclats des hâbleries de ces Gascons de l'Océan. Plus loin, dans la procession, les bombardiers anglais faisaient aussi image. La roideur de leurs manteaux ruisselants aggravait leur défaut naturel de souplesse. Ils se mouvaient tout d'une pièce, tels que des automates, mais fiers et le sourire aux lèvres. Bravo, nos partenaires ! Ils avaient en ce jour bien mérité de l'Angleterre. Quand ils nous croisèrent, un échange de politesses dont l'hiver avait détruit l'habitude réchauffa, entre soldats, l'alliance de l'Alma et d'Inkermann.

Dès la tombée de la nuit, l'artillerie anglo-française continua le combat. Les batteries de canons avaient, de part et d'autre, trop souffert pour y prendre part : ce fut un formidable solo de mortiers. Les bombes incendiaient l'air, et le bruit des explosions imitait, dès l'ouverture, les rugissements d'une armée de lions déchaînés contre Sébastopol.

Le camp s'endormit avec la persuasion que la victoire serait remportée le lendemain. L'erreur était excusable : en effet, les nouvelles connues du faubourg renchérisaient sur celles de la ville. Après une médiocre défense, la redoute du 22 février avait renoncé à la lutte. Plus tard, la redoute du 27 février avait été réduite au silence. Le Mamelon-Vert tenait encore ; mais la plupart de ses pièces étaient démontées.

Les fureurs du bombardement nocturne n'empêchèrent pas la garnison de travailler à la réparation

des fortifications. Sébastopol canonna sur un faible ton; mais au jour les bastions conservaient peu de traces des injures du 9 avril; il fallut de nouveau battre en brèche. Dès le signal, les salves se succédèrent, avec moins de précipitation que la veille : un grand nombre de batteries avaient été rationnées à quarante coups par pièce. Ce ralentissement paraissait une anomalie au moment où, pour achever le cadavre, on aurait dû frapper plus fort. Malgré ce sujet de doute, les témoins matinaux s'abandonnaient, des hauteurs, au charme des chimères. Derrière un écran de fumée, le disque du soleil levant éclairait à peine, comme un lumignon céleste; la boue et le fer noircissaient la campagne à l'horizon. En regard de ce sombre paysage on se figurait entendre le râle de Sébastopol. Au retour de la tranchée on acclama les coryphées de la seconde journée. En réalité, ils étaient dignes d'éloges : du côté de la ville, la face droite du bastion d'attaque avait été éteinte à fond; le bastion central baissait la crête; l'artillerie des Ouvrages-Blancs avait été de nouveau mise hors de lutte; le Mamelon-Vert ne s'était pas relevé de son précédent échec; enfin le Grand-Redan semblait rendre les armes aux Anglais. A la veillée, le camp s'excita plus que jamais à l'espoir de passer en paix sur des trophées le mois de mai dans Sébastopol.

La nuit venue, la baïonnette, sœur du canon, parla à son tour avec honneur. Vers neuf heures une poignée de gardes enlevèrent d'un bond les embuscades, qui, jetées en avant du cimetière russe, couvraient le versant du ravin. Mais bientôt une forte colonne d'assiégés s'élance à l'assaut des positions perdues. Les nôtres, de toutes parts enveloppés, doivent s'ouvrir un chemin de vive force et se réfugient en désarroi derrière la place d'armes la plus voisine. Peu après minuit, cette escarmouche finissait par une altercation véhémement entre les bastions de la place et l'artillerie de nos lignes. Le ciel était beau, rouge

d'obus, de bombes et de grenades qui se précipitaient en gerbes, à la façon de torches aériennes; aussi, à cette heure tardive, sur les collines de la Chersonèse, nous nous surprîmes en légions éparses de juges du camp, à contempler dans le ravissement cette fantasmagorie de la guerre nocturne, comme si le hasard nous y conviait pour la première fois et que de cette querelle dépendit le sort de Sébastopol : ensuite, dans les tentes enchantées, grands et petits eurent en foule des rêves de victoire, quittes à décompter le lendemain (11) en apprenant le piètre résultat de la lutte. Quant à la ville, elle avait restauré les parties les plus dégradées de ses murailles. Particulièrement le bastion du Mât, tel que les chevaliers invulnérables des légendes, avait un vernis de jeunesse insultant pour ses prétendus vainqueurs. En revanche, il est vrai, devant le faubourg, le génie poussait son sillon à merveille. A l'attaque du Carénage on avait cheminé sans obstacle près de 200 mètres, le long de la berge du ravin. Le tir, du matin au soir, ne fléchit pas. Si l'épuisement des magasins forçait à diminuer la dépense des boulets, au contraire, la mousqueterie augmentait de violence. Il y avait dans l'air un vaste chuchotement de balles. Une d'elles avait été coulée pour trancher les jours du général Bizot. Ce vaillant ingénieur étudiait à découvert, suivant sa coutume, le déploiement des ouvrages de Malakoff, quand il fut frappé à la tête d'un coup mortel. On se vengea de ce malheur par la reprise des avant-postes du cimetière. En effet, dès que la nuit fut close, une compagnie du 46<sup>e</sup> attaqua. Les Russes sont débusqués d'emblée; ils tentent, avec l'aide des bastions indignés, plusieurs assauts; rien ne fit cette fois : au point du jour, la ceinture des embuscades gardiennes du cimetière nous appartenait; mais il en coûtait près de deux cents hommes, tués ou blessés. L'ennemi avait perdu au moins autant de champions, et quoiqu'il eût dans sa fuite emporté la plupart de ses

morts, un trop grand nombre resta à moitié enseveli sous les décombres du champ de bataille; il n'y eut pas d'armistice en leur honneur, les boulets bondissant autour des victimes achevèrent leurs funérailles par un jet de poussière.

Le 12, l'assiégeant brûlant d'en finir, et Sébastopol se montrant au dernier degré jaloux de réparer l'insuccès de ses éclaireurs, la guerre d'artillerie s'envenima. Les canons alliés, malgré l'infériorité du nombre, grossirent leur gloire des passes précédentes. Le parterre, au camp, se déclarait charmé des effets amplifiés de cette troisième journée de bombardement. Ce mirage, dont le gros de l'armée était le jouet, laissait beau jeu aux frondeurs en verve. Dans le but d'acculer le plus promptement possible l'assiégé dans son enceinte immédiate, l'attaque des contre-approches de la ville fut divisée en deux régions, celle du cimetière et celle du T, placées respectivement sous la responsabilité d'un général d'infanterie. L'exécution en grand de cette conquête commença sans retard, à la satisfaction du camp.

Ce jour là donc, au crépuscule, les batteries du centre fouillèrent avec un terrible accord les glacis des bastions d'attaque. Sébastopol, fatigué, répondit faiblement. Vers neuf heures, au T, en face du bastion du Mât, quatre compagnies d'élite, à la voix du général Rivet, franchissent la parallèle, courent sus à l'ennemi et le jettent à la porte de ses retranchements. Il se rallie, charge : acharnée, mais vaine fut la résistance. Pendant ce temps, près du Lazaret, huit compagnies du 78<sup>e</sup> illustraient leur début à la tranchée : ces brillantes recrues abordent les postes flanquants de la ville sans brûler une cartouche, et, balayant les défenseurs à l'arme blanche, s'y établissent à leur place. La Quarantaine envoie inutilement du secours; les Français novices meurent en grand nombre, à la façon des héros, et ne cèdent pas un pouce de leur conquête. La mitraille alors souffle de nos lignes et accélère la retraite des fuyards

russes. Les batteries ennemies, de leur côté, tirent avec colère sur le champ de combat et sont, à leur tour, impuissantes à déloger nos pionniers. Avant minuit, la pièce était terminée; et les courriers de la troisième parallèle publièrent son heureux dénouement. Le camp se retira enthousiasmé de ses observations; les farceurs alléguaient, comme démonstration des approches de la victoire, l'hilarité des sombres soldats d'Omer-Pacha, qui arrivaient exprès en force d'Eupatoria pour assister à la chute de Sébastopol. Cependant la seconde partie de la nuit passa en alternatives de canonnade et de calme. Au réveil, le pavillon parlementaire, de part et d'autre arboré en signal des funérailles, procura une courte trêve. La scène des exploits nocturnes fut lestement nettoyée; on empila les cadavres dans deux tombes distinctes, comme si les morts gardaient leur cocarde; les porteurs de cacolets glanèrent les derniers blessés; puis, exécuteurs des hautes œuvres de la gloire, les infirmiers et les fossoyeurs s'éclipserent, et le canon reprit de toute part la parole.

Quoique le chiffre primitif des servants eût été notablement réduit et que la ration en projectiles de chaque bouche à feu eût été encore diminuée, la quatrième journée de bombardement ne le céda pas aux séances d'ouverture, soit par la précision du tir, soit par les avaries produites dans la place. La claque ne savait plus sur quel air applaudir. La largeur de la brèche du mur crénelé permettait maintenant à un bataillon de passer presque de front; le bastion du Mât était efflanqué. A Malakoff, autres prodiges; les Ouvrages-Blancs et le Mamelon-Vert fléchissaient; les lignes de Victoria bravaient les violences de l'artillerie russe; partout nos dommages étaient superficiels. Incontestablement, à ne regarder qu'à la surface des choses, Sébastopol touchait à son agonie. Mais le conseil de guerre hésitait à bon droit. En définitive, quels pas décisifs avait fait l'attaque depuis Pâques? Le gain de quelques lambeaux

de terre, la démolition de pans de parapets n'indemnisait pas du sang versé à l'œuvre, chaque gabion ayant été payé de la vie de plusieurs combattants.

Pendant derrière cette rangée d'embuscades détruites ou annexées à la parallèle avancée, le réseau des contre-approches et l'enceinte bastionnée entouraient la place d'une double barrière. Sébastopol lui-même n'était qu'une immense ruine fortifiée. A l'arrière-plan se dressaient les forts de refuge. Si l'on était venu à bout laborieusement des premiers avant-postes de la ville, au prix de quels efforts et de quels sacrifices devait-on s'emparer de ces triples remparts armés formidablement ? Même en cas d'un succès partiel au bastion du Mât, pourra-t-on se maintenir sur la brèche ? Le commandement des batteries du faubourg sur la ville ne cache-t-il pas un écueil redoutable ? Or le siège de Karabelnaïa présentait trop peu de chances favorables ; on n'avait fait, de ce côté, qu'un essai de force heureux, mais sans portée, tandis que la puissance de l'ennemi y semblait ne pas connaître de limites. Des embrasures nouvelles avaient été remarquées aux Ouvrages-Blancs. Le Mamelon-Vert, malgré sa défaite supposée, avait accru son armement d'une ligne de petits mortiers dont le tir rendait inhabitable, à certaines heures, les places d'armes avancées. Devant ce tableau de la réalité, le général Niel, successeur du général Bizot, opinait avec une conviction croissante que, sans investissement préalable, le siège traînerait indéfiniment en longueur. D'ailleurs on annonçait comme plus probable que jamais l'arrivée de l'Empereur, qui devait, à la tête de l'armée d'observation, tenter par le dehors le blocus de la place ; et même, des instructions reçues de Paris, au quartier général, prescrivaient de réserver une partie des troupes intacte, pour les éventualités de cette campagne extérieure, récemment mise sur le tapis. En résumé, l'attaque présentait des conditions analogues à celles du 17 octobre. On s'était rapproché

de la ville, mais celle-ci, cuirassée d'artillerie, ne craignait guère plus qu'à l'origine les entreprises de vive force. Indépendamment de cette valeur absolue de Sébastopol, la défense avait un autre avantage : puisqu'une tentative isolée sur le bastion du Mât paraissait d'avance condamnée à échouer, l'assiégeant était réduit à la nécessité de monter à l'assaut à peu près sur l'immense front de bataille, de la Quarantaine à Inkermann, la distance moyenne des places d'armes au rempart excédant 400 mètres ! Or, quand on avait patienté tout un long hiver, comment jouer la victoire sur un pareil coup de fortune ? L'audace, à la guerre, n'est pas toujours bonne conseillère.

Sans esprit de critique, des sages clair-semés, pressentaient ces difficultés de la situation, cause des perplexités du général en chef, excuse de ses indécisions. La garde montante du 13 ne comptait pas un de ces clairvoyants devins ; et, à la nuit tombante, sur la route des tranchées, parmi les groupes d'artilleurs dont je faisais partie, on s'imaginait toucher enfin à l'heure tant désirée du triomphe et de la moisson ; on dépouillait la ville à coups de langue. Ces folies charmant la marche, nous arrivâmes en bonne disposition au poste de bombardement. On s'outilla partout, en vue du tir de nuit. L'entr'acte dura le temps du crépuscule. J'en profitai, au sommet du ravin des Anglais, pour admirer le théâtre. Le soleil se couchant en pompe jetait sur Sébastopol des teintes d'incendie, et ces reflets du soir donnaient à la forteresse russe le poétique aspect des ruines de l'Orient. La campagne était couverte de flocons de fumée rebelles à la brise du soir, semblables à des guirlandes de nuées roses. Mais, sous cette décoration, l'herbe était brûlée jusqu'à la racine par la flamme des obus, par la chaleur des boulets, comme s'il avait plu des brandons ; et la terre émanait des odeurs de poudre. Les taches de sang en maint endroit avaient remplacé la verdure. Beau



canevas d'élégie, si le service en avait laissé le temps! Mais déjà les batteries voisines avaient porté les premiers coups, et bientôt les lueurs de la canonnade éclipsèrent la clarté des étoiles. On pouvait lire à travers les tranchées orageuses. Malgré l'opposition furibonde de l'artillerie de siège, les Russes réparèrent les crevasses du rempart, et le matin venu, nos lunettes cherchèrent en vain, le long des bastions, les déchirures des parapets. On reprit pour la cinquième fois, sur nouveaux frais, l'ouvrage de démolition, non sans désappointement; et, chaque pièce de batterie en jeu se surpassant, le bulletin de la journée fut en tout point des plus glorieux. En effet, la parallèle du cimetière avait été perfectionnée; les sapes de Victoria et du Carénage avançaient. Les fortifications du corps de place, lézardées flancs et faces, chancelaient. La ville menaçait de s'affaisser sur ses fondements. Les maisons survivantes se réduisaient à des tronçons de murs et à des façades percées à jour. Le toit même de la *Maison-Verte*, sorte de Palladium, avait été défoncé: preuve, au dire des rieurs, que les dieux s'en allaient de Sébastopol. A ces raisons palpables de contentement s'ajoutait la métamorphose des Anglais. Ces rivaux, brillamment ressuscités, accablaient dès le point du jour le bastion du Mât, sans pitié, mais aussi sans souci de l'évanouissement des munitions.

Pendant la nuit, le génie chemina activement entre la tranchée du cimetière et les communications du T. En dépit des obstacles du sol, des menaces de la garnison et des ondées de mitraille, la gabionnade gagna plus de 100 mètres. En face du bastion du Mât, on travailla souterrainement, et les progrès de la mine faisaient oublier ce qu'on commençait à découvrir de nuageux dans l'efficacité du bombardement.

Le 15, continuation méthodique du feu. Vers le soir, le bastion d'attaque se rendait. Le pont de bateaux était abandonné, la brèche élargie d'un cran.

Nos émules de la droite se rapprochaient du Mamelon-Vert avec une vitesse qui émerveillait les panégyristes du deuxième corps. Si tout est pour le mieux au siège, pourquoi différer encore l'assaut? Le bon sens posait cette énigme aux fumeurs assis, dès le matin, sur la tribune de la *Pointe-des-Blagueurs*; les plus fins se taisaient, ne sachant pas quoi dire; les sots jouaient de la langue. Sur le tard, un feu d'artifice, suivi d'un grand tumulte colora le ciel, au zénith de la ville. La foule observa studieusement le phénomène, et de tendre les oreilles. Serait-ce, à Sébastopol, le signal de la chamade? On distingua bientôt dans ce bruit singulier, l'explosion des mines chargées la veille. L'opération eut un plein succès: une tranchée se trouva, par enchantement, ouverte à demi-distance de la troisième parallèle au saillant du rempart, c'est-à-dire à 80 mètres du bastion du Mât, sous la forme d'un entonnoir de 15 mètres de large et de 4 mètres de profondeur. Une colonne d'infanterie, embusquée derrière les abris du voisinage, occupa sans retard le terrain fumant. La nuit tombait alors; et ni les mitrillades, ni une pluie de balles, ni les hourras des Russes en bataille le long des embuscades environnantes, rien ne dépista les défenseurs. Mais au jour l'insuffisance du parapet les contraignit de s'éloigner. A la faveur du mouvement de retraite, l'ennemi se présenta; il fallut inonder son chemin de bombes et de grenades. L'artillerie de la place, en revanche, laboura les postes en litige, et, bon gré mal gré, il n'y resta en vedette qu'une poignée de tirailleurs à plat-ventre, martyrs du devoir, qui auraient cent fois préféré vendre leur vie sur la brèche. En ce point, l'armée se montrait unanime, car le stoïcisme n'était plus de saison.

Cette journée (16) fut, au camp, empreinte de tristesse dès le matin; on célébra les funérailles du général Bizot, mort hier des suites de sa blessure. Ce fut comme un malheur public; les regrets s'élevaient en chœur des rangs serrés du cortège; chacun

se souvenait d'avoir vu ce vaillant homme de science et de guerre scrutant Sébastopol à travers champs, et refusant de se courber sous les balles des tirailleurs russes qui le visaient. Cette témérité, qui excitait l'admiration n'était de sa part ni calcul d'amour-propre ni bravade. Il croyait qu'un ingénieur, à la tranchée, doit surprendre, au péril de ses jours, les secrets de la défense, et il conformait sa conduite à ce principe. A l'origine, il avait dirigé en personne les reconnaissances d'ouverture aussi près que possible des glacis de Sébastopol. Le choix du point d'attaque primitif avait été dû en partie à son avis; et si deux faits, en dehors des prévisions, Inkermann et l'hiver, prématurément, n'avaient dénaturé le plan des opérations; si en outre les Anglais, indépendants malgré leur impuissance, avaient pu suivre l'essor des sapes devant le bastion du Mât, il est permis de supposer que les événements auraient changé de cours. Durant les diverses phases d'une entreprise qui fatalement échappait, pour la direction générale, aux règles de l'art classique, il sut plier la marche des travaux à toutes les nécessités de l'imprévu. Vauban a formé sans doute des disciples plus brillants, il n'en a pas eu de plus honorables.

Après cette cérémonie funèbre, le mouvement de la Chersonèse se retira autour des observatoires populaires. Là se reflétaient de mieux en mieux les incertitudes de l'armée, à l'endroit de la victoire prochaine. Une foule immense d'amateurs de tout grade, de toutes armes, à toute heure fréquentaient ces salons de conversation libre, antichambres lointaines de Sébastopol. Les plus anciens y trônaient et avaient par terre leurs sièges de prédilection marqués. Aujourd'hui le vent tournait à l'incrédulité. « Décidément on tire à crédit, » s'écriait un voisin, orateur à sec, en montrant du doigt certaines batteries qui, depuis le matin, s'époumonaient sans résultats sensibles. — « Pour le roi de Prusse, » ajoutait un autre. — « Gare au *rabiau*, soupirait un troisième

interlocuteur d'arrière scène. — Dieu nous en préserve, répétait le chœur ! » Pour les routiers de la tranchée, ce cri barbare exprimait, en effet, un juste sujet d'épouvante. Tant que dure le temps régulier, le temps sacré du service, peu importe au soldat de France que la patrie, sa créancière, lui demande les plus lourds sacrifices ; mais, les sept ans expirés, sitôt que l'heure de la délivrance arrive, à d'autres le harnois et la garde d'honneur du drapeau. L'odieux supplément de dette que la loi de la guerre lui impose parfois, c'est le rabiau !

La peur de ce mal nécessaire agissait peu à peu sur les esprits, à mesure que le ralentissement graduel du bombardement faisait craindre, au bivac, un long délai de l'assaut. Ce jour là la consommation individuelle des pièces s'était, selon les bruits officiels, abaissée à quarante coups. Les Anglais, d'abord plus prodigues, avaient dû s'imposer une réduction plus forte, et l'inefficacité de la canonade générale avait contribué à l'adoption de cette mesure, autant que l'appauvrissement des magasins de provisions de guerre. Du matin au soir, l'artillerie de la ville se borna à une modeste riposte, pour cause de réparation des bastions. Distrait par les travaux d'agrandissement de ses ouvrages, Malakoff se drapa dans le silence. L'assiégeant de Karabelnaïa préluda à la construction de trois batteries de soutien, l'une chargée de balayer les abords du Mamelon-Vert, la seconde opposée directement à cette redoute, la troisième, sous le n° 11, destinée à protéger contre les Ouvrages-Blancs l'établissement de la deuxième parallèle du Carénage. L'ouverture de cette tranchée principale, à 250 mètres de la première sape, commença dès le coucher du soleil, et fut continuée sans encombre toute la nuit. Cependant, devant le bastion du Mât, les pionniers améliorèrent la place d'armes, dont les trous de mine formaient le noyau, et la relièrent en arrière avec la parallèle. Le canon russe hurla. On fit peu d'état de ses salves d'intimidation.

Le lendemain on s'entre-canonna avec apathie. Suivant l'usage, les gardiens du camp aux abois se réunirent sur les hauts lieux du plateau ; on aurait dit les banquettes d'un cirque militaire, où l'on s'ennuie par ordre ; la mauvaise humeur remplaçait les sifflets. On faillit, là où j'étais assis, assommer un fâcheux osant soutenir que, par le système d'attaque suivi, nous hivernerions l'an prochain encore devant Sébastopol. Un incident comique fit diversion à cette rapsodie énervante du siège. Un coup de tonnerre retentit au milieu du grand parc, et les magasins à poudre tremblèrent, effleurés par le souffle d'un projectile. Camperions-nous sur un volcan ? De toutes parts on court vers l'endroit supposé de la détonation, et de rire aux éclats. Deux factionnaires gisaient par terre, mais seulement étourdis, près d'un canon fumant. L'un d'eux avait eu la fantaisie bizarre de secouer dans la lumière de la pièce la cendre chaude de sa pipe ; or, la *Neiss* (ainsi s'appelait la bouche à feu coupable), ramenée la veille de la tranchée pour dégradation, avait encore une charge au fond de l'âme. A ce propos on renouvela l'interdiction du tabac pendant le service. Mais ce dieu du bivac se riait de la discipline, et celle-ci riait sous cape de ses foudres. On citait tel grand chef qui, la blague à la main, anathématisait les fumeurs. Après cet intermède, le camp reprit ici ses travaux ordinaires, là ses inquiétudes stratégiques. Pour m'y soustraire, je me glissais dans la caravane des voyageurs de Kamiesch : c'était alors notre Éden. Sous l'influence du tour de garde approchant, les agréments de la table, ne me souriaient guère ; le Véri de céans étala en vain, comme séduction gastronomique, une hure de sanglier en carton, peinte à neuf. Des troupiers affriandés se léchaient les lèvres, vis-à-vis de la devanture. J'entrai à côté, chez un charbonnier-confiseur, et achetai un cornet de dragées, vieille dette de cœur ; de là, dom Nicolas me transporta en poste au mo-

nastère : on l'aurait pris pour le cheval d'un amoureux retardataire. Les jeunes captives folâtraient sur la terrasse ; je leur offris les bonbons trop promis. A quoi tient l'amour des enfants ! Elles m'em brassèrent, et tout me fut pardonné ! Heureux de cette réconciliation, je me promenai jusqu'au bout du jardin. Les allées de ce refuge étaient pleines, à cette heure, d'admirateurs de la nature. Le soleil descendait ; des nuages aux teintes ardentes, groupés comme un cortège d'honneur, décoraient les bords de l'horizon. Insensibles aux féeries du paysage, des prêtres barbus, sous une tonnelle, lisaient leur bréviaire, et leur contenance indiquait assez qu'ils priaient pour l'ennemi. Autour de la fontaine, les *chevaliers de l'absinthe* savouraient la potion d'après-midi ; ils avaient l'air d'accomplir un sacrifice : à chaque gorgée de ce jaunâtre nectar d'Afrique, on les voyait s'accouder extatiquement sur le bassin, puis, aspirant une bouffée de tabac, ils se noyaient dans un bain de fumée. Le temps me pressait, et je ne fis qu'un court relai de cette villa commune à mes domaines privés du ravin des Anglais.

La consigne du tir prescrivait de modérer le feu autant que possible, d'atteindre, dans les vingt-quatre heures, le taux réduit de quarante coups par pièce, seulement en cas d'urgence. Nous serions, à la tranchée, retombés dans le malaise des nuits d'inaction, si l'assiégé n'avait menacé les approches du bastion du Mât. L'affaire se borna à la perte d'une vingtaine de défenseurs, d'un nombre double de Russes, et à la destruction de quelques bouts de parapet. Toutefois la sape avancée, par l'éloquence du canon, ne recula pas d'une ligne. Dès le matin, décroissance manifeste du feu : on se contenta, chez nous, de répondre aux coups de la place essoufflée. Cependant le résultat de ce maigre tir s'ajoutant aux fruits des journées précédentes, le temps ne sembla pas avoir été perdu pour le succès final. Mais, fâcheux pronostic de longueurs nou-

velles! on avait, ce jour là, arrêté le plan de deux batteries supplémentaires : l'une, n° 39 bis, devait enfilcr la face droite du bastion central, l'autre (n° 40), fouiller ceux des retranchements du bastion du Mât, qui avaient les vues les plus dangereuses sur les chemins des colonnes d'assaut. « On n'en finira donc pas avec les amplifications de l'artillerie! » Ce refrain, au retour de la tranchée, le long des routes du camp, aurait affligé les plus optimistes, si les gazettes du dehors n'avaient fait la contre-partie. On disait que le lendemain, sans délai, l'armée d'observation se proposait de descendre, enseignes déployées, dans la plaine, à la découverte de l'ennemi. On pousserait cette fois le vaincu, l'épée aux reins, jusqu'au cœur de Sébastopol. Les chances chimériques de ce dénouement défrayèrent les conversations de la veillée. En attendant, on eut encore une nuit d'insomnie. En effet, peu après le crépuscule, le bastion du Mât s'était ranimé; et dès lors, sans relâche, la mitraille, à grand bruit, bouleversa la région des mines. Vers une heure du matin, la garnison sortit; gardes et travailleurs, renforcés par l'artillerie, repoussèrent le choc; les Russes revinrent; le canon, de part et d'autre, redouble de furie; la campagne était, au loin, éclairée comme par les rayons d'une aurore boréale, tant les obus et les bombes se croisaient en l'air. Nos batteries l'emportèrent à la fin, et l'assaillant s'enfuit en désordre derrière ses murs, les brancards chargés de morts. Dès la diane, partout on célébra dans ce succès de détail une nouvelle invitation à l'assaut, et l'attention du camp se tourna, pour la journée, vers Balaklava.

De ce côté, à cette heure (19), Omer-Pacha, à la tête de quarante mille hommes, s'avancait en avant-garde, par le chemin de Baïdar. Mais, au signal de son arrivée, les postes de Russes épars se retirèrent sur le sommet de montagnes inaccessibles. Cette reconnaissance prouvait que les défenseurs de Sé-

bastopol refuseraient de décider de la guerre en champ clos; mais du haut de leurs remparts ils défiaient la fortune. L'attaque avait déjà dépensé plus de deux cent mille projectiles, sans empêcher le corps de place d'augmenter sa force réelle. Cependant le bombardement, recommencé pompeusement à Pâques, s'éteignait, ainsi qu'un incendie mal préparé. Aujourd'hui le tir avait encore subi une réduction : chaque pièce ne pouvait désormais aller au delà de dix coups par jour, sauf dans les cas extrêmes. De cent à quarante! de quarante à dix! Les impatients, dans la rue, se demandaient : « Où en est le taux du feu ? » du même ton de consternation que des haussiers, à la Bourse, en temps de baisse constante, s'informant de la cote. Les rieurs plaisantaient de l'imbroglio du siège, compliqué par la difficulté d'atteindre les Russes derrière des rochers à pic et les inondations de la Tchernaiâ. Malgré les obstacles en tout le pourtour de Sébastopol accumulés par la nature et par l'art, un immense besoin d'agir dévorait l'attaquant. A l'envi, Turcs, Anglais et Français, vétérans et conscrits, souhaitaient d'aller en avant, tandis que la guerre s'égarait de plus en plus dans l'ornière des sapes. Singulièrement dramatique était la situation de deux cent mille hommes depuis dix mois parqués entre un cercle de bastions et la mer, résolus à se sacrifier tous pour sortir d'une voie sans issue, et que la fatale routine d'un siège entrepris hors des règles ordinaires condamne sans fin à l'immobilité! Le parti le plus sûr alors eût consisté sans doute à tourner la place par Batchi-Saraï, à effectuer par ce chemin le projet de blocus que l'insuffisance des ressources avait dès l'origine rendu impraticable, et que les meilleurs esprits réclamaient par la bouche du général Niel. Mais l'exécution de cet investissement tardif de Sébastopol aurait exigé chez les assiégeants l'unité du commandement. Or la politique avait voulu que, dans l'intérêt de l'alliance, au mépris même de l'harmonie mili-



taire, les deux peuples gardassent jusqu'à la fin leur indépendance sur le champ de bataille. Le maréchal Saint-Arnaud avait compris, au départ de Varna, que l'égalité de pouvoir entre les chefs des deux armées serait un écueil pour la victoire en Crimée, et cette prédiction se réalisait par des tiraillements inévitables dans la conduite des opérations de l'attaque.

La nuit du 19 fut marquée par un acte du réveil des Anglais. Ils prirent deux embuscades gênantes pour leurs cheminements, à 1 kilomètre du Grand-Redan. Mais l'artillerie russe tonna tellement que les *riflemen* purent conserver seulement le poste le plus voisin de leurs lignes. Ce pas avançait peu les affaires générales. Mais au jour (20), un formidable champion qui, depuis ses mécomptes du 17 octobre, s'était tenu éloigné de la scène, l'armée navale, intervint. Vingt vaisseaux de haut bord, neuf frégates, quatre corvettes, quatre chaloupes canonnières, vingt-deux vapeurs, rassemblement de forces capable d'écraser la marine entière de la Russie, s'embossèrent pour le combat, le plus près possible du fort Alexandre, et bientôt le retentissement des bordées se fit au loin entendre. La fumée assombrissait l'horizon; et, malgré toutes les déconvenues du passé, le cœur battait d'espérance aux auditeurs du camp peuplant les crêtes des mamelons. Quelques rares aristarques haussaient les épaules; l'expérience ne tarda pas malheureusement à leur donner gain de cause: peu avant midi, les escadres, mécontentes de leur tir, levèrent l'ancre, et la Quarantaine salua leur retraite vers Kamiesch, tandis que le fort Constantin applaudissait derrière ses courtines vierges. Ainsi les flottes unies elles-mêmes étaient encore une fois convaincues d'impuissance pour dénouer le nœud gordien. La nuit fut remplie par une canonnade dérisoire. Les gardes d'infanterie, à travers les tranchées obscures, déploraient l'ajournement de plus en plus probable de l'assaut. —

« Nous y resterons tous ! s'exclamaient les faibles ; les autres soupiraient. Le long des batteries, le deuil du tableau prêtait plus encore à la mélancolie. Les servants, rebutés par onze jours d'efforts inutiles, condamnés presque au repos, rongeaient leur frein, en troupes taciturnes, à cheval sur les affûts. Chaque demi-heure, l'un d'eux se relevait, remplissant les fonctions de boute-feu, et tirait le cordon de l'étoupille avec le geste d'un portier en colère. La pièce crachait ; on la rechargeait méthodiquement, et l'on attendait en boudant que son tour de tonner revînt. Les auxiliaires de l'attaque de Malakoff travaillèrent ardemment et sans bruit, aiguillonnés par l'amour-propre. Si les entraves se multipliaient sur le terrain de Victoria, en revanche la deuxième parallèle du Carénage se déroulait, à 450 mètres environ des Ouvrages-Blancs.

Le lendemain (21) l'artillerie alimenta encore le bombardement sans interruption ; le canon de Sébastopol prit le ton des batteries du siège ; les Anglais imitèrent leurs alliés, par excès de susceptibilité. Tant pis si leurs provisions s'écoulaient en pure perte : il ne sera pas dit qu'on aura tiré un seul jour sans eux ! D'ailleurs leurs pionniers, régénérés, brillaient au chantier ; ce n'étaient plus ces ridicules ateliers de la saison d'hiver, où quelques pelleteurs épars remuaient sentimentalement la terre ; misérables débris des brigades d'ingénieurs de la reine, dont les soldats de *royal artillery*, leurs frères, disaient alors, avec un blâme calme, devant quiconque les interrogeait sur la trop lente marche des travaux contre le faubourg : « Oh yes ! le génie être fort cōpable ! » Leurs ouvrages de date récente offraient ce caractère *confortable* et même *fashionable* que nos collaborateurs se plaisaient à reconnaître dans plusieurs batteries françaises. La témérité des collègues anglais en retard ne connaissait pas de bornes. Ils fumaient sur leurs parapets en achevant les terrassements. Ce changement de contenance de plus en plus mani-

festes choqua Sébastopol, jaloux de tous les avantages, et vers le soir une troupe d'éclaireurs se glissa jusqu'au pied des tranchées de nos partenaires, en face du Grand-Redan. Les riflemen les reconduisirent à la baïonnette ; le glacis fut jonché de morts ; mais les vainqueurs durent à leur tour, en désordre, rebrousser chemin, car le canon vengeur de Karabelnaïa et des casernes s'était subitement démasqué. La gauche des lignes anglaises fut écrasée. Je veillais, ce soir-là, au poste du Ravin. Nos parages recevaient des éclats de la tempête, et autant par intérêt personnel que par générosité, il fallut, à l'exemple du voisinage, rompre des lances, la nuit et le jour durant, avec le bastion du Mât et ses aides en courroux. Pour la première fois, depuis la reprise de la lutte générale à coups de canon, le succès nous avait été franchement disputé.

En dépit de ce progrès négatif, à l'heure de la rentrée de la garde (22), les bonnes nouvelles circulant de bouche en bouche réchauffaient l'enthousiasme. Sous le charme d'un beau soleil, on exaltait l'agrandissement de la brèche-Gary, l'abandon de la passerelle ruinée. A cet accès de gaiété confiante, le peuple des bivacs fut redevable au moins des douceurs d'un premier somme. Mais aux approches de minuit, des bordées de canon, tirées en pleine mer, mirent l'armée en émoi. L'amiral Bruat forcerait-il l'entrée de la rade ? Des fanatiques coururent en chemise sur l'observatoire le plus proche. On apprit, le matin, qu'une flotille avait essayé de bombarder la Quarantaine ; mais, arrivé à cinq encablures du rivage, le *Mogador*, chef de cette échauffourée navale, avait eu sa coque traversée par deux boulets, sa cheminée brisée, et il ne lui était resté que l'honneur de diriger la fuite. Les claqueurs, à ce propos, décomptèrent. Bientôt les gens du marché, au retour de Kamiesch, annoncèrent le départ des troupes d'Omer-Pacha pour Eupatoria. Les Turcs arrivent, puis s'en vont comme ils sont venus, remarquaient

les pauvres d'esprit avec malice, et ces manœuvres contradictoires leur semblaient dissimuler un coup de théâtre profond ! Après tant de méprises, en présence de tant d'anomalies, les plus experts, s'entretenant du siège, ressemblaient de plus en plus à des déchiffreurs déroutés de logoglyphes.

Le sommaire véridique de la quatorzième journée du bombardement aurait suffi pour alarmer les esprits, balancés depuis Pâques entre l'espérance et la crainte. Or, le 23 au soir, les ouvrages extérieurs de la place n'offraient plus de lacunes. Derrière la brèche, un masque de terre montait presque à hauteur de la corniche du mur crénelé. L'assiégé rétablissait la communication entre la ville et le faubourg, au moyen d'un pont de radeaux, ce qui rendait la nouvelle passerelle invulnérable. Les vigies d'Inkermann avaient constaté que l'armée russe grossissait dans une proportion plus forte que l'armée assiégeante. Près de Mackenzie, et sur la rive gauche de la Tchernaiïa, jusqu'à l'entrée de la gorge de Varnoutka, presque aux portes du marché anglais, des files de tentes blanchissaient l'horizon. En outre, l'artillerie de l'attaque n'agissait plus que par pudeur et sans la prétention, chaque pièce tirant dix coups à peine, de démonter les canons de l'enceinte, serrés presque comme des palissades le long des bastions, et au besoin renaissants. Le génie arrachait tous les jours quelque parcelle du sol ennemi ; mais la pose de chaque fascine se payait au poids de l'or et du sang. Les probabilités croissantes d'un délai illimité de l'assaut produisirent dans les camps une première crise de découragement. On n'entendait, à la soirée, autour de soi que des plaintes. « Nous n'en sortirons pas sans l'Empereur, s'écriait-on, l'été nous achèvera. » Déjà les épidémies moissonnaient la Chersonèse, et ces boutades de dépit étaient bien pardonnables, après les plus douloureux quartiers d'hiver à la tranchée dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Les soldats de la France s'étaient assez lavés du reproche, devenu classique depuis 1813, d'être des lutteurs uniquement bons en temps de victoire. Tandis que les colosses anglais, réputés des modèles dans l'adversité, succombaient, vaillamment, il est vrai, sous la misère, leurs rivaux restaient debout, industriels, vigilants, braves jusqu'à l'exagération, trouvant à rire au milieu des tortures, prouvant de nouveau à l'Europe que la taille n'est pas toujours la mesure des vertus guerrières. Sébastopol renferme la réfutation de la Bérésina! Quelle éloquence dans les dix mois d'épreuves déjà traversées! De l'Alma au 5 novembre, la vie de l'armée d'Orient passe en déceptions. Inkermann la pousse au bord d'un gouffre. La mer Noire la menace de la famine. L'honneur sauf, elle espère au bruit des tempêtes d'automne. L'hiver vient; décembre, janvier, février, ainsi que des séidés du tzar, frappent coup sur coup. L'armée martyre espère toujours! La suprématie de l'attaque est disputée par l'assiégé, les Anglais abandonnent presque l'arène; en arrière, désespoir! Le printemps brille enfin, et plus confiante en la fortune qu'au premier jour, elle célèbre la Pâque en recommençant la lutte. Qu'on cherche parmi les fastes des Romains eux-mêmes, une page plus glorieusement originale!

Les inquiétudes du soldat reflétaient les hésitations du conseil. Le général en chef, devant l'attitude de la garnison, sentait la nécessité de prendre l'offensive, sous peine de voir les rôles plus que jamais intervertis entre les Russes et les alliés. Ce jour-là, tous les directeurs du siège avaient été convoqués pour se prononcer sur l'époque de l'attaque à la baïonnette. Anglais et Français, d'un commun accord, la reculèrent à la fin du mois, sitôt que la queue des renforts aurait touché terre. Il ne fut apporté aucun changement au programme des opérations. Pendant que le deuxième corps enlèverait les Ouvrages-Blancs et le Mamelon-Vert, et de là, suivant la tournure des événements, se jetterait sur Malakoff, les assiégeants

de la ville devaient conquérir les deux bastions d'attaque et la Quarantaine. Le général Péliissier reçut immédiatement la mission de préparer les places d'armes et de déblayer le passage des colonnes d'assaut.

Le camp s'endormit tristement, bercé par les chœurs d'insectes, chants mélancoliques de la nuit, car les champs, désolés par la chaleur, fourmillaient de grillons et de sauterelles. Plus tard, les avant-postes escarmouchèrent, et le canon se borna au simple accompagnement d'une maigre fusillade. Ces heures de trêve furent employées secrètement par les Russes à l'accomplissement de projets importants de contre-approches en avant du bastion central. Au point du jour, six embuscades étaient déjà construites sur trois lignes de défense, à 80 mètres de la tête de tranchée la plus avancée. Par le fait de ces retranchements plongeants, l'achèvement des dernières batteries de siège était presque impossible. Le danger pressant, le sénat militaire se réunit encore dès le matin; et l'on discuta les dispositions de détail du plan d'attaque à force ouverte. On concerta aussi une diversion prochaine sur les ports de la mer d'Azof, magasins inépuisables de la place. Cependant, soucieuse de l'avenir, l'armée, dès le réveil, tournait les yeux vers la porte du quartier général, où s'agitaient les questions brûlantes de la guerre. Mille promeneurs rôdaient aux alentours, par attroupements curieux. Bientôt lord Raglan sortit. Sa figure rembrunie étonna plusieurs témoins, quoiqu'on ne fût pas habitué à voir milord sourire; et l'on en conclut des divergences d'opinions entre lui et son collègue. La nouvelle de l'expédition de Kertch, promptement répandue, ne consola pas de l'incertitude qui planait sur la date de l'assaut. Heureusement, les échos du bombardement, rouvert accidentellement dès midi, dissipèrent les préoccupations de la foule. Secouant leur inertie de la veille, la plupart des batteries grondèrent, bouleversant avec concert les conquêtes ré-

centes du bastion central. Dès la nuit tombante quatre compagnies d'infanterie envahirent alors à brûle-pourpoint les embuscades. L'ennemi ne lâcha prise qu'à la dernière extrémité, et après l'avoir repoussé, il fallut qu'un feu violent de mousqueterie et des salves roulantes de mitraille le retiussent à distance. La place, outrée, fouetta le terrain ravi par l'assiégeant. A l'aube, les parapets manquaient de solidité. Les défenseurs durent battre en retraite, et les tirailleurs russes en reprirent possession, malgré l'artillerie.

La journée du 25 n'éclaircit rien. Le feu se mourait partout, sauf en face du bastion central. Cependant, les Russes s'opiniâtraient à relier les embuscades, celles qu'ils avaient ressaisies et celles qui étaient vierges de toute insulte, en un système d'ouvrages redoutables. Il n'était plus question d'attaquer à titre de revanche ces boulevards extérieurs : aussi l'alarme du camp redoublait à vue d'œil. Singulier contraste ! le soleil d'avril avait ramené l'aisance sous la tente ; Kamiesch était un marché de cocagne ; la tranchée s'était dépourvue de son aspect lugubre ; les marguerites osaient fleurir sur les talus ; la vie de bivac se recolorait de toute manière ; et néanmoins jamais, lors des plus cruelles épreuves de l'hiver, le courage de l'armée ne s'était plus affaissé qu'à certaines heures de cette arrière-saison de tâtonnements qui suivit l'insuccès du bombardement de Pâques. Chacun avait presque épuisé son fonds d'énergie à souffrir et à patienter. On se croyait arrivé au terme du pèlerinage, et voilà que tout à coup, sans raison apparente, l'image des victoires suprêmes et du retour en France s'évanouissait dans les brumes de l'inconnu.

Pour stimuler le zèle attiédi, le général Canrobert, le 26, passa en revue les troupes du deuxième corps ; il leur promit que trente mille compagnons allaient, avant quelques jours, débarquer, et qu'avec leur aide, de gré ou de force, nous planterions nos aigles sur

Sébastopol. Ce discours fut rapporté de bouche en bouche, plus vite que par la télégraphie, jusqu'aux limites du camp, et on y applaudit de toutes parts. Les faits semblèrent répondre aux paroles. Les batteries de campagne, désorganisées par le service d'hiver, reçurent ce jour-là l'ordre de se reformer, afin d'être prêtes à marcher dès le premier signal. On emprunta des chevaux à la cavalerie, qui se consumait de plus en plus dans une fatale inaction.

Ces demi-préparatifs de combats prochains, entremêlés de mille pourparlers, égayèrent le temps, et le camp en émoi goûta le charme d'une soirée d'Orient sans pareille. Le ciel figurait, étoilé, ce dôme de diamants que les enchanteurs donnent à leurs palais. L'Euxin entourait au loin la Chersonèse d'un tapis argenté; des bouffées de parfums, avant-coureurs de mai, venaient avec la brise de la rive asiatique. Les chiens de Sébastopol aboyaient derrière les remparts comme une meute attardée, et la trompe russe, sonnante en ville la retraite, avait des accents de cor de chasse. L'enceinte de Sébastopol était éclairée par les éclairs de la fusillade, comme une rampe de théâtre. L'armée se complut longtemps à ce spectacle d'avril finissant. Cependant, au siège, la nuit fut laborieuse : le génie terrassa à grand renfort de pelles les places d'armes avancées. L'artillerie arma les deux batteries dernièrement dressées, et cette opération fut un des exploits de la direction du grand parc.

Aux premières clartés du matin, la place modéra son tir, et ses pionniers redoublèrent de dévouement. Pour le camp, la journée passa avec solennité. Le général en chef visita le premier corps; la foule des amateurs libres délaissa matinalement les lieux ordinaires de récréation, pour le champ de la cérémonie. Parmi les curieux d'élite, brillaient en calèches des dames anglaises, blondes, fraîches et souriantes. Quelles œillades elles essayèrent de ce peuple déshabitué des visages de femmes. Le général Canrobert



harangua la troupe, renouvela les assurances d'un prompt dénoûment, faites hier à l'armée d'observation, distribua des croix et des médailles, le plus sûr levier du succès, et devant lui le défilé commença fièrement. Le chef salua, le cœur ému, tous ces bataillons de l'Alma et d'Inkermann, devenus sous son commandement, à l'école de la misère, invincibles et déterminés même à mourir tous, pour la grandeur de la France. Les baïonnettes reluisaient, mieux alignées qu'aux jeux du champ de Mars. Les drapeaux déployaient leurs haillons ; quelques-uns, trop criblés de trous, ne pouvaient plus flotter au vent. Sous leurs habits déteints et tachés de la boue des tranchées, ces jeunes vétérans de Crimée rappelaient les légions de républicains qui, en guenilles, avaient conquis l'Europe. Les musiques, disloquées, écorchaient le moins possible la marche de leur régiment. Mais de temps en temps, la contre-basse majestueuse du canon rehaussait cette cacophonie pittoresque. Rien ne manqua, pas même les cris sacrés : Vive la France ! vive l'Empereur ! et les témoins de cette parade, aussi bien que les acteurs, retournèrent radieux à leur bivac. Leur satisfaction gagna de proche en proche ; les plus mécontents semblèrent encore prendre leur parti des longueurs du dernier entr'acte.

Le nouveau prélude d'assaut commença sans délai, par le signal de l'expédition de Kertch. La division d'Autemarre reçut, dès le soir (26), avec joie, l'ordre de départ pour le surlendemain. Dans chaque division on reconstitua les colonnes d'attaque. Mais le cours du siège ne s'arrêta pas. Pauvres canonniers à pied, parias de la gloire, ils se reposaient sur leur croix, juste le temps de respirer. Les tours de garde individuels étaient prévus comme les crises d'une fièvre ; toutefois, afin de s'en souvenir à propos, la plupart, selon la mode, notaient sur leurs almanachs ces jours néfastes, et chacun, en cette triste comptabilité, donnait carrière à son imagination. Qui ti-

rait une barre, indiquant ainsi que ces jours étaient rayés de leur existence; qui dessinait en marge de la date un chevron, c'était déjà le soixantième; qui avait adopté le simple point d'exclamation. Ce jour-là, pour moi, le *livre noir* avait reparlé; donc me voilà, à l'heure annoncée, sous le harnois de parade, après une journée de siège insignifiante (27), et je montai avec cinquante servants au gîte du ravin, pendant que mille autres détachements de la garde suivaient leur direction respective à travers les tranchées. L'ordre recommandait d'être aussi sobre que possible de munitions. Le bastion du Mât, de notre côté, n'affichait aucune intention hostile. Les rares bombes fendant le ciel allaient à l'adresse des nouvelles sapes de la quatrième parallèle. Rien ne nous empêchait donc de nous ébattre à la douceur de la flânerie nocturne. Le rire venait aux lèvres des promeneurs, se retournant vers ce temps de douleurs où, en ces mêmes lieux, l'on avait à peine assez de souffle pour se réchauffer les doigts, alors que le froid, suspendant des glaçons à nos barbes, mordait jusque sous les fourrures. Les Anglais étaient tous debout et en action. On les entendait fredonner ou siffler des airs de la patrie en travaillant. Ils feront pleuvoir, s'écriaient les farceurs, et tous d'en faire gorges chaudes. La haine d'Albion avait dégénéré, chez nous, en un besoin de ridiculiser à tout propos frère John Bull. Heureux du calme que nous laissait la place, chacun eut à peine arrosé à son aise trois pipes de riantes méditations, que l'aube parut. C'était une amie dont on s'était habitué, après les veilles hivernales à saluer la venue, car elle signalait le terme de l'épreuve. Cette fois pourtant je l'admirais, non en supplicié de la guerre à qui il tarde de voir finir une corvée, mais en touriste de bivac qui a le loisir de l'extase. Il me parut que les grands artistes, sur la foi d'Homère, avaient trop flatté l'Aurore. Ces paresseux de génie n'ont peut-être jamais assisté au lever de l'aube. Rien n'est plus suave que ce court instant du matin, où

les ténèbres, comme un rideau tendu sur le monde, s'entr'ouvrent à l'orient, tandis que le soleil annonce son approche par les plus fines touches de blanc tendre et de rose naissant que le pinceau de la nature sème à profusion aux bords du ciel. A la faveur du repos, et jouissant de mon reste, je m'amusai en rhétoricien de cette digression, pendant que les camps et les tranchées se réveillaient bruyamment (28). Il régnait surtout au centre des attaques de la ville une surexcitation inaccoutumée; les contre-approches russes du cimetière venaient de se révéler dans leur étendue redoutable. Les faces de l'ouvrage s'adossaient à deux éminences, et une communication profonde le reliait avec la *lunette* de gauche du bastion central. Il était aisé à plusieurs bataillons de se loger dans l'enceinte de ce camp retranché, et de là, harcelant la quatrième parallèle, de paralyser nos progrès. Le génie prit à juste titre l'alarme. A son appel, le général Péliissier, avant la fin de la matinée, se rendit à l'observatoire de la batterie n° 40, et l'inspection rapide des travaux de l'ennemi le convainquit de la nécessité d'une attaque immédiate. Au retour, le commandant de l'armée de siège parcourut les lignes; sa vue augmenta la confiance des soldats. A partir de midi, la canonnade reprit avec plus de force vers la région centrale du siège. Aux ailes, nous nous contentâmes d'expédier toutes les heures une bombe au bastion du Mât, qui payait scrupuleusement de la même monnaie. L'exaspération contre ce cerbère de Sébastopol allait en croissant. En attendant de se ruer contre ses murailles, les rieurs se vengeaient par des jeux de mots. « Quand le materons-nous enfin? Quand le fera-t-on mat? » Ainsi avec le beau temps, renaissait le calembour, cette graine commune de l'esprit français.

La garde descendante du 28 s'égara en partie le long des ravins pour cueillir de la salade. Chacun revint, portant à la main un bouquet d'herbes répa-

atrices. On aurait dit un symbole de paix. Le souper fut un régal de légumistes. A la soirée, je m'en fus au voisinage, en fourrageur de nouvelles. Le cercle n'existait plus à huis clos. Le printemps avait détruit l'isolement en petit comité. Les notables d'alentour tenaient cour plénière en plein air, sous des bancs ombragés. Les masques d'hiver étaient tombés : tel qu'on rencontrait jadis, vêtu en ours de tranchée, suivait la mode des fashionables de Kamiesch. Tel autre qui ne quittait jamais le bonnet rouge et son bâton de route, ce qui lui donnait l'air d'un sans-culotte en pèlerinage, portait maintenant képi neuf et jouait de la cravache. On entendait les muets d'autrefois prouver l'inutilité de l'entreprise tardive contre Malakoff. Les politiques expliquaient les délais successifs de l'assaut par de hautes raisons. L'Autriche, toujours la ténébreuse Autriche ! La discussion, au clair de lune, s'éleva bientôt, et la lumière se fit autant que possible. Les plus sensés soutinrent qu'il serait absurde de ne pas abuser de l'attente jusqu'à l'entrée en ligne des troupes de renfort qui vogaient, à cette heure, d'après les dépêches de la journée, dans les eaux du Bosphore. A la vérité, au sein de cette confrérie d'artilleurs, modestie à part, on convenait que jusqu'à présent les batteries de siège avaient amplement réalisé les espérances de l'attaque ; une minorité de savants trouvaient qu'on ne ricochait pas assez les faces de la fortification, mais ceux-là même accordaient à l'arme, en dernier ressort, un certificat d'absolution. L'esprit du corps aveuglait aussi les ingénieurs, au point de ne pas confesser une tache, depuis le début, dans le gouvernement des sapes. L'infanterie, gardienne et auxiliaire des travaux, était, de l'aveu de l'univers, sans égale et sans reproche. La cavalerie, le sabre toujours au fourreau, n'avait aucun tort. A qui donc la faute d'un *statu quo* trop prolongé, au gré des plus patients ? A la fatalité des circonstances ? Mais ce mot ne rendait

pas compte des anomalies. Aux Anglais? Sans doute, nos alliés, trop éloignés du Grand-Redan, souhaitaient qu'on ne brusquât rien; mais ils n'étaient qu'un rouage de la machine. Pourquoi ne pas attribuer principalement le point d'arrêt imprévu du plan d'attaque à l'habileté de la défense? Le général Todleben, son génie et l'hiver aidant, était parvenu à cuirasser l'enceinte bastionnée de Sébastopol d'un système complet de contre-approches, et, par la création de cette ligne de dehors qui coupait les glacis moyennement à 200 mètres du pied des remparts, l'œuvre du siège s'était, à l'insu de l'armée, dédoublée. Le bombardement de Pâques avait démontré, non la possibilité d'enlever d'emblée la place d'assaut, mais la facilité de débayer d'abord de barrières extérieures le chemin des brèches. Il avait même préparé le succès de cette opération préalable, en protégeant l'avancement des places d'armes. Ce résultat suffisait à justifier cette imposante manifestation d'artillerie. Or, si l'assiégeant aurait été, aux yeux de la critique, excusable d'échouer dans une action générale contre le corps de place, il fallait du moins qu'il réussit dans l'attaque partielle des retranchements que l'art des défenseurs avait interposés de haute lutte entre les têtes de sape et les fossés des bastions. Il le fallait, sous peine de déshonorer le passé. De là, les tâtonnements d'avril, causes au bivac de tant d'exercices d'imagination et d'impatiences fébriles!

Il y eut un grand mouvement, toute la nuit du 28, entre la quatrième parallèle et le cimetière. L'attention des deux partis se concentrait sur le champ des combats prochains. Du soir au matin, avec un redoublement de fureur, les bombes et les boulets passèrent sur ce coin de terre bouleversé par la pelle ou la mine, et les pionniers ne purent travailler que par saccades. Le contingent des blessés et des tués surpassa le chiffre ordinaire. La mort, cette usurière impitoyable des armées, préle-

vait, en sa tournée quotidienne, sa dette de sang, et par l'accumulation des sacrifices, depuis l'ouverture, le nombre des victimes avait atteint près de quatre-vingt mille. Les cimetières regorgeaient de cadavres. La végétation était en ces champs tristement luxuriante. De loin, on les aurait crus des jardins ! Au réveil (29), le camp s'empessa de consulter les estafettes de la tranchée et les oracles. Que voit-on aujourd'hui poindre à l'horizon ? leur demandait-on. Rien, répondaient même les confidents du quartier général, et la rue prit son air habituel de calme insouciant. L'armée était alors plaisamment au régime. Chacun, pour charmer l'attente, se tâtait le poulx et se croyait plus ou moins atteint de scorbut, sans compter quelque germe de glorieux rhumatisme. Aussi l'on ne rêvait qu'herbages frais, de même qu'au cœur de l'hiver on ne soupirait qu'après le bois à brûler. Toute escouade, toute table d'officiers, envoyait chaque matin des verduriers à la corvée. La panacée, c'était le cresson. Les docteurs en préchaient spécialement l'usage. On disait qu'aux bords d'une source cachée, au delà de Kamara, les zouaves, rois de la prévoyance, en dénichaient à volonté, et l'on voyait, à travers la plaine de Balaclava, mille picoreurs rechercher cette fontaine de Jouvence, avec la même sollicitude que s'ils avaient la piste des Russes. Cependant ceux qui, dans chaque ménage, n'étaient pas chargés du département de l'hygiène, aéraient les maisons en retroussant les rideaux de toile, balayaient le pavé ; puis, libres des soins domestiques, ils allaient en foule se vautrer sur la pelouse grillée des mamelons et regarder encore la grande image de Sébastopol, luttant sous ses ruines. Cependant les poules éparses à travers les tentes, dont les charpentes découvertes imitaient des perchoirs, faisaient ressembler le camp à une basse-cour. Des nuages rafraichissants voilaient le soleil, et leurs ombres se projetant au loin enlevaient à la Chersonèse l'apparence de la nudité. Quel gai

trompe-l'œil, comparé aux vues de bivac en décembre! Je m'oubliais, du seuil du logis, dans ce rapprochement qui était sur toutes les lèvres. Mais bientôt des amis, déjà en cavalcade, me rappelèrent que les conquérants de Kertch s'embarquaient le soir et que nous avions promis de les festoyer. Martin sella Nicolas, et nous courûmes en hâte à Kamiesch, rendre les honneurs aux partants. Il se faisait tard lorsque le matériel de guerre et les bagages de la division expéditionnaire furent rangés à bord; et, pendant que l'escadre appareillait, nous songeâmes à une affaire particulièrement grave, même les jours de bataille, au dîner. On exprima mille vœux bachiques pour que le chemin de la mer d'Azof conduisît l'assiégeant à Sébastopol. La flottille conquérante de Kertch ne leva l'ancre qu'au point du jour, et cingla d'abord du côté d'Odessa, afin de dépister les vigies de Sébastopol.

La nuit, au siège, n'avait pas fait progresser sensiblement les attaques de la ville. Cependant la redoute de contre-approche devant le bastion central achevait les préparatifs de son armement, protégée par les feux de flanc de la Quarantaine. Le déchaînement de toutes les pièces qui la contre-battaient n'empêcha pas les projets de l'artillerie ennemie, et l'ouvrage, au jour, percé d'embrasures, avait acquis l'importance d'un avant-corps des fortifications de la place. Dès la matinée (29), on jeta près du Lazaret les bases de deux batteries d'enfilade qui prirent les n<sup>os</sup> 41 et 42 dans la série. La nature du terrain, les embuscades russes du voisinage et la trinité des bastions s'opposèrent au travail. Mais, en des temps autrement difficiles, on avait bravé les difficultés du roc vif et les colères de l'assiégé. La dernière journée d'avril fut d'un calme de fâcheux augure. On s'entre-bombarda à bâtons rompus, jeu fastidieux pour les tireurs! Au camp, par un nouveau revirement d'esprit, l'armée ne semblait plus se ressouvenir que, depuis six longs mois, elle vivait d'espé-

rances trompées. Elle s'occupait d'embellir ses cantonnements, comme si l'année courante ne devait pas marquer le terme de ses ingrats labeurs. « Il faut voir, » ricanait le troupier, jardinant autour de sa hutte. Une musique, chargée, à la veillée, de nos menus plaisirs, s'exerçait aux environs contre Rossini; et, de temps en temps, mille flâneurs à la ronde prêtaient l'oreille à cette annonce discordante du mois de mai. La soirée était d'une magnificence orientale. La Chersonèse resplendissait de feux multicolores : au ciel, les blanches étoiles et les fusées de bombes sanguinolentes; à l'horizon de la mer, les signaux rouges des mâts de frégates en sentinelle, et au plus loin que la vue pût porter, les pâles lumières des tentes figurant d'innombrables pavillons de plaisance, illuminés pour une fête. La terre était émaillée de vers luisants, offrant comme une tapisserie de perles. Le vent avait la tiédeur amollissante des brises d'été du Bosphore. Après une longue extase, le camp, sur l'oreiller, alluma la pipe des rêveries tardives et attendit le sommeil.

La nuit du 30 avril ne laissa pas de trace mémorable. Ce fut un insipide mélange de coups de canon et de fusil entre quelques batteries turbulentes et les avant-postes impatientés. Cependant, les travailleurs de la quatrième parallèle apprirent pour la première fois à redouter les projectiles, lancés presque à bout portant par les petits mortiers des nouveaux ouvrages de contre-approche. Ce feu gênait l'essor des sapes contre le bastion central. L'attaque définitive de ces dehors fut remise au lendemain.



## LIVRE II

### LES JOURNEES DE MAI

Le 1<sup>er</sup> mai, dès le matin, le canon préluda; les batteries, tournées directement contre les retranchements russes à enlever, précipitèrent de plus en plus leur tir, à mesure que le temps avançait; les autres, pour ne pas donner l'éveil, tirèrent sur leurs adversaires ordinaires. A soleil couché, trois colonnes d'assaut coulèrent le long des tranchées extrêmes et prirent respectivement leur place de combat: à l'aile gauche, le général Bazaine devait aborder la redoute de flanc; et, tandis que, de l'autre côté, le 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs et une compagnie du 42<sup>e</sup>, sous la conduite du général de Salles, commandant supérieur de l'entreprise, tourneraient la position, au centre, le général de Lamothe-Rouge se présenterait de front. Le plan étant ainsi réglé, rien avant la nuit n'annonçait de la part de l'assiégeant une action de vigueur immédiate. On répondait aux bastions bombe pour bombe; les tirailleurs se chicanèrent au clair de lune. Mais à neuf heures, l'artillerie concerta; ses premiers coups furent dirigés sur le champ des contre-approches. La place tint tête à l'orage. A dix heures, les bouches à feu qui agissaient sur le cimetière se turent. Le reste redoubla d'ardeur contre les abords de la ville, fouillant à obus surtout les ravins et les postes de ralliement des réserves. Dans ces entrefaites, les assaillants, avec

le silence du sang-froid, débouchent des parapets coururent aux Russes et ne leur laissent pas le temps de se mettre en garde. Pris de toutes parts, les défenseurs se renversent sur les bataillons de soutien. On les poursuit tous pêle-mêle; mais bientôt des fougasses meurtrières éclatent sous les pieds des nôtres, et les bourrades de la mitraille achèvent de les ramener vers le premier champ de leurs exploits. Là, ils prennent appui, tandis que les brigades de pionniers se hâtent de leur élever un rempart au moyen de la gabionnade déplacée, et d'ouvrir un chemin avec la parallèle voisine. Il était alors près de minuit. La canonnade continue furibonde; mais Sébastopol trahit, par sa contenance, le désir d'une revanche. En effet, peu après, à son de trompe et poussant des hourras de rage, les Russes reparaisent et se jettent deux fois, coup sur coup, tête baissée, parmi les terres bouleversées de la redoute. La baïonnette les repousse avec perte; neuf mortiers restent entre les mains des vainqueurs. Dès lors, l'indignation du bastion du Mât ne connut plus de bornes. Les boulets et les bombes fauchèrent le parapet derrière lequel les soldats du génie travaillaient. On leur vint en aide, et au jour, l'ouvrage du 2 mai consolidé nous appartenait sans retour! C'était vraiment un grand coup porté à l'assiégé, car les positions conquises, dominant le ravin du centre, facilitaient l'accès des colonnes d'assaut. Cette même nuit fut laborieuse, au siège de droite. Les Russes élevèrent, en avant des Ouvrages-Blancs, la batterie dite du 2 Mai, qui commandait le ravin du Carénage. En revanche les approches du Mamelon-Vert avancèrent de plusieurs enjambées.

Le lendemain matin (2), le canon, qui, depuis le commencement de la nuit, n'avait pas repris haleine, sonna la diane à grand orchestre, et le camp, dès son lever, vécut dans une effervescence continuelle, contre-coup des événements de la tranchée. En effet, la place cribla de fer le théâtre des embuscades per-

dues et s'opposa à l'établissement des défenses. L'artillerie couvrit en vain le chantier de sa puissante protection. Les deux bataillons de garde, à moitié décimés, ne tenaient plus, quand vers trois heures de l'après-midi, trois mille Russes se dressent à l'improviste derrière le talus. Les nôtres, poignée de braves, barrent le passage à l'ennemi, couchant par terre à coup sûr quiconque ose franchir le fossé. Mais le danger les enveloppe. Nos batteries se conjurent contre les ennemis. Débordant en même temps, quatre compagnies des voltigeurs de la garde et un bataillon du 42<sup>e</sup> s'élancent en plein champ, et tombent sur les flancs de l'assaillant. La sortie, ces renforts aidant, se replie, et cette fois définitivement nous étions maîtres du terrain, occupé de force la nuit. D'un seul jet, la sape, par la prise des lignes de contre-approche du bastion central, avait gagné 150 mètres en avant : avantage coûteux, il est vrai, puisque onze officiers avaient été tués, quarante blessés, et que le *général-soldat* s'était aussi prodigué ! La scène, vu l'heure tardive, ne fut pas déblayée des victimes, de toutes parts gisantes ; mais, soit respect envers les mourants, soit lassitude réciproque, les deux partis observèrent, la nuit durant, une stricte défensive ; seulement, en prévision de nouveaux retours de l'assiégé, quatre canons de 12 furent braqués au voisinage de l'ouvrage du 2 Mai, afin de flanquer les pionniers à la tâche. C'était la 43<sup>e</sup> batterie du catalogue de l'armement ! On profita de la trêve tacite pour réparer les parapets ébranlés et surtout pour approvisionner les magasins appauvris par le tir ; car on avait dépensé en cette partie plus de six mille projectiles. L'artillerie du général Lebœuf avait bien mérité de l'armée. Dans le but de mieux régler son rôle à l'avenir, on la divisa, devant la ville, en trois commandements, correspondant aux trois attaques du bastion du Mât, du bastion central et de la Quarantaine.

Sébastopol, au point du jour (3), planta sur ses remparts le pavillon parlementaire. Le feu cessa religieusement au centre. Les fossoyeurs, derniers comparses de toute épopée guerrière, se démasquèrent et rendirent aux morts les honneurs de la sépulture, une place dans un trou, et par-dessus quelques pelletées de terre ! Les témoins officiels de la cérémonie évitèrent de fraterniser ; car une convention récente avait défendu toute communication manifeste entre les ennemis, les échanges de lettres et de prisonniers devant se faire par voie de mer. Aussi, dès que les tombes furent fermées, le cortège se dissipa à la hâte, et le canon se débrida de nouveau. Triste chose que la cuisine de la gloire ! Quelques coryphées du 2 mai furent enfouis dans les déblais du parapet, au tournant d'une tranchée ; le tronc d'un de ces malheureux pendait, du dessous de la gabionnade, sur la voie publique, et longtemps la garde passa indifférente devant ces chairs d'un héros en putréfaction !

Cette triste fin du drame sembla réagir sur le mouvement de la journée. Du matin au soir, la place ne canonna que pour la forme, et les batteries de siège se reposèrent sur leurs lauriers de la veille. Au camp, déluge de commentaires. Les experts constataient qu'un pas encore comme celui d'hier conduirait l'attaque aux bords des fossés de la ville, et qu'alors, à moins de cheminer à reculons, il faudrait bien accepter l'assaut. A ce compte, nous n'avions plus qu'un court bail de tranchée à finir. En attendant, avec mille bêtes de charge, je repayai, le soir, mon écot. Mes compagnons de route couraient joyeusement, à leur poste. Je faisais, sans le paraître, ombre au tableau. C'était ma dernière halte au ravin. Quel gîte ce vallon aurait offert pour la saison d'été ! Presque seul de tous les recoins de la Chersonèse, il avait revêtu les couleurs du printemps ! Les fleurs blanchissaient, embaumées, aux branches des rares aubépines que les bûcherons ou

les boulets avaient épargnées. Quelques anémones montraient çà et là leur calice au milieu des éclats d'obus ou de bombes. Sauf, dès que la nuit fut close, une fanfare du bastion du Mât, on aurait pu, en cette oasis, se croire aux champs. Je jouis jusqu'à minuit des charmes de ce refuge. Une rixe alors s'éleva aux avant-postes ; et la voix grave de nos mortiers turcs dut se mêler aux chœurs du bombardement. Avec le matin, la paix redescendit dans nos parages. Les loisirs revinrent après déjeuner, et j'allai prendre congé de mes bons voisins et camarades de tir, les Anglais. Nous causâmes siège avec mon collègue de *Royal-Artillery* : sujet entre eux et nous plus brûlant que jamais ! Il chanta les louanges des assiégés du Grand-Redan sur un ton qui blessa ma fibre patriotique. M. Prudhomme se serait révolté ! Avec tous les ménagements oratoires, je décochai à mon interlocuteur, en plaisantant, la boutade récente, dont le camp avait tant ri, de cet adjudant-major de zouaves qui, la nuit, dans une ronde de police, voyant certaine buvette trop tardivement envahie par des *riflemen* en goguette, répondit aux excuses de la cantinière : « Puisque vous ne pouvez par raison les empêcher d'entrer ici, eh bien ! mettez sur l'écriteau : Grand-Redan, et vous serez sûre qu'ils n'entreront pas. » Après je dissimulai des récriminations trop justement dures, que j'avais sur le bord des lèvres, par une poignée de main amicale, et pour me calmer en le quittant, je ramassai, en touriste de bivac, des primevères, comme souvenir de ces lieux que je ne reverrais plus. Mais déjà le bastion du Mât, bâillonné depuis midi, envoyait des bordées précipitées en l'honneur de l'arrivée de la garde montante. Les larmes me vinrent presque aux yeux, quand il fallut dire adieu à cette vallée reverdie, adieu à cette grotte où la fée des rêveries et l'amitié m'avaient indemnisé des rigueurs de l'hiver. Changer de poste, en ce temps, à la tranchée, c'était hypothéquer de nouveau sa vie.

La soirée se ressentit pour moi de ce changement de fortune, très-commun du reste. Je couronnai avec le bouquet du ravin mon obus à fleurs, et en écoutant les rumeurs du voisinage, je me plongeai dans l'oubli du sommeil. Longtemps le camp, à la fraîcheur, disserta sur le ralentissement de l'attaque. En revanche, la nuit fut des plus animées ; tandis que notre artillerie et la place escrimaient l'une contre l'autre, le génie enveloppait de cheminements les postes du 2 mai. Les têtes de sape rencontrèrent sur leur sillon quelques barils de poudre, perdus parmi les décombres de l'ouvrage russe. Le nombre de ces engins d'explosion centupla dans la bouche du soldat, et peu à peu le bruit s'accrédita que les glacis étaient minés sur toute leur surface. Cependant, au lendemain d'une dispute sanglante pour la prise de possession d'une simple redoute, l'assaut général formait de plus en plus le vif souhait de l'armée ; mais elle savait contenir son impatience et s'abandonnait aux douceurs de l'abondance. La misère, par un raffinement de cruauté sans exemple à la guerre, ne nous forçait plus maintenant à thésauriser sans profit. Kamiesch offrait un large débouché aux trésors endormis de nos bourses ; et chacun, suivant ses moyens, jouissait de Capoue. On ne parlait que de parties de plaisir. Ce jour-là, la rade de Kamiesch resplendissait avec la triple rangée de navires à l'ancre, avec son peuple de marins égayant les quais, avec une armadille de chalands, remplis de soldats de renfort. Ces derniers venus étaient fiers de débarquer sur cette terre que leurs aînés, depuis trop longtemps, baignaient de sueurs et de sang, où il semblait qu'il ne restât plus que des palmes à moissonner au grand jour des batailles. Vers le soir, le bruit courut qu'un messenger des Tuileries était arrivé annonçant la venue prochaine de l'Empereur. Malheureux Sébastopol ! répétaient, à la veillée, mille voix d'optimistes !

Malgré les prétendus symptômes de défaite, la nuit ne dénota pas la moindre étincelle de découragement chez l'assiégé. Les revers mêmes l'inspiraient. Chassé des contre-approches du bastion central, il se rejetait du côté de la Quarantaine et fortifiait les embuscades, éparses en avant du mur crénelé. La ruine de la tour centrale était surmontée d'un observatoire, dont les créneaux dominaient les positions du 2 Mai.

Cependant Malakoff, quoiqu'il fût encore rejeté sur l'arrière-plan dans le système général des opérations, recevait chaque jour des accroissements de parapets. Le Mamelon-Vert, armé jusqu'aux dents, défiait les surprises. En compensation de cette recrudescence des efforts de l'ennemi, le génie, à la gauche, pressait l'organisation des places d'armes finales, et suivait pied à pied la marche souterraine des mineurs russes ; à la droite, il complétait la deuxième parallèle du Carénage et entaillait dans le roc du chemin les approches de Victoria. L'artillerie ajoutait pièces sur pièces et ne négligeait rien pour assurer sa supériorité. Mais, en somme, le siège de Karabelnaïa n'annonçait pas encore les espérances qu'il devait remplir, et le *vieux siège* se dévoyait. Puisque le bastion du Mât n'était que conditionnellement le vrai point d'attaque, peut-être aurait-il mieux valu, jusqu'à ce que les travaux eussent atteint, devant le faubourg, le développement reconnu nécessaire au succès, ne pas suivre l'assiégé partout où il lui convenait d'étendre la scène de la lutte, d'abord en face du bastion central, puis sous les murs de la Quarantaine : en effet, cette tactique, dont la grandeur de vue est pourtant incontestable, entraînait, avec le rayonnement de plus en plus prononcé des tranchées vers la mer, une concentration de batteries sur les régions du corps de place situées loin en dehors du front d'attaque, et par conséquent, un éparpillement superflu de forces. Mais les plus habiles eux-mêmes renonçaient à débrouiller le chaos

de la science ; et Jacques Bonhomme ne se souciait que de mener joyeuse vie.

La fraîcheur de la matinée (6) favorisa les distractions champêtres du camp. Certains quartiers ressemblaient à des ateliers de défricheurs. Parfois, fatigués de bêcher, des attroupements de voisins se formaient à l'ombre ; et, par amour des contrastes, on s'entretenait de l'hiver. Là, les anecdotiers de profession narraient à la centième édition, comme neuve, la même histoire. Heureusement, on fut troublé par l'apparition à l'horizon d'une troupe de pale-freniers, ramenant les chevaux laissés à Varna par le corps expéditionnaire d'Oldfort. On fit presque à ces novices une ovation, car ils venaient à propos nous remonter ; ils furent attachés en pompe à la corde, côte à côte avec les vétérans. Chez moi, dom Nicolas manifesta quelque plaisir de revoir son compagnon d'autrefois ; mais il paraissait regarder, du haut de son toupet, ce jeune normand qui n'avait jamais couché hors de la litière, et qui connaissant seulement la poussière du champ de Mars, se donnait les airs d'un cheval de bataille. Que de choses du métier désillusionnantes il dut, au bruit du canon, lui conter le soir, à l'oreille, dans le tête-à-tête du râtelier !

Sébastopol, coi, depuis le matin, se réveilla au soleil couchant. Toute la nuit, il y eut au ciel des tranchées un va-et-vient de bombes, semblable à un jet d'artifices intermittent, mais dans les deux camps grand remuement de terre.

Le lendemain (7), le bombardement se ranima à l'extrême gauche des attaques : matinalement nos boulets se donnaient rendez-vous sur la tour centrale, et les tirailleurs ennemis durent, vers midi, évacuer ce refuge, d'où ils plongeaient dans la parallèle avancée, comme du haut d'un amphithéâtre. Le bastion du Mât se jeta dans la querelle avec sa fougue ordinaire ; ses remparts furent maltraités, mais cette leçon ne le corrigea pas. L'armée ferma l'oreille à ce concert banal d'artillerie et savoura les délices



nouvelles du repos. La vue offrait un coup d'œil divertissant. Le soleil lançait déjà des rayons enflammés; et, les chapeaux de paille ayant partout à jamais détrôné les bonnets rouges, là Chersonèse simulait au loin une colonie de planteurs. Le camp quitta le râteau, à l'heure du départ de la garde. J'étais des élus du jour. Je mis donc de mauvaise grâce, ainsi que tous mes confrères, le pied à l'étrier, et nous filâmes, en ordre de route, vers ces lieux de déplaisir nommés parallèles et batteries de siège, où tout citoyen du bivac, pour ses péchés autant que pour sa gloire, allait trois fois par semaine. Nos destriers novices faisaient, ce soir-là, leur premier voyage au Clocheton. Non loin de la halte, survint une volée d'obus, et la plupart de ces rodomonts de caserne, tournant follement bride, reconduisirent de force leurs cavaliers furieux, jusqu'à l'écurie. Les anciens durent en rire, au piquet, toute la veillée! Grâce à ces vieux chevaux de combat, sellés d'urgence, nous rattrapâmes les bataillons de servants, à l'entrée des sapes. De là, chacun suivit sa direction et sa destinée. Je cheminai, quant à moi, vers les abords du cimetière. Plus nous montions, plus le site se rembrunissait. Partout la trace fraîche du combat du 2 mai. Ici des habits, là des débris d'armes; sur le revers de la tranchée des bouquets de fleurs des champs, tristes comme des touffes d'immortelles; puis, à cette heure du déclin du jour, la chaleur solaire ayant pénétré le charnier enseveli sous la gabionnade, il s'exhalait une odeur cadavéreuse. Pour augmenter l'agrément des passants, les balles sifflaient venant à gauche, des embuscades de la Quarantaine, à droite, des créneaux du bastion du Mât. Vilaines guêpes, mouches à sang, criait-on, et de rire et d'accélérer le pas. Sans trop d'accidents, nous touchâmes au port de la batterie n° 40, et aussitôt la tâche de nuit fut entreprise : mélange de réparations à l'épaule et de tir. Les obus et les grenades, brillant au voisinage, auraient pu tenir lieu de réverbères. Aussi,

à tout instant, le signal d'un danger de mort répandait à la ronde le trouble dans les chantiers. Les Russes semblaient avoir adopté notre cri d'alarme, et comme on leur rendait salve pour salve, que d'ailleurs une faible distance nous séparait, on entendait sans cesse, autour de soi, mille voix amies ou ennemies qui hurlaient : Gare la bombe ! et ce chœur lugubre, entrecoupé des bruits d'explosion, couvrait les plaintes des nombreux tributaires de l'ambulance. Chaque atelier compta plusieurs hommes hors de combat. Sans sommeiller une seconde, l'oreille à l'affût des détonations, l'œil aux aguets des éclairs de fusée, la pelle ou l'écouvillon à la main, nous ramâmes jusqu'à l'aube. Par malheur, la journée fut également inclémente. De temps en temps, un de ces maudits projectiles à percussion, terreur des plus braves, rasait le terrassement, éclatait à hauteur mathématique de la crête du talus, et ses débris, se déployant en éventail, retentissaient, comme un coup de faux de la mort, d'un bout à l'autre de la tranchée. Nous nous vengeâmes de notre mieux sur le bastion du Mât, qui, de ce poste nouveau, présentait à nos coups sa face gauche. Tout l'hiver, par position topographique, nous avions visé son autre face, et souffleter alternativement sur les deux joues cet insolent champion de Sébastopol, était un vrai bonheur de bombardiers. Malgré la fatigue, les tireurs, jusqu'au soir, s'en donnèrent à cœur joie, mais nous bénîmes nos successeurs. A peine débâtés, sous le fouet de la faim, nous arpentâmes les zigzags des parallèles au galop gymnastique. Tout avait changé autour de nous, la saison, le paysage, l'humeur des esprits, les conditions de la vie, l'avenir, tout, excepté l'allure du retour au camp ; de même qu'au premier jour, la garde montait lentement et descendait vite.

La voix de Sébastopol ne se refit entendre que fort tard dans la nuit. Les Russes essayèrent de sortir vis-à-vis des Anglais. Dès lors, grand fracas de mi-

traillade et de fusillade, à cause de cette démonstration, qui avait pour but de distraire l'assiégeant des travaux de contre-approche devant la Quarantaine. Ces dehors extrêmes de la place allaient sans cesse croissant. Pour aider à les conquérir, une contre-batterie de mortiers fut entreprise sous le n° 44, dans les cheminements du cimetière.

Le neuvième jour de mai fut presque exclusivement, sur le champ de siège, consacré aux labeurs des chantiers ; le camp se prélassa dès son lever, et après midi se porta en foule sur la route de Balaclava pour assister à la revue d'arrivée des Piémontais auxiliaires, débarqués la veille, et leur souhaiter la bienvenue. Les bersaglieri furent applaudis : on aurait dit les cadets des zouaves. Les brigades italiennes s'établirent jusqu'à nouvel ordre au pied des mamelons de Karani ; elles devaient plus particulièrement agir de concert avec les troupes de lord Raglan.

Pendant ce temps, des régiments de l'armée des Indes descendaient à terre. Ainsi les renforts de toutes parts affluaient, mais on ne reparlait plus de l'assaut, et l'armée, en se couchant, s'inclina avec plus de résignation que jamais devant les secrets mystérieux du conseil de guerre.

Le lendemain, coup de théâtre : l'expédition de Kertch ayant reçu contre-ordre, les voyageurs de la mer d'Azof redescendirent à Kamiesch, désappointés. Ils disaient que l'Anglais était outré de ce brusque revirement, qui lui ôtait l'occasion de se laver sur une autre scène, du reproche de son impuissance devant Sébastopol. Ils ajoutaient que lord Raglan s'opposait au rappel de la flotte des eaux de Kertch. Le camp s'amusa un instant de cette apparente complication de la trame des affaires, et passa outre. Seuls, quelques chercheurs obstinés, en courant après le mot de l'énigme, faillirent perdre la tête. L'indifférence publique, au sujet de la conduite des opérations, n'ébranlait pas la foi dans le triomphe définitif. L'assiégeant acceptait gaiement les chances d'une pro-

longation nouvelle de la tranchée, non-seulement parce qu'il sentait sa supériorité au combat, mais parce qu'entre les plaisirs retrouvés à Kamiesch et les périls continuels du feu, la vie offrait pour chacun l'attrait piquant d'une fortune disputée au jeu.

Les Russes, de leur côté, supportaient leur sort avec non moins de confiance. La garnison, sûre, quoi qu'il arrivât, d'échapper à l'infamie d'une capitulation, rivalisait d'entrain avec l'assiégeant; la rive droite de la Tchernaiâ et les forêts de Mackenzie ressemblaient de loin à un campement de vainqueurs en fête. Les défenseurs de Karabelnaïa eux-mêmes trouvaient le temps de se divertir, et à la fin de cette soirée, on distingua derrière Malakoff les sons d'un orchestre; on crut à la réouverture du bal des matelots, et ces ébats hors de saison intriguèrent les attroupements des observatoires, autant que le retour inexplicable du corps expéditionnaire de Kertsch. Ils ont donc des femmes! S'il nous tombait des danseuses de France, comme on leur répondrait! Les commérages allaient sur ce train entre badauds et nouvellistes. On finit par applaudir les Anglais, qui relevèrent le défi en jouant leur retaite en musique. Cependant, depuis le matin, la canonnade s'était soutenue languissante; dès la nuit close, les pionniers à découvert rentrèrent en lice; l'assiégé commença l'armement des embuscades de la Quarantaine. L'attaque de cette dernière position d'avant-scène des fortifications de la ville, était déjà sur le tapis; l'artillerie établit sa 45<sup>e</sup> batterie afin de pouvoir disperser, avant l'assaut, les rassemblements de troupe que favoriseraient les plis du ravin environnant; le canon dérangerait peu les projets des deux partis. Au lever du soleil, suspension complète du bombardement. La journée, au bivac, fut des plus agitées: il vint en procession des visiteurs turcs, anglais, piémontais; les riflemen de fraîche recrue se piquaient de coquetterie; ils flânaient majestueu-

sement en toilette, digérant leur ration de bifteck, ce bien revenu chez eux avec les beaux jours. Ceux-là ignoraient qu'après Inkermann, leurs aînés, presque tous morts aux épreuves de la misère, daignaient souvent, en haillons, s'asseoir à la table de leurs frères d'armes ; aussi, la reconnaissance ne tempérant pas leur roideur, ils regardaient à peine, et on les laissait passer. Les redifs ne s'étaient pas davantage attirés nos bonnes grâces ; ces mécréants continuaient à payer en mépris les sauveurs de l'Islam. On réserva les politesses pour les Sardes. « Parlez-moi de ces Tyroliens, disaient les Africains, on s'entend avec eux ; les autres ne savent parler que le *sabir*. » A voir des bersaglieri et des chasseurs côte à côte au cabaret voisin, on les aurait presque confondus. Même physionomie, même taille ; beau texte de parallèle entre ces fils de la France et de l'Italie ! Mais la trompette de quatre heures, de sa voix importune, me cria que j'é remontais la tranchée.

Avec le flot des gens de service, je m'acheminai vers la quatrième parallèle. Pour qu'on ne troublât pas les préparatifs de défense de la Quarantaine, les batteries de la place nous gratifièrent d'un à peu près de trêve. Les coups ne se succédaient pas, du moins en ces lieux d'avant-garde, avec cette vitesse funeste qui pousse trop souvent à se jeter dans les bras d'un obus pour éviter l'explosion d'une bombe ; le poste aurait été tenable, sans les fureurs des tirailleurs russes. Il pleuvait des balles sous tous les angles. Les gardes d'infanterie soutinrent dignement la lutte. Ces champions, la fleur des fantassins du monde, au milieu de la riposte, ne négligeaient pas la plaisanterie. Quelques-uns d'entr'e eux eurent l'idée de coiffer une perche d'un moulin à vent en carton, puis, aux lueurs du matin, les vaillants espiègles élevèrent ce jouet au-dessus d'un monticule ; leurs adversaires les plus proches ne tardèrent pas à arborer un bonnet à poil de voltigeur français. Ce poste d'assiégés était, ce jour-là, sans doute composé de Baskirs,

les plus farceurs des sujets du tzar, surtout en été, au dire de leurs historiens. Dès que les mires furent ainsi dressées, par une convention tacite, le tir s'ouvrit. La première décharge abattit le mât de cocagne insultant de l'ennemi, tandis que les ailes du moulin à vent tournèrent longtemps encore. Qu'étaient devenus les gardes-chasses des forêts impériales, les phénix de l'adresse en Russie? Ce cartel nous servit, quelques instants, de récréation; ensuite, moitié soupirant, moitié parant des bombes fréquentes par la fuite ou par des prosternements, nous touchâmes au terme de notre faction.

Au moment de notre rentrée au bercail, passé dix heures, mai éclairait la Chersonèse de sa douce lumière, et le camp, au coucher du soleil, déployait le tableau printanier d'une ville au mur de toile. La brise du soir se jouait dans les tentes entr'ouvertes; les clairons et les tambours, préludant au refrain du souper, paraissaient donner le signal d'une réjouissance; partout fleurissaient des jardinets, chefs-d'œuvre de l'art guerrier; à l'entrée se dressaient des pyramides de boulets; au centre des plates-bandes, des trophées d'obus; le long des sentiers se dessinaient des bordures de biscaiens. Devant les portes, le fer russe se pliait aussi à toutes les exigences de la décoration; çà et là, des cadrans sphériques, tracés sur des bombes, indiquaient l'heure, vraies merveilles de l'horlogerie militaire, tandis qu'au sommet des pavillons de verdure s'agitaient des girouettes fantastiques. Bientôt après notre arrivée, les cuisiniers, ces appariteurs de la gloire, eurent fini d'ordonner les gamelles, et l'on s'attabla au bruit des fanfares. En même temps, commencèrent les parties de jeux populaires: les boules plaisaient aux plus adroits, le bouchon aux plus intéressés, aux plus intelligents le loto.

A la faveur de la nuit, les travaux de la Quarantaine et de Malakoff furent rondement conduits. L'attaque ne resta en pas arrière; mais, aux lignes du

Carénage, une bombe tomba d'aplomb sur la poudrière de la *première batterie du fond de port* ; l'événement coûta la vie à trois zouaves de sentinelle. Le parapet fut abîmé, et l'on profita de ce coup de malheur pour remanier cet ouvrage, un des monuments de la faiblesse des Anglais ; le nombre de ses pièces fut porté à dix.

Le 13, calme journée de travail à la tranchée ; au bivac, délassément de villégiature. L'assiégeant en repos tournait au Cincinnatus : les voisins luttaient à qui embellirait le mieux leur jardin ; on aurait cru qu'ils voulaient s'étourdir sur les ténèbres du siège. Rien, en effet, à la surface de l'arène, ne laissait même deviner un pronostic de dénoûment. Les faits se suivaient sans enchaînement perceptible ; on partait pour la conquête de Kertsch, et l'on rebroussait chemin, sans avoir touché le rivage ; le bombardement procédait par soubresauts, comparable à un incendie qui, sous la cendre, jette parfois des étincelles et paraît toujours à la veille de s'éteindre ; la sape allait comme à la dérive, étendant ses rameaux en tout sens ; de la Quarantaine au Carénage, il n'existait plus de point d'attaque fixe ; Vauban n'aurait rien compris à cette Babel apparente. La nuit fut comme la contre-partie du jour ; les batteries de la ville, après le crépuscule, rompirent le silence. Plus tard, une colonne de Russes chargea nos ouvrages avancés, en face du bastion central : alors, tumulte d'usage, sonneries d'alarme, réception de l'ennemi à la baïonnette, arrivée des renforts au pas de course, mêlée générale ; bref, la poursuite des fuyards et la victoire. A l'aurore (14), la place remit le bâillon à ses canons ; les nôtres alors s'apaisèrent, et jusqu'au soir quelques bombes seulement amusèrent le tapis du siège. Au camp, repos et liesse ; sur les amphithéâtres des mamelons sommeillaient des groupes d'indolents fumeurs, ou s'agitaient des académies de tacticiens, désireux de mettre les faits d'accord avec la logique ; çà et là, à travers la rue,

des jardiniers encourageaient leurs petits pois à mûrir ; quelques-uns de ces maniaques poussaient le fanatisme horticole jusqu'à habiller des épouvantails en Russes, oubliant que peu d'oiseaux avaient cette année niché sur la Chersonèse. Durant l'après-midi, des bruits vagues de conflit persistant entre les commandants en chef, vinrent troubler la quiétude de l'armée ; de toutes parts il se forma des conciliabules, et l'on se perdit en conjectures sur l'origine des dissensions du conseil de guerre, cause présumée des lenteurs. A la veillée, par des relations sûres de l'état-major, la vérité, à cet endroit, transpira.

Or, le général en chef n'avait plus les mains liées par les chances de l'arrivée de l'Empereur en Crimée. La politique de l'Europe, à son grand regret, retenait le chef de l'État au timon ; mais, de sa part, le ministre de la guerre avait communiqué officieusement au conseil de l'armée un plan de campagne mémorable, qui tirait le siège de la routine contre laquelle les vainqueurs de l'Alma se rebutaient depuis huit mois. En vérité, creuser pas à pas le sillon des cheminements dans un terrain ingrat ; à une batterie de l'ennemi opposer laborieusement une ligne de canons ; ensevelir au fond des tranchées obscures une somme de bravoure et d'ardeur capables de renouveler sur le champ de bataille les fastes de la France ; forcer enfin l'admiration du monde par des vertus dignes de l'âge héroïque, mais le plus souvent passives : tel avait été le lot de l'attaque. Ainsi entendu, un siège est le triomphe de la force, et ces opérations méthodiques qui excluent les inspirations de la tactique ou les conceptions de la stratégie ont, de tout temps, à juste titre, répugné aux maîtres de l'art militaire. La voie nouvelle, tracée par la main de l'Empereur, faisait luire un éclair de la grande guerre, au milieu de ces ornières et de ces impasses de la sape au jour le jour, où l'armée d'Orient, sous une direction éminente, avait cependant su trouver



l'originalité de la gloire. Le projet en discussion au quartier général était, au fond, la thèse de l'investissement, dont beaucoup de bons esprits préconisaient l'excellence, et par conséquent la sanction des principes de Vauban, considérés à leur point de vue le plus élevé. Trois armées devaient manœuvrer de concert contre Sébastopol. La première aurait, en gardant Kamiesch, bloqué la garnison au midi; la seconde, pivotant autour de Balaclava, aurait eu pour objectif les positions de Mackenzie; la troisième enfin, du rendez-vous d'Aloutcha, se serait proposé de tourner les Russes par le côté de Simphéropol. Ainsi, les Anglais de Baïdar auraient tenu en échec l'ennemi sur les hauteurs d'Inkermann, pendant que les Français, maîtres de Simphéropol, déboucheraient de Batchi-Saraï. Alors, si l'assiégé, pour sortir de l'incertitude où le plaçait ce double jeu, dégarnissant son camp retranché du fort du Nord, se portait à la rencontre des derniers, lord Raglan, au centre, passait la Tchernaiïa et s'emparait des positions de Mackenzie. Les Russes, au contraire, attendaient-ils immobiles les événements, le général Canrobert, toujours avançant et appuyant son aile gauche aux montagnes, opérait sa jonction avec nos alliés, à Albat, par exemple, et de concert on jetait l'armée de secours dans la place. Ce plan, où le bon sens s'élève presque à la hauteur du génie, condamnait indirectement la diversion, jadis projetée, par Eupatoria. De ce côté, on n'avait à coup sûr ni ligne d'opération, ni ressources, ni flanquement, ni surtout moyen de retraite en cas de revers. A travers des steppes uniquement favorables aux mouvements de la cavalerie russe, on s'exposait à recommencer, dans les conditions les plus fâcheuses, les aventures de la campagne d'Old-Fort. Toutefois, soit que cette combinaison sourît à lord Raglan par son excentricité, soit que sa répugnance pour l'investissement immédiat lui montrât la route d'Aloutcha à Simphéropol comme d'un accès trop périlleux, soit qu'il

gardât rancune du sursis de l'expédition de Kertch, le général anglais combattit avec passion le plan envoyé de Paris, et les bouches les plus autorisées certifiaient que cette opposition de parti pris rendait de plus en plus difficile, vis-à-vis de son collègue, l'attitude diplomatique du général Canrobert, dont le pouvoir ne s'étendait nullement aux Anglais. A en croire certaines gazettes, milord avait menacé de rompre et d'agir seul avec les Piémontais devant Sébastopol, et séparément aussi avec l'aide des Turcs à Eupatoria. Cette fanfaronnade problématique n'avait pas, aux yeux du camp, un caractère radicalement alarmant; cependant, puisque des considérations d'ordre supérieur ordonnaient de marcher à la victoire de compagnie, on craignait qu'il ne surgît de ce désaccord momentané des tiraillements sans fin, alors qu'il était plus manifestement nécessaire que jamais de se hâter.

En effet, l'assiégé, de même que s'il présentait des germes de retards nouveaux pour l'assaut, multipliait ses derniers moyens de défense. Le faisceau des embuscades de la Quarantaine remplaçait déjà, en sentinelle devant le corps de place, l'ouvrage perdu du 2 mai. On retouchait à loisir tous les points faibles de l'enceinte bastionnée. Le mur crénelé se présentait plus fort qu'avant le bombardement d'avril. Une gabionnade couvrait de haut en bas la brèche, et plusieurs canons se trouvaient braqués en ce passage indiqué des colonnes d'assaut. En dehors de ces raisons, la chaleur de l'été, notre ennemie à Varna, conseillait éloquemment d'en finir. Le soleil, du sein des fumiers et des ossuaires enfouis, soulevait des émanations putrides présageant le retour du choléra, l'invasion du typhus; et, sur cette plage poudreuse, obstruée de combattants, les épidémies apparaissaient comme des calamités plus à redouter que des revers de fortune. Enfin, le feu de l'ennemi prélevait un impôt de sang quotidien et chaque jour plus lourd. On ne quittait pas le deuil.

La mort était la fatale invitée de toutes nos fêtes. Cette intruse gâtait tous les plaisirs.

Nuit de préparation au siège. Le lendemain (15), continuation du calme de l'artillerie et des prodiges de valeur des pionniers. Le temps était chaud à l'excès. Le camp vivota. Ce fut, pour la plupart, une journée d'enterrements. L'émotion empêcha de parler en l'honneur des victimes : le silence est le plus vrai des panégyriques. Après l'inhumation, les gens du convoi parcoururent ce domaine, où le premier venu avait malheureusement son droit de propriété. Les croix de bois foisonnaient, la saison passée ayant été un long sacrifice d'hommes ; mais les tombeaux avaient revêtu un aspect moins sombre qu'au temps d'hiver. Des mains pieuses venaient parfois déposer quelques fleurs marines sur ces restes de héros inconnus. On aurait dit que leurs mères étaient venues y pleurer. Mais l'heure des corvées nous sonna le rappel ; et, quant à moi, par un rapprochement pénible, j'allais, mon tour de service l'exigeant, découcher aux environs du cimetière de la Quarantaine. Le dernier asile des habitants de Sébastopol ne recevait que des outrages, car les bombes du bastion central, adressées au voisinage, roulaient dans le ravin et, en éclatant, fouillaient un cercueil ou renversaient un mausolée. La veillée, en ces lieux, dut être rayée du compte de mes nuits heureuses en Chersonèse. Nous restâmes perpétuellement en alerte et comme sous le poignard, tant les obus et les grenades se coudoyaient. Le canon de siège usa amplement de représailles ; mais partout le travail subit un chômage regrettable. Nous ne respirâmes qu'à l'aube, et bon gré mal gré, la matinée répara le temps perdu. Pendant l'après-midi, Sébastopol inonda de fer la parallèle, et cet orage finit par une farce. Peu avant la descente de la garde, un cerf-volant rouge se dressa au-dessus du bastion du Mât, puis disparut. Ce vieux bastion radote, se disait-on en riant. L'aérostaut, peu après, se leva de nouveau ; on le salua

cette fois de mille coups de feu sans succès, et nous repartîmes pour le camp, les yeux fixés sur ce ballon, où les malins voyaient une ruse de guerre renouvelée de Fleurus. Ce fut la coqueluche de la veillée (16).

Au siège, il se fit grand tapage toute la nuit, parce que la place entendit de bonne heure, près de ses murs, des voix de vedettes en tournée. Les travailleurs se signalèrent, malgré l'artillerie.

Le 17, gala au bivac. Dès l'approche du déjeuner, on se ruait en cuisine. Partout des fumets appétissants de ragôts et de fritures chassaient l'odeur de la poudre. Les passants parlaient chaudement de certains plats, qui faisaient époque chez des forçats de la gloire, sevrés de longue date de toutes les voluptés de la vie. Faute de mieux, pour le moment, l'héroïsme de l'armée se concentrait sur la gastronomie.

Il n'y eut pas à la tranchée, en dehors du trantran ordinaire des travaux, d'autre incident que la réapparition du cerf-volant, au-dessus des terrasses du bastion du Mât. La nuit ne modifia rien à la tournure des affaires. Le lendemain (18), le corps de réserve aux ordres du général Regnault de Saint-Jean d'Angély, que l'escadre, libre depuis le retour de Kertch, était allée chercher au camp de Meslak, acheva son débarquement à Kamiesch. D'un autre côté, les Turcs d'Omer-Pacha étaient revenus d'Eupatoria fallier les renforts. Ainsi, Sardes, Italiens, Anglais, Turcs, Français, le ban et l'arrière-ban étaient présents au rendez-vous d'assaut; et nul signe d'attaque, nul ordre précurseur. Les abords du quartier général paraissaient déserts. La renommée avait-elle raison? Le commandement traverserait-il une crise? L'énigme du sphinx n'était pas pire que le mot de la situation. Cependant on savait, d'après des rapports d'espions, que, malgré l'étalage de ses forces, la garnison souffrait de plus en plus. La Tchernaiâ à peine lui fournissait de l'eau potable, car les décombres

croissants de la ville comblaient celles des citernes que les cadavres n'empoisonnaient pas. En outre, dans le désir de noircir la condition de l'assiégé, on s'exagérait les moindres particularités. Plusieurs prisonniers de la nuit précédente portaient des capotes françaises : donc les magasins de Sébastopol étaient à sec. Un bœuf des plus étiques s'était échappé, à l'aurore, de la porte du bastion du Mât, et ce singulier déserteur avait osé paître sous les carabines des avant-postes : donc la faim éprouvait dans la place bêtes et gens. Mais puisqu'on croyait l'ennemi aux abois et qu'il ne restait plus d'auxiliaires à attendre, pourquoi, se demandait-on, prolonger le sommeil du siège ?

Les confrères du deuxième corps seuls se félicitaient en secret de ce relai des sapes devant la ville, espérant bien que Malakoff finirait par être accepté comme point d'attaque principal. En attendant leur tour de primauté, ils avaient dressé un théâtre, et les zouaves s'y faisaient applaudir aussi bien qu'au feu. Ces comédiens africains renouvelaient presque en Crimée les belles traditions du temps de Fontenoy, quand Adrienne Lecouvreur venait au camp, avec sa troupe, jouer devant l'armée de Maurice de Saxe, et que, la veille des jours de bataille, l'affiche annonçait au parterre relâche à cause des préparatifs de victoire. Si ce glorieux motif de fermeture avait été admis ici, on n'aurait pu hasarder une seule représentation ; car le combat, à la tranchée, ne discontinuait jamais. Chaque soir de fête, une partie des spectateurs s'asseyaient en armes à leur place, puis, dès que sonnait l'heure du service, souvent au milieu de la pièce, devenant acteurs à leur tour, ils se transportaient sur l'autre scène. Quelquefois des projectiles mêlaient de près leur murmure à l'orchestre : heureux alors le public, si ce coup de hasard ne dépareillait pas la compagnie ! Il n'y manquait aucun sujet essentiel, ni père noble, ni duègne, ni Anglais, ni soubrette. Aidant à l'illusion, quelques chandelles brûlaient

économiquement, entre des canons de fusils russes, arrangés en lustres. Aussi, avec le blanc des buffleries pour fard, de la charpie pour bourre, ces messieurs se composaient aisément un teint et des appas. D'ordinaire, il régnait dans cet opéra de bivac une gaieté et un ordre exemplaires. Il n'y avait pas plus de claque que de police. Nos alliés encombraient les banquettes et payaient leur large part de bravos. Toutes les fois que le sel d'un couplet leur montait au nez, ils réussissaient, par leurs contorsions d'hilarité et leurs grimaces nationales, à dérider les comiques eux-mêmes. Or ce soir-là (18), on donnait, au profit des prisonniers, disait-on, un vieux vaudeville de circonstance, *le Caporal et la Payse*. Des légions d'amateurs accoururent même du Clocheton au Moulin. Le reste du camp passa la veillée paisiblement, au seuil des tentes, à fumer. Parmi ces casaniers, la plupart, et j'étais du nombre, devaient le lendemain, en personne, se produire sur les tréteaux de la quatrième parallèle, et ne se souciaient pas de se fatiguer avant leur entrée personnelle. Mais, çà et là, de rares originaux ne daignaient pas se déranger par principe. Ceux-là se prétendaient les patriarches du *vieux siège*. Aller en soirée au camp de la droite, c'était presque déroger. Poussant à l'extrême l'enfantillage de l'amour-propre, lorsque des représentants de nos rivaux en herbe les visitaient, ils se gardaient avec affectation de les entretenir des choses de l'attaque, évitant ainsi, même dans la conversation familière, de traiter de puissance à puissance avec les jouvenceaux de Malakoff.

La nuit de tranchée n'offrit nul intérêt nouveau, si ce n'est que la Quarantaine, en dépit des bombes, mit la dernière main à ses contre-approches. La défense tirant miraculeux parti du temps, chaque journée de délai augmentait les obstacles des entreprises de vive force. Heureusement l'armée ne prenait même plus ombrage des retards. Elle se montrait digne, dans la passivité de l'attente, de ce

qu'elle avait été au supplice de l'hivernage. Autre saison, autres vertus. Mais, au point de vue de la grandeur morale, quelle différence entre le présent et le passé ! Je ne pus me défendre, en me levant (19), à la vue de la métamorphose du paysage, de remonter par le souvenir vers ces jours d'épreuves, source inépuisable de contrastes et d'orgueil. A travers les avenues de toile et de feuillage, les pipes et les cheminées fumaient à pleins bords ; les pourvoyeurs matineux revenaient du marché et tenaient conseil, à propos du dîner, en débattant la marée et les primeurs. De loin en loin, des chiens se prélassaient à la porte des tentes, gros et gras, tels que des gardiens de bonnes maisons. Des chats minaudaient au soleil. Les chevaux, repus, abandonnaient les miettes de leur avoine aux poules, qui remerciaient ces hauts personnages de leurs largesses par un caquet expressif. Des corbeaux enchaînés méditaient sur les festins qui suivaient pour eux, jadis, les boucheries du siège. Un flot de promeneurs, de neuf habillés, égayaient les rues ; c'étaient des gens de toute condition et de différentes armes. Mais seul, le simple fantassin avait conservé intact le sans-çon des mauvais jours. A lui la palme du naturel et du vrai mérite ! Chez ce roi de la baïonnette, aucune des petitesesses de l'esprit de corps, aucune prétention de supériorité. Il se fait indifféremment artilleur ou pionnier, et excelle dans ces spécialités. La modestie de son dévouement égale son intelligence. Il y a du Décius en chacun de ces bonshommes de trois pieds ; nulle tâche ne l'effraye. On croirait que la patrie le paye en maréchal de France. Après ce lever de rideau, le camp se livra aux commérages habituels, alléché par la douce odeur du déjeuner. La représentation du théâtre avait eu plein succès, la veille. Les zouaves grandissaient en talent comique, au dire des connaisseurs qui avaient assisté à la fête, et l'on jura, à l'avenir, de répondre en plus grand nombre à l'invitation des assiégeants de Ma-

lakoff. Puis on répéta des bruits de coulisses sur les démêlés du conseil. On glosait ainsi de toutes parts, quand les fourriers, arrivant de l'ordre d'un pas plus grave que de coutume, apportèrent le cahier des oracles quotidiens, et on y lut deux proclamations d'un imprévu foudroyant : l'une, signée Canrobert, attestait que le commandant en chef cédait sa place au général Péliissier, et se remettait à la tête de son ancienne division ; l'autre confirmait la démission du général Canrobert, et remettait la victoire à prochaine échéance, signé Péliissier. On accusa les liseurs d'avoir la berlue. On se disputa le journal. Chacun voulut voir de ses yeux. Le texte était formel. Une vive agitation succéda à la stupéfaction causée par ces nouvelles. Les secrets s'étaient ébruités ; et l'on attribuait, à bon escient, le changement à une mésintelligence sans issue avec lord Raglan. On disait que le chef français, pour apaiser les susceptibilités de son collègue et pair dans la discussion du plan de campagne de l'Empereur, avait non-seulement proposé de lui abandonner les rênes, mais engagé Omer-Pacha à imiter son abnégation ; que lord Raglan, poussé dans ses derniers retranchements, avait accepté, à condition que les troupes françaises se chargeraient de la défense des lignes anglaises, et qu'enfin l'éclat avait eu lieu devant cette sorte d'ultimatum exagéré. Quelle que fût la version admise de la rupture, les regrets et l'admiration s'élevèrent unanimes sur le compte du glorieux démissionnaire, et l'histoire sanctionnera ce jugement anticipé, prononcé par la voix du soldat. En ces circonstances difficiles pour l'harmonie de l'alliance anglaise, la conduite du successeur du maréchal Saint-Arnaud n'est pas un simple trait de patriotisme, mais un acte d'une grandeur antique, capable de déconcerter les détracteurs du temps présent. Les dictateurs de la république romaine, leur mission remplie, résignaient leur pouvoir et regagnaient leur charrue ; le général en chef descendait du premier



rang et ne se séparait pas de ses compagnons de victoire. Peut-être un jour, s'il naît un autre Plutarque, nos neveux uniront le nom du divisionnaire Canrobert à celui des Fabricius, et lui décerneront avec justice la meilleure part de la couronne obsidionale de Sébastopol. En effet, la France lui était redevable de l'armée sans rivale qui allait bientôt graver son immortalité sur les ruines de la forteresse russe. Au milieu de ces conjonctures terribles de la froide saison où on luttait entre la vie et la mort, il sut la soutenir par son exemple, et il ménagea le sang avec une science paternelle qui promet un genre de gloire rare dans nos annales. L'illustration du champ de bataille, il l'avait d'ailleurs gagnée en dehors de l'Afrique, à l'Alma et à Inkermann. Ici il fut blessé, conduisant la charge fameuse qui décida de la journée; là il partagea avec le général Bosquet l'honneur d'avoir sauvé les Anglais et la fortune des alliés. Mais durant l'hiver, le siège ouvrait au tacticien la plus aride des carrières. L'offensive était subordonnée à la marche systématique de travaux indépendants des combinaisons de l'art de la guerre ordinaire. D'autres, peut-être, auraient préféré brusquer la victoire; or, en cas de réussite, ce coup d'audace n'aurait pas forcé la Russie à la paix, et un revers pouvait compromettre les fruits de la campagne entière. En évitant les écueils de cette alternative, le général Canrobert prépara le triomphe de son successeur.

Ainsi, en attendant le coup de quatre heures (19), je réfléchissais, de ma couchette de bivac, aux vicissitudes des grands. Le soubassement de ma tente était retroussé, et le dessus de mon lit affleurant le sol, la brise de mer glissait sur moi, caressante et imprégnée des senteurs de mon jardinet. Parfois j'interrompais ma rêverie militaire pour m'inspirer de la verdure d'alentour, image de la fleur d'espérance qui ne m'avait jamais trahi. La prose en personne me réveilla, sous la figure du maître coq : sa

vue signifiait qu'il était temps de dîner et de partir pour la tranchée. En dépit des attraites d'avril et de mai, ces repas prématurés d'avant la garde, sans compagnon de table, avaient conservé quelque chose de lugubre des corvées de janvier. Les criminels, à leur cène, ne font pas pires calculs que les pauvres diables se préparant aux combats du siège, la fourchette à la main. Sur la foule des serviteurs que la trompette convoquait des quatre points du camp, la mort prélevait de droit sa rançon. N'est-ce pas à mon tour aujourd'hui de payer ? se disait-on, en allant au lieu du rassemblement. C'était pour la soixante-dixième fois au moins que chacun de nous se posait cette triste question. L'heure sonnant, la colonne s'écoula. Le ciel était si beau, le soleil rougissait si splendidement en pourpre la gabionnade, pendant que nous montions lentement le chemin de la voie conduisant à l'ouvrage du 2 mai, que mon examen habituel de conscience, au départ, me porta à une douce mélancolie. J'allais poétiser la quatrième parallèle, lorsqu'une volée de biscailiens et la vue d'un débris de squelette russe, sous le parapet, dissipèrent ces vellétés de touriste ; et dès lors, jusqu'au lendemain, il nous fallut subir les rigueurs du métier. Les bombes nous tourmentèrent ; on s'essouffla à les fuir et à répondre. Dans l'intervalle, l'assiégé ébaucha une place d'armes, en avant de la Quarantaine. Chez nous, le génie déboucha du Cimetière à la sape clopinante. Le repos presque complet de la journée nous dédommagea des inquiétudes de la nuit. Les deux partis semblèrent, du matin au soir, faire trêve d'un commun accord, comme il arrive souvent à la veille des grands chocs.

L'après-midi, les généraux en chef avaient conféré. Il avait été résolu qu'on continuerait méthodiquement le siège ; que sans renoncer au plan en voie d'exécution des fortifications de Kamiesch, sans amoindrir en rien l'attaque primitive de la ville, on

s'attacherait avec un redoublement de force à la conquête des dernières contre-approches et de Malakoff. Dans ce but, les projets d'investissement de Sébastopol et d'expédition à l'intérieur furent provisoirement écartés. On se borna à la diversion sur la mer d'Azoff, parce que cette opération se liait intimement à la question du siège ; car, même aujourd'hui que les chemins de Pérécop étaient libres, ce lac fermé par le détroit de Kertch restait la principale voie de communication de la place. Les approvisionnements, les renforts étaient embarqués à bord de nombreux navires dans les ports du littoral de la Russie méridionale, surtout à Marioupol et à Tangarok, et de là, on les transportait en deux jours à Kertch, d'où une route stratégique les conduisait à Simphéropol, aux portes des magasins de la ville assiégée ; et il était aisé d'éviter l'encombrement en faisant traverser à gué par les convois le canal d'Yeni-Kalé déjà desséché, puis en suivant la flèche d'Arabat. L'expulsion de l'ennemi de la mer d'Azoff et de la mer Putride tarirait donc en partie les sources du ravitaillement de Sébastopol : que si, après la chute de la place, la garnison et l'armée de secours, chassées de leurs retranchements, étaient contraintes de fuir par Pérécop, la retraite pourrait leur être plus facilement coupée, de Kertch pris pour point de départ. En conséquence, ordre fut lancé immédiatement de reformer le corps expéditionnaire. Il se composait de sept mille Français, sous les ordres du général d'Autemarre, de trois mille Anglais, commandés par sir G. Brown, et de deux cents Turcs. Les escadres reçurent sans délai avis d'appareiller pour le lendemain. En outre, le danger des épidémies augmentait de jour en jour, avec la chaleur croissante. Depuis l'arrivée des derniers renforts, les troupes étouffaient sur le plateau Chersonèse, entre le canon des bastions et la mer, de même que des passagers entassés sur le pont trop étroit d'un navire. Afin de parer aux dangers de

l'agglomération, on résolut, en ce même conseil, que l'armée d'observation exécuterait, aussitôt que possible, sur la haute Tchernaiâ, un mouvement offensif, qui contribuerait à inquiéter les Russes sur le flanc gauche de leurs positions. Ces diverses promesses de victoire couraient de bouche en bouche, et l'inflexibilité déjà populaire du général en chef, en face des Anglais, réunissait tous les suffrages.

La vingtième nuit de mai fut une séance d'appréts. Au réveil (21), le camp enchanté, apprit que l'attaque des embuscades de la Quarantaine, signal des coups suprêmes, commencerait le lendemain. Le général de Salles, commandant en chef des troupes du siège, était chargé d'ordonner l'entreprise. Cependant, à l'approche de la canicule, les mesures d'hygiène, défensives des fléaux, avaient redoublé de sévérité. On apercevait de toutes parts des compagnies de plâtriers occupés à répandre de la chaux sur les gisements de cadavres et de fumiers. L'odeur malsaine des émanations suffisait pour les guider dans la découverte de cette voirie souterraine. Si l'inaction avait été telle qu'à Varna, le choléra aurait déjà fauché le camp. Toutefois, les ambulances, après maintes évacuations de malades sur les hôpitaux de Constantinople, s'emplissaient de nouveau. La clientèle des infirmeries ne diminuait pas. Partout où verdissait un brin d'herbe, des scorbutiques, au corps amaigri et voûté, allaient en bande à la recherche des vulnéraires. Dieu merci ! la nouvelle physionomie des affaires distrayait l'attention publique de ces symptômes alarmants. Chacun jouissait de la vie à sa manière. Je m'étais, la veille, de près, rassasié des beautés de Sébastopol. La rue brûlait ; et après avoir croqué le tableau d'alentour, les charmes d'une lecture sur le divan me séduisirent davantage qu'une flânerie au soleil ou une partie de caquet à l'observatoire. Un vieux latiniste du voisinage, dont je convoitais la bibliothèque, m'avait prêté, à titre de faveur, une *Énéide*

poudreuse. Troie ou Sébastopol ! Ce livre était de circonstance. J'y étudiais l'enfance de l'art des sièges, et les procédés de nos Vaubans ne me paraissaient guère plus expéditifs que les artifices de l'ingénieur Ulysse. Pourquoi les dieux ne se mêlent-ils pas ici de la querelle ? me redisais-je, bercé par l'harmonieuse langue du poète, en souriant du cheval de bois qui avait aplani les fossés et les escarpes d'Ilioupolis. Mon bonheur aurait été sans mélange parmi ces billes levées, si à travers le treillis du toit, le feu du soleil se filtrant ne m'avait plongé dans un bain de vapeur. Maudite hutte de toile, où l'hiver on grelotte, où l'on cuit l'été ! J'allais chercher les différences entre la tente d'Achille et les chefs-d'œuvre de messire Tacconnet, lorsque la garde de tranchée rentra bruyamment. Ces porteurs de messages faillirent effrayer le camp. Ils contèrent que l'assiégé avait dessein contre l'ouvrage du 2 mai, et qu'il prendrait peut-être les devants. En effet, la nuit, les Russes parachevèrent l'armement de leur place d'armes. Dès le matin, leur attitude et l'air des contre-approches annonçaient des intentions prochainement hostiles, à moins qu'on sût les déjouer.

La journée (22) n'éveilla nullement les soupçons de la place soucieuse. Au camp, train ordinaire ; au siège, consigne du silence rigoureusement observée. Les batteries avaient mieux à faire que de tirer vengeance des dommages continuels causés par les bombes à la parallèle avancée. Il s'agissait pour elles de compléter leurs provisions de guerre et de se disposer à une démonstration puissante, pendant le combat irrévocablement fixé au soir. Le général Lebœuf ne cessa de les parcourir, prescrivant à chacun son rôle particulier : aux uns de concentrer leur feu sur les troupes ennemies, aux autres de détourner les efforts de l'artillerie de Sébastopol, et surtout recommandant aux chefs des attaques de droite et du centre d'opérer une vigoureuse diversion contre le bastion du Mât. Avant le crépuscule,

les bombardiers étaient à leurs postes, et les colonnes assaillantes se rangeaient en ligne de bataille, le long de la place d'armes : à gauche, cinq bataillons, formés des chasseurs du 10<sup>b</sup>, des compagnies d'élite du 95<sup>e</sup> de ligne et du 2<sup>e</sup> régiment étranger, sous la conduite du général Beuret, s'empareront du flanc de la redoute russe appuyée à la baie de la Quarantaine; à droite, en même temps, le général de Lamothie-Rouge, à la tête du 1<sup>er</sup> régiment de la légion et de deux bataillons du 28<sup>e</sup>, s'établira dans les postes les plus voisins du cimetière. Telle était l'ordonnance de cette soirée de bataille, dont le général Pâté dirigeait en chef l'exécution. Ainsi qu'au 2 mai, dès la nuit tombante, la lune donnait grand jour au champ de manœuvres. Bon présage ! car nos champions avaient appris, à leurs dépens, à détester les assauts dans les ténèbres. Au moment convenu, les signaux brillent en gerbes au ciel, et l'artillerie se déchaîne, comme une tempête intelligente, sur les dehors de la Quarantaine.

Dès que les rafales de boulets ont profondément ravagé le terrain, lorsque les bastions suffisent à peine à pouvoir se défendre, les assaillants descendent : expulser l'ennemi de l'angle nord du cimetière à la mer, ce fut fait, à l'arme blanche, en un tour de bras. Bientôt revenus de leur surprise, les assiégés resserrent leurs rangs et redonnent l'attaque à leur tour. La violence de leurs hourras, telle que le camp en trembla, proclame leur désir de vaincre. Vers la baie, les ondulations du pavé les forcent à trop s'éparpiller, et deux fois en vain ils mordent dans un masque de poitrines et de fer, derrière lequel les soldats du génie dressent déjà des défenses. De ce côté, ils ne tardent pas à lâcher prise, tandis que le canon de la Quarantaine est impuissant à désarçonner les conquérants. Mais à l'aile droite, l'ennemi, après plusieurs tentatives, avait rejeté les nôtres vers la lisière extrême du cimetière. Il y a danger d'insuccès. Les renforts, volti-

geurs de la garde en tête, prennent élan pour le conjurer. On se choque avec fureur, sur les débris de la gabionnade. La place est victorieusement réoccupée. Cependant l'assiégé, qui, en ce lieu d'où il espérait diriger une sortie, si on ne l'avait prévenu, avait accumulé ses forces, court combler ses vides à l'abri des ravins ; puis, s'excitant à la revanche par des hurlements, il pousse en avant et refait perdre pied aux attaquants. On recula, mais pour plus sûrement avancer. En effet, les chefs rallient leur troupe à l'ombre des parapets circonvoisins, puis mille voix entonnent : A la baïonnette ! à la baïonnette ! C'est l'hallali de la victoire. Les talus de la redoute, garnis de Russes à triple étage, sont escadés d'un bond. La rencontre dégénère en carnage ; tout devient arme à la main des ennemis, s'étreignant corps à corps : les pelles et les pioches frappent à coups redoublés ; les pierres volent. On crie et l'on tue à l'envi ; et l'artillerie, du fracas de son bourdon, enveloppe ce long tumulte ; à la fin, les défenseurs plient et les brigades de travailleurs se hâtent de couvrir les gardiens de l'ouvrage. Mais l'aube va luire, la gabionnade n'est pas assez résistante ; il faut prendre parti. On se contente donc de déblayer les approches des embuscades, afin qu'il soit impossible aux Russes de s'y cramponner, et aux premiers rayons du jour, les vainqueurs se retirèrent en bon ordre dans la tranchée, jurant d'achever leur établissement la nuit prochaine. En ce moment, les bastions, harassés, renoncèrent à jouter, et nos batteries reprirent aussi haleine, justement émerveillées de leurs effets. Elles avaient, en moins de dix heures, tiré plus de six mille coups, tant contre les remparts de la ville que sur les lignes de bataille.

Nous connûmes au camp, peu avant la diane seulement, l'issue de l'entreprise. Pour les spectateurs, dont je grossissais le nombre, la veillée avait été une suite d'émotions et de réjouissances. Aux

sentiments de terreur religieuse inspirés par le concert des artilleries succédèrent le tressaillement produit par l'écho des premières clameurs de l'ennemi; puis la crainte d'une défaite, après la honte d'avoir désespéré; enfin, passé minuit, une explosion de vivat en l'honneur des amis, dont les courriers du Clocheton publièrent trop précipitamment le triomphe complet. A cette heure, l'horizon du côté de Kamiesch brillait de mille feux des vaisseaux en partance pour l'expédition de la mer d'Azof; et nous, de loin, du haut de la galerie, n'ayant pas assez de mains pour applaudir dignement, de saluer cette flottille qui allait lever l'ancre et voguer à d'autres victoires. Il aurait été cruel de décompter véritablement après tant de secousses!

Du matin au soir, les deux partis restèrent en présence, immobiles derrière les sapes. La terre fumait encore autour de la lice. Quelques blessés, çà et là, imploraient en vain du secours, et les morts jonchaient les glacis. On aurait pu croire que, par pitié, la canonnade se ralentissait. Mais la partie recommença, dès le retour de la nuit. La garnison semblait résignée à abandonner les positions les plus proches de la baie de la Quarantaine; car, en ce point, il ne se manifestait aucun signe de résistance. Au contraire, vis-à-vis du cimetière, les Russes veillaient en nombre et résolus à ne pas céder : là devait donc converger l'effort de l'attaqué. Mêmes dispositions que la veille. A neuf heures, dès les premières lueurs du feu d'artifice de signal, les batteries de siège envoyèrent le défi à la place. Le bastion du Mât, comme s'il se repentait de n'avoir pas eu hier le bouquet, renouvela ses plus belles prouesses et lassa presque l'ardeur de ses adversaires ordinaires; mais il n'avait qu'une vue indirecte sur les embuscades en litige. Aussi, dès que la Quarantaine et le bastion central, pour mieux riposter, laissèrent le champ plus libre à l'infanterie, les nôtres courant au cimetière, la baïonnette en avant, étourdirent



l'ennemi par la vitesse de leur invasion. Toutefois, fanatisés par le rayonnement au clair de lune de la croix grecque surmontant la chapelle, et par les cris de vengeance qui s'élevaient, sous leurs pas, des tombeaux dévastés, les Russes opposèrent longtemps une vaillante contenance; mais, pressés sur leurs flancs et à la veille d'être cernés, ils s'enfuirent à la débandade vers le ravin et regagnèrent, de là, les portes de la ville. Alors commença l'expiation de la victoire. Pendant que le camp en émoi se livrait aux applaudissements et que les ouvriers du génie réédifiaient les parapets, il fut urgent qu'une partie des combattants se dévouât en sentinelle perdue à la garde de la redoute. Blottis derrière les tertres, à plat ventre et à la merci des bombes dont le flamboiement trahissait leur présence, ils s'exécutèrent, laissant aux batteries le soin de les protéger. Sébastopol ne baissa point pavillon. Après deux heures du matin, le bastion du Mât, écrasé, referma ses portières d'embrasure; seulement la Quarantaine et le bastion central bouleversèrent jusqu'au jour le terrain du cimetière, et il en coûta cher aux défenseurs, qui, ne pouvant être relevés, continuèrent à veiller avec peine et orgueil sur la place d'armes, dont on était maître sans appel et qui garda le nom glorieux d'ouvrage du 23 mai. Pour le soustraire aux dangers des coups de main, les sapeurs, sous la direction du colonel Guérin, jetèrent les bases d'une tranchée de ceinture, cheminement en crémaillère, chef-d'œuvre d'audace et d'art. Malheureusement l'assiégé démasqua sans retard, à droite de la courtine de la Quarantaine, une batterie de deux obusiers de 80 qui écharpaient les sapes. Trois fois on réduisit au silence ces bouches à feu importunes : mais il y eut nécessité, dès midi, d'interrompre le travail de terrassement; et, à couvert contre une rangée de gabions presque vides, quelques compagnies du 14<sup>e</sup> restèrent en proie aux angoisses de l'affût, sous une pluie de mitraille. Les juges du camp, non sans sou-

cis, attendirent, des hauteurs, que la place parlementât. En voyant l'obstination de la garnison à ne pas proposer d'*armistice des morts*, on supposait, de sa part, quelque machination du désespoir. La nuit ne justifia en rien cette crainte. Peu à peu les canons se turent sur le rempart de la ville aussi bien que dans nos lignes ; et, à la faveur du calme, on préluda aux funérailles par l'enlèvement des blessés qui respiraient encore parmi les cadavres, tandis que les corbeaux, troublés dans leur festin, assourdissaient la tranchée de leurs sinistres croassements. Enfin, au lever de l'aurore, le drapeau blanc déploya ses plis au centre de Sébastopol. On convint, en ce lieu de la scène, d'une suspension des hostilités. Une haie de soldats russes et français, cortège des fossoyeurs, se recourba autour de la zone du carnage. L'ennemi releva près de douze cents compagnons, et la totalité de leurs pertes ne fut pas évaluée à moins de six mille hommes. De notre côté, on estimait à deux mille les tués et les blessés ; sur ce nombre, la garde impériale, en cette occasion, la première où elle se montra solennellement, avait une quote-part d'honneur. Ces cruels détails du triage et de l'enterrement des victimes durèrent près de cinq heures. Les chefs, ayant la présidence de la cérémonie, se tenaient en deux groupes séparés, dans le cercle. Les marques de courtoisie, dont les rares entrevues d'une autre saison, en pareille circonstance, avaient autorisé l'échange, n'auraient été qu'une hypocrisie, maintenant que ces fêtes de croque-morts les convoquaient trop souvent. Mon tour de faction, retombé la veille, me valut d'être témoin oculaire de cette tragi-comédie, servant d'intermède au bombardement. Fantassins et servants, à cheval sur les parapets d'alentour, formaient amphithéâtre. Les uns, enfants terribles, faisaient des saluts et des grimaces aux camarades de l'armée russe ; d'autres considéraient tristement le mouvement des brancards, les flots de poussière

sanglante que la pelle des infirmiers soulevait au-dessus des fosses. Quelques-uns auraient pleuré s'ils l'avaient osé, à la vue de ces lugubres-ateliers où la gloire reçoit sa consécration. Après tant de vicissitudes capables d'éteindre la pitié dans nos âmes, je fus fier de ces intentions de larmes, çà et là observées. Cependant, maints traîtres pointeurs avaient profité de la liberté de regarder au dehors sans danger, pour rectifier leur ligne de mire. Aussi, dès que la retraite eut redonné le signal de la guerre, plusieurs batteries expérimentèrent leur tir corrigé, et leurs premières bordées furent meurtrières aux spectateurs russes, qui ne s'étaient pas précautionnés avec assez de diligence. Après ce travail de la sépulture, jusqu'au soir, on s'entre-bombarda mollement. La plupart des projectiles, destinés à la parallèle en projet, fouillaient les entrailles du cimetière et achevaient de changer en un fumier d'ossements cet asile sacré. Hors des barrières de la ville, hors des dernières embuscades que l'assiégé gardait sur les glacis, il ne parut personne de la journée, excepté certains chiens tartares qui venaient déterrer les lambeaux de chair humaine à fleur de terre et viander. Les tirailleurs repoussèrent difficilement la sortie de ces affamés. Au plus haut des airs, ramageaient des bandes d'oiseaux de proie, trop lâches pour s'exposer aux coups de fusil, et qui chantèrent la descente de la garde. A cette heure, il ne subsistait d'autre trace du combat que le deuil de nombreuses familles, et le plancher du siège avait repris sa couleur habituelle. D'une part, des ruines doublées de gueules de canon ; de l'autre, des soulèvements de terre, monuments de la sape moderne, tels que le drainage d'un département de France n'en aurait pas exigé de pareils ; des deux côtés, une fourmilière de chrétiens qui, sans se connaître, s'étaient juré haine à mort, et se désennuyaient en alignant des gabions, dans l'attente d'une autre tuerie. Puis, de temps en

temps, des quadrilles de bombes décorant le ciel.

L'armée, à la veillée, se répandit en discussions. Bravo ! s'exclamait-on en chœur. Mais, après ? A qui l'honneur des coups suprêmes ? Ce point d'interrogation se dressait plus que jamais entre les partisans des deux attaques. Les anciens du siège ne soupçonnaient pas même l'utilité d'une interversion de rôles, fût-elle momentanée, entre les assiégeants du bastion du Mât et leurs collaborateurs des tranchées de Malakoff. Ce changement de plan découlait pourtant de la situation générale, créée par la prise définitive de la ligne des contre-approches de la ville. En effet, après les affaires des 23 et 24 mai, le *vieux siège* avait, jusqu'à nouvel ordre, rempli sa mission. Les places d'armes se développaient le long d'une courbe qui, longeant le bastion du Mât à quatre-vingts mètres de son saillant, serrait le bastion central à moins de deux cents mètres de ses lunettes ; et dès lors, si l'établissement dans la place, par ce côté unique, sous la menace des batteries de Karabelnaïa, n'avait pas été jugé à l'égal d'une impossibilité, rien n'aurait empêché de sonner la charge, après une préparation suffisante, par le canon, des chemins de l'assaut. Or donc, soit qu'il s'agit simplement, au préalable, de dicter la loi du silence à l'artillerie du faubourg, soit que Malakoff commençât à se dévoiler comme le point d'attaque par excellence, l'entreprise primitive devait, au lendemain des journées de mai, passer sur le second plan, subir un point d'arrêt. La prétendue décrépitude de l'attaque de gauche rendait incontestablement hommage à la prévoyance et à l'habileté de ses fondateurs. Dès l'origine, on ne l'avait pas séparée des opérations contre Karabelnaïa, et son insuffisance actuelle n'accusait que l'incapacité des Anglais à marcher de front avec leurs partenaires, faiblesse matérielle, il est juste d'en convenir, qui pourrait passer comme un titre de gloire, puisque sa cause remonte à Inkermann et à Balaclava. Il de-

venait essentiel, dès à présent, pour le couronnement de l'œuvre commune, que les continuateurs de nos alliés comblassent à fond l'abîme que l'inaction de l'hiver avait creusé entre les deux voies principales de la tranchée. Ainsi, ces deux parties du siège, à dater du bombardement d'avril, s'enchaînent et se déroulent tour à tour, en se prêtant un mutuel appui, sans s'éclipser, sans que le brillant et le bonheur de l'attaque de droite nuise à la profondeur et à la persévérance de l'attaque de gauche, semblables, en quelque sorte, à ces deux actions qui, dans certaines épopées de la tragédie antique, se mêlent, se dénouent sans diminuer l'intérêt dramatique, et où le poète répand également les ressources de son génie.

Si, en esquissant à leur manière ce parallèle, les discoureurs de la rue, parmi les cercles ambulants du grand parc, à la soirée du 25, avaient deviné cette conclusion anticipée, s'ils avaient lu dans l'avenir que la gloire ne leur viendrait plus que par éclairs sur la vieille ornière, quels remords de s'être sacrifiés, l'hiver, en pure perte, d'avoir semé pour des émules ! On ignorait heureusement ce que la fortune réservait aux deux camps rivaux.

---

## LIVRE III

### LE MAMELON-VERT ET LE 18 JUIN

Le 25 mai, la première des journées qui annoncèrent le triomphe de l'attaque de Malakoff, fut marqué par une brillante course de l'armée d'observation au delà de la Tchernaiïa, sous la direction du général Canrobert. A la faveur des dernières lueurs de la nuit, les troupes étaient descendues dans la plaine et avaient poussé sans coup férir, à la dérobée, en colonnes serrées et silencieuses, jusqu'aux gorges de Traktir. De là, sitôt que l'aube éclaira l'horizon, les escadrons d'avant-garde, sabre à la main, passèrent d'emblée le pont et se ruèrent à travers les champs où bivaquaient, face à la route, les avant-postes de l'armée de secours. Malgré leur petit nombre, les uhlands firent mine de résister. On les tailla en pièces, et leurs rares débris s'enfuirent au galop d'alarme. Ravis de tenir à la fin l'ombre d'un ennemi, nos fourrageurs s'attachèrent à leur poursuite jusqu'au moment où ils se virent contraints à la volte-face devant les obstacles du chemin, mais aussi un peu par le bruit des sommations de *Bilboquet* et de *Gringalet* : de ces deux batteries de flanc, élevées en dernier lieu par l'assiégé, près des ruines d'Inkermann, l'une était censée défendre au loin les abords de la Tchernaiïa et les débouchés de la route de Simphéropol; l'autre, en regard de l'ouvrage du 5 novembre, avait la prétention de commander la vallée. La fai-

blesse de leur armement et leur éloignement des points qu'elles se proposaient de battre les avaient rendues jusqu'à présent ridiculement inoffensives. De là leurs sobriquets : Gringalet, c'est-à-dire peu de chose, Bilboquet ou un jouet. Ces roquets de l'artillerie de la place ne purent s'opposer toutefois à l'enlèvement de la redoute qui servait de tête de pont, par l'infanterie, qui passa à gué la rivière, sans brûler une amorce. A cette heure la brigade piémontaise franchissait les derniers défilés en avant de Tchourgoun ; mais le village était vide de Russes, et nos alliés, avec un vaillant désappointement, fouillèrent jusqu'au soir en vain les collines du Chouliou.

Cependant la nuit tombait ; les assiégés de toutes parts refusaient les offres de bataille. On rasa à la hâte l'ouvrage de Traktir, et les bivacs français s'échelonnèrent au penchant des mamelons de la rive gauche. Les Sardes s'établirent en arrière de Tchourgoun, près du pont de Kreutzen, jeté sur un affluent de la Tchernaiâ. En seconde ligne, campa la cavalerie anglo-française ; et les Turcs réoccupèrent avec fierté les fameuses positions du 25 octobre. Cette reconnaissance avait presque doublé, du côté de la campagne, la zone des domaines de l'assiégeant, la ligne de démarcation du front de bandière ayant reculé de la lisière des monts Fédiouschine au delà de la Tchernaiâ. Sébastopol, inquiet de cet avantage, gronda toute la nuit. A son lever, l'armée se réjouit d'un succès peu coûteux qui, en ouvrant la libre exploitation de la forêt, permettait de rafraîchir les voûtes de feuillage autour des tentes brûlées du soleil, et fournissait des occasions nouvelles de promenades et de chasses.

Pendant que le grand parc, devant la ville, s'ébat-  
tait, l'ère des grands événements s'ouvrait au siège du faubourg. En effet, à peine les ombres du soir eurent-elles enveloppé le ravin du Carénage, les brigades de pionniers sapeurs-fantassins, au nombre

de cinq cents, entreprirent une troisième parallèle à 150 mètres des retranchements du mont Sapone. L'ennemi eut vent de l'entreprise et d'abord protesta par une fusillade véhémente, partie des créneaux et des embuscades des Ouvrages-Blancs. Bientôt l'artillerie de Karabelnaïa joua en chœur. Des signaux, rougissant le ciel, projetèrent de sinistres reflets sur la mer et sur la campagne. On sonna le beffroi en ville ; les batteries protectrices montrèrent une telle énergie, qu'au jour, le parapet, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, imposait respect à l'ennemi fatigué, qui se tut.

La journée du 27, au point de vue du tir, fut dénuée d'intérêt, mais l'importance de la marche par Malakoff se manifestait de plus en plus. Le général en chef avait prescrit au commandant du deuxième corps de mener, tambour battant, les opérations matérielles du siège, afin de pouvoir le plus tôt possible s'emparer de vive force des dehors et monter à l'assaut de la citadelle de Karabelnaïa. Aussi, à travers les parcs et les ateliers de cette région de l'attaque, on remarquait une fermentation significativement croissante. Plus de mille porteurs de boulets circulaient, des dépôts de munitions aux magasins, au milieu d'un flot de voitures qu'on aurait prises pour les messageries générales du siège. Les tranchées, nuit et jour, regorgeaient de travailleurs, excités à l'œuvre par le colonel Frossard. A l'envi le génie élargissait les sapes, améliorait les communications, semait la voie de traverses. Le lieutenant-colonel de Laboussinière imprimait à l'artillerie une impulsion non moins puissante. Deux chefs d'attaque le secondaient, et cette division du commandement favorisait les progrès de l'armement.

Ce vingt-septième jour de mai, mon tour de service revenu, j'allai sentimentalement à la ville, attendre l'heure de la garde. A mi-chemin, une troupe de curieux stationnait devant les constructions des lignes de Kamiesch. Les divisions Herbillon et



d'Aurelles talutaient les derniers parapets, et quelques redoutes dominaient çà et là la campagne. L'achèvement de cette fortification, gardienne des rades et refuge, au besoin, des assiégeants, rendait à l'armée d'observation, si besoin en était, toute son indépendance. Quelques connaisseurs, dans la foule où je me mêlais en passant, disaient que bientôt les troupes de la Tchernaiïa monteraient à Mackenzie, et couronnant nos succès, violenteraient du dehors Sébastopol. La veillée du siège, ne manqua pas de pittoresque. Le ciel de la Chersonèse était orné comme pour la mélancolie. La lune, se levant au-dessus des monts de la chaîne Taurique, argentait du feu de ses rayons les rares bombes jouant au-dessus de Karabelnaïa, tels que des volants en feu. Sébastopol, muet, semblait pleurer ses ruines. Aux environs, une caille égarée chantait dans le ravin des morts, et le toit de la chapelle funéraire figurait aux yeux des regardants une apparition du clocher de leurs villages. Çà et là des servants dormaient contre les pièces, et les tirailleurs, épars en face des créneaux, tenaient l'affût, à cheval sur leurs carabines. Chacun de nous bénissait, à sa place de repos, les Russes du calme des bastions. Plus tard, une pluie de grenades survint à l'improviste. En réponse à cette manifestation des artificiers russes, les mineurs firent sauter un fourneau, et ces incidents égayèrent la fin de la nuit. Nous dévidâmes péniblement la matinée : le soleil, ardent dès l'aurore, putréfiait à grand train les cadavres enfouis sous les terres, et l'air était déjà imprégné de miasmes délétères. La tranchée, plus par hygiène que par raison d'ennui, devenait une vaste tabagie. Les pipes brûlaient au loin comme des vases à fumigation. Après midi, l'artillerie ennemie, pour masquer le tracé d'une batterie, en avant de la lunette Belkin, détona en chœur ; il fallut de toutes parts rendre le salut, et le soir nous surprit dans les douceurs de la charge à volonté. Nous cédâmes le plaisir et la consigne à

nos successeurs et descendimes. La soirée de bivac fut radieusement douce. La Tauride justifiait maintenant son nom d'Italie du Nord; on se serait imaginé, à peu de frais, être en lieu de délices, sous un climat enchanté. Le ciel étoilé blanchissait de sa clarté la mer, tendue comme un tapis de glace entre le rivage et les palais du Bosphore; et la brise, en soufflant du côté de Stamboul, n'apportait que des bruits joyeux comme l'écho d'une fête d'odalisques. C'étaient des sons du cor ou de la flûte préludant à la retraite, et les éclats de joie partant des groupes d'amis qui habillaient au seuil des tentes. La nuit porta ses fruits au siège. La troisième parallèle du Carénage fut améliorée. Devant la ville, le génie déploya sa science, en crochets nouveaux, afin de mieux défendre la tranchée du cimetière des vues de revers de la Quarantaine, et l'organisation de l'extrême gauche des attaques fut complétée.

Le lendemain (29), *far-niente* au camp, dès la diane. Le lever d'une armée de parade n'est pas plus plaisant; on entendait de tous côtés fredonner et rire; le peuple s'agitait carnavalesquement en blouse, en manches de chemise, autour des tables du déjeuner. Le café ruisselait au loin; et les gros bourgeois, sous leurs frais gourbis, se drapant dans leurs capotes de chambre, savouraient les rôties de beurre; après le repas, il y eut branle de promenade pour Kamiesch et les champs.

Sur la scène de gauche, les Russes essayèrent d'armer les retranchements avancés du bastion central, et la mitraille mit à grand'peine empêchement à cette entreprise. Les attaquants du faubourg se diligeaient sans relâche, et des mortiers furent voiturés dans la batterie n° 12 des tranchées de Victoria.

La nuit, au siège, offrit des alternatives de tumulte et de tranquillité. A la droite, on approvisionna les magasins, avec appareil de chariots et à force de bras. Le hasard protégea ces transports de munitions, manipulations considérables, puisque chaque pièce

devait être pourvue de six cents coups. Sur la pente du ravin du Carénage, on travailla à la construction de la batterie n° 13, établie pour soutenir les colonnes d'attaque et repousser les sorties de la garnison, entre le Mamelon-Vert et Malakoff. Devant la ville, les Russes persévérèrent en vain dans leurs tentatives d'armement de l'ouvrage avancé de la lunette Belkin. A ce propos, la place se gendarma, et jusqu'au matin, on se querella à coups de canon acharnés. L'assiégé se tut le premier, car le jeu lui était de moins en moins favorable : on lui rendait deux boulets pour un. Le bastion du Mât, ce vieil es-crimeur enrageait.

Le 30 fut une journée de chaleur accablante; le soleil rendait la rue inhabitable; le camp se livra aux douceurs de la sieste, et ne se réveilla qu'à l'heure du dîner, au bruit des joyeuses fanfares. Chaque table avait son refrain particulier : on aurait dit un boute-selle bachique, et les épicuriens de fraîche date d'accourir! Le maigre pot-au-feu, le lard de misère n'étaient plus qu'un souvenir appétissant. La daube savoureuse, à la place des entrées de cheval! les haricots verts avaient détrôné les conserves Cholet! certains Spartiates de la veille, devenus damoiseaux, se plaignaient de la tiédeur des boissons.

Pendant cette immobilité léthargique du grand parc, l'entrain allait en augmentant dans les ateliers de l'attaque de droite. Les places d'armes, les batteries, les sapes, tout était mené de front, sans arrêt.

La nuit fut la poursuite méthodique des travaux en voie d'exécution; partant, peu de bruit.

Le dernier jour du mois ne permit en rien d'augurer que le siège touchait aux grands événements de sa dernière période. Le soleil, dès le matin, mit le camp aux arrêts; la terre de la Chersonèse fumait au loin, telle qu'un vaste gisement d'immondices; silence de l'ennui à la tranchée, devant la ville; devant le faubourg, fièvre du travail. A l'exemple de mes voisins, je me cloîtraï après déjeuner sous mon pa-

villon de travail, mon Virgile à la main; je passai le meilleur de mes loisirs en excellente compagnie, avec la curieuse Eurydice, avec le fils de l'ondine Cyrène, avec l'enchanteur Protée; mais à l'appel de la sonnerie de tranchée, il fallut rompre le charme. Quel regret de ne pas posséder, en ce moment, l'art du magicien des Géorgiques! je me serais métamorphosé, pour retarder mon tour de garde, en un conquérant de Kertch ou en citadin de Kamiesch.

Une heure après, je méditais autour du cimetière russe. La séance nocturne fut, pour le calme, le pendant de la journée; il ne vint dans nos régions avancées que des bombes errantes, et les terrassiers piochèrent sans crainte; les oisifs sommeillèrent à l'aise, et humèrent l'air avec charme. Vers minuit, nous entendîmes le bruit lointain d'une fusillade en direction de la Tchernaiïa: à cette heure, en effet, un parti de chasseurs d'Afrique et une troupe d'encloveurs, traversant la rivière, vis-à-vis d'Inkermann, tentaient d'enlever à l'escalade Gringalet; de là, indignation de la batterie russe, et bientôt, retraite des éclaireurs. Sébastopol resta neutre dans le débat. La sape fit des progrès importants; la parallèle avancée du cimetière fut achevée. Entre le fort de mer et le mur d'enceinte de la Quarantaine, sur un champ de manœuvre étendu, l'assiégé pouvait à loisir combiner des retours offensifs et menacer le flanc gauche des attaques; en vue de cette éventualité, on relia la tranchée extrême au fort Génois par le système de trois places d'armes, jetées en avant de la face nord du cimetière et se débordant réciproquement. Cependant, l'artillerie employait son temps à consolider ses parapets dégradés, moins par le feu des Russes que par l'action du soleil. A Victoria et au Carénage, tout concourait aux préparatifs d'une attaque prochaine; on voyait déjà les gabions empilés, les outils engerbés derrière les boyaux les plus voisins du Mamelon-Vert et des Ouvrages-Blancs. Quand l'aube vint, de toutes parts, montrer cet avancement des tra-

vaux, on aurait dit des chantiers de polygone. Parmi les ombres de l'horizon, il ne se levait que quelques bombes, et l'étoile du berger noyait ces piteux météores dans sa lumière dédaigneuse. A la faveur de ce demi-jour, je fis au cimetière russe une descente sentimentale; çà et là, les croix se penchaient sur les tombeaux, comme des jalons mal plantés. Je glanai des inscriptions funéraires. L'une d'elles me fascina, sur une fosse ébréchée par les bouquets : « Priez, disait-elle, pour un fils de la France. » — « A quoi bon, pour toi, des prières, malheureux qui as souffert l'exil ! serais-tu quelque soldat de Waterloo, que la politique sans entrailles condamna à s'expatrier?... » Mais l'aurore me chassa au milieu de cet exorde de monologue. La première matinée de juin s'ouvrit par une vive attaque de l'artillerie russe; la paix revint à midi, et ce fut un doux soulagement; le soleil embrasait le pavé poudreux des tranchées; la brise faisait tourbillonner au-dessus des parapets le gravier et les débris d'herbe. Contre ces premières ardeurs de l'été, tous les refuges étaient bons : les dais en brancards, les gabions hors de service, les embrasures en contre-pente; dans les recoins les plus frais, nichaient des troupes de fumeurs, suant et altérés; à travers les parallèles, un vaste va-et-vient de porteurs d'eau, qu'on saluait comme des hérauts de victoire. On se livrait de toutes parts aux piètres délassements de cet armistice forcé, quand les rares sentinelles en éveil signalèrent, au-dessus des murs de la Quarantaine des pavillons singuliers. La garde fut aussitôt debout; on joua de la lunette, et l'on reconnut des bonnets à poil français arborés au bout de piques. Était-ce un outrage publiquement adressé par la garnison aux victimes du 23 mai? Les tirailleurs commencèrent à en demander raison; le canon envenima les explications; et jusqu'au soir, par une température du plus haut degré, il fallut escrimer de l'écouvillon. A la veillée, on glosa gaiement au sujet de cette nouveauté, et l'aventure fut appelée, en sou-

venir d'un épisode de la République, la *manifestation des bonnets à poil*. Les plus subtils soutinrent que, puisque les Russes employaient l'arme de la plaisanterie, le sort de Sébastopol n'était pas aussi désespéré qu'on voulait bien le dire.

La nuit ne fut troublée que par des explosions de mines, au pied des glacis du bastion du Mât, épisodes ordinaires du siège souterrain; devant Malakoff, bonne reprise de travail. Au camp du premier corps, l'armée (2) baguenaudait. Des nuages marbraient le ciel, et les derniers amateurs de jardins se félicitaient le plus de ce signe d'orage. Pour ce qui concernait Sébastopol, peu importait au soldat que la parallèle en crémaillère du cimetière passât pour une œuvre de maîtres, que Malakoff fût l'objet d'une diversion ou le pivot des opérations; mais il voyait de ses yeux que les créneaux derrière lesquels il passait son temps n'étaient plus qu'à quelques semelles du rempart, et il professait en lui-même une trop grande confiance pour ne pas croire à la possibilité de franchir cette carrière au pas de charge, dès qu'en haut lieu on le jugerait à propos. La commodité de la vie facilitait, chez lui, les calculs de l'amour-propre, et il se campait, en attendant, de la même manière que s'il avait dû fonder un établissement perpétuel sur le plateau de la Chersonèse. Aussi Kamiesch et les bivacs présentaient les phénomènes d'une société rudimentaire, le sans-*façon* des mœurs, la liberté, le culte de la discipline. Dans cette ébauche de colonie militaire, on devinait la présence de la France, et les Anglais, en fuyant Balaclava, rendaient involontairement hommage à cette puissance d'attraction qui est le propre de son génie. C'est qu'en effet, de nos jours, la loi militaire ne défloré en rien le caractère national; le conscrit transporte à la guerre ses aptitudes et ses goûts. Des diverses qualités natives de la terre gauloise, une seule se rouillait toujours dans nos âmes: la galanterie. Il n'y avait ni femmes, ni courtisanes; une cargaison de

filles de joie était depuis longtemps annoncée par la chronique scandaleuse ; mais la folle caravane n'avait pas dépassé le Bosphore, soit que ces aventurières voulussent auparavant tenter le cœur blasé des pachas, soit qu'un ordre supérieur leur défendit de passer outre. Tant qu'on resta courbé sous la misère, entre l'hôpital et la mort, la vertu domina sans effort, sans mérite ; mais depuis que le printemps avait émaillé de délices le métier d'assiégeant, il tardait à chacun de dépouiller l'austérité de Scipion : les jeunes gens reprenaient leurs vingt ans, les barbons se rajeunissaient, et tous, en leurs loisirs, faisant la roue devant la même vivandière, cherchaient en vain des bonnes fortunes. Autant que les plus chevaleresques, je m'affligeais avec la foule moutonnaire de cette disette d'aventures, et, en patientant, j'étudiais le cœur des femmes dans Virgile. Il plut vers la nuit ; et le camp se coucha à l'heure d'hiver, au bruit réjouissant des ruisseaux et des gouttières accompagnant la canonnade.

En effet, l'épaisseur des ténèbres jeta, dès le déclin du jour, l'effroi dans la ville, et les batteries russes bombardèrent les lignes d'attaque sans trêve jusqu'au matin ; mais le canon de siège ne pâlit pas, et le travail ne s'interrompit nulle part. L'artillerie de la gauche établit, sous le n° 48, un ouvrage de campagne dirigé contre les sorties et les embuscades de la Quarantaine. A l'aube, dix escadrons et quatre mille hommes d'infanterie, sous les ordres du général Canrobert, poussèrent une reconnaissance jusqu'aux confins de la vallée de Baïdar ; pas un ennemi ne se présenta, sauf quelques Cosaques, gardiens du village d'Orkhouta, qui furent sabrés, haut la main, et dispersés. Cette excursion sanitaire prouva que les avant-postes de l'armée de secours occupaient les cimes de Cardon-Bell, au sommet des montagnes séparant la riche plaine de Baïdar du bassin de la Belbeck. Une troupe piémontaise avait aussi vainement exploré les collines du Chouliou.

Cette journée d'expédition, monotone au siège, avait donné une bonne somme de travail. A ce train, les préliminaires de l'attaque touchaient à leur fin. Les pionniers de Victoria et du Carénage avaient pratiqué les derniers gradins de franchissement dans les gabionnades extrêmes, aux places de rendez-vous des colonnes, à cent mètres environ du rempart. Les batteries, armées de cent dix-sept pièces, recevaient le complément de leur approvisionnement, pour le feu d'ouverture. Cependant devant la ville le génie gagnait encore quelques pas vers le saillant du bastion central; et l'artillerie infatigable de la gauche, préparait, au nord de la parallèle du cimetière, dans un recoin de la tranchée, à trois cents mètres environ du mur crénelé, le logement de deux obusiers d'enfilade, à l'adresse du bastion central. L'établissement de cette 49<sup>e</sup> batterie excita la colère de Sébastopol; à ce propos, il s'engagea une canonnade véhémente, où le bastion du Mât fut particulièrement écrasé.

Le 4 juin, journée de conférences mémorables: puisque l'assiégé en rase campagne refusait sans cesse la lutte, il fallait aller à lui derrière les fortifications restantes. En face de cette nécessité, le général Pellissier convoqua, dès le matin, les chefs du siège, et exposa sa décision irrévocable de consommer d'abord, sans délai, la conquête des contre-approches du faubourg. Le Mamelon-Vert contrariait souverainement les plans de cheminement des Anglais contre le Grand-Redan, aussi lord Raglan promit de coopérer à l'attaque, en enlevant *l'ouvrage des Carrières*, qui barrait le chemin à ses têtes de sape. Les Français, par droit du nombre, se réservèrent la part du lion, c'est-à-dire la prise du Mamelon-Vert et des Ouvrages-Blancs. L'entreprise fut fixée au 7 juin, après discussion des détails. On devait bombarder, de concert, vingt-quatre heures avant l'action, à outrance, pour ruiner les défenses russes. Cette importante détermination du conseil fut ébruitée au grand parc, pén-



dant l'après-midi, vers l'heure du départ de la garde montante : elle partit avec joie. Toute la nuit, le canon de la place ne cessa de murmurer, du côté de Karabelnaïa. Les bastions de la ville, réparant leurs haillons, se tinrent tout à fait cois. On se régla sur eux, et pour cause. La pointe du contre-fort de la parallèle du cimetière offrait une plate-forme très-favorable à l'installation d'une batterie de brèche. On estimait que, de ce saillant, en douze heures, six canons de 30 seraient de taille à ouvrir un passage dans le rempart. Or l'artillerie avait commencé l'exécution de cet ouvrage, le cinquantième de son répertoire. Malheureusement, dès le lever du soleil, l'ennemi devina ce dessein menaçant et accabla les parapets naissants sous des cascades de projectiles. Les batteries de siège se liguèrent ; il fallut braver, en tirant à discrétion, les rigueurs de la canicule : le plaisir de mettre Sébastopol hors d'escrime, entretenait les forces. Nous cédâmes le poste à regret, mais au trot. A notre rentrée, le camp était en rumeur ; on ne parlait que des heureuses nouvelles du jour. Le général Bosquet avait présidé à la formation des premières colonnes d'assaut. A lui revenait l'honneur du commandement, et il portait d'ordinaire bonheur à nos armes. Les Anglais s'efforçaient d'être au niveau de leur rôle ; hurra !

Un tumulte, avant-coureur de la tempête, remplit la nuit de guerre. En face du mur crénelé et de Malakoff, les étoiles d'un beau ciel d'été furent du soir au matin, voilées par le resplendissement des bombes et des balles à feu. Les travailleurs ne démordirent pas de l'atelier, et l'ambulance dut ouvrir ses portes à deux battants pour recevoir l'affluence des blessés. L'assiégé opposa quatre pièces, sur le flanc de la Quarantaine à la batterie n° 50. On renforça celle-ci de six canons de 30, plus de deux obusiers de 80, et cet armement supplémentaire donna naissance au cinquante et unième ouvrage d'artillerie. Le jour calma la fureur du bombardement ; le camp devança

presque la diane, comme s'il entendait, à la veille du combat, le premier craquement des murs de Sébastopol. La rue retentit de propos de victoire anticipée. Vers trois heures, les batteries de la droite entonnèrent sur un mode magistral. Chacune d'elles connaissait sa partie et était de force à l'exécuter. Les Anglais, avec l'élan qui leur était familier les jours de branle, obéirent au même signal, et bientôt l'artillerie de la ville, surtout au champ d'attaque du bastion du Mât, concerta avec nos alliés. D'une extrémité à l'autre de la ligne de feu, la vivacité du tir augmenta, de salve en salve; et le bruit se fondit en un étourdissant grondement d'orage. A cette même place où le 17 octobre on avait assisté, vis-à-vis des dames de Sébastopol, au lever du rideau du siège, après huit mois d'épreuves cruelles, la foule spectatrice se surprenait à applaudir avec la verve des jours d'illusion de l'Alma, tandis que dans le camp, les sourds nombreux, victimes du canon, souvenirs vivants d'un passé de douleurs, mis pour tous, à cette heure, en oubli, se bouchaient comiquement les oreilles, par amour-propre d'infirmités. La place lutta sans défaillance; mais à la fin du jour le Mamelon-Vert et les Ouvrages-Blancs, avaient été profondément ravagés par l'inondation des projectiles. Les dégâts des lignes anglo-françaises se trouvaient en comparaison insensibles; toutefois, les mortiers seuls durent continuer l'œuvre de l'ébranlement préalable du rempart, et leurs coups, mathématiquement variés, rendirent impossible la restauration des parapets. Ce bombardement nocturne jeta un splendide éclat sur la scène, sauf dans les régions de la Quarantaine et du mur crénelé où, les Russes se taisant, la prudence ordonnait le calme à l'assiégeant, car il armait en cette veillée, de ce côté, ses derniers ouvrages.

Dès le matin, toutes les pièces d'artillerie, braquées, du ravin central à la baie du Carénage, reprurent à grand train; peu après midi les fortifications

croulaient sur tout le front des contre-approches, et il n'y avait plus de doute que la baïonnette saurait faire le reste. L'attaque, séance tenante et d'un commun accord, en conseil, fut différée jusqu'à six heures et demie du soir. De cette manière, l'assaut bénéficierait de la clarté du jour, garantie de victoire, et la nuit viendrait à propos pour favoriser l'établissement dans les retranchements conquis. Il était six heures environ; et, par l'ordre du général en chef, les lignes du bastion central et de la Quarantaine, muettes le matin, avaient rompu le silence, de sorte que la terre fumait d'Inkerman au Lazaret du vomissement à mitraille de six cents bouches à feu. C'était comme une horrible et grande cacophonie, digne de servir d'accompagnement aux élucubrations musicales de la nouvelle école allemande. A la faveur de cette démonstration, les troupes, excitées par l'ordre du général Bosquet, et à sa voix, opéraient leur mouvement en bataille, le long des tranchées avancées. A l'aile droite, la division Mayran garnissait la troisième parallèle du Carénage. Elle avait mission de prendre les Ouvrages-Blancs. Sur ses derrières, se tenaient en réserve la division Dulac, et au bas du ravin, deux bataillons sous le commandement du colonel Larrouy d'Oryon, chargés de couper, en temps utile, la retraite aux défenseurs du mont Sapone. Au centre de l'échiquier, d'un bout à l'autre de la place d'armes de Victoria, en face du Mamelon-Vert, dont elle devait s'emparer, la division Camou, déployée. La division Brunet et deux bataillons de la garde impériale étaient massés, à l'abri du ravin de Karabelnaïa, pour soutenir cette colonne. A l'aile gauche s'échelonnait la deuxième division anglaise, couvant des yeux l'ouvrage des Carrières. Enfin Omer-Pacha avait détaché du camp de la Tchernaïa, la division d'Osman-Pacha, pour représenter la Turquie au combat, en cas de besoin. Les manœuvres finies, le soleil commençait à baisser. L'artillerie, sans accorder de trêve, foudroyait la

place de toutes parts et déconcertait la garnison. Seul, Malakoff faisait encore résistance. Las d'une attente périlleuse, les champions portaient le pied à l'étrier. Encloueurs et sapeurs du génie avaient déjà leurs outils à l'épaule pour la course. Les grands chefs trônaient, lord Raglan à l'observatoire des Anglais, le général Péliissier au belvédère de Victoria, de sa dunette de la batterie Lancastre, le directeur de la victoire consultant le chronomètre, indicateur du signal à donner. Au loin, les monts regorgeaient de témoins ; aux abords de la *pointe des Blagueurs*, on se coudroyait, on se disputait, pour le choix des places. Bref, en scène ou dans les coulisses, toute l'armée assistait, trépignante, au tournoi. Six heures et demie sonnaient, quand un bouquet de six fusées resplendit au-dessus du carrousel. Aussitôt et tandis que l'artillerie, tirant long, s'ameutait contre les couverts du corps de place, la brigade Lavarande, son chef en tête, descend la première et magnifiquement dans l'arène. Ces hérauts d'armes, avec la vitesse des coureurs sûrs du prix, traversent la carrière qui les sépare de la redoute de Volhynie. Il grêle en vain du fer autour d'eux ; le temps presse plus que le danger. Le fossé est franchi d'un bond, le parapet escaladé : ils forcent l'entrée des brèches et des embrasures, tuent sur le carreau les Russes qui se défendent, mettent les autres en déroute, et ils restent ainsi d'emblée maîtres du terrain. Presque au même instant que sa rivale, la brigade de Failly était partie marchant, avec non moins d'assurance, à la redoute de Seleginsky. Elle a distance double à parcourir ; mille obstacles hérissent le passage, labouré par les boulets. Qu'importe ? le drapeau parle. Ses bataillons, roulant comme les flots d'une marée humaine, chassent devant eux les avant-postes, qui se rejettent derrière la redoute et s'y retranchent. De là les défenseurs, ralliés en masse, sortent à la rencontre des deux colonnes de la division Mayran, qui, s'étant donné la main, agissent côte à côte. On refoule l'ennemi jus-

qu'aux limites du plateau : il veut se cramponner à la batterie du 2 mai, on lui enlève ce dernier refuge, et le gros des fuyards, en désarroi, se précipite vers le pont du Carénage. Alors la troupe du colonel Larrouy d'Oryon, par une habile tactique, leur barre le chemin de retraite, et il fut fait quatre cents prisonniers. Seulement à l'arrière-garde, une poignée de grenadiers Russes, en s'appuyant aux plus solides embuscades, dispute à la désespérade la possession du champ de bataille aux vainqueurs. Ces vaillants, en trop petit nombre pour ramener la fortune, ne cédèrent qu'à la nuit, laissant aux canons courroucés de Malakoff et du nord de la rade, le soin d'écarter l'assiégeant. En vérité, peu après, sous peine de payer le succès de trop de sang, il fallut évacuer la batterie du 2 Mai. Promptement, à la faveur de l'obscurité, on encloua les pièces, on rasa le parapet, et le général Mayran reconduisit ses brigades à l'abri des Ouvrages-Blancs, où déjà plusieurs pièces en position répondaient aux insultes de la ville alarmée.

Ce n'était là qu'un acte de cette grande soirée de combat. Dès que la partie fut prononcée au mont Sapone, trois légions se démasquèrent à la fois avec un élan jaloux derrière la parallèle fumante de Victoria. Le Mamelon-Vert, lâchant ses bordées suprêmes, appelle en vain à son aide toute l'artillerie de Karabelnaïa en jeu. Les nôtres courent dans une poussière de mitraille; les sentinelles ennemies se dispersent, à leur approche, et sur les talons de ces vedettes éperdues, on livre l'assaut. Pendant que les tirailleurs algériens du colonel Rose, attaquent le flanc droit de la forteresse, le 50<sup>e</sup> régiment et les zouaves du 3<sup>e</sup> se présentent, par le saillant de l'ouvrage. Irrésistible est la furie de leur choc combiné. Après une mêlée brièvement sanglante sur la brèche, les Russes se replient vers Malakoff, et Brancion meurt frappé au cœur, en plantant son aigle au sommet de cet ayant-boulevard de Sébastopol. Assez de gloire fructueuse avait été en un clin d'œil gagnée !

Malheureusement la fougue emporte les têtes de colonne, et par une fatale désobéissance à la discipline du siège, ils escortent le vaincu en fuite. La galerie s'imagina que Malakoff capitulait à l'apparition des héros du Mamelon-Vert, et un tonnerre d'applaudissements, étouffé par les bruits aux mille échos orageux de la campagne en feu, salua de loin cette folie. En effet, à peine les premiers de ces aventuriers atteignaient-ils les glacis du faubourg, que des phalanges fraîches de Russes, se levant, la carabine ferme, derrière les talus, déciment à loisir les arrivants, pendant qu'à volées de plus en plus furieuses la mitraille de Malakoff les soufflette en pleine figure. Il ne reste aux téméraires tenants du cartel qu'à battre en retraite. Mais l'assiégé se rue hors du rempart et les serre de près. En ce moment de panique, devant eux l'explosion d'une mine ébranle les fondements de la lunette Kamtchatka; une pluie de poutres et de cordages enflammés, de corps d'amis brûlés, tombe sur les débris de la brigade Wimpfen, qui seule, résistant à l'entraînement de la poursuite, se tenait en sentinelle sur le terrain conquis primitivement, et tous, pêle-mêle, les uns tremblant d'être engloutis sous la terre, les autres harcelés par la garnison, l'épée dans les reins, se rabattent précipitamment en arrière. Le Russe redouble d'ardeur; et déjà criant des hourras de fête, il rentre dans le Mamelon-Vert, dépasse avec du canon les parapets bouleversés, et hâte le mouvement rétrograde de l'assaillant. Ainsi non-seulement tout le succès de la journée semble perdu, mais la nuit menace : l'ennemi est presque aux portes de la tranchée. L'arrêt du chef importe peut-être à l'avenir de l'armée. Impassible, le général Bosquet ordonne aux réserves de venger le deuxième corps. Apparaissent alors, fières de cette mission et enseignes flottantes, la brigade Vergé et la division Brunet. La charge bat ! en avant ! et vive l'Empereur ! On se heurte contre la ligne de bataille russe qui s'avance. C'est une de ces rencontres épi-

ques où chaque combattant se fait, au péril de sa vie, machine de la gloire nationale, où la pitié toucherait au crime. Jusqu'au gain décisif de la victoire, pas de quartier ! Les premiers rangs en présence se transpercent à coups de baïonnette dans le cœur ; les seconds, sur un pavé de cadavres, donnent tête baissée les uns contre les autres. Au milieu de la confusion des chocs, parmi le tumulte et la fumée, on ne voit plus par intervalles qu'un tourbillon de lutteurs que le hasard ou l'impulsion poussent en sens contraire, et le canon couvre au loin de la majesté de son plain-chant ces sublimes misères. Les Russes enfin, après maints flux et reflux, lâchèrent prise et abandonnèrent la redoute, cette fois sans espoir. L'expérience avait porté conseil, et l'on ne conduisit pas l'assiégé à l'arme blanche au delà du voisinage. Immédiatement, pour la garde de nuit, les chasseurs du 4<sup>e</sup> s'embusquèrent au bas du mamelon, et tandis que les pionniers du général Frossard s'empressaient de fermer la gorge de l'ouvrage et de remanier les gabionnades, les artilleurs, sous la direction du général Beuret, établissaient les nouvelles embrasures.

Cependant les Français n'étaient pas seuls à triompher. Au signal général, les Anglais avaient envahi froidement et enlevé de haute lutte les postes des Carrières. Deux retours offensifs dirigés coup sur coup contre eux n'avaient pu les en arracher ; mais là ils prétendirent ne pas moins s'illustrer que leurs émules, dépassant le but pour aller se briser au pied de Malakoff ; et, dignes frères des preux de Balaclava, nos alliés chargèrent droit au Grand-Redan avec leur vaillance de l'Alma. Ils éprouvèrent le même sort que les bataillons d'éclaireurs de la division Camou, et tournant le dos devant la force, ils durent se contenter de leur première conquête, que la garnison n'osait pas leur disputer davantage.

De toutes parts donc, au commencement de la nuit, les contre-approches du faubourg de Sébastopol

étaient prises. Sur-le-champ, pendant que les brancards s'écoulaient, et qu'une procession de blessés, se relevant douloureusement, allait et venait à l'aventure, l'artillerie russe lançait un éclatant défi. Karabe!naïa, les vaisseaux mouillés plus près de la baie du Carénage et le rivage du nord de la rade étincelaient. Le Mamelon-Vert fut un instant comme enseveli sous la chute des bombes, et si les batteries anglaises et françaises n'avaient attiré à elles une partie de l'orage, si le bastion du Mât, en pleine révolte, n'avait été tenu en respect, le travail du premier établissement aurait échoué. Excepté aux attaques du bastion central et de la Quarantaine, trop éloignés du foyer des opérations, et où le siège retomba de bonne heure dans la monotonie des nuits ordinaires, partout, jusqu'au matin, le roulement du canon fut incessant et tumultueux. La garnison compliqua les alarmes par deux sorties consécutives contre les Carrières; les défenseurs se distinguèrent autant par leur solidité que les Russes par leur acharnement, mais les riflemen conservèrent la place. Pendant ces escarmouches, les brigades des travailleurs de Victoria et du Carénage s'immortalisaient au chantier. Sur la face du Mamelon-Vert regardant Malakoff, un épaulement monumental fut improvisé, et une communication à la sape volante relia la courtine aux tranchées les plus prochaines; on ferma les Ouvrages-Blancs du côté du Ravin, et on les réunit par un sentier couvert à la parallèle. Au soleil levant, on avait définitivement pris possession du terrain, aussi bien sur le mont Sapone qu'en face de Malakoff, et toute la puissance de la Russie n'y pouvait rien. Durant la journée (8), les deux partis ne déposèrent pas les armes, et l'on ne se fit d'autre concession que de se canonner plus modérément. A la faveur de ce dernier calme, on dénombra les trophées. Les vaincus avaient laissé entre nos mains soixante-quinze bouches à feu, réparties également entre les redoutes de Février et la lunette de Kamt-



chatka, en outre de vastes dépôts de munitions, insuffisants pourtant à indemniser l'assiégeant de sa dépense, car il avait tiré plus de trente mille coups de canon. On essaya aussi de dresser l'état mortuaire approximatif, en attendant l'armistice, que la ville ne paraissait pas encore disposée à demander. Les morts, en couches épaisses, obstruaient la lice. C'était l'idéal de l'horreur. Omer-Pacha, le dur renégat, pleura, dit-on, à la vue de ce grandiose charnier de parade. De prime abord on estimait nos pertes à sept cents hommes tués et à quatre mille hors de combat. Deux cent trois blessés et soixante-neuf morts, tel était le contingent des officiers, et il fallut grossir cette liste d'honneur du nom du général Lavarande, qu'un boulet matinal avait coupé en deux à la butte Victoria, d'où il observait Malakoff avec des yeux d'envie. A cette nouvelle, pour perpétuer la mémoire des victimes en la personne des plus notables, le général en chef avait décidé qu'à l'avenir le Mamelon-Vert s'appellerait redoute Brancion, et les Ouvrages-Blancs, redoute Lavarande. Vanité de la gloire ! un jour, à l'école de Metz, les professeurs de fortification, en commentant le journal du siège de Sébastopol, ajouteront peut-être, à propos des dehors de Malakoff, conquis le 7 juin, ces mots fugitifs : « Redoutes ainsi nommées à cause des deux chefs héroïques qui personnifient une telle conquête, » et leurs élèves, artilleurs et ingénieurs en herbe, n'écouteront même pas cette parenthèse, qui résumera les exploits de deux personnages dignes de l'Arioste !

Le bulletin véridique de la journée nous parvint seulement au réveil, et puisque les soi-disant auxiliaires de la droite s'acquittaient si brillamment de leur rôle, en laissant toutefois quelque chose à faire encore, les félicitations leur furent prodiguées, et tant acteurs que figurants de la bataille, tout le peuple de la Chersonèse se livra à la joie la plus franche.

Après le repas du matin, la publication des rap-

ports récents, parvenus de la mer d'Azoff, éleva à son comble l'enthousiasme de l'armée. Les marins venaient enfin de prendre la revanche de leurs échecs forcés à Sébastopol. Pendant que les troupes (25) entraient à Kertch l'arme au bras, l'escadre, déployant ses voiles dans le canal de la mer d'Azoff, avait engagé un combat avec la citadelle d'Yéni-Kalé. L'ennemi, en se retirant, avait détruit tous les établissements militaires, œuvre de l'empereur Nicolas, bâtis avec cette grandeur de proportions que le vieux czar appliquait à toutes ses fondations de Crimée. Yéni-Kalé pris, une flottille avait parcouru triomphalement le lac russe, bombardant Arabat, capturant ou coulant les embarcations du commerce, promenant le pavillon de l'assiégeant et le ravage dans les rades du littoral, à Marioupol, à Berdiansk, à Tangarok. En résumé, cent canons et six cents bâtiments de cabotage formaient le butin à ajouter aux palmes du Mamelon-Vert. Un ban d'applaudissements, en l'honneur des flottes unies, suivit cette lecture de l'ordre du jour. Cependant le commandant en chef terminait sa proclamation par un juste blâme de cette ivresse de la poudre qui, entraînant à excéder après l'assaut les bornes de la prudence, aboutissait à une effusion de sang inutile. Le général *Fantassin* se promettait d'écouter cette leçon à la première occasion, c'est-à-dire le jour où l'on prendrait Sébastopol. On se figurait être à la veille de ce couronnement du siège, retardé du 17 octobre à Inkermann, du 3 novembre au 8 avril, de Pâques à la Pentecôte.

Illusion populaire ! L'attaque pure et simple de Karabelnaïa débutait ! Si l'on était maître de la cuirasse extérieure de Malakoff, si les défenseurs n'élevaient plus de prétentions redoutables sur le plateau des Ouvrages-Blancs, bien que les tirailleurs du faubourg eussent réoccupé la batterie du 2 Mai, il n'en restait pas moins encore cinq cents mètres à dévorer entre le point d'arrivée actuel et le pied de

la brèche : rude besogne pour laquelle un long relais semblait nécessaire aux ingénieurs, ne se dissimulant pas les difficultés de la dernière étape. Aussi, dès le lendemain du combat, on se prépara à la poursuite des sapes par l'achèvement des communications et par la distribution de traverses multiples de défillement contre les coups d'écharpe, venant de divers points du corps de place. Les officiers d'artillerie, en même temps, prenaient leurs mesures pour l'établissement des nouvelles batteries. Sept avaient été décrétées immédiatement, moitié au mont Sapone, moitié sur la zone de la redoute Brancion. Elles représentaient une augmentation de cinquante-deux pièces dans l'armement ; mais les défroques de l'artillerie russe n'offrant aucune ressource et le parc n'y suffisant pas, il fut convenu qu'on emprunterait en partie ce matériel aux batteries primitives, presque toutes supprimées en principe comme étant sans objet essentiel, excepté le n° 1, qui tirait sur Malakoff et ses dépendances ; le n° 4, qui devait être dirigé contre le Petit-Redan, le n° 6 et le n° 1 du fond du port, surveillantes de la rade, à qui incomberait la charge importante d'empêcher la diversion des vaisseaux russes, à l'heure décisive où les colonnes d'assaut descendraient les pentes de Malakoff. Toutefois on décida que les pièces ne seraient déplacées qu'une à une, afin de ne pas produire un affaiblissement momentanément sensible du tir.

Sitôt que le crépuscule permit de se découvrir impunément, les ateliers du Mamelon-Vert et des Ouvrages-Blancs furent en pleine activité. Ce fut une tragique nuit de travail. Partout, sur la terre environnante, des monceaux de morts ; çà et là, des mourants, amis ou ennemis, qui depuis la veille imploraient leur salut ; des blessés à demi enfouis sous les décombres et n'ayant plus la force de gémir. Les pionniers se prenaient parfois à écouter ces râlements décourageants, à regarder au clair de lune ces atrocités glorieuses, et, par excès d'émotion, la pioche

leur glissait des mains. Souvent, au-dessus du chantier, des bouquets de bombes ensanglantaient le ciel, et l'on entr'apercevait alors, à leur lumière, ce même tableau d'un lendemain de bataille, que l'imagination enlaidissait encore. La suspension d'armes funéraire n'eut lieu que le matin (9), trente heures après l'affaire, pis que chez des barbares. On cessa le feu, de la baie du Carénage au ravin des Anglais. Selon le cérémonial, des soldats russes et français cernèrent d'un cordon de baïonnettes la table du sacrifice, et le rôle des fossoyeurs commença. Les cadavres étaient sans distinction relevés, puis empilés séparément dans des trous tumulaires; ceux, en petit nombre, qui respiraient encore, on les couchait sur un brancard d'ambulance. Autour de la haie se glissaient traîtreusement quelques espions du génie, cherchant à plonger derrière Malakoff des regards scrutateurs. Si l'on excepte ces argus, à qui leurs fonctions interdisaient les sentiments d'humanité, un respect douloureux se peignait sur tous les visages des assistants. Pendant ce temps, une multitude de curieux s'agitaient à l'horizon des lignes de parapets. L'éloignement de la scène d'inhumation, l'épais rideau de sentinelles en silence répandues autour du cimetière volant, surtout l'éclat éblouissant du soleil, dérobaient aux yeux de ce lointain cortège le lugubre de la fête mortuaire. De leur place il leur semblait voir des obsèques d'opéra; aussi, en se redressant au sommet des talus, l'œil ou les lunettes braqués, ils ne s'intéressaient qu'aux progrès visibles du siège; leurs bravos se mêlaient aux tristes rumeurs de la cérémonie, semblables à un accompagnement ironique. Les infirmiers, tels que des victimes fatigués, glanaient les dernières dépouilles, lorsque le vent renversa le drapeau parlementaire flottant au centre de la courtine de Malakoff. Sébastopol enfreindrait-il la trêve sacrée! Et aussitôt les opérateurs se hâtent de jeter outils, civières, fardeaux, de crier à la trahison; et, sauve qui peut, les

uns se blottissant derrière les ornières des boulets, les autres plongeant dans les tombes, pleines marés de sang et d'os! Bientôt le pavillon de paix reparut, chacun revint, riant d'un coup de théâtre fortuit; mais, grâce à cet incident, il était près de six heures du soir, quand les ouvriers des pompes funèbres eurent achevé leur office.

Pendant cette cessation des hostilités à la droite, et pendant la journée précédente, l'attaque de la ville avait continué sa progression. Le génie cheminait à tâtons en avant de l'ouvrage du 2 Mai, et la gabionnade déjà s'était allongée d'une centaine de mètres, distance très-appréciable en cet endroit, vu la résistance du sol rocailleux et la proximité du rempart. L'artillerie exploitait les filons de la sape pour compléter le système de ses ouvrages ricochants; sur la berge gauche du ravin central, dans une communication de la troisième parallèle, on avait fixé la place de deux obusiers de 22 centimètres, enfilant la face gauche du bastion du Mât et protégeant conséquemment le flanc gauche, trop tourmenté, des lignes anglaises. Dès le 8, au soleil couchant, le terre-plein de cette cinquante-deuxième batterie était entaillé dans le roc; en même temps, au milieu des plus fraîches tranchées, en avant de l'ouvrage du 2 mai, on jetait les fondements de la batterie n° 53, opposée au bastion central. En ce lieu, la pierre se rencontrait aussi à fleur de terre, et l'on fut obligé d'extraire en quelque sorte des carrières l'épaule-ment entier. En retournant de la tranchée (9 au soir), nous trouvâmes le camp en rage de modestie et d'exagération. On ne tarissait pas, après deux jours de commentaires, sur les prouesses des confrères de la droite. En vérité, il semblait que le siège ne datât que du 7 juin. Comme preuve de la capitulation prochaine de Sébastopol, on parlait de papiers importants, saisis au fond des magasins de la lunette Kamtchatka. Ces papiers, rapports officiels de l'artillerie russe, exprimaient, disait-on, la lassitude de l'as-

siégé et l'impossibilité de prolonger la défense. Devant la ville, nuit d'orage. La garnison, de bonne heure, fut saisie de la peur d'une surprise. La fusillade ne discontinua pas, meurtrière, jusqu'au retour du jour, et le canon aidant, elle dérangerait les projets de construction. Cependant les attaquants du faubourg, moins chagrinés, achevèrent la réorganisation intérieure des redoutes Brancion et Lavarande. De tous les travaux des Russes, l'artillerie ne conserva intactes que les poudrières, vastes blindages à l'épreuve de la bombe. Le génie procéda à la marche finale vers Malakoff. Tandis qu'il transformait les contre-approches de Victoria en troisième et quatrième parallèle, il esquissait, sur la berge gauche du ravin du Carénage, à trois cent cinquante mètres environ du Petit-Redan, une place d'armes d'où il serait facile à un fort poste d'infanterie de protéger les cheminements ultérieurs. On entreprenait en même temps, autour des Ouvrages-Blancs, une enveloppe d'embuscades pour guetter le pont-aqueduc. En fouillant le sol, les sapeurs, en maints-endroits, déterrèrent des rangées de boîtes explosives; mais aucun de ces guet-apens ne réussit, et pareil bonheur augmenta l'élan des piocheurs. La terre manquant au voisinage des batteries en œuvre, on fut réduit à la brouetter de loin, au mépris d'une mitraille par fois diluvienne. On aurait supposé, à voir la charrue marcher, que les assiégeants, en ce foyer d'attaque, avaient traité à forfait avec le général en chef, impatients de la clôture du siège.

En effet, dès le matin, le bruit se répandit que le général Péliissier, voulant utiliser le surcroît d'élan imprimé aux troupes par le triomphe du 7 juin, avait accordé dix jours pour composer les moyens d'assaut de Malakoff, et sa parole était un acte. A ce propos, par cette chaude journée, sous les gourbis effeuillés, le camp s'oubliait en bavardages. La soif naît de la discussion, et les cantiniers se frottaient les mains d'aise. Du portique de ma tente, je me régalaïs de

ce tableau, quand le vaguemestre survint. L'été n'avait pas diminué le succès quotidien de ce distributeur révérend des nouvelles. On fit cercle autour de lui, selon l'usage, en tendant les bras. J'étais dans la foule des impatients avec plusieurs de mes condisciples, et le maître-facteur nous délivra les brevets portant notre nomination en règle, vanité à part, au grade de premier lieutenant, à l'ancienneté. Cette suppression d'un fil rouge sur l'épaulette ravit de joie les élus de l'*Annuaire*, parce que chacun de nous caressait l'espoir d'échapper, par le fait de cette promotion, au vasselage des tranchées. Pour moi, j'avais ordre de déloger au plus vite du grand parc ; et, comme la batterie divisionnaire où la lettre de service me classait guerroyait en ce moment à Kertch, je me flattais d'être délicoté au moins jusqu'à sa rentrée. Jamais vacances ne m'offrirent plus suaves perspectives, et tout me sembla pour le mieux au siège. La nuit du 10 au 11 fut fertile en bons résultats. Du côté de la ville, on termina la batterie n° 50. L'attaque de droite allait à toute vapeur ; les brigades du génie avaient entamé, à cent mètres environ du Mamelon-Vert, la cinquième parallèle, dont la courbure, sur un développement de trois cent trente mètres, s'appuyait à la place d'armes du ravin du Carénage, déjà habité par les tirailleurs du bataillon de soutien. Sur le mont Sapone, on polissait les communications de la redoute Lavarande, et la batterie du 2 Mai avait été définitivement occupée par un poste d'observation. Cependant les Anglais, étant en nombre suffisant, et l'honneur leur faisant un devoir d'être prêts bientôt, se relevaient brillamment à hauteur de leur tâche. Toutes les batteries qui devaient entrer en lutte, le jour de l'assaut, étaient en plein restaurées, et leurs têtes de sape s'élançaient sans tâtonnements nouveaux, loin des carrières.

Mais ces efforts combinés de l'assiégeant n'abattaient pas les défenseurs. L'ingénieur russe multipliait les ressources de son art ; autour de Malakoff,

toutes les issues qui, avant le 7 juin, s'ouvraient sur la campagne, avaient été barricadées et fortifiées. Partout des traverses s'élevaient pour abriter des feux des redoutes perdues, et sur la rampe descendant de la batterie de la Pointe à la baie du Carénage, la garnison préparait l'établissement de six pièces qui balayeraient la pente ennemie du ravin.

La journée (11) fut inaugurée par une promenade de la cavalerie, aux sources de la Tchernaiâ. Les husards taillèrent en pièces quelques Cosaques qui se hasardèrent à disputer le passage du pont de Teulé, non loin de Baïdar.

Du matin au soir, au siège, fastidieuse répétition de canonnade et de sape à ciel ouvert et sous terre. Je passai doucement mon temps, durant le jour, à escorter les escadrons de promenade jusqu'à la ferme Mordwinof, pendant la veillée, à flâner dans la rue, prêtant l'oreille aux sornettes du peuple et aux rapsodies des savants. Or, à la vieille attaque, tout marchait bien, en somme, mais elle ne paraissait pas devoir se relever du coup que l'intervention de Malakoff portait à ses affaires. Certains encroûtés du grand parc, qui se figuraient avoir tiré, tout l'hiver, les marrons du feu, ne se consolaient pas de ce changement à vue. Le soldat comprenait moins que jamais aux raffinements de l'art, aux arguties du raisonnement, et il attendait, en aiguisant sa baïonnette.

La nuit du 11 compta, devant la ville, par des travaux importants contre la rade. Depuis la prise des Ouvrages-Blancs, les vaisseaux russes, évitant le mouillage du Carénage, avaient jeté l'ancre non loin du fort Saint-Paul. Afin de mieux les atteindre en ce refuge, on transporta un mortier à plaque, le long des pentes du ravin des Anglais. Cette pièce, du plus gros calibre de mer, croisant ses feux avec ceux du mont Sapone, était appelée à gêner la liberté de la flotte russe, entre la ville et les rives du faubourg. Mais de la passerelle du port Saint-Paul à l'entrée de la rade, les navires échappaient à la sur-



veillance des bombes. Pour la police de cette région, on braqua, en face de la Quarantaine, trois autres colosses de l'artillerie de marine. En même temps, les entrepreneurs du siège de droite accéléreraient autant que possible leur vitesse d'action. Au Carénage, les tirailleurs avaient à braver non-seulement les coups du nord de la rade, mais les bordées des vapeurs qui venaient, à la faveur de l'obscurité, s'emboîser à bonne distance du chantier. Malakoff contrariait les cheminements en avant de la redoute Brancion avec une impétuosité qui trahissait les inquiétudes de la défense.

Le 12, modération du feu sur toute la ligne de droite, et grand remuement de gabionnades et de terres. A la gauche, silence et chômage, sauf dans les batteries en construction et dans les galeries de mine. La garde de tranchée sua et s'ennuya au point de regretter les fêtes que donnait jadis le bastion du Mât souverain. Le camp, las de causer Mamelon-Vert, était retombé en plein calme. Ce jour-là, dès le lever, il bruina agréablement de toutes parts ; le frétin des oisifs se prélassait dans les rues rafraîchies ; et, à l'abri des kiosques délabrés, les fumeurs de haut parage, sergents ou officiers, lisaient les journaux reçus la veille. Pour moi, libre encore du joug du siège, il me tardait de juger de près, à loisir, en mon humble cervelle, les chances de la *jeune attaque*, et je m'acheminai d'un pas doctoral sur la route du Moulin. Profitant d'une heure où les canons de Karabelnaïa se calmaient, je montai avec des guides à l'amphithéâtre de Victoria. On me fit mesurer de l'œil les quatre cents mètres qui, au jour prochain de l'assaut, sépareraient la parallèle avancée du saillant de Malakoff. Cette distance, équivalente à quatre fois le trajet des places d'armes du bastion du Mât au rempart de la ville, effrayait, non sans raison, les visiteurs impartiaux. Mais les gens de ce quartier n'élevaient pas le moindre doute au sujet de la réussite. Les plus incrédules observateurs

n'osaient exprimer leurs craintes, pour éviter les sifflets, et ils se laissaient ébranler à la fin par le spectacle des tranchées d'alentour. Quelle effervescence en effet ! Mille bras rivalisaient de force, et tous les travaux d'art ou de terrassement avançaient à grand train. Mulets, voitures, soldats porte-boulets, affluaient à la porte des magasins à peine dressés ; car le temps pressait, et l'on devait approvisionner chaque pièce à quatre cents coups.

Après cette ronde instructive, le soleil baissait. Le théâtre des zouaves ne jouait pas le soir, le combat du Mamelon-Vert ayant dépareillé la troupe. Je pris donc congé de mes amphitryons, et au crépuscule je regagnai le logis en ligne droite, à travers le bivac des Anglais. A cette heure grave du souper, les riflemen-cuisiniers, en tabliers blancs, autour des fourneaux, taillaient copieusement un lit de pommes de terre aux tranches saignantes du rosbif réglementaire. Partout l'image du dieu confort et le silence du bon appétit. Ces apprêts réjouissants du dîner ne provoquaient pas un éclat de rire. Le spleen rôdait au milieu des tentes reluisantes de propreté, à côté du drapeau de la nation ; ces braves partenaires auraient dû, en signe de leur humeur ordinaire, arborer un éteignoir ou un bonnet de nuit. C'était l'Angleterre en raccourci, avec ses ridicules, mais aussi avec ses qualités. Les terribles épreuves de l'hiver avaient servi de leçon ; et à cette heure nos alliés avaient devant Sébastopol une armée comparativement petite par le chiffre des baïonnettes, mais aussi grande par la valeur que florissante de bien-être. Le commissariat, à l'école de l'intendance, avait acquis enfin le génie du détail, qui est le fond de la science administrative en campagne. Je passai émerveillé et rentrai sous ma tente, qui me fit l'effet d'un pavillon de plaisance, car nul billet de garde ne m'y attendait. Je remerciai Dieu de ma délicieuse sinécure.

La nuit fut bruyante à la droite : Malakoff versa

des bombes dans les parallèles du Mamelon-Vert, encombrées de voituriers et de pourvoyeurs. Devant la ville, on arma la batterie n° 50, et les fuséens harcelèrent la rade. Les pionniers de la défense continuèrent à cuirasser de canons les points les plus faibles de l'enceinte. Leurs efforts ne se relâchant jamais, Karabelnaïa, de la pointe du Carénage aux casernes, présentait déjà un formidable corps de fortification dont les flancs et les faces combinaient leurs feux contre la zone des attaques. En cette région extrême du faubourg, où la lutte semblait devoir finir, la nature, par la configuration du terrain, venait en aide à l'art plus encore qu'en aucun lieu de la place. Derrière les remparts du Petit-Redan, parallèlement à la courtine, entre la Maison-en-Croix et la mer, les deux ravins d'Ouchakoff et d'Oupatanoff, inclinés vers le rivage, favorisaient à merveille les rassemblements de troupes et protégeaient les réserves. En outre, la pente du plateau de Malakoff rendait possible par sa direction le jeu des batteries de la flotte, à un moment précis.

Le treizième jour du mois, vide d'événements, fut en majeure partie employé au ravitaillement des lignes. Le camp végéta du matin au soir, aux rayons d'un soleil déjà ennemi. Il y eut seulement quelque émoi dans l'après-midi, en l'honneur de l'enterrement du colonel Guérin. Une balle l'avait, la veille, frappé à mort dans l'ouvrage du 2 Mai. C'était un ingénieur brave et intelligent de l'école de Bizot. A l'exemple de ce maître, quand, agissant à découvert pour l'intérêt du siège, les Russes le visaient au cœur, il disait à ceux qui lui conseillaient la prudence : « Que chacun fasse son devoir ! » De la nuit entière, on ne discontinua pas d'approvisionner les magasins des batteries, surtout devant Malakoff. La place fulmina en tous sens. On lui répondit sans ostentation, afin de ne pas envenimer la lutte, aux dépens des travailleurs de la sape, accélérée sur tout le front d'attaque du faubourg. Les Anglais suivaient

l'élan de mieux en mieux. Ils ne cheminaient plus qu'à quatre cent cinquante mètres environ du Grand-Redan, et avaient en ligne près de cent cinquante pièces. Avec cet appoint, l'assiégeant disposait, dès à présent, de six cents bouches à feu. Cependant l'été sévissait; les émanations du sol empoisonnaient l'air, surtout pour les jeunes gens qui n'avaient pas eu le temps de s'acclimater. Le danger de fléaux désastreux pesait de plus en plus dans la balance. Le conseil de guerre se réunit le 14. Les directeurs du siège, les généraux commandant les corps d'armée et les divisions fixèrent, d'un avis unanime, l'assaut de Malakoff au 18. Les ordres de préparatifs furent donnés sur-le-champ; et la nouvelle en courut vaguement dès le matin. Dans ces entre-faites, le gros des vainqueurs de Kertch débarquait à Kamiesch. Ils faisaient de leur expédition des récits merveilleux. Les Russes, en désarroi, avaient abandonné Anapa, le pivot de leur domination dans le Caucase. Ni les hauts faits de la marine, ni les projets éventés d'attaque finale ne troublèrent la surface des camps. On avait, depuis l'ouverture de la tranchée, trop cru à des chimères. Mais la confiance qui avait mûri dans les cœurs valait mieux qu'un vain étalage d'enthousiasme. A l'approche du plus terrible de ses échecs, l'armée avait l'héroïsme du calme.

Les rues offraient au loin, après midi, un aspect ordinaire : des jeux, des causeries, des libations, le doux *far-niente*. J'admire cette contenance, en pliant bagage. Ma division rentrait de ses pérégrinations maritimes à Kertch, et j'avais ordre de la rejoindre sans retard, de transporter mes pénates près de la maison Forey, sur les hauteurs du Clocheton. Je dis adieu sans regret à cet odieux cantonnement du grand parc, où j'avais usé à pâtir et à m'étourdir plus d'un an de jeunesse. Mon nouveau séjour était, par contraste, un lieu d'agrément. L'œil planait magnifiquement sur l'horizon de la Cherso-

nèse. La brise de mer purifiait, en se levant, ma cabane, vrai palais de bivac, où j'aurais été trop heureux de ma liberté ! Hélas ! le siège perdait tous les jours quelques serviteurs : à la veille de l'assaut de Malakoff, au moment où il importait de maintenir sur un bon pied les forces générales de l'attaque, le grand parc pouvait à peine suffire à ses charges. Pour aider les batteries du siège démembrées, plusieurs officiers venaient d'être détachés du service de l'artillerie divisionnaire, et le soir une lettre d'avis m'apprit que je reprenais le collier de misère. Cette restitution d'un rôle actif me remplit d'une sourde fierté ; mais pourtant je m'habituais sans trop de violence à voir de haut et de loin, en sécurité, les choses de la guerre. Mon congé avait duré, en définitive, quatre jours, un siècle pour des manœuvres de tranchée, qui ne jouissaient d'ordinaire que de quarante heures de repos entre deux corvées.

La nuit de guerre ne fut pas plus remarquable que la journée. Le 15, le conseil discuta les dernières dispositions de l'entreprise à force ouverte contre Malakoff. Fixé au 18, il fut convenu que l'assaut serait livré à la pointe du jour et précédé de vingt-quatre heures de canonnade. Les Anglais devaient simultanément s'établir au Grand-Redan ; et si, après la conquête du faubourg entier, les Russes ne capitulaient pas ou ne s'enfuyaient pas, on s'emparerait alors du bastion du Mât et du bastion central. Les déplacements de troupes jugés nécessaires s'exécutèrent sans délai. La division d'Autemarre (première du premier corps) et la division Mellinet (première du corps de réserve), se dirigèrent vers Inkermann, et bivaguèrent à côté des divisions Mayran et Brunet (troisième et cinquième du deuxième corps). Ces quatre divisions étaient désignées pour l'honneur de porter à Sébastopol le coup de mort, sous le commandement du général Regnaud de Saint-Jean d'Angély. En même temps, les

divisions Camou et Dulac descendaient du moulin aux bords de la Tchernaiïa, pour renforcer la division Canrobert, tandis que la division Herbillon se rendait aussi de Kamiesch à cet autre centre d'opérations extérieures. Ces quatre divisions et la cavalerie, flanquées de quatre batteries à cheval, vingt-cinq mille combattants environ, formaient une armée d'observation, aux ordres du général Bosquet. Sa fonction consistait à enlever les hauteurs de Mackenzie, avec l'appui des Piémontais et des Turcs, pendant que Karabelnaïa tomberait sous les efforts combinés des assiégeants. Quoique, dans ce projet, l'attaque de la ville ne fût pas même regardée comme une diversion, mais comme une simple éventualité, la deuxième division du corps de réserve, commandée par le général d'Aurelles, se rapprocha du Clocheton, pour porter au besoin son concours au général de Salles. On couvrit autant que possible ces mouvements de bataillons préliminaires; mais la place en eut quelque soupçon, et depuis le matin les grondements étourdissants du canon ajoutèrent aux ennuis du camp. Il soufflait une bise d'Asie énervante. Les dormeurs, déroutés par l'autan, erraient à l'aventure; les joueurs de bouchon avaient des vapeurs. J'essayai en vain le brouillon de la chronique guerrière du jour. Peu après, le désir de prendre langue en mon nouveau quartier me poussa au belvédère du voisinage. Il y avait, en cette arrière-scène éloignée du siège, foule pittoresque. Une femme coquetait au bras d'un cavalier, qui avait des airs d'*impresario* montrant sa prima donna. Près de ce groupe, un officier américain en mission prenait des notes. A l'exemple des Etats-Unis, plusieurs puissances de l'Europe avaient envoyé en Crimée des ambassadeurs militaires. Le monde civilisé aurait mieux fait de fonder, à la porte des tranchées, une école de diplomates. On remarquait aussi un Anglais, historiographe de profession, qui sténographiait les impressions du théâtre. Je rougis que l'armée ne

trouvât pas dans les rangs assez de conteurs de ses exploits, pour fournir l'histoire d'esquisses originales, puisées à la source des émotions du champ de bataille. Nous ne vivons plus au siècle où l'homme de guerre se vantait de ne pas savoir signer. La plume et l'épée doivent être sœurs, et il conviendrait de suivre enfin les conseils de Montluc.

Ainsi m'excitant au travail de mes éphémérides, je pris la route de la batterie n° 35. La nuit fut noire; l'obscurité augmenta de bonne heure la frayeur de la garnison. Il y eut en ville grand tumulte, et au dehors un jet saccadé de balles à feu. Le *garde à vous* d'alarme sonna de bonne heure à travers les parallèles émues; bientôt toutes les batteries, se répondant du port du Sud à la Quarantaine, ainsi que des meutes de chiens de garde, furent en colère et ne se calmèrent qu'au matin. Devant Malakoff, les partenaires se réservaient pour le surlendemain, et les tracasseries de Karabelnaïa ne réussirent pas à interrompre leurs apprêts de la lutte. Avec cent treize canons, armement inférieur à celui du 7 juin, ils se disposaient imperturbablement à soutenir un duel plus redoutable qu'au Mamelon-Vert.

Dès le jour, les divers corps de bataille se constituèrent complètement pour l'action. Le général Bosquet, selon le programme, remit le commandement des colonnes d'assaut à son successeur et se transporta au poste de la Tchernaiâ. Malgré les titres du chef de la garde, l'armée vit s'éloigner d'un œil inquiet celui que la victoire, depuis l'Alma, avait comblé de faveurs, et qui, par une glorieuse étude, avait acquis la connaissance profonde des lieux où allait se jouer le dernier acte du siège. Nos alliés prirent ombrage de ce départ; ils vénéraient leur sauveur d'Inkermann, et sa popularité était telle, en Angleterre, que les dames anglaises lui avaient envoyé, en hommage de ses services, une pleine corbeille de manchettes brodées et tricolores. Mais ce fut, dans les camps, un sujet de troubles passagers.

On se confiait à l'étoile de l'Alma et à la valeur du nouveau directeur de l'attaque. La journée aurait été des plus agitées, si nos batteries de la gauche avaient répondu aux provocations du bastion du Mât, infatigable brandon de discorde, qui entraîna par son exemple le bastion central et la Quarantaine à faire feu de toutes parts ; mais on laissa en partie le soin du cartel aux frégates, qui mouillées en ligne à longue portée du fort de mer, tiraient depuis l'aube des bordées sur la ville. Dans l'après-midi, la garnison du faubourg tenta de sortir par le ravin du Carénage. On la ramena à coups de fusil, non sans perte, et l'échauffourée se termina par un duo d'artillerie.

La veillée au grand parc, sanctuaire du *vieux siège*, fut bruyante. Partout des groupes de discou-reurs. La majorité se familiarisait avec les vicissitudes de la destinée, qui, des anciens de la tranchée, semblaient vouloir faire les subalternes de la victoire. De rares envieux élevaient des doutes sur la chute de Sébastopol, en tant que conséquence de la prise de Malakoff. Dans la nuit s'achevèrent, sans orage, à la sourdine, les derniers travaux de préparation, et le 17, sitôt que le soleil levant enflamma la Chersonèse, un immense salut du canon de siège réveilla la place, et le tir se poursuivit sans trêve ni relâche. Les batteries de la gauche, liguées, frappaient aux murs de la ville pour les démanteler, et aux casernes pour alléger les Anglais ; les batteries de la droite concentraient en cadence leurs coups sur Malakoff. Le défi avait partout une telle uniformité, qu'il était impossible aux Russes de préjuger de quel côté l'assaut serait livré. L'armée, au camp, accablée par la chaleur, écoutait du logis en silence, avec l'indifférence que donnent à des oreilles blasées, les trop fréquentes déceptions de la fortune. D'ailleurs, un rempart de fumée, ajoutant sa vapeur suffocante aux ardeurs du soleil, cachait impénétrablement le lointain. L'assiégé résista d'abord à la



tempête croissante; mais vers le soir, Malakoff pliait sous ses ruines. Les redoutes du nord de la rade n'avaient que par un bénéfice de leur éloignement bravé les insultes du Carénage; on aurait déjà pu considérer ce prélude de triomphe comme suffisant en tout point. Mais on espérait pousser à fond l'avantage de l'artillerie la nuit durant, avant le signal de l'assaut. Cependant la journée qui finissait si brillamment à la tranchée n'avait pas été perdue sur la Tchernaiïa. Une reconnaissance de Turcs et de Piémontais avait constaté que toute la sollicitude de l'armée russe était tournée vers la défense de Sébastopol.

Au moment du retour des éclaireurs, les troupes de servants et de tirailleurs, à qui incombait la responsabilité de consommer l'œuvre du feu de la journée, mirent du camp à la voile, pleines d'espoir. Pour la plupart, en ce grand jour, le tour d'attelage revenait prématurément; j'étais de ce nombre. Ça et là quelques endurcis n'osaient croire à la fin de leurs misères; les malins blâmaient uniquement le choix de l'aube du lendemain pour l'heure de l'assaut. Le crépuscule avait favorisé le succès au 7 juin; pourquoi ne pas attaquer le soir? Les plus incrédules n'allaient pas jusqu'à la supposition d'un revers. On aurait crié haro sur eux. Dès qu'on fut au rendez-vous de canonnade, la reprise générale eut lieu. On asséna les dernières estocades au bastion du Mât, dont plusieurs pièces, de nouveau démasquées, portaient secours au Grand-Redan. Les ennemis directs de Malakoff interdirent aux défenseurs de réparer les brèches béantes et tourmentèrent les rassemblements armés qui se tramaient dans le faubourg. Partout la rivalité fit merveille. Les fuséens, de leurs trois stations à la baie de Karabelnaïa, à l'observatoire français et à la redoute Victoria, réussirent quelques incendies en ville. Les frégates meurtrirent de boulets la Quarantaine. Les mortiers turcs eux-mêmes, engins barbares, n'a-

vaient jamais mieux, de nuit, touché le but ; c'était comme le coup de pied de l'âne. A mesure que la soirée avançait, Malakoff ne répondait aux outrages que par des salves aussi rares qu'impuissantes. A deux heures du matin, de tous les gardiens de la place, le bastion du Mât était presque seul à supporter le fardeau de la guerre. L'ordre fut alors transmis à la gauche de précipiter le tir autant que possible. On obéit avec l'élan qu'imprimait aux écouvillons une impatience de dix mois, et les fortifications furent abîmées sous des tourbillons de fer. En ce moment d'effervescence on n'apercevait que des lueurs d'obus clair-semés à l'horizon de Karabelnaïa, car les acteurs du drame prochain se plaçaient le long des parapets avancés, et il convenait de ne pas attirer sur eux, par des attaques intempestives, l'attention de l'ennemi. Malakoff se livrait d'ailleurs à ce recueillement qui avait coutume de précéder les grandes crises du siège. En peu de temps, le silence et l'ordre présidant au mouvement, les colonnes d'assaut furent au rendez-vous ; à l'aile droite, la division Mayran couvrait les sapes extrêmes de Victoria : la première brigade, près du ravin du Carénage, chargée d'entrer par la gorge des retranchements de la Pointe ; la brigade de Faily prête à forcer le flanc gauche du Petit-Redan ; au centre de la ligne, vers la droite de la redoute Brancion, la division Brunet, opposée au front de la courtine de Malakoff. A l'aile gauche, du côté du ravin de Karabelnaïa, la division d'Autemarre devait se frayer le chemin de Malakoff par la batterie Gervais. La division Mellinet se tenait en réserve non loin de la redoute Victoria. Les batteries de campagne, attelées, parquaient derrière le Mamelon-Vert. Les Anglais étaient aussi rangés en bataillons d'attaque, face au Grand-Redan, jaloux de se montrer à l'œuvre. L'émulation de nation à nation n'avait plus cette ardeur des premiers jours qui aurait soulevé les montagnes de l'Alma. L'hiver avait rabattu de

l'orgueil de nos alliés. Mais toutes les fois que les drapeaux se déployaient côte à côte, il semblait que la victoire fit jouer un ressort de plus en faveur des assiégeants. Trois heures n'avaient pas sonné, le tré-pignement de l'attente agitait au loin les combattants. Les tirailleurs, couchés par terre en vedettes, dévoraient des yeux le rempart, et la place veillait religieusement aux aguets. Les camps, n'étant pas dans le secret, dormaient en paix. Le général en chef, qui s'était réservé l'honneur du signal, arrivait à son pavillon de la batterie Lancastre. On n'entendait à travers la carrière que des détonations de fusil ou de canon retentissant à de longs intervalles, les refrains ordinaires des clairons d'avant-garde au fond des ravins et les murmures nocturnes de la campagne et de la mer. Ça et là, des oiseaux de proie désensevelissaient à coups de bec, avec des cris sinistres, les morts du 7 juin. La beauté du ciel était digne de la fête. L'aube allait blanchir l'orient, lorsqu'une bombe à trace fusante brilla dans la direction convenue du feu d'artifice de départ. Trompé par cette lumière, le général Mayran, l'épée haute, enlève les premières troupes à sa suite. Mais à peine ces hardis brandons de victoire touchaient-ils au pied des glacis, que des averses de balles fondent sur leurs têtes; ils montent sous pareille grêle. Mais les Russes, que cette entreprise isolée n'intimide pas, accourent en force au lieu du danger, et pendant qu'une partie des défenseurs garnissant l'enceinte environnante entretenait la fusillade, de front, faisant table rase autour à force de feux, les autres sortent pour prendre à dos les assaillants. Ceux-ci ne s'arrêtèrent pas en leur course, et déjà ils escaladaient les brèches de l'escarpe. Alors les vapeurs russes démasquent leurs batteries à l'entrée de la baie, et malgré les prouesses de l'artillerie de siège, ils balayent, d'accord avec les redoutes du nord et de la rade, les pentes du ravin et le plateau du mont Sapone. Les assiégeants, dont la mort éclaircit

les rangs, chancellent d'abord ; leur chef tombe en les exhortant. Ne fût-ce que pour la vengeance, ils s'obstinent à s'ouvrir un passage, et il ne survit bientôt plus qu'une poignée de gens de cœur que la mitraille, foulant en ondées du rempart et du rivage, décime sans merci, et que la garnison menace d'envelopper. Le général de Faily rallie les débris de cette colonne, sacrifiée par une funeste méprise, et à sa voix on recule, mais à l'abri des plis de terrain du voisinage, pour attendre des renforts. Cependant, au coup de trois heures, annoncé par l'apparition d'une grêle de fusées au-dessus de la redoute Victoria, le corps de bataille s'était élancée contre Malakoff. La division Brunet va d'un bond droit à la courtine, mais elle se heurte aux obstacles du fossé, et tandis qu'elle s'efforce de se débarrasser, la mousqueterie, flamboyant sur la crête de l'escarpe, d'un kilomètre à la ronde, comme d'un unique créneau, lui crache la mort au visage. L'assiégé, délivré des craintes de la diversion du Carénage, se réunit en nombre supérieur dans la forteresse et s'apprête, sous le commandement du général Kroulef, à disputer la brèche, s'il le faut. Mais sous les volées des coups de flanc et de face assurés et incessants, la furie des champions commis à une tâche surhumaine expire au pied des murs hérissés de baïonnettes. Il ne restera bientôt plus que des tombereaux de cadavres. Le général Brunet se dévoue en vain ; le rappel bat, et les lutteurs se rejettent derrière les couverts d'alentour, sans désespérer tout à fait encore de la journée. Durant ces échecs successifs, les chasseurs du 5<sup>e</sup> et deux bataillons du 19<sup>e</sup>, se glissant le long des crêtes du ravin de Karabelnaïa, avaient résolument pénétré au cœur de la forteresse par la voie qui leur était tracée des embrasures de la batterie Gervais et de la courtine du Grand-Redan. Déconcertés par la promptitude de l'attaque, les Russes se cabrent ; le flot les repousse jusqu'aux premières maisons du faubourg. En cet instant, le jour com-

mence à poindre. Dans ce coin du théâtre de la défaite, le drapeau français flottait sur le boulevard de Sébastopol, et à son ombre les pionniers dressaient de toutes parts les échelles devant l'arrière-garde de la division victorieuse. Le général d'Autemarre, se hâte de rassembler ses régiments, qui affluent disséminés ; et au pas de charge, à leur tête, il marche à de nouvelles conquêtes. Ce branle aurait peut-être rétabli les chances générales de succès, si les Russes n'avaient pas ailleurs déjà conjuré le péril. En effet, le secours tardif des voltigeurs de la garde n'avait pas relevé la partie, du Carénage. Au centre, les combattants, sans aide, ne bougeaient pas de leur refuge. Les Anglais s'étaient tantôt présentés à l'ennemi avec cet aplomb romain qui les distinguait ; mais après des prodiges de valeur, malheureusement inutiles, ils avaient été contraints de ployer à leur tour. Ainsi, par un fatal concours de revers, la défense avait le meilleur de ses ressources disponibles contre les derniers envahisseurs. Les Russes du Grand-Redan, triomphants de la fuite des Anglais, se rabattent donc sur le flanc et sur la queue de l'ennemi qui avance. Le général Kroulef, fier de laver d'anciens affronts pousse en avant la forte garnison du bastion Kornilof, et perçant tout au travers du rideau des tirailleurs, déployés au seuil du faubourg, il barre inébranlablement la route. L'assiégeant, qui agit par groupes épars, essaye d'enfoncer une muraille de poitrines et de baïonnettes en feu, dont le fanatisme au désespoir comble les brèches. Sur le point d'être cernés, ils renoncent et fléchissent pied à pied. Dans ces entrefaites, les zouaves de la garde, aux applaudissements de la tranchée, se précipitent de la redoute Victoria à la rescousse. La possibilité d'une revanche ranime les champions d'une lutte inégale ; mais ce ne fut qu'un éclair. Les Anglais se refusaient avec raison à courir les mêmes hasards qu'au début, sans avoir changé les conditions du jeu. L'épuisement de la primitive déroute et l'atti-

tude des vaisseaux russes qui ne consentaient pas à lever l'ancre, promettaient des mécomptes plus cruels, si l'on tentait une seconde fois de brusquer l'assaut du Petit-Redan et de Malakoff. A huit heures et demie, le général en chef ordonna donc partout la retraite. Elle s'exécuta rapidement et sans trop de sang versé : seulement, une foule d'éclaireurs aventurés dans les rues de Karabelnaïa, furent bloqués et vendirent cher leur vie. Mais hors des fortifications, l'assiégé, comme stupéfait d'un premier avantage, n'osa pas poursuivre, de même qu'il se garda de paraître sur la Tchernaiâ, où le général Bosquet brûlait de venger le désastre. La guerre d'artillerie se prolongea jusqu'à midi. La place, alors harassée, donna l'exemple du silence. On l'imita par force sur toute la ligne de droite, et les vaincus s'écoulèrent vers le camp, au milieu des parallèles bouleversées. Le défilé dura moins que celui du matin, car des milliers de braves avaient péri. On aurait dit le deuil de ces absents. Les porte-drapeaux baissaient les hampes, et par files désolées, tels qu'une escorte de pleureurs, les éclopés fermaient la marche. Les cacolets et les brancards figuraient le convoi des voitures funèbres, et les témoins aux bords des tranchées, muets de douleur, regardaient passer. Jamais consternation pareille n'avait frappé la tranchée. Le courage était, à cette heure, aussi bas que les provisions de guerre.

Devant le bastion du Mât, où je remplissais mon bout de rôle ordinaire, nous n'aurions pas sitôt mesuré la grandeur du revers, sans le spectacle final de la défaite des Anglais, à laquelle nous assistâmes activement. Un parti de riflemen en retraite, égaré sur le chemin des casernes, par où ils avaient tenté de pénétrer en ville, avait été refoulé au fond des marécages, au bord du port. Des cimes du ravin il était lamentable d'apercevoir le manège de ces fuyards amis à la merci du sort. A dessein de chercher des moyens d'évasion, les uns rampaient der-

rière les haies, d'autres sautaient à la nage dans les ruisseaux; plusieurs, crénelant des pans de murs ou couverts par les oseraies, répondaient de leur mieux aux insolences des embuscades voisines. Ça et là des tambours, ensevelis sous les roseaux, réchauffaient le zèle de leurs compagnons à force de coups de baguettes. On croyait entendre, en ce bourbier, des battements de caisse funéraire, et, en vérité, les boulets et les balles russes avaient beau jeu, de haut, contre ces mires écarlates. Un à un ces enfants perdus succombaient à la peine. On ne négligea rien pour leur prêter main-forte; mais le malheur semblait devoir être jusqu'au bout attaché à cette entreprise. Maintes bombes auxiliaires éclatèrent à moitié de leur course, et nos pauvres protégés, jetant des regards de pitié vers les parapets d'où l'on tirait, pouvaient parfois se demander si nos batteries conspiraient avec l'ennemi. Cependant ils finirent à tâtons, trop tard, par se soustraire aux vues du bastion du Mât, enragé comme s'il prétendait regagner, aux dépens de ces adversaires inoffensifs, la gloire que Malakoff lui avait ravie. La disparition du dernier habit rouge le décida à fermer la bouche. Le canon du *vieux siège* se tut après lui, et vers quatre heures la tranquillité d'une trêve dramatique régnait de la Quarantaine à Inkermann; après la scène la plus violente et la plus calamiteuse de la guerre. Les magasins à sec et Malakoff debout! En rapprochant de ces faits palpables l'évaluation approximative des pertes, chacun, sans qu'il fût besoin de la lumière des bulletins, comprenait la profondeur de l'échec subi; aussi, sous l'impression de ce sentiment et des tristes nouvelles de détail qui circulaient, la garde descendit le chemin du camp, sombre et désenchantée. Hier, au départ, on portait envie aux conquérants élus de Sébastopol; maintenant, la plupart de ces supposés triomphateurs gisaient dans la poussière des redoutes russes, plus inexpugnables qu'auparavant. La vertu des assiégeants, que l'hiver

n'avait pas entamée, s'affaissa pour la première fois le soir de cette néfaste aventure, dès que la vérité se fut répandue, en s'altérant de bouche en bouche. On disait que le deuxième corps était anéanti à moitié, que Malakoff était imprenable. La Chersonèse gémissait au loin; le peu de fanatiques qui, en notre camp, se rejouissaient d'un contre-coup capable de ramener la vogue à la primitive attaque, n'osaient pas afficher leur barbare satisfaction, par respect pour les légions de malheureux qui attendaient encore la sépulture sur la terre ennemie, en récompense de leurs exploits infructueux. L'armée devança l'heure accoutumée du coucher, et se consola des misères de la déception par des rêves de retour en France.

Pendant la nuit, les deux partis gardèrent la défensive. Karabelnaïa éprouvait un urgent besoin de réparer ses ruines, et laissa en repos les restaurateurs des lignes d'approche. Le bastion du Mât et ses satellites, à minuit, rompirent l'armistice. Toutes les batteries de siège, sans provisions, rendirent à peine les coups. La garde de tranchée, réduite à son chiffre des jours ordinaires, resta en éveil, espérant que l'ennemi viendrait pour profiter des étrennes de la victoire. Dans l'intervalle des salves d'artillerie, on entendait les chiens russes, hérauts des sorties, poussant des hurlements comme une troupe irritée d'animaux de combat; mais pas une patrouille ne parut ni hors de la ville ni hors du faubourg. Comparé aux magnificences d'illuminations de la nuit précédente, l'appareil du ciel représentait un pâle éclairage de chapelle ardente, tandis que, sur la terre des glaciés, les victimes gisaient encore dans leur sang, à la merci des corbeaux. Aussitôt que l'aube blanchit, les pavillons parlementaires, flottant à la fois sur Malakoff et sur le Mamelon-Vert, ordonnèrent de suspendre les hostilités en l'honneur de l'enterrement des morts. On se conforma, pour l'accomplissement de ce devoir, à l'étiquette consacrée par trop de ces pi-



toyables entr'actes. Russes et Français, derrière un masque de baïonnettes, déblayèrent de débris d'hommes leur lot du champ de massacre, et se livrèrent réciproquement leurs cadavres; puis, après cet échange, à les inhumer, les fossoyeurs, une heure durant, maudirent leur métier de balayeurs funèbres de la gloire. Tout additionné, l'assiégeant avait trois mille hommes hors de combat, plus trente-trois officiers tués. Parmi cette élite du tombeau, figuraient en première ligne les généraux Mayran et Brunet, de vaillante mémoire, puis le chef des attaques de Victoria, le brillant colonel de Laboussinière. Les Anglais, nos égaux en mauvaise fortune, l'étaient presque par le tribut mortuaire. Leur état-major ne s'était pas ménagé davantage. Le major-général sir George Campbell avait été mortellement atteint; le général sir J. Brown et les majors-généraux sir Harry Jones et Eyre avaient rapporté de graves blessures, Le mal de l'ennemi compensait à peu de chose près, numériquement du moins, celui des alliés. Le prince Gortschakoff, qui ne se piquait pas de véracité, accusait dans son rapport le chiffre de cinq mille défenseurs morts ou blessés. Malgré cette égalité de sang répandu, lorsqu'en regard du vide de nos rangs on inscrivait les dépenses exorbitantes de l'artillerie, près de cinquante mille coups de canon sans gain, il fallait bien reconnaître que les raisonnements de bivac étaient des sophismes.

En effet, après la cérémonie des morts, la nuit ayant porté conseil, il restait peu de traces du découragement de la veille; chacun s'évertuait à expliquer l'insuccès à notre avantage. On alléguait le défaut d'ensemble dans les divers mouvements de l'assaut, le choix de l'heure. Les flatteurs regrettaient l'absence du général Bosquet; les optimistes en foule allaient jusqu'à trouver que l'ordre du jour, lu au réveil, n'avait pas assez atténué la portée de l'échec: en leurs versions, la catastrophe d'hier se changeait en une simple rencontre; à peine si l'on en

était venu aux mains ! D'ailleurs l'honneur de l'affaire ne revenait pas à l'assiégé, mais à ses vaisseaux. Ces survivants de la flotte de Sinope étaient des lâches ! Le commandant, en favorisant ces illusions, se proposait de mettre à profit les enseignements, décisifs pour l'avenir, qui ressortaient de la cruelle expérience du 18 juin.

Les faits avaient prononcé ; désormais, à en juger par l'acharnement que l'assiégé avait mis à sauver Malakoff, ce point d'attaque devait être regardé comme la cheville ouvrière de la défense, sinon comme la clef de la place. Il était donc essentiel d'en poursuivre à tout prix le siège régulier. Indépendamment des causes secondaires de l'échec, la trop grande distance des places d'armes aux fossés de Karabelnaïa, le jeu souverainement meurtrier des batteries navales sur le champ d'assaut et la faiblesse relative de l'artillerie formaient les trois chefs d'accusation véritables contre les vaincus. En vérité, il n'y a pas d'élan qui tienne dans une carrière de quatre cents mètres à parcourir sous un vent de mitraille. Si l'intervalle à parcourir avait été moindre, surtout au Carénage, la flotte russe aurait eu moins de chances d'intervenir, assez à temps pour placer la colonne Mayran, dès ses premiers pas, hors de la brèche enlevée d'emblée, au centre d'un triangle de feux. c'est-à-dire dans une position désespérée. Quant à l'artillerie, elle avait su tirer le parti le plus avantageux de ses moyens. Même le bulletin ennemi lui avait délivré un certificat d'efficacité, en avouant que la meilleure partie des pertes de l'assiégé provenait du canon ; mais, malgré l'énergie et le bonheur de son opposition, les ouvrages de défense, qu'on croyait la veille désemparés sans retour, avaient pu être restaurés durant la nuit du 17, et avaient réagi, au moment de l'action, de presque toutes leurs embrasures : preuve que le matériel de bombardement ne suffisait pas à sa tâche. Ainsi, la réussite ultérieure de l'opération capitale dépendait d'abord de l'avancement des

sapes aussi près qu'il conviendrait, vers les contrecarpes; en second lieu, de l'accroissement des batteries; enfin, de la domination de la rade, comme conséquence à obtenir préalablement de cette augmentation de puissance. Dès le lendemain, on étudiait sur le terrain du faubourg la manière de remplir promptement ces conditions de succès fondamentales d'une revanche du 18 juin.

La nuit du 19 fut, de part et d'autre, affectée aux réparations des parapets et au remplacement dans les magasins des munitions de guerre dépensées. Le 20, le camp reprit son assiette. Le général Bosquet abandonna au général Herbillon le commandement de la Tchernaiïa et vint ressaisir les rênes des attaques de droite. Le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély ramena au quartier de la garde tous ses régiments, excepté quatre bataillons, grenadiers et voltigeurs, appelés à partager le service des tranchées avec la deuxième division du corps de réserve, avec les première, cinquième et sixième divisions du deuxième corps. La division Mayran, la plus maltraitée à l'assaut, descendit au bivac de repos, près des monts Fediouschine; enfin, la division d'Autemarre, l'héroïne de la défaite, retourna, dès le matin, à sa place, derrière la maison Forey. Le grand parc se porta à la rencontre de ces illustres champions du vieux siège, qui, secondés en temps utile, auraient enlevé Sébastopol. On leur aurait décerné une ovation, si ces débris de bataillons n'avaient excité la pitié. Ce défilé fut un crève-cœur passager, et partout déjà l'armée était relevée de son abatement.

Cependant la garnison ne se laissait pas éblouir par un coup de dé heureux, d'autant plus que le général Totleben, l'inspirateur de la défense, blessé ce jour-là (20) au chantier, se voyait condamné à se retirer pour plus d'un jour sous la tente, et que cette absence semblait plus regrettable que la prise d'une redoute. Du reste, la continuation du mutisme de Malakoff, alors qu'on aurait dû accabler les lignes

d'approche, hors d'état de répondre, dénotait non-seulement l'épuisement des magasins russes, mais aussi l'ébranlement des fortifications. Pour ce travail pressant de reconstruction, il n'était pas trop d'une deuxième nuit de paix ; aussi le canon de Sébastopol garda fidèlement, après comme avant le coucher du soleil, la trêve des deux jours précédents. Dans le camp opposé, l'artillerie de la droite, sous la direction du lieutenant-colonel de Laumière, le nouveau chef de service, approvisionnait de poudre et de boulets les batteries en activité, avant de fonder d'autres établissements ; tandis que le génie, après avoir fini de décombrer le Mamelon-Vert et ses abords, reliait à la cinquième parallèle la place d'armes des Carrières et mettait sur pied de défense le flanc gauche de cette portion la plus avancée des têtes de sape. Devant la ville, il persévérait dans sa lutte souterraine et rattachait l'ouvrage du 2 Mai aux attaques du bastion du Mât. Des deux côtés, les progrès devenaient de plus en plus lents, car la chaleur avait produit sur le sol le même effet de durcissement que la glace, et les outils ne s'enfonçaient qu'à force de sueurs. Dès le 21 mai au matin, le feu se réveilla, après un apaisement de quarante-huit heures. Malakoff, pour son écot, démasqua la plupart de ses embrasures de canon. On lui tint tête avec économie, car ordre avait été donné de ne pas user plus de mille charges par jour.

Pendant que les escadrons d'avant-garde éclairaient, du côté de Baïdar, la campagne, et que les canons de la place et du siège aboyaient à l'envi après les pionniers en branle, le camp respirait. A l'étourdissement de la défaite avait succédé d'abord une vive surexcitation de bravoure. C'était aujourd'hui la crânerie de la confiance. La foule renvoyait tout au plus Sébastopol à quinzaine, en lorgnant d'un regard amoureux les croix d'honneur qui brillaient d'un éclat virginal sur la poitrine des combattants de la veille. Ces joyaux étaient de plus en plus l'unique

charme dont usât la gloire. On a dit qu'au prix de deux ou trois cents couronnes de chêne, Rome avait conquis l'univers : avec une toise de moire rouge promise en récompense, le drapeau tricolore recommencerait le tour du monde. Si les louangeurs de l'*Invalide russe*, qui, à propos d'une demi-revanche d'Inkermann, évoquaient déjà d'un ton menaçant les souvenirs de la Bérésina, avaient entendu, ce surlendemain du combat, les serments de l'assiégeant, s'ils l'avaient vu surtout à l'œuvre des tranchées avec plus d'audace et de feu qu'auparavant, ces flatteurs du czar auraient compris que leurs chants de triomphe ressemblaient au *Te Deum* autrichien de Marengo.

J'étais de garde, ce soir-là, et nous eûmes toute la nuit à rompre des lances avec notre adversaire ordinaire le bastion du Mât, devenu satellite de Malakoff, qui lui donnait le ton. Les brigades du général Lebeuf commençaient devant la ville la mise à exécution du programme spécial arrêté au conseil du 19 juin, pour le couronnement des attaques. Le siège de gauche avait charge d'étrangler Sébastopol jusqu'à la dernière limite des lacets de la sape, et surtout de multiplier les pièces à longue portée, combinant leur action contre la rade avec les bordées du Carénage. Par ce croisement de feux, on suppléait en quelque sorte au défaut d'investissement, et ce but était le principal qu'il restât à atteindre, après la supériorité matérielle d'artillerie. En conséquence, six batteries furent projetées, et l'on entreprit la première de la série, dès la nuit du 21, sous le n° 54. Établie dans l'ouvrage du 2 Mai, elle était destinée à dominer le ravin central, à fouetter la gorge du bastion du Mât et l'intérieur de la place, enfin à soulager l'aile gauche trop maltraitée des lignes anglaises. Sitôt que les travailleurs eurent tracé leur plan, il tomba des projectiles à versé sur le chantier ; mais grâce à la diversion du canon protecteur, ils ne furent pas forcés de désancrer, et les loisirs de la journée leur permirent de rattraper le temps perdu. Mais

pour tous ce fut une rude fin de garde ! Il régnait à travers la tranchée une chaleur des tropiques ; la soif enflammait les gosiers les plus bronzés. En nos parages, près de la chapelle du cimetière russe, une source comblée par les décombres des tombeaux n'offrait aux buveurs qu'une eau tiède et terreuse. Le paysage environnant excitait la tristesse : devant, les fouilles des bombes parmi les fossés, puis quelques arbres qui, n'ayant pas fleuri dans cette atmosphère de fumée de poudre, ébranchés et sans feuilles, penchaient sur des tronçons de croix ; derrière, une lande gris de fer, bouleversée autant que les abords d'un volcan ; à droite et à gauche enfin, le sillon poudreux de la sape, qui au loin se repliait en mille circonvolutions, vaste sentine arrosée de sueur et de sang. Nous voilà presque aux regrets du froid ! Sans entrain, heureux de l'ombre d'un gabion, aux aguets d'une bouffée de bise, fumant à mort pour neutraliser les poisons de l'air embrasé, nous subîmes cette corvée de jour, pire qu'une longue et cruelle migraine. Mais la délivrance en eut plus de prix. La vie ne se relevait que par des contrastes !

Dès les premières heures de la soirée, une troupe de Russes sortit du faubourg par le ravin de Karabelnaïa. Cette ariette sans portée ne contraria pas les projets de travail. Sous Malakoff, on avait résolu d'abord l'établissement d'une sixième parallèle à moitié chemin de la forteresse russe, quitte à serrer plus tard de plus près le rempart, s'il le fallait, et déjà les têtes de sape débordaient les carrières en amont des gabionnades les plus avancées. Pour assurer le développement des approches, et remplir en même temps les lacunes que l'épreuve de l'assaut manqué avait mises à jour, l'artillerie de la droite avait décidé qu'elle grossirait l'armement de soixante bouches à feu, dont vingt et une seraient opposées à la rade, trente-trois au corps de place, entre Malakoff et les ouvrages de la Pointe, et le reste au Grand-Redan, comme pièces auxiliaires des Anglais. Devant la cer-

titude de l'extension des forces de l'attaque, la défense ne se contentait pas d'un système de sorties inoffensives. Le général Totleben y présidait toujours, mais de son lit de douleurs. Le 18 juin lui avait montré la possibilité de tourner le bastion Korpilof; De là l'urgence, à ses yeux, de fermer, au mépris de toute considération théorique, la gorge de la citadelle et de doubler ses parapets. Dès le lendemain (23), après une des nuits les plus laborieuses qu'aient eu à endurer les deux partis, les vigies d'Inkermann dénonçaient les Russes en nombre, se hâtant d'approfondir les fossés de la forteresse du faubourg et d'y élever des traverses à profusion. Malgré cette découverte, du matin au soir, on se canonna parcimonieusement. Le bastion du Mât ne souffla mot; assiégeants et assiégés déversaient leur ardeur sur les œuvres préparatoires de la lutte finale, et le soleil d'Orient s'efforçait en vain d'amollir un courage sans cesse ranimé, d'un côté par le désir de la vengeance et de la paix, de l'autre par l'espoir de prolonger jusqu'au prochain hiver la résistance. Les machines et les bras ne se ralentissaient pas un instant, tandis que les renforts ne cessaient d'arriver. Les dix batteries à pied et les batteries du parc, qu'en mars le général en chef avait demandées au ministre de la guerre, achevaient aujourd'hui de débarquer. La nuit fut moins paisible que la journée. Les projectiles ne tarirent pas sur la zone des attaques de Malakoff, et les porte-brancards péniblement suffirent à leur besogne. En zigzags pénibles les têtes de sape débouchèrent hors des carrières. Au Carénage, narguant la canonnade impétueuse du nord de la rade, le génie procéda à l'occupation définitive des confins du mont Sapone : il n'était possible qu'à cette condition d'imposer la loi aux vaisseaux ennemis. A la gauche, la batterie n° 54 fut poursuivie à outrance. En même temps, sur la berge gauche du ravin du cimetière, l'artillerie mit la main à un autre ouvrage devant contre-battre les

défenses de la porte du mur crénelé et fournir des feux contre la Quarantaine. C'était la cinquante-cinquième création du général Lebœuf. L'assiégé étendait ses moyens de résistance suivant la même échelle. Au centre de la ville, les deux étages de la batterie circulaire, par un supplément de pièces, furent portés au degré de force nécessaire pour disputer le passage du ravin central et foudroyer la gorge du bastion du Mât, en cas que les colonnes d'assaut parvinssent à y atteindre. Cependant le lieu de la brèche d'avril devenait, grâce aux améliorations successives, la partie la plus solide du rempart. En outre, les galeries souterraines sillonnaient les glacis dans tous les sens en avant des points d'attaque principaux, et les mineurs, pour les éventer, ne s'accordaient pas de repos. Des chicanes souterraines furent dès midi la pomme de discorde entre les batteries du *vieux siège* et les bastions de la ville. Les travailleurs bénéficièrent de ce duel, et quoique le soleil tombât en pluie de feu sur leurs têtes, la journée fut très-profitable aux parapets. Le soir, le combat au canon durait encore avec éclat. L'armée avait passé son temps sur ses lits de camp. Aussi, les oisifs à milliers accoururent à cette soirée d'illumination aérienne, beau sujet d'étude et de désespoir pour des décorateurs de l'Opéra. Les soixante pièces, en principe ajoutées à l'armement du 11 juin, avaient été divisées en douze batteries, dont cinq au Carénage et sept à Victoria. Les bases de ces premiers travaux furent jetées, dès la nuit, dans l'ouvrage du 2 Mai. Sept cent cinquante mètres environ séparaient la redoute Lavarande de cet avant-poste du Petit-Redan. Le génie était loin d'avoir achevé le travail de cette communication difficile à travers le mont Sapone. Les brigades de pionniers durent se rendre au lieu du chantier presque à découvert, sous les feux croisés de Karabelnaïa et de la rade; de bonne heure ils ébauchaient une œuvre double, dont les difficultés égalaient l'importance. La batterie n° 21 occupait



en projet l'emplacement de l'ancienne place d'armes ennemie. La batterie n° 22 était située à quatre cents mètres en avant de la première, sur la pente du ravin du Carénage. Par la combinaison de leur tir avec celui des batteries n° 35 et n° 37 de la gauche, elles étaient appelées, les mortiers de la marine aidant, à interdire aux vaisseaux russes non-seulement une action efficace contre le champ du prochain assaut, mais aussi toute liberté de manœuvres à travers le port, soit pour le ravitaillement du faubourg, soit pour le transport des troupes de renfort. L'assiégé comprit immédiatement la grandeur du péril, et tous les canons, soit de Malakoff, soit des redoutes du nord, s'insurgèrent : c'est pourquoi, à l'aube, les épaulements n'offraient pas une cuirasse suffisamment à l'épreuve des coups incessants de la place, et les travailleurs furent obligés de s'abriter dans les Ouvrages-Blancs. Dès lors la défense ne détourna plus ses regards de ce côté, menaçant pour elle, mais vulnérable des attaques, et dans le dessein de mieux empêcher les constructions naissantes, la côte nord de la rade, depuis le phare jusqu'au fort de Severnaïa, fut semée de mortiers. Au matin, sur tous les points culminants de cette zone extérieure, on signalait des mouvements de terre. Cette même nuit avait eu lieu à grand train l'ouverture des ateliers de batteries nouvelles aux lignes de Victoria, car les approches au delà du Mamelon-Vert se trouvaient exposées à des dangers de plus en plus graves. La courtine de Malakoff se hérissait d'embrasures, Près de la poterne surtout, quatre pièces avaient été mises en position, commandant les chemins de la sape. La batterie n° 23 avait pour rôle spécial de neutraliser leur feu. Adossée à une éminence, à gauche de la redoute Brancion, elle donnait des vues de revers sur la face droite du Petit-Redan, sur l'ouvrage du Laboratoire, sur les retranchements de la *Maison-en-Croix*, et prenait d'enfilade, dans toute sa longueur, le ravin d'Ouchakoff, rendez-vous des batail-

lons de réserve. La batterie n° 24 fortifiait le flanc droit de la cinquième parallèle ; elle prêtait appui au siège du Carénage et battait le redan de plein fouet. Ici, les ouvriers ayant davantage avancé leur tâche, purent garder le poste au lever du jour, et ils s'y maintinrent malgré les Russes. La canicule se conjurait de plus en plus avec Sébastopol contre les derniers progrès de l'attaque. Les chantiers de Victoria étaient maltraités à la fois par les ricochets des boulets lancés au Carénage et par les bourrades directes de Malakoff. Des deux côtés, la place n'aurait pas été longtemps tenable, si l'on n'avait disséminé le long de la gabionnade avancée des abris et des passages blindés, où les gens de service, tracassés et traqués, trouvaient les douceurs d'un peu d'ombre et une anse contre la mort.

Pendant que le deuxième corps, la pioche à la main, effaçait glorieusement la trace du 18 juin, les affaires du *vieux siège* restaient dans un *statu quo* satisfaisant. Les derniers exaltés du grand parc, en se frottant les mains, disaient entre eux : « Nous n'attendons plus que ces *messieurs* de la droite. » Au repos, l'armée ne rêvait qu'eau fraîche et parasol : on ne vivait plus sous les tentes, étuves le jour, nids à moustiques la nuit. Partout où les pierres abondaient, les soldats-maçons jouaient de la truelle, et l'on comptait déjà autant de cabanes qu'en hiver de terriers. Le camp ne déployait pas moins d'industrie pour braver le chaud, que jadis pour vaincre le froid. Mille palliatifs étaient essayés contre la tiédeur des boissons : vases poreux, suspensions humides, moulins à vent, machines à jet d'eau. La fécondité supérieure de l'esprit français se montrait dans les intérieurs de bivac, petit champ d'exposition du génie de la guerre. On citait des maîtres zouaves qui, à tous leurs repas, prenaient un sorbet. Les Anglais copiaient mal ces inventions domestiques. Aussi, faute de toits à l'abri du soleil, ces blonds amis tournaient au teint more, et, par man-

que de réfrigérants, ils ignoraient les voluptés de la soif. Mais entre eux et leurs coopérateurs, il y avait égalité devant le service du siège. De part et d'autre on rivalisait à qui aurait le plus de tours de garde. Je repris le harnois ce jour-là. La veillée s'annonça comme un délassement; on n'entendait ni grondement de canon, ni pétarades de la mousqueterie. Les trompettes russes retentissaient en airs de fête derrière la ville et le faubourg. Mais les éclats de cette retraite joyeuse ne trompaient personne; car les déserteurs de la journée avaient tracé un funèbre tableau de la détresse de la garnison. Passé minuit, de la Quarantaine une patrouille sortit. Il y eut un simple grain à ce propos. La nuit fut plus sanglante à Malakoff : les bombes labourèrent sans trêve les attaques, et l'ouvrage dut être presque partout suspendu. Au retour de l'aurore, la torture d'été recommença pour tous. Cette bienvenue du jour était maintenant le signal des plaintes et des gémissements. La sueur matinale ruisselait de tous nos membres déjà appesantis. Il restait pour unique refuge des tentes adossées au parapet, pires que des fours. La longue file des pourvoyeurs, un chapelet de bidons autour du cou, se traînait à regret vers les fontaines, points de mire favoris. D'autres rentraient essoufflés de cette expédition périlleuse. Le choc des cruches de zinc, tel qu'un bruit de sonnettes, les précédait de loin; les plus altérés, courant à leur rencontre, buvaient de rage et ne pouvaient se satisfaire. Après le déjeuner, le siroco d'Asie souffla, et sans la bonne trempe de l'armée, l'ambulance, avec le chargement ordinaire des blessés et des malades, aurait reçu une levée de fous. Par faveur spéciale dans notre région, le canon ennemi se tut un instant. Ce jour-là, historiquement nul au siège, on eut encore représentation de chasse aux Cosaques par les Piémontais. Ces enfants de l'Italie poursuivaient la gloire militaire avec le même malheur que la liberté de leur patrie. On ne tua cette fois encore, au vallon

de Chouliou, que des loups et des chevreuils. Cependant les Turcs se tenaient à l'écart du siège et des opérations extérieures, regardant de travers les Tartares hérétiques et priant Allah de venger le croissant de la Russie, mais par les armes du Prophète. Quelle fatalité pour la civilisation que l'existence de ces musulmans se soit trouvée liée à une des nécessités les plus impérieuses de la politique moderne ! Non-seulement ces singuliers alliés ne gardaient nulle reconnaissance aux chevaliers de l'équilibre européen d'avoir sauvé Constantinople devant Sébastopol, mais ils supportaient avec une manifeste impatience la tutelle des barbares ; et la haine couvait dans les cœurs des soldats d'Omer-Pacha contre ces *ghiaours* de l'Occident, proscrits par la loi, qui infligeaient au pays de l'islam l'humiliation de leur aide et de leurs victoires. Tandis qu'au contact du champ de bataille, Anglais et Français oubliaient insensiblement des rivalités féodales et préluaient à l'amitié par des concessions de mœurs réciproques, un mur d'airain s'élevait entre les Osmanlis et leurs compagnons d'armes ; ils seraient morts plutôt que d'emprunter, au camp, un de nos usages. J'esquissai en moi-même cette apostrophe, pendant qu'à la veillée un visiteur, venu de Kreutzen, racontait à table le mécontentement d'Omer-Pacha. Le serdar parlait, selon la chronique, d'imiter le courroux d'Achille, parce qu'on le privait de toute influence au conseil et de toute action au combat. Notre hôte varia ses nouvelles de critique ambulante : son avis sur le siège exprimait l'opinion des neutres de la Tchernâïa, au sujet du procès pendant entre les attaquants du bastion du Mât et ceux de Malakoff. Or, les juges de l'armée d'observation pensaient que la *vieille* ni la *jeune* attaque ne feraient rien de décisif l'une sans l'autre, rien surtout sans une bataille rangée, dont les gardiens de Traktir auraient l'honneur exclusif, et qui préparerait les voies de l'assaut. Chacun prêchait pour son saint.

Dès la nuit, la tempête des bombes redoubla contre les hardis entrepreneurs des approches de Victoria et des constructions de l'artillerie du Carénage. L'assiégé avait percé maintes fraîches embrasures dans les parapets de la Pointe, contre l'ouvrage du 2 Mai, de sorte que du rivage de la rade et des remparts du Petit-Rédan, près de quatre-vingts pièces, dont l'éloignement, vu leur calibre, n'atténuait pas les effets destructeurs, se coalisaient pour la ruine des établissements du mont Sapone. Devant Malakoff, la mission de l'artillerie ne semblait pas soulever une opposition aussi virulente. Les têtes de sape particulièrement, en ce point d'attaque, attiraient l'attention de l'assiégé, et le génie, au prix des efforts les plus coûteux, se rendit maître des premières carrières qui entravaient sa marche. A la gauche, la nuit se résuma en une courte mitraille contre les batteries sur le chantier, en quelques volées de boulets perdus dans la direction des parcs, ce qui troubla un moment le sommeil de l'armée.

La journée du lendemain marqua un point d'arrêt dans le bombardement. Les pionniers des deux partis, à couvert, combattirent d'habileté et de dévouement. Le camp fut cloîtré au logis par un soleil incendiaire. La Chersonèse, blanchissant au loin de poussière, semblait couverte sous l'écume de l'Euxin. La sécheresse avait détruit les derniers brins d'herbe autour des tentes les plus somptueuses. On apercevait teinte de verdure seulement autour de la maison de lord Raglan, dans une vigne sans fruits, où le chef anglais, frappé d'un coup cruel par le désastre du 18 juin, cherchait, taciturne et languissant, des inspirations de victoire. Les bêtes subissaient, comme les hommes, une indolence malsaine. Ça et là les chevaux, étourdis au piquet, baissaient la tête vers la litière brûlante, et les chiens fuyaient la rage au gîte. Les cantines les mieux achalandées avaient porte close, et sauf quelques braves liseurs ou griffonneurs de papier,

tous les habitants du camp, à midi, sommeillaient.

Le feu de l'artillerie, éteint depuis le matin, se ranima dès le commencement de la nuit, qui fut une suite d'escarmouches. A l'abri derrière la flèche en pierres sèches qui servait de tête de pont à l'aqueduc du ravin du Carénage, les tirailleurs russes renchérisaient sur les bombardiers de la Pointe et de la rade, de plus en plus acharnés contre les bâtisseurs des batteries du mont Sapone. Il pressait de raser ce poste dangereux. Dès neuf heures, une compagnie de grenadiers de la garde s'acquitta de ce coup d'audace. La place, outrée d'un succès injurieusement obtenu au pied des glacis, accabla de sa colère les tranchées. Comme revanche, bon matin (28), cinq escadrons de uhlans, précédés d'une *sotnia* de cosaques, se risquèrent dans la plaine, aux bords de la Tchernaiâ; ce fut au camp ami un vrai signal de fête; mais à la première lueur des baïonnettes en branle, les rôdeurs de Sébastopol tournèrent bride et remontèrent au galop de course sous les ombrages de Mackenzie, heureusement pour eux inabordables. Gringalet se gendarma contre les chasseurs qui menaçaient les Russes de la poursuite, et la journée finit par un monologue de ce peu redoutable fortin.

Le choléra, favorisé par une température caniculaire, renouvelait presque ses fatales prouesses de Varna. On élargissait à vue d'œil les ambulances, pour recevoir ses victimes. Le fléau ne respectait pas plus la giberne que le bâton de commandement, et le camp apprit, l'après-midi, que lord Raglan avait succombé à ses atteintes. Le chef anglais mourait, ainsi que le maréchal Saint-Arnaud, à la vue de la terre promise des vainqueurs de l'Alma. L'Angleterre pleura en lui le dernier élève de Wellington. A l'école de ce génie temporisateur, il avait acquis à un haut degré et il pratiquait une vertu qui ne produit pas toujours miracle sur le champ de bataille, mais qui fait éviter les fautes, la prudence. Dès le principe, son avis contribua à prévenir une témérité

contre Sébastopol, qui risquait, en cas d'échec, le salut, peut-être l'honneur de l'expédition, et dont le succès n'aurait rien décidé. Les premiers revers du siège, les lenteurs, conséquence de la faiblesse, les épreuves de l'hiver, surtout la concession forcée de l'attaque de Malakoff aux Français, avaient aigri au dernier point cet illustre amputé de Waterloo ; et souvent, au conseil, il ne sut pas tenir assez compte des ménagements que le général Canrobert, dans l'intérêt de la politique, prodiguait à un allié impuissant dans l'adversité. Lorsque, après les journées de mai, la mesure des contradictions jalouses fut comble, et que le général Péliissier eut pris la direction de l'armée préparée à la victoire par son prédécesseur d'émissionnaire, il fallut enfin s'entendre et marcher. De là, le 18 juin et les chagrins qui achevèrent de miner la santé du vieux commandant de l'armée britannique. Malgré ce grief, qui s'adresse plutôt au diplomate qu'au guerrier, c'était un caractère à la manière antique. A l'Alma, il vainquit les Russes par son calme. Balaclava consacra une fois de plus la réputation de la cavalerie anglaise, salie par les journaux du czar, et la charge vainement chevaleresque de lord Cardigan fut, selon les probabilités, un sacrifice ordonné à l'amour-propre national. Le 4 novembre, il répara inimitablement la surprise de ses avant-postes. Quand, après ces deux batailles ruineuses, le froid eut presque anéanti ses troupes, il garda une attitude digne devant l'ennemi ; et en définitive, grâce à son impulsion, les débris de Balaclava et d'Inkermann, toutes les fois qu'ils eurent à combattre derrière des parapets imparfaits, se montrèrent les égaux de leurs compagnons d'armes. On voulut, à juste titre, rendre des honneurs brillants à ce personnage, et le jour de sa sépulture fut fixé au surlendemain, 1<sup>er</sup> juillet.

La Chersonèse jasa de cet événement jusqu'à la fin de la veillée. La nuit redonna le signal de la canonnade ; elle fut véhémence, sans trêve, des

deux côtés. On arma heureusement à la gauche la batterie n° 54. Durant cette opération d'artillerie, le génie conduisait des têtes de sape nouvelles sur les pentes du ravin central, et achevait la tranchée couvrante de la batterie n° 35, menacée d'explosion. Pour s'opposer à ce refoulement systématique des embuscades derrière le corps de place, l'assiégé ne restait pas la pioche au repos, et tout en terminant le travail de consolidation de l'ancienne brèche, il déployait une arrière-ligne de parapets, entre l'extrémité du mur crénelé et le rempart du fort Alexandre. Cependant au faubourg, la garnison poursuivait les défenses herculéennes de Malakoff par l'établissement d'une caponnière qui reliait ce boulevard principal avec l'intérieur de Karabelnaïa. La zone de l'enceinte, en face du Laboratoire et de la Maison-en-Croix, était semée d'obstacles; et, en ces confins de la baie du Carénage, on posait les fondements d'une batterie de cinq pièces, affectée à fouetter les approches du Mamelon-Vert et, au besoin, à balayer la gorge du Petit-Redan. L'ingénieur russe, souffrant, dirigeait encore ces pionniers sans pareils de Russie, qui, à sa voix, auraient renversé Sébastopol dans la mer. Il rêvait, en ses loisirs du lit de douleur, aux dernières combinaisons de la lutte. Or, il pouvait arriver que le bastion Korniloff cédât, quoi que fissent l'art et le courage, malgré tout ce que l'élévation de ses crêtes au-dessus du terrain ennemi ajoutait à sa puissance. Pour cette conjoncture à prévoir, il importait de placer en dehors une deuxième ligne de défense qui, servant en quelque sorte de réduit à la citadelle, permettrait à l'assiégé, après l'assaut supposé heureux, la liberté d'action, soit qu'on voulût prolonger la résistance de la ville proprement dite, soit qu'il s'agît d'exécuter un plan de retraite. Malheureusement pour Sébastopol, la blessure de ce sauveur n'annonçait pas une prompt guérison, et il était à craindre qu'avant l'accomplissement des projets extrêmes, il fût forcé de s'éloi-



gner. Pendant qu'à la faveur de la nuit, les Russes ne cessaient d'immortaliser leur œuvre, l'attaque avançait d'une marche lente mais sûre. A bonne portée de Malakoff, les carrières au delà de la cinquième parallèle commençaient à se transformer en places d'armes, et les manœuvres d'artillerie, sac à sac, entassaient la terre sur les épaulements du mont Sapone et de Victoria.

Le 29, tir ralenti ; la chaleur fut tempérée par une pluie d'orage, qui aurait été un bienfait du ciel, si la terre n'avait après dégagé des fumées pestilentielles. L'hygiène cloua le camp, du lever au dîner, sous la tente, et l'on y bâilla à loisir. La première moitié de la nuit fut agitée par un essai de sortie sans suite dans le ravin central, et une fatigante sérénade à mitraille, au sujet de l'armement de la batterie n° 55 ; mais le grand parc, sous l'inspiration de son directeur, avait acquis une telle habileté dans la science de l'approvisionnement des tranchées, et disposait d'ailleurs de tels moyens d'action, que le transport des pièces à leur destination était fait accompli, de bonne heure et avec plein succès. Dès lors, le bastion du Mât murmura longtemps, puis se tut, et nous goûtâmes la paix, une heure au moins avant l'aube. Cette fin de l'acte nocturne fut un régal. La brise du matin rafraîchissait l'air. Le ciel, à l'orient, se colorait d'une blancheur rosoyante. L'astre de l'amour, Vénus, dans toute sa beauté, rayonnait ironiquement sur la Chersonèse, vaste dortoir d'ermites ou de veufs, tandis que la lune, à son déclin, ressemblait au piteux flambeau de la ballade. Des nuages voilant le ciel, la journée fut d'une délicieuse tiédeur. Nous en profitâmes peu, passé midi. Le bastion du Mât attaqua en don Quichotte de la défense, mais il fut condamné d'abandonner le premier la lutte. Au siège de droite, la séance de jour, ainsi qu'avait été la nuit, fut remplie de mouvement et de bruit. On poussait avec acharnement les constructions des batteries de Victoria. En attendant leur secours, afin

de repousser les sorties et surveiller de plus près le débouché de la poterne du bastion Korniloff, deux canons de campagne furent disposés sur une esplanade avancée. Cette batterie volante prit le n<sup>o</sup> 30 du catalogue de l'attaque de Malakoff. On avait aussi mis en position, devant le Petit-Redan et la fortification latérale, huit mortiers de quinze centimètres. Ces pièces mobiles soutenaient efficacement le cheminement des sapeurs et fournissaient l'unique moyen de ménager les munitions des bouches à feu de gros calibre, car l'approche de la reprise générale du bombardement imposait de jour en jour une plus stricte économie dans les dépenses de projectiles. Entraînés par le courant, les Anglais se distinguaient, serrant de plus en plus le Grand-Redan. Dans le désir d'effacer la trace des retards passés, dont leur faiblesse numérique, en d'autres temps, donnait une excuse suffisamment honorable, nos alliés, à la tâche, oublièrent la décence au point de ne plus piocher qu'en manches de chemises, jambes nues, et ces débraillés y allaient de si bon cœur que, quand les plaisants de passage leur criaient : *Shoking*, ils faisaient la sourde oreille. Sur la Tchernaiâ, en ce dernier jour de juin, rien à mentionner, si ce n'est des incartades de Gringalet.

La nuit fut morne : la vie de siège tout entière refléta dans les chantiers ; quelques pauvres détonations, à de longs intervalles. On aurait pu considérer ce silence des Russes comme une marque de déférence envers lord Raglan, dont les funérailles se préparaient. Cette solennité ouvrit pompeusement le neuvième mois du siège.

---

## LIVRE IV

### TRAKTIR

Dès le matin, une haie de soldats des nations alliées le crêpe aux étendards, s'échelonna du quartier général anglais à Kamiesch, sur une étendue de six kilomètres; de distance en distance des pièces de campagne bordèrent la route du port, et vers midi des salves d'honneur annoncèrent au camp la marche du convoi. Le cercueil était enveloppé du drapeau d'Angleterre; les quatre généraux en chef tenaient les coins du poêle. Le cortège s'avança processionnellement, et arriva, vers cinq heures, en face du navire qui portait le catafalque et la chapelle ardente: les blanches colonnes de fumée, après chaque salut du canon, encadrant de loin en loin, ainsi que des flots d'encens, le double sillon des baïonnettes; un ciel digne d'un jour de victoire; les battements saccadés des tambours en deuil, alternant avec des fanfares lamentables; des pasteurs dont le maintien et les prières n'avaient rien de théâtral; une galerie volante de ladies et de miss en toilettes d'été qui, étouffant sous le parasol, figuraient de leurs voitures aux bords du chemin, des corbeilles de fleurs printanières; cette foule immense qui, accourue de tous les points de la Chersonèse, accompagnait, précédait et flanquait l'escorte; l'ensemble de cet appareil offrait au regard un rare mélange de grandeur, de joie et de tristesse

La vieille Angleterre se démocratisait; le plus an-

cien divisionnaire de l'armée, le général Simpson succéda à lord Raglan.

Sébastopol s'était tu depuis le matin; mais à la nuit; le bastion central se révolta contre les pionniers, qui affichaient de plus en plus la prétention d'enlacer ses deux redoutes avancées. Du côté de Malakoff, labeur opiniâtre et patience méthodique. La place d'armes, point de départ de la sixième parallèle fut organisée; les carrières environnantes lui servirent en quelque sorte de fossé.

Le 2, journée incolore. Le tumulte d'artillerie reprit à la tombée de la nuit; à la gauche, la sape continua ses zigzags épineux sur le saillant de la lunette Schwartz, défendant le flanc droit du bastion central, et dont une branche enfilait les tranchées avancées de l'ouvrage du 2 Mai. Les pionniers de l'artillerie, au mont Sapone, s'évertuaient à réparer les démolitions quotidiennes de leurs parapets naissants. Cependant la garnison en masse élevait l'arrière-ligne de défense, et à l'aurore les vigies d'Inkermann en notaient les progrès.

Le 3, température tropicale; on constata dans les ambulances une recrudescence du choléra et de la gangrène; le plateau Chersonèse semblait couvert d'un voile de deuil. L'après-midi il vint des recrues aux brigades décimées du 18 juin; c'était la troisième fois que les vieux régiments de l'Alma faisaient peau neuve. Le sang est, à la guerre, la monnaie courante de la gloire. Factotum de tranchée, le soir un ordre de service me transplantait à la quatrième parallèle. On s'habitue à une place de bataille; on y lie des rapports intimes avec les adversaires face à face; les coups dangereux sont à peu près connus; les jours de feu on y est presque comme chez soi. Je réfléchissais donc tristement sur mon changement de poste, l'heure venue, en me rendant à la batterie n° 54. Dès que la nuit eut noirci l'horizon, le bastion central, en fureur, s'opposa au cheminement contre ses dehors; il nous fit gémir tous à la ronde, car force

était, pour épaissir le coffre de nos parapets, de piocher à découvert. A la faveur de l'éclairage des bombes, des vedettes du voisinage se glissèrent jusque sous les remparts, battirent une patrouille et pillèrent les derniers jardins de la banlieue de Sébastopol. Les fruits rapportés de cette maraude étaient chétifs et sans sucs, comme si la guerre, ennemie de la nature, avait étouffé la végétation sur ce coin de terre maudit, où il n'y avait pas eu cette année de printemps. Cependant l'attaque du faubourg continuait avec éclat; la place d'armes des carrières, surmontée d'un solide couronnement en sacs à terre, servait de base aux opérations de la sape. En partant du centre, on avait pénétré parmi des galeries à ciel ouvert, où les débris de pierres facilitaient la marche en multipliant les dangers. Le rameau de tranchée, dirigé de la face gauche, atteignait déjà la route de service conduisant à la poterne de Malakoff. Des brigades de mineurs russes achevaient de fouiller dans le roc le fossé extérieur de l'enceinte, et enfouissaient des machines infernales sous le chemin probable des colonnes d'assaut; d'autres bataillons de terrassiers prolongeaient jusque vers le Grand-Redan la deuxième ligne de défense. L'artillerie de siège ne restait pas en défaut; et pour prêter secours aux ouvriers du mont Sapone, on commença cette nuit la batterie n° 26, sur la pente gauche du ravin du Carénage. Soustraite, par la configuration du terrain, à presque tous les feux de Karabelnaïa, elle avait pour mission spéciale d'imposer silence aux canons de la Pointe et d'agir sur la rade.

Le lever du jour (4) ne suspendit nulle part les efforts des deux partis; le bombardement faiblit avec le matin, puis se renforça. Pour notre part, à l'avant-scène de l'ouvrage du 2 Mai, nous essayâmes en plein l'orage, et sans répit. Sans la diversion des batteries amies en arrière, il n'aurait plus subsisté trace de nos merlons, volant en poussière sous la chute des bombes. Il fallut néanmoins, pour ne pas s'ex-

poser à la risée de l'assiégé, relever les terres croûlantes, malgré la chaleur et la soif. Nous nous piquâmes au jeu, et l'arrivée de nos successeurs ne nous causa qu'une joie modérée. C'était l'entraînement du métier; insensiblement la tranchée était devenue l'élément de l'armée; le soldat dépassait, à l'escrime du siège, les bornes de l'audace; les paris les plus singuliers s'engageaient au feu, pour charmer le temps; l'un faisait en flâneur, à travers champs, le tour d'une parallèle; un autre buvait la goutte au sommet d'un talus; un troisième interpellait les Russes d'alentour. La discipline ne savait pas empêcher ces folies; les Anglais enrageaient d'être vaincus, même en excentricités. La nuit suivante, il n'y eut pas d'autre péripétie que la conduite systématique des travaux, sous un feu modéré. Le lendemain, temps couvert: on but frais à table; le camp s'applaudit de cette gracieuseté inespérée de la canicule, et un peu de vie se ranima sur la Chersonèse. Quelques déplacements de troupes eurent aussi lieu: la division Faucheux, décimée au 18 juin, et qui s'annihilait à la tranchée, descendit près des monts Fediouschine; elle fut remplacée, au camp du Moulin, pour le service du siège, par la division Canrobert, florissante au nombre de plus de six mille hommes. Dès ce jour-là, le commandant en chef détroné monta la garde, devant Malakoff, en qualité de simple chef d'attaque. Vis-à-vis de lui, les soldats reconnaissants paraissaient ignorer qu'il ne tenait plus les rênes, et quand il passait dans la rue ou dans les parallèles, souvent des hommages spontanés le dédommageaient du sacrifice de l'obéissance à ses inférieurs de la veille.

La canonnade ne reprit avec violence qu'à la fin de la soirée; le travail, à la gauche, souffrit du torrent des projectiles; mais en face de Malakoff, le temps pressant, on dut mieux braver le danger. Tandis que le génie prenait possession définitive des carrières, en avant de la place d'armes capitale de l'at-

taque Victoria, l'artillerie, poursuivant la réalisation de ses projets d'armement, mettait la main à la batterie n° 27. Etablie en dehors de la redoute Brancion, sur la berge droite du ravin de Karabelnaïa, elle avait pour but principal de soutenir les approches de Victoria et des Anglais. En revanche, le 6, silence à peu près complet, devant la place ; et largesses au camp ! On distribua des dons nationaux ; la fleur des offrandes s'émietta de droit dans les ambulances, et la générosité de la France se traduisit pour chacun, en une poignée de cigares, en quelques tablettes de chocolat et en trop peu de flacons de liqueurs ; toutefois cette marque de patriotisme partait du cœur et toucha plus l'armée que d'orgueilleux arcs de triomphe en l'honneur de ses victoires. Le génie, la nuit, profitant du demi-calme, allongea la cinquième parallèle de Victoria, de près de 200 mètres, vers le ravin de Karabelnaïa et engloba dans la sape, les dernières sinuosités des carrières, pendant que l'artillerie du Carénage fondait, sous le n° 28, une batterie destinée, pour soutenir les chantiers du mont Sapone, à ricocher la face droite du petit Redan et à prendre d'écharpe dans toute son étendue la courtine de Malakoff. Avant l'aube, on entendit derrière les remparts du faubourg le bruit d'un va-et-vient inusité de troupes ; le canon du siège, en gardien vigilant, se démusela sur toute la ligne du faubourg. La diane, d'une voix alarmée réveilla le camp : la cavalerie au galop alla surveiller les débouchés de la vallée de Baïdar ; mais, après quelques heures d'attente sous les armes et d'espoir, on ne fut pas même dédommagé, par la vue de baïonnettes lointaines, du retard du déjeuner. La journée finit par une trêve, et, à l'heure convenue, la garde montante partit. Devant la ville, on s'entre-mitrailla toute la nuit à outrance ; nous usâmes, dans l'ouvrage du 2 Mai, nos forces et notre intelligence à esquiver des éclats de bombe, à relever des pans de parapets, renversés par les boulets ; les civières d'ambulance passaient et repassaient aux environs ; mais,

soit qu'on fût rompu à la douleur, soit que le beau temps rendît le mal moins cuisant, les blessés ne jetaient plus en chemin tant de ces hauts cris de désespoir qui en hiver déchiraient le cœur des écoutants ; ces convois funèbres étaient moins un sujet de trouble. Nos compagnons de la droite subirent une veille pire encore, car les agrandissements incessants de l'attaque exaspéraient Karabelnaïa ; mais les pionniers ne se rebutèrent pas, et l'on commença, en arrière de la sixième parallèle, vis-à-vis de la courtine de Malakoff, la batterie n° 29, directement opposée au redan du Carénage et à l'ouvrage de la Maison-en-Croix.

Des deux côtés, la journée (8) fut amère : chacun eut sa bonne part de tribulations. Sentinelles de la batterie n° 54, maintenue en réserve pour la lutte finale, et dont les embrasures n'étaient pas même dégorgées, notre parapet fut tellement battu que le rideau de terre était, dès midi, à peine suffisant pour nous couvrir. Il fallut, jusqu'au départ, raser la gabionnade et se courbaturer, sous peine de mort, à cet exercice défensif. D'ailleurs, en nos parages désolés par le tir ennemi, les talus étaient partout en ruines, à l'heure du remplacement de la garde. Tout le monde, pour ne pas servir de point de mire, allait et venait, le dos voûté, à la façon des vieillards de théâtre. On aurait dit une scène de pantomime. Ce fut à qui déguerpirait plus lestement. Au siège, nuit tempétueuse, mais nul incident saillant.

Le neuvième jour de juillet, le camp nargua le soleil par une recrudescence d'activité. Des convois nombreux de fourgons et de bêtes de somme voituraient aux parcs les trésors de munitions récemment arrivés de Toulon à la suite des renforts. La route de Kamiesch, çà et là égayée par les ombrelles des touristes, les voiles coquets des amazones anglaises, ressemblait à une voie triomphale, allant du port français à Sébastopol. Le marché, encombré d'une légion de chaulands, présentait un tableau de mœurs de plus en



plus piquant. La galanterie était le ressort principal des affaires ; on achetait moins par besoin que pour l'occasion de courtiser la marchande ; du général au troupiér, chacun avait ses vues et son plan amoureux. Pour tous, ce délassément avait, après une trop longue austérité, une singulière saveur.

La nuit de guerre fut pleine de troubles. La ville, à brûle-pourpoint furibonde, tonna contre les têtes de sape cheminant. Les bombes et les boulets faisaient tourbillonner la terre et voler en l'air les gabions, au milieu des outils impuissants. Il fallut évacuer le chantier dans la quatrième parallèle et se borner aux réparations urgentes des parapets de refuge. Au siège de droite, l'ennemi s'acharna moins. On perfectionna la sixième parallèle de Victoria, et la sape, en laborieux détours, gagna sur la capitale de Malakoff une douzaine de mètres. Au champ de manœuvre du Carénage, l'artillerie entreprit la batterie n° 31 qui, se dressant en dessous de la redoute Lavarande, devait exercer sur la rade une police efficace et protéger l'ouvrage du 2 Mai contre toute action de vigueur.

Le lendemain (10), dès le matin, la poudre parla haut. Indignées des lenteurs que la contradiction du Grand-Redan leur imposait, les batteries anglaises se lâchèrent impétueusement contre ce bastion. La querelle dura huit heures, et de cette vaste dépense de projectiles, nos alliés ne tirèrent d'autres bénéfices que le gain de quelques pouces de terrain. Il est vrai que la dureté du roc arrêtait autant que le tir de l'ennemi la rapidité de leur marche. Il leur restait encore plus de deux cents mètres à parcourir jusqu'à l'escarpe du Grand-Redan. Quatre-vingt-dix mètres seulement séparaient la tranchée de Malakoff, mais les obstacles se multipliaient sur la voie. On fit, la nuit prochaine, un progrès insensible. En compensation, le dernier des ouvrages de l'artillerie projetés au lendemain du 18 juin, reçut un commencement d'exécution sous le n° 32. Cette batterie, située sur le versant du ravin du Carénage, avait pour but de

protéger les fortifications du mont Sapone. Ainsi, les soixante bouches à feu, jugées nécessaires pour la consommation de l'œuvre, étaient à la veille d'être toutes prêtes. Malheureusement la place avait augmenté selon la même proportion les instruments de résistance; et les ingénieurs émettaient déjà le vœu d'un supplément de force d'artillerie pour soutenir le travail des approches finales.

Le 11, le champ de tir fut presque circonscrit autour du Grand-Redan. Le patriotisme excitait les Anglais à effacer tout à fait les torts de leur faiblesse passée : or, le Grand-Redan n'est qu'un satellite de Malakoff, n'occupant en étendue que le second rang sur l'échiquier des attaques françaises, et ce fortin oserait résister aux pionniers de la vieille Angleterre ! Les bombardiers alliés continuèrent donc la lutte à grand train, pour détourner l'attention de leurs têtes de sape en mouvement ; le canon de leurs partenaires ne manqua pas de les seconder, du matin au soir, avec ardeur ; mais leur tâche n'avança que très-difficilement. La nuit tombante compliqua la dispute. L'artillerie entière de Karabelnaïa peu à peu y trempa. Le mont Sapone, les pentes du Carénage, les tranchées avancées de Victoria furent dévastés comme par une trombe. En avant de la sixième parallèle, la charrue reculait presque, et de minute en minute les compagnies de sapeurs, consternées, voyaient sans fruit les vides de leurs rangs s'élargir. Vers dix heures une troupe de Russes se rua, des glacis du bastion Korniloff. Des voltigeurs du 86<sup>e</sup> lardèrent si vivement l'assaillant de coups de baïonnette qu'il s'enfuit ; mais alors, de tous côtés, les créneaux de l'enceinte versèrent des balles, par écluses meurtrières.

J'assistai à la représentation, des régions de la batterie n° 54. Mêlées à la mitraille claire et noire, les bombes formaient en l'air des traînées lumineuses. Nous accusâmes, pis que les suppliciés, le temps de lenteur. Il résulta de ces fureurs de la place un

dérangement regrettable dans tous les foyers du travail, sauf au fond des galeries d'écoute, sous les dehors des bastions d'attaque. Les tenants du siège souterrain veillaient avec une persévérante sollicitude au salut des futures colonnes d'assaut. A ces éclaireurs de la mine revenait le prix de vaillance ! Il y a un mérite commun à bien se battre sur un champ de bataille, ouvert à toutes les prouesses de l'enthousiasme guerrier, où la France vous regarde du haut du drapeau ; il est moins aisé peut-être de lutter de longue haleine à la tranchée, quand froidement il faut braver la mort et que l'essor du courage se trouve borné par des gabions. Mais l'enfer de la gloire, le triomphe de la valeur humaine est, sans contredit, la guerre des mineurs, braves gens qui trois jours par semaine vivent sur un volcan continu, dans des silos douloureusement creusés, où la terre sans cesse menace de s'écrouler, où l'air ne se renouvelle qu'en livrant passage aux bombes.

La journée (12) ne fut pas meilleure que la nuit ; le temps tourna à l'orage dès l'aube, et avant la fin de la matinée le tonnerre grondait sur la Chersonèse assombrie. Mais cette grande voix du ciel se perdait presque au milieu du retentissement des canons, jouant en masses orchestrales. Il pleuvait en même temps à torrents : les tranchées au loin ressemblaient à des lagunes. Le soleil reparut après midi ; mais les Russes ne permirent pas à la garde submergée de sécher en paix ses hardes. Les bombes continuèrent le déluge. La place, vers le soir, redoubla de violence, et la nuit fut une longue bourrasque. Il semblait que la garnison voulût venger à coups de canon la mort de l'amiral Nachimoff, qu'une balle, vers la fin du jour, avait atteint à la tête, pendant que, de son observatoire de Malakoff, il présidait aux travaux. Ce chef de la flotte russe avait glorieusement, durant son commandement, effacé de son blason la tache de Sinope. A lui et au général Totleben. Sébastopol était redevable de son immor-

telle défense. L'ingénieur concevait les plans; le marin partageait les périls de l'exécution et y brillait. De ces deux personnages, l'un était, à cette heure, porté en pompe au cimetière de Karabelnaïa; l'autre ne se relevait pas des suites de sa blessure; et, à la veille des combats suprêmes, les pionniers russes avaient en lui une foi tellement superstitieuse qu'en ne le rencontrant presque plus parmi eux sur la brèche, ils se persuadaient que la *Panagia* se retirait avec son égide des remparts de la ville. Dès ce jour, la plaie alla en s'aggravant de plus en plus, et bientôt on se résigna à évacuer sur Batchi-Saraï l'illustre éclopé que la fortune, au lendemain de l'Alma, avait élu dans le rang simple capitaine, et qui, en sauvant du déshonneur, à force de génie, la place de guerre la plus chère à l'ambition des czars, était arrivé au faite des honneurs. A vrai dire, son rôle était désormais à peu près terminé à Malakoff, puisque son chef-d'œuvre touchait à l'apogée de sa puissance. Une ceinture de retranchements et de bouches à feu l'entourait comme d'un double bouclier. Un système de traverses facilitait la résistance pied à pied, dans l'intérieur; la fermeture de la gorge garantissait l'ouvrage contre la répétition du coup de main tenté, au 18 juin, par la division d'Aute-marre. Le sol et les abords de la fortification se trouvaient, aux deux tiers, de leur étendue complètement minés, et cette armure invisible promettait malheur aux colonnes d'assaut, même supposées victorieuses. En arrière de cette citadelle principale du faubourg, il existait un réduit, puissamment établi contre la rade, et une ligne de parapets courant de la crête occidentale du ravin d'Ouchakoff à la batterie des Casernes, vaste enceinte de refuge où il était commode d'organiser les moyens de retraite, en cas d'échec. La science russe ayant dit son dernier mot autour du bastion dont le sort devait décider de Sébastopol, le jeune maître pouvait sans remords sortir de la lice.

Si ce jour-là (13) la nouvelle de cet événement s'était divulguée, elle aurait réchauffé à propos le zèle des assiégeants de Victoria, à qui les essaims de bombes barraient obstinément tout passage au delà des carrières. Cette séance de sape fut pour eux cuisante et peu productive. Devant le bastion du Mât, nulle particularité. La nuit venue, redoublement habituel du feu et du travail. Le 14, du matin au soir, tir saccadé des canons de Karabelnaïa à l'adresse des Anglais, qui, en dépit de l'aide de leurs voisins, vu la supériorité de l'ennemi, durent s'estimer heureux de ne pas rétrograder. Il y eut une alerte au soleil couchant. Nous dinâmes, le pied à l'étrier. Mais pas un chien ne sortit du bastion du Mât, et à neuf heures, les faisceaux partout reformés, les canons de bataille dételés, le camp fumait la pipe de la veillée sur les bancs de l'observatoire, éclairé par les reflets d'un incendie en ville. La malédiction céleste fondait de plus en plus sur Sébastopol ; les espions dépeignaient de cette citadelle dressée monumentalement par les czars, vis-à-vis de Constantinople, un tableau dont la vérité aurait, à défaut de l'Alma et d'Inkermann, tué l'empereur Nicolas.

Nuit historiquement nulle. La quinzième journée de juillet ne fut marquée que par une escarmouche sans portée sur la Tchernaiïa. Un escadron de uhlan's descendit d'Aïtodor. Bilboquet et Gringalet à cor et à cris appuyèrent la retraite : beaucoup de bruit pour rien. L'armée se régala, du lever au coucher, dans le repos du camp. Il y avait au ciel une légère teinture de nuages, et la Chersonèse rafraîchie bruyait au loin de joyeuses causeries et de chants de fête. Pour moi, à l'exemple d'une foule de mes semblables, je jouis peu de mon après-midi : j'avais le mal que les plaisants appelaient le *mal de tranchée*, c'est-à-dire que mon billet de service était de nouveau échu le soir. On avait beau vieillir dans le métier : en ces jours d'attente, chacun différait de

soi-même ; on lisait, sans être physionomiste, leur tour de sentinelle sur la figure des plus braves. A la veille d'un voyage qui pouvait coûter la vie, la plupart des partants rôdaient comme des âmes en peine : le soldat avait l'habitude de dire comme des *ânes en plaine*. Cet enfant terrible de la guerre ne respectait rien, en son argot. Gortschakoff c'était *Gros Schako*...

Triste nuit de garde ! Dès notre arrivée au gîte de combat, la canonnade s'alluma vis-à-vis du faubourg, et les bastions de la ville répondirent en chœur à l'invitation de la garnison de Karabelnaïa. Les canons amis soutinrent vaillamment le choc, surtout à la droite, où l'action était la plus chaude. Vers minuit, un gros de volontaires sortit de la poterne de Malakoff et tomba sur les têtes de sape les plus voisines. Les avant-postes, fusiliers du 81° et du 91° les forcèrent à se replier. Les bastions après baissèrent la voix, et les brigades du génie, en paix relative, luttèrent contre les obstacles matériels du terrain. A mesure que l'attaque s'approchait de plus en plus du rempart, les galeries explosives rayonnaient en tout sens tant devant Malakoff que devant le bastion central. Les mineurs ennemis éclairaient nos approches, et nous dûmes à ce redoutable voisinage une matinée pleine d'angoisses. Mon collègue de la batterie n° 53, la plus menacée et contiguë à la nôtre, entendit, au point du jour, des secousses inusitées ; il m'en avertit ; vite de coller l'oreille contre le pavé. Un bruit vague me parut, en effet, monter de dessous. A plat ventre une consultation eut lieu. Que faire ? D'aventure, passa un ingénieur ; on prit pour juge ce grave connaisseur. Il nous dit qu'un rameau d'écoute était depuis plusieurs jours conduit dans notre direction et que nous pouvions nous rassurer. L'événement fut conté directement de bouche en bouche. Les farces peu à peu remplacèrent les inquiétudes ; on se demanda, en riant, comment au cas où la tranchée sauterait, il conviendrait de se comporter en l'air pour asseoir son centre de gravité

et diminuer dans la chute les chances de mort. L'heure du déjeuner nous surprit à discuter ce point de mécanique pratique. Le reste de la journée fut dénué d'intérêt. Le soleil grilla la tranchée silencieuse.

La séance nocturne, au siège (16), fut des plus bruyantes, à cause des entreprises nouvelles de l'attaque. Les Anglais étaient incapables de maîtriser seuls le Grand-Redan, et la berge française du ravin du port du Sud donnant des vues obliques sur la face droite de ce bastion, on avait fixé, au point le plus avantageux, l'emplacement d'une batterie qui prêterait appui à nos alliés et aurait en même temps la force de bombarder le derrière des casernes et de Malakoff. Cet ouvrage, le cinquante-sixième de la liste, ne résumait pas tous les derniers exploits de l'artillerie du général Lebœuf. Beaucoup de pièces à longue portée avaient été ajoutées çà et là qui, combinant leurs effets avec ceux des canons du Carénage, devaient assurer la neutralité de la flotte russe, au combat de la fin. L'attaque du faubourg n'ambitionnait plus qu'à égaler en puissance sa devancière. Mais à cette heure encore les forces des défenseurs de Karabelnaïa l'emportaient trop sur celles de l'assiégeant; sous peine de voir la sape, insuffisamment protégée, tâtonner sans cesse et les batteries existantes s'épuiser à la peine, il y avait de plus en plus urgence d'augmenter l'armement. La nuit, digne suite de la journée, confirma cette infériorité. Le génie de Victoria renonça à marcher de front et se rejeta sur les cheminements latéraux. Le prolongement de la cinquième parallèle atteignait le fond du ravin du Carénage; on boyauta aussi contre le Petit-Redan avec un succès que la proximité de l'ennemi ne ralentissait pas encore. Cependant Sébastopol veillait; et, ainsi que la nuit précédente, une légion de Russes, se glissant hors de la pöterne de Malakoff, assaillirent les embuscades du Carénage et les ruinèrent. Mais bientôt les tirailleurs, avec l'aide des pionniers et de la garde, reconquirent la

place. Alors l'artillerie de Karabelnaïa se mit à rugir. Nos batteries, sans céder à l'emportement de la lutte, gardèrent leur dignité, et il en coûta, dans l'espace de quelques heures, plus de mille projectiles.

Le matin (17) les bombes restreignirent leur champ de meurtre au terrain des gabionnades les plus avancées, tant devant le bastion central que devant Malakoff. La journée des morts et des blessés ne diminua pas. Les victimes n'attendaient guère sur le carreau ; le service des brancards était des mieux organisés, et ce charroi funèbre allait toujours. Après les liqueurs, mères de l'oubli, et la poudre, source de la gloire, le produit dont on dépensait le plus, c'était la charpie ; aussi elle figurait au premier rang au nombre des dons patriotiques. Il y a de la sœur de charité dans le cœur de toute femme. Honneur aux patronesses des secours pour l'armée d'Orient !

En ce moment, les ambulances ne savaient où loger leur clientèle : les amputés y gîtaient en foule, pêle-mêle avec les malades. Que de larmes, au souvenir de la patrie, à la douce clarté du ciel d'Orient, coulèrent des yeux des infortunés grabataires, entre les crises de la fièvre et les élancements de la douleur ! Que de regrets tardifs s'exhalèrent de ces lugubres antichambres de la tranchée et du cimetière ! On ne passait pas à côté de ces maisons de deuil, sans un accès de mélancolie invincible, et l'entrée n'en était permise, avec raison, qu'à l'amitié intime. Insouciante de la mort et ignorante presque des tristes choses que cachait la toile, à ses portes, l'armée charma ses loisirs au bercail sur le lit de camp. La chaleur caniculaire, avec une force de plus de quarante degrés, s'appesantissait sur les steppes tauriques. Certains coups de soleil étaient pires que des coups de foudre. La campagne blanchissait au loin, comme une vaste nappe de cendre. L'Euxin, dans ses flots endormis réverbérant le bleu ardent du ciel, figurait autour de la Chersonèse un réservoir de plomb en fusion, et du côté de la ville le rare souffle du canon



imitait la fumée d'un incendie. Tout dormait à midi, même par intervalles, dût-on les fusiller, les sentinelles d'avant-garde. Cependant une fraîche brise se leva au soleil couchant, peu après le second réveil des bivacs. Les rues alors se remplirent d'allants et de venants : les buveurs coururent aux cantines, les gourmets à la cuisine, les muscadins à Kamiesch. Après dîner, la gaieté eut plus d'essor : les musiques ouvrirent la veillée par des airs de ballet ; après on envahit l'estrade de l'observatoire pour assister à une représentation extraordinaire. Les mineurs russes, devant le bastion du Mât, avaient mis toute l'artillerie en rumeur. La place et nos batteries faisaient assaut de magnificence. Au milieu de ce vacarme d'un feu d'artifice, la peur ne tarda pas à saisir la garnison ; des rassemblements nombreux de défenseurs se formèrent derrière les remparts, afin de parer aux chances de l'attaque : témoin les japements des chiens du bastion du Mât. Nous eûmes, le plaisir d'entendre la voix de ces vieux alliés des nuits d'hiver qui pour nous aboyaient l'alarme en ce temps jadis où, dans les funèbres ténèbres de la tranchée, les sentinelles frissonnantes sous la neige ne pouvaient éclairer deux pas à la ronde. On les applaudit de loin, pendant que de fréquents obus mouraient au pied des hauteurs de notre galerie ; quelques-uns de ces indiscrets projectiles, en ricochant, tentèrent l'escalade et s'attirèrent les huées de la foule, qui ne se retira pas avant minuit. A cette heure avancée les avenues du camp étaient belles d'animation. Au dire d'un puissant optimiste d'alentour, elles rappelaient le boulevard des Italiens à la sortie des spectacles. En vérité, grâce à la sieste obligatoire, on se couchait tard ; mais, hélas ! notre existence, glorieusement ennuyeuse, n'avait pas d'autre rapport avec la vie parisienne.

La lice de Malakoff jusqu'au matin absorba l'intérêt véritable du siège. Les Russes, malgré les sommations acharnées des tirailleurs, persévérèrent

dans le creusement, à travers le roc, du fossé intérieur du Petit-Redan, et ils perfectionnèrent leur seconde ligne de défense, tandis qu'un double mais inégal torrent de bombes coulait entre leur chantier et la région des glacis, où se mouvaient laborieusement les têtes de sape de l'assiégeant. De plus en plus embourbé au seuil de la brèche, le génie de Victoria implorait à grands cris sinon l'extinction complète, du moins la neutralisation du feu de l'ennemi.

Le 18, morte journée de travail ; au bivac, de par la canicule, silence sépulcral ; on aurait pu se figurer que l'armée, cloîtrée au logis, reprenait le deuil du 18 juin. Cependant un mois s'était à peine écoulé depuis cet échec, et il n'en restait pas plus trace dans les esprits que sur le front de bataille. Des mille et mille morts du premier assaut il ne survivait que le bagrin de leurs mères. La gloire n'est qu'un long deuil.

Toujours pauvres nouvelles du dehors ! Bilboquet s'arrondissait. L'armée de secours recevait des renforts et se tenait invisible derrière les montagnes de Mackenzie, au grand désespoir des néophytes sardes. La Tchernaiïa, au plus bas de l'étiage, était encore très-poissonneuse, et sur ses bords, la cavalerie se consolait philosophiquement de son inaction en mangeant des truites. Ce n'était pas sa faute si devant Sébastopol, dès l'origine, la fortune des armes se plaisait à la mettre en disgrâce.

La nuit, pâle suite du bombardement : Le lendemain (19) il y eut vive agitation au camp du Moulin : en vue d'une augmentation de l'armement aux lignes de la droite, les convois de pièces et de munitions y affluaient. La route de Kamiesch au parc de siège retentissait au loin des coups de fouet et du fracas des voitures. Muletiers et chameliers allaient et venaient par caravanes ; on aurait cru le préambule du déménagement de l'armée d'observation. Les curieux se demandaient si Karabelnaïa ouvrait ses portes.

La nuit, à la gauche, préluda sous de bons auspices. J'étais de garde; la place ménagea, même les narages de la quatrième parallèle, et nous nous y estimâmes fort heureux, parce que dix fois seulement par heure il fallut, au cri de gare la bombe, se prosterner contre terre, parce que dans l'intervalle, les balles et la mitraille opaque, tombant en simples ondées, laissaient le temps de respirer. Outre cette approximation satisfaisante de tranquillité, nous avions un autre sujet plus réel de contentement: nul bruit souterrain de mine ne transpirait plus. Pendant que nous goûtions une quiétude conventionnelle et que partout ailleurs dans le quartier du *Vieux-Siège* la veillée s'écoulait sans orage ni nouveauté, le canon du faubourg foudroyait les pionniers de Victoria, en mouvement au delà de la sixième parallèle. Ils avancèrent à peine d'une semelle en zigzags.

Le lendemain (20) le conseil de guerre délibéra. L'importance considérable de Malakoff comme point d'attaque était un fait de plus en plus évidemment acquis au débat. Il était essentiel de favoriser par la force le travail des approches; heureusement, de toutes les régions du corps de place, la zone comprise entre Malakoff et la baie du Carénage, par sa position aux confins de Karabelnaïa permettait le mieux à l'assiégeant d'accumuler ses contre-batteries, sans que l'opposition systématiquement correspondante des bastions collatéraux le condamnât à des déplacements simultanés de la tranchée, ainsi que le cas s'était présenté à l'origine devant la ville. On profita de cet avantage relatif du terrain, pour ajouter d'emblée quarante pièces, divisées en sept batteries. L'exécution de ces ouvrages exigeait près d'un mois encore. Au souvenir du 18 juin, le général en chef n'hésita pas devant le sacrifice de ce nouveau sursis. Séance tenante, pour simplifier le service spécial, l'attaque fut divisée en deux commandements. Le lieutenant-colonel de Laumière conserva la direction de l'artillerie de Victoria; le lieutenant-colonel Péliissier, chef de l'ar-

tillerie de marine, fut appelé de son poste de gauche et mis à la tête des batteries du Carénage, la plupart armées avec le matériel de guerre de la flotte, et ayant plus particulièrement pour point de mire, la rade et les vaisseaux de Sébastopol. Le général Beuret restait grand maître. Cette organisation donna un élan extraordinaire aux chantiers, qui s'ouvrirent sans retard.

Cette journée du 20, si décisive pour l'avenir du siège de Karabelnaïa, n'offrit aucune notable péripétie sur la scène de la ville. A la tranchée nous passâmes notre temps à entendre les murmures souterrains de mauvais augure qui se refaisaient entendre, au voisinage, et sous l'influence d'une juste épouvante des mines éparses, nous saluâmes sans pudeur l'heure du retour au camp. Une banalité dramatique attrista la route : à travers champs, un passant étourdi s'avisait de chasser, comme une boule, un obus dont la fusée semblait éteinte, et le traître engin lui éclata entre les jambes. Il fallut aider à mettre en terre ce malheureux en lambeaux. Quel dégoûtant devoir ! La mort ici n'était pas ce gracieux génie frère du sommeil, dont la main berçait les guerriers de la Grèce expirant au combat, mais ce monstre inventé par les moines du moyen âge pour outrager la gloire terrestre. Le camp fit veillée joyeuse ; mais la fanfare des batteries de la droite causa une insomnie générale. Or, dès le soleil couchant les défenseurs du Petit-Redan pétardaient insolemment dans le fossé ; les éclats de pierre tombaient jusqu'aux embuscades françaises. Les avant-postes s'émurent les premiers ; les petits mortiers en chœur appuyèrent la fusillade ; peu à peu et l'un après l'autre, les canons se mêlèrent de la partie. Le bondissement continu des projectiles à travers les chantiers arrêta la marche, d'ailleurs incertaine de la sape. Cependant à la pointe du jour (21) les brigades de mineurs russes se déroberent derrière le rempart, après, apaisement momentané dans le conflit des artilleries.

A cette heure un gros de cavalerie se démasquait sur le plateau de Mackenzie. Pendant que l'armée d'observation éprouvait le plaisir de voir de loin l'ennemi, les efforts du siège suivaient leur pente lente et continue. Le parc du Moulin préparait le bois de fascinage et l'outillage nécessaire pour la construction des dernières batteries ; l'approvisionnement des magasins pour le bombardement de clôture avançait de toutes parts ; le camp s'amusait, en attendant le bouquet de ce feu d'artifice ruineux que la France et l'Angleterre depuis neuf mois entretenaient devant Sébastopol. Mais la patience avait perdu presque tout mérite : les plaisirs du bivac succédaient aux folies de Kamiesch, et à la vue du luxe et des fêtes, les nouveaux débarqués trouvaient que la Crimée avait été calomniée et que les épreuves du quartier d'hiver étaient des fables inventées par la vanité des anciens du siège. A quelques mois de distance, la saison du supplice apparaissait en vérité à l'esprit des martyrs comme le souvenir d'un roman fantastique. La nuit fut une succession insipide de salves d'artillerie, de décharges de mousqueterie et de coups de pioche. Le camp anglais fut agité par le passage à travers les rues de quelques boulets égarés. Nos alliés n'avaient plus ouï ce son de cloche depuis le tragique réveil d'Inkermann, et à ce bruit les braves riflemen survivant du 5 novembre tressaillirent de peur sous leurs tentes. Les avant-postes en sentinelle devant le Grand-Redan prirent les armes. Malheureusement la vigilance était impuissante à aplanir les obstacles de la voie des sapes, et toujours un abîme de près de deux cents mètres de largeur séparait leurs attaques les plus avancées des murs de la forteresse. L'obscurité les aidait médiocrement, et jaloux de se rattraper en plein jour, ils importunaient du matin au soir (22) les batteries françaises du soin inutile de les secourir.

La nuit venue, la canonnade se convertit, par le fait de l'assiégé, en une tempête violemment générale : des vedettes russes avaient été blessées, à la brune,

près de la baie du Carénage; ces malheureux poussaient des cris de désespoir, qui furent interprétés comme un signal d'alarme. Le deuxième corps resta en alerte jusqu'au point du jour. De son côté, la garnison veilla dans les trances de l'incertitude; car à, la lueur des balles phosphorescentes, on voyait reluire derrière les talus la haie des baïonnettes.

L'aube (23) imposa silence aux deux partis. Karabelnaïa, plus tard rengagea la lutte, et l'après midi fut tourmenté par des tourbillons de bombes. Pendant ce temps le camp musait par un soleil à moitié couvert. Le passage de plusieurs convois funèbres ne troubla pas sa quiétude, car ces cérémonies n'avaient pas plus d'interruption que le service, et l'on n'y allait du même pas qu'au feu. Le marché des couronnes sépulcrales, à Kamiesch, était de plus en plus achalandé.

De tous les ouvrages de cette forteresse du faubourg, le plus redoutable aux pionniers de Victoria, et conséquemment celui qu'il pressait le plus de ruiner, était une batterie de quatorze pièces de gros calibre, dressée à la gauche et près des décombres de la tour primitive du bastion Korniloff, sur la branche descendante de la courtine. L'établissement d'une contre-batterie de dix canons de 24 avait été arrêté, sous le n° 33, derrière la 5<sup>e</sup> parallèle, à quatre cent cinquante mètres environ de la position ennemie et au même niveau qu'elle. Dès la tombée de la nuit, le génie dessina la tranchée préliminaire. Les Russes pressaient ce projet, et un feu irrité de mousqueterie roula sur le chantier et ralentit les terrassements. Cependant, excités par la certitude d'un appui très-prochain de l'artillerie, les sapeurs poussaient en avant la gabionnade, vers la route de la poterne. Aux attaques de la gauche nous jouîmes d'une tranquillité suffisante pour qu'aucun phénomène de la mine n'échappât à l'attention des veilleurs. Par bonheur, le canon avait ravagé les tympanes de l'auditoire. Grâce à cette surdité épidémique, la panique

ne se mit pas en ce poste menacé. Mais, cette souterraine annonce des probabilités d'un voyage aérien en masse fut renouvelée à d'assez fréquents intervalles dans le courant de la journée, et empoisonna le plaisir d'être en paix. Le canon ne s'emporta nulle part ; et le temps fut utilisé fructueusement par l'attaque et par la défense. Au moment du départ, nous assistâmes à une scène de genre : certaine sentinelle russe se leva sur le parapet d'une embuscade et gesticula, une gourde à la main. Un traître chasseur du voisinage lança au pauvre ivrogne une balle en pleine poitrine, et l'on vit rouler le long du talus un grand cadavre enveloppé d'une houppelande. Les applaudissements retentirent à la ronde, et ce mépris affiché pour la vie d'un homme, qui, au temps des débuts m'aurait fendu le cœur d'indignation, à peine effleura mon indifférence. L'instruction du corsaire était, hélas ! chez les plus innocents, triste moralité de la guerre, depuis longtemps complète ! Dans ces entrefaites, la garde remontante parut ; de toutes parts, on déchargea contre Sébastopol les mousquetons, armés de la veille ; et après ce salut, depuis peu usité quotidiennement, nous reprîmes le chemin du camp. Un chien, en route, eut la patte brisée par un éclat de fer ; il mourut sur place, humble roquet qui, à l'exemple de feu Mitraille, aimait son maître et l'aurait suivi même à l'assaut. Par une dépravation de la sensibilité, on plaignit plus cet animal français que le pauvre ivrogne russe.

Peu après le coucher du soleil, le tumulte recommença pour la nuit du côté de Malakoff. Vers neuf heures, un bataillon sortit par la gauche du Petit-Redan. Des chasseurs de la garde et des voltigeurs du 10<sup>e</sup> de ligne reçurent brutalement, à la baïonnette, l'ennemi ; les morts ne furent ensevelis que le lendemain et à la hâte. Le siège, de plus en plus, dégénérait, à l'approche du dénouement, en une froide boucherie ; mais la vertu, pour l'honneur de l'humanité, effaçait en partie cette tache. En effet,

afin d'écarter le danger suprême qui cernait la ville, les pionniers russes étaient prêts à se sacrifier jusqu'au dernier, semblables à l'équipage d'un vaisseau que le sort menace de naufrager. On ne pouvait se défendre d'admirer ces légions de terrassiers d'élite, élèves de Totleben, s'agitant nuit et jour depuis le rivage de la Quarantaine jusqu'aux confins de Mackenzie. L'abnégation de l'assiégé n'avait d'égale que la patience de l'assiégeant. D'une part, la sape, pied à pied, se cramponnant au roc, débordait sur les glacis de Malakoff; de l'autre, le temps d'un élan à peine séparait du dehors du bastion central la tranchée marchant journellement de quelques emfans. Le 25, peu avant midi, après une matinée de calme, le camp sortait de table, quand une détonation sinistre éclata devant la ville, et une colonne de fumée blanchit au-dessus de l'ouvrage du 2 Mai. L'armée entière des oisifs de se précipiter à l'amphithéâtre, et voilà l'énigme trouvée des bruits de fâcheux pronostic dans les entrailles de la terre qui, hier encore, avaient troublé les gardiens de la parallèle avancée. Tous ceux qui y servaient d'ordinaire, tous ceux qui, comme moi, en étaient revenus la veille au soir, remercièrent le ciel d'avoir échappé à l'accouchement de ce puits de mine chargé de longue main. Bientôt, ce qui combla notre joie, les messagers du Clocheton apprirent que nos remplaçants eux-mêmes et leurs voisins, plus immédiatement menacés, en avaient été quittes pour la peur et des égratignures, que l'effet s'était borné à un soulèvement de terre normal à côté de la batterie n° 53. Ces nouvelles confirmées, nous allâmes en foule à Kamiesch célébrer cette délivrance. Filoupolis était florissant alors; déjà le besoin d'édiles et de pompiers se faisait sentir dans ce vaste bazar des camps, où les spéculateurs songeaient à organiser des fêtes en l'honneur de la victoire.

La nuit close ranima le bombardement, surtout dans les parages de Malakoff; l'artillerie de Victoria



mena vigoureusement ses dernières opérations. Avant la fin de la séance, le parapet de la batterie n° 33 couvrait les travailleurs, et les entrepreneurs de la batterie n° 34, depuis la veille à la tâche, achevèrent presque leur épaulement. Cet ouvrage, placé dans la cinquième parallèle, à quatre cents mètres du bastion russe, devait, par un tir de plein fouet, concourir à sa ruine. En face de la ville, même progrès de l'attaque. La construction de la batterie n° 56 touchait à sa fin; déjà, par une juste crainte, les vaisseaux russes, même le *Wladimir*, la mouche de coche des vainqueurs de Sinope, osaient à peine s'exposer à travers la rade pour les nécessités impérieuses du service.

La vingt-sixième journée de juillet se résuma en mouvements de terre silencieux derrière les gabionnades, au champ de labour des places d'armes avancées. Le soleil éblouissait la Chersonèse en feu, et pendant que les physiciens de bivac attendaient sous les kiosques reverdis l'heure du mirage, le camp fit la sieste habituelle.

Dès la nuit, reprise de la canonnade et de la marche à découvert des attaques. L'artillerie entama le travail de la batterie n° 35, en arrière de la sixième parallèle, dans un pli de terrain favorable, à trois cent cinquante mètres du Petit-Redan, qu'elle devait rapidement foudroyer à l'aide de cinq mortiers de vingt-deux centimètres. Les fureurs de la mitraille donnant partout à chaque instant des coups de faux, n'opposèrent pas obstacle aux pionniers. A la gauche, en réponse aux provocations récentes des mineurs russes, deux fougasses éclatèrent au delà de l'ouvrage du 2 Mai, près des embuscades, et rendirent le mal avec largesse. Les bastions élevèrent, après l'explosion, des plaintes violentes.

Le lendemain (27), réaction des fatigues nocturnes. Sébastopol se tint presque muet, et le canon de siège l'imita. L'armée fut clouée au repos du logis par une chaleur équatoriale; le camp resta nu du

matin au soir comme l'horizon de la Chersonèse ; çà et là apparaissaient quelques rares voituriers sur les routes de Kamiesch, fumantes de poussière ; l'herbe brûlée en flaques éparses donnait au loin à la terre des teintes de feuille morte. Bon gré mal gré, à l'heure ordinaire, il fallut que la garde montante secouât sa somnolence. J'en étais.

Dès l'arrivée au poste de combat, la curiosité me remorqua, sur la trace des camarades d'alentour, vers les entonnoirs, œuvres des mines que les Russes avaient, la veille, fait jouer au voisinage. C'était un affreux bouleversement de terres, de gabions, de cadavres noircis. Les artistes industriels de la guerre sous terre ne cherchaient pas à se tuer vulgairement, ainsi qu'on le faisait en pleine tranchée, mais à s'étouffer ou à se brûler. Les animaux au combat ignorent ces raffinements. Valent-ils donc mieux que l'homme ?

La veillée de guerre passa devant la ville dans le recueillement ; mais à la droite, la place se montra turbulente. L'exécution de la batterie n° 37 avait commencé. Forte de deux gros mortiers anglais et située à mi-côte du Mamelon-Vert, elle devait spécialement diriger ses coups contre les vaisseaux russes. Le succès de l'assaut, témoin le 18 juin, dépendait en grande partie de leur éloignement des eaux du Carénage. Cependant le réseau des fortifications de la deuxième ligne était activement poursuivi. Cette vaste coupure du faubourg, entre la mer et le ravin de Karabelnaïa, courait à peu près parallèlement à la portion du corps de place comprise depuis la baie du Carénage jusqu'à l'angle du bastion Korniloff, et en vertu de cette orientation de la crête générale, le cavalier qui la flanquait du côté d'Ouchakoff offrait le double avantage de pouvoir, avec une portion de son artillerie tirant à barbette par-dessus la courtine de Malakoff et le Petit-Redan, agir sur le front des attaques, ou bien, avec toutes ses pièces, au moment opportun, labourer l'intérieur

de la première enceinte. A partir du ravin de Karabelnaïa, le parapet du réduit se reliait au derrière du Grand-Redan et allait s'appuyer à la redoute des casernes. La carrière s'étendant entre cette doubleure du rempart et le rivage du fort Saint-Paul, permettait à l'armée russe vaincue de se rallier à couvert, de se remettre et de se préparer à la retraite ou à des retours offensifs. Ainsi, jusqu'à la fin, la configuration du sol de Sébastopol, dont la nature avait presque fait l'idéal des champs de lutte défensive, aidait l'art des assiégés, et l'excellence de ces conditions matérielles explique, aussi bien que le défaut d'investissement de la ville ou le courage des Russes, la longueur de la résistance.

La journée du 28 fut employée aux perfectionnements intérieurs des parapets. Malgré la pâleur historique de cette guerre à la pelle, chaque reprise du travail, comme perte d'hommes, équivalait à une défaite partielle, et la voix de l'humanité criait à la science d'abrèger. A la tranchée, devant la ville, le soleil incendiaire se fit plus redouter que les projectiles. Les rues du *Vieux-Siège* n'étaient qu'un fumier où, de longue date, au pied des talus, pêle-mêle sous le sable, pourrissaient, ordures, débris de cadavres et lambeaux d'habits. A travers ces étuves gabionnées entre deux massifs de terre, lorsqu'à midi, parfois la brise de mer venait à se glisser, les bouffées d'air occasionnaient chez les sentinelles, des étourdissements fiévreux comme il arrive sous le souffle des vents pernicieux d'Espagne. Dans ce milieu pestilentiel, les diversions d'esprit, les distractions du danger étaient des bonnes fortunes. Par malheur pour nous, en ce jour-là, la place observa la plus stricte réserve, craignant d'attirer des représailles aux troupes de la garnison, qui procédaient aux premiers travaux d'établissement du pont de retraite. Seuls, les tirailleurs d'avant-garde nous donnèrent un instant la comédie. Des nuées de corbeaux, trompés par le calme du canon volaient à la curée sur les gla-

cis. On les canarda au passage, il en tomba à foison, et l'un des tireurs plus adroit qu'un jongleur de foire, attrapa dans leur chute deux de ces oiseaux de proie gras à point, pour la broche. Le goût se ressentait comme le cœur de la cruelle école du siège : à force de voir mourir des compagnons près de soi, toute fleur de sensibilité avait séché par force dans les âmes. Belle chose que la guerre!... dans les histoires.

La nuit ranima le bombardement, surtout les canons de Karabelnaïa, qui s'étaient bridés depuis le matin, harcelèrent de nouveau avec concert les attaques, mais l'assiégeant de Malakoff appliquait imperturbablement son plan du 20 juillet.

L'heure des libations matinales, l'aube (29), fit taire le bourdon de Sébastopol, et de toute la journée la tranquillité ne fut pas trop troublée. La nuit, la ligne serpentine des têtes de sapes pressa de toutes parts sa marche ralentie. Le lendemain, il arriva de la Tchernaiïa, un bruit qui ne manquait pas de gravité. Des renforts nombreux avaient paru à Mackenzie. Cette nouvelle ne fit pas sourciller les pionniers, qui, à l'œuvre du matin au soir, bénirent le ciel d'un calme relatif. Le camp goûta l'inaction de la tente; le soleil défendant les plaisirs du dehors. Rien ne diversifia la nuit, si ce n'est le changement de la température. Il plut à torrents, et, mieux que le canon n'avait le pouvoir de le faire, l'immersion soudaine des tranchées refroidit le travail. Les sentinelles des remparts ne pouvant lire dans l'horizon ténébreux, Malakoff, inquiet, ne cessa de tempêter. La garde fut couverte de boue et de sang. Le 31, pluie diluvienne : tant pis pour les pauvres diables qui, comme nous prenaient la garde de la tranchée. La nuit fut la pire des épreuves par l'eau: les habits ruisselaient, les pipes ne brûlaient plus, les bottes versaient; les gouttières rendaient inhabitables les rares abris. Il fallut pour résister que chacun appelât à son aide un peu de cette gauloise énergie qui avait bravé les frimats de l'hiver. Le beau temps revint

avec le jour (1<sup>er</sup> août), et la journée fut employée à réparer les parapets et à égoutter les sapes, semblables, en certains endroits des ravins, à des canaux navigables.

La nuit durant, les deux partis se rattachèrent à leur œuvre. Le onzième mois du siège avait sonné ; la fortune de Sébastopol, à simple vue, déclinait de jour en jour : aussi derrière les fortifications de la ville et du faubourg, dont le fossé du Petit-Redan avait dès à présent couronné le magnifique échafaudage, le prince Gortschakoff se préoccupait, avant tout, de l'établissement des communications avec le fort du Nord, à travers la rade, et de la distribution des mines pour détruire en partie l'ennemi vainqueur sous les ruines des bastions. Mais, en attendant ce succès négatif, et avant de battre en retraite, il semblait vouloir courir en rase campagne le risque d'une bataille, revanche tardive d'Inkermann. Pour ce dessein, sans cesse des divisions, la fleur des troupes de la Russie, accouraient de Pérécop et, grossissant l'armée de secours, permettaient à la garnison, maintenue sur le pied de cinquante mille pionniers, de supporter la surcharge des labeurs de la dernière heure.

La seconde journée d'août fut troublée par l'apparition à Mackenzie de recrues nouvelles ; mais devant la place nulle manifestation. La nuit ne releva pas l'intérêt de la scène du siège ; à la droite le génie relia péniblement les dernières parties de la sixième parallèle ; les têtes de sape, maintenant parvenues à une moyenne distance de moins de cent mètres vers les escarpes de Malakoff et du Petit-Redan, se heurtaient contre une résistance de plus en plus redoutable de l'artillerie. Or, si, d'une part, dans l'état présent des places d'armes, l'assaut était loin d'offrir toutes les chances de succès désirables, d'autre part, l'extinction ou seulement la neutralisation du feu de l'ennemi, promettait une lutte opiniâtre. Malgré l'évidence des difficultés à vaincre, les batteries en

dernier lieu entreprises s'élevaient, et leur assiette les masquait suffisamment, pour la plupart, aux vues de la place, jusqu'à l'ouverture du combat final. Cependant l'attaque de la ville fit un pas important, les vaisseaux russes en effet, étaient le point de mire favori du général en chef; à ses yeux il était aussi nécessaire d'éloigner ces batteries flottantes du champ d'assaut de Malakoff, que d'aborder à la sape le fossé de ce boulevard de Karabelnaïa. Cette idée capitale, déjà partiellement appliquée, conduisit à établir une forte ligne supplémentaire de pièces à longue portée, près de la baie de la Quarantaine, vers la pointe du fort Génois. Cette position non-seulement donnait des vues de revers sur la rade, mais elle dominait l'enceinte de la Quarantaine, le fort dernier et tout l'intérieur de la ville. Le chantier fut donc ouvert sans retard (2), dès le soir; c'était la cinquante-septième œuvre de l'artillerie du général Lebcœuf.

Au matin (3), Sébastopol reconnut le danger de ce redoutable concert de bouches à feu, dirigé contre les débris de sa puissance navale, et il écrasa de coups les parages du fort Génois. La fumée des grands jours de tir s'éleva par intervalles en majestueux rideau à l'horizon de la ville, et le camp, malgré la chaleur, ankra à l'observatoire devant les lunettes. La journée, aux avant-postes de l'armée d'observation commença à vérifier les rumeurs, courant sur les projets d'attaque de l'ennemi. Déjà les pluies avaient grossi la Tchernafâ, et ce ruisseau, limitrophe des deux partis donnait des airs de petit Rhin. Enhardi par l'interposition de la barrière naturelle des eaux, un parti de Cosaques, faisant patrouille, s'embusqua derrière des halliers de la rive droite, près de Traktir, et tira sur les vedettes du 6<sup>e</sup> de ligne. Cette escarmouche sans suite fut un avertissement; on redoubla partout de vigilance, dans l'attente d'une descente en masse de l'armée de secours, annoncée par les déserteurs et les espions. Chaque

corps du siège reçut l'ordre de disposer d'une division, pour venir en aide, dès le premier signal, aux défenseurs de la Tchernaiä.

La nuit augmenta l'irritation de la place, et elle se vengea par un déluge de fer sur les pionniers audacieux du fort Génois, de Victoria et du Carénage. La mortalité croissante des combattants recommandait plus que jamais, au général en chef, de hâter la victoire; en outre, il y allait de l'honneur des drapeaux alliés. Les bulletins de la guerre avaient du retentissement surtout aux bords du Rhin, et même au delà de l'Océan. Cependant la diplomatie, aux aguets depuis la dispersion du congrès de Vienne, espérait à bon droit que l'empereur Alexandre, affranchi des rancunes de son père, après une expérience glorieusement funeste aux armes de la Russie, accepterait de traiter sur les cendres de Sébastopol. D'ailleurs, dans l'impasse stratégique où les vainqueurs de l'Alma avaient systématiquement circonscrit les hostilités, le but de l'expédition se trouvait suffisamment atteint, au point de vue de l'équilibre européen, par la destruction de la citadelle qui personnifiait l'ambition exclusive des czars en Orient; et à défaut de cette considération politique, le chiffre des dépenses imposées à la France et à l'Angleterre pesait trop dans la balance, pour que les assiégeants n'offrissent pas la paix, après le triomphe. L'attitude de l'Allemagne ne devait-elle pas aussi exercer une influence sur les destinées de la guerre? La confédération réfléchissait depuis deux ans; elle flottait toujours, mais l'Autriche ne demandait qu'à être délivrée des remords d'une plus longue neutralité, tandis que la Prusse, dans son amour-propre étroit, souhaitait de voir se fermer au plus tôt pour sa rivale militaire une menaçante école de tactique et de ne plus entendre le bruit de victoire, effaçant la renommée des sabreurs de Waterloo. Donc les intérêts et les vœux du monde, autant que la réputation et la sécurité de l'armée, exigeaient qu'on exécutât à mort Sébastopol

aussi promptement que possible. Afin de précipiter cet événement, les gouvernements alliés avaient convenu récemment d'expédier chacun en Crimée quatre cents mortiers, approvisionnés à cent coups par pièce. La promesse de cet immense armement, parvint le 4, au quartier général, et, quoique la marche des opérations ne fût pas subordonnée à l'arrivée de ce parc, le général Péliissier prescrivit d'urgence aux chefs d'attaque, de préparer devant la ville et devant le faubourg, la place pour l'établissement en batterie de cet équipage, peut-être superflu. En conséquence, cinq cents canonniers furent détachés immédiatement du service divisionnaire, pour la tranchée, mais l'éloignement de ces auxiliaires aurait affaibli la ligne de la Tchernaiïa, et la réserve générale d'artillerie envoya, au camp des monts Fediouschine, une division à cheval de la garde impériale. La marine, de son côté, descendit à terre un nouveau contingent de matelots. Des ateliers de gabions, furent, par les soins du général Forgeot, organisés dans la vallée de Baïdar, et les Turcs daignèrent concourir à ce travail manuel.

A l'heure (4) où commençaient à s'exécuter les dernières mesures préliminaires de l'assaut, le général Canrobert, obéissant à un ordre de l'Empereur, se dirigeait, sans bruit ni pompe, vers le port de Kamiesch, où appareillait le navire désigné pour l'honneur de le reconduire en France. Le digne successeur du maréchal Saint-Arnaud monta à bord et s'éloigna, le cœur gros, de ce rivage de Crimée où il s'était illustré autant par la gloire militaire que par des vertus qui ne sont plus de notre âge. Pendant que l'ex-commandant en chef rentrait à Paris, l'ingénieur russe, le général Totleben, partait pour Pétersbourg, jetant un triste regard d'adieu sur cette fortification de Sébastopol, qu'il avait le droit d'appeler sa fille, à l'exemple du héros grec parlant de Mantinée.

Pendant que ces grands personnages quittaient la



scène, le camp, grâce à la pluie, qui avait fait reverdir la Chersonèse, redevenu amoureux de jardinage, jouait à loisir du râteau, et il y avait une noblesse singulière dans le stoïcisme en action de ces pionniers-laboureurs.

La nuit, à la gauche, on arma la batterie n° 56. Sébastopol gronda tumultueusement, mais ce fut peine perdue. Devant Malakoff, le canon, du soir au matin, fit une violente démonstration. Impossible aux têtes de sape, hors de la sixième parallèle, de se désembourber, à moins que les batteries de siège n'attirassent sur elles l'attention de la défense. Aussi, faisant force de vitesse, l'artillerie pressait l'achèvement de ses ouvrages en construction. Le matin rétablit le calme sur presque toute la ligne. Le bastion du Mât se montra surtout un modèle de bienveillance. Le vieux rodomont se contraignait, afin qu'en échange de ses bons procédés on laissât la paix aux pontonniers russes, qui jetaient déjà sur le quai, de toutes parts, les fondements de leur chef-d'œuvre. Cet empressement de la garnison à se frayer un chemin de retraite à travers la rade, au mépris des obstacles de la mer, signifiait que la fin de la lutte approchait. Aussi, de la Quarantaine au mont Sapone, à la faveur du silence des canons, les pioches frappaient avec une ardeur jalouse. La journée finit par une mitraille furieuse en l'honneur du relèvement de la garde, et plusieurs pénitents de la procession descendante payèrent de leur sang les frais de ce caprice des Russes. A cette heure, la campagne était belle de lumière et du joyeux émoi du soir. Au loin, les flâneurs anglais retournaient en ribotte de Kamiesch. On aurait dit un carnavalesque laisser-courre. Le crépuscule donnait à leurs habits le rouge des chevaliers du carrousel. Les uns se ruaient dans la plaine, les autres recherchaient les obstacles : autant de fossés, autant de murs, autant de sauts périlleux exécutés par ces *sportsmen* de bivac, qui enlevaient les applaudisse-

ments sur leur passage. Pendant ce temps, le camp partout se mettait à table, et à travers la Chersonèse riante, retentissait l'ouverture des sérénades quotidiennes.

La nuit ne changea rien au courant des affaires de guerre, tant devant la ville que devant le faubourg. Canonnade déréglée et travail de gaieté de cœur. Le lendemain matin (6), grande nouvelle : les observateurs en vigie constatèrent le commencement d'exécution de la culée du pont de retraite. Les bateaux de service se pressaient autour du chantier, et les ouvriers ne paraissaient pas devoir se laisser rebuter par la grandeur de l'entreprise. L'axe de la passerelle était dirigée du port Nicolas vers le port Michel, et cette diagonale, la plus étroite de la rade, avait près d'un kilomètre de longueur. Les richesses en bois de la marine russe permettaient de mener promptement à bonne fin cet ouvrage colossal, d'où dépendait l'avenir de la garnison. En effet, par ce moyen de communication entre la place et le fort du Nord, il était facile de porter à volonté les forces en réserve sur un point donné du rempart ; et si le sort de la lutte suprême condamnait Sébastopol à mort, une route courte et assurée était au moins ouverte à ses défenseurs. L'armée en fuite se passait ainsi du secours des derniers vaisseaux, dont les batteries ennemies menaçaient de plus en plus les mouvements. Ce tableau des brigades de pontonniers à l'œuvre attira la foule des spectateurs, du matin au soir, sur les hauts mamelons. On applaudissait l'érection du monument de détresse. Pour Sébastopol, c'était comme le chant du cygne ; partant des projets de victoire très-prochaine, surtout de pillage sortaient de toutes les bouches. Mais personne n'ignorait que la ville ne fût plus qu'une cendre déserte ; aussi les plus sévères saccageurs parlaient-ils de passer au fil de l'épée les tonneaux restant au fond des caves, et de se venger des habitants émigrés, sur leurs guenilles. Les éclats de rire

accompagnèrent ces projets, que les honnêtes gens de tous pays auraient appelés des propos de brigands. En vérité, chacun avait peu à peu accommodé sa conscience aux besoins du métier, et grâce aux progrès successifs de la métamorphose morale, vers cette époque, à la veille de l'assaut, le chapard florissait en Chersonèse. On rencontrait ces amis de la rapine dans tous les rangs. Déplorable fruit de la gloire, après deux ans de guerre!

La nuit, pendant que les batteries de Karabelnaïa, débridées, ralentissaient à l'envi les têtes de sape de Victoria et du Carénage, la Quarantaine investit le fort Génois. Quant au bastion du Mât, il ne cessa pas de se contenir, par une tactique qui fut déjouée au point du jour (7). En effet, le pont de radeaux s'allongeait déjà à vue d'œil sur les eaux de la rade. Ordre fut donné, sans délai, aux pièces à longue portée des lignes de la gauche, de contrarier les pontonniers russes au chantier. Cette consigne suffit devant la ville pour entretenir à un haut diapason le tir de la journée. A la droite, l'assiégeant brava le flux des bombes. Sur la Tchernaiïa, l'armée resta sur le qui-vive. Des rapports, émanés de sources diverses, certifiaient qu'avant peu les Russes se précipiteraient de Mackenzie. Le camp folâtra, dans la vieille espérance de l'assaut renvoyé à quinzaine. Après avoir, le matin, courtisé la dame de pique, *dom soldat* allait, le soir, conter fleurette aux ribaudes de Kamiesch, et se préparer au retour en France par ces exercices heureusement pour lui le plus souvent platoniques.

Dès le crépuscule, les fusées incendiaires commencèrent à arrêter les constructeurs du pont de retraite, et leurs trajectoires formaient en l'air de resplendissantes girandoles de feu avec les bombes de Sébastopol, visant au fort Génois. Cet entrelacement de courbes lumineuses embellissait la nuit, suave de fraîcheur. Le camp, à cette fête, se coucha, plus tard, de belle humeur. Le tir alla en décroissant, car

Sébastopol se garda, avec raison, d'irriter la querelle. Devant Malakoff, suivant l'usage, grand tumulte. Pendant que l'artillerie préparait à la hâte dans les tranchées les passages des convois de pièces et de munitions, le génie, réduit à des tâtonnements, tant que le canon de la place ne serait pas maîtrisé, consolidait la sixième parallèle et ses dépendances. Les Anglais s'épuisaient en essais d'approche vers le Grand-Redan. Chaque pas au delà des carrières leur coûtait des flots de sang et des trésors de poudre.

Le huitième jour d'août, au siège, concours laborieux de pionniers, avec accompagnement d'une canonnade à basse note. Sur la Tchernaiïa, reconnaissance inutile des Sardes dépités, entre Traktir et Chouliou. A Baïdar, sur l'extrême aile droite, promenade stratégique de la cavalerie, qui, dans la paille jusqu'au ventre, excitait la jalousie des piliers de tranchée. Au camp, dimanche perpétuel, car on s'était habitué aux rigueurs du soleil, comme jadis aux injures de l'air. La gaieté était partout, sauf au logis des justiciables du siège, assignés encore le soir à comparaître. C'était aujourd'hui, depuis l'ouverture, le cent quatrième voyage ! A force d'importuner, la fortune ne se lassera-t-elle pas ! et quelle fatalité d'échouer au port ! Ces réflexions couleur d'ambulance me consternaient malgré moi ; à l'exemple des plus vieux jouteurs, j'attendais l'heure de la corvée, quand survint un de mes intimes, chirurgien de l'hôpital de Kamiesch. Ce praticien m'exposa l'état sanitaire de l'armée sous un aspect des plus sombres. Le choléra redoublait ; le scorbut faisait rage ; le typhus allait en se développant. Les cas d'aliénation mentale devenaient plus fréquents. Il y avait presque les éléments d'un Charenton militaire. En vérité, selon mon hôte, on aurait dû fonder un pareil hospice en Crimée, ne fût-ce que pour prouver, comme en France, au temps de Montesquieu, que ceux qui restaient dehors n'étaient pas

fous. Cet à-propos me dérida jusqu'à ma place de sentinelle à la parallèle avancée. Là, chacun reprit sa marotte ordinaire : qui amassa de la terre sur les parapets ; qui gabionna ; qui bombardait le rempart ou le pont. A ce train, on excita vite la colère de l'assiégé, et les occupations relativement douces du combat consumèrent pour nous la nuit entière. A la droite, de bonne heure, les défenseurs alarmés garnirent les créneaux du faubourg. Les sapes de Victoria et du Carénage furent grêlées de balles, ajoutant leurs ravages aux fureurs des bombes, au point que, n'en pouvant bientôt plus, les pionniers de la sixième parallèle s'acculèrent dans les recoins abrités des carrières. L'artillerie, de toute sa puissance, hâtait le moment de la réouverture du feu général, indispensable au couronnement des attaques. La batterie n° 34 fut armée cette nuit ; et déjà, on était en mesure de loger plus de quatre-vingts mortiers de l'équipage triomphal dont les dépêches de Toulon présageaient l'arrivée prochaine à Kamiesch.

Rien n'illustra la journée du 9. Mais au zèle seul des pontonniers russes, on devinait l'approche de grands événements. Le tablier des radeaux excédait déjà 100 mètres de longueur ! Des salves d'obus furent savamment dirigées du matin au soir contre cette communication. Cependant, les tirailleurs harcelaient de toutes parts l'ennemi. Ils n'épargnaient pas même les malheureux Sébastopolitains qui venaient parfois rôder dans les rues découvertes, à la recherche de leurs maisons abîmées par le concert de la carabine et du canon. Le spectacle de la ville, vu des observatoires voisins, faisait saigner le cœur. Des ruines et des cadavres, un vrai chef-d'œuvre de la guerre. Le coup d'œil des tranchées du vieux siège n'était guère plus rose. Partout la désolation de l'ennui. Au contraire, et plus que jamais, à travers les lignes de la droite, la vie coulait à pleins bords, malgré l'immobilité momentanée des têtes de sape. De longues files de pourvoyeurs se

croisaient. On élargissait la voie, pour la circulation des voitures; on trouait les parapets pour leur frayer un droit chemin. La batterie n° 33 fut armée. Malakoff, exaspéré, foudroya le champ de manœuvres, mais l'opération réussit, et sans dommages ni sang versé. Pendant ce temps, on établissait le chantier des batteries n° 38 et n° 41 de l'attaque de Victoria. La première tirait sur la courtine et au cœur de la forteresse russe; l'autre fouettait les bas ouvrages de la pointe et accessoirement la *Maison-en-Croix*, le ravin d'Ouchakof, enfin l'entrée de la baie du Carénage. A la gauche, trantran ordinaire. Le 10 août n'apporta aucune péripétie nouvelle. Le feu ne fut qu'une fastidieuse ritournelle; il semblait qu'on avait mis des sourdines aux canons. Les champions du siège de Malakoff poussaient aux roues, fermes derrière les gabionnés. Sur la Tchernaiâ, le bruit d'une irruption prochaine des Russes prit de la consistance. Le camp baya aux corneilles.

Nuit platement laborieuse et lamentablement meurtrière.

Le lendemain (11), calme significatif devant Karabelnaïa. Du côté de la ville, feu continu avec modération contre le port. Cependant les travées successives s'avançaient à grand train vers la rive du nord, malgré les boulets et la houle. Le long de la Tchernaiâ, l'armée d'observation fit le guet; mais nulle part on ne découvrit aucun indice de menace.

La séance nocturne fut remplie par un continuel charivari de Malakoff et par les obscurs exploits des pionniers.

Le 12, la renommée augmenta les chances de l'invasion des Russes. On se mit en devoir de les battre. D'abord, ordre explicite fut donné par le général Bosquet à l'artillerie de Victoria et du Carénage de se préparer au combat, de concentrer ses feux sur les points de l'enceinte par où les colonnes ennemies, selon les probabilités, déboucheraient. Les ravins d'Ouchakoff et d'Oupatanoff, places d'armes des ré-

serve, devaient être aussi supérieurement balayés, tandis que le concert de toutes les pièces, agissant contre la rade, empêcherait les vaisseaux de s'approcher de la fatale ligne d'embossage du 18 juin. La redoute Canrobert fut mise immédiatement sur pied de guerre ; auprès, on établit une batterie de fusées de gros calibre. Les défenses des redoutes turques, barrant dans la plaine le chemin de Balaclava, furent relevées à la hâte. En outre, une division du deuxième corps se tint de piquet, afin de pouvoir, au premier signal, courir sur la Tchernaiâ. Toute la journée fut employée à ce cérémonial pour la réception de l'armée de secours. Le soir, on doubla les pelotons de la garde de tranchée, qui devança l'heure ordinaire du départ. Nous bivaquâmes toute la nuit, l'écouvillon et le fusil à la main ; mais si les chiens n'avaient aboyé en ville autour des bataillons veillant en silence, on se serait figuré que la garnison dormait. Malakoff garda la même réserve, et la batterie n° 35 fut armée presque sans opposition. Au lever de l'aube, on goûta un moment d'espoir, et il y eut grand remuement d'attente d'un bout à l'autre des lignes. Quand enfin, à l'aurore, les cimes de Mackenzie réapparurent avec leur nudité pacifique, et qu'on vit Sébastopol, loin de s'armer au combat, réfréner ses canons, le désappointement fut sincère. On désespéra de l'audace de Gortschakoff. Cependant le général en chef maintint jusqu'à nouvel ordre les dispositions de défense adoptées la veille. L'inaction de la journée (13) fut à la gauche un lourd fardeau pour les gardiens du siège : chaleur à quarante degrés, soif dévorante, parfum des charniers d'alentour, tel fut le menu de nos plaisirs. Nous enviâmes le sort des travailleurs poursuivant péniblement leur sillon devant Malakoff. Le fort de l'attaque était toujours là. Le parc du Moulin se distinguait à l'œuvre. Presque toutes les pièces d'artillerie avaient été transportées à leur place, et les magasins étaient surtout munis pour le bombardement de réouverture.

L'heure du départ enfin arrivée, nous redescendîmes, suivant l'usage, vers le camp avec joie. A moitié chemin, un déluge de fer fondit sur la colonne. Les compagnies les plus aguerries se cachèrent ou au pas de déroute regagnèrent le logis. Au retour, ce fut pour tous, à l'intervalle de quelques kilomètres un délicieux contraste. Les refrains du dîner sonnaient. La soupe ménagère fumait au loin sur les tables en plein vent. La Chersonèse ressemblait à un réfectoire de plaisance. La nuit aussi ne fut, devant le faubourg, que la continuation d'une tâche aride et qu'un rabâchage du canon devant la ville. En attendant le signal et l'aide de l'artillerie, les coryphées des sapes de Victoria et du Carénage, par la consolidation des parapets de la sixième parallèle, se préparaient à leur course d'honneur vers les fossés de Malakoff et du Petit-Redan. Restaient donc près de cent mètres à parcourir sur les glacis, opération de siège qui devait être le dernier de ces autres travaux d'Hercule qui s'appelleront dans l'histoire Inkermann, les quartiers d'hiver au feu, le 15 avril, le 2 mai, le Mamelon-Vert.

La journée du 14 commença, à la gauche, par l'explosion d'une fougasse russe en avant de la batterie n° 53. La garde n'eut à subir qu'une grêle d'éclats de pierres. Le camouflet fut rendu avec succès séance tenante. Les batteries de siège environnantes et les bastions épousèrent avec unanimité la cause des champions souterrains; un engagement violent suivit sans autre résultat que l'addition d'une couche, au niveau de fer dans le ravin des boulets, et de quelques démolitions aux ruines de la ville. Malakoff ne demeura pas spectateur de la querelle, et devant Karabelnaïa, la canonnade fut confortable, suivant l'expression des Anglais. Cependant, sur la Tchernaiïa les deux partis s'observaient à travers les tail-lis. Il venait à faire souvenir que la Crimée avoisinait la patrie de Borée. Au camp, sous les tentes à moitié déracinées, tabagie silencieuse.



La nuit, calme inquiet de la place et travail assidu de l'assiégeant. Longtemps avant l'aube l'armée d'observation se leva sans trompette et prit les armes par mesure de précaution, car les Russes étaient de plus en plus annoncés. A cette heure encore ténébreuse, la garnison, saisie d'épouvante, se répandit sur le rempart, et le canon entra en fureur. Au jour, la ville tirait encore par salves; il semblait d'abord que les Russes voulussent célébrer le 15 août. L'armée fêta, à la tranchée et au camp, ce jour doublement glorieux cette année pour la patrie; car tandis que les légions criméennes réconciliaient les aigles de la France avec la victoire, les peuples de l'Europe accouraient à l'envi sur l'arène du palais de l'Industrie, rivaliser dans les arts de la paix. Ainsi, au plus beau temps de sa grandeur, la Grèce battait les barbares et triomphait aux jeux d'Olympie. En vain, du matin au soir, l'assiégé, par des volées de boulets à travers champs, essaya de troubler les manifestations populaires. On distribua des rations de vin, et ces largesses aidant les sous de poche, les rues furent de bonne heure sillonnées de chanteurs en goguette qui, semblables aux hérauts des bacchanales, poussaient entre deux refrains des vivats nationaux. Passé midi, la foule de toutes parts fit une descente carnavalesque à Kamiesch. La colonie avait pris ses blus beaux atours. Les baraques étaient tricolores à force de drapeaux. La rade étalait comme un large chatoyant rideau de soie les pavois et les banderoles des navires français et alliés. Entre autres décorations de la ville, certain mât de cocagne attirait les regards des rieurs à l'entrée de la grande route du siège. Un écriteau placé à son sommet parodiait l'inscription si chère à Catherine II. On lisait : « Chemin de Moscou. » Le nom de Malakoff embellissait maintes enseignes. Un restaurateur avait affiché sur sa carte du jour, filet à la Malakoff. Quelle cohue de soldats ! *French Bono* était le coq ! Anglais, Sardes, Turcs même, à l'envi, toastaient avec lui. Le rifleman par-

lait de boxer Sébastopol, le bersagliere tenait tête avec modestie, le redif avec fierté. En faisant la part du vin, cette confraternité passagère de catholiques, d'infidèles et d'hérétiques, qui s'entre-proscrivaient jadis au nom de Dieu, cachait sous la diversité des attitudes un sujet d'édification ; mais on sentait aussi au milieu de ces ébats de la Saint-Napoléon un souffle guerrier. Partout le bruit des sabres traïnants assourdissait ; partout retentissaient, en trois langues, les mots d'assaut et de bataille. Avant l'éclairage des premiers lampions, les camarades de l'armée d'observation remontèrent à cheval et galopèrent vers leur place de combat, comme si déjà le boute-selle de Traktir les convoquait. Le sort de la victoire était jeté pour le lendemain.

En dessous de Tchourgoun, la Tchernaiïa coule dans une vallée encaissée à droite par la pente du plateau de Chouliou, les escarpements de Mackenzie et les rochers d'Inkermann ; à gauche, par la chaîne ondulée des monts Fediouschine et par le mont Sapon. Depuis le printemps cette vallée limitait, hors du champ des sapes, le terrain russe des domaines de l'assiégeant. L'ennemi, par l'occupation des hauteurs fortifiées de la rive droite, gardait ses communications avec l'intérieur de la Crimée. Des pièces de position battaient tous les défilés de la montagne, et de leurs sommets inexpugnables dominaient la route de Simphéropol et en partie la plaine. Dès le commencement du mois d'août, l'armée d'observation avait, en vue d'une attaque, assis sa ligne de bataille aux bords de la rivière. En regard du pont de Traktir, sur les mamelons qui se dressent à la droite du chemin de Simphéropol, campait la division Faucheux. Le long des mamelons, s'échelonnant à gauche de ce chemin, la division Camou défendait à la fois le gué de la Tchernaiïa et le passage ouvert entre les versants des monts Fediouschine et du mont Sapon. En arrière de ce passage était rangée la division Herbillon, dont une brigade occupait, à mi-côte

du plateau du Moulin, non loin de la redoute Canrobert, trois batteries divisionnaires, et cinq batteries à cheval de la réserve composaient, sous le commandement du colonel Forgeot, l'artillerie de la Tchernaiïa. La cavalerie du général Morris surveillait les gorges qui donnent accès dans la vallée de Balaclava. Les Sardes se reliaient à l'aile droite des Français, leur centre à hauteur de Tchourgoun, leurs grand'gardes détachées sur les éminences de la rive droite, leurs avant-postes du côté de Baïdar, donnant la main au corps d'armée du général d'Allonville. Les Turcs avaient sous leur garde immédiate la partie montagneuse flanquant Balaclava, position à l'abri de toute atteinte aussi bien que le cours de la haute Tchernaiïa. Ainsi, les Russes ne pouvaient se présenter que par Tchourgoun, par Traktir ou par l'endroit guéable de la rivière, c'est-à-dire en face de lignes solidement établies. Outre la combinaison des forces, une double barrière les séparait de la zone ennemie, d'abord la Tchernaiïa, puis, à cent mètres plus près du front de bandière, le canal des Docks. Autre garantie de succès, les troupes connaissaient à fond le champ de défense; et quoique la nature s'opposât aux manœuvres d'ensemble, il était aisé du moins de résister jusqu'à ce que, pour frapper le grand coup, les renforts descendissent en masse des camps voisins du plateau Chersonèse. Entreprise dans ces conditions manifestement désavantageuses, une attaque de l'ennemi n'exprimait qu'une inspiration suprême de la nécessité; et en effet, au point où en était arrivé le siège, il fallait ou faire reculer les têtes de sape par la force des baïonnettes, ou sacrifier la place pour sauver la garnison.

Les réjouissances du 15 août se terminèrent aux observatoires. Les bayeurs furent déçus. La soirée ne présagea rien d'extraordinaire pour la nuit. A la tranchée, la garde, perdant patience, trouvait inutile qu'on eût doublé les rangs. Tout se taisait presque à Karabelnaïa. De son côté, la ville bâillonnait ses

canons. Cependant, aux approches de minuit, deux mines jouèrent coup sur coup contre le bastion central. Ce fut l'étincelle de l'embrasement général. Les bombes et les obus, partant de toutes les batteries, étoilèrent le ciel lumineux. La riposte se montra d'emblée digne de l'attaque, et les vicissitudes du tir charmèrent, pour les veilleurs de la gauche, la fin de la nuit. À la droite, l'incendie ne fut pas moindre; mais le travail urgent ne souffrit pas d'interruption, et l'artillerie entama la batterie n° 39, chargée de prendre à partie les six pièces russes déjà braquées sur le cavalier de la deuxième ligne de défense. Pendant que la canonnade mêlait ses fureurs à l'activité des chantiers, les rondes ordinaires des sentinelles de la Tchernaiïa n'avaient pas découvert l'ombre d'un danger à l'horizon de Mackenzie. Vers trois heures, peu avant le jour, une patrouille de cavalerie s'avança dans la plaine, en face de Traktir. Le brouillard nocturne s'épaississait de plus en plus. L'ennemi couvrait ses desseins, et les éclaireurs rentrèrent sans soupçons. En ce moment, le camp, selon l'usage, se levait à la sourdine et honorait l'aube par une prise d'armes. En même temps, les bataillons ennemis roulaient en silence vers la rivière. À droite, par la route de Simphéropol, s'avançaient les septième, troisième et dix-huitième divisions, conduites par le général Read; à gauche, par les ravins de Chouliou, marchaient la dix-septième division et, par fractions, la sixième et la quatrième, sous les ordres de Liprandi. Le prince Gortschakoff commandait en chef ces colonnes d'attaque, fortes de soixante-dix mille hommes environ, dont soixante escadrons soutenus par cent soixante pièces de campagne. Au point du jour naissant, cette immense ligne en branle se déployait dans la brume, au fond de la vallée, parallèlement à la Tchernaiïa, à l'insu des avant-postes; et bientôt les premiers coups de feu retentirent aux embuscades des Piémontais. La nouvelle de ce signal d'arrivée de l'en-

nemi fut portée sur-le-champ au quartier général français, et tandis que les premiers défenseurs se disposaient à soutenir la lutte, le général en chef dépêcha aux brigades de renfort l'ordre d'aller où la poudre parlait, vers les monts Fediouschine ; des estafettes furent donc envoyées en toute hâte à la tranchée, pour rallier les officiers, là de service, à leur poste divisionnaire de combat. J'étais, par hasard, du nombre ; et, en masse, tant artilleurs que fantassins, nous nous rendîmes d'un pas joyeux à cet appel. Durant ces préparatifs dans les coulisses du champ de bataille, la mousqueterie avait grossi à l'avant-scène. Les bersaglieri bravement, pied à pied, battaient en retraite devant la tête de colonne russe. Le camp avait replié les tentes. Les tirailleurs s'étendaient en rideau de baïonnettes. Les batteries attelaient. Les chasseurs d'Afrique montaient à cheval. Le brouillard et la pénombre enveloppaient encore de mystère le plan d'invasion. On attendait de toutes parts, fusil chargé ou mèche allumée, lorsque le canon russe, se démasquant des abords de la rive opposée, fit un salut formidable ; et aussitôt, franchissant le fleuve à gué ou sur des ponts volants, l'aile droite du général Read s'élança à l'assaut des positions de la division Camou. Le 50<sup>e</sup> de ligne et les zouaves du 3<sup>e</sup> heurtent de front les attaquants. Le 82<sup>e</sup> fond sur leurs flancs, et en vain la mitraille broie, comme fait la grêle de l'herbe, leurs rangs serrés. La férocité des hourras réchauffe l'ardeur moscovite ; à la voix de leur chef, ils s'acharnent contre une barrière mobile de fer et de feu. Read est tué ; l'assaillant, sans guide, chancelle, rebrousse chemin sous les coups, puis lâche pied, et les nôtres, sans retour de ce côté, mènent battant les fuyards. Mais au centre, à la tête de la douzième division, Liprandi combattait avec des chances de succès. Le premier essor avait porté son avant-garde au delà de la rivière, sur le corps des vedettes, et, de ce rendez-vous, en nombre supé-

rieur, il se précipitait, espérant vaincre, à l'escalade des bivacs mamelonnés de la division Faucheux. La brigade de Faily se rue à leur rencontre, et, forte de l'appui de dix-huit obusiers tonnante d'accord, elle rechasse, après deux chocs à outrance, l'agresseur vers le point de départ. Les morts obstruent le pont de pierre, et les passerelles improvisées à l'entour. Ces barricades de chair et la profondeur des eaux ensanglantées retardent la retraite, que le 2<sup>e</sup> de zouaves et le 19<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, tour à tour engagés, pressent à l'envi, rivalisant avec l'artillerie, dont le jour éclaire l'habileté, et qui ébrèche, par de larges saignées, les débris de troupes, en désarroi devant elle. A la faveur de ce reflux, le 95<sup>e</sup> s'embusque sur le pont. La brigade de Faily s'étend en haie, le long de la berge. Le général Cler amène des secours. Le colonel Forgeot groupe ses batteries, de manière à couvrir de lames de feu le front de la ligne de défense. Pendant ces rapides évolutions, exécutées d'instinct et au hasard, l'ennemi s'était reformé. Sans reprendre haleine, Liprandi, avec les restes de la douzième division, avec la troisième, compacte et fraîche, dirige une charge furibonde contre le pont, et dans ces entrefaites, protégée par un cordon de tirailleurs, la dix-septième division déborde sur l'aile gauche des Sardes. La brigade du général Trotti, faisant rage et merveille, donne le baptême de la gloire, en Crimée, au drapeau de l'Italie. L'assaillant est tenu en échec ; mais les canons piémontais croisent leurs feux avec les bordées imposantes de leurs alliés. En vain cinquante pièces russes, des pentes favorables de Chouliou, s'épuisent à distraire de leur tâche les artilleurs français et leurs émules ; ces artisans de la victoire n'ont de boulets que pour les masses profondes et envahissantes de l'infanterie. Des files entières de combattants sont rasées mieux que par la foudre. Les mitraillades en pleine figure, se précipitant, affaiblissent de plus en plus leur élan. Ainsi

exposés, les Russes multiplient les assauts et redoublent d'efforts. Parfois l'écho lointain du canon de la ville, comme la voix de l'honneur, les surexcite; mais le fanatisme du désespoir échoue dans une dernière tentative, et les champions de Sébastopol, cédant peu à peu le terrain et repassant la Tchernaiâ, se réfugient vers leur asile de Mackenzie, avec une vitesse qu'accélèrent les salves d'adieu et les fusées lancées des hauteurs d'Inkermann, sous les yeux du général Bosquet, qui prenait ainsi sa part de l'unique victoire où il n'eût pas figuré. Dans le mouvement de poursuite, les Sardes réoccupèrent d'un bond leurs postes avancés. L'affaire avait duré cinq heures; mais, en voyant s'écouler au loin la queue d'une armée si nombreuse, acteurs et spectateurs étaient stupéfaits d'avoir sitôt gagné la victoire. Au milieu de la galerie de soldats enchantés, les chasseurs d'Afrique, le sabre au poing, côte à côte avec les escadrons anglais, bondissaient d'impatience sur les étriers. Le général Péliissier ne voulut pas renouveler la faute de Balaclava, et les cavaliers, à regret, se résignèrent à ne pas profiter d'une occasion de combat.

Auxiliaires attardés, nous éprouvâmes une déception différente, mais tout aussi pénible. Partis au galop du camp, nous dévalions fièrement du col de Balaclava; il était huit heures. Des nuages de fumée voilaient la crête des monts Fédiouschine; le canon semblait gronder au delà de la Tchernaiâ. De tous les points de l'horizon, à travers la plaine en ruine, des régiments et des batteries de campagne hâtaient leurs pas vers Traktir. C'était, entre les arrivants, une course de vélocité et d'agrément. En vérité, à nous tous, vieux rameurs des tranchées, habitués à prodiguer sang et courage dans des nids à bombes, le cœur en route battait d'aise. Quelle aubaine de se montrer une fois, au grand jour de la guerre, en présence des trompettes et des distributions de la Renommée! Pauvres Russes! se disait-

on; et les fouets des conducteurs claquaient plus fort, et la poussière se soulevait plus épaisse sous les pieds des fantassins, nos rivaux. Nous approchions, quand, au tournant du chemin, parut, dans sa calèche et radieux, le général en chef. En souriant, il remercia les porteurs de secours de leur empressement inutile. Puisque tout était fini à souhait sans nous, la colonne fit demi-tour, non sans maudire la fortune. On aurait dit, à nous voir retourner, un convoi de prisonniers. Le pire de la confusion fut que la nouvelle de la victoire s'était déjà répandue, que les camps étaient en liesse sur notre passage. Or on nous prit pour des héros de la matinée, et il fallut subir des ovations ironiques. O gloire! ne serais-tu que mystification? Cependant la journée s'acheva orageusement. Pendant que l'arrière-garde de l'armée vaincue s'évanouissait derrière Mackenzie, Bilboquet et Gringalet commencèrent à fulminer contre les visiteurs du champ de bataille, et surtout contre les infirmiers entrant en fonctions; de sorte que les blessés ne purent être relevés, et les morts dormirent livrés aux coups de bec des corbeaux à la curée. L'histoire serait injuste d'accuser de barbarie le gouverneur de Sébastopol, pour une fausse interprétation d'ordres donnés; mais les témoins, indignés de la profanation, lui lancèrent l'anathème. Devant Sébastopol, les batteries qui avaient secondé la sortie par une chaude canonnade se calmèrent avant midi, tandis que les troupes réunies dans les places d'armes de la Quarantaine, et y ayant attendu en vain le signal de la Tchernaiâ pour forcer la gauche des tranchées, se retiraient tristement vers les forts du nord. L'après-dîner fut un régal: les baraques, les cantines, les maisons se pavoisèrent. On aurait dit une vaste écharpe tricolore entrelaçant la Chersonèse. L'armée au repos petillait de joie, et des chœurs animés entonnaient au loin le *Chant du retour*. Le soir, les versions des déserteurs augmentèrent l'effervescence du camp;



ils disaient que la ville n'était plus tenable, que la garnison était consternée. En l'honneur de ces nouvelles, la soirée passa en libations et en bruyantes fanfares. A Kamiesch, rien ne manqua à la fête, pas même les illuminations, et les faveurs plus faciles des courtisanes, usurières du plaisir, qui escomptaient le temps et la bonne humeur.

La nuit vint, semblable au sommeil après la fièvre. A défaut du rapport des transfuges, la mollesse du tir des batteries russes aurait dénoté l'abatement de l'assiégé. On respecta à peu près le silence de la ville. Les bombes seulement, une à une, allèrent rechercher les troupes qu'on supposait rassemblées derrière Malakoff. Cependant le travail ne chôma pas, et la batterie n° 15 de Victoria exécuta sans bruit son second armement. Sur la Tchernaja, la division Dulac et la garde impériale remplacèrent jusqu'au matin au poste d'observation les vainqueurs fatigués. Huit gros canons restèrent en position à la tête du pont de Traktir; mais l'ennemi ne broncha plus. Peut-être se proposait-il de reprendre l'attaque au moment opportun; aussi la surveillance redoubla, car il importait de se prémunir au dehors, pour n'avoir plus à détourner les forces du siège.

L'artillerie de Victoria et du Carénage était de taille à protéger les derniers cheminements. Elle comptait deux cent quatre bouches à feu. Sa puissance avait doublé depuis le 18 juin. Ainsi l'achèvement des préliminaires du bombardement, l'affaiblissement moral des défenseurs de Sébastopol, le réveil de l'enthousiasme, le déclin de l'été, tout avait engagé le conseil des alliés, réuni la veille au quartier général français, de fixer au lendemain l'ouverture de la marche pour le couronnement des contrescarpes de Malakoff et du Petit-Redan. Les chefs anglais n'avaient pas élevé une objection. On précisa le rôle de l'artillerie. Il s'agissait d'éteindre, de dominer au moins chaque jour, coûte que coûte, le feu de la première enceinte, celle dont l'action

avait défendu jusqu'à présent aux têtes de sape de franchir la sixième parallèle.

Ce jour-là (17), vers le lever du soleil, le pavillon parlementaire flotta sur les crêtes de Mackenzie. Les deux partis, aux bords de la Tchernaiïa, posèrent les armes. Les soldats hospitaliers et les fossoyeurs se hâtèrent, au bruit du bombardement qui leur préparait ailleurs ample besogne. Le jour entier ne leur suffit pas. Les rigoles tumulaires longeaient la rivière, et maints cadavres, par commodité du service funéraire, furent jetés à l'eau comme des guenilles. Profitant de la trêve des morts, d'ignobles maraudeurs vinrent glaner. On trouva, parmi les dépouilles des soldats russes, des fioles de rac en grand nombre et plusieurs knouts, misérables aiguillons du courage. Des riflemen faisaient partie de la razzia, et ils s'attirèrent publiquement le blâme du général Simpson. Pendant cette scène d'enterrement, autour du champ de sépulture, les ennemis s'observaient derrière les faisceaux, mais le vent chassait au-dessus des tombes béantes les ondes de fumée qui obscurcissaient l'horizon de la ville, et ce gage du renouvellement prochain de la lutte, d'où cette fois dépendrait la victoire, étouffait la pitié dans l'âme des spectateurs. Les regards de la foule, au moment où le premier ossuaire des braves de Traktir disparaissait sous la poussière sépulcrale, se dirigeaient vers Malakoff, le lieu où commençait le drame final.

En effet, sur le front d'attaque du faubourg, passé huit heures, la partie était engagée. Les efforts se balancèrent longtemps ; mais à la fin de la matinée deux magasins sautèrent, près de la tour Malakoff. Plusieurs embrasures furent démantelées au saillant du bastion, et la courtine aurait été bientôt après réduite au silence, si deux obusiers, se démasquant inopinément près de la poterne, n'avaient pris d'écharpe les tranchées d'où partaient les coups les plus décisifs. Le feu continua l'après-midi avec un re-

doublement de fureur. Le camp prêta une oreille charmée à ce prélude de dénoûment. Vers le soir l'avantage, en définitive, penchait du côté de l'assiégeant. Dans la lice de gauche, le bastion du Mât comptait une défaite de plus, et sur les banquettes de l'observatoire, assailli après le dîner, l'opposition du *vieux siège*, en petit groupe, soutenait qu'on aurait tort de déprécier le plan d'attaque primitif en faveur des nouveautés de la droite. Au dire de ces fidèles, la conquête de Malakoff ferait en quelque sorte un pont d'or à l'ennemi en lui facilitant les moyens de la fuite, moyens sûrs, car les plus aventureux contradicteurs traitaient de chimère la possibilité de le poursuivre, après l'assaut, à travers les retranchements de Karabelnaïa, sur un terrain que la mine, à loisir, transformait en volcan.

Sitôt que l'obscurité les couvrit, les pionniers du génie se livrèrent au premier travail des approches finales. L'artillerie garda toute la nuit l'attitude de la supériorité; elle ne se contenta pas de restaurer ses épaulements et de se défendre des coups obliques de la poterne par des modifications d'embrasures, mais elle mit un empêchement énergique aux réparations du corps de place, et, en imposant cette cause de faiblesse pour le lendemain aux batteries ennemies, elle travailla efficacement aux progrès de la sape. Cependant, de toutes parts, les avant-postes, et partant le camp, reposèrent en paix. A la gauche, sobre échange de saluts et armement de la batterie n° 58, qui, située au-dessus du cimetière, avait pour tâche spéciale de fouiller l'intérieur de la Quarantaine, d'où l'ennemi pouvait tenter une diversion sur le point faible des tranchées, au bord de la mer.

Le 18, suite du bombardement de prélude. Pendant qu'avec des chances en apparence de plus en plus inégales les deux artilleries joutaient devant la place, l'armistice des morts fut prolongé, d'un commun accord, sur la Tchernaiïa. On inhuma la dernière fournée des cadavres épars, et il fut pos-

sible enfin de dénombrer exactement les pertes des deux partis. Les Russes, gisant à l'ambulance, dépassaient dix-sept cent soixante ; plus de cinq mille avaient été mis en terre ; quatre cents avaient rendu les armes sur le champ de bataille : en ajoutant au total de ces chiffres de détail le nombre approximatif des blessés et des morts que les chariots russes avaient emportés, on calculait que le vaincu avait perdu près de dix mille hommes. Mille Français seulement, plus de deux cent cinquante Piémontais, parmi lesquels se distinguait le brave général Montevécchio, avaient été tués ou blessés. Le rapport numérique des victimes était de un contre quatre, le même que celui des combattants. En effet, quinze mille soldats alliés avaient repoussé près de soixante mille assiégés. Des officiers russes prisonniers en pleurèrent de dépit. En vain le prince Gortschakoff essaya-t-il d'atténuer oratoirement son échec, en diminuant dans son bulletin les proportions de l'attaque ; en vain les publicistes de Pétersbourg rejetèrent tous les torts de l'insuccès sur le général Read, le *Pawloff* de Traktir, tombé au premier rang héroïquement, et par conséquent incapable de se disculper ; la journée du 16 août confirmait une fois de plus avec éclat, aux yeux de l'Europe, l'infériorité des troupes russes en rase campagne, et elle prouvait à l'assiégeant que la garnison ne sauverait pas Sébastopol par des folies à main armée. Comme tactique, Traktir est peut-être, pour l'armée d'Orient, un moins solide titre de gloire qu'Alma et Inkermann. Les bataillons se lancèrent instinctivement au devant de l'ennemi et le culbutèrent de front, pour ainsi dire au hasard de la spontanéité du soldat. La nature du terrain ne comportait aucune application des mathématiques du champ de bataille ; ni mouvements de flanc, ni évolutions d'ensemble n'étaient praticables. Les critiques allemands ont beau dire ; dans ces conditions, en s'attachant, pour l'amour de l'art, à un ordre en ligne méthodique, on aurait peut-

être mérité leurs éloges, mais à coup sûr on se serait fait battre. Les passages des colonnes ennemies étant connus d'avance, les surprises étant impossibles, chaque régiment avait, à son insu, du bivac, étudié et défini son rôle, en cas d'attaque, de sorte qu'il resta au commandement l'honneur seulement de donner l'impulsion, et que, sous le décousu apparent des manœuvres, les diverses actions conservèrent encore cette unité de vues sans laquelle, à la guerre, il n'y a pas de succès.

Les acteurs de ce brillant fait d'armes furent, dès l'abord, et à bon droit, comblés d'éloges. Hier, l'ordre du jour du général Péliissier avait chanté leurs louanges ; aujourd'hui le général Simpson offrait le tribut de l'Angleterre avec bonne grâce. Les Sardes, en ces félicitations, obtenaient une juste place ; ils avaient bien mérité de l'Italie. Parmi les armes engagées, l'infanterie s'était tirée hors de pair, par un mélange de fermeté et de furie. L'artillerie de bataille était mise aussi sur le pinacle. Elle avait tiré, à bonne portée, plus de quatre mille coups de canon, et leur puissance avait été telle que certains échos du camp accordaient au colonel Forgeot une bonne part des lauriers de la journée. Après l'encens vint, pour les vainqueurs, la pluie des croix et des médailles ; et la publication de la longue liste des élus renouvela la douleur des retardataires de Traktir. Un vague et pardonnable murmure s'éleva du fond des tranchées contre les privilégiés de la fortune guerrière qui, en proportion, avaient, au bout de quelques heures d'héroïsme, remporté autant de couronnes que les piliers du siège, dans un an ! disparate d'honneurs vieille comme le monde, entre la vertu qui s'exerce dans l'obscurité et le mérite qui brille en pompe, à la lumière ! Des diseurs de bons mots se vengèrent de cette inégalité naturelle à voix basse ; à la façon des critiques jaloux, ils travestissaient Traktir en une cohue conduite par le général *Hasard* ; puis le chœur des mécontents et des

rieurs répétait avec eux : « Les batailles sont comme la confiance; elles se gagnent et ne se commandent pas. »

La veillée du siège qui suivit la liquidation complète de la victoire de Traktir fut laborieusement remplie. Les défenseurs de Karabelnaïa, sous un jet continu de bombes, étançonèrent leurs embrasures de canons, relevèrent les éboulements du rempart et dressèrent deux batteries : l'une de cinq pièces vers la seconde enceinte, l'autre de quatre pièces en avant du Laboratoire. L'attaque poussa hardiment le front de la gabionnade, d'une part vers le Petit-Redan, de l'autre vers les abatis qui couvraient les glacis de Malakoff. L'artillerie partagea son temps entre les devoirs du tir et les exigences des chantiers, principalement au fort Génois et au mont Saponne. Au soleil levant (19), Sébastopol, à grand renfort de bras restauré, accepta franchement le duel, localisé autour du faubourg. Il se prolongea à outrance jusque vers le milieu de l'après-midi; à cette heure, le feu de l'ennemi s'éteignait de force. Malakoff paraissait rivaliser d'impuissance avec le bastion du Mât, qui avait pris part à la fin de la dispute avec sa fougue malheureuse. Encore quelques journées d'un succès pareil, et le camp se flattait de reprendre le chemin de la France sur le cadavre de la ville. La garde monta la tranchée, d'humeur joyeuse : je repayai ma dette. La traversée des lignes fut extraordinairement pleine de périls. Le bastion central et la Quarantaine se vengèrent des prouesses de l'artillerie de siège sur les allants et les venants. Plusieurs compagnons de route furent décapités par les boulets ou mutilés par les bombes. La nuit manqua d'intérêt, de notre côté. L'oisiveté nous permit de sentir la fraîcheur de l'air. On devinait l'approche du froid, et, au souvenir de l'hiver, nos vœux pour l'assaut redoublèrent. Devant Karabelnaïa, tumulte et labeur. Pendant que le canon, poursuivant sa tâche, empêchait l'assiégé de remédier aux dégâts de

la veille, les cheminements avançaient sûrement, toujours à la sape volante. L'audace de ce système de marche, à moins de cent mètres de l'escarpe, coûtait la vie quotidiennement à un grand nombre de pionniers. Mais on gagnait du temps; et ce gain équivalait, en définitive, à une économie de sang humain. Sacrifier pour ménager, telle est la vraie philanthropie, à la guerre!

Le lendemain (20), quatrième journée du bombardement partiel. Avant midi, on avait fermé la bouche à la plupart des batteries de la première enceinte, et les brigades du génie purent en paix jusqu'au soir perfectionner les parapets de la ligne avancée.

Les loisirs, à la gauche, furent durs. Au moment de la descente de la garde, la trinité des bastions de la ville tempêta. Le fer laboura la campagne. Un boulet de hasard enfila une ruelle très-passante et massacra plusieurs fantassins. La foule, à la ronde aspergée de sang, accéléra sa marche. Au milieu de cette déroute locale, deux compères riaient aux éclats. Le boulet assassin avait emporté la pipe aux dents d'un caporal, et celui-ci disait à son voisin : « Dis donc, quelle chance! — Pas pour moi, répondait l'autre, simple grenadier : s'il t'avait mouché, j'avais ta place. ». Trait de mœurs éloquent, sous la badinerie! L'ambition, à la veille présumée du départ pour la patrie, empirait de jour en jour. Revenir au pays les mains vides de lauriers frisait le déshonneur! Chacun souhaitait, à tout prix, un galon, un ruban, une épaulette; on faisait bruit des titres de gloire acquis; on escomptait jusqu'aux égratignures. C'était comme une banque d'actions guerrières. Quelle différence, au point de vue de la grandeur morale, avec cet âge vertueux de l'hiver, où l'assiégeant avait pour devise : Servir et souffrir!

Tandis que le siège, par actes de canonnade successifs, marchait, depuis le lendemain de Traktir, vers son dénoûment, le corps d'armée de la Tchernaiïa n'avait pas quitté la défensive. Des troupes

nombreuses de renfort étaient, la veille et l'avant-veille, entrées dans la ville, et les vigies d'Inkermann avaient surpris à Mackenzie des mouvements avant-coureurs d'une seconde irruption de l'armée de secours sur la Tchernaiä. Donc, dès le matin de ce vingt-neuvième jour d'août, on acheva, sur la rive droite du fleuve, l'établissement de trois batteries de position, fortes de trente bouches à feu, pour nettoyer, en cas d'attaque, les abords du pont où s'était livrée la première bataille. Bizot, Laboussinière et lord Raglan, par un apanage des morts illustres, servirent de parrains à ces ouvrages de précaution. Les mesures de prudence ne se bornèrent pas à ces travaux. Cependant la cavalerie, à Baïdar, avait sans cesse le pied à l'étrier, jalouse de rompre la quarantaine où la gloire s'obstinait à la tenir. Devant ses menaces, les avant-postes russes se retirèrent au fond de la plaine de la Belbeck, vers Sala, qui devint désormais la limite de l'aile gauche de l'armée russe. Peu avant la fin de cette journée de reconnaissance et de préparatifs de défense, le général en chef ordonna au corps d'observation une prise d'armes, comme répétition; en même temps, toutes les batteries alliées, de la Quarantaine au Carénage, fulminèrent avec un ensemble formidable. A la faveur du désordre produit, les têtes de sape se déroulèrent devant Malakoff, presque à hauteur des abatis d'arbres défendant le pied des glacis.

Le 21, au matin, reprise de la canonnade, qui s'était apaisée, une heure avant le jour. Malakoff se vit bientôt condamné à replier ses pièces derrière les embrasures croulantes, mais il en tira vengeance par un déluge de feux courbes. Le lieu des dernières approches, le Mamelon-Vert et ses abords, furent criblés de bombes. Servants et pionniers n'en pouvaient plus. Il fallut, au déboucher de la sixième parallèle, placer une rangée de petits mortiers, qui tirèrent, avant le soir, plus de cent coups par tête, et finirent par avoir raison des chicanes meurtrières de l'assiégé.



Durant ces péripéties, le peuple oisif des camps, en pliant bagage, comptait les heures qui le séparaient du jour férié de l'assaut. La fièvre du départ, peu à peu, gagnait les plus calmes. Chacun, au logis, jetait un coup d'œil d'amour sur la malle de voyage, l'époussetait, l'entr'ouvrait en se frottant d'aise les mains, en mesurant la place des hardes et des miettes de butin futur. Malgré cette douce perspective, la curiosité guerrière alléchait encore la foule hors des tentes. On se plaisait à admirer le pont de bateaux, touchant le bord opposé de la rade, vrai chef-d'œuvre de l'art, construit en moins de vingt jours, sous le feu et en dépit de la mer. Les regards et les lunettes se portaient aussi sur le squelette de Sébastopol, pauvre victime de la politique, qui avait perdu un à un tous ses enfants sur la brèche ou par l'émigration forcée, dont les derniers toits penchaient, et qui n'était plus qu'une vaste poudrière, prête à engloutir l'assaillant vainqueur. Cette circonstance changeait souvent la pitié des spectateurs en souhaits de mort. Cependant, à la fin de l'après-midi, il y eut une trêve momentanée; mais avant les premières lueurs du crépuscule, l'orchestre de l'artillerie de droite avait recommencé. La ligne d'approche était encore à quatre-vingts mètres du rempart! Le cheminement à la sape volante n'était plus possible matériellement; et sous l'égide des batteries, les travailleurs du génie, coiffés du pot-en-tête, et la cuirasse sur la poitrine, roulèrent vers les saillants des bastions le *gabion farci*. A chaque pas, ce masque mobile était déplacé par les projectiles, et la charrue n'avancait qu'à tâtons. Vers minuit, une légion de Russes sortit de la pointe du Carénage et vint, avec un magnifique aplomb, fusiller à bout portant les conducteurs de la sape. Les pionniers résistent, pendant que les compagnies de soutien, couchées aux alentours, se dressent en face de l'ennemi et le rejettent à triples coups de baïonnette dans le fossé du corps de place. Mais bientôt le rempart se hérissa de tirailleurs, qui diri-

gent des salves furieuses de mousqueterie sur les ateliers. Le chœur des mortiers d'alentour redouble. Les canons des Anglais prêtent main-forte, les brigades de sapeurs ne perdent pas un empan de terrain ; mais les brancards de la tranchée encombrèrent de blessés l'ambulance du Moulin. A la gauche, scène de nuit ordinaire.

Au retour de l'aube, le tir de l'assiégeant n'avait pas éprouvé le moindre ralentissement, et toute la journée, la tourmente dura. Sans doute, à la distance où l'on se trouvait de la fortification du faubourg, une entreprise de vigueur aurait offert peut-être des chances de succès suffisantes ; mais, puisqu'on avait résolu de ne pas courir de trop loin l'aventure, la vitesse de l'opération était une nécessité d'autant plus impérieuse qu'en dehors du champ d'attaque compris entre les ravins de Karabelnaïa et du Carénage, tous les mouvements étaient, jusqu'à nouvel ordre, paralysés. Battus de front par le Grand-Redan, obliquement par l'ouvrage des casernes, presque d'enfilade par le bastion du Mât, les Anglais tournoyaient en avant des carrières, conquises le 18 juin, et attendaient, pour se tirer du gouffre, le signal de l'action générale, subordonné à l'achèvement des travaux de Malakoff. En outre, l'assiégeant de la ville était de relais, espérant que, cette même partie de l'œuvre du siège de droite consommée, les deux attaques, telles que deux bras de levier d'une même machine, reprendraient leur jeu de concert pour la conquête de Sébastopol. Aussi, en face du bastion du Mât, pendant que tout était en tumulte devant le faubourg, la plupart des embrasures de canon restaient fermées, et il semblait qu'en certains endroits les tranchées fussent à l'abandon ; mais les lauriers des attaquants de Malakoff ne troublaient plus, en ce moment, le sommeil de leurs partenaires. Les rivalités puériles étaient effacées : la certitude de la victoire et l'espérance du rembarquement prochain faisaient trépigner l'un et l'autre camp. Le soldat ne son-

geait plus que navires à voiles déployées et rivages en fleurs de la patrie. On allait au marché de Kamiesch pour les premières emplettes de voyage. Quant à moi, en mon coin, au milieu de ces bruits de triomphe et de retour en France, le repos de la tente me devenait de plus en plus à charge. Ce jour-là, la chaleur imposait silence dans la rue : je tentais en vain de toutes les douceurs imaginaires de la solitude, études, chimères, méditations ; le charme n'agit plus, et, la brosse à la main, je me surpris à déloger mes dieux lares, passant en revue, nettoyant, pliant, l'une après l'autre, des guenilles, vrai bric-à-brac de la petite gloire : le chapelet de boutons russes pris à l'Alma sur les chauds cadavres de l'ennemi ; les gravures d'un journal de modes, souvenir de pillage du château de la Belbeck ; une baguette de tambour russe ramassée sanglante au pied d'une tranchée, le soir même de cette journée funèbre d'Inkermann, où l'armée avait failli coucher dans la mer ; une panoplie, dont une lance de cosaque, pauvre image de ces brigands du Don, formait le plus bel ornement ; un trophée de pipes, confidentes culottées des veilles et des chagrins ; un faisceau de crayons et de plumes, instruments de désennui, plus utiles que les armes. Je gardai pour la bonne bouche quelques livres de prédilection, compagnons de promenade et de tranchée, dont les lambeaux attestaient la fidélité ; enfin, la minute de mes éphémérides, raturée, surchargée, plus illisible qu'un rôle de greffier. Ça et là quelques lignes tourmentées portaient la tache des pleurs des jours de deuil et de désespoir ! Un mot, une ligne conventionnelle, une date exprimaient une action d'éclat ; une exclamation suffisait à une tragédie. En marge, des croquis, silhouettes de femmes ou de chaumières ! Avec quel orgueil enfantin je collationnais ces pages, matériaux futurs d'un projet de chronique ! Plût au ciel, me disais-je en défrichant mon bureau et démontant ma table à travail, que Dieu m'envoie un jour, à la paix,

assez de courage pour débrouiller ce grimoire. Cette pensée ambitieuse de gloriole littéraire ranima mon optimisme guerrier. J'aurais volontiers, au lieu de dîner, sonné de la trompette et volé à l'assaut. Le rôti de cheval me parut chair de faisan, et je pris pour du champagne la piquette administrative.

La nuit durant, les choses suivirent leur cours régulier.

Le 23, le bombardement fut poursuivi avec violence, jusque vers midi. A cette heure, la place trahit son infériorité par un silence presque absolu, qui fut par nous imité. Profitant de ce calme inespéré, les pourvoyeurs des magasins à munitions se répandirent par bataillons dans la tranchée, car le temps pressait, pour subvenir convenablement aux besoins de la consommation. Tous les hommes disponibles, hors de la garde et du piquet, concouraient au service du parc. Le train avait fourni ses fourgons, le génie ses prolonges. La poudre et les projectiles affluaient de toutes parts. C'était, du seuil des places d'armes, un grandiose brouhaha de charretiers, de brouetteurs et de porteurs à bras. Vis-à-vis de la ville, la journée se passa en tumulte. L'aréopage des juges du camp revint, à la vue du tournoi, confirmer, en pleine connaissance de cause, la sentence de mort si souvent prononcé à tort contre Sébastopol. Mais, mieux que le tableau d'un duel à coups de canon, la pente naturelle des événements annonçait la chute prochaine de la ville. Tant que, par le bénéfice de l'hiver et des lenteurs fatales, la défense avait pu intercaler entre les lignes de bataille des barrières successives de fortification, la victoire avait été supérieurement disputée; or, l'assiégeant, en sa marche graduelle, campait au pied des remparts immédiats: la question allait, sous un bref délai, se résumer en une rencontre des deux armées sur la brèche, et à défaut de l'Alma et d'Inkermann, l'expérience récente de Traktir démontrait quelle en serait l'issue. D'ailleurs, l'ennemi lui-même ne s'illusionnait pas sur l'avenir; vers la

fin de l'après-midi, une file de voitures de déménagement furent signalées sur le pont de radeaux. La foule des habitants, revenus de l'exil à la hâte pour soustraire au pillage les débris de leur fortune, accompagnaient ce convoi. Un obus injuste faillit tomber au milieu de ces fugitifs.

La nuit aggrava le trouble aux lignes de la gauche. On arma le fort Génois, malgré la ligue des bastions de la ville, et sans trop de pertes. Devant Karabelnaïa, autres scènes d'orage. Tandis que les sapeurs du général Frossard cheminaient avec une intrépidité méthodique, une compagnie de voltigeurs du 7<sup>e</sup>, dérochant sa marche aux sentinelles russes, envahit une embuscade menaçante, à la lisière du glacis. Une nuée d'assiégés s'élançant alors du fossé ; la sortie échoua ; et cette escarmouche coûta à l'ennemi plus de cent hommes. Après la retraite des champions, la place gronda bruyamment, secondée par la mousqueterie des créneaux de l'enceinte. On fit face au danger, grâce à l'aide des batteries anglaises ; c'était, du reste, entre bons voisins, à charge de revanche. Devant Malakoff, le travail du jour (24) marcha à bonne vitesse ; les morts du combat nocturne restaient sur le carreau, et ils ne reçurent la sépulture que par faveur, à la dérobée. Cependant, la garnison, au chantier de la dernière heure, se comportait comme si Todleben et Korniloff l'animaient encore. Des fourneaux de mine, tombeau projeté de l'assiégeant, se ramifiaient en tous sens, en avant de la contrescarpe, et le génie adverse ne parvenait qu'à forcé d'industrie à crever, sur le chemin des têtes de sape, les galeries les plus redoutables. En même temps, les abords des glacis étaient pavés d'embuscades d'où, par groupes, des tireurs adroits, à couvert, visaient presque à brûle-pourpoint les travailleurs du siège. La destruction de ces avant-postes, commencée la veille, fut d'urgence poursuivie, à la nuit tombante. A peine la garde descendante rentrait-elle au camp qu'on entendit, du côté de Malakoff, le fracas de la fusillade de prélude. Les

antassins, rangés en haie le long des parapets avancés, bondirent dans les gîtes des vedettes ennemies. Mais un retour en masse des Russes les força à rétrograder vers le chantier voisin. Ils s'y rallient et, les renforts les aidant, une seconde descente à la baïonnette renverse l'assiégé dans le fossé du bastion étincelant. Après une longue mêlée l'ennemi se retira. Le succès était chèrement acheté. On comptait, en ces deux échauffourées, près de quatre cents hommes hors de lutte. En compensation du sang versé, la gabionnade englobant les embuscades avait, en face de la poterne, dépassé la région des abatis, et l'on mesurait à peine cinquante mètres des premiers lacets de la septième parallèle au fossé : étape finale de cette marche de plus de cinq lieues à la sape contre Malakoff, sans pareille peut-être dans l'histoire des sièges, et sans contredit le plus beau fleuron de la couronne du génie, devant Sébastopol ! L'artillerie concourait de toute sa puissance à l'accomplissement de ce chef-d'œuvre d'industrie guerrière, digne du monument élevé par la défense au bastion Korniloff, et sa diversion acquérait de jour en jour plus d'importance ; car, plus on avançait, plus l'édifice en terre était sous la menace d'une ruine. Aussi pendant la nuit entière on avait répondu magistralement au feu de la place, et dès le soleil levant du 25, le rempart portait la trace de si profonds outrages que, seuls les petits mortiers russes, embusqués dans les recoins, derrière les traverses de la courtine, furent capables de tenir le dé, le matin. Les coups de ces batteries insaisissables maltraitèrent horriblement les chantiers avancés. A la gauche, la journée de guerre se résuma en une banale expédition de bombes.

La nuit durant, le canon de Victoria et du Carénage se surpassa pour favoriser l'établissement de la septième parallèle et le travail des contre-mines sous le glacis. Pour le feu, nos alliés en étaient toujours. Le regrettable immobilité de leurs sapes n'était pas, pour eux, une cause d'humilité ; s'ils ne pouvaient, faute de

temps, pousser fort au delà des carrières, ils se disaient du moins hautement résolus à courir, quand on voudrait, de loin, malgré les leçons de l'expérience, les hasards de l'assaut, côte à côte avec leurs compagnons de l'Alma. En conséquence de cette logique, tandis que les Lancastres, jusqu'à extinction des munitions quotidiennes et au risque d'éclater, battaient en brèche chaque jour le bastion qui leur était opposé, et dont les feux obliques auraient retardé les approches françaises, les pionniers de l'Angleterre attendaient, avec des murmures d'impatience, la fin d'une pièce dont les journaux étrangers les accusaient d'être les comparses. Au siège, devant la ville, ce vingt-sixième jour d'acût, il n'y eut d'autre variante que les vicissitudes de la guerre souterraine, en avant de l'ouvrage du 2 Mai.

La nuit avança d'un degré encore les affaires du siège. Les adversaires du Petit-Redan et de Malakoff tirèrent la charrue, le long des glacis, jusqu'à quarante-cinq mètres du fossé : labourage sanglant ! Car, si les canons du corps de place gardaient un silence forcé, les arrière-batteries de mortiers versaient les bombes à seaux sur les têtes de sape, et plus de cent hommes, avant minuit, était déjà hors de lutte.

A l'aube, l'ordre renaquit, devant la ville, et la journée fut consumée, pour nous, dans une triste inaction. Il faisait un temps d'automne : l'Euxin noirissait au loin, couvant une tempête. A l'horizon, cendré de nuages, les vols de goëlands s'agitaient au-dessus du rivage, sans crainte des tirailleurs, rêvant au pied des parapets. Les tranchées étaient muettes comme la place ; chacun involontairement songeait aux approches de la froide saison, et se persuadait qu'il vaudrait autant mourir que de repasser par les épreuves, en ces lieux, d'un second hiver. Le temps, à Malakoff, fut du matin au soir utilement dépensé en travaux de sape intérieurs et en corvées d'approvisionnement. La nuit du 27 servit à aplanir

quelques difficultés du chemin. Une carrière, du côté de la batterie Gervais, favorisait les sorties de la garnison. La garde s'y logea de force, pendant que les pionniers de Victoria et du Carénage se hâtaient, avec une lenteur géométrique, vers les saillants des bastions. On s'entre-bombarda avec un surcroît de fureur, et la dime payée par les travailleurs à la mort augmenta. Impuissantes contre la funeste ligue des pierriers de petit calibre cachés derrière les replis du rempart, les batteries de siège concentraient leurs feux sur les parapets de l'enceinte, et le lendemain (28) l'escarpe de Karabelnaïa était en plusieurs points éboulée. Pendant la journée, l'artillerie continua cette démolition systématique du corps de place, qui devait, par l'écoulement des terres dans le fossé, ménager des rampes praticables aux colonnes d'assaut. Le camp, oisif, se félicitait de ces prodiges de la pelle et du canon, avant-coureurs de la conquête de Sébastopol. La rue offrait déjà le pittoresque désordre d'une veille de départ. Le soldat commençait à décoller sa tente de la terre d'exil, essayait son fusil comme un jouet, et arrangeait, en vue du coup de main final, son sac, le fidèle *Azor*, à la fois son oreiller et sa fortune. A côté de ces préliminaires domestiques de l'assaut, l'ordonnance de la grande bataille d'artillerie continuait avec fracas. Les munitions s'écoulaient vers les magasins des tranchées. Les batteries de siège complétaient leur outillage. Cependant la légion des chalands avait envahi Kamiesch : on achetait, comme si l'on ne devait plus avoir le temps de revenir ; et les boutiquiers étaient plus âpres au gain : car, Sébastopol conquis, l'armée rentrait en France, selon la renommée. La fortune du commerce donnait donc son dernier tour de roue ! Toutefois, cette colonie marchande ne se résignait pas à finir en simple marché de bivac. On bâtissait une église ; un entrepreneur des menus plaisirs des vainqueurs élevait une salle de spectacle. L'ouverture en était fixée au lendemain de la prise de



Malakoff. La troupe des comédiens arrivait à pleines voiles, et déjà la jeunesse dorée de Filouville retenait ses entrées dans les coulisses. Rien ne troubla particulièrement la première partie de la nuit ; la canonnade et le travail avaient repris, comme de coutume, aux lignes de la droite. Les sentinelles ennemies veillaient avec anxiété sur le rempart, éblouissant par intervalles de feux de mousqueterie, et les pionniers de Malakoff terrassaient leurs remparts. Le camp, au loin, insouciant, dormait. A une heure du matin, une épouvantable détonation ébranla le Mamelon-Vert et réveilla la Chersonèse. Les deux magasins russes conservés dans la redoute Brancion sautaient ! Sept mille kilogrammes de poudre brûlant et trois cent cinquante obus chargés volant en éclats ! éléments d'une explosion capable d'anéantir la garde et les places d'armes. Une colonne de défenseurs, sur-le-champ poussant des hurrahs de triomphe, se déploya en masse au sommet des parapets, et pendant qu'ils faisaient une fusillade roulante et que d'autres hâtaient la réparation de l'enceinte, l'artillerie du faubourg, ameutée, accablait de feux convergents la lunette Kamtchatka, bouleversée par le coup de foudre. A plus d'une lieue à la ronde, une cruelle panique se répandit ; il y avait à redouter un désastre irréparable. Heureusement, le fort de l'éruption alla vers le ravin de Karabelnaïa, là où les ateliers et les travailleurs se trouvaient plus clair-semés ; un immense jet de flammes, de poutres, de pierres et de terre, ainsi qu'une avalanche de lave, couvrit cette région des attaques. Les éclaboussures seulement rejaillirent sur le quartier le plus populeux de la tranchée. Maintes communications furent nivelées. Les ruines ensevelirent à moitié plusieurs batteries. On les croyait perdues, hommes et pièces, quand la plupart des servants, qui respiraient encore, se relevèrent comme du tombeau, et déblayant à la hâte les embrasures et les plates-formes, ils redonnèrent les premiers, peu après l'événement, le

signal du bombardement. Les spectateurs russes, confondus, se cachèrent, et les amis du voisinage éclatèrent de joie. Cependant l'armée en émoi, de la Tchernaiâ à la baie de Strelitzka, interrogeait l'horizon et les rares estafettes. Les rassemblements de soldats en chemise encombraient les rues et les mamelons. L'optimisme l'emportant, on se figura que Malakoff venait de mettre le feu à ses poudres, et les bataillons de dormeurs, satisfaits du mot de l'énigme, se recouchèrent pour continuer leurs rêves de victoire. La vérité fut connue, au réveil, et elle était cruelle. Or l'intérieur du Mamelon-Vert offrait l'aspect d'un cratère de quatre mètres de profondeur sur trente mètres d'ouverture. Quarante veilleurs de nuit avaient péri. On comptait plus de cent éclopés. Les batteries n° 15 et n° 16 croulaient en lambeaux. Quatre de leurs canons avaient été broyés. Les Anglais avaient un grand nombre de victimes. Bref, cette catastrophe imprévue avait les proportions d'un revers. En d'autres temps, ce malheur aurait effleuré le moral de l'armée; mais, à cette heure, la foi dans le succès de vive force était si profonde que l'anéantissement même de la moitié des parallèles ne l'aurait pas affaiblie. Ceux qui avaient des intimes parmi les morts eurent à peine, après le premier moment d'épouvante, le loisir pour les pleurer. Tous se surpassèrent, au travail de restauration. Le canon vengeur outragea l'artillerie ennemie, au point de lui fermer presque la bouche. On rétablit les magasins de la redoute Brancion et on les approvisionna au pas de charge. Le soir (29) il ne subsistait pas l'empreinte d'un sinistre qui avait fait luire un rayon d'espoir aux yeux de la garnison, et dont il fut difficile d'assigner la cause. Les uns l'attribuèrent à une bombe tombée au seuil des casemates; d'autres prétendirent que la bombe fatale s'était arrêtée sur la couverture et que le feu avait filtré entre les joints des poutres. Quelques-uns virent dans l'accident le fait d'une imprudence de fumeurs ou l'exploit d'un

espion. Cette triste nouveauté alimenta les causeries de la journée ; ce fut une diversion passagère aux commentaires sur l'assaut. A ce propos, les alarmistes de l'hiver reparurent pour la dernière fois, insinuant, avec quelque ombre de raison, que l'armée victorieuse pourrait bien être engloutie sous les décombres minés de la ville. Les plaisirs de la soirée effacèrent cette sombre perspective. Malakoff, voulant enfin réparer ses brèches de plus en plus béantes, demanda aide au bastion du Mât. Par l'effet de leur entente, le ciel resplendit comme à la réverbération d'un incendie aérien. C'était, au plus haut, une imposante danse de bombes, montant à la fois, par centaines, de la ville, du faubourg et de nos lignes. Parfois, deux ennemies se rencontraient au point culminant de leur course, et la russe refusant de céder le pas à la française, elles se brisaient en s'entre-choquant, telles que deux pièces d'artifice combinées, et cette rareté obtenait un succès immense aux observatoires. En dessous de ces jeux d'aérolithes, les obus enchevêtraient en pittoresques faisceaux leurs trajectoires rasantes, et de temps en temps un bouquet de grenades brillait, semblable à un lustre suspendu au milieu de la coupole que dessinaient les feux courbes. Les spectateurs les plus blasés sur ces illuminations ne bayaient qu'à demi. Les plus philosophes, les yeux éblouis, oubliaient pour un instant, avec charme, que ces féeries coûtaient à la France le plus pur de son sang, la fleur de son or. La nuit finit en une mitraille vulgaire. Devant le faubourg, il n'y eut pas d'entr'acte. L'artillerie ne cessa avec acharnement de prendre la revanche de l'explosion du Mamelon-Vert. Les Anglais, outrés de ce guet-apens de la veille, firent chorus. Leurs batteries hurlèrent jusqu'au matin, comme autant de dogues, contre Sébastopol. Malakoff fut criblé de coups, qu'il rendit terriblement. Le génie de Victoria et du Carénage chemina jusqu'en vue du fossé, et les galeries de contre-mine éclairèrent les abords de

la contrescarpe. Mais il succomba plus de cent pionniers à cet abordage à la sape des bastions d'attaque, que conduisait en maître le général Frossard.

Le lendemain (30) on accéléra les préparatifs de l'ouverture du bombardement général. De bonne heure le camp prit ses ébats. La plaine fut traversée par la longue procession de porteurs de boulets. Ces gais pèlerins du siège se rendaient aux dépôts de tranchées, et l'on se plaisait à les voir, à les écouter. L'horizon était brumeux, car la place tirait fort; entre les rangs des munitionnaires à pied, défilant à travers champs, des convois de poudre roulaient vers le Clocheton. L'ancien presbytère de la Chersonèse avait repris son appareil des plus fameux jours d'octobre et d'avril. Les prières du pasteur exilé avaient porté bonheur à cette maison qui ouvrait, comme un guichet jadis redouté, le chemin de l'arène. Les boulets avaient respecté les murs vénérables de ce phare d'hiver, qui retraçaient à la plupart des assiégeants, mieux que leurs souvenirs, les émotions de leurs débuts devant Sébastopol.

Dès la nuit, le bastion du Mât lança une provocation aux batteries de la gauche. On eut plaisir à le dauber. Devant Malakoff, l'artillerie fit prodige, et par son secours croissant les têtes de sape parvinrent, dans le sang, à quarante mètres environ de la contrescarpe. Les bombardiers anglais, contraints de par le Grand-Redan, de lambiner au chantier, concoururent de leur mieux, par leurs incartades, au succès des travaux de leurs alliés.

---

## LIVRE V

### MALAKOFF

La journée finale du mois d'août fut consacrée à la suite des travaux préparatoires de l'assaut. Devant Malakoff, le génie élargit les tranchées avancées de Victoria et du Carénage, rangea le long de la gabionnade des fascines en gradins pour les tirailleurs, et ajouta des traverses défensives aux points les plus dangereux. La pluie de fer ennemi, dans l'intervalle, ne discontinuait pas sur la tête des pionniers, et malgré les parabombes de toutes parts distribués, plus de deux cents martyrs de l'avant-dernière heure étaient entrés à l'ambulance, mourants ou blessés, vers la fin de cette trois cent vingt-cinquième séance du siège. Cependant tous les coups de l'assiégeant, après avoir frappé les fortifications, avaient, par le ricochet, un redoutable contre-coup au milieu des ruines de la place, de sorte que l'artillerie et la mousqueterie étendant ainsi de plus en plus leur sphère d'action destructrice, l'état de la garnison empirait de jour en jour. Chaque course du camp au rempart coûtait aux Russes autant qu'une sortie. Au poste du combat comme sous la tente, ils n'avaient qu'un morceau de pain noir à manger. La soif le tourmentait souvent, car les citernes étaient comblées par les décombres ou empoisonnées par les cadavres, et le rac, en ample ration, n'atténuait pas les rigueurs de cette disette d'eau potable. Aussi le

nombre des déserteurs allait en croissant, et ces lâches croyaient s'absoudre du déshonneur en disant que la condition d'assiégé était devenue intolérable. Cette détresse de l'armée russe était connue au quartier général français par différentes sources. Il importait donc de se hâter. La nuit du 31 août augmenta les chances favorables pour l'entreprise de la septième parallèle, couronnement des opérations, prélude définitif de l'assaut.

En conséquence, le 1<sup>er</sup> septembre, le général en chef convoqua les directeurs du siège. Il fut arrêté que le génie conduirait, devant Malakoff, la tranchée jusqu'à vingt-cinq mètres environ du saillant du bastion, de manière que le premier bond lançât les assaillants sur la brèche. On évalua à moins de sept jours le temps nécessaire pour la conquête des quelques mètres qu'il restait à franchir jusqu'à la contrescarpe du faubourg, pour l'organisation des places d'armes, enfin pour l'ordonnance de l'assaut. Cependant, durant ces labeurs extrêmes, l'artillerie de Victoria et du Carénage devait entretenir son feu à un degré d'intensité tel, que l'assiégé fût réduit à l'impuissance non-seulement de restaurer les murs de Karabelnaia, mais aussi de paralyser l'essor de nos têtes de sape. En ce qui concerne les attaques de la gauche, on maintint le *statu quo* du 18 juin, avec raison, car dans le cas où, après le bombardement général prolongé autant qu'on le jugerait utile, l'établissement de vive force à Malakoff réussirait d'emblée, le faible parcours de nos cinquante mètres environ, soit au bastion du Mât, soit au bastion central, ne pouvait être un obstacle au succès complémentaire des champions du premier corps, et dans le cas contraire, quelque rapproché que fût leur point de départ, la prudence, sanctionnée par une expérience de dix mois, conseillait de ne pas attaquer isolément la région de la ville.

Nos alliés approuvèrent aveuglément ces résolutions du conseil de guerre. Sur-le-champ et de tou-

tes parts, au chantier, le zèle se ralluma. Du matin au soir, on se voua à l'agrandissement des tranchées extrêmes, et le charroi silencieux des provisions de guerre redoubla à travers la plaine de Balaclava à Kamiesch. Le retour de la nuit stimula les travailleurs. Malakoff fournit un tir meurtrier et difficile à dominer. Le chiffre ordinaire des victimes de la sape doubla ; mais la septième parallèle fut aux deux tiers creusée ; on acheva l'armement du mont Sapone. Plus de cinquante mille ouvriers avaient, depuis trois mois, apporté leur pierre à cet édifice, une des tâches les plus pénibles de l'artillerie de siège ; près de cinq cents y avaient reçu la mort ou des blessures graves. Devant la ville, la séance nocturne fut morne ; quelques bombes, fendant l'air çà et là comme de simples chandelles romaines, une fusillade misérable, et la garde s'ennuyant à volonté.

Le lendemain on mena diligemment la suite de l'organisation intérieure des places d'armes, à l'abri des parapets et sous la protection incessante du canon. Quelle dépense d'efforts ! quelle somme de travail nuisible. Jamais le génie de la destruction n'avait produit merveille pareille ; et rien, pas même la mort, dans cette sorte de cité de l'industrie guerrière, n'arrêtait la marche des affaires. Une gerbe de projectiles tombait-elle sur un lieu quelconque des chantiers, chacun cherchait son salut à la grâce de Dieu. Après, les porte-brancards ramassaient les blessés ; les morts, on les recouvrait d'un suaire de terre, et la tragédie continuait. Au bivac, l'impatience d'en finir avait produit une sorte de crise morale. La tente avait, à la veille de l'action, perdu cet attrait du calme qui en faisait, hier encore, un asile de la rêverie ou une école du stoïcisme. Nos pieds éprouvaient déjà un trépignement indicible. La vue de Sébastopol, majestueusement enveloppé dans ses ruines, donnait, après un an du même spectacle, des crispations de nerfs aux observateurs habituels des belvédères de la campagne, tandis que la

foule des oisifs du jour en tumulte roulait vers Kamiesch. Les entrepreneurs de la colonie française poussaient les apprêts des fêtes de la victoire prochaine. Déjà des nuées de badauds, rassemblés autour de la première affiche du théâtre, entremêlaient l'éloge de la Dugazon aux nouvelles de Malakoff. Les marchands caressaient le chaland, afin d'obtenir de lui, après le pillage, quelque nippe de princesse moscovite, et les bohèmes de l'amour bénissaient cette fantaisie de butin épidémique parmi le beau sexe. Sitôt que le soleil baissa, la rentrée de la foire quotidienne se fit avec un empressement plus pompeux que de coutume. A cheval et au galop, musards, buveurs, chercheurs d'aventures ! adieu Kamiesch, et au camp ! Ce fut alors à qui gagnerait le prix de vitesse, parmi ces bataillons d'amateurs, comme s'ils se repentaient d'avoir abandonné seulement quelques heures le poste de combat ! La Chersonèse brillait en toilette d'hippodrome. Partout des quadrilles de coureurs. Anglais et Français, aux prises, ceux-ci jaloux de ne pas même laisser devant Sébastopol un avantage hippique à leurs amis et rivaux, ceux-là brûlant de soutenir au moins au siège leur vieille réputation de rois du *sport*. Partout des groupes, en reluisants uniformes : le crépuscule dorait à l'horizon les nuages de poussière et satinait de rose la mer dormante. Le canon simulait des fanfares lointaines. Ces couleurs du paysage et cette musique embellissaient encore cette cavalcade de hasard.

Dès la nuit, les têtes de sape se remirent en mouvement, et l'on parvint à arracher, sans l'emploi des moyens extrêmes, quelques pouces de glacis à Malakoff et au Petit-Redan. Le lieutenant du général Niel était l'ordonnateur de ces cheminements décisifs, et, dans ces sentiers ardu de l'attaque, il lutta de talent et de gloire avec l'ingénieur de la défense, en simplifiant le système classique, en réduisant les terrassements des tranchées à ce minimum d'épaisseur qui les fit appeler du nom pittoresquement im-



mortel de *dentelle Frossard*. Le troisième jour de septembre s'ouvrit par une délibération préparatoire du conseil de guerre. Il était sûr, dès à présent, que le développement des approches finales ne rencontrerait pas d'obstacle infranchissable. Le nombre total des bouches à feu, obusiers, canons ou mortiers, braquées, du fort Génois au mont Sapone, montait à huit cent trois, dont deux cent trente-neuf au siège de Malakoff; trois cent soixante-dix aux attaques de la ville, et cent soixante-quatorze dans les lignes anglaises, toutes approvisionnées à près de quatre cents coups par pièce. Quoique Sébastopol l'emportât numériquement en matériel, l'artillerie des alliés, par la convergence de son tir, par son habileté, avait acquis une supériorité véritable, et elle devait triompher surtout à Karabelnaïa, là où la place n'opposait qu'un étage de feux. Plus on différait d'agir, plus les défenseurs étendaient sous le sol des remparts le réseau des mines, plus aussi l'armée s'affaiblissait. Le conseil, à l'unanimité, fixa la reprise générale du feu au surlendemain, et la conquête de Sébastopol au 8 septembre. Sans délai, on s'occupa de la formation des colonnes d'honneur pour l'assaut, et ce préambule du dernier acte causa, au loin, sur la Chersonèse, grand remuement: Les rues regorgeaient de passants à la mine affairée; les cabarets retentissaient de chants. A travers ces chœurs bachiques, surnageait le populaire refrain de : *Tu t'en souviendras, Nicolas...* que nos soldats lançaient, au départ de France, comme un défi à l'ennemi, et cette menace était à la veille de se réaliser. Cependant, sauf quelques rares héros de cabarets, fidèles jusqu'au bout à leurs plaisirs, qui se glorifiaient de boire encore sur la brèche des bastions, la plupart des viveurs se détachaient en paix, au logis, des douceurs du bivac. Ça et là, les jardiniers détruisaient leurs potagers; les dormeurs raffinés démontaient leurs hamacs; les rêveurs abandonnaient aux ardeurs du soleil leurs berceaux de feuillage. Les assiégeants

de théâtre, touristes de profession ou bureaucrates, abrégeaient leur station digestive à l'observatoire du voisinage.

Pendant ce dépouillement du vieil homme, chacun faisait de fréquents retours vers la patrie, qu'on allait prochainement revoir, vers ses parents et les amis du pays, dont les peines devaient finir avec notre gloire.

La nuit fut une terrible secousse pour les coryphées de Malakoff. Mais les pertes des Russes consolait l'assiégeant du sang répandu, moins encore que le fruit matériel de ses veilles : l'enceinte de la forteresse se délabrait de plus en plus, et la sape serpentait presque au sommet du glacis. Du côté de la ville, le bastion du Mât mitrailla, par bordées, nos ouvrages. On s'émut à peine des caprices de ce vieux jouteur. A mon tour d'attelage, j'étais de service, et jamais soirée de siège n'avait eu un attrait aussi singulier. La foule croyait toucher à la faction de la fin. Le désir de secouer les habitudes de tranchée nous poussait à rire de tout ce qui, la veille, était le sujet ordinaire de nos émotions, des chiens hurlant en ville, du clairon d'alarme, des bruits de sortie, même de l'aube messagère de l'armistice matinal et du déjeuner. Un autre courant d'idées et de sentiments commençait à nous emporter loin de la Crimée, surtout loin de ces maudits sillons où nous traînions depuis si longtemps, à la sueur du front et au péril de la vie, la charrue du siège. L'attention publique se portait sur les avant-coureurs du branle ; on n'avait des yeux que pour voir le passage des munitions, jamais interrompu, ni la nuit ni le jour. Le parc du Moulin et le grand parc furent dès l'aube en émoi de fête. Ces gares d'artillerie foisonnaient d'hommes de peine, de chevaux tirant à plein collier : il y avait un vacarme étourdissant de cris, de coups de fouet et de roulements de voitures. Sans exception, tous les fourgons marchaient pour le transport du fer et de la poudre, même les

chariots disponibles de l'ambulance. De toutes parts, à l'horizon, les porteurs de boulets, lancés au pas gymnastique, se croisaient avec les caissons trottant; le plateau Chersonèse figurait une immense officine du bombardement. Toute l'armée ressentait de plus en plus le frissonnement du combat. Dès midi, les élus de la garde du soir, à qui revenait la chance de rengager la lutte suprême, allaient et venaient dans le camp tumultueux, et à leur figure réjouie, on les aurait crus conviés pour le lendemain à une revue de départ sur la place publique de Sébastopol. L'heure venue, la légion sacrée des canonniers et bombardiers s'ébranla. On ne voyait en l'air qu'écouvillons de rechange, leviers de pointage, seaux de service pour refroidir à temps le bronze des pièces, outils d'encloueurs. Les sapeurs du génie disparaissaient sous les faisceaux des instruments de travail; à dos des fantassins auxiliaires, se mouvaient des échelles, des madriers pour les ponts volants, des fascines et des cordes; de distance en distance, les brancards et les civières servaient de bannières à ces corvées glorieuses, qui couvraient la campagne et dont les dialogues animés se mariaient au grondement inquiet du canon de la ville. A l'arrière-garde, des compagnies de matelots s'avancèrent militairement avec leurs chargements d'ustensiles. *Ces messieurs* (ce terme de plaisant respect avait seul survécu aux querelles d'Oldfort) jouaient, sous le faix, du fifre et égayaient la procession par des refrains de gaillard d'avant. La nuit fut le signal de la veille solennelle de préparation.

De l'est à l'ouest des tranchées, on retoucha tout, parapets, revêtements, plates-formes, créneaux. Les embrasures furent dégorgées, leurs portières abaissées, les fiches de mire plantées à fond dans les terres. Les balais alternaient avec les pelles ou les pics, et les batteries brillaient de force et de propreté, semblables à des autels du dieu de la guerre. Puis, quand tout fut en ordre, autour des canons

béants, les tireurs attendirent avec un calme sacerdotal. Devant le faubourg, ces apprêts de cérémonie n'étaient que l'accessoire : il fallait surtout piocher ; en peinant à l'excès, avec l'aide de la mitraille, les sapeurs du génie allongèrent de quelques pas l'ornière de la parallèle avancée. Honneur à eux ! il ne restait plus que 10 mètres environ à dévorer jusqu'au fossé de Malakoff. Pendant ce temps, l'artillerie de Karabelnaïa paraissait se contenir ; mais les batteries de la ville illuminaient leurs abords par des jets de grenades et de balles à feu. En certains points, ces artifices, semés à profusion, simulaient des rangées de flambeaux funéraires allumés au pied du rempart, et à la lueur, les sentinelles ou les terrassiers qui se démasquaient sur les talus du corps de place produisaient de loin l'illusion d'ombres errantes à travers les brèches.

Parfois tout bruit cessait, et il y avait durant ces entr'actes, dans la majesté de ce silence universel, je ne sais quoi de magnétiquement beau, qui retint le camp aux observatoires jusqu'à minuit.

Un voile de deuil pesait sur les champs de la Chersonèse ; il ne transpirait rien des derniers efforts de la défense, rien du murmure des ateliers de l'attaque ; on n'entendait ni voix humaines, ni avertissements du clairon. La mer Noire même ne bruissait pas sur la plage. La lune était nouvelle : Homère aurait dit qu'elle se voilait le front. Le jour allait bientôt poindre, l'air était calmé. Alerte ! on chargea les pièces ; le ciel, protecteur des alliés, étendit sur elles la bénédiction qu'il avait accordé aux drapeaux de l'Alma, d'Inkermann, de Traktir, et au lever de l'aurore, les batteries anglo-françaises, toutes à l'unisson, recommencèrent à battre en ruines les fortifications de Sébastopol : cœur de guerre sans pareil, à neuf cents parties, dont les échos parvinrent jusqu'aux rives du Bosphore.

La place ne tarda pas à accepter le défi fièrement et de tous les points, si bien que, dès six heures du

matin, deux tourbillons contraires de projectiles soufflaient avec une égale violence, d'une part sur nos lignes, de l'autre sur les retranchements russes. Les ondes de la fumée entourèrent vite le théâtre d'une tenture opaque : il faisait dans les tranchées aussi obscur que par une éclipse de soleil. Les oreilles saignaient presque aux plus aguerris, tant le fracas croissait de salve en salve. L'ivresse de la poudre enflammait de plus en plus nos compagnons ; c'était un duel, cette fois, à mort ; ils tiraient sans frein, sourds par vertu aux plaintes des blessés d'alentour, aux menaces des bombes qui fusaient à leurs abords. Les assiégés, pour leur part, ne dérogeaient pas en cette occasion suprême. Dès qu'un des leurs tombait dans le sang, un successeur sortait des casemates voisines ; une pièce se refusait-elle au service, on la remplaçait à force de bras. Les deux partis rivalisant ainsi d'intrépidité, et les forces numériques se balançant, le hasard aurait pu longtemps présider au combat si vers le milieu de la matinée le vent naissant n'eût changé la fortune. Le nuage de fumée, chassé dans les yeux des défenseurs, dégagea le champ de tir de l'assiégeant. Avant midi sa supériorité était déjà gravée sur les murailles, de la Quarantaine au Carénage, et l'on poursuivit avec méthode. Le général Lebœuf était l'âme du bombardement de la ville : les soixante batteries du *vieux siège* obéissaient par signaux à son commandement, aussi bien qu'aux exercices du *champ de Mars*. Parfois, il ralentissait le feu, afin qu'il fût plus aisé de sonder les plaies de Sébastopol ; et sitôt que l'art inexorable avait mieux précisé les défauts de la cuirasse des bastions d'attaque, toutes les machines de démolition à l'envi précipitaient leurs coups. A deux heures, trêve complète : il importait de reprendre haleine et de mieux s'orienter. En ce moment, le fort de la Quarantaine, seul, défendait l'honneur du pavillon ennemi. Sur le second plan, derrière les déchirures du rempart et les mon-

ceux de décombres de la ville, les vaisseaux se blottissaient en désordre dans les anses de la rive amie, traqués par le concert des canons à longue portée, tirant des deux régions du siège. Malakoff et le Petit-Redan, déjà aux abois avant l'ouverture de la journée, n'avaient pas redressé la tête. Les ouvrages de la Pointe et du nord de la rade tenaient seuls, du côté du faubourg, la lutte, mais avec désavantage, à telles enseignes que les batteries de Victoria et du Carénage purent, déchaînées dès le début, accomplir leur œuvre. Quelle science sous l'irrégularité de leurs allures ! A chacune sa mission particulière : qui ébréçait le saillant du bastion Korniloff ; qui jouait à toute volée contre la courtine ; les unes ne démordaient pas des points de mire de l'arrière-enceinte de Karabelnaïa, d'autres foudroyaient uniquement les retranchements du Redan, du Laboratoire ou de la Maison-en-Croix ; les ravins d'Ouchakoff et d'Oupatanoff, enfilés dans leur longueur, étaient rendus inhabitables pour les troupes de réserve. Les rôles étant ainsi distribués et remplis, tantôt le feu fléchissait, par ordre ; l'assiégé croyait alors venu l'instant de l'assaut. Partout debout, les tirailleurs se déployaient sur les banquettes des parapets. Soudain l'artillerie redoublait de violence, et les bataillons russes, décimés par surprise, se sauvaient à la débandade sous les abris les plus proches. Tantôt les mortiers concentraient leurs fureurs sur ces lieux d'asile des fuyards, et le désespoir s'infiltrait dans le cœur de ces braves gens, qui, même à couvert, se voyaient le jouet des bombes. Par la vertu de cette tactique, les têtes de sape longeaient en sûreté le bord des glacis du faubourg. Les Anglais n'abaissaient pas leur fureur à ces tempéraments, ils savaient sans relâche le Grand-Redan, qui s'obstinait à leur tenir tête. Les deux attaques combinaient à merveille leur jeu, on devinait vers deux heures que Sébastopol serait le prix de cette conspiration. L'épouvante déjà régnait dans la place,

et les défenseurs imploraient sans espoir, à genoux devant les chapelles de leurs refuges, la *Panagia*, patronne des Russes. Dès lors, jusqu'au soir, reprise générale ; la rade fut le plastron préféré. Un vaisseau à trois ponts, qui était aux aguets, *le Marian*, fut atteint en pleine coque. La place répliqua mollement ; toutefois une poudrière sauta dans une tranchée, vis-à-vis de la Quarantaine, et ce malheur tardif augmenta de quelques morts la trop longue liste des victimes, sans affaiblir l'enthousiasme des vainqueurs, qui, leur tâche terminée, rentrèrent au camp, orgueilleux d'avoir bien fait leur devoir.

A l'heure où leurs successeurs arrivaient en ligne, le soleil se couchait derrière les montagnes de Balaklava, avec l'appareil mélancolique des crépuscules d'automne, s'harmoniant avec la désolation de Sébastopol abîmé ; ses épaulements étaient partout saignés, et les terres coulaient à plein bord dans les fossés. Les gabions penchaient, déchirés sur les embrasures muettes ; mais le désir de secouer le joug du siège abrégé l'admiration, et nous nous consacra mes, corps et âme, au service de nuit. Pour ravager les lieux de rassemblement de la garnison, brûler la ville et le faubourg, et surtout à tout prix paralyser les travaux de restauration, une poignée des plus experts, en chaque foyer du bombardement, tint l'écouvillon. Le reste s'arma des outils du pionnier. Quelle veillée ! L'obscurité donnait plus de relief aux clartés de l'artillerie débridée ; et le tableau de guerre qui se déroulait sous nos yeux, représentait à grands traits ces châtimens que la colère divine infligea à certaines cités maudites. Les obus et les bombes, par vols, se précipitaient de mille points du ciel étincelant, sur les remparts et les maisons de Sébastopol, ainsi qu'un déluge de feux. Le fracas de la chute des planchers et des toits, les cris des sentinelles, les lamentations des blessés, s'élevaient des ténèbres de l'horizon, en un vaste murmure, à la faveur des apaisemens calculés des foudres de l'assié-

geant ; puis, en divers quartiers, des incendies se mêlaient à ces magnifiques horreurs, et autour d'un édifice embrasé, qui semblait être un hôpital, on distinguait des coureurs effarés. Dans le lointain, la rade était empourprée par les reflets du *Marian* en flammes. Le pourtour du corps de place reluisait de balles à feu, flambeaux de sûreté que les gardiens des bastions renouvelaient sans cesse. De notre côté, les Russes bravant de leur mieux la tempête, rebouchèrent en partie les avaries de leurs boulevards. Devant Karabelnaïa, l'assiégé ne réussit pas à cicatrifier les blessures de Malakoff et du Petit-Redan. Presque seules, les batteries du nord de la rade ripostaient, et, vu leur éloignement, elles ne suffisaient pas aux besoins de la défense. Aussi les têtes de sape de Victoria parvinrent-elles, sans encombre, à s'établir au bord du fossé. Quant aux Anglais, leur acharnement lassa presque le Grand-Redan.

Dès que l'aube reparut, toutes les pièces de siège, du fort Génois à Inkermann, entraient de nouveau en fureur contre Sébastopol. Dans l'air environnant, l'ébranlement était tel que certains routiers du siège avaient en vain bourré de coton leurs oreilles cuirassées. Le mot d'ordre fut transmis, vers neuf heures de cesser le feu ; on déposa les écouvillons et la haine avec accord ; les canons fumants soufflèrent de même que des chevaux surmenés. La verve gauloise céda devant la gravité de la crise que traversait, durant ces chocs épouvantables, le siège finissant ; et, en ce quart d'heure du repas matinal, d'ordinaire si bruyant et si joyeux, il y avait de la religion dans la tenue des tranchées. Les Russes, trompés de nouveau par ce brusque temps d'arrêt, tendaient l'oreille hors de leurs abris, pour écouter la trompette de l'assaut ; puis, comme si la charge sonnait dans nos lignes, une double haie de baïonnettes revêtit le derrière du rempart, et des pionniers fanatisés se démasquèrent aux endroits les plus ruinés de la fortification. Alors l'artillerie, par un



coup de théâtre, dont l'expérience de la veille avait sanctionné l'effet souverain, rompit la trêve momentanée, fit d'abord sanglant massacre des défenseurs, et après, continua, en croisant les feux, le déracinement des pans de mur qui tenaient encore. Or jamais la force n'avait été mieux disciplinée qu'en cette fête de la guerre ! jamais la poudre n'avait eu pareille harmonie ! A entendre les canons jouant tous en mesure, on aurait dit des myriades de tonnerres s'accordant en une symphonie fantastique, au coup de verge du mauvais génie de Sébastopol ; à ce degré de grandeur, le bombardement touchait à la poésie, et nous tous, humbles boute-feux, nous ressentions parfois, à nos places de bataille, quelque chose du plaisir des artistes à l'ouvrage. Sébastopol essaya de parer le coup d'une surprise meurtrière, mais sa faiblesse se trahit avant midi. Dès lors, les bastions du Mât et du Centre fermèrent la bouche.

A la droite, la lutte ne fut pas moins féconde : nos collaborateurs surent graduer algébriquement leur tir, de façon à dérouter la garnison et à produire sur les terrasses de Malakoff, par l'effroi d'une attaque probable, des attroupements qu'il était ensuite aisé de disperser avec avantage. Ainsi, de leur part, la canonnade eut une violence extrême, jusqu'à dix heures ; relâche jusqu'à une heure de l'après-midi ; dès lors encore, chœur d'ensemble. Le mont Sapone démasqua ce jour-là ses pièces de réserve, et cette manifestation contre la rade, empira tellement la position de la flotte assiégée, que l'honneur ne lui laissait à peu près plus d'autre ressource que de se couler à fond.

En résumé, à la fin de la journée, Sébastopol rendait déjà les derniers soupirs, et l'assaut à livrer se présentait dans des conditions de plus en plus encourageantes. Malgré ces premières faveurs de la victoire, le 6 septembre ajoutait une triste page au nécrologe de l'armée ; depuis hier, et sans compter les morts, plus de cent blessés étaient couchés à

l'ambulance, et ce n'était qu'un chiffre officiel. D'après notre exemple, on comprenait ce que devait perdre quotidiennement la garnison, bivaquant le pied à l'étrier, sur les places publiques, ou sous des blindages qui n'étaient pas tout à fait à couvert de la bombe. Le prince Gortschakoff avouait déjà au czar que le feu de l'ennemi abattait les défenseurs.

Ce soir-là la descente de la garde fut une récréation inaccoutumée : on se garda de toute provocation pendant le défilé, et la gaieté, contenue par les solennités du métier, suivait son libre cours. Les plaisanteries étaient aussi fines que le comportait l'état moral, après un an d'abêtissement glorieux ; chacun avait sauvé du naufrage ce qu'il avait pu d'esprit. Des malins farçaient aux dépens du bastion enfin *maté* ! En revanche, les passants se rangeaient avec une sublime indifférence devant les cacolets descendant en procession ; on aurait coudoyé avec le même sans-*façon* la mort en personne. Rencontrait-on sur le chemin, le long des batteries quelques pièces encore chaudes du tir, on les caressait de la main en passant, comme on aurait fait à des animaux de combat qui auraient à moitié gagné le prix.

Au retour, nous trouvâmes le camp dans les agitations de l'attente ; il n'y avait qu'un cri, d'un bout à l'autre du plateau Chersonèse : Sus donc à Sébastopol ! Cette fièvre de l'attente excluait désormais tous les charmes du bivac ; et, sur le point de finir, cette existence belle malgré ses misères, laissait un regret chez les plus éprouvés.

La nuit fut étourdissante. En dépit des renforts nombreux qui s'étaient glissés dans la ville, les bastions d'attaque ne parvinrent nulle part à gabionner leurs parapets chancelants. L'incendie se développant, comme un fléau auxiliaire de l'assiégeant, favorisait son tir. Les casernes, les docks, le Grand-Redan, étaient éclairés par la réverbération des flammes. Un feu brûlait aussi au centre de Ma-

lakoff, dans ce principal boulevard de la défense de Karabelnaïa, il importait de tromper la vigilance des assiégés ; car, durant cette soirée, les pionniers du génie, arrivés à force de labeurs intelligents, au sommet des glacis, arrachaient les premières palissades de la contrescarpe et sondaient les fossés, tandis que les mineurs, poursuivant leur reconnaissance souterraine presque à hauteur des têtes de sape, effleuraient ces mystérieuses galeries qu'on supposait capables d'anéantir les colonnes d'assaut. Grâce aux prodiges du canon, les Russes furent réduits à jeter seulement, de l'intérieur du faubourg, quelques corbeilles de grenades, et à renvoyer une bombe contre cent. L'impuissance de la garnison se manifestait donc aussi visiblement que le délabrement des fortifications ; et, excités par la certitude de ces deux éléments du succès final, les artilleurs du 7 septembre, en masse et manches retroussées, se remirent dès le point du jour en branle.

Devant la ville, peu à peu la canonnade se ranima sur tout le front d'attaque ; de toutes parts, pleuvaient projectiles pleins et creux, et les éboulements s'élargissant de plus en plus, les bastions courbaient la tête sous les flèches redoutables de l'artillerie. A dix heures on suspendit le feu, pour étudier en quel point devaient porter les coups de grâce : à midi, reprise ; les canons rugissaient à perdre haleine ! l'air était agité au loin par les vibrations trop précipitées ; la musique faisait trembler le sol jusqu'au rivage de la mer ; on ne voyait rien qu'une vapeur immense, blanchâtre, bouillonnant, comme si Sébastopol avait été changé en volcan. C'était le sublime de la guerre moderne ! aussi, tout le camp était au spectacle sur les monts, pêle-mêle avec même les colons de Kamiesch. Les plus insensibles se surprenaient à applaudir ce prélude de l'écroulement de Sébastopol, à admirer ce chef-d'œuvre de la force humaine, dont la pompe homérique, ramenait l'imagination vers la puissance de Dieu. Ça et là il s'échappait quelques

rare exclamations de joie, dont l'argot prosaïque était en discordance avec les sentiments de terreur ou de pitié de la foule. Cependant, à trois heures et demie il y eut une nouvelle cessation de feu ; la ville réapparut alors funèbre sous ses ruines. Le bastion du Mât, le doyen des forts, attendrit presque ceux qui avaient tant de fois apprécié sa valeur.

Ce n'était là qu'une face de la scène. Le tir contre le faubourg avait suivi avec un égal succès la même marche de savantes intermittences qu'au siège de gauche. Avant la fin de la matinée, Malakoff avait encore cédé. Le redan du Carénage ne donnait que de rares signes de résistance. Seul le Grand-Redan ne s'inclinait pas devant les Anglais en furie, et, de concert avec la Quarantaine, ce boulevard soutenait le fardeau de la défense ; mais ils ne pouvaient rien pour le salut de la place. Le concours des vaisseaux de guerre aurait été plus efficace ; heureusement, la fatalité les poursuivait jusque dans leurs dernières retraites. Dans l'après-midi deux de ces invalides de la flotte russe furent incendiés par des bombes frappant d'aplomb leur pont, sous les yeux du général en chef, qui fit largesse aux heureux pointeurs, et passa, content, achevant sa revue d'honneur des tranchées. Quant aux autres navires, ils tremblaient près du fort Saint-Nicolas, se préparant à sombrer dignement, s'il le fallait.

L'effroi de l'assaut troubla de bonne heure la garnison, et le soleil se couchait à peine que la passerelle était couverte de troupes de renfort, qui traversaient la rade au pas de course pour se ranger en bataille derrière les brèches du rempart ; et, en effet, l'action d'éclat était irrévocablement remise au lendemain. L'armée soupçonnait la finale péripétie du siège avec juste raison ; la garde venait de partir avec un cérémonial inutile. Les commandants de batterie titulaires marchaient tous cette fois exceptionnellement hors de leur tour, en tête des pelotons de servants, avec la croix et la bannière. Les encloueurs por-

taient haches et marteaux ; les sapeurs et les auxiliaires du génie charriaient les engins d'escalade qui manquaient encore, et l'équipage de ponts volants pour le passage des fossés. Ces preuves ambulantes de l'assaut étaient acclamées, à travers champs, comme des trophées. Tout ce peuple courant à la tranchée du même pas qu'à la victoire était en costume de parade. Les épaulettes, les buffleteries, les armes, les visages, tout brillait d'un éclat de fête. Le Clocheton avait arboré le drapeau des grandes occasions au sommet de ce phare que bénirent si souvent, jadis, les gardes de tranchée anuités. Dans tous les cœurs, les espérances du présent se heurtaient avec les souvenirs du passé et les craintes du lendemain. Il y avait déjà de l'ivresse dans l'air. Tandis que les combattants de la journée suprême de Sébastopol s'acheminaient vers les parallèles, autour des tentes, les acteurs libres se réunissaient pour le dîner. Plus de doute ; vers le soir l'assaut était le secret de la comédie, d'une comédie tragique qui avait duré un an séculaire, et la rue présentait un plaisant coup d'œil. Les cuisines, à moitié démolies, étaient pavoisées ; les fourneaux flambaient à pleins bords ; on aurait dit l'apprêt d'un gala d'adieux. Les maîtres queux triomphaient. Cependant les animaux domestiques du voisinage, habitués aux caresses, s'étonnaient de l'indifférence de leurs maîtres : les chevaux attendaient en vain leur dessert de sucre. On rudoyait les chiens amis qui barraient le chemin de la table, tandis que les coqs, sur les paillers, pleuraient les hécatombes de poules qui avaient eu lieu dans les basses-cours depuis le matin. Noces et festins ! qui sait où nous souperons demain ! En vérité, aux accès de la joie, aux élans de la confiance, se mêlait une vague impatience de connaître l'imprévu du lendemain, qui se résumait pour chacun en couronnes ou en une blessure, peut-être à mort. Après le repas, un aimant irrésistible attira la multitude au spectacle du siège dans tout

son éclat. Dès six heures du soir, le feu s'était ralumié avec fracas. La nuit s'écoula à canonner la ville avec véhémence, à lui interdire toute tentative de réparations, à ordonner définitivement les places d'armes et à éventer autant que possible les mines.

Le lendemain, c'était le jour du siège entre tous mémorable, le 8 septembre. Sébastopol, par une attitude encore superbe, après douze mois de lutte ardente, paraissait ne pas désespérer tout à fait encore de ses dieux, quoique sa dernière heure fût fatalement arrivée. Les oracles n'avaient pas parlé ; le cheval de Minerve ne s'était pas introduit, par artifice, dans les murs de l'Ilion moderne ; mais ce qui avait une signification plus redoutable que des miracles ou de poétiques machines de siège, les remparts croulaient, de la Quarantaine à Malakoff ; les débris de gabionnades et de parapets emplissaient les fossés et les embrasures de canon. La plupart des pièces, vingt fois renouvelées, dormaient, hors de combat, sur les plates-formes ensanglantées, et les défenseurs, s'immolant vainement par milliers, ne suffisaient pas au sacrifice ; mais surtout, dès l'aube naissante, l'artillerie anglo-française se conjurait contre les ruines des bastions avec plus d'art que les trois premiers jours, favorisée par une forte brise qui faisait tourbillonner la fumée vers la ville ; et pendant que les vedettes souterraines du génie crevaient en divers points de passage, les galeries de mine destinées à entraver l'assaut, l'armée entière des alliés sur pied, en toilette de bataille, drapeaux bas et en files serrées, marchait au rendez-vous, Sardes, Anglais, Turcs, Français, tous jaloux de renverser sur le cadavre de Sébastopol les projets ambitieux des czars. Il y avait dans ce branle de près de deux cent mille hommes à travers le dédale de sapes colossales un mystère imposant. Ces vétérans du siège, jusqu'à présent moissonneurs de la gloire obscure des tranchées, diplomates armés de l'équilibre euro-

péen, défilait avec calme, tels que des sacrificeurs, tandis que le canon déblayait le chemin devant eux avec un redoublement de fureur. Les neuf cents pièces d'artillerie dardaient chacune plus d'un projectile par minute : on n'entendait que la clameur d'une tempête incomparable, et le soleil, derrière le voile de la fumée, luisait sur le théâtre du bombardement comme un météore sinistre. A neuf heures on cessa le feu. A ce moment, en effet, Sébastopol se débattait faiblement. Silence de mort au bastion du Mât, et l'impétuosité du tir de la Quarantaine, à trop longue distance, ne pouvait rétablir l'avantage devant la ville. D'autre part, Malakoff et le Petit-Redan étaient épuisés d'efforts : les terres, éboulées au saillant de la citadelle du faubourg, comblaient presque le fossé. Seulement quelques fractions de batterie, derrière les retranchements de la Pointe et de la deuxième enceinte, tenaient encore, renforcées, sans danger pour l'assiégeant, par les feux du nord de la rade. Aussi l'écoulement des troupes assaillantes, à travers les lignes, se fit avec un bonheur inespéré, et en quelques heures, sans appareil, elles étaient rassemblées au poste de l'élan. D'abord, au siège de Karabelnaïa, les Anglais, en trois divisions d'élite, s'échelonnaient devant le Grand-Redan. Le long de la sixième parallèle, vis-à-vis de Malakoff, se déployait la division de MacMahon, ayant pour réserve la brigade Wimpfen et les deux bataillons de zouaves de la garde, aux ordres du colonel Jannin. A l'aile droite de la position, face à face au redan du Carénage, la division Dulac, soutenue en arrière par la brigade de Marolles et le bataillon de chasseurs de la garde ; au centre, opposée à la courtine, la division de Lamothe-Rouge : quatre régiments de la garde, dont deux de grenadiers et deux de voltigeurs, formaient, sous la conduite du général Mellinet, la réserve de cette attaque, que devaient appuyer, au besoin, les deux batteries divisionnaires du commandant Souty, et en deuxième

ligne, deux batteries à pied de la garde, repliées derrière la redoute Victoria. Du côté de la ville, la division Levailant s'établit dans la quatrième parallèle, en regard du bastion central et de ses lunettes, qu'elle avait ordre d'enlever ; lui donnant la main, la division d'Autemarre se prolongeait vers la droite, avec mission de s'emparer du bastion du Mât par la gorge ; groupée plus loin vers le port, la brigade Cialdini était chargée d'attaquer la face droite de cette forteresse fondamentale de Sébastopol. Les divisions Paté et Bouat étaient en attente au Clocheton, flanquées de deux batteries de campagne. La brigade Sol, venue de Kamiesch avant le point du jour, défendait l'extrême aile gauche du champ d'attaque, au bord de la mer, contre les velléités de sorties de la Quarantaine. Durant ces évolutions préliminaires sur l'échiquier du siège, le corps d'armée de la Tcherniaa prenait les armes, de belle humeur à repousser l'ennemi s'il hasardait la seconde partie de Traktir. La cavalerie du général d'Allonville avait dès le réveil abandonné la vallée de Baïdar, pour se rapprocher des monts Fediouschine.

Vers onze heures, le bombardement suivait son cours victorieux et toutes les colonnes se trouvaient ainsi postées. Dans les solitudes du camp il ne restait que les éclopés et les malades, qui oubliaient leurs douleurs, pour prêter une oreille inquiète aux bruits du champ de bataille. La Chersonèse, pendant ce dernier entr'acte, n'était plus qu'un désert émouvant : on ne discernait à l'horizon que des estafettes au galop de charge, et des corvées qui se hâtaient plus vite qu'au son de la générale ; de loin en loin, des chevaux infirmes, à la chaîne, hennissaient de peur, comme s'ils craignaient que leurs maîtres ne revinssent plus. Kamiesch même était en masse sur les hauteurs. Les moines de Saint-George priaient à genoux la vierge moscovite. Les corbeaux, par bandes affriandées, noircissaient maints points du ciel ; et, encadrant ce paysage de guerre,



la mer Noire était en émoi, de toutes parts labourée par les escadres, qui luttèrent à pleines voiles contre le vent contraire. La vie semblait avoir reflué, vers l'entrée de la carrière, au milieu des rangs et des forêts de baïonnettes; une sorte d'exaltation fébrile avait succédé maintenant à la gravité de l'arrivée. Victoire, coûte que coûte ! ce mot d'ordre était écrit sur tous les fronts. Le fantôme d'un second hiver sous le harnois et l'image souriante de la patrie se dressaient, en ces instants d'attente solennelle, devant les esprits enflammés, comme des excitateurs éloquentes, en ces lieux où chacun des éclats de fer parquant la terre réveillait la mémoire des misères du bivac et des cent mille compagnons morts à la peine. L'enthousiasme, ressort de l'élan, gonflait les poitrines de minute en minute, et se traduisait en bruyantes acclamations, malgré la consigne de se taire : A Sébastopol ! courage, amis ! demain plus de tranchée ! demain la délivrance ! Il ne s'agissait plus de rivalités sottes et surannées entre le *jeune* et le *vieux* siège : les deux attaques, de pair, allaient enfin accomplir leur destinée.

Cependant l'artillerie redoublait d'acharnement, assénant les derniers coups de massue aux fortifications de la ville. Ce fut, dans cette reprise suprême, le paroxysme de la force brutale ; la foudre olympienne n'aurait pas plus percé qu'une trompette d'enfant cette épouvantable fanfare d'obusiers et de mortiers. La place était pulvérisée, et la foule des assaillants, étourdie par le bruit, retomba pour un instant dans un recueillement voisin de la prière. Ce finale ne dura pas longtemps, car midi était l'heure irrévocablement fixée du signal de l'assaut. Mais ces derniers instants des saturnales du canon de siège furent des siècles pour les défenseurs de Sébastopol, qui depuis le matin inondaient la brèche de leur sang, et dont un doute poignant tendait à énerver le courage. Le diapason uniforme des batteries de la gauche et de la droite, et l'apparition des Sardes devant le bas-

tion du Mât avaient, en effet, dépisté l'ennemi : ne sachant ou l'assiégeant frapperait d'abord, il avait réparti également ses forces entre la ville et le faubourg, comme au hasard.

Les mouvements de troupe s'exécutaient sous un *feu d'enfer*, selon l'expression du général Gortschakoff, et ce feu, en persistant jusqu'au soir, aurait probablement, sans rien brusquer, triomphé de la garnison. Mais, à force de dévouement, les assiégés, peu avant midi, en nombre imposant à tous les points dangereux du rempart, se recommandaient au Dieu des Russes. A quelques minutes près, les montres régulatrices de l'attaque marquaient l'heure convenue ; car, afin de gagner sur l'ennemi le temps qu'on met à regarder en l'air, le conseil avait renoncé aux fusées de signaux, d'ailleurs si funestes au 18 juin. L'armée palpait en ordre, le long des parapets, le cœur haut, le pied sur les gradins extrêmes : en tête, les officiers, l'épée nue ; à côté, les porte-drapeau déroulant déjà les glorieuses loques de l'Alma et d'Inkermann, sur lesquelles il y avait à peine place pour l'inscription de nouvelles victoires ; en première ligne aussi, les encloueurs, les sapeurs, leurs outils à la main, les tambours, baguettes en suspens. La longue école du siège avait tempéré la furie française, et, en réalité, on n'aurait pas su discerner lesquels, au fond, se montraient les plus imperturbables, sous le frémissement des armés, des nôtres qui n'avaient qu'à enjamber le fossé pour heurter l'ennemi, ou des légions britanniques séparées, du Grand-Redan par une longue carrière. Les commandants en chef étaient dès longtemps debout à leur place de direction : le général Péliissier à la redoute Brancion, entouré des grands maîtres de l'artillerie et du génie ; le général Simpson et son état-major à l'observatoire des Anglais ; le général Bosquet au centre de la sixième parallèle, se tenant là comme à une tribune d'où son regard excite ses compagnons du deuxième corps, à qui est réservé

l'honneur de la première attaque; les généraux Beuret et Frossard lui font cortège. Du côté de la ville et au milieu de l'ouvrage du 2 Mai, le général de Salles tourne les yeux vers Malakoff, d'où doit partir, dans une seconde, l'éétincelle. Les généraux Lebœuf et Dalesme président à ses côtés.

Il est enfin midi; les batteries essouffées allongent de toutes parts leur tir, et donnent en plein à toute volée dans les réserves russes, attroupées près des bastions en ruine. La charge bat. Vive la France! vive l'Empereur! et en avant! Plus prompts que des courriers de victoire, les zouaves du 1<sup>er</sup> régiment et les fantassins du 7<sup>e</sup>, à la voix du colonel Decaen, bondissent dans les fossés, au saillant ébréché de Malakoff; escaladant ensuite l'escarpe et passant sur le ventre des avant-postes, ils poussent avec fougue vers la gorge de la forteresse. Leurs prodiges de valeur se multiplient comme les obstacles; à peine ont-ils forcé une barrière et haché la garde sur les débris du parapet, qu'il naît sous leurs pas une autre digue de gabions, et derrière, un mur de baïonnettes en arrêt. C'est une série de rencontres épiques. Au mépris de la mort qui les broie, n'ayant pour se guider à travers la fumée et la poussière d'autre boussole que leur courage, ils avancent ainsi, pied à pied, jusqu'au cœur du réduit Korniloff, suivis de la brigade Vinoy, qui, les chasseurs du 1<sup>er</sup> en tête, débouche triomphalement par les embrasures de la batterie Gervais. Le peu de Russes échappés à ces mêlées successives s'enfuient avec des hurras de menace vers les ravins. Alors le balancement de nos aigles, arborées sans délai au faite des remparts, soulève les premiers bravos de la journée, et les pionniers se livrent à l'improvisation des défenses, en vue des retours probables de l'ennemi contre cette arche de salut, qui n'est déjà plus qu'un champ expiatoire, où par milliers, vainqueurs et vaincus gisent sur les terres mouillées de sang, sur un lit d'armes brisées et d'éclats de bombes.

Cependant le général de Lamothe-Rouge avait lancé sa division contre la courtine; les champions du premier rang, abattus d'emblée, font fascine de leurs corps aux autres, qui franchissent le fossé sur ce pont de cadavres, et leur choc ébranle, puis entraîne la ligne des Russes. Les six pièces qui flanquent la redoute sont enclouées; les servants tombent au pied avec honneur; délivrés de ces feux terriblement obliques, les nôtres affluent et, tête baissée, courent au faubourg, à la poursuite des assiégés, sans souci des entreprises que le désespoir est capable de conseiller à l'ennemi, forcé dans ses deux retranchements. Les attaquants de la division Dulac ont suivi l'impulsion de leurs partenaires: le Petit-Redan est pris d'assaut; l'avant-garde se rabat sur les ouvrages de la Pointe et de la Maison-en-Croix, dont les batteries tonnait de rage appellent à leur aide l'artillerie des vaisseaux et de la rive nord. A ce signal de détresse, les embrasures du Phare, de la Crémaillère, du Cimetière, répondent avec unisson; les vapeurs, guidés au feu par le *Wladimir*, s'embossent à longue distance et lâchent en vain des bordées, et bientôt les bombes, ruisselant du mont Sapone sur la rade, forcent les derniers lutteurs de la flotte à lever l'ancre; deux de ces navires, à moitié coulés, viennent s'échouer à la côte.

Ainsi, en moins d'une heure, l'assiégé, à Karabelnaïa, était en pleine déroute; seulement, une poignée de braves résista aux sommations, dans une casemate isolée, au pied de la tour. Notre établissement à Malakoff paraissait défier la fortune. Les soldats du génie, inébranlables sur la brèche comme ils l'étaient à la tranchée, fermaient à la hâte, pour augmenter encore les chances de succès, le petit nombre de passages libres du côté de la ville, et pratiquaient en arrière des chemins faciles aux renforts. Alors la lutte, suivant le plan concerté, se déroula du ravin du Carénage à la Quarantaine. Les Anglais d'abord obéirent au signe convenu du déploiement du

drapeau tricolore. Cette marque de prééminence de la France aiguillonna nos rivaux : sans broncher donc, en ligne, tels qu'à l'Alma, ces illustres lambins de la sapé arpentent deux cents mètres, distance formidable de leurs places d'armes au rempart du Grand-Redan. Les boulets par tourbillons ne les désunissent pas ; ils gravissent déjà les talus du bastion. Soit épouvante à leur approche, soit crainte d'être tournés par les conquérants de Malakoff, soit enfin inspiration de la tactique, les Russes s'étaient re-ployés, et au delà du parapet un désert s'offrit devant nos alliés harassés. Un vent de mitraille leur soufflait au visage par bouffées effroyables. Les riflemen poussent en avant, mais à chaque pas les morts tombent par longues files et sans remplaçants ; à mi-chemin des refuges ennemis, ils ne restent que des débris de bataillons qui, pour ne pas être anéantis, n'ont rien de mieux à faire que de reculer ; et ils rebroussèrent jusqu'aux carrières.

En même temps les assaillants du premier corps subissaient, devant la ville, un échec non moins im-mérité. Au bruit de l'avertissement des fusées tirées de Malakoff, pendant que les trois cents bouches à feu des batteries du *vieux siège* mettaient une dernière fois Sébastopol à feu et à sang, la division Le-vaillant marche au bastion central. Une partie s'em-pare d'emblée de la lunette Shwartz, et la vitesse acquise dans le premier bond l'emporte sur la berge gauche du ravin ; les autres pénètrent directement à force ouverte dans l'intérieur de l'ouvrage ; les encloueurs y font taire plus de quinze canons. Les nôtres crient déjà victoire ; mais tout à coup, derrière les coupures extrêmes de la fortification se dressent des bataillons épais qui entretiennent la fusillade presque à bout portant, tandis que des pièces de campagne lancent des feux de toutes parts. Plusieurs fourneaux de mine fendent la terre sur leur passage : on croirait que le prince Gortschakoff a accumulé sur ce point d'attaque ses principaux

moyens de résistance, comme s'il appréhendait que, ce boulevard enlevé, l'assiégeant pût couper les communications du fort du Nord, et qu'ainsi c'en fût fait à la fois de la place et de l'armée. Au milieu du déchainement de cet orage imprévu, la colonne embourbée s'obstine à avancer; tous les chefs, Couston Rivet, Breton, Trochu, sont morts ou blessés au poste du commandement. Les trouées s'élargissent: il faut fléchir. Alors les Russes, pour qui l'avantage, en ce lieu, semble une question de vie ou de mort, chargent en nombre supérieur, de face et de flanc. Les flots de fuyards culbutés abandonnent même le rempart, et, sous la poursuite des défenseurs, courent en désordre respirer à l'ombre des tranchées les plus voisines, pendant que l'artillerie, par une diversion suprême, rendait à l'assiégé le mal pour l'insulte. Peu auparavant la division d'Autemarre s'était jetée sur le bastion du Mât avec cette assurance qui avait failli, au 18 juin, violenter la victoire. Les Sardes montent à la suite de ces conducteurs, dignes de la France et de l'Italie. La partie est disputée; le vieux bastion, tel que ces guerriers de la fable, redoutables même quand ils sont terrassés, défend ses haillons avec une verve juvénile. Les attaquants, réduits à leurs seules ressources, doutent de pouvoir l'emporter et hésitent en avançant.

En ce moment de désarroi presque général à l'aile gauche, les affaires du deuxième corps menaçaient de changer de face. La division Dulac ne s'était pas arrêtée en sa course première; mais, sitôt qu'elle parut en regard du port, sur le versant du ravin d'Ouchakoff, des légions d'infanterie profondes se levèrent, la baïonnette en joue, et en faisant feu roulant, lui barrèrent le chemin. La canonnade ennemie haussait le ton de tous les points de l'horizon, et balayait dans sa longueur le plateau de Karabelnaïa: force fut aux héros de la conquête de perdre du terrain. Dans cette extrémité, l'intérieur du redan ne leur présente pas

un abri suffisant; ils laissent à un cordon de tirailleurs, enracinés le long du talus, le soin de tenir en respect l'assiégé, s'il poursuit, et ils repassent la parallèle pour s'y reformer. La violence du contre-bombardement entraîne dans ce mouvement de recul la division de Lamothe-Rouge, qui avait aussi hardiment cheminé. Cependant les Russes reviennent en masse à la charge; du bord de la courtine, les généraux Saint-Pol et Bisson reconduisent à leur rencontre les restes de leurs brigades. Le premier paye de la vie ce coup d'audace, malheureusement inutile, car le danger croît et l'ennemi est là, jaloux de reprendre sa ligne de défense. Les chasseurs et les grenadiers de la garde descendent alors dans l'arène; et avec leur concours on refoule la sortie jusque derrière les murs de la deuxième enceinte. Mais alors la mitraille rase de son tranchant la surface du champ de lutte, et les assiégeants, de ce côté, refluent à leur tour. Le redan n'est pas tenable; ils s'accrochent aux revers des parapets et, s'ils ne sont pas maîtres souverains de l'ouvrage, du moins ils ne permettent plus aux Russes d'en approcher. Bientôt l'ambition de sauver Sébastopol ramène encore l'ennemi; l'artillerie du faubourg se ranime, et les vaisseaux, en louvoyant, se décident à lui porter secours. Le devoir est alors, à tout prix, d'amortir ce choc de la garnison, prodige du désespoir, qui s'annonce plus menaçant que jamais; il y va peut-être du succès de la journée. Par l'ordre du général Bosquet, le commandant Souty conduit au combat sa division. Ces douze obusiers, au galop, avec l'aplomb des batteries de la vieille garde, se déploient parallèlement au front de la courtine, sur la croupe des contre-forts, entre les ravins d'Ouchakoff et d'Oupatanoff; de là, seuls, ils soutiennent le cartel avec les canons coalisés du faubourg et du nord de la rade, avec le *Wladimir*, l'*Odessa* et le *Chersonèse*! seuls, ils bravent une fusillade furibonde. Mais, dès les premières salves, les deux tiers des officiers et la moitié

des servants sont tués roides ; les roues s'enfoncent presque dans le sang. L'explosion d'un caisson à cartouches met le comble à ce désastre héroïque. Malgré ce sacrifice, il fut impossible de réoccuper définitivement le redan du Carénage, et la triple rangée de sentinelles qui garnit la berme s'épuisa à contenir les défenseurs débordant. Il était alors environ trois heures : une détonation funèbre, en arrière de la poterne, ébranla la courtine dans ses fondements ; calamiteux coup de foudre pour les survivants de la division de Lamothe-Rouge, cramponnés au rempart ! Ceux qui ne sautèrent pas en l'air furent couverts sous des laves, des cendres et des chairs. Tout était ici perdu, fors l'honneur ! On dit qu'en se relevant, éclopés et poudreux, les derniers grenadiers du 91<sup>e</sup> déterrèrent d'abord leur drapeau.

A cet instant critique du drame du 8 septembre, l'éruption volcanique des mines de Malakoff aurait infailliblement enseveli les espérances de l'assiégeant. En effet, les Anglais, abattus, se résignaient à remettre leur revanche au lendemain ; les chances de l'invasion isolée du bastion du Mât s'étaient peu à peu évanouies, et les vaincus du premier corps, de toutes parts refoulés ou rétrogradant, pleuraient de dépit : car, ménager de leur sang, et par l'intuition de l'avenir, le général en chef leur refusait une seconde partie, qui d'ailleurs n'aurait pas coûté plus cher que l'attente passive, à leur poste, sous le souffle du canon mourant, mais irrité, du bastion central et de la Quarantaine. Ainsi une incertitude pleine d'angoisses régnait partout, excepté au cœur de Malakoff. De la conservation de cette citadelle semblait dépendre le sort de la place ; car, des sommets du mamelon et des pentes qui s'abaissent jusqu'aux limites de Karabelnaïa, on prenait à revers les fortifications de la deuxième enceinte, on dictait la loi à la rade, et l'on exerçait une action directe, quoique lointaine, contre le pont de radeaux, unique chemin de la retraite. Aussi, à peine le général Mac-



Mahon, réunissant sous sa main les deux brigades de sa division en un invincible faisceau, eut-il nettoyé le réduit de tous les Russes qui combattaient à ciel ouvert; à peine les travailleurs du génie eurent-ils ébauché leur tâche défensive, que les phalanges du général Kroulef roulèrent, la rage dans l'âme, sur les portes encore ouvertes à la gorge de la redoute. Les zouaves de la garde prêtent main-forte; les ennemis se brisent contre des barricades de cadavres, hérissées de fers de baïonnettes. Le général-major Lissinko succède à Kroulef blessé et imprime un nouvel essor aux défenseurs, grossis de recrues, qui arrivent à marche forcée de la ville. L'assiégé sent que la place lui échappe à jamais s'il n'arrache Malakoff aux serres des Français. Ce bastion est comme le palladium de Sébastopol. Les deux partis s'étreignent de nouveau corps à corps: on dirait une sorte d'apothéose de la guerre, où les hommes, pour le point d'honneur, se changent en bêtes fauves. Alors les voltigeurs de la garde interviennent à leur tour; les obusiers de 80, en position au mont Sapone, échancrent en tous sens la ligne ennemie; l'appui de ces auxiliaires d'élite et de ces puissantes machines de mort aide à triompher. Le chef russe se dévoue vainement. Les rênes du commandement passent de Youféroff, qui ne tarde pas à succomber dans un autre retour malheureux, au général Martineau, qui rassemble les tronçons épars des gardiens du faubourg et dirige un assaut suprême. Cette impulsion de furie reporte la tête de colonne ennemie jusqu'au pied du parapet; le corps de bataille suit en avalanche. Inutiles prouesses! la lice favorise les occupants immobiles; ici, le pavé, ciré de sang, glisse sous les pieds des anciens maîtres de Malakoff; là, les ruines s'élèvent devant eux en barrages insurmontables, et l'art a doublé la valeur de leurs adversaires. Rebutés à la fin d'une entreprise impossible, les Russes se déterminèrent à la retraite, sous la protection des batteries reculées de Karaï-naïa.

La montre du général en chef, qui avait sonné l'assaut, marquait alors cinq heures. Dans ces entrefaites, au fond d'une basse casemate de la tour, un groupe des plus vaillants résistait encore; rien n'avait pu décider à la capitulation ces cent trente Spartiates de l'armée russe; on voulut les intimider par le feu, et quelques gabions furent allumés autour de leur asile; mais la vue du foyer de la poterne fumant encore au voisinage conseilla d'éteindre le germe d'un incendie qui peut-être se communiquerait aux mines exterminatrices préparées çà et là. Des pionniers donc creusèrent en toute hâte une rigole, et étouffèrent les flammes sous la terre. Le Dieu de la France permit que la main d'un de ces sauveurs inespérés tranchât d'un coup de pioche le fil électrique, destiné à transmettre l'étincelle fatale à quarante mille kilogrammes de poudre entassés dans les galeries de Malakoff. Cet incident providentiel répandit une panique momentanée parmi les triomphateurs de l'après-midi; la tour pouvait, d'une minute à l'autre, devenir leur tombeau, et une tentative des assiégés, survenant immédiatement après, aurait compromis l'avenir de l'armée. En présence de cet événement, le général Mac-Mahon fit sortir la première brigade et la consigna dans la place d'armes extérieure, avec ordre d'occuper, sur-le-champ, en cas de malheur, le lieu de l'explosion. Quant à lui, il resta avec l'autre brigade sur le cratère, attendant l'arrêt de la fortune. Peu auparavant un éclat d'obus avait renversé le général Bosquet. On craignit pour les jours de l'illustre ordonnateur de l'assaut, et quand son brancard passa le long des tranchées de Victoria, les combattants, harassés, se découvrirent, en souhaitant qu'il n'emportât pas le bonheur de la journée; mais dès qu'il fut couché sur le lit de douleur on lui apprit que décidément la victoire restait fidèle aux aigles du deuxième corps.

Or déjà le soleil baissait à l'horizon, et quoique les canons de la deuxième enceinte et du nord de

la rade dissimulassent les mouvements lointains des Russes, les vigies d'Inkermann et du Mamelon-Vert annonçaient l'apparition du premier convoi de fugitifs à la tête du pont; avant la tombée de la nuit, les frégates de grand'garde, vers l'entrée du port, donnaient avis que l'ennemi commençait l'évacuation de la place. Après un an de lutte ouverte devant Sébastopol, ce plan de retraite, exécuté en face du vainqueur, offrait ce même caractère de grandeur qui avait distingué la plupart des entreprises de l'assiégé. Sans doute, le prince Gortschakoff aurait pu prolonger le terme de la résistance; mais, après la chute de Malakoff, le reste des fortifications, frappées au cœur, devait rapidement tomber. Une défense pied à pied de la ville aurait exposé la garnison aux risques d'une défaite à travers la rade, et d'une poursuite à outrance : chances terribles, dont la fatigue de l'ennemi et son anxiété le garantissaient à présent. Au reste, cette place forte, jadis l'orgueil de la Russie, se réduisait en une montagne de ruines. L'honneur étant sauf en tout point, la rade restant terrain neutre, mieux valait, avec armes et bagages, se retrancher à l'abri des camps du nord, où l'on aurait encore la liberté de troubler dans leurs domaines les conquérants. En conséquence, dès le crépuscule, les Russes firent leurs adieux au théâtre de leurs exploits, et se précipitèrent vers le pont Saint-Nicolas, comme s'ils entendaient le bruit des escarmoucheurs français sur leurs traces. Il y eut d'abord un immense désordre, mêlé de scènes de deuil. Les blessés hurlaient en voyant s'éloigner leurs compagnons; les mourants bénissaient leur sort, et les fourgons, dans leur course effrénée, écrasaient tous ces corps humains qui jonchaient les chemins. Puis la terreur se dissipa, et les troupes s'écoulèrent sans interruption.

Pourquoi, dès l'instant où l'armée ennemie renonça à tout projet d'offensive, pourquoi ne lui mit-on pas l'épée dans les reins? Mais, de plus en

plus, la terre tremblait sous le sol de Malakoff. De temps en temps on signalait des avant-coureurs de l'inflammation générale des poudres de mine, qu'un miracle avait partiellement empêchée. A ce point de vue, la saine tactique et l'humanité prescrivaient de ne pas s'aventurer dans Karabelnaïa, sur les talons des Russes, et de consolider des positions chancelantes. L'artillerie, dès le soir, comme mesure de sûreté, retourna contre les faubourgs les nombreuses pièces intactes disséminées depuis le Grand-Redan jusqu'aux limites de la courtine Korniloff. On arma le réduit de Malakoff de mortiers à la Cohorn, qui, sitôt en place, s'attachèrent à fouiller les plis des ravins et les recoins du rivage susceptibles de masquer des réserves. Le génie, renchérisant sur ces précautions, s'empressa de boucher toutes les issues de la citadelle qui regardaient le côté ennemi. L'intérieur fut transformé d'urgence pour les éventualités d'une attaque. Les cadavres servirent, triste nécessité ! de matériaux de construction, en plus forte proportion que les gazons et les fascines. Les divisions Dulac et de Lamothe-Rouge se reployèrent, dès le soir, vers les gîtes de la tranchée qui leur avaient été assignés avant le combat, prêtes, malgré leurs pertes, à recommencer la lutte. Il ne demeura au sommet de la brèche en ébullition que les soldats de Mac-Mahon, assis sur leurs trophées, au bord d'un abîme, à l'ombre de leurs drapeaux flottant sur les remparts. A l'entour de ce charnier de Malakoff, gémissaient mille et mille blessés, amis et ennemis pêle-mêle ; à la lueur des falots d'ambulance, les infirmiers glanaient, piétinant dans les lambeaux de chair. Parfois, à divers endroits, les décombres, remués par la pioche des travailleurs, faisaient entendre des râlements de champions ensevelis. Au milieu de ces chantiers funèbres du dernier acte de la victoire, il sifflait des volées de balles, venant des embuscades les plus reculées de Karabelnaïa, où veillaient les tirailleurs de l'arrière-

garde russe. Les décharges saccadées du canon de la ville imitaient de loin les accents d'une détonation lamentable. La brise soufflait sur ce vaste étal, sanctuaire de la gloire; et, à en juger par l'entrechoquement des brins de bois le long des gabionnades, par le cliquetis sur le bronze des grains de sable soulevés, on aurait dit, dans l'obscurité noire, que les morts prenaient les armes. En apparence impassibles sur cette ruine désolée, les élus du 8 septembre, à la veillée, soupiraient, avec un serrement de cœur, après le retour du jour, pour s'orienter et achever, au besoin, leur œuvre de conquête. Mais à mesure que la nuit avance, leurs incertitudes augmentent avec leurs émotions. Qui sait si le feu ne couve pas sous leurs pieds? Vers neuf heures, premier sujet d'épouvante : une rougeur de mauvais augure teignit l'air, au zénith du Carénage. La terre se déchire aux environs avec fracas. Les amis perdent espoir; il fond sur leurs têtes un torrent de pierres et de tisons enflammés. Le Redan avait sauté! A dix heures, les retranchements de la Maison-en-Croix, coup sur coup, volent en l'air; la consternation redouble, mais les sentinelles de Malakoff ne bougent pas. Plus tard, les ouvrages de la Pointe éclatent, comme autant de bombes chargées. Cependant, au milieu de ces sinistres successifs, le Grand-Redan flamboie, tel qu'un vaste feu de bivac, et nargue de ses rayons les Anglais atterrés. Les étincelles entourent le bastion Kornilof; voici bientôt son tour d'explosion. Nos défenseurs se serrent autour de l'étendard, plus semblables à des victimes sous le couteau qu'à des enfants gâtés de la fortune. Ainsi, plus le matin approche, plus le péril redouble; mais aussi, par compensation, plus les probabilités du départ définitif des Russes touchent à la certitude. Longtemps après minuit une ronde se hasarde en vue de la mer, et rapporte qu'il y a un émoi significatif dans la rade et sur le pont. Les prisonniers ramenés par les patrouilles qui, de toutes parts, éclairent

le faubourg, les déserteurs que la peur de la misère chasse en foule vers les camps du Moulin, les infirmes qui se traînent, des confins de Karabelnaïa, pour mendier des soins, tous ces nouvellistes nocturnes dont le va-et-vient ne cesse pas, confirment unaniment la retraite de la garnison, par conséquent la prise de Sébastopol. Vers trois heures, au moment où l'aube allait éclipser de sa douce blancheur les sombres reflets du champ de lutte, il n'y avait plus de doute sur l'événement, et, conviant alors les Anglais à monter au Grand-Redan, les coryphées de la prise de Malakoff oublièrent tout à fait le danger pour les joies du triomphe.

A la tranchée, devant la ville, nos vicissitudes n'avaient été ni moins longues, ni moins dramatiques. Depuis les plus tristes péripéties des nuits d'hiver nous n'avions enduré pareilles veilles. Après quatre heures du soir on avait relevé la garde du 8 septembre, exténuée de fatigue. Je fus, comme cent autres, détaché de mon service divisionnaire pour une faction finale au siège. Suivant ma consigne, je montais vers la parallèle avancée; c'était l'heure, où le convoi hospitalier s'écoulait. Entre deux courants de passants affairés, la voie était encombrée de chars de douleur, litières, brancards, cacolets. A presque tous les tournants de la tranchée, l'épaisseur de la foule arrêtait la circulation; on faisait silence, par respect ou par émotion, pendant ces courts temps de halte de la procession funèbre, Quel tableau! la poussière du chemin, çà et là, devenait humide, par le suintement du sang à travers les bandages provisoires des blessés; et les élancements leur arrachaient, dès l'abord, des cris qui fendaient le cœur. Parfois même on entendait le hoquet des agonisants. Derrière les véhicules de l'ambulance venaient les éclopés, les uns, le visage balaféré ou les bras en écharpe, les autres penchés sur leurs fusils ou béquillant. Français et Sardes confondaient aujourd'hui leurs peines, de même qu'à Traktir ils

avaient associé leur gloire, et quelques-uns de ces braves soldats de l'Italie semblaient, malgré leur souffrance, s'enorgueillir d'une confraternité, qui ne pouvait manquer d'être un jour féconde pour leur patrie. Pas une plainte ne sortait des rangs de cette arrière-garde des vaincus ; mais le désespoir perçait sur toutes les figures. Ils ignoraient l'échec des Anglais ; d'ailleurs, peu leur aurait importé cette consolation d'amour-propre ! eux, les colonnes du *vieux siège*, la fortune des armes les avait injustement souffletés au bastion central ; ils se reprochaient d'avoir péché par trop d'entrain, et certains critiques aigris ratifiaient ce reproche. Toutefois la prise de Malakoff, surtout sa conséquence prévue, c'est-à-dire la glorification de l'attaque rivale, n'était encore en ces lieux qu'une rumeur, hélas ! inconsistante. Adieu donc aux beaux rêves de la matinée ! Tout désormais à reprendre, les travaux d'approche, le collier d'esclavage, l'assaut ! une affreuse perspective se présentait à leurs imaginations assombries, un second hiver sous les murs de Sébastopol. Devant ces chances de prolongation indéfinie de la tranchée, la plupart de ces parias de la victoire regrettaient de n'avoir pas trouvé la mort au combat. Ces terreurs, nées de la déception, ne tourmentaient pas seulement les tributaires de l'hôpital. En route, la contagion de proche en proche nous gagna presque tous ; et vers la fin de ce jour fameux, d'un bout à l'autre des parallèles qui menaçaient ruine, dans les batteries de toutes parts lézardées, les pionniers de la garde de clôture du siège se livraient au travail de reconstruction avec un tel dégoût, qu'on aurait cru voir une chiourme à l'œuvre. L'atmosphère fumeuse, la demi-obscurité du crépuscule favorisaient les visions du découragement ; d'ailleurs, du côté de Malakoff, non-seulement la fusillade ne discontinuait pas, mais on se canonnait avec suite, et de temps en temps, parmi de sourds murmures, on ressentait la secousse d'un soulèvement de terre lointain, indice des explosions

de poudre. La nuit vint, et le changement de décors nous jeta dans de nouvelles perplexités. Tandis que des tireurs embusqués, en avant du bastion du Mât, derrière le mur crénelé, sur les quais, à la Quarantaine, exécutaient à feux roulants leur mission protectrice, et que des canons de place, çà et là debout, grondaient à pleine voix, du centre de la ville, faisant illusion sur le mutisme des remparts abîmés, l'incendie semblait se rendre maître de tous les quartiers de Sébastopol, surtout de la rade. Les jets de flammes jaillissaient des entrailles de plusieurs navires, et les bombes tombaient à l'entour sous forme de brandons. Bientôt les magasins à poudre brûlèrent depuis les casernes jusqu'à la Quarantaine, et de multiples échos répondirent, de l'enceinte de la ville, à la conflagration de Karabelnaïa. Il y eut alors dans la campagne un tel tumulte qu'il semblait que terre et ciel croulassent, sur la Chersonèse. Pourquoi victorieux ici par la force des armes, qui sait ? peut-être victorieux, à Malakoff, par la vertu de la mine, pourquoi l'ennemi détruit-il ses murailles ? Ce bouleversement est-il l'effet d'une hallucination, ou bien les Russes renouvellent-ils à cette heure la comédie de guerre jouée, il y a près d'un an, devant Silistrie ? Passé minuit, ces chimères entretenaient encore l'abattement de ces anciens du siège, pardonnables, après tant de labeurs et de désenchantements, de se défier, à la veille du succès, du sort et d'eux-mêmes. Néanmoins la veillée s'écoulait, et le tir de la place s'était insensiblement ralenti ; le jour allait reparaitre ; et pas un coup ne partait plus, ni des avant-postes, ni des créneaux, ni des embrasures de canon. L'espoir renaît ; les regards avides essayent de pénétrer l'horizon dépouillé peu à peu de nuages ; et l'on commence à se persuader que la vie s'était retirée des remparts. Bientôt les messagers de Malakoff publient que l'assiégé n'est plus, et que Sébastopol nous appartient. Voici l'aube, mais la brume matinale étend encore un rideau sur le fond du paysage : on n'ose



croire à cette bonne nouvelle. En même temps, une gerbe de lumière resplendissante s'échappe des entrailles du fort Saint-Paul. Une secousse accompagne, comparable aux ébranlements qui précèdent les cataclysmes terrestres ; l'effet de la commotion dissipe le brouillard circonvoisin ; la brise qui se lève balaye la fumée au-dessus du foyer ; et à la place de ce boulevard qui défendait si fièrement l'entrée du port, on n'aperçut plus qu'un amas de cendres, et la mer écumante à l'entour, sous la chute des plâtres projetés. C'était comme le bouquet final du feu d'artifice. Nous considérions, terrifiés de plaisir, cette ruine éloquente que l'aurore embellissait de ses premiers reflets, quand le soleil déchira le voile de la ville ; et, de l'orient à l'occident de nos lignes, la joie déborda de tous les cœurs. Toutes les bouches entonnèrent le prélude du chant triomphal : Dieu soit loué, amis ! voyez là bas, dans Malakoff, nos compagnons d'armes ! les Anglais, sur leurs traces, inondent le Redan, dont on leur a poliment ouvert l'entrée ! Salut aussi au drapeau de l'Alma, qu'on brandit au faite du bastion du Mât, vide de Russes ! Les forçats dont on brise les fers n'éprouvent pas une ivresse pareille ! les larmes de plaisir coulent d'abord, spontanées, au souvenir de la patrie qui tend déjà les bras, à la pensée des parents qui déjà nous appellent. C'est un vaste chœur d'allégresse, où l'émotion se marie à la folie, où les voix s'unissent aux applaudissements. On crie à bas la tranchée ! comme on crierait à bas la tyrannie ! à nous, Sébastopol, enfin ! Ce mot eut un retentissement inexprimable, de la troisième parallèle aux rivages de Kamiesch. Le camp se réveille dans la joie. Le plateau Chersonèse est électriquement couvert de pavois, en réjouissance de la fin du siège.

En effet, la garnison avait consacré la nuit à son mouvement de retraite, habilement dissimulé. A défaut des vainqueurs de Malakoff empêtrés, le malheur avait poursuivi les assiégés dans cette évolu-

tion suprême de la défense. Une portière du pont s'était rompue, sous le poids des voitures et des bataillons qui défilaient à rangs serrés, et avant de toucher la rive amie, la meilleure partie de l'armée russe avait failli se noyer. Les épaves qui surnageaient de tous côtés, à la clarté croissante du matin attestaient ce pitoyable naufrage. On découvrait les pontonniers russes sauvant les plus précieux débris et repliant les radeaux. Une flottille de canots emportait à force de rames un dernier chargement de blessés, tandis que les morts, en grand nombre, flottaient, ballottés par les vagues. Les incendiaires de la nuit, au pas de course, descendant des hauteurs du faubourg et de la ville, s'embarquaient honteusement, dans les anses de refuge, et voguaient à force de rames, sur le sillage des bateaux d'hôpital. Çà et là, à la surface des eaux, nageaient les cadavres des gros navires de Sinope, les uns montrant à peine leurs mâts fracassés, qu'on aurait pris de loin pour des croix tumulaires, les autres dont les dépouilles à moitié submergées fumaient ainsi que des bûchers sous-marins ; derrière, le groupe des vapeurs épouvantés des désastres du bombardement, ne sachant plus où se cacher, enviant le sort de nos escadres qui se tenaient en sentinelle à la Quarantaine, flammes et banderoles au vent, telles qu'une escorte navale des fuyards ; dans la poussière de l'horizon, les troupes russes d'arrière-garde, accélérant leur marche vers le camp retranché, sous l'égide du fort Constantin, prêt à soutenir aussi vaillamment qu'au 17 octobre l'honneur du pavillon ; au premier plan, le spectre éploré de la ville conquise, semblable à l'ombre de Babylone ou de Troie ; autour de ces décombres, la ceinture des fortifications démantelées, veuves de défenseurs ; puis les terrasses des bastions se repeuplant déjà des premiers visiteurs français, dont l'allégresse contrastait avec la couleur de ces lieux d'abominations glorieuses ; enfin le champ de bataille, vaste table du sacrifice, baignée, depuis hier,

du sang de plus de vingt mille victimes ; et le ciel bleu de l'Orient égayait de sa lumière cette vue de la mort de Sébastopol.

La journée passa en maraude, en folies ; et vers le soir, empourprée par les feux du crépuscule, animée par le retour au camp des vainqueurs en émoi, la Chersonèse était merveille à voir. On n'entendait que des chants de fête et des cris de victoire ; la France, même en Crimée, avait été fidèle à ses traditions, puisque le 9 septembre fermait le siège au milieu des éclats de rire. La veillée fut bruyante, mais de courte durée, et, malgré l'excès de la fatigue, l'armée, avant de s'endormir, en prières, sans consigne, dans le silence de la tente, remercia Dieu qui l'avait enfin menée au port.

Cependant de simples postes de police avaient relevé la garde ordinaire de la tranchée. Tous les canons de batterie, après avoir à loisir, entre le matin et le soir, décoché leurs coups d'adieu aux vaincus, se taisaient pour jamais. Les poudrières, les magasins étaient à sec, d'un bout à l'autre du champ d'attaque, les pyramides de projectiles partout évanouies. Cessation du travail sur toute la ligne. En maints et maints endroits des parallèles, les parapets s'affaissaient, à moitié aplanis par le piétinement des passants ; les créneaux et les embrasures, aux mourantes clartés du jour, simulaient les ouvertures d'un front de fortifications inhabitées. Les rares gardiens de nuit, enjambant sans crainte le rempart, remplissaient les bastions et l'intérieur de la place. L'arène était transportée au delà de Sébastopol, désormais dépendance des camps. Au loin la mer retentissait, broyant dans la rade, à grand bruit de lames, les débris dispersés de la marine russe. Autour de la citadelle du Nord, l'ennemi vaincu achevait de se cantonner, et derrière ses retranchements, à la lueur des réchauds de sûreté, au clair de lune, on apercevait les sentinelles aux aguets. Pas un signe de vie ne se manifestait à travers ces bivacs de refuge ;

seulement quelques bombes s'élevaient des casernes du fort Constantin, au-dessus des cendres de Sébastopol et sur les devants de l'estacade, émaillée de signaux. Cet héritier de la vengeance du bastion du Mât et de Malakoff s'indignait contre les escadres alliées qui, hors de portée du canon depuis le matin, l'avaient outragé par des salves de réjouissance. Pendant ce spectacle, les mille et mille blessés de la veille gémissaient sur des grabats d'ambulance, et l'autan, précurseur de l'automne, soulevait la poussière autour des bataillons de morts. Au milieu de cette scène de nuit du lendemain de l'assaut brillait à l'arrière-plan la première apparition de la paix. Il restait à l'assiégé l'honneur de son blason et des positions inexpugnables. Les Anglo-Français avaient atteint le but de la guerre par l'abaissement de la Russie ; le sort de Constantinople ne pouvait désormais être décidé que par leur concert. Les deux partis avaient dépensé par milliards les épargnes de la civilisation ; plus de trois cent mille hommes avaient péri, et l'on devinait déjà dans l'attitude des belligérants le prélude de l'armistice.

---



## CONCLUSION



# LIVRE I

## ETUDE SUR LES SYSTÈMES

DE L'ATTAQUE ET DE LA DÉFENSE

Le siège de Sébastopol marquera, dans l'histoire, l'épisode le plus grandiose de la question d'Orient, et une œuvre sans pareille du génie de la guerre moderne. Dès l'origine, cette entreprise, à plus de mille lieues de la France, avait été conçue par son promoteur comme un simple coup d'audace. Pourtant, dans la pensée du maréchal Saint-Arnaud, cette diversion en Crimée ne consistait pas à débarquer, à brûler ses vaisseaux, à se précipiter sur une place ennemie et à l'enlever d'emblée ou à échouer sous ses murs, sans espoir : le chef de l'armée d'Orient calculait qu'il faudrait établir le siège devant Sébastopol, et lutter contre les renforts. Mais ces travaux et ces combats ne devaient pas, selon lui, se prolonger au delà d'une campagne. Les commencements de l'expédition semblèrent confirmer ces prévisions; on descendit à Oldfort comme en terre amie, sans coup férir, presque à la face des Russes, qu'une fausse tactique condamnait à l'immobilité sur les montagnes voisines. La journée de l'Alma rappela à la France les lauriers d'Austerlitz. Le prince Menschikoff, en pleine déroute, se rallia vers Sébastopol. Le maréchal se mourait; mais une longue agonie n'avait pas obscurci ses facultés, et, de son chevet, s'il acquiesça à l'abandon de son plan d'at-



taque favori par le fort du Nord, concerté à Varna, loin des lieux et d'après des données superficielles, ce ne fut pas uniquement pour complaire à un timide disciple de Wellington ; mais les études faites à vol d'oiseau, en passant au bivac de la Belbeck, avaient dissipé les erreurs accréditées sur l'assiette, sur la force matérielle de la citadelle russe, et la postérité ne lui aurait pas pardonné d'avoir couru, sur une plage sans ressources, le risque d'un échec, dont les conséquences auraient été calamiteuses. Donc, les alliés, d'un commun accord, tournant les hauteurs de Mackenzie, à la recherche du plateau Chersonèse, exécutèrent cette marche de flanc de vingt lieues, à travers les bois, qui surpasse en témérité les aventures des croisés : imbroglio stratégique, où vainqueurs et vaincus, en colonne à la débandade, cheminèrent, près de deux jours, côte à côte à leur insu, sur deux routes parallèles et obscures, tremblant à qui mieux mieux de se coudoyer. Le bonheur nous protégea dans cette excursion forestière du nord au midi ; et, avant son dernier soupir, le maréchal eut la consolation de savoir que, sans encombre, sans résistance aucune, les assiégeants arrivaient à Kamiesch et ouvraient la lutte.

Peu après, il mourut en mer, presque en face de la ville objet de ses rêves et de son ambition. Son successeur n'héritait pas des brusques projets de conquête qu'on lui supposait ; d'ailleurs, premier signe de cette division du commandement qui devait peser comme une fatalité sur l'avenir de la guerre, l'opposition manifeste de lord Raglan à une attaque de vive force, aurait paralysé les mouvements en ce sens. Or, sous le charme de l'ignorance du corps de place, la foi aveugle, en la fortune aidant, forts enfin de l'appui et de la rivalité des flottes, Anglais et Français, de concert, ébauchèrent l'œuvre de la tranchée, à grands traits ; et dès qu'à mille mètres du rempart quelques couples de canons de moyen calibre furent braqués, on commença le bombardement.

C'était le 17 octobre, à six heures du matin; vers dix heures les batteries étaient réduites au silence. Les escadres intervinrent alors : elles jetèrent vingt mille boulets à la mer, et cette diversion tardive ne changea pas la face de la journée. Ainsi l'expérience d'une action de vigueur avait abouti à un échec complet, et il était évident que pour frayer à coups de canon un chemin aux colonnes assaillantes, il fallait à tout prix accroître l'artillerie dans une proportion notable, et par conséquent franchement entamer des attaques régulières. Ce préambule singulier ne provient pas d'un oubli prémédité des principes de Vauban. Les illusions de l'Alma, surtout la faiblesse numérique des Anglo-Français ne permirent pas de procéder suivant les règles ordinaires, d'envelopper, avant tout, la ville d'une double ligne de circonvallation demi-circulaire, adossée des deux parts à la mer, dominant à la fois la vallée de la Tchernaiâ et le plateau de Mackenzie. Cependant cet exemple de défaut d'investissement, dans son éclatante originalité, sanctionne la théorie classique; car il est clair que Sébastopol aurait plus tôt succombé si une armée d'observation s'était tenue à cheval sur les chemins de l'intérieur, si l'assiégé, bloqué, condamné à ses propres moyens, n'avait pu, après chaque revers, se retremper dans les rangs de l'armée de secours, sans cesse grossie par de fraîches recrues.

De cette condition anormale, que créèrent immédiatement à l'assiégeant la nécessité et un excès de confiance, découla un développement extraordinaire des attaques. En effet, puisqu'elles pouvaient combiner leurs efforts, grâce à la liberté des communications, la garnison et l'armée de secours, dès que la ville fut à l'abri d'une surprise, devaient chercher, en agissant de concert, à couper l'ennemi de sa base d'opérations. Tel fut le but de ce coup de foudre d'Inkermann, qui faillit presque pousser les assiégeants au bord de l'abîme. Afin d'empêcher le retour de tentatives pareilles, il importait à ceux-ci, sans

retard, de consolider les flancs de leurs positions, conséquemment de prolonger à gauche les redoutes et les tranchées jusqu'au rivage de la Quarantaine, à droite, de couvrir Balaclava. Devant ces exigences défensives, on sacrifia provisoirement la marche des têtes de sape. Presque toutes les forces furent employées à la transformation d'urgence de la Chersonèse en camp retranché. Mais quand, vers la fin de l'automne, il redevint possible de reprendre, sans arrière-pensée, les travaux ordinaires, il restait moyennement plus de six cents mètres à franchir à travers le roc depuis la parallèle avancée jusqu'au glacis de Sébastopol : Corollaire fatal du point de départ de la tranchée, pris à une distance de la ville presque double de celle que l'art prescrit ! Cet éloignement, en quelque sorte justifié par l'impatience d'ouvrir le feu et d'en finir à la pointe de l'épée, concourut, avec le défaut d'investissement, à dénaturer le siège en un duel à outrance de la Russie contre les deux rivales qui lui disputent la souveraineté en Orient ! Sans doute l'artillerie rayée placera toutes les villes fortes de l'Europe, du moins en ce qui concerne la portée et la puissance des pièces, dans les mêmes conditions de résistance que Sébastopol, armé, dès l'origine, avec les plus gros calibres de la marine : convient-il donc d'ériger en principe cette nouveauté d'un établissement trop éloigné ? Or, si l'on avait jeté l'ancre, d'emblée, à mi-distance du Clocheton au rempart, on aurait économisé plusieurs lieues de cheminements et des flots de sang, même en tenant compte du jeu des boulets, plus meurtrier de plus près ; surtout, quel gain de temps inappréciable ! Peut-être alors, avant l'arrivée des secours de Pérécop, qui décidèrent l'action du 5 novembre, mais, à coup sûr, avant la mauvaise saison, on aurait pu abrégé assez le trajet des colonnes d'assaut sous la mitraille, pour qu'une entreprise de vive force offrît des chances de succès. Le froid apporta à la guerre de siège un singulier élément de lenteurs

nouvelles, et aussi de grandeur ! Dès que ces terribles mois de décembre, de janvier et de février, que le czar appelait avec raison ses plus fins généraux, se furent déchainés sur la Chersonèse, tout changea de face. Mieux encore qu'après Inkermann, il ne fut plus essentiellement question d'avancer, mais de ne pas reculer, surtout de vivre. A la faveur des épreuves qui écrasent leurs ennemis, les Russes sortent, la pioche à la main, de leurs bastions, que des prodiges d'habileté et de valeur ont rendus, en trois mois, inexpugnables ; et, bientôt, par une modification des rôles, on ne distingue plus ni assiégeants ni assiégés ; il n'y a plus, à proprement parler, que deux armées qui, de front, méthodiquement, derrière des courtines mouvantes, marchent à leur rencontre. Chaque journée de cette période prend les proportions d'un combat d'artillerie ou à la baïonnette ; les chances des deux partis se balancent : si les uns sont maîtres de la mer, les autres communiquent librement au dehors ; si les neiges obstruent la route des convois, à travers les steppes de Pérécop, les tempêtes interceptent la navigation de l'Euxin. En outre, le désarmement des vaisseaux fournit, de part et d'autre, une mine inépuisable de munitions et de bouches à feu. Les Russes enfin ne le cèdent pas à leurs antagonistes ; si bien que, sur l'arène des approches et des contre-approches, cette querelle à armes égales menace de se perpétuer. Cependant la misère règne au camp : les frimas redoublent de rigueur ; le feu de la place sévit. Pour sortir de l'impasse où la conspiration de l'hiver avec les défenseurs tend à les retenir, les assiégeants, par un effort de vertu digne des plus beaux temps de la république, lancent un défi aux éléments. Amaigris par les privations, sans feu, en haillons, ces enfants perdus de la tranchée tirent des entrailles du roc gelé un faisceau de parapets, y traînent un nouvel équipage de siège tiennent, en même temps, tête aux Russes, qui aspirent de plus en plus à l'honneur de l'offensive ; et

après trois mois de préparations douloureuses, ils étaient aptes, le 8 avril, à recommencer le bombardement. Par malheur, les Anglais, trop faibles, n'avaient pas suivi l'impulsion de leurs alliés. Dès le principe, des convenances de campement avaient présidé à la distribution des chantiers. L'indépendance militaire des collaborateurs impliquait la liberté des travaux : à chacun sa tâche ! chacun chez soi, et vive l'alliance ! Tant qu'il fut loisible à la poignée de vaillants soldats, que commandait lord Raglan de supporter le fardeau du service, ils masquèrent leur immobilité, vis-à-vis de Malakoff. Mais un jour vint où le patriotisme britannique avouant forcément son impuissance, il fallut subir les offres de secours, abandonner même la meilleure partie de la conquête future de Karabelnasia. Alors les premiers reproches s'élevèrent contre le plan d'attaque adopté ; la critique oublia que les sapes devaient s'accorder, dans leur déploiement devant le faubourg et devant la ville, que le retard des Anglais avait rompu une harmonie sans laquelle on n'avait jamais prétendu vaincre Sébastopol. On était alors en février ; il n'était nullement prouvé encore que Malakoff pût être le cœur de la place. Seulement, à titre de diversion, l'armée d'observation, au repos depuis Inkermann, prit le harnois de tranchée, et l'on s'attacha à réparer entre le Grand-Redan et la pointe du Carénage les torts de l'inaction de nos alliés. Le *jeune siège* fit merveille dès sa naissance, et du second rang il attestait sa vitalité, au fameux réveil de Pâques, dans cette canonnade de réouverture à grand orchestre qui devait être le signal des événements décisifs. Les assiégeants engageaient la revanche du 17 octobre avec cinq cent cinquante pièces approvisionnées à plus de six cents coups, par tête. Après une semaine de tir d'ensemble, les escarpes de Sébastopol, battues en ruine supérieurement, s'écroutaient en divers lieux. Mais la distance actuelle des places d'armes aux brèches eût-elle dès lors permis une action de

vigueur, que l'interposition graduelle, entre nos lignes et la ville, d'une deuxième barrière de fortification s'y serait opposée. Le système des embuscades russes reliées entre elles et, aux points les plus dangereux, rattachées au rempart, formait un véritable avant-corps de place dont il pressait de déblayer le champ de bataille. Le printemps fut exclusivement consacré à la prise de ces dehors, deuxième phase du siège, illustrée par les faits d'armes du 2 mai, du *Cimetière*, des *Ouvrages-Blancs*, du *Mamelon-Vert*. Tandis que la baïonnette et le canon, s'entr'aidant, réduisaient définitivement les Russes au rôle d'assiégés, pendant que l'achèvement du bastion Korniloff compensait pour eux, jusqu'à un certain degré, la perte des lignes de contre-approche, les tranchées de Victoria et du Carénage étaient en vue des glacis de Karabelnaïa; chaque pas en avant découvrait de mieux en mieux le commandement de Malakoff sur le faubourg et sur la rade, par conséquent la supériorité apparente de ce point d'attaque.

La facilité probable des sapes finales, l'enivrement des succès récents illusionnèrent les vainqueurs du 7 juin. La voie de Sébastopol par le bastion du Mât fut dédaignée; ce qui hier n'était qu'une assertion nébuleuse, on l'acclamait à présent comme une vérité : aller à Malakoff de suite, c'était triompher! Sans distinction de corps, l'armée tout entière, fatiguée de verser son sang goutte à goutte, ulcérée par une attente de huit mois, n'avait qu'un cri : Finissons-en le plus tôt possible. Au milieu de cet entraînement général, quoiqu'un gouffre long de trois cents mètres s'étendit devant les assaillants, on entama la partie du 18 juin. Après cet essai funeste, une troisième période commença : l'acharnement de la défense avait sanctionné l'importance prépondérante de Malakoff. Le *vieux siège*, par l'annexion de l'ouvrage du 2 Mai et du Cimetière, se trouvait acculé dans une impasse à bonne distance des murs

de la ville, jusqu'à ce que les progrès de l'attaque rivale autorisassent enfin à bombarder de concert, à travailler simultanément au succès de l'assaut général. Le programme des dernières opérations était tracé. Dès le 19 juin on avança contre les saillants de Malakoff et du Petit-Redan, avec un élan plein de sagesse, qui ne tarda pas à avertir du danger suprême la garnison refoulée, sans retour, de toutes parts, derrière ses murailles. La place étouffa bientôt dans l'étreinte des têtes de sape qui, de la Quarantaine au Carénage, se resserraient le long du rempart. Vainement le canon ennemi se surpassa; la sortie de Traktir ne réussit pas à dégager la ville. Alors c'en est fait de Sébastopol : les Russes se hâtent d'assurer leur retraite par la construction d'un pont de radeaux à travers la rade; ils s'efforcent surtout de miner le sol et les abords des bastions, espérant sinon ensevelir sous les ruines l'assiégeant victorieux, du moins ne lui laisser que des décombres. Passé la mi-août, au milieu de cet acte préliminaire du dénoûment, où le génie s'immortalise en ourdissant la trame des sapes rapprochées de Victoria et du Carénage, l'artillerie de siège, protectrice souveraine des ateliers de l'attaque, rouvre le feu avec un surcroît de vigueur. Le bombardement grandit de jour en jour, et finit par le plus formidable des assauts à coups de canon que les armées modernes se soient jamais livrés : mille pièces contre mille tirant quatre jours, à toute volée ; puis, quand les fortifications sont percées à jour et que les batteries russes sont éteintes ou impuissantes, on s'élance à l'assaut du faubourg et de la ville. Seul, le corps d'armée du général Bosquet l'emporte; la mauvaise fortune du 18 juin poursuit les troupes du premier corps, qui, blanchies sous le collier de tranchée, et ne s'étant rassasiées jusqu'à présent que de la gloire obscure des mauvais jours, méritaient en vérité d'être indemnisées à cette heure de la justice. Leur malheur rejaillit sur le

siège primitif, qui était le fruit de leurs peines, et dont ils se proposaient d'obtenir la justification complète sur la brèche du bastion du Mât et du bastion central. Le bulletin de la journée prononça à peine les noms de ces deux boulevards de la ville et de leurs adversaires. Cet oracle prématuré de l'histoire, ne jugeant que par l'impression du moment, décerna presque toutes les couronnes du 8 septembre aux heureux conquérants de Malakoff. Néanmoins la résistance désespérée des Russes devant la ville, l'accumulation significative de leurs moyens de défense de ce côté, suffiraient pour réhabiliter au besoin éloquemment le siège de gauche; et, en définitive, si au dénouement le hasard de la guerre avait également réparti la victoire entre les deux grandes colonnes d'attaque, les conséquences de l'assaut n'auraient pas été limitées à l'évacuation de la garnison, avec armes et bagages; mais les Russes, privés de leurs communications, n'auraient trouvé d'autre salut que dans la reddition ou la mort.

En résumé, le défaut d'investissement, l'éloignement excessif du point de départ de la tranchée, la saison d'hiver, la faiblesse des Anglais, toutes ces causes, jointes à la richesse exceptionnelle des arsenaux de Sébastopol et au système de la défense, conduisirent l'assiégeant à conquérir, dans une terre rebelle, vingt-cinq lieues de cheminements à la sape volante, à dresser près de cent cinquante batteries, armées de mille pièces environ, à combattre, sans merci, deux cent mille contre deux cent mille : tournoi gigantesque de onze mois, en champ clos de la Chersonèse, où il périt plus de jeunesse qu'il n'en faudrait pour la colonisation des déserts de l'Algérie, où il fut dépensé en fumée une somme suffisante pour extirper la misère d'une partie de la France : duel sans exemple dont la folie accuserait la Providence, si la morale de ce drame n'enfermait une consolation pour l'avenir de l'humanité; en effet, le siège de Sébastopol a prouvé que l'artillerie est,



comme la vapeur, une force à laquelle rien ne résiste, et que les perfectionnements de cet instrument civilisé de destruction feront un jour de la guerre une des utopies de la politique.

Si, forcée dès l'origine d'accepter la loi de la nécessité et de subordonner ensuite son plan de travail aux évolutions de l'assiégé, l'attaque, à Sébastopol, eut presque jusqu'à la fin à suivre un sillon tout tracé, la défense resta du moins jusqu'au printemps indépendante dans sa sphère d'action, et son œuvre peut être envisagée comme un fait sans précédent dans les annales de la guerre de siège. La fortification primitive de Sébastopol relève en partie de la doctrine de Vauban, en ce sens que son enceinte présente une application du front bastionné. Il est vrai que les bastions sont exempts de la plupart des défauts reprochés à ce système, création du grand ingénieur de la France : ainsi, les prolongements géométriques de leurs faces, coupant la zone des attaques en des points peu éloignés des glacis de la ville, ces faces dévient, à longue distance, le tir à ricochet ; ainsi encore, la distribution des saillants des ouvrages sur une ligne sensiblement droite empêche l'ennemi de croiser ses feux en un endroit déterminé de l'enceinte, et de le rendre inhabitable ; de telle sorte que dès l'abord l'assiégeant se voit privé de ses deux armes, d'ordinaire les plus redoutables : le ricochet et le croisement des feux. Mais le long de l'ancien corps de place de Sébastopol, les tours Maximiliennes disséminées dénotent déjà, avant l'ouverture du siège, l'inspiration de l'école allemande. Ce double caractère se retrouve dans l'agrandissement immédiat des remparts, pour les besoins de la défense, que signale le canon de l'Alma. Dès son apparition, le général Todleben semble se montrer éclectique en matière de fortification, car il perfectionna le tracé bastionné pour l'achèvement des murailles de la ville, et il l'assouplit à la configuration du terrain dans l'improvisation des para-

pets de Karabelnaïa. Mais sitôt que le succès du 17 octobre eut déjoué pour un temps les entreprises de vive force, et que la ville fut fermée, il basa la défense extérieure sur les forts détachés et sur les camps retranchés, fondement de la méthode des ingénieurs d'outre-Rhin. Pour préparer la construction de ces dehors, supérieurs à ceux de nos places fortes, parce qu'ils se plient mieux aux exigences de l'imprévu, il multiplia dès le commencement les embuscades, de plus en plus loin des glacis, entre la Quarantaine et les pentes extrêmes du mont Sapone; il le fit pendant que les dépouilles de la flotte garnissaient de pièces de gros calibre le pourtour des bastions, pendant qu'une haie habilement interrompue de parapets dissimulait la faiblesse du faubourg, par un tour de main tellement rapide que si les Anglais, à la veille d'Inkermann, avaient su profiter du point d'attaque de Malakoff, peut-être aurait-il été trop tard pour surprendre la place. Peu à peu ces postes de tirailleurs, liés ensemble et agrandis, se métamorphosèrent en lignes de contre-approche. A la fin de l'hiver, c'étaient des redoutes avancées, et bientôt, armées de pied en cap, elles se dressaient, sous les noms de Cimetière, de l'ouvrage du 2 Mai, du Mamelon-Vert, des Ouvrages-Blancs, comme autant de boulevards, exigeant individuellement une attaque régulière, jetés sur le passage des têtes de sape ennemies. Il est vrai de dire que l'édification de ces retranchements d'avant-poste fut favorisée par l'abondance de la terre sous la pioche des Russes; comme si la nature n'avait pas été assez libérale envers Sébastopol en l'entourant de fossés sous forme de ravins profonds, et en abaissant le sol environnant au-dessous du niveau de ses boulevards, elle avait prodigué dans ses entours, à l'exclusion des champs de l'attaque, cet élément de la fortification, sans laquelle maçonnerie n'est qu'un accessoire impuissant. Doués du génie des terrassements, les défenseurs en surent tirer un merveilleux parti, non-

seulement au dehors, mais aussi dans l'intérieur des bastions, où ils semaient à profusion les traverses suivant les besoins, où les épaulements naissaient par enchantement, si bien qu'en sa fonction l'artillerie de siège tourna longtemps comme dans un cercle vicieux; et en effet la canonnade d'aujourd'hui avait-elle ruiné un parapet ou une batterie, le lendemain ils réapparaissaient, restaurés fraîchement; vingt fois ainsi on chanta la chute du bastion du Mât. Autre conséquence considérable de cette facilité du travail : le défilement était impraticable pour l'attaquant; telle tranchée qu'on croyait, au moment de son ouverture, abritée des coups obliques, perdait, peu de jours après, cet avantage, les Russes ayant disposé de quelques bouches à feu, pour la battre d'écharpe : il fallait alors nécessairement déplacer, ou du moins remanier sa gabionnade. Donc, moins de sécurité et perte de temps pour l'assiégeant. Ainsi, la possibilité tardive de ricocher les faces des bastions et la menace à chaque pas d'être pris d'enfilade, aggravaient encore l'infériorité topographique et géologique de l'ennemi. Le talent qui inspira l'établissement des contre-approches et des contre-batteries, ne dirigea pas les sorties. Généralement les Russes commirent la faute de lancer sans but défini une poignée de volontaires, la nuit, contre les ateliers de l'attaque. Ces affaires à la baïonnette, dans l'ombre, n'entraînaient pas un recul, pas même un retard des cheminements, mais de part et d'autre, la mort de quelques champions; et, comme le succès restait invariablement à l'assiégeant, l'effet moral, pour lui, était une compensation de ses pertes; ce système de sorties inintelligent fut terminé par l'acte de désespoir de Traktir.

Quand, après l'enlèvement de ses lignes extérieures, Sébastopol fut enfermé, sans espoir, dans ses murs, l'influence germanique s'exerça plus manifestement que jamais, sur la conduite de la défense. Avec le même entrain qu'ils avaient mis à la réali-

sation de l'avant-corps de place, les Russes étendirent alors de haute lutte les galeries de mine, sous le sol des glacis et des bastions. En s'éloignant de la lice, le général Totleben, blessé, laissa le conseil de poursuivre sans répit le réseau des contre-approches souterraines, et, peu s'en fallut que l'accomplissement de ce vœu, inspiré par une idée favorite des disciples autrichiens et prussiens de Montalembert et de Carnot, ne détruisît, par l'explosion de Makoff sous les pieds de l'assiégeant, tous les fruits de l'assaut heureux. Tandis que les mineurs russes poussaient leur sillon en avant, Malakoff atteignait l'apogée de sa puissance. Cette pièce principale de la fortification de Sébastopol offre l'empreinte de l'esprit, trop spéculatif des ingénieurs allemands. Une étude exagérée des périls à conjurer, l'accumulation des traverses et des coupures, qui résulta de cette préoccupation; bref, le désir de trop bien faire aboutit, dans la pratique, à la fermeture de l'ouvrage à sa gorge, et cette disposition, au moment décisif, prépara l'écueil des défenseurs; car derrière les parapets de clôture la division Mac-Mahon trouva un abri d'où l'on plongeait au loin dans l'intérieur de Karabelnaïa, tandis qu'au contraire, si le champ, au seuil de la citadelle, vers le ravin d'Ouchakoff, était demeuré libre de toutes barrières, les colonnes d'assaut seraient restées longtemps en prise aux feux des batteries de la deuxième ligne, et les retours offensifs qui illustrèrent coup sur coup la résistance finale des Russes auraient pu différer peut-être encore l'heure de la défaite. Malgré ses imperfections, cette place d'armes monumentale, élevée en quelques mois sous les regards de l'assiégeant, fut le digne couronnement du système défensif de Sébastopol. Par ce système, considéré dans son ensemble, et en faisant abstraction des théories d'où il est issu, un siège devient une immense opération où les deux partis se disputent l'honneur de l'attaque, où même, durant une longue période, le rôle passif appartient à

l'assiégeant, obligé de suivre pied à pied la défense, partout où il convient à celle-ci, pour son avantage, de se déployer; la garnison, loin de se barricader dans ses murs, s'arme en masse des outils du pionnier et marche à la sape au-devant de l'ennemi, sans se détourner, confiant en quelque sorte au corps de place et aux embuscades le soin de les protéger et de contrarier, sinon de ruiner, les approches de l'assiégeant. Sans doute il serait absurde de proclamer comme modèle, dans tous les cas, tout ou même une partie de ce que les Russes ont fait, par exemple, d'imposer des cheminements extérieurs à une faible garnison qui ploie, dès que l'état de siège est déclaré, sous le poids du service classique. Mais les défenseurs abondent-ils dans la place, les ressources sont-elles vastes, l'investissement, par relâchement de rigueur ou par principe de l'attaque, ne s'opposant pas à l'introduction des convois de munitions, les errements russes pourront alors fournir une carrière, utile à l'imitation; et si, pendant la guerre de siège, les armées de secours et d'observation tiennent la campagne, peut-être, en gagnant du temps, la ville assiégée évitera-t-elle le sort de Sébastopol.

Après l'examen des travaux, le panégyrique des ouvriers : à l'infanterie, la palme ! L'éloge que, du haut de l'Alma, le maréchal Saint-Arnaud, en sa dernière proclamation, décernait aux zouaves, s'applique à tous ces régiments de Crimée, vieillis à la tranchée, au milieu d'épreuves fameuses, qui semblent renouvelées du siège de Mayence, et qui font de l'armée d'Orient la digne fille de l'armée républicaine du Rhin. Le type accompli du soldat est ce fantassin qu'à sa place de bataille, en face de l'ennemi, à côté de ses rivaux, on serait tenté de prendre pour un adolescent, mais qui, par la force et les vertus, descend de l'Hercule antique : de droit, partout, au premier rang, hivernant à la belle étoile, avec un morceau de biscuit, des cartouches et l'espérance dans son sac, se donnant parfois, entre deux gardes, le

luxue d'une nuit au gîte de la tente, ingénieux à éluder la misère, désarmant le ciel par son humeur joviale, toujours entraînant la victoire à la suite de son drapeau; tel, en un mot, qu'à le voir devant Sébastopol, à l'œuvre, l'Europe se ressouvint des grands jours de la révolution française, et que deux fois, à Inkermann, à Malakoff, l'Angleterre fut condamnée à l'applaudir.

Pour la cavalerie, le siège passa en fausses alertes et en déceptions. Elle n'était pas à l'Alma; Balaklava donna la mesure de sa valeur; au 5 novembre, on vainquit sans elle: plus tard, loin du canon de la place, elle garda la Tchernaiâ avec honneur. Enfin, à Traktir, elle espéra en vain se montrer. De cette inaction fatale, pendant tout le cours d'une des guerres les plus considérables du temps présent, des critiques ont déduit l'inutilité future de cette arme en dehors du service d'éclaireurs; d'autres, plus formels, rajeunissant la thèse du chevalier de Folard, ont conclu la suppression, ou tout au moins la réduction de la grosse cavalerie. Pour réduire cet argument à l'absurde avec des idées d'un autre ordre, ne vaudrait-il pas autant demander qu'on rayât du système de nos places fortes les murs d'escarpe, parce que la fortification de Sébastopol n'en avait généralement pas? Il est évident que, puisque les escadrons n'ont rien eu à faire en masse, au siège, l'expérience de la Crimée ne prouve rien contre l'importance des cuirassiers ou des carabiniers dans le jeu ordinaire des batailles; il faut encore emprunter les éléments d'une appréciation saine des *charges en ligne* à l'histoire de la république et de l'empire, par conséquent, passer condamnation jusqu'à ce que les prodiges de l'artillerie de l'avenir ne comportent plus cet instrument classique de la victoire, à la guerre.

Quant aux armes spéciales, elles maintinrent leur réputation traditionnelle. Le génie apprit, en cette rude école d'une année, à s'affranchir de ces procédés routiniers qui éternisaient les opérations de l'at-

taque, et ont rendu, après Vauban, les sièges odieux aux premiers capitaines des temps modernes. Sa méthode, devant Sébastopol offre un caractère plus novateur qu'on ne pense. La marche, à la sape volante, conduite par le général Bizot, de la première parallèle au pied des glacis du bastion du Mât, accomplie, en treize jours, à travers le roc, malgré l'opposition d'une artillerie formidable, restera comme un modèle de rapidité sans pareille et d'audace originale. Le dernier réseau de cheminements contre Malakoff égale, comme art et comme miracle d'exécution, les combinaisons les plus savantes de l'ingénieur russe, les plus lestes tours de force des pionniers adverses; sans citer d'autres exemples de ce qui a été fait, soit devant la ville, soit devant le faubourg, en général, rien n'a été régulier, dans le sens pédagogique du mot. Les brigades de travailleurs poussent en avant la gabionnade, nuit et jour, au mépris du canon, se souciant médiocrement des conditions de défilement des tranchées, que la défense et la configuration du terrain, le plus souvent, ne permettaient qu'en partie de remplir; ils bornent leur office, par la suppression de tout attirail de zig-zags superflus, à préparer, chemin faisant et en cheminant au plus haut degré de vitesse, l'emplacement des batteries et des lieux de rendez-vous des colonnes d'assaut. Les fautes reprochées, devant Sébastopol, à la direction générale des attaques se résument, en dernière analyse, à des lenteurs; mais ces longueurs anormales avaient principalement pour cause des circonstances indépendantes et hors des prévisions du métier. Le choix du point d'attaque a surtout excité la férule de la critique étrangère. On a dit que les alliés auraient dû, pour prendre vite Sébastopol, concentrer tous leurs efforts sur Malakoff; d'abord, parce que ce côté du corps de place était à peine défendu à l'origine du siège, ensuite, parce que les hauteurs de Karabelnaïa dominaient le reste des fortifications. Mais, Malakoff n'était-il pas compris, au

même rang que le bastion du Mât, dans le plan concerté primitivement entre les assiégeants anglo-français ?

L'infériorité des Anglais, dans l'accomplissement de leur tâche, n'amoindrit en rien le mérite de dignes compagnons d'armes, puisqu'elle eut sa source dans les vices de leur administration militaire; mais, elle empêcha de conduire à bonne fin, peut-être avant le 5 novembre, deux entreprises, qui se complétaient l'une par l'autre. Dès lors, puisque la faiblesse des Anglais allait en empirant de plus en plus par les rigueurs de la mauvaise saison, on accuse les attaquants de la ville de ne pas s'être chargés d'emblée de la conquête de Malakoff. Oublie-t-on donc les difficultés diplomatiques que rencontra le chef français, aux prises avec la susceptibilité britannique? Décembre, janvier et février se passèrent, au conseil, dans une lutte singulière, entre deux collègues égaux et libres: le général Canrobert, au nom de l'intérêt commun, et avec tout l'art des ménagements internationaux, réclamant l'abandon du siège de Malakoff, lord Raglan, mettant à ce sacrifice des conditions inacceptables, ne se rendant à l'évidence qu'à la dernière extrémité, après une perte de temps irréparable; et en effet, quand il fut possible aux auxiliaires des Anglais d'étendre leurs attaques devant la région orientale de Karabelnaïa, une entreprise de vive force contre la place, par ce côté, avait perdu ses meilleures chances de succès. Le temps n'était plus où le bastion n° 2 se réduisait aux ruines d'une tour et à des lambeaux de parapets. A la faveur des tâtonnements trimestriels de l'ennemi, la défense avait fortifié ce point du faubourg de Sébastopol, et Malakoff sortait déjà, tout armé, du cerveau de Totleben. Ce temps d'arrêt, sans lequel on aurait pu livrer l'assaut avec bonheur, avant la fin de la première campagne, ne fut pas la seule conséquence funeste de la division de commandement entre les alliés. L'armée d'Orient paya plus cher encore cette



anomalie stratégique. Quand, après le bombardement avorté d'avril, il fut question, par un coup d'audace, d'investir la ville; l'opposition à ce projet plein de grandeur, issu de l'initiative impériale, vint du camp anglais; et, pour ne plus donner à l'Europe le spectacle scandaleux de tiraillements pareils à ceux des débuts de l'expédition de Kertch, surtout pour éviter de nouveaux retards, le général Canrobert se dévoua patriotiquement au rétablissement d'une entente que la politique imposait aux chefs militaires. La mission du général Péliissier était plus nette, surtout plus facile. Maintenus par son prédécesseur dans un état de force invincible, les assiégeants demandaient à grands cris d'en finir; la saison n'excusait plus la moindre attente, le monde comptait sur les merveilles tardives des vainqueurs de l'Alma, trop longtemps embourbés dans l'ornière des tranchées. Il importait d'agir sur-le-champ; le commandant français abandonna toute idée de blocus. Pour prix de cette concession, lord Raglan, promit de ne plus entraver en rien la marche des affaires générales. Peu après cet accord, le Mamelon-Vert tombait; Sébastopol perdait, avec cet ouvrage, le dernier de ses boulevards extérieurs; dès lors, malgré l'échec passager du 18 juin, le siège rentra dans la voie tracée par le plan d'ouverture.

On a reproché particulièrement à l'artillerie de siège de n'avoir pas innové; mais l'oubli des données du problème a inspiré cette critique. A travers un terrain privé de tout commandement sur un point quelconque du corps de place, contre un front de fortification rectiligne qui n'admettait pas, de loin, le tir à ricochet, la science de l'artillerie assiégeante se bornait, dans la première période, à maîtriser par l'habileté de son feu les batteries ennemies. Or ce but était convenablement rempli dès la veille d'Inkermann, malgré une notable disproportion de forces; et cet avantage relatif alla en croissant progressivement.

Dès que, par suite de l'avancement des sapes, il devint praticable de ricocher les faces des bastions, la plupart des pièces furent affectées à cette destination souveraine, et à la reprise de Pâques la supériorité acquise se manifestait, grâce à une savante combinaison de coups de plein fouet et de coups obliques, par l'ouverture d'une large brèche et le délabrement des murailles de Sébastopol. Si l'on ajourna l'assaut, ce ne fut pas la faute du canon de siège. Durant la période finale, l'artillerie prit un développement gigantesque et resta à la hauteur de sa mission, à tel point que, de l'aveu du prince Gortschakoff, si le feu, prélude de l'assaut, avait duré un jour encore, la garnison aurait été, sans coup férir, forcée à la retraite.

Au fond et au point de vue le plus général, hors du domaine restreint des spécialités, le siège de Sébastopol qu'est-il, sinon le triomphe de la force brutale? L'art n'y a été que l'accessoire; si l'on avait pu le simplifier d'emblée, de manière à tracer trois parallèles en face des bastions d'attaque, l'une à six cents mètres du rempart, la seconde à trois cents mètres, la troisième au pied même du glacis; si, dans ces parallèles, on avait sans hésitation distribué les neuf cents bouches à feu composant l'armement définitif des tranchées anglo-françaises, plus les six cents mortiers, que les gouvernements alliés se décidèrent trop tard à expédier en Crimée; si enfin, avec cette triple ligne de batteries, on avait bombardé à outrance pour ruiner de toutes parts et à coup sûr, les fortifications de la ville (ce qu'on tenta d'ailleurs au mois d'avril, avec des moyens comparativement faibles, et ce qu'on fit avec plein succès du 5 au 8 septembre); sans contre-dit, Sébastopol aurait succombé avant l'hiver.

Dé cette induction, qui représente la série des attaques, à la fin couronnées de la victoire, il résulte que le bombardement est l'idéal de la guerre de siège. Mais la méthode de bombardement telle

qu'elle ressort de l'analyse du siège de Sébastopol n'a rien de commun avec le moyen préconisé par certains auteurs, consistant essentiellement, à entourer la place d'une ligne de feux et à la faire capituler par la terreur, procédé barbare, auquel le moyen âge, s'il l'avait connu, aurait réduit la science des sièges. Le système dont j'ai cherché l'expression dans la condensation des faits de l'attaque de Sébastopol n'est autre que la marche enseignée par Vauban, simplifiée par la suppression de tout ce qui diffère de la sape volante, de tout ce qui retarde l'établissement des batteries, et par conséquent l'heure de l'assaut. C'est, en un mot, la marche classique, ramenée à son maximum de vitesse. Quant à l'artillerie puissante qui forme la base du système, elle s'adresse uniquement aux fortifications qu'elle prétend démolir assez, pour que les colonnes d'attaque puissent les enlever de vive force : il s'agit d'un vaste tir en brèche, aussi savamment combiné que les progrès actuels de l'arme le comportent.

Malgré cette définition, les ingénieurs philanthropes et les amis de la paix se récrieront contre l'apologie d'un procédé de guerre réprouvé par la civilisation. A ceux-ci, je répondrai : « Vous plaidez pour  
« l'humanité, je suis des vôtres. Ouvrons l'*âge d'or*,  
« renvoyons les soldats à la charrue ! Ils ne de-  
« mandent pas mieux ; proclamons l'abolition de la  
« guerre ! Mais, tant que cette lèpre subsistera en  
« Europe, battons-nous le plus promptement possi-  
« ble ; rien n'est plus atroce, au combat, sous les  
« murs d'une ville assiégée, que cette temporisation  
« algébrique qui se couvre du masque de la pitié.  
« Chaque tâtonnement, coûte du sang, et à flots !  
« Pour ménager des pierres, on sacrifie des hommes ;  
« faire vite, à la guerre, c'est, de toute manière, faire  
« bien : le bombardement, dans les sièges, c'est de  
« la charité bien entendue. » Aux autres je dirai :  
« Derrière vos doléances, perce le cri de l'amour-  
« propre froissé, car vous sentez que le sceptre de

« Vauban échappe à votre routine. Je partage votre  
« dégoût pour une tactique qui laisse retomber le  
« poids de la guerre de siège sur les populations  
« innocentes, et dont les horreurs aigrissent les es-  
« prits. Mais la pitié n'est pas un élément de la  
« question. Si vous voulez contrarier un plan d'at-  
« taque avec des raisons de l'ordre moral, remontez  
« à la source du mal; avec les disciples de l'abbé  
« de Saint-Pierre, prêchez contre la gloire militaire.  
« Mais, tant que les procès entre les puissances  
« européennes se débattront sur le champ de ba-  
« taille, les problèmes de la guerre civilisée, re-  
« viennent à faire tuer le moins de monde pos-  
« sible; pour ce qui concerne les sièges, on atteindra  
« ce but en déblayant la pratique du maître de  
« tout l'attirail de ces lenteurs de l'école, qui coûtent,  
« en détail, beaucoup plus de sang que des actions  
« sagement brusquées. »

Il y a dans les idées de la guerre, comme dans les autres phénomènes de la civilisation moderne, une sorte d'enchaînement logique, et il serait intéressant de rechercher si, de l'exemple de Sébastopol, on peut déduire quelque application aux sièges que l'avenir nous réserve. Mais, ce siège, dans la spéculation, peut être envisagé sous un aspect plus général.

Les guerres ont, de nos jours, en Europe, une tendance à se simplifier non-seulement comme durée, mais aussi comme opérations stratégiques. Plusieurs causes principales concourent à ce résultat : l'influence des chemins de fer, au point de vue de l'art militaire, l'esprit de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, le caractère ruineux de l'industrie guerrière, enfin l'assiette des divers États, sous le rapport de la défense.

En facilitant au dernier degré les transports de munitions et de troupes aux points d'attaque, s'il s'agit de l'offensive, aux lieux menacés, dans le cas contraire, en annulant pour ainsi dire les distances devant les armées en campagne, la locomotive sem-

ble devoir accomplir, dans la science de la guerre une révolution plus radicale que celle dont l'invention de la poudre donna le signal. Au temps de la République et de l'Empire, les mouvements des combattants, pour atteindre vite le rendez-vous de lutte, étaient encore le comble de l'art, et les rapides enjambées de Napoléon, à travers l'Europe, passent à juste titre, en raison de la difficulté des communications, pour des chefs-d'œuvre du génie militaire comparables aux plus rares combinaisons du champ de bataille. Aujourd'hui ces prodiges de vitesse seraient un jeu, pour la vapeur. Les champions des nations belligérantes, au lieu de dépenser le meilleur de la saison en marches forcées, se voient en présence presque au lendemain de la rupture de la paix, et portent immédiatement les premiers coups. La durée de l'état de guerre perd donc au moins tout le temps consumé jadis en évolutions préparatoires.

La civilisation contribue aussi à abrégé les hostilités, à réduire le mal à sa dernière limite. Il est manifeste, en effet, que l'Europe marche vers un état d'équilibre stable. Les barrières des royaumes que la politique et la nature avaient divisés, tombent au bruit du sifflet des convois du commerce : les peuples, unis d'intérêts, sinon de cœur, entraînés par le progrès des mœurs, éclairés par les découvertes de la science, ont mieux à faire qu'à se battre ; et, sans caresser le plan de paix universelle qu'ont conçu plusieurs illustres philosophes de l'antiquité et des temps modernes, il est à présumer que l'Europe saura dans un avenir prochain, mettre en pratique, pour son bonheur, dans son gouvernement, les idées de fédération, dont Henri IV a été le promoteur. La guerre survivra peut-être, comme une loi de l'humanité, à ce rapprochement des races rivales ; mais les ennemis s'attacheront de plus en plus à adoucir cette nécessité, en circonscrivant l'autant que possible l'incendie. D'ailleurs la gloire militaire coûte trop cher. Autrefois, condition essentielle de l'existence

des sociétés, conduite par des conquérants ou des aventuriers, la guerre se perpétuait par le pillage. Aujourd'hui, les armées, composées de citoyens, esclaves, par éducation, des principes élémentaires d'honnêteté, n'osent même vivre aux dépens du vaincu et payent, en terre ennemie, à beaux deniers comptants, le moindre grain de riz consommé; aussi, quelle que soit la fortune des armes, les heures de lutte se comptent au poids de l'or, et, sous la menace de la ruine, les deux partis sont contraints de remettre brusquement l'épée au fourreau.

Cette probabilité de la limitation du champ de lutte, dans les conflits futurs de l'Europe, se justifie aussi par l'organisation défensive des divers Etats. Avant de marcher contre Sébastopol, les alliés méditèrent d'attaquer l'empire russe à l'intérieur. Mais devant les obstacles hérissant le seuil de la Bessarabie, le plan de guerre dut se changer en un simple défi, vers l'extrême frontière de la Crimée. Or, d'après cet exemple, il est permis de supposer que le réseau des forteresses monumentales dressées depuis 1815, le long des voies stratégiques, influera sur le caractère des guerres à venir. Anvers barre inexpugnablement la Belgique, et le cordon des places fédérales couvre si bien Vienne et Berlin, que les prouesses d'un autre âge seraient peut-être de notre temps matériellement impossibles, et qu'en cas de dispute avec l'Allemagne, il faudrait se contenter d'assiéger Luxembourg ou Coblenz.

Ces causes de la simplification de la guerre, en temps et en esprit, agissent tellement, depuis quarante ans, que les principaux faits de l'histoire militaire contemporaine, tournent dans le cercle de la guerre de siège. Les phénomènes de la civilisation, qui ont produit cet effet, vont en se développant sans cesse. Il est donc à croire que le système de duel que la France et l'Angleterre, aux prises avec la Russie ont dû adopter, finira par prévaloir dans les disputes à main armée des peuples de la famille

européenne. Les armées ennemies, après une bataille, se retrouveront en présence, sous les murs d'une ville forte, et sur cette scène restreinte, en quelque sorte exprès pour que le feu de la guerre ait moins de chances de s'étendre, où le plus puissant, sinon le plus hardi, aura l'honneur de l'attaque, elles videront la querelle, ainsi qu'en champ clos, aussi rapidement que les faciles communications et les perfectionnements des armes à feu le comporteront. Sébastopol peut donc être regardé non-seulement comme le type des sièges futurs, mais aussi, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme une formule vers laquelle tendra nécessairement la guerre civilisée.

---

## LIVRE II

### LE TRAITÉ DE PARIS

ET L'AVENIR DE LA QUESTION D'ORIENT

Dès le lendemain du 8 septembre, les assiégeants de Sébastopol, victorieux, se partagèrent en trois groupes. Les uns, les heureux de l'armée d'Orient, se rembarquèrent et firent voile vers la France; d'autres partirent pour des courses offensives sur terre ou sur mer; ceux enfin qui restèrent en Chersonèse commencèrent une attaque des forts du nord ou bien travaillèrent au désarmement de la ville et à l'abolition des tranchées. D'abord un corps de troupes, sous la conduite du général de Salles, reçut mission de tourner les positions de l'ennemi. Cette avant-garde alla gaiement, à travers les plantureuses vallées de la Tchernaiâ et de la Belbeck, se heurter aux rochers infranchissables de Batchi-Saraï, ne conquit que des trophées de verdure, et revint à regret, chassé vers Baïdar (1) par les premières pluies d'au-

---

(1). *Note de l'éditeur.*— Le récit de cette plaisante aventure de guerre, ainsi que des quartiers d'hiver à Baïdar, se trouvera dans un ouvrage de l'auteur intitulé : *les Délices de Capoue devant Sébastopol*, qui sera bientôt sous presse.



tomne, de cette plaisante promenade de santé, contre-partie de la Dobrutschka, que l'histoire appellera, empruntant ce nom à l'argot des soldats, *l'expédition des choux*. D'ailleurs, avec raison on avait agi mollement contre les refuges des vaincus après la chute de Sébastopol. Il était probable qu'un congrès pour la paix se réunirait avant la fin de la saison, et un avantage de plus remporté, sur la route de Simphéropol, à grands frais, aurait ajouté peu de poids en faveur des alliés, dans la balance de l'équilibre européen, en risquant de prolonger la guerre. La bonne tactique paralysait donc les entreprises de la stratégie, sur le théâtre principal des opérations possibles d'un blocus tardif.

Hors de l'arène du siège, quelques succès signalèrent la clôture de la campagne de 1855. Pendant qu'une partie du premier corps sondait à loisir les passages de l'intérieur de la Crimée, une division anglo-française, commandée par le général Bazaine, voguait vers Kinburn. Situé à l'embouchure du Dniéper, sur la baie de Kherson, ce fort gardait Nicolaïef et avait, à ce titre, une haute importance. On arriva sans obstacles devant ses murs. Le 17 septembre au matin, bombardes, chaloupes canonnières et batteries flottantes ouvrirent le feu supérieurement. Aussi, passé midi, les défenseurs, trop faibles, capitulèrent, après une vive résistance, au nombre de quatorze cents. On démantela la forteresse, et, avant la fin du mois, l'escadre, ne laissant qu'une minime garnison en ce poste isolé, rapporta à Kamiesch les dépouilles de Kinburn. Pendant cette heureuse démonstration, les croiseurs de la mer d'Azoff, par la prise de Taman et de Fanagoria, consummaient l'anéantissement de la puissance maritime de la Russie au midi de l'Europe.

En même temps aussi, le général d'Allonville était descendu à Eupatoria, à la tête de trois régiments de cavalerie, flanqués d'une batterie volante et de la division de Failly. Cette colonne, aidée par les Turcs,

se distingua. Plusieurs sorties dirigées sur le village de Sack, à vingt-deux kilomètres dans la terre ennemie, rappelèrent aux Russes leur infériorité en rase campagne. On fit des prisonniers, on s'empara de plusieurs pièces d'artillerie. Les éclaireurs du prince Gortschakoff reculaient au gré de la poursuite, quand l'hiver imposa sa médiation. Pendant ces événements extérieurs, l'attaque des forts du nord se développait. Dix-sept batteries s'étaient élevées comme par magie, depuis la redoute Canrobert, à l'est de la ville, jusqu'au fort Alexandre, à l'ouest, près de l'entrée de la rade. Cent cinquante bouches à feu armaient cette immense ligne. Elles avaient entamé le bombardement de la rive et des camps russes, dès le 12 septembre, à raison de vingt-quatre coups par pièce, chaque jour. Les fuséens, des terrasses de Sébastopol, prêtaient leur concours, jaloux d'illustrer, en cette parodie du siège, leurs machines à incendie. Les ouvrages russes souffraient du tir, mais ne cédaient pas, et leurs boulets bouleversaient, aux dépens des occupants, les ruines de la place conquise. A une longue distance, qu'il était impossible de diminuer, la rade restant terrain neutre, la lutte à coups de canon n'offrait aucune issue, et les fruits du tir, habilement conduit, n'indemnisèrent pas même de la dépense de munitions quotidienne. C'est pourquoi le 26 octobre, par ordre du commandant en chef, l'artillerie française donnait l'exemple du silence définitif. Dès lors aussi les chantiers du génie se bornèrent à la démolition du monument des sapes et principalement à l'achèvement des lignes de Kamisch, qui devaient, en tous cas, assurer à l'armée pleine liberté d'action.

Ainsi, au commencement de novembre, les champions, de toutes parts, posaient les armes, en attendant les arrêts de la diplomatie. Déjà les révélations des chancelleries européennes faisaient pressentir que la paix succéderait à la trêve forcée de la saison d'hiver. Sans doute l'Angleterre, inquiète des me-

nées de la Russie dans l'Inde, peut-être mécontente de sa part de lauriers en Crimée, penchait non-seulement pour la continuation, mais pour l'extension de la guerre. Si, à la veille de Sinope, il avait fallu la remorquer à la défense du Bosphore, maintenant que l'amour-propre et l'intérêt la poussaient en avant, elle aurait volontiers, enlevant au conflit ce caractère local que le génie de la prudence avait su lui imprimer, entraîné dans les aventures la France, à la suite de son pavillon, jusque sur l'Ingour. Mais rien n'appelait la politique impériale, hors de la brèche de Sébastopol. En deux années de victoires, il avait été assez fait pour la grandeur de la patrie, et par la destruction du plus redoutable boulevard de l'empire des czars, vis-à-vis de Constantinople, on avait résolu les difficultés immédiates de la question d'Orient, celles pour lesquelles on avait cru devoir secourir la Turquie. Quant à la Russie, en supposant que la défense sans pareille de Sébastopol n'eût pas suffisamment sauvé son honneur, la marche envahissante du général Mourawief à travers l'Asie Mineure, et la prise de Kars, malgré Omer-Pacha, semblaient une compensation convenable des revers éprouvés en Crimée, et permettaient d'ouvrir l'oreille aux propositions d'un arrangement.

Chaque courrier apportait au camp, dès les derniers jours d'octobre, les échos de mille bruits de pacification prochaine. Aussi, à l'approche du froid, l'armée, de Baïdar à Kamiesch, remettant l'épée au fourreau, prépara ses quartiers d'hiver avec cette quiétude sereine qui naît du succès et dispose aux joies du triomphe. Cet établissement fut troublé par une catastrophe dont le hasard parut la cause. Les magasins du Moulin sautèrent (15 novembre), et peu s'en fallut que le feu, durant l'explosion, se communiquant aux poudrières de Malakoff, ne vengeât tardivement l'assiégé. Le fracas de cette sorte d'éruption volcanique au milieu des bivacs alliés, avertit les Russes, en leurs retranchements, du coup terrible

qui frappait le vainqueur ; ils eurent comme une lueur d'espoir, et sur-le-champ, en l'honneur de cette aubaine inattendue, leurs batteries du nord de la rade lancèrent des salves précipitées dans la direction du ravin du Carénage. Cet orage dura toute cette soirée de deuil ; quelques passants furent tués, et ces malheureux fermèrent, avec les nombreuses victimes du désastre, le registre mortuaire de l'arrière-siège. Cet événement ranima aussi le courage des gardiens de la Belbeck, et à Baïdar, tant que les neiges n'eurent pas obstrué les issues de la vallée, l'avant-garde de l'armée vécut continuellement en alerte. Ce système d'escarmouches partielles se termina, le 8 décembre, par l'assaut des avant-postes de Baga et d'Orkousta. Une poignée de tirailleurs français, pris à l'improviste, repoussèrent plusieurs milliers d'ennemis. Bientôt après ce choc, les frimas refoulèrent les éclaireurs mêmes, dans leurs cantonnements, dont les cimes de Cardon-Bell marquaient la limite. Rien ne troubla plus désormais le calme, et l'armée se livra aux douceurs de l'hivernage dans l'abondance. Ce fut alors l'idylle, après le drame. Les forêts de Mordwinoff fournissaient du bois et du gibier à foison. La Tchernaiïa alimentait les poêles de poissons, et la pêche s'alliant à la chasse, les plaisirs de la cheminée suffisant au bonheur du soldat, les jours où le froid forçait à garder le logis, les vainqueurs de Sébastopol s'endormirent au sein de délices domestiques qu'ils n'auraient pu concevoir, il y a un an, à la même époque, du pilori des tranchées. Cependant la publication des nouvelles de la statistique guerrière remplissait les cœurs d'un juste orgueil. La commission chargée du relevé des richesses de la ville comptait plus de quatre mille pièces de batterie, vingt-neuf mille projectiles, six cents ancre, plusieurs centaines de mille kilogrammes de poudre. Autres chiffres, dont le commentaire égayait les loisirs : six millions de coups de canon tirés, trente millions de cartouches brûlées, quatre cent

mille combattants immolés ! Tel était le total des dépenses de la guerre, en sang humain et en munitions ! Dans cette nécrologie générale, la part de la France était du quart ; de même que dans les sièges passés, l'artillerie avait perdu un champion sur quatre, le génie un sur trois, l'infanterie un sur deux. Chaque mort avait coûté à peu près son poids de fer, conformément au calcul du maréchal de Saxe. Les maladies avaient été incomparablement plus meurtrières que le feu, et jusqu'au départ elles sévirent. L'invasion du typhus, fléau auxiliaire du scorbut et du choléra, fut comme l'épreuve suprême de l'armée au repos. Les vétérans français des attaques du bastion du Mât et de Malakoff payèrent cruellement leurs excès de fatigue et de souffrance, dans cette lutte avec les épidémies qui précéda le dénouement. Les Anglais se ressentirent, à beaucoup près, moins que leurs alliés, des atteintes du mal, déchainé sur nos ambulances. Ce succès hygiénique honore, sans contredit, l'Angleterre et montre son habileté à profiter des leçons de l'expérience.

Malgré ces misères, grâce à un printemps précocé, l'armée oubliait, au milieu d'une plaisante inaction, les douleurs de la gloire. La Chersonèse et Baïdar s'étaient pour elle métamorphosés en Capoue. L'annonce de l'armistice la surprit agréablement, en train de jardiner et de se mettre au vert. En effet, le 27 février 1856, les chefs d'état-major alliés et russes réunissaient, au pont de Traktir, et signaient une suspension d'armes qui, de droit, devait expirer le 1<sup>er</sup> avril si le congrès, assemblé à Paris, n'avait pas conclu un traité de pacification définitive. Cet entr'acte final fut consacré à des excursions champêtres et à des réceptions réciproques entre ennemis sur le point de s'embrasser. L'idée seule de rentrer prochainement en France donnait l'ivresse au camp. et lorsqu'enfin, le premier jour d'avril, cent un coups de canon proclamèrent la signature de la paix, il y eut, de Baïdar à Kamiesch, un immense applaudisse-

ment. L'évacuation complète de la Crimée avait été fixée à trois mois, et il n'était pas trop de ce délai pour l'écoulement de plus de soixante millions de kilogrammes, en matériel de guerre, et le transport de près de deux cent mille hommes. Après une revue d'honneur, superbement passée devant le général Luders, comme politesse à l'égard du vaincu, la fête du rembarquement s'ouvrit. Les troupes, folles de joie, se répandirent; de la baie de Kasatz à la baie de Strelitzka, le long du rivage, converti en gare de marchandises guerrières ou de trophées, et tour à tour montèrent à bord des vaisseaux, lestés avec le fer des arsenaux russes. La marine s'illustra à l'œuvre du rapatriement, de même qu'au départ de Varna, quand il fallut envahir la Russie. Aussi, au terme prescrit par la convention le maréchal Péli-sier rentra avec le pavillon, avec l'arrière-garde pour escorte, et l'empire de France, au 15 août, plein de l'enthousiasme des temps d'Austerlitz, célébrait la Saint-Napoléon, les victoires en bloc de l'armée d'Orient et le salut de Constantinople.

La politique du dix-neuvième siècle repose essentiellement sur deux principes : l'un, le principe de l'équilibre européen, a été posé par Richelieu ; l'autre dérive de la révolution française et se nomme le principe des nationalités. Tous deux tendent à même fin, le maintien de la paix stable, et au fond ils s'identifient, puisque l'harmonie entre les peuples demeure une utopie, tant qu'une tribu de race latine, par exemple, obéira contre son gré, toute fusion étant impossible, aux Germains ou aux Slaves. Cette théorie, qu'une philosophie superficielle de l'histoire interprète comme un système d'insurrection et de tyrannie, dans le monde n'est que l'expression de la logique appliquée au gouvernement et aux destinées de l'humanité. Le groupement des Etats par affinité de races marque une transformation nécessaire, par laquelle doit passer l'Europe, avant de travailler, dans un magnifique concert des puissances libres, à

l'établissement de cette fédération finale, que Charlemagne et Napoléon méditèrent de brusquer, par des plans de monarchie universelle, avant d'arriver à ce véritable règne de Dieu sur la terre, sans lequel la création ne serait qu'un désordre fatal. On entrevoit déjà cette époque de transition, que caractérisera, en dernière analyse, l'extinction de la féodalité moderne, de celle qui, survivant à la barbarie du moyen âge, fait encore de chaque royaume, au moyen des douanes et des fortifications, un donjon où un camp retranché. Il est improbable que le mouvement en ce sens se ralentisse, car, fille et ouvrière de la science, la vapeur a changé les conditions du développement de la civilisation. Un jour accomplit maintenant l'ouvrage d'une année. Inspirées par l'un ou l'autre de ces deux principes fondamentaux, les guerres contemporaines diffèrent radicalement des entreprises guerrières de l'antiquité et des temps modernes. Dans celles-ci, en thèse générale, on ne saisit pas d'autre mobile que l'esprit de discorde ou l'amour des conquêtes. Une passion de mesquine suprématie pousse au combat les armées, mortellement ennemies, d'Athènes et de Sparte. L'ambition d'asservir l'univers dirige l'épée de Rome, et la république sacrifie à ce rêve de grandeur, jusqu'à sa liberté. Le moyen âge n'est qu'un long triomphe de la force; et, sans les essais d'organisation qui ont immortalisé le chef de la dynastie carolingienne, sans la gloire originale des croisades, on serait pris de dégoût pour ce prétendu règne de la chevalerie, où les serfs s'entrégorgaient par milliers, au gré des caprices d'un baron ou des énnuis d'une châtelaine, pour ce chaos de l'empire romain en poussière qui, commençant avec l'irruption des barbares, finit par un duel de cent ans entre la France et l'Angleterre. La renaissance préluait à peine à la régénération de la société féodale quand, au signal de la réforme, le fanatisme religieux, se déchainant, baigna de sang la catholicité. Avec Henri IV et Richelieu, la raison

préside un instant au conseil des rois. Mais aux gloires du traité de Westphalie succèdent les splendeurs et les folies du règne de Louis XIV. Sous la régence et sous Louis XV on se bat pour de vaines alliances de famille ou pour le bon plaisir des courtisanes royales. Emporté par le courant des vérités philosophiques, Louis XVI arbore, en Amérique, le drapeau de l'affranchissement des peuples. La république et l'empire proclament, avec l'éloquence des armes victorieuses, le droit des nations opprimées à l'indépendance. Ce principe de politique, sauvegarde durable de la paix, sous les apparences révolutionnaires, résista aux fureurs de la réaction de 1815. A notre âge appartient l'honneur de l'avoir mis systématiquement en pratique, par les voies diplomatiques et, au besoin, sur le champ de bataille. La guerre aide aujourd'hui le progrès de la civilisation en ses dernières phases. Assurer l'équilibre européen, en favorisant la formation des groupes d'États, selon leurs origines et leurs croyances, concourir à la fondation d'un ordre définitif, en facilitant un morcellement inévitable : telle est sa loi.

Les plus hautes considérations de la statique politique ont déterminé l'expédition de Crimée. En reculant, quand la Turquie impuissante, outrée des insultes du prince Menschikoff et de l'invasion des Principautés danubiennes, l'appela à son secours, la France aurait perdu à jamais son influence en Orient. Du même coup, la clef de Constantinople tombait au pouvoir des czars : non que les Ottomans, attaqués au cœur du sanctuaire de l'islam, eussent été incapables de toute résistance, Silistrie a prouvé ce que saurait faire le fatalisme au désespoir des soldats du Prophète, conduits par un chef qui n'a pas été allaité à l'air énervant des harems. Il est possible que, par la vertu d'une habile défense, et une timide intervention des puissances occidentales secondant, chez eux, un mouvement de pudeur internationale, les violateurs de la paix se fussent



arrêtés, en leur agression, au pied des Balkans, Omer-Pacha vaincu, et eussent planté simplement au seuil de la Roumélie, le drapeau de l'orthodoxie. Dans cette hypothèse la sphère d'action du protectorat moscovite serait allée en s'étendant de plus en plus, au milieu de peuplades chrétiennes qui, de longue date, attendaient leur salut de la Russie, et que trois siècles d'un despotisme à son déclin avaient avec juste raison exaspérées. Tandis que la présence des libérateurs à leurs portes et les signes manifestes de la décadence de la Turquie encourageaient les *raïas* à la révolte, le Russe aurait pu, à son gré, de la frontière militairement occupée, renverser à son profit le trône vermoulu d'Othman.

La guerre nécessairement déclarée, en quels termes se réduisait le débat entre la Russie et les protecteurs de la Turquie? Il fallait dire à l'envahisseur de la Roumanie, avec l'autorité du canon : « Sous le masque de l'amour que vous portez aux Grecs, vous convoitez pour vous seuls l'héritage des Ottomans. En arrière, spoliateurs de la Pologne! quand le jour viendra, tous les intéressés régleront avec vous ce partage à Constantinople. » Traduite en langage diplomatique, la guerre d'Orient n'a pas eu d'autre signification : Alma, Inkermann, le siège de Sébastopol, Traktir, ont été, pour ainsi parler, des moyens de persuasion. Afin d'amener seulement à une transaction provisoire le grand procès pendant au tribunal de l'Europe, depuis l'agonie de l'empire turc, quatre cent mille soldats ont dû se dévouer, six milliards ont dû être dissipés en fumée. Le sacrifice d'hommes et la perte de ces richesses n'a abouti, en définitive, qu'à simplifier l'ajournement d'une solution complète de la question d'Orient. Avancer de toute manière, par degrés insensibles, chaque pas coûtant à foison des victimes, de l'argent et du temps, telle est la marche des événements dont l'issue exerce, de près ou de loin, une influence quelconque sur le destin des peuples, de sorte que

l'histoire, si on ne l'embrasse pas dans son ensemble, des sommets de la philosophie, ne présente qu'un tissu d'absurdités et de crimes.

Pour atteindre le but poursuivi par la France et l'Angleterre devant Sébastopol, le congrès de Paris a neutralisé la mer Noire. Parmi tous les moyens propres à empêcher, en Orient, le retour de perturbations pareilles à celles qui motivèrent la guerre de 1854, on n'en saurait trouver un plus efficace. En effet, si l'état des choses qu'avait établi dans l'Euxin le traité d'Unkiar-Skelessi n'eût pas été troublé par des tentatives prématurées, l'empereur Nicolas, à la faveur du mystère qui enveloppait ses armements en Crimée, derrière le Bosphore se fermant au gré de ses volontés, toujours infranchissable pour la police des marines rivales, aurait pu transformer à loisir, en une place d'armes inexpugnable, Sébastopol dont les ingénieurs français ou anglais, avant l'expédition, soupçonnaient à peine l'existence, y renforcer peu à peu la flotte qui se démasqua à Sinope avant l'heure, puis un jour, évidemment prochain, quand la Turquie, descendue au dernier degré d'épuisement matériel et moral, n'aurait plus eu besoin que d'un coup de grâce, pendant que des complications probables auraient distrait de la question d'Orient l'attention de l'Europe, une double attaque par terre et par mer contre Constantinople, aurait présenté les plus favorables chances de succès que l'ambition des czars eût jamais souhaitées. En précipitant le cours des événements, d'après de faux calculs, la politique russe perdit une partie engagée avec une persévérante habileté depuis Pierre le Grand. Les négociateurs de 1856 ont écarté, dans les limites du possible, le danger qui éclata en 1854, en décrétant la liberté des eaux de la mer Noire. La facilité, ainsi donnée aux puissances protectrices de la Turquie, d'éclairer tous les rivages de la Russie méridionale, empêche le secret de préparatifs de guerre redoutables. Les chantiers de

Nicolaïeff travaillent, pour ainsi dire, sous l'œil de la diplomatie européenne. Sébastopol, en outre, ne saurait renaître de ses cendres qu'au grand jour, en supposant que les maîtres de la Crimée aient la pensée de relever des fortifications qui ont coûté plus d'un demi-siècle de travail dispendieux, et qui ne représentent plus d'ailleurs qu'une machine de guerre usée, en vue de la conquête de Constantinople.

Un article accessoire du traité de Paris, complète la clause fondamentale de la neutralisation de la mer Noire. Il oblige la Russie à n'entretenir qu'un nombre très-limité de vaisseaux de guerre, dans ces parages extrêmes de la Méditerranée, qui touchent au Bosphore. Cette condition, à défaut d'une surveillance, que des circonstances anormales ne permettraient pas à qui de droit d'exercer au foyer de la question d'Orient, assure la Turquie contre toute surprise, et gêne, en tout cas, les empiétements de la domination russe.

S'il est vrai que les intérêts des puissances occidentales aient été, au congrès de 1856, sauvegardés autant que les conjonctures de la paix le comportaient; s'il est hors de doute aussi que, par le fait des résultats de la guerre de Crimée, la Porte ait acquis, pour son existence immédiate, quelque garantie de sûreté, du côté du Bosphore, la Turquie, sous le rapport de son avenir, non-seulement n'a rien gagné devant Sébastopol, mais le traité de Paris peut être considéré, comme un nouveau terme de cette série de combinaisons diplomatiques qui, depuis Carlowitz et Passarowitz, accuse la progression du démembrement de l'empire ottoman. En effet, la partie de traité, qui touche à l'organisation intérieure de la Turquie comprend l'établissement d'un régime nouveau pour les provinces danubiennes, et l'engagement moral, pris par le sultan, d'octroyer des réformes libérales à ses sujets chrétiens. Et d'abord, le principe de l'union administrative des Principautés,

sous un même hospodar contient en germe leur autonomie. La Moldavie, la Bulgarie et la Valachie continuent à payer tribut à leur suzerain de Stamboul; elles lui doivent aussi un contingent en hommes. Mais elles se gouvernent avec une indépendance qui leur rend une vie propre : or, tout se trouvant diamétralement opposé en deçà et au delà des Balkans, la religion, les mœurs, les intérêts, le génie des habitants, il est incontestable que les Roumains, par tous les moyens d'action dont leur constitution nouvelle les laisse maîtres, chercheront à secouer entièrement le joug, à la faveur de l'affaiblissement croissant du pouvoir des anciens dominateurs. Pour ce petit peuple d'origine latine, qui a dans les veines du sang des plus fameux compagnons de Trajan, l'exemple de la Grèce, à défaut du protectorat de l'Europe, sert sans cesse d'encouragement.

Quant aux stipulations du traité de Paris, relatives aux *raïas* de la Turquie, elles aboutirent à la promulgation d'un *hatti-howmayoun*, complément du *hatti-chérif* de Gul-Khané. Mais cet acte était l'exécution d'une parole solennellement donnée par le chef du khalifat à ses libérateurs, et non la consécration d'un progrès accompli dans les sentiments des Osmanlis à l'égard des chrétiens. Au point de vue des rapports entre les vainqueurs et les vaincus de la terre d'Islam, trois ans de communauté militaire des enfants du Prophète avec les armées européennes n'avaient apporté aucun changement. Trois années durant, le courant de la civilisation avait passé, à l'abri des drapeaux alliés, dans le cœur de Stamboul, sans détruire un préjugé de la barbarie orientale. Quelques courtisanes du sérail brûlaient peut-être de copier le luxe des dames françaises, et regrettaient de ne plus rencontrer ces séduisants modèles d'élégance aux Eaux-Douces ou en ville; quelques passementiers du bazar pleuraient une clientèle confiante de gens de guerre;

mais les vrais croyants, regrettant la milice de la vraie foi, exterminée par Mahmoud le Rénégat, avaient applaudi au départ des *giaours*, et le dépit que leur avaient causé, depuis l'Alma, les victoires remportées, sans eux et pour eux, par des mécréants auxiliaires, tendait à envenimer leur haine contre les coreligionnaires des héros odieux de Sébastopol. Un décret impérial avait beau proclamer l'égalité des infidèles devant la loi, leur aptitude à la plupart des fonctions publiques, les juges refusaient de recevoir leur témoignage, au même titre que celui des musulmans, tandis que le fisc aux abois, heureux d'un expédient qui le dédommageait de l'ancien trafic des capitulations ou des immunités des lieux saints, pervertissait en supplément d'impôts l'obligation du service militaire imposée, par faveur, aux protégés des vainqueurs du Russe. Ainsi, ce code, dicté en apparence par une tolérance intelligente, et qui se proposait d'abord d'améliorer la condition des populations chrétiennes, ne pouvait manquer, pour elles, sous l'influence de l'esprit public, de donner lieu, en multipliant le frottement, à des vexations nouvelles ; ainsi, dans les provinces mahométanes de l'empire, là où les *raïas* disséminés étaient incapables de travailler avec concert, comme dans la Roumanie émancipée, à un plan de délivrance, chaque individu, de plus en plus victime de l'arbitraire, en son isolement, devenait du moins, à mesure qu'il avait mieux conscience de ses droits, un centre de résistance et d'insurrection secrète ; ainsi, en provoquant des concessions aux chrétiens, dont un gouvernement obéré devait sans honte se jouer, et que l'orgueil intraitable de la race conquérante ferait dégénérer inévitablement en une aggravation de servitudes, le congrès de Paris avait affaibli la Turquie plus encore qu'en préparant l'affranchissement des Principautés.

La réaction contre la domination des Turcs, en Orient, dont le soulèvement de la Serbie et de la

Grèce avait été le signal au commencement du siècle, et que l'œuvre du traité de 1856 a nécessairement continuée, marque une révolution féodale dont le caractère particulièrement grave permet de conclure, avec toute la rigueur des déductions historiques, l'avenir de la monarchie ottomane. En effet, il ne s'agit pas seulement de feudataires, Timariotes ou propriétaires de *ziamet*, qui se déclarent indépendants dans leurs domaines, chacun pour soi, sans accord ni projet séditieux, comme il arriva sous les faibles prédécesseurs de Mahmoud II ; c'est un mouvement irrésistible, poussant à la révolte tour à tour, dès qu'elles sont mûres pour les privilèges de l'autonomie, toutes les provinces, musulmanes ou non, qui ont gardé le souvenir de leur ancienne nationalité, et dont le long régime de l'oppression n'a pas éteint la vitalité politique ; c'est une conspiration qui, des rochers de Monténégro aux confins de l'Arabie, poursuit, sous diverses bannières, le même but, le renversement d'un despotisme qui n'a plus de nerf ni de raison d'être. Serviens, Roumains, Égyptiens, emploient la même marche pour le succès final : avant de secouer entièrement le joug, ils traitent, à la voix amie de l'Europe médiatrice, avec leur suzerain, comme pour endormir sa vigilance, et tracent, les armes à la main, les limites de leurs droits, sûrs que l'évanouissement graduel du pouvoir central rendra de plus en plus illusoire leur vasselage. Dans ce tourbillon, l'empire ottoman tend à se circonscrire autour de l'enceinte de Constantinople, de même que la royauté mérovingienne se vit réduite, en son déclin, à quelques villes de la Gaule.

A la vérité, s'il est juste de comparer des époques si éloignées l'une de l'autre, on remarque une analogie de situation entre les Osmanlis, qui semblent de nos jours, plus que jamais, bivaqués en terre ennemie, sur la rive européenne du Bosphore, et les Francs neustriens du huitième siècle, alors que dispersés,

amollis, ils se trouvèrent dépaysés, au milieu de la société gallo-romaine. Mais, une invasion des fraîches tribus de l'Austrasie devait avoir pour effet, en retrempeant les vertus guerrières des premiers conquérants, de relever leur souveraineté. Or, cette régénération par la force s'opéra au temps des *rois fainéants*, et, personnifiée sur le trône dans le génie de Pepin et de Charlemagne, elle valut à l'empire franc les plus beaux jours de sa grandeur. Du reste, à défaut de ce rajeunissement de leur puissance, tout n'aurait pas été perdu pour les soldats de Clovis : car, entre deux nations, filles du christianisme, qui se détestaient sans se mépriser, et dont la fusion était destinée, plus tard, à former l'unité française, un rapprochement n'aurait pas été impossible dès la fin de la première dynastie.

Au contraire, il ne reste aux Ottomans aucune de ces chances de renaissance. Le Turkestan, leur berceau, est habité par des nomades, barbares impuissants qui fuient au désert, devant le drapeau russe. Si la Turquie, pour ressusciter, n'a rien à attendre du dehors, elle ne saurait, à plus forte raison peut-être, fonder quelque espoir de vie nouvelle sur ses moyens intérieurs. Le Coran, altéré dans son esprit par un clergé, systématiquement ennemi des lumières de la civilisation chrétienne, appliqué dans sa lettre par une oligarchie qui, héritière des vices des janissaires, prospère au milieu du désordre, le Coran a creusé, depuis Mahomet II, entre les vainqueurs et les vaincus, un abîme si profond que des réformes radicales et loyales, telles que Kupruli les avait jadis pratiquées et conseillées, pour le salut de l'islam, n'auraient pas aujourd'hui la vertu de le combler. De même que par les difficultés insurmontables d'une transaction entre les oppresseurs et les opprimés, les Ottomans, pour se régénérer, ne peuvent s'appuyer sur les *raïas* de la Turquie d'Europe, qui leur sont de beaucoup supérieurs en nombre et en force morale, de même ils ne doivent compter en

aucune manière sur leurs ressources personnelles. A travers les plaines de la Roumélie, autrefois les plus fertiles du monde, que les Balkans abritent des vents du nord, sous un climat jadis chanté par les poètes, où la nature, pour prodiguer ses merveilles, ne demanderait qu'une culture superficielle, les chardons poussent en touffes sur les *tumulus* qui, ondulant la terre, lui donnent l'aspect d'un cimetière en ruine. De loin en loin seulement, entre les broussailles, apparaissent des plantations de tabac, symbole de l'indolence du laboureur, fumant du matin au soir à côté de sa charrue qui se rouille. Çà et là aussi, les bruyères sont émaillées de roseraies, pour le plaisir des odalisques, harpies de la fortune publique, qui grèvent le trésor en frais de parfums, et vendraient, sans remords, contre des cassolettes, l'étendard de Mahomet. Les forêts sont brûlées au gré des aventuriers qui s'y cachent, tandis que, pour se préserver des émanations pestilentielles des marais, les bergers, errant à la tête de maigres troupeaux, livrent aux flammes, selon leurs besoins, d'immenses nappes de ronces, tandis que les bandes d'incendiaires détruisent tout impunément sur leur passage. Ainsi le feu en permanence, par suite du chaos social, joint ses ravages, d'un bout à l'autre des déserts de la Turquie, aux fureurs des fléaux endémiques, qu'Allah défend de combattre. Les routes praticables manquent autour du siège de l'empire, et la locomotive reculerait devant les brigands, maîtres de la campagne. Pas de ponts sur les rivières, pas même de barques traversières. Les trésors dorment au fond de mines inaccessibles. La difficulté des communications concourt donc avec l'absence de sécurité à empêcher le succès de toute entreprise industrielle.

Cependant, à de longs intervalles, parmi ces provinces, qu'un système détestable de tyrannie a réduites à la misère, sont échelonnés des villes et des villages. La plupart ressemblent à autant de bara-



ques, en un camp retranché. Le génie d'une nation ne se lit pas seulement dans les monuments de son architecture : les Romains, croyant à l'éternité de leur puissance, bâtissaient à ciment et à sable, même les maisons de leurs colonies; les Turcs, dès leur arrivée en Europe, paraissent s'y être considérés comme des conquérants passagers. Le bois, presque le seul des matériaux de construction employés par eux, offre un signe de la fragilité de leur œuvre politique. Les principaux centres de population sont à la fois des coupe-gorge et des chenils. Quant à la capitale de ce peuple moribond, elle ne rappelle en rien, de nos jours, comme physionomie morale, la cité des derniers Césars. A l'exception de rares pachas ou personnages assez riches pour entretenir d'esclaves leur harem, et qui se vautrent dans la débauche licite, on ne rencontrerait pas un libertin digne du fouet de Juvénal. Malgré les épreuves suprêmes que l'islamisme a traversées, depuis la réforme de Mahmoud II, il n'y a dans Stamboul ni parasites ni proxénètes. L'Osmanli a trop de fierté d'âme pour mendier son pain, et il mourrait de faim plutôt que d'exercer un emploi dont il aurait à rougir. Pourquoi s'abandonnerait-il aux éclats scandaleux du vice, dont l'histoire des sociétés corrompues de l'antiquité déroule le tableau, puisque le toit domestique est ouvert, en proportion de la richesse, au concubinage ?

A cette régularité de mœurs relative se joint, chez le Turc dégénéré, la sobriété des premiers âges. Le soldat se nourrit d'un biscuit, et le régal ordinaire des familles ottomanes passerait, en France, pour une pénitence. Quoiqu'elle exprime une vertu négative, en ce sens qu'elle est inséparable de la pauvreté ou de la paresse, cette simplicité de goûts singulière ne se présente pas chez les Romains de la décadence. Pendant que la déesse de la volupté souillait le Capitole de ses autels, les descendants de Brutus, devenus ignoblement voraces, s'illus-

traient à table, sur le lit de parade, à force de mangeailles. Au reste, cette simplicité patriarcale des Osmanlis ne se borne pas aux besoins matériels de la vie. Les plaisirs mondains sont chose indifférente aux arrière-petit-fils des soldats de Mahomet II, depuis que la fortune des armes les a déshabitués des fêtes triomphales. Ils dédaignent les réjouissances du théâtre, et se révolteraient d'entrer en comparaison avec cette populace d'histrions qui s'humiliait devant le char de César, implorant largesses de spectacles. Unique et pitoyable représentant de l'art dramatique national, à Constantinople, *Khara-gutz* lui-même fermerait souvent la porte de sa boutique, s'il n'avait que le parterre des indigènes, pour applaudir ses incongruités. Le Turc contemporain n'est pas seulement sobre, il est probe au même degré; et, pourvu que les faubourgs européens n'abritassent pas mille voleurs cosmopolites, le rivage de la Corne-d'Or serait comme un sanctuaire de l'honneur commercial. Les détracteurs systématiques des maîtres du Bosphore leur reprochent l'ivrognerie; mais leur passion du vin et des boissons fermentées n'est pas un défaut originaire : si le Coran n'avait donné à ces liqueurs l'attrait du fruit défendu, les Ottomans seraient restés, le climat aidant, de fidèles buveurs d'eau, et, en somme, leurs orgies n'équivalent pas aux libations de la tempérance chrétienne.

On serait aussi porté à croire qu'après une si longue suite de discordes civiles, après tant de désastres sur le champ de bataille, après le déchaînement de tous les fléaux que développe, de siècle en siècle, en Turquie, le ciel de l'Orient, le même phénomène de décrépitude physique qu'on observe ordinairement à la veille de la chute des empires, tend à se manifester, chez les Osmanlis. En effet, quand dans un État la guerre intestine et étrangère a enlevé, sur de nombreuses générations, la fleur de la jeunesse valide et brave, lorsque la fatalité de la mau-

vaise fortune, plusieurs siècles durant, ne laisse en vie dans leurs foyers, pour la perpétuation de la race, à peu près que les infirmes ou les lâches, si surtout, pendant le renouvellement de ces sacrifices d'hommes, la misère croissante et la prostitution en honneur contribuent à la stérilité populaire, il arrive un moment, où le pays n'est plus, de toute manière, qu'une sorte de maladrerie! Les impuissants ou les rachitiques y disputent alors de honte avec les truands célibataires, et la patrie tombe bientôt, faute de défenseurs. A la fin de la république, Horace se plaignait déjà de ce décroissement de la nation latine, en vigueur ainsi qu'en vertu, avant-coureur certain de la corruption, et moins de cent ans plus tard, les délateurs, les mercenaires, les sycophantes pullulant sur le forum, vérifiaient les sombres prévisions du poëte, à qui l'invasion des barbares devait, peu à près, donner complètement raison. Au lieu d'être pour l'humanité un principe de ruine, la guerre compenserait presque une partie du mal qu'elle cause, si, par un renversement possible des préjugés sur la gloire militaire, la loi découvrait un moyen d'utiliser, au combat, dans l'intérêt des sociétés modernes vieillissantes, la vermine que l'extrême civilisation y enfante, et qui se multiplie en paix, pendant que coule le plus pur sang des peuples en lutte. Mais, grâce à leur existence frugale et sage, même en leurs écarts, par la vertu d'une constitution qui maintient dans toutes les classes le niveau de la moralité, indépendamment des causes extérieures de perturbation, les soldats d'Othman, au lendemain des revers définitifs, ont conservé la valeur corporelle et la beauté qui les distinguaient à l'apogée de leurs victoires. On chercherait en vain dans tout Stamboul un de ces lépreux, produit de la pourriture païenne, qui, aux derniers jours de la domination romaine, en foule, dans les villes et les champs, demandaient, à genoux, leur guérison aux apôtres du christianisme. Même en comparaison

des *rédihs*, pâles successeurs des janissaires, qui combattaient pour le croissant, devant Sébastopol, les héros de l'Alma et de Malakoff, à ne juger que par la taille et la charpente musculaire, figuraient des avortons.

Ainsi, mœurs aussi régulières que le comporte le milieu où ils vivent, facultés physiques qui semblent dénoter chez une race d'hommes la séve de la jeunesse : tels sont les traits caractéristiques des Ottomans, étudiés dans leur individualité, à Stamboul, image de la Turquie. Mais, pour que la prospérité d'un peuple dure, il ne suffit pas que le corps soit sain. Or, l'esprit de l'islamisme, incarné dans les Osmanlis, renferme, dès l'origine, un principe de mort dont les derniers effets se traduisent aujourd'hui, par le dépérissement du kalifat. Depuis que la carrière guerrière des soldats du Prophète est à jamais terminée en Europe, leurs croyances, examinées des hauteurs de la critique, se résument en trois points fondamentaux : la Providence représente dans le monde une force aveugle en tout sens, contre laquelle la volonté de la créature ne doit pas lutter ; la terre est un lieu d'attente passive du paradis, le paradis une salle de banquet et de plaisirs pour les élus. Ces articles de foi, essence du fatalisme oriental, aboutissent à la négation absolue de la loi du travail, de cette glorieuse et rude épreuve que Dieu lui-même a imposée à l'homme, de cette condition nécessaire de la civilisation, qui fait l'honneur et la grandeur des républiques chrétiennes. En effet, puisque Allah agit comme auteur du bien et du mal, tout ce qui arrive ne pourrait être détourné par les efforts de l'intelligence humaine : dans cet ordre d'idées, la misère et l'ignorance, ces deux fléaux que le moyen âge a légués aux temps modernes et dont le génie du dix-neuvième siècle prétend triompher, importent à l'harmonie de l'ordre social : la politique, la science, l'industrie, les arts, instruments divers des découvertes et des perfectionne-

ments, sont sapés par la base : l'état de barbarie est donc justifié. Si, d'autre part, le ciel est un Eden où tous les biens, qu'on ambitionnerait vainement ici-bas, sont prodigués aux justes ressuscités, le meilleur usage de la vie ne consiste-t-il pas à en gagner l'entrée suivant la lettre des Écritures? Ces prémisses étant posées, la prière et les bonnes œuvres dans la pratique énervent l'esprit, au lieu de stimuler son activité. Les récompenses futures, loin de s'offrir, après les luttes de la terre, comme une sanction supérieure de la morale, dont la vague certitude rend la vertu plus piquante et plus désintéressée, présentent, pour ainsi dire, un mirage de l'autre monde qui absorbe la pensée du vrai croyant. La fidélité à accomplir le devoir, sous toutes ses formes, ne diffère pas d'une spéculation religieuse, d'où la notion du mérite et du démérite se trouve bannie. Cette transformation de la vie en une préparation exclusive de la mort n'est autre que l'exagération de l'idée du monachisme, telle que le moyen âge l'avait conçue en ses mauvais jours; et si cette doctrine avait été transplantée des solitudes de la Thébaïde au cœur de la société féodale, la révolution chrétienne aurait eu probablement la même fin que la conquête mahométane. Il est admissible qu'un peuple matérialiste, bornant la sphère de son ambition aux jouissances de la prospérité, parcoure une longue carrière : car on ne réalise cet idéal politique qu'à la condition de vivre dans le bonheur, laborieux et redouté; l'antiquité en fournit maints exemples. Mais il n'est pas possible qu'une nation d'extatiques, dont les dogmes sanctifient l'indolence au milieu du mouvement qui entraîne tout autour d'eux, ne se précipite pas vers la décadence, dès que la cause passagère qui secouait son sommeil cesse d'agir. Or, depuis que le glaive du Prophète s'est brisé dans les mains des janissaires, depuis que la foi en la conversion par la force de l'univers entier à l'islamisme ne sert plus de correctif aux ten-

dances pernicieuses du fatalisme, la Turquie s'endort dans la superstition, et sa léthargie la menace aujourd'hui de la mort.

Ce danger se révèle clairement, quelle que soit la face sous laquelle on considère l'établissement des Turcs en Europe.

Politiquement donc, leur influence est perdue. La chute de Sébastopol a délivré la monarchie ottomane du protectorat russe ; mais le traité de Paris l'a jetée, sous la tutelle de la chrétienté. Désormais rien de ce qui intéresse le sort des *raïas* ne se décide sans l'avis du tribunal des ambassadeurs, chargés de veiller à l'exécution des réformes, qui peu à peu substitue son autorité à la volonté du padischah, même dans les affaires intimes d'administration. On écoute leur voix, parce que derrière leurs remontrances on lit des sommations, et la plupart des changements qui paraissent dus au progrès des mœurs musulmanes proviennent uniquement de la crainte qu'inspire au divan la force, la divinité des musulmans, Turcs ou Arabes : ainsi, la Turquie ne respire en réalité que par la grâce de l'étranger. Si l'on sonde l'organisation intérieure de l'empire turc, sa situation paraît encore plus désespérée qu'en envisageant son crédit politique. Pendant que le feu de la révolte générale couve dans l'âme des *raïas*, exaspérés par les outrages dont le tanzimat, mal appliqué est cause, le Divan, réduit à la mendicité, se livre à la merci des financiers *giaours*. Il n'est plus question, comme aux premiers jours du déclin, de quelques banquiers phanariotes, qui se contentent, pour intérêts, de la faveur du padischah. Ce sont des compagnies puissantes, qui reçoivent, à titre de gages, des lambeaux de province ; bientôt, au train dont va la ruine, lorsque ces honteux expédients seront usés, il faudra mettre l'empire à l'encan pour nourrir la valetaille du sérail ; la Turquie sera cotée, après ce marché, comme mauvaise valeur, à la Bourse.

Si l'on regarde enfin l'aspect moral de l'État ottoman, on n'aperçoit aucune lueur d'espoir pour une rénovation quelconque. Nul lien ne relie les citoyens de l'islam. Pendant l'écroulement de l'empire romain, il subsistait au moins une ombre de représentation nationale, ressouvenir des grandes libertés de la république, et signe de vie. A la veille de la dissolution de l'empire de Charlemagne, le système municipal avait conservé un reste de force qui permettait d'attendre, après la tourmente de la féodalité, un réveil politique de l'Europe. Au contraire, chez les Osmanlis, tandis qu'au sommet de l'édifice, l'absolutisme oriental ne se relâche en rien de ses anciennes rigueurs, en bas, la commune n'existe pas même avec l'apparence des franchises provinciales, que le despotisme des Césars avait respectées. Vue dans le camp des *raïas*, la Turquie est semblable à un vaste conciliabule où dix millions de mécontents, par le travail graduel des idées de délivrance, se préparent en secret à fonder une nouvelle *hétairie*. Du côté des musulmans on n'observe qu'une agglomération, sans cohésion, d'individus inertes. En effet, les hommes, mûrs ou jeunes, toute source d'émulation étant tarie, n'aspirent qu'au repos, et ils échappent à l'ennui par les joies de l'ivresse du tabac, seul encens qu'ils brûlent à Allah. Devant cette pétrification d'un peuple, jadis brave et actif, on se prend à regretter l'abolition des janissaires, comme personnification de la seule vertu capable de remuer une société de momies vivantes, le fanatisme militant, dont l'élan primitif avait du moins conduit à la gloire les soldats d'Othman, sur les pas des gardes d'honneur de l'étendard de Mahomet, le fanatisme qui s'éteint, de nos jours, en un misérable esprit de rancune, à l'égard des mécréants. Quant aux femmes des Osmanlis, l'infériorité de leur condition les empêche de réagir, selon les moyens de leur sexe, contre le mouvement qui entraîne, de l'État à la famille, la république vers sa perte. Lorsque les tribus ennemies de

Rome sommeillaient, sur la frontière du Rhin, les Germanes ranimaient parfois leur ardeur martiale en prédisant la victoire aux guerriers. A l'époque funeste de l'histoire où la civilisation ancienne, retrempée dans le christianisme, faillit périr au milieu des violences du moyen âge naissant, la chevalerie, sous l'inspiration des dames, résista, en adoucissant les mœurs, au courant de la barbarie. Mais, loin d'être une puissance ou un charme, dans la société, la femme turque ne jouit pas plus que l'esclave païen de ses droits naturels. Mahomet a fait payer trop cher la faute d'Eve à ses filles. Le Coran, pour éviter les rechutes, a mis, sur la terre, la compagne de l'homme dans l'impossibilité de faillir. Les entraves qui la retiennent invinciblement au harem, dès le berceau, la privent même du mérite de la vertu volontaire. Au ciel, dans le royaume des houris, elle n'a même rien à attendre, si ce n'est l'honneur de servir son époux et maître, à la table des élus. Son assujettissement aux stricts devoirs de la maternité revêt presque, dans la pratique de la loi mahométane, le caractère avilissant d'une fonction bestiale; et, à ce titre, l'islamisme, tel du moins que les ulémas l'ont façonné, se montre au-dessous du paganisme, dans l'ordre des religions. L'hétaïre, en Grèce, pouvait, témoin Aspasia, exercer une influence souveraine, sur les destinées du pays. D'ailleurs, la beauté étant l'unique Dieu d'Athènes, le plus souvent, le citoyen devait accorder à celle qui la représentait, sous son toit, une partie du respect qu'il rendait publiquement aux statues de Vénus ou de Diane. Ainsi le culte des beaux-arts, rejaillissant sur la vie privée, engendrait, à l'avantage du plus faible, une politesse domestique, propre non-seulement à lui alléger, au logis, le joug de l'esclavage conjugal, mais à augmenter sa part d'importance sociale. Ainsi, Phidias et Praxitèle, en élevant l'esthétique à la hauteur d'un apostolat, ont travaillé à la réhabilitation du beau sexe, dans un milieu où



l'influence voluptueuse du climat et de la religion conspirait à sa dégradation. Or la poésie de l'art n'ayant, pour ainsi dire, interposé les délicatesses de l'amour entre l'injustice du code musulman et les instincts de la jalousie maritale, la femme, selon Mahomet, est devenue, moins qu'une personne, et cette annulation complète de tout rôle effectif hors de la chambre nuptiale, a achevé, pour le malheur de l'islam, l'œuvre de l'indifférence fataliste.

En résumé, dans la Turquie sauvée, devant Sébastopol, de l'invasion russe, tous les éléments constitutifs de la société sont dans un état de décomposition qui diffère peu de la mort. En s'en rapportant aux marques d'une irrémédiable décrépitude, le temps est proche où il ne dépendra plus des protecteurs de la Turquie, malgré les vœux des amis de la paix, d'étayer, en Orient, l'équilibre européen, sur les ruines de l'islamisme ottoman. Une ère nouvelle de liberté s'annonce, pour les pays chrétiens soumis au croissant, entre l'Adriatique et le Bosphore. La force des armes effectuera, en dernier ressort, cette transformation politique. En ce conflit, dont l'heure est indéterminée, mais l'issue inévitable, le dernier mot appartiendra à la diplomatie, et depuis longtemps déjà, les combinaisons théoriques, avant-coureurs des faits, surgissent, pour résoudre le problème.

Au lendemain de Navarin, quelques esprits généreux avaient exprimé l'opinion que l'empire d'Orient pourrait, un jour, après l'expulsion des Ottomans, être reformé au profit de la Grèce. Le pays des Hellènes était alors en honneur. Dans la lutte qu'elles venaient de soutenir victorieusement, l'Attique et la Morée représentaient le triomphe de la civilisation sur la barbarie. Canaris, Botzaris, Mavrocordatos, tous les coryphées de la guerre de l'indépendance devaient, à en croire les oracles, devenir la souche d'une longue lignée d'hommes illustres, destinés à éclipser leurs aïeux et à renouveler la face de l'O-

rient. Même les compagnons de Léonidas pâliissaient, devant les Klephtes, métamorphosés en héros d'Homère, pour le lustre de la cause philhellénique. Aujourd'hui, toutes ces illusions se sont évanouies. La Grèce a trahi les espérances de ses admirateurs et de ses tuteurs. Non-seulement les martyrs de la régénération de la patrie grecque n'ont enfanté que des brouillons indignes d'administrer un pachalik, mais le berceau de la civilisation latine s'est changé en foyer des intrigues du panslavisme. Fidèles à une tradition que l'expérience avait condamnée cruellement, les Bava-rois de la Hellade, par une stupide reconnaissance, se sont empressés de rouvrir les portes du Parthénon aux barbares. L'influence des Cosaques a succédé au règne des janissaires. En 1854, l'occasion paraissait favorable aux Grecs, pour secouer le joug d'un protectorat antipathique à leur génie, et qui ne leur avait attiré que des revers. Ils ont préféré se liguier avec le czar, et ont contraint leurs libérateurs de la veille de jeter garnison au Pirée, de châtier leur mutinerie. En agissant, en cette circonstance décisive, au rebours du sens politique, en se complaisant, depuis leur émancipation, comme des fils du Bas-Empire, dans les guerres civiles, ils ont prouvé qu'ils resteraient toujours un petit peuple de rhéteurs et de brigands, incapable de supporter le fardeau d'un agrandissement territorial quelconque.

La Grèce éliminée, la solution naturelle qui se présenterait, pour le règlement de la succession des Ottomans, serait l'établissement d'une confédération danubienne, dont la Servie et la Roumanie forment déjà le centre. Il y aura en effet, après la victoire, communauté d'intérêts entre toutes les provinces de la Turquie d'Europe, conjurées contre le croissant. Il leur conviendra de se réunir en faisceau, pour éviter de tomber sous la domination d'un voisin ambitieux qui leur ménagerait, sous le masque de protecteur, le même sort qu'à la Pologne. Constantinople

sera-t-elle érigée en capitale de cette confédération qu'on entrevoit dans les probabilités de l'avenir? Mais elle ne sera jamais ville russe, car, au besoin, l'Europe reprendrait la partie de 1854 et la gagnerait. Telle est, en résumé, la morale de la guerre dont le siège de Sébastopol est le chef-d'œuvre; et, considéré comme une phase de la question d'Orient, ce gage de l'avenir, au point de vue de la philosophie de l'histoire, console des sacrifices qu'il a coûtés.

Ma tâche de chroniqueur de l'armée d'Orient se termine ici, au bout de la carrière. J'ai cherché d'abord, dans l'étude de la décadence des Ottomans en Europe, le fil, qui relie le côté militaire de mon sujet à l'avenir des populations chrétiennes de Turquie; car des récits de bataille et des tableaux de bombardement, si célèbres qu'ils soient, composent, au fond, une décourageante besogne, si l'on ne voit derrière la fumée du combat, dans ces grands faits de guerre, des moyens dont la civilisation a besoin pour son triomphe. Partant ensuite de Varna pour Oldfort, en simple pionnier, avec le corps expéditionnaire, arrivant au milieu de la foule des vainqueurs de l'Alma, sous les murs de Sébastopol, j'ai fait mon siège à la façon d'un touriste des camps, d'un tirailleur de la critique. Ne séparant jamais le soldat de l'homme, donnant à la gloire mes vingt ans, j'ai peint au jour le jour, des reflets de mon imagination capricieuse, les horreurs de la tranchée. La ville prise, j'ai groupé les grands traits des systèmes de l'*attaque* et de la *défense*, pour ébaucher une méthode, applicable aux sièges futurs. M'élevant de la guerre de siège à la guerre ordinaire, j'ai induit un aperçu du caractère que tendra à revêtir cette redoutable nécessité de la politique, en dehors des conflits d'ambition, quand l'Europe, remaniée suivant les convenances de nationalité, aura atteint son équilibre stable et ne travaillera plus qu'à son développement moral et économique. Enfin, esquissant par ses lignes principales le traité de Paris, j'ai déter-

miné l'influence, qu'il est appelé à exercer sur les destinées de la Turquie d'Europe. Mais, en déterminant la signification politique de la guerre de Crimée, j'ai cru devoir, par une liaison naturelle de la conclusion du livre avec l'introduction, étudier la Turquie contemporaine, et analyser, à propos d'un règlement provisoire de la question d'Orient, les plans qui sont déjà sur le tapis de la diplomatie pour une solution définitive, à l'approche du jour où les événements accéléreront la chute de l'empire ottoman. Si de toutes ces pièces je n'ai fait qu'un monstre littéraire ; si, pour être fidèle au précepte qui me sert d'épigraphe, je suis tombé dans un écueil, puisse la faute en revenir au canevas, qui se prête peut-être à la forme du poème épique, mais qui refuse le cadre de l'histoire !

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME



# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES

### DANS LE SECOND ET DERNIER VOLUME

---

#### 1<sup>re</sup> Partie

##### L'HIVER A LA TRANCHÉE

	PAGE
LIVRE I — L'ouragan de novembre .....	3
LIVRE II — Le général Décembre.....	64
LIVRE III — Le maréchal Janvier.....	128
LIVRE IV — Le carnaval au feu .....	218
LIVRE V — La Pâques de l'assiégeant.....	265

#### 2<sup>e</sup> Partie

##### LA SAISON DES VICTOIRES

LIVRE I — La réouverture du bombardement.....	292
LIVRE II — Les journées de mai .....	326

	PAGES
LIVRE III — Le Mamelon-Vert et le 18 juin.....	363
LIVRE IV — Traktir.....	424
LIVRE V — Malukoff.....	490

3<sup>e</sup> Partie

## CONCLUSION

LIVRE I — Étude sur les systèmes de l'attaque et de la défense .....	533
LIVRE II — Le Traité de Paris et l'avenir de la ques- tion d'Orient.....	557

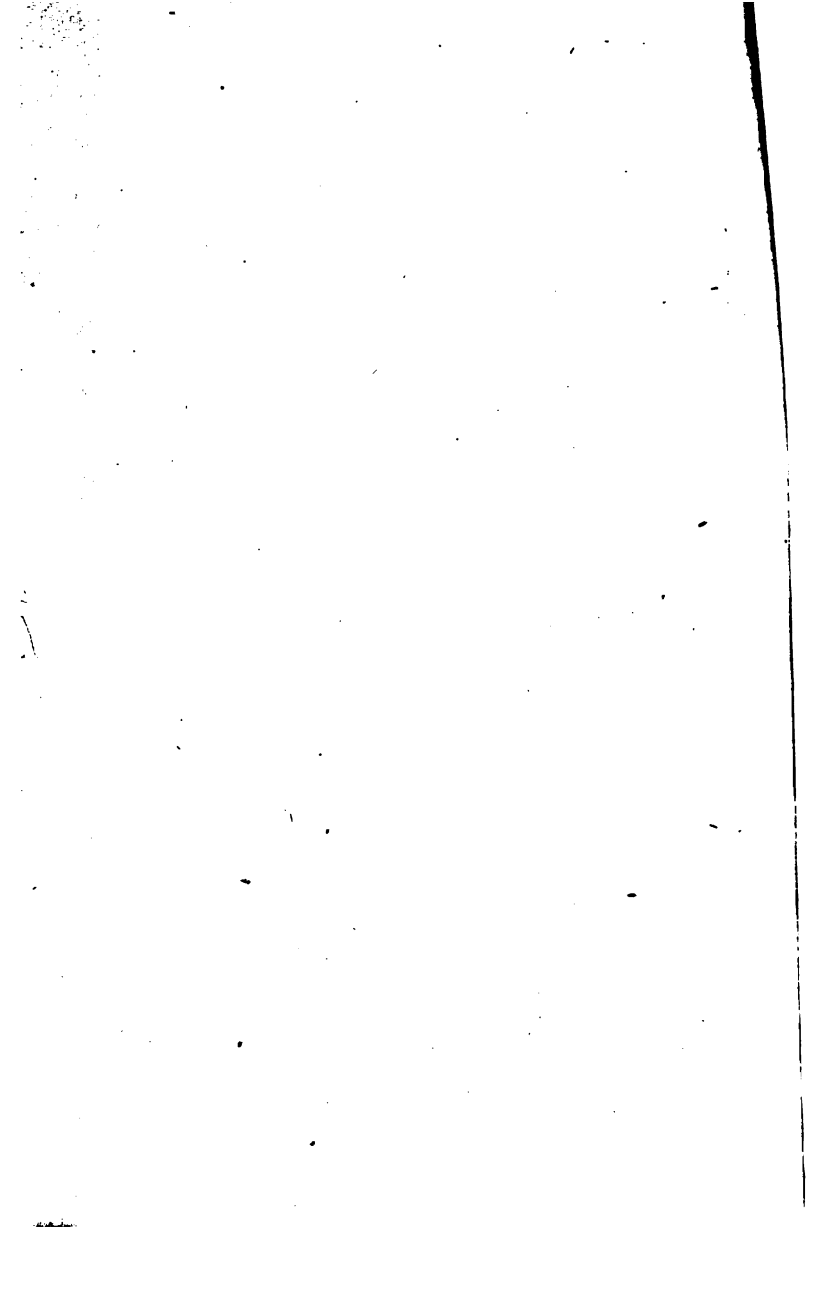
## ERRATA.

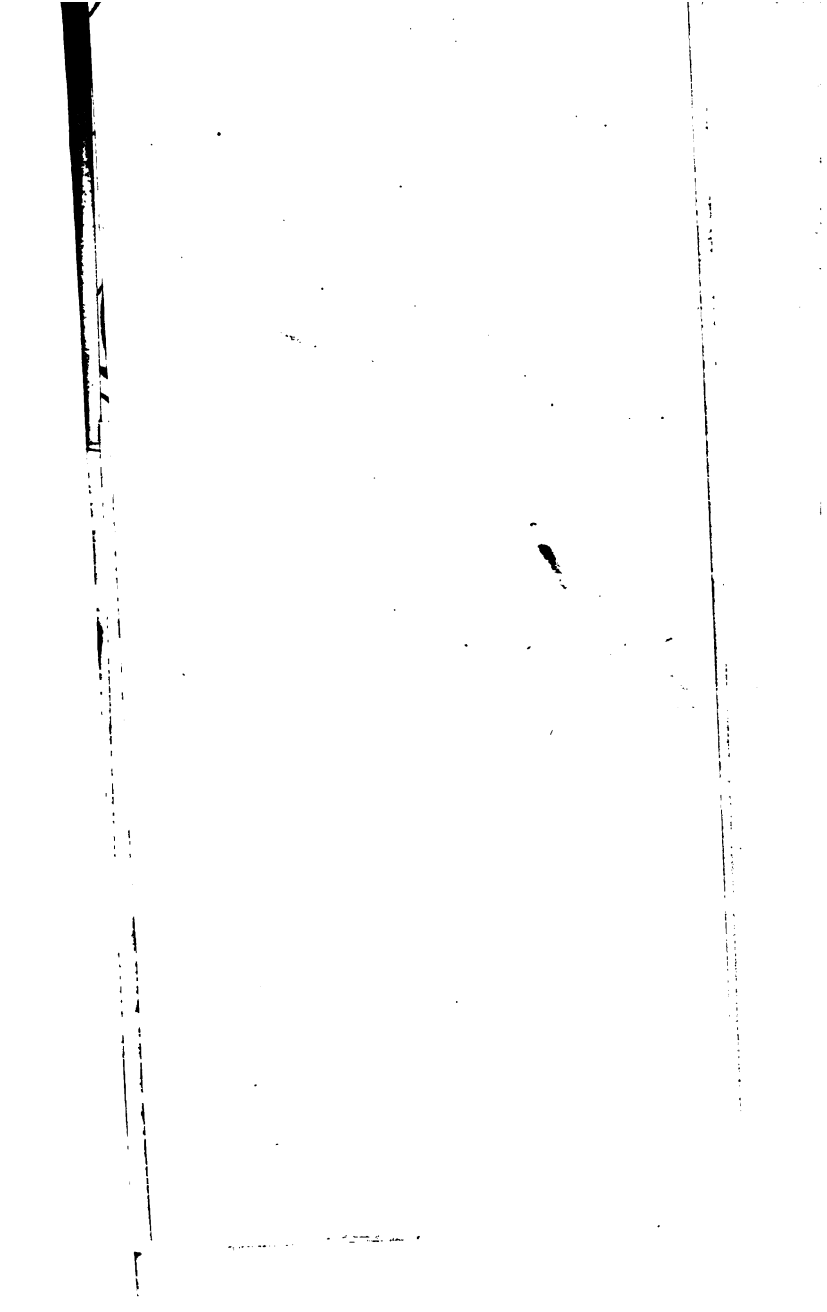
## ERRATA

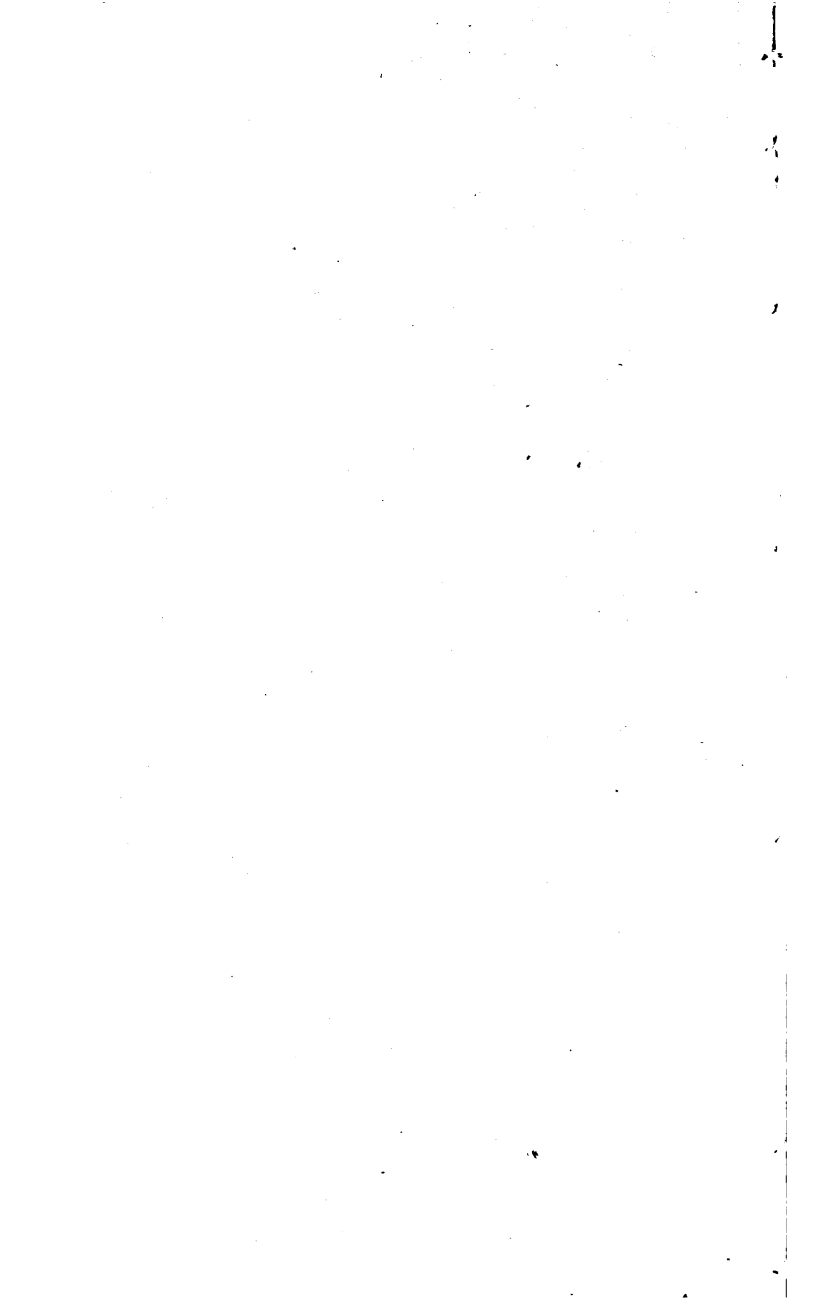
---

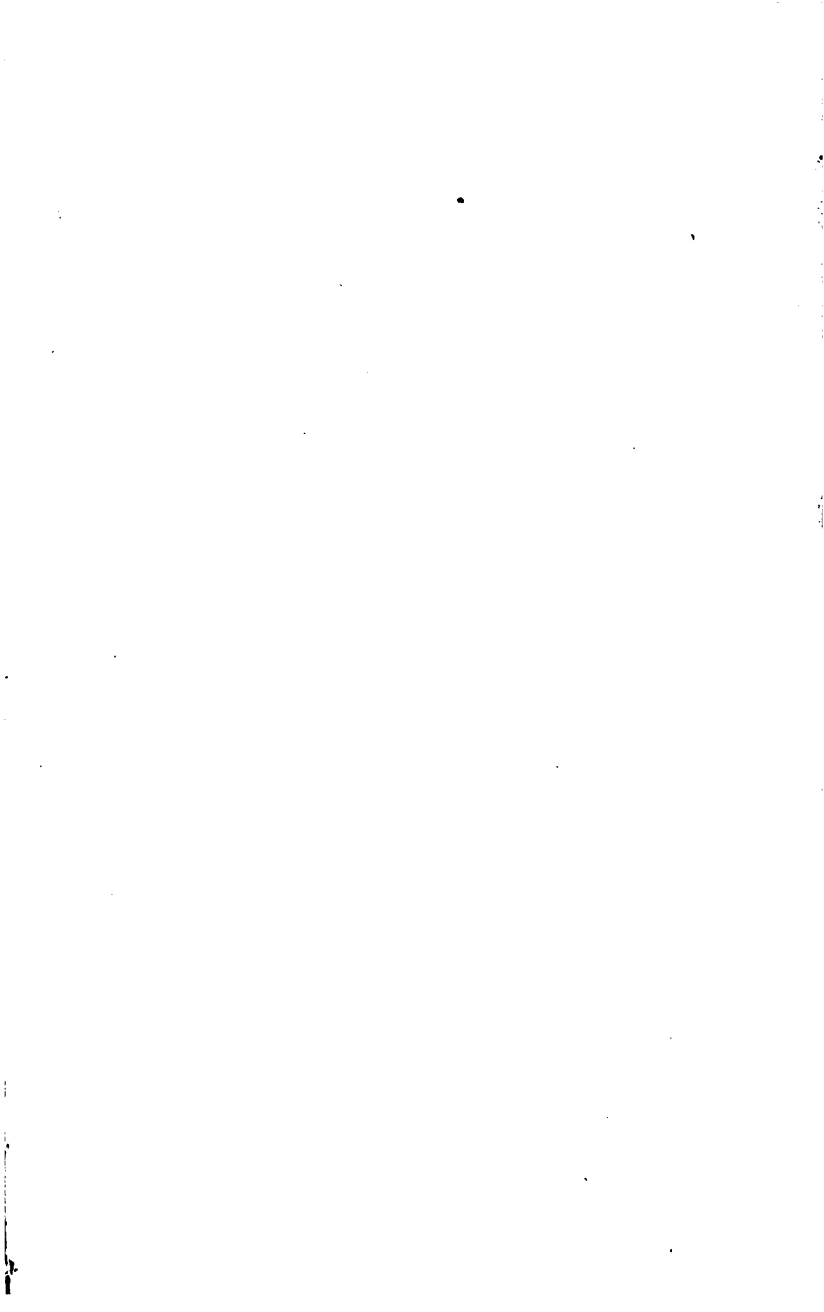
- Page 109, ligne 17, au lieu de : *sur*, lisez : *sous*.  
Page 115, ligne 2, au lieu de : *quel*, lisez : *quelle*.  
Page 119, ligne 34, au lieu de : *parrapet*, lisez : *parapet*.  
Page 148, ligne 9, au lieu de : *citée*, lisez :  *cité*.  
Page 150, ligne 1, au lieu de : *Provence*, lisez : *province*.  
Page 155, ligne 22, au lieu de : *fou*, lisez : *fous*.  
Page 171, ligne 24, au lieu de : *c'entendaient*, lisez : *s'entendaient*.  
Page 178, ligne 7, au lieu de : *eurent*, lisez : *lurent*.  
Page 197, ligne 5, au lieu de : *gueux*, lisez : *queux*.  
Page 200, ligne 19, au lieu de : *minée*, lisez : *murée*.  
Page 200, ligne 21, au lieu de : *feu*, lisez : *fou*.  
Page 207, ligne 30, au lieu de : *un ou deux*, lisez : *un groupe de*.  
Page 209, ligne 2, au lieu de : *contreignit*, lisez : *contrain-  
gnit*.  
Page 215, ligne 36, au lieu de : *pères*, lisez : *frères*.  
Page 334, ligne 1, au lieu de : *vue*, lisez : *rue*.  
Page 351, ligne 18, au lieu de : *voie*, lisez : *croix*.  
Page 442, ligne 4, au lieu de : *efforts*, lisez : *affaires*.  
Page 443, ligne 18, au lieu de : *cette*, lisez : *la*.  
Page 451, ligne 16, au lieu de : *dernier*, lisez : *de mer*.  
Page 460, ligne 25, au lieu de : *s'armer*, lisez : *s'animer*.  
Page 461, ligne 21, au lieu de : *15 avril*, lisez : *8 avril*.  
Page 463, ligne 39, au lieu de : *occupait*, lisez : *campait*.  
Page 467, ligne 17, au lieu de : *colonel*, lisez : *colonel*.  
Page 477, ligne 36, au lieu de : *déboucher*, lisez : *débouché*.  
Page 493, ligne 7, au lieu de : *marchands*, lisez : *mar-  
chandés*.  
Page 500, ligne 12, au lieu de : *Russes*, lisez : *Russies*.
-

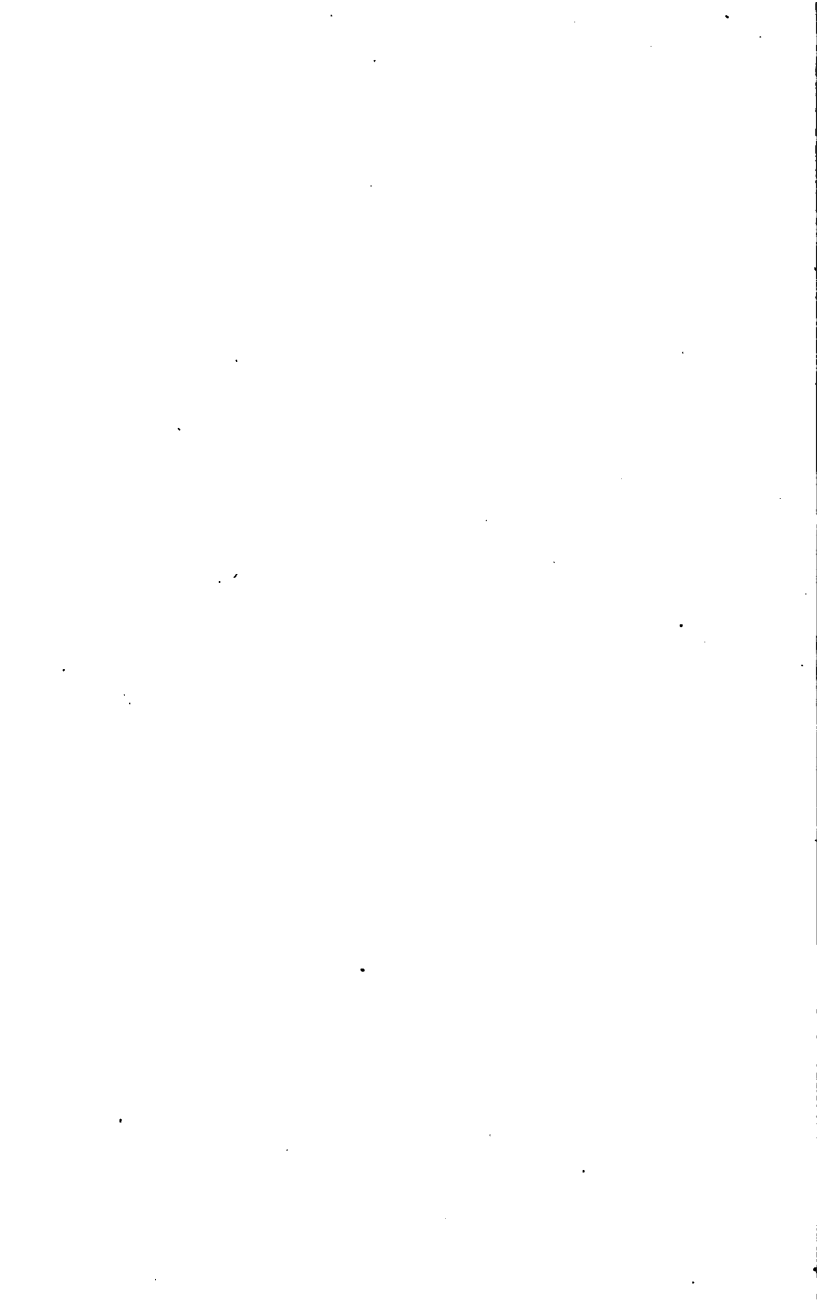














RETURN TO the circulation desk of any  
University of California Library

or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY  
Bldg. 400, Richmond Field Station  
University of California  
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

2-month loans may be renewed by calling

(510) 642-6753

1-year loans may be recharged by bringing books  
to NRLF

Renewals and recharges may be made 4 days  
prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

FEB 6 1996

YB 55

U. C. BERKELEY LIBRARIES



0047912033

M265986

DK 215

.7

B.4

v. 2

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

